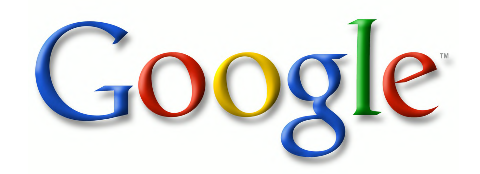
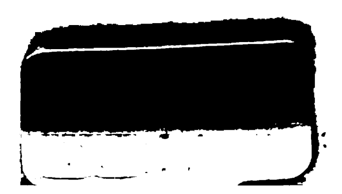
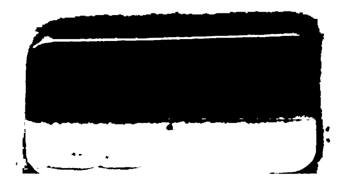



BUHR B
[redacted]
a39015 00024999 86





SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE.

Paris.—Imp. Preve et Cie, rue J.-J.-Rousseau, 15.



Le sac du père Flambart.

IMP. BÉNARD ET Ce,
rue Damiette, 2

SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE

PAR

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.



PARIS

JULES FELLENS, ÉDITEUR,
Rue du Roule, 17.

1851





RÉDACTEUR EN CHEF DE LA PARTIE LITTÉRAIRE DU JOURNAL

LE SIÈCLE.

Hommage

De la sincère reconnaissance et de l'inaltérable amitié

de l'auteur.

Emile Marco de Saint-Hilaire.

1er janvier 1846.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

L'illustration typographique a manqué jusqu'à ce jour aux *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, intéressante et pittoresque histoire de Napoléon, par M. Émile Marco de Saint-Hilaire. Et cependant il n'est pas de livre contemporain dont la lecture soit aussi attachante, et dont le succès ait été aussi populaire. Chaque article est un épisode historique qui peint le caractère, les habitudes et le langage de Napoléon, enfant, officier d'artillerie, général en chef, consul, empereur et martyr. Le guerrier, le législateur, le monarque, le père de famille, l'ami, le captif, l'homme tout entier est représenté là, non pas tel que l'imagination s'est plu à se le créer, ou que l'esprit de parti a osé le défigurer; mais bien tel qu'il était réellement, avec ses facultés si admirables, son génie si multiple, ses qualités de cœur si rares chez les grands hommes, ses erreurs inévitables, et qu'il sembla ne commettre que pour montrer qu'il tenait encore à l'humanité par quelques faiblesses.

On ne trouve pas dans les *Souvenirs intimes* de M. Émile Marco de Saint-Hilaire de ces descriptions inutiles, de ces détails oiseux qui ne font que ralentir le récit ou diminuer l'intérêt du drame : c'est l'histoire prise sur le fait et mise en action, à la Malmaison, à Saint-Cloud, aux Tuileries, à Fontainebleau, partout, et jusqu'à Sainte-Hélène. Ce sont ces luttes soutenues par une intelligence supérieure, contre l'érudition parfaite mais routinière des législateurs du Conseil d'État; c'est l'éclat des fêtes splendides offertes aux autres princes de l'Europe; c'est la magnificence des revues de la grande armée ; c'est l'agitation et le terrible aspect des champs de bataille de l'Italie, de l'Égypte, de l'Autriche, de la Prusse, de l'Espagne et de la Russie.

Et puis où trouver, si ce n'est dans les *Souvenirs intimes du temps*

de l'Empire, le tableau fidèle des camps, les allures du soldat français, son langage tout à la fois si spirituel et si énergique; sa gaieté intarissable au bivouac, son insouciance de la vie au milieu du danger, en un mot sa complète abnégation, et, plus que tout cela encore, l'espèce de culte qu'il professait pour son Empereur?

L'auteur des *Souvenirs intimes*, il faut l'avouer, a toujours eu sur ses devanciers et ses rivaux, soit comme historien, soit comme romancier, un avantage immense : celui d'avoir connu presque tous les membres de la famille impériale, d'avoir habité leurs demeures, et d'avoir vu Napoléon de près; de lui avoir parlé, et de l'avoir entendu, maintes fois, dispenser le blâme ou l'éloge, distribuer les honneurs ou les récompenses. Personne ne possède aussi parfaitement que M. Émile Marco de Saint-Hilaire la connaissance des localités, celle des personnages qui entouraient le grand homme, ainsi que l'étiquette et les usages qui étaient observés à la cour impériale. Les nombreuses relations qu'il n'a cessé d'entretenir avec la plupart des notabilités de l'Empire n'ont fait que compléter la riche collection de ses piquants *Souvenirs*, et que graver plus profondément dans sa mémoire les événements dont sa jeunesse avait été le témoin. Pour bien décrire, à quarante ans de distance, tous les grands et tous les petits faits de cette féconde et prestigieuse époque, il eût fallu se trouver placé dans les mêmes conditions que lui.

Tous les articles dont se compose cette publication des *Souvenirs intimes du temps de l'Empire* ont été revus avec soin par l'auteur, qui a cru devoir les classer par ordre chronologique, afin de n'altérer en rien la vérité historique, et de former, en quelque sorte, un complément indispensable à toutes les histoires de Napoléon. Les *Souvenirs intimes* de M. Émile Marco de Saint-Hilaire le suivent, en effet, depuis la maison paternelle d'Ajaccio, à travers la République, le Consulat, l'Empire et la Restauration, jusqu'à sa mystérieuse prison de Longwood, c'est-à-dire depuis le berceau jusqu'à la tombe!

FELLENS frères.



SOUVENIRS INTIMES

Du Temps

DE

L'EMPIRE.

LE SAC

DU

PÈRE MAGLOIRE

DIT FLAMBARD.

Il n'y a pas encore un mois qu'une petite fille de cinq ou six ans tout au plus,

blonde, gracieuse comme un chérubin, vint frapper à une porte voisine de la maison où habitaient ses parents :

« Mon parrain Chamaillard ! appela-t-elle plusieurs fois de sa petite voix haletante, grand-papa Flambard est mort ; voulez-vous monter, *s'il vous plaît?* Grand'maman Magloire veut vous parler tout de suite, tout de suite.

— Qu'est-ce donc ? demanda de l'intérieur une voix tremblotante. Qui est là ?

— C'est *Tonton!* répondit avec impatience la petite fille, dont le nom était Jeanneton ; et, après avoir frappé de nouveau, elle répondit : Mon parrain Chamaillard !... grand'maman Magloire vous demande tout de suite, parce que papa Flambard est mort.

— Ah ! mon Dieu ! je m'y attendais ! fit la même voix avec un accent plaintif. Mon enfant, donne-moi seulement le temps de prendre mes lunettes et mes pantoufles ; je te suis. »

La petite fille remonta l'escalier pas à pas, en s'aidant de la rampe d'une main, tandis que de l'autre elle essuyait ses grands yeux bleus baignés de larmes.

Le parrain Chamaillard était un ancien procureur *en la Cour*, auquel la charge qu'il avait jadis exercée, son grand âge (soixante-dix-sept ans), et sa qualité de célibataire avaient donné, aux Thernes, où il s'était retiré depuis plus de vingt-cinq ans, une réputation et une influence dont il nous serait difficile d'énumérer les charges nombreuses. Il ne se faisait pas une transaction, un mariage, un baptême, un enterrement, sans qu'on vînt mettre à contribution la complaisance et les sages avis de ce *bon M. Chamaillard*. Sa griffe se trouvait apposée sur tous les actes libellés dans le ressort de la commune de Neuilly, et cette ubiquité de l'ancien procureur était passée en proverbe.

« Je monte, mon Tonton !... » répéta-t-il encore à l'enfant, qui ne pouvait plus l'entendre, et il continua de chercher par la chambre ses lunettes qu'il avait sur le nez...

Laissons-le dans cette occupation et disons ce qu'était le *grand-*

papa Flambard, dont la petite-fille venait d'annoncer la mort à son parrain.

Magloire, que l'on appelait plus communément de son nom de guerre Flambard, avait débuté dans la carrière militaire à l'âge de dix ans.

En 1788, il était entré, en qualité de fifre *surnuméraire*, dans le régiment des gardes-françaises, alors à Versailles, et n'avait déposé les armes qu'en 1812, sur les bords de la Bérésina, après avoir passé par l'Italie, l'Egypte, l'Allemagne, l'Espagne et la Russie. C'était un de ces hommes pour lesquels la nature se montre quelquefois généreuse jusqu'à la prodigalité : il avait une santé de fer, un estomac d'autruche, des jambes de cerf et des bras d'Hercule ; il joignait à ces avantages physiques une humeur joyeuse et une inaltérable insouciance, jointes à une bravoure à toute épreuve. Trouvant tout bien, et, contre l'ordinaire de ses camarades, ne se plaignant jamais, Flambard était un soldat accompli; il l'eût été longtemps encore si les glaces de la Russie ne fussent venues tout à coup frapper d'inutilité toutes ces précieuses qualités, en lui gelant les deux pieds.

Dans un de ces courts moments de répit que Napoléon laissait à ses soldats entre deux victoires, Flambard s'était marié à Paris ; puis, pendant six ans, il n'avait pas un seul instant pensé à sa famille; seulement, après la désastreuse campagne de Moscou, obligé de dire adieu à son drapeau, il songea enfin sérieusement à sa femme et à sa fille.

« Parbleu! se dit-il, j'ai encore quelques bons quarts d'heure à passer dans la patrie : j'ai laissé mitonner là-bas, aux Thernes, vrai quartier-général des blanchisseuses, une épouse et une petite fille respectables; allons les retrouver. J'arriverai, il est vrai, le physique un peu hypothéqué dans ses fondations; mais, sans parler des trésors un peu *moustatchini* que j'ai dans mon sac, je rapporte en sus une pension de deux cent soixante-treize francs qui, mélangée avec les deux cent cinquante francs de ma croix, fait un

superbe capital de cinq cent vingt-trois francs à dépenser par an, ou un franc quarante-trois centimes un tiers par jour à l'ordinaire, à ce que m'a dit le capitaine quartier-maître qui a été *brûlé* par le froid ; c'est plus qu'on n'a dans la garde, où je n'ai jamais pu me faire colloquer, faute de protections suffisantes. N'importe, avec ce *quibus* on peut vivre en s'abstenant de *nopces* et festins ; mais l'avantage d'avoir été un crâne vainqueur n'est pas à dédaigner d'une épouse fidèle et d'une fille mineure. Madame et mademoiselle Magloire doivent me recevoir à grands *flas flas* ! Filons donc au pas de course et aussi vivement que le permettent mes pieds, qui pourraient avoir l'honneur de vivre à l'Hôtel des Invalides, si j'avais été un intrigant ou le vil flatteur de mes chefs. »

L'espoir du brave Flambard ne fut pas trompé : sa femme, sa fille et M. Chamaillard le reçurent à bras ouverts, et le soignèrent à l'envi les uns des autres. Après la révolution de juillet, Mlle Magloire se maria à un honnête menuisier, sobre, laborieux, et qui n'avait d'autre défaut que d'être d'une avarice sordide, et de se montrer plus intéressé qu'un juif polonais. Le sac que Flambard avait apporté de Russie, et dont il ne cessait de vanter l'immense valeur, sans jamais s'expliquer catégoriquement sur la nature des objets qu'il renfermait, était bien entré pour beaucoup dans le choix que le menuisier avait fait de la fille du vieux soldat ; cependant le gendre aimait sincèrement sa femme et était, au demeurant, bon père et garçon spirituel, quoique dépourvu d'éducation.

Lui aussi avait eu, l'année qui suivit son mariage, une petite fille que le vieux procureur tint sur les fonts baptismaux, et à laquelle il donna le nom de Jeanneton, parce qu'il s'appelait Jean. Tous continuèrent de vivre ensemble, et le père Flambard, sans que le vieux voisin s'en montrât jaloux, devint le patriarche d'une famille que l'économie et la concorde firent prospérer, quoiqu'elle ne fût pas riche. M. Chamaillard ne possédait pour tout revenu qu'une pension alimentaire de quatre cents francs que lui faisait un ancien papetier auquel il avait rendu jadis un important service ; ce qui

faisait dire à l'ancien procureur, dans ses moments d'humeur joyeuse, « qu'il avait de tout temps descendu le fleuve de la vie avec des *rames de papier*. »

Le père Flambard était, comme tous les vieux héros de l'Empire, babillard outré, quoique toujours original dans ses narrations, quelquefois même sublime. Chaque jour, ou plutôt chaque soir, lorsque la famille était assemblée, il la régalait du récit de quelque grande bataille. Tantôt il les menait tambour battant au passage du pont d'Arcole ou du Danube (passages si différents l'un de l'autre); tantôt il les faisait voyager à vol d'oiseau du Grand-Caire à Madrid, ou bien encore, après les avoir promenés sur les dalles de granit de Berlin, il leur faisait traverser tout à coup les décombres enflammés de Moscou.

Or, comme on se lasse d'écouter les histoires les plus merveilleuses, du moment qu'elles sont répétées trop souvent, le bon voisin, la femme, la fille et le menuisier surtout, que les tableaux aquatiques, fantastiques et pyrotechniques de son beau-père ennuyaient prodigieusement depuis longtemps, ne prêtaient plus à sa voix qu'une attention distraite, et finissaient presque toujours par s'endormir du plus profond sommeil. Il n'y avait que la petite Jeanneton qui fût tout oreilles, et elle n'interrompait le consciencieux narrateur que pour lui demander en ouvrant de grands yeux :

« Est-ce que c'est bien vrai, tout ça, grand-papa ?

— Oui, mademoiselle *Tonton*, répondait Flambard en fronçant le sourcil, aussi vrai que l'empereur Napoléon n'est pas plus mort que moi à Sainte-Hélène, et que j'ai votre fortune, à tous, dans mon sac ; mais ce n'est pas l'heure encore de vous faire jouir de ces trésors variés. »

Puis le vieux soldat continuait de plus belle ses récits historiques.

Cependant, un soir son gendre s'était oublié en dormant au point de ronfler en sa présence comme une pédale d'orgue, tandis qu'il racontait les féeries du bal donné à l'Empereur à Dresde en 1812 ; cette fois le père Flambard se piqua au vif, et, appliquant

sur la table un coup de poing dont le retentissement réveilla en sursaut tous ses auditeurs, y compris la petite fille, il dit à son gendre, d'un ton de dépit qu'il ne chercha pas à déguiser :

«De quoi, de quoi, raboteur, *renifleur* ! Vous avez l'incohérence de ronfler comme *la* trombone du chef de musique du 9e léger, où j'ai eu celui d'être caporal de voltigeurs, tandis que je narre le grand Napoléon !... Vous êtes donc devenu tout à fait un propre à pas grand'chose?... J'en suis fâché ; mais je ne ferai plus jouir personne, ici, de ma conversation... Et puis ma famille ira chercher de l'agrément où elle voudra ! »

En disant ces mots, le père Flambard se leva brusquement et alla se coucher sans dire bonsoir même à son vieux voisin, et sans embrasser la petite Jeanneton, qui lui tendait les bras en lui faisant avec ses lèvres roses l'appel d'un baiser.

« Plus souvent que mon gendre verra jamais de mon vivant ce que j'ai dans mon sac ! » dit-il encore en enfonçant de travers son bonnet de police.

Mais cette résolution du vieux soldat était au-dessus de ses forces; ne sachant plus à qui faire le récit de ses belles campagnes d'Italie et d'Egypte, il avisa le corps de garde annexé à la barrière du Roule, et se décida à raconter ses *souvenirs intimes* aux conscrits qui occupaient ce poste. On pense bien que ceux-ci reçurent Flambard comme un *ancien* qui avait eu l'ineffable bonheur de voir Napoléon en *personne* , et, qui plus est, l'insigne honneur de lui parler à *lui-même*.

La réception qui lui fut faite lui causa tant de joie, qu'il ne quitta plus le poste que pour aller prendre ses repas, et ce fut au corps de garde que la mort le surprit, une après-dînée, comme un boulet de canon au commencement d'une bataille. Il fut frappé d'une attaque d'apoplexie au moment où, saisissant un fusil dans le ratelier, il allait figurer, pour la vingtième fois peut-être, devant les tourlourous ébahis, la fameuse charge à la baïonnette exécutée par la garde des consuls à Marengo.

On le transporta chez lui, où les secours les plus prompts lui furent inutilement prodigués. Dans la nuit même il expira. Flambard était mort comme il avait vécu, les armes à la main, et la tête appuyée sur son sac, qui était la seule chose qu'il eût rapportée de ses longues pérégrinations guerrières.

Ce fameux sac ne ressemblait ni au sac de Diogène, ni au sac plus populaire du chat botté : c'était tout simplement un sac tel que l'ordonnance du ministre de la guerre, sous l'Empire, prescrivait aux colonels d'infanterie de ligne le modèle et la fourniture aux compagnies d'élite de leurs régiments.

« C'est mon plus ancien et mon plus fidèle compagnon d'armes, disait-il à ceux qui s'étonnaient de la bizarre affection qu'il conservait pour ce meuble, en le regardant avec des yeux pleins d'amour et d'espérance ; nous avons toujours vécu, ajoutait-il, l'un portant l'autre, et *réciproquement*, comme disaient jadis ces blancs-becs de savants qui sortaient de l'École Polytechnique ou d'une école quelconque : il m'a épargné plus d'une balle et m'a garanti les épaules du sabre et de la lance de ceux que nous avions coutume de frotter six fois par an régulièrement. Partout où il a plu au *petit tondu* de nous faire passer et repasser, quand il y avait halte ou séjour, il a reposé ma tête fatiguée en me faisant oublier les fatigues de la veille et les périls du lendemain. C'est un vieux troubadour avec lequel je n'ai jamais eu de raisons, parce qu'il n'avait de langue et d'oreilles que pour moi, son chef de file ; aussi lui ai-je confié mon trésor, et après qu'il aura été inférieur au Père éternel de me faire passer l'arme à gauche indéfiniment, ma femme et mes enfants n'auront qu'à *déboucliner* mon sac pour voir ce qu'il a dans le ventre ; ils y trouveront plusieurs mines d'or dont ils pourront faire leur profit, s'ils comprennent la manière de s'en servir. »

Dans la dernière année de sa vie, l'amour de Flambard pour son sac avait encore augmenté ; chaque nuit il le mettait sur son chevet en guise d'oreiller ; le jour il l'enfermait soigneusement dans une armoire dont lui seul avait la clef : jamais avare ne mit autant de

soin à cacher son trésor à tous les yeux. Cette conduite du vieux soldat, plus peut-être que ses paroles, avait nécessairement jeté dans l'esprit de sa femme, de sa fille et de son gendre surtout une curiosité vive et inquiète. Quand le bonhomme fut mort, cette curiosité fiévreuse, qui jusque-là avait été enchaînée par le respect autant que par la crainte de lui déplaire, se réveilla tout à coup dans la famille, et c'était pour assister à l'ouverture du sac du père Flambard que la petite Jeanneton était venue chercher son parrain.

En entrant chez ses voisins, celui-ci les trouva plongés dans la désolation. Il essaya de les consoler :

« Au moins, leur dit-il, ce bon Flambard, avant que Dieu le rappelât à lui, avait pensé à vous. Je suis sûr qu'il vous a laissé quelque chose que vous n'attendez pas ; peut-être allez-vous vous trouver riches pour le restant de vos jours.

— Ah ! oui, fit le gendre en s'essuyant les yeux, l'affaire est dans le sac.

— C'est pour cela, mon bon monsieur Chamaillard, que nous vous avons prié de monter, ajouta la fille en sanglotant ; nous avons voulu des témoins.

— Vous avez bien fait, répliqua le vieux procureur ; il faut toujours procéder dans les formes. »

Le menuisier alla chercher le sac du défunt, qui lui sembla bien léger ; il en fit la remarque en le posant sur une table. La veuve se signa, le vieillard se mit en devoir de défaire les boucles ; mais elles étaient si rouillées par l'humidité qu'il ne put en venir à bout.

« Prenez garde, monsieur Chamaillard, vous allez vous faire mal aux doigts, dit le gendre en lui offrant son couteau fraîchement aiguisé, à l'aide duquel tous deux parvinrent à rompre ce nouveau nœud gordien. »

Pendant l'opération, les yeux des assistants s'étaient fixés sur ce mystérieux héritage de vieille peau usée et pelée.

« Si nous allions y trouver de petites barres d'or, comme il y en a chez les changeurs du Palais-Royal ? disait la fille.

— Il y aura peut-être le pain d'épice que grand-papa aura rapporté pour moi, dit à demi-voix la petite Jeanneton en se haussant sur la pointe des pieds pour mieux voir. Il m'en promettait tous les dimanches.

— S'il allait en tomber de vrais diamants ! reprit le gendre, la voix haletante et l'œil en feu. Papa beau-père a été dans le pays où on les ramasse. Qui sait s'il n'a pas fait son magot? ç'a été un satané farceur de fricoteur dans son jeune temps, que le père Flambard !

— Mon pauvre défunt a toujours été un brave et loyal soldat, répliqua sa veuve avec une sorte de fierté dans le regard. Ce n'était pas un pillard ; ce sac contient peut-être des bijoux ou quelques pierres précieuses que lui aura donnés une princesse russe à qui il aura sauvé l'honneur et la vie pendant que Moscou brûlait...

— Ah ! alors, s'il n'a sauvé que cela, dit le gendre en faisant un effort pour couper le dernier lien, il est impossible que nous ayons de quoi vivre comme de bons bourgeois. »

De tout temps les gendres ont été intéressés comme des banquiers.

Le bienheureux sac une fois ouvert, M. Chamaillard y plongea sa main tremblante, et en retira successivement et avec précaution les objets suivants :

Une foule de paperasses de différentes écritures et de vieux morceaux de parchemins, qui consistaient en brevets, en états de service, notes, ordres du jour, copies, lettres, etc., etc., formant à peu près une liasse de deux cents feuilles.

Le fragment d'une *patience* de bois de sandal sur lequel était écrit : « Fabriquée au Caire, le premier décadi de nivôse an VII, et cassée au Kremlin le 17 septembre 1812. »

Un assignat de cinq cents livres.

Une collection de boutons d'uniforme portant différents numéros de régiments des armées républicaines et impériales.

Une pipe sans tuyau, écornée et noire comme une négresse.

Une paire de galons de laine de caporal.

Une longue mèche de cheveux blonds.

A cette découverte, la mère et la fille échangèrent un regard d'intelligence, et le menuisier regarda malignement le vieux procureur en disant :

« Tiens, tiens, tiens ! voyez-vous ça ! voluptueux de père Flambard, va ! » ajouta-t-il en rehaussant le col de sa cravate d'un air coquet.

M. Chamaillard continua l'inventaire et tira encore du sac :

Le pompon d'un ancien garde-française.

Puis..... rien.

Alors le menuisier stupéfait plongea ses regards au fond du sac. Le voisin le secoua et il en tomba encore :

Une petite médaille du couronnement, en argent, du module d'une pièce de vingt-cinq centimes.

Et un sou de Monaco, au millésime de 1778, qui était l'année de la naissance de Flambard.

« Voilà tout ce qui reste de monnaie? dit le gendre pâle comme un mort. Eh bien ! excusez ! le père Flambard peut se vanter de nous avoir monté une couleur fameusement prolongée, avec son sac dont un marchand de peaux de lapin ne voudrait pas. N'importe ! c'était un brave homme.

—Dieu veuille avoir son âme ! » dit la veuve en se signant de nouveau.

La fille embrassa tendrement la petite Jeanneton, un peu confuse de ce que grand-papa n'eût rien laissé pour elle. L'ex-procureur était resté comme anéanti, car lui aussi avait pensé un peu à lui en faisant l'inventaire de la succession du vieux soldat. En replaçant pêle-mêle dans le sac les vieux papiers qui étaient restés épars sur la table, il en prit un machinalement.

« Attendez donc, dit-il après l'avoir parcouru des yeux, voici peut-être quelques dispositions testamentaires qui pourraient nous éclairer et faire changer un peu la face des choses.

— Ah ! bah ! fit le gendre avec un ton d'incrédulité mêlé de go-

guenarderie ; elles ne feront seulement pas changer le Monaco du père Flambard avec lequel j'aurais pu acheter un pain d'épice à Tonton, qui n'aurait pas été tout a fait déshéritée par son grand-père : Tiens, mon Tonton, prends cela en attendant, ça ne fera de tort à personne. »

En disant ces mots, le menuisier avait donné à sa fille un gros baiser comme pour l'indemniser.

« Ecoutez ! dit le voisin en commençant à lire ce qui suit :

« Je me suis engagé volontairement ; j'ai fait toutes les campa-« gnes depuis 1792 jusqu'en 1812 ; j'ai vu l'Empereur dans « trente-huit occasions différentes ; il m'a adressé la parole trois « fois, m'a tiré la moustache deux fois ; je lui ai parlé une « fois... »

— Mon père a toujours eu du bonheur, dit la fille.

« J'ai servi dans vingt-trois régiments, continua de lire le vieux « voisin ; j'ai obéi à quatre-vingt-douze capitaines et à trente-cinq « colonels qui *m'ont commandé.* »

— Le père Flambard a fait une grande consommation d'officiers !... s'écria le gendre.

« A chaque capitaine et à chaque colonel qui descendaient la garde « insensiblement, continua M. Chamaillard, je prenais quelques « papiers dans les archives du régiment. Ces papiers sont les seules « choses que je m'accuse d'avoir dérobées pendant mes vingt années « de campagnes consécutives... »

— Ah! mon Dieu ! interrompit le menuisier en haussant les épaules, faut-il qu'il y ait des hommes qui possèdent si peu de sentiments pour leur famille !... Et faisant un geste de mépris, il ajouta : De méchants papiers tout barbouillés, tout...

« Tous sont là, se hâta de continuer le voisin, ils contiennent la « relation exacte, précise et véridique des faits d'armes et des ac-« tions d'éclat qui ont illustré mes vingt-trois régiments. Ces « belles actions sont restées méconnues ou ont été passées sous si-« lence par les gros bonnets de l'état-major qui ont fait des bul-

« letins au quartier-général ; ils n'ont pas voulu les mentionner « par esprit de corps et par jalousie. Il faut qu'elles soient connues! « Je laisse ces papiers à ma femme et à ma fille pour qu'elles les « fassent imprimer d'abord, puis ensuite pour qu'elles les fassent « débiter dans Paris au moyen des crieurs publics qui ont la mé- « daille...»

— En voilà des canards [1]! s'écria de nouveau le menuisier, et à nos frais encore !

M. Chamaillard continua :

« Le produit certain qu'on doit en retirer tôt ou tard assurera « l'existence de ma famille lorsque je ne serai plus. C'est le seul « héritage que puisse laisser un vieux soldat qui l'a toujours chérie « et qui n'emporte d'autre regret, avant d'aller rejoindre pour tou- « jours ses compagnons d'armes morts pour la liberté et la gloire de « la France, que celui de n'avoir pu embrasser sa femme et ses « enfants avant de mourir. Vive l'Empereur ! »

« Fait à l'hôpital militaire de Wilna, le 9 décembre 1812.

« *Signé* MAGLOIRE, *dit* FLAMBARD,
« caporal de voltigeurs au 9[e] léger.»

Le brave soldat avait probablement dicté ces lignes (car elles n'étaient que signées de lui) dans un moment où il ne croyait plus revoir son pays.

« Eh bien ! mes amis, ajouta M. Chamaillard attendri, après avoir achevé sa lecture, ce pauvre Flambard ne vous avait pas trompés, voilà un trésor, un vrai trésor.

— Oui, drôlement *chicard* et *chicandard*, dit encore le gendre en faisant la grimace ; mais qui débrouillera jamais ces pancartes?

— Ne vous en inquiétez pas, répliqua l'ex-procureur; j'ai de par le monde un jeune ami que j'ai vu naître, et qui se chargera volontiers de cette besogne. De plus, je suis certain qu'il remplira parfaitement le vœu exprimé par le légataire, en arrangeant ces

[1] En termes populaires, on appelle *canards* tous les petits imprimés que débitent dans les rues les crieurs publics, et qui ne coûtent qu'un ou deux sous.

dossiers de façon à les rendre curieux pour ses lecteurs, après les avoir publiés dans un journal.

— Y aura-t-il à payer? demanda le gendre avec vivacité.

— Au contraire! » répondit le vieillard avec un sourire et un signe de tête qui dut rassurer le menuisier.

La dépouille mortelle du père Flambard reçut, le lendemain, de la compagnie de grenadiers de la garde nationale de Neuilly, les honneurs militaires ; puis on procéda immédiatement au partage du *trésor* que contenait le fameux sac. Tout le monde eut sa part, et cette délicate opération ne souleva même de la part du gendre aucune contestation.

D'abord, personne n'ayant eu les cheveux blonds dans la famille, la boucle de cheveux mystérieuse fut d'un commun accord jetée au feu.

Le fragment de *patience* échut à la veuve du défunt, qui le destina à remuer le poussier dont elle alimentait quotidiennement sa chaufferette.

La fille fit monter en bague la petite médaille du couronnement qui lui fut adjugée.

Tonton fut, sinon la mieux partagée, du moins la plus avantagée par le nombre des legs : les galons de caporal servirent à lui faire des jarretières; le pompon de garde-française, la pipe et les boutons d'uniforme lui furent abandonnés comme des joujoux.

Le gendre s'arrangea du sac pour y mettre ses clous, non sans l'avoir préalablement tourné, retourné et décousu, afin de s'assurer qu'il ne contenait ni double fond ni poches secrètes; puis, de son propre mouvement, il donna à l'ex-procureur l'assignat de cinq cents francs. Il fit plus : persuadé que l'aumône porte bonheur, le dimanche suivant, en présence de tous les assistants, il déposa le sou de Monaco dans la bourse de velours brodée d'or du curé de Neuilly, qui, ce jour-là, par extraordinaire, quêtait en personne pour les pauvres de la commune.

Enfin tous les papiers contenus dans le sac du père Flambard

échurent à l'auteur de cet article, qui, sous le titre de *Souvenirs intimes du temps de l'Empire*, a fait imprimer en partie les *archives* laissées par *le père Flambard.*

KRETTLY.



rettly!... ce nom gracieux d'opéra-comique et de vaudeville n'est cependant pas celui d'une bergère valaisanne ni d'une laitière de Chamouny; Krettly est le nom d'un soldat de la grande époque impériale, d'un héros complet auquel il ne manque qu'un Homère pour être placé au premier rang dans cette pléiade de braves qui entoura l'étoile de Napoléon. Parmi les principaux compagnons du grand homme, les uns ont gagné des batailles, les autres ont conquis des royaumes; ceux-ci ont ceint leur front victorieux d'un diadème de roi, ceux-là ont placé sur leur tête une couronne de prince, de duc, de comte, de baron; mais celui dont nous parlons n'a rien demandé, et n'a que bien peu reçu pour prix de ses grandes actions; et quand son empereur l'eut décoré un des premiers de l'étoile de l'honneur, il crut que la patrie était quitte envers lui.

En passant légèrement sur les premières années de la vie de Krettly, nous dirons que, comme autrefois Duguesclin, il fut écolier fort indocile; son père, major de musique des gardes suisses de Louis XVI, et des menus-plaisirs de la reine Marie-Antoinette, le fit entrer, en qualité de fifre, au régiment de Salis en 1789. Bientôt Krettly, alors âgé de treize ans, passa dans le régiment des gardes-

françaises, parce que la bastonnade était alors le châtiment militaire à l'ordre du jour dans les régiments suisses, et que ce châtiment avait été effacé du code pénal des gardes-françaises.

Le 18 juillet 1792, Krettly prenait place dans les rangs du 104e régiment d'infanterie, que l'on venait de former des débris de deux autres, celui des gardes-françaises et celui des suisses, et il vit le feu pour la première fois à Jemmapes. Le 104e régiment avait été lancé, par Dumouriez, sur un bois protégé par une redoute qu'occupait l'infanterie hongroise. Pendant l'action, le colonel du 104e tombe au milieu des Hongrois.

« Mes camarades! crie-t-il à ses soldats, ne me laissez pas mourir à cette place ; ce serait une honte pour vous d'abandonner même mon cadavre aux ennemis de la république. »

Cette prière avait été entendue de Krettly, que l'odeur de la poudre avait déjà enivré, et, aux dépens de sa vie, il parvint à dégager son colonel, qui rendit du moins le dernier soupir sous le drapeau de son régiment.

Krettly passa ainsi quelques années à l'armée du Nord, préludant par des actes d'intrépidité aux brillants faits d'armes qui devaient plus tard rendre son nom populaire parmi les soldats de la Grande-Armée. Enfin, en l'an VI (1797), il entra en qualité de trompette dans le régiment des guides du général en chef Bonaparte, qui était alors en Italie.

Revenu en France, Krettly avait pris garnison à Rouen. C'est là que le régiment des guides reçut l'ordre de se rendre à Toulon, pour s'y embarquer pour l'Égypte, sur le vaisseau amiral que montait le général en chef avec son jeune et brillant état-major. La musique des guides était excellente. Napoléon, qui connaissait toute l'influence de l'harmonie militaire sur l'esprit du soldat, avait exigé, bien plus encore par politique que par goût, que Bessières, qui commandait les guides, apportât une attention particulière à la composition de cette partie du personnel. Ce fut pendant les petits concerts qui avaient lieu l'après-dînée sur le pont du vaisseau-amiral, et aux-

quels le général en chef ne manquait jamais d'assister, que Krettly fixa pour la première fois l'attention de Bonaparte. Le jeune trompette s'était toujours montré d'humeur si joviale, que ses camarades lui avaient donné le surnom de *Bamboche*, suffisamment justifié d'ailleurs par quelques espiégleries de garnison. Ce nom de Bamboche avait fait rire le général en chef, qui, dans la suite, ne désigna jamais autrement Krettly.

Après la perte de notre flotte, Napoléon avait eu l'idée de visiter l'isthme de Suez, d'examiner les traces de l'ancien canal qui unissait le Nil au golfe arabique, et de traverser cette mer. La révolte du Caire l'avait surpris dans ce projet qui ne fut qu'ajourné, car au mois de décembre suivant il le mit à exécution et partit pour Suez, avec quelques savants de l'Institut d'Égypte, plusieurs officiers de son état-major et une compagnie de ses guides, ayant en tête le trompette Krettly. Le général en chef voyageait dans une berline avec son secrétaire intime Bourrienne, Monge et Berthollet ; ceux qui l'accompagnaient étaient à cheval. Pendant le premier jour de marche, on avait éprouvé, en traversant le désert, une chaleur insupportable ; mais le soir, le froid s'étant fait sentir en raison inverse de la température de la journée, tout le monde en souffrit et s'en plaignit vivement. Cet immense désert, seule route que suivent les caravanes de Suez, du Sinaï et des contrées situées au nord de l'Arabie, voyait, depuis dès siècles, périr par une foule de causes tant d'individus qui ne craignaient pas de le traverser, que leurs ossements, semés çà et là sur le chemin, l'indiquaient suffisamment au voyageur assez hardi pour entreprendre un si périlleux voyage. Pour suppléer au bois qui manquait tout à fait, Bonaparte eut l'idée de faire ramasser une grande quantité de ces ossements pour en faire du feu. Monge lui-même fit le sacrifice de plusieurs têtes d'une forme extraordinaire qu'il avait recueillies sur la route, et déposées dans la voiture du général en chef. Lorsqu'il fallut passer la nuit dans le campement qui avait été choisi, à peine cet amas d'ossements fut-il allumé, qu'une odeur insupportable obligea de lever le

camp et de le porter plus en avant, l'eau étant trop rare pour qu'on essayât de l'employer à éteindre ce foyer infect.

Deux jours après, Napoléon et sa petite troupe passèrent la mer Rouge à *pied sec,* comme jadis les Hébreux, afin d'aller visiter les fontaines de Moïse. La nuit était profonde lorsqu'on revint au bord de la mer, et la marée commençait à monter. Il est présumable qu'on s'écarta un peu de la direction qu'on avait suivie le matin, car on s'égara. Cependant la marée montait toujours; déjà les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Le désordre se mit bientôt dans les rangs des guides. Krettly, qui nageait comme un véritable *poisson rouge*, abandonna sa monture, exécuta une *coupe* classique et parvint à gagner la baie; mais en se mettant sur le dos pour *faire la planche,* afin de se reposer un peu, il aperçut le général Caffarelli, qui, démonté, se débattait à la surface de l'eau et allait périr; car ce brave commandant du génie avait une jambe de bois. Le trompette plonge aussitôt, harponne le général, et aidé d'un maréchal-des-logis, nommé Charbonnier, parvient à ramener le général sur la berge. Cette action généreuse valut à Krettly un éloge du général en chef, qui, dès ce moment, commença d'apprécier *Bamboche* à sa juste valeur.

Après avoir échappé presque miraculeusement au danger qu'il avait couru de son côté, Bonaparte dit tranquillement aux officiers de son escorte :

« Ma foi! il est malheureux que je n'aie pas péri comme Pharaon; tous les prédicateurs de la chrétienté n'eussent pas manqué de faire sur moi un beau texte. C'est une occasion qu'ils ne retrouveront peut-être jamais. »

En revenant au Caire, Bonaparte voulut s'assurer par ses yeux s'il n'y avait pas possibilité d'unir la mer Rouge à la Méditerranée par un canal. Cette fois, ce fut à cheval qu'il fit cette excursion. Il se mit en marche, suivi seulement d'un seul piquet de guides dont Krettly faisait encore partie. Mais toujours disposé à s'aventurer, Bonaparte poussa son excellent cheval arabe, qui, rapide comme

le vent, laissa bien loin derrière lui l'escorte de son maître. Cependant, parmi les soldats, deux guides, sans doute mieux montés que leurs camarades, l'avaient suivi : le premier était un brigadier nommé Henri, le second le trompette Krettly. Ils avaient déjà parcouru un espace immense, quand Bonaparte ralentissant un peu l'allure de son cheval, tourna la tête pour la première fois, et se mit à rire en s'apercevant de la disparition presque totale de son escorte : mais il n'en continua pas moins sa course sur le littoral qu'il voulait explorer; et, après l'avoir parcouru dans toute son étendue, il s'arrêta : le jour était sur son déclin. Excédé de fatigue et succombant sous une chaleur étouffante, il mit pied à terre et s'étendit nonchalamment à l'ombre de deux palmiers, qui formaient sur le sable fin et brûlant un parasol naturel.

« Bamboche ! dit-il alors à Krettly, qui avait suivi l'exemple de son général, j'ai bien faim.

— Vous en avez le droit, mon général, répondit Krettly, qui conserva toujours avec Bonaparte, général ou empereur, son langage pittoresque de soldat. Malheureusement les boutiques de comestibles ne sont pas communes dans ce pays de sauterelles ; quoiqu'il y fasse une chaleur à cuire un bœuf à la grillade, les alouettes n'y tombent pas toutes rôties, comme, au temps du *paganisme,* la manne y tombait dans le bec des Israélites. »

Bonaparte ne put s'empêcher de sourire à ces paroles.

« Mauvais plaisant ! dit-il.

— Cependant, mon général, si vous ne vous montrez pas trop difficile sur la nature des aliments, on pourra vous contenter ; à la guerre comme à la guerre, en Syrie comme à Pontoise. Henri ! ajouta-t-il en s'adressant au sous-officier qui commençait à s'endormir, mets la table et prépare le couvert ; seulement le général se passera de nappe et de serviette. Pendant ce temps, moi, je vais découper le rôti et assaisonner la salade. »

Napoléon, qui ne perdait pas de vue un seul des mouvements de Krettly, se mit à rire de plus belle lorsqu'il le vit tirer de son sac

un morceau de jarret de *bourrique,* ficelé dans une musette de toile grossière, que ses camarades lui avaient donné en partant de l'isthme de Suez, puis couper proprement ce morceau en deux parties égales, à l'aide de son sabre, *qui,* disait-il, *avait toujours eu un fameux fil,* et présenter gracieusement à Napoléon un des deux morceaux en lui disant :

« Tenez, mon général, que préférez-vous, l'aile ou la cuisse ?

— Gourmand ! répliqua Bonaparte, tout en dévorant avec avidité ce mets grossier, tu manges de la viande sans pain ?

— Pardon, mon général, j'ai du pain. »

Et aussitôt Krettly offrit à son général quelques *paniosques*, petits biscuits arabes.

Bonaparte répéta un instant après :

« La faim est un peu calmée, mais la soif à augmenté. Dis-moi, Bamboche, n'as-tu rien à boire ?

— Malheureusement, mon général, je n'ai à vous offrir qu'une seule nature de boisson. Voilà. »

Et Krettly avait passé à Napoléon une espèce de blague à tabac faite de peau de bouc, et aux trois quarts remplie d'une eau saumâtre et nauséabonde. Bonaparte la prit avec vivacité, mais après avoir bu quelques gorgées, il la lui rendit avec une exclamation de dégoût :

« Ah dame ! excusez, dit Krettly, si je n'ai pu la mettre à la glace; je sais que ce liquide ne vaut pas votre chambertin ; mais, du reste, j'ai voulu vous faire une surprise agréable, en vous gardant pour le dessert ces quelques gouttes d'aragui.

Cette liqueur est composée avec du miel, des dattes et des oignons du pays, que l'on fait distiller. L'aragui est le cognac d'Arabie.

— Donne vite, » dit Napoléon.

Le général en but avec plaisir, après quoi il remonta à cheval. La petite caravane reprit sa marche au galop. Bonaparte ayant ordonné au brigadier Henri de chevaucher un peu sur la droite pour



s'assurer s'il n'apercevait pas au loin quelques officiers de l'état-major ou des guides de l'escorte, Krettly resta seul avec lui. La nuit était tout à fait venue.

«Il était temps de songer un peu aux autres, dit avec indifférence le général en chef au trompette ; je les avais tout à fait oubliés.

—Si mon cheval et celui d'Henri n'eussent pas été bons coureurs, mon général, vous vous seriez trouvé seul dans ce désert qui ne finit pas.

— Bonaparte n'est jamais seul, même dans le désert! » répondit Napoléon d'un ton d'inspiré.

Comme le trompette ne se sentait pas de force à lutter de mysticisme et de grandiose avec son général, il se contenta d'enregistrer cette belle parole dans sa mémoire, en compagnie de beaucoup d'autres que nous aurons l'occasion de citer dans le cours de cette notice biographique.

Bonaparte retrouva enfin sa suite, qui était fort inquiète de sa disparition. On se félicita réciproquement, et Krettly fut complimenté pour avoir eu le bonheur de s'être égaré en tête-à-tête avec le général en chef.

A quelques jours de là, il revenait tranquillement au Caire, avec le chef d'escadron Lambert, lorsque tout à coup, au détour d'un petit monticule, ils furent chargés par un groupe d'Arabes qu'ils n'avaient pas aperçu. Ces Arabes escortaient un chameau porteur de la correspondance de Circassie, de Syrie et d'Éthiopie. A cette brusque attaque, le chef d'escadron et le trompette mettent le sabre à la main et font bonne contenance. Krettly, entouré d'Éthiopiens, commence par brûler la cervelle à leur chef, abat ensuite le poignet de celui qui se montre le plus acharné contre lui, sabre à droite, à gauche, d'estoc et de taille ceux qui le pressent trop vivement, met le reste de la bande en fuite ; puis s'élançant sur le chameau, qui servait en même temps de boîte aux lettres et de forteresse ambulante à ces maugrabins, étrangle le conducteur qui veut faire résistance, le jette à bas de sa monture et se rend maître ainsi

de toute la correspondance officielle et particulière du Levant.

Jamais, de mémoire d'Arabe, chameau du désert n'avait été pris d'assaut d'une manière plus prompte et plus étrange ; jamais dans un pays, quelque civilisé qu'il fût, correspondance n'avait été aussi lestement confisquée.

Dans cette escarmouche, Krettly reçut deux coups de sabre sur la tête et un coup de lance.

Les hommes d'élite se recherchent et s'attirent ; Krettly avait contracté une étroite liaison avec un canonnier des guides nommé Moustache, le même qui plus tard fut premier courrier de cabinet de l'Empereur. Ce Moustache était d'une force musculaire si extraordinaire, que moins pour en faire parade que pour égayer ses camarades, il s'amusait parfois, étant de faction, à se mettre au port d'armes avec une pièce de quatre en guise de carabine. Or, un jour que Krettly et Moustache avaient dirigé leur promenade du côté de Ramleh, par un bonheur inespéré, les deux maraudeurs trouvèrent abandonnée sur le sable une dame-jeanne remplie d'un excellent vin de Chypre, et un sac de hêches, espèce de petites pâtes cuites au soleil. Moustache ramasse l'énorme dame-jeanne, et la place sous son bras comme si c'était une simple bouteille de bordeaux ; Krettly s'empare du sac de hêches, et ils se mettent en route pour le bivouac des guides, avec l'intention de faire un fin souper avec leurs camarades. Mais nos deux gastronomes avaient compté sans leur hôte ; chemin faisant, ils se trouvent tout à coup face à face avec un chef d'escadron de dragons appelé Barthélemy, et un garde-magasin des vivres de l'armée. Le chef d'escadron les aborde, et les toisant tous deux de la tête aux pieds :

« Pillards ! » leur dit-il d'un ton plus que sévère.

Cette apostrophe, qui n'était pas méritée, fait tressaillir Krettly ; Moustache serre plus tendrement que jamais la dame-jeanne sous son bras.

« Pillards ! répète l'officier supérieur, où avez-vous fait cette capture ? Je veux le savoir !

— Commandant, répond Krettly avec beaucoup de calme, nous l'avons trouvée sur le sable, ainsi nous ne l'avons pas *capturée*.

— C'est le refrain habituel des maraudeurs et des *fricoteurs* de l'armée, ajouta le garde-magasin des vivres avec un geste d'incrédulité.

— C'est possible, *monsieur Riz-pain-sel*, réplique aussitôt Krettly, en regardant de travers le garde-magasin ; mais les véritables maraudeurs et les *fricoteurs* sont ceux qui maraudent et *fricotent* aux dépens des soldats qu'ils laissent *crever de faim*.

— Allons, laissez là ces provisions, et rentrez au camp, interrompit le chef d'escadron.

— Pardon, mon commandant, si nous ne vous obéissons pas, dit à son tour Krettly, avec tout le respect qu'il devait à un supérieur ; cela nous est impossible pour le quart d'heure : *primò* d'abord, les ordres du jour du général en chef ne s'opposent nullement à ce que l'on fasse des trouvailles de cette qualité-là ; et ensuite, comme dit notre porte-étendard, le citoyen Legros, ventre affamé n'a pas d'oreilles.

— Impossible de vous obéir relativement à la chose, mon commandant, répéta Moustache en faisant passer lestement sous le bras gauche l'énorme dame-jeanne qu'il tenait sous le bras droit.

— Ah ! vous ne voulez pas obéir ! s'écria le chef d'escadron furieux, c'est ce que nous allons voir ! Et, en disant ces mots, il tira son sabre.

— Mon commandant, reprit froidement Krettly, en dégaînant contre nous pour une affaire qui ne regarde pas le service, vous nous forcez à nous défendre... Eh bien donc, ajouta-t-il en sortant de son impassibilité, si vous tenez tant à la dame-jeanne de Moustache et à mes hêches, il faudra les gagner : c'est maintenant à la force du poignet et au petit bonheur. »

Et Krettly avait mis flamberge au vent. Quant à Moustache, jugeant bien que le pire qui pouvait arriver de cette collision était de faire l'abandon de sa dame-jeanne, il se hâta, avant de la céder,



Imp. Bénard et Cie

KRETTLY.

d'avaler quelques gorgées de la liqueur qu'elle contenait. Le garde-magasin tremblait. Heureusement pour tous, les choses ne tournèrent pas au tragique.

« Je te retrouverai », dit le chef d'escadron en lançant un coup d'œil menaçant au trompette : et, après avoir mis son sabre dans le fourreau, il continua son chemin avec le garde-magasin.

« Arrive qui plante! » s'écria Moustache.

Rentré au bivouac des guides, Krettly fut placé à la garde du camp, en face de l'ennemi ; et lorsqu'on partit pour Jaffa, le trompette fut honteusement mis à pied, en punition de l'insubordination que nous venons de raconter. Par bonheur, le général d'artillerie Duroc, le même qui plus tard fut grand-maréchal du palais de l'Empereur, lui permit de monter sur un de ses dromadaires ; mais, arrivé devant Jaffa, il fut de nouveau remis à la garde du camp, et cette fois ce fut l'adjudant-major Dalhmann qui lui infligea cette punition. Le trompette s'insurgea encore ; l'adjudant irrité le maltraita. Le premier, ne tenant aucun compte du respect qu'il devait à l'un des chefs de son corps, se conduisit envers son adjudant-major comme il l'avait fait à l'égard du chef d'escadron Barthélemy ; quelques bourrades furent même échangées entre eux, et Krettly encourut cette fois la peine de mort.

Sur ces entrefaites, l'assaut allait être donné à la ville de Jaffa. Le traitement affreux que les Turcs avaient fait subir à un parlementaire envoyé par le général en chef, avait exaspéré l'armée. Après avoir empalé cet officier, ils lui avaient coupé la tête et l'avaient jetée par-dessus les remparts. Nos soldats étaient impatients d'escalader les murailles pour venger l'assassinat de leur frère d'armes. Tout le monde allait prendre part à l'assaut général qui venait d'être ordonné ; Krettly seul devait rester à la garde du camp, en attendant qu'il fût décidé de son sort.

« Vais-je donc demeurer ici spectateur du combat, tandis que mes camarades se couvriront de gloire? se demanda-t-il. Non. Mieux vaudrait cent fois être fusillé. »

Abandonnant son poste aussitôt, il s'élance un des premiers sur les remparts de Jaffa, avec les 18e et 32e demi-brigades, et armé d'une pioche, il travaille à élargir la brèche déjà faite à la muraille, en même temps que les Turcs, qui se sont réfugiés dans le château, ne cessent de faire pleuvoir sur lui une grêle de balles. Le chef de la 32e demi-brigade, témoin de l'audace et de l'intrépidité de Krettly, le fit appeler après l'action et lui dit :

« Comment se fait-il qu'appartenant aux guides du général en chef, tu sois monté à l'assaut avec mes grenadiers? »

Krettly raconte alors à ce chef de corps le différend qu'il avait eu avec le commandant Barthélemy, à Ramleh, ainsi que la malheureuse affaire qui en est résultée avec l'adjudant-major de son régiment, puis il ajoute :

« J'ai pensé qu'entre deux genres de mort, celle que je devais subir pour la faute que j'avais commise, et celle que je devais trouver en montant un des premiers à l'assaut, il n'y avait point à hésiter; j'avais préféré cette dernière comme étant plus agréable...; mais je n'ai pu me faire tuer... Que voulez-vous, mon colonel, depuis huit jours je n'ai pas de bonheur.

— Je tâcherai d'arranger ton affaire, reprit le chef de la 32e. En attendant, reste ici avec mes grenadiers. »

Un compte fidèle de la conduite que le trompette avait tenue pendant l'assaut fut mis sous les yeux du général en chef. Bonaparte donna immédiatement l'ordre de faire rentrer Krettly à son corps ; mais auparavant, le chef de brigade Bessières vint le chercher pour le conduire à la tente de Bonaparte.

« Savez-vous, monsieur le trompette, lui dit ce dernier très-sévèrement, que vous méritez d'être fusillé, non pour être monté un des premiers sur la brèche (et il appuya sur ces mots), mais pour avoir insulté un de vos chefs ! »

Krettly baissa les yeux.

« Va ! reprit Napoléon en fronçant le sourcil, tu es bien heureux

d'avoir acquis la réputation d'intrépide parmi tes camarades, et si je ne te savais tel...» ajouta-t-il en le menaçant de l'index.

Napoléon achevait à peine, que l'adjudant-major Dalhmann, qu'il avait fait mander, entra dans sa tente. Une explication des faits tels qu'ils s'étaient passés eut lieu en présence du général en chef, qui adressa de nouveaux reproches au trompette sur ce qu'il appelait sa maudite tête, et qui termina sa mercuriale en disant :

« Allons! faites des excuses à votre adjudant-major, et qu'il ne soit plus question de rien entre vous. »

Dalhmann et Krettly se serrèrent cordialement la main. Krettly, dans la suite, eut le bonheur de sauver cet officier des mains des mamelucks, au combat du Mont-Thabor ; ce combat fut livré au bas de la petite colline de Nazareth, où s'illustra Junot, qui, avec trois cents hommes, battit quatre mille Turcs. C'est à cette occasion que Napoléon dit à son aide de camp, lorsque plus tard il songea à créer la noblesse impériale.

« J'ai été au moment de te faire duc de Nazareth, au lieu de duc d'Abrantès; mais j'ai pensé que *Junot de Nazareth* ressemblerait un peu trop à *Jésus de Nazareth;* or, je ne veux pas qu'on rie de ce que je fais. »

Lorsque le trompette et l'adjudant-major furent sortis de la tente, on entendit Napoléon dire d'une voix animée à ses officiers d'état-major :

« Messieurs, il faut user de ménagements envers les soldats de notre armée qui sont souffrants, et surtout ne pas se montrer trop sévère à leur égard, car on ne doit pas oublier que si un Français vaut dix Turcs, un brave tel que Krettly en vaut cent. »

II

Le siége de Saint-Jean-d'Acre fournit à Krettly l'occasion de réparer dignement la faute qu'il avait commise. Les Turcs ayant fait prisonnier un bataillon de la 18e demi-brigade, forcèrent nos soldats à boucher la brèche que notre artillerie élargissait à chaque instant. Le général en chef, ne voulant pas tirer sur ses propres soldats, expédia un officier en parlementaire à la tour de Tantourah. Chose qui paraîtra incroyable, vingt et un officiers avaient été envoyés déjà et aucun d'eux n'était revenu ; le vingt-deuxième venait d'être tué en approchant de la tour, et personne ne se souciait plus de se charger du message pour le féroce Djezzar, lorsque Krettly vint s'offrir généreusement d'être le vingt-troisième parlementaire, se flattant d'être, non pas plus brave, mais moins malheureux que ceux qui l'avaient précédé.

Bonaparte fait remettre au trompette un de ces mouchoirs blancs, signe ordinaire que prend tout envoyé, de quelque nation qu'il soit, dans ces sortes de missions. Krettly s'avance en faisant flotter ce guidon improvisé qu'il avait attaché à l'extrémité d'une branche de palmier; puis, dès qu'il fut parvenu à portée de fusil, il se jeta à plat ventre et continua de ramper jusqu'au pied de la tour; là, il se leva et sonna la sommation ordinaire; mais, pour toute réponse, les Turcs font aussitôt sur lui une effroyable décharge qui coupe en deux la branche de palmier qu'il tient à la main, et qui perce son guidon de tant de balles qu'il ressemble à une dentelle. Après une telle réception, Krettly comprend de reste que les Turcs ne veulent pas entrer en pourparler avec lui, et, sans perdre de temps à en chercher la raison diplomatique, il ramasse un caillou, coupe avec son sabre le cordon de sa trompette, roule la pierre dans la lettre que le général en chef lui a remise pour Djezzar, lie le tout ensem-

ble et le lance aux maugrabins qui, sur le rempart, sont restés tout ébahis de tant de sang-froid et de témérité.

En revenant, Krettly rencontra Eugène Beauharnais, seul et blessé à la tête par un éclat d'obus. Pour faciliter à son commandant la descente du boyau de la tranchée, le trompette lui offrit son bras, que celui-ci accepta.

« Je te connais déjà de nom, lui dit Eugène, j'aime les soldats aussi résolus que toi.

— Mon commandant, répond Krettly avec modestie, ce que vous me faites l'honneur de me dire me flatte d'autant plus, qu'en fait de bravoure et de résolution, vous vous y connaissez; vous n'êtes pas non plus de ces traînards qui ont toujours des *engelures aux yeux* [1].»

A dater de ce jour, le fils de Joséphine accorda à Krettly une bienveillance, nous dirons même une amitié, dont il lui donna par la suite les plus touchants témoignages.

A peine le trompette avait-il quitté son commandant, que les soldats de la tranchée le conduisirent en triomphe à la tente du général Verdier, qui le félicita et l'engagea à aller en personne rendre compte de sa mission au général en chef.

Napoléon était à table quand Krettly entra dans sa tente. Après avoir exprimé à son parlementaire toute sa satisfaction, il emplit lui-même un verre de vin de Chypre, et l'offrant au trompette :

— Tiens, bois cela, *Bamboche*, lui dit-il en souriant. Une politesse en vaut une autre, ajouta-t-il en se rappelant l'aragui du désert. Maintenant nous sommes quittes.»

Bonaparte abandonna un instant le siége de Saint-Jean-d'Acre pour aller, dans la vallée de Josaphat, au secours de Kléber et de Junot, qui étaient bloqués, malgré la victoire éclatante que ce dernier venait de remporter. A peine arrivé sur le champ de bataille

[1] Il est présumable que Krettly faisait ici allusion aux nombreuses ophthalmies qui firent tant d'aveugles en Egypte.

de Mont-Thabor, Krettly aperçut l'adjudant-major Dalhmann entouré par un groupe de mamelucks, et prêt à succomber sous leurs coups. Il s'élance pour le délivrer, reçoit au même instant un coup de lance et deux coups de feu. Tout couvert de sang, il sabre les mamelucks qui le pressent, et parvient à dégager son capitaine.

Le trompette tournait bride pour aller rejoindre son peloton, lorsqu'il s'aperçut qu'il était poursuivi par un mameluck qui semblait acharné après lui. Malgré sa fatigue et ses blessures, Krettly s'arrêta pour faire face à ce nouvel ennemi; il pare un coup de taille, et son sabre est coupé un peu au-dessous de la poignée par le damas du Turc ; mais prompt comme l'éclair, Krettly se jette à corps perdu sur lui, le saisit à la barbe, et, par un effort inouï, le renversant sur la croupe de son cheval, lui brise le crâne avec la crosse de son pistolet, seule arme qui lui restait. Un sabre d'honneur, donné par Bonaparte au brave trompette, fut la récompense de ce fait d'armes.

De retour devant Saint-Jean-d'Acre, Krettly fut envoyé en parlementaire vers le commodore anglais Sidney Smith, à bord du vaisseau amiral. Le métier de trompette a quelquefois cela de bon ou de mauvais qu'il tient tout à la fois au champ de bataille et à la diplomatie militaire. Sidney Smith, à la manière de certains héros d'Homère, lesquels n'aimaient rien tant, après un rude assaut donné à la ville de Priam, que de faire rôtir un quartier de bœuf, régala Krettly d'une tranche énorme de rosbeef, qui était encore fumant sur la table du commodore, pour aider le trompette à passer le temps qu'il allait mettre à répondre à la missive de Bonaparte. Quand l'un eut achevé sa part du rosbeef et l'autre sa lettre, ils se retrouvèrent sur le pont du vaisseau. L'élégance de l'uniforme du trompette ayant attiré l'attention du commodore, ce dernier lui demanda c urtoisement et en s'exprimant en bon français à quel corps de l'armée française il appartenait.

« Aux guides du général en chef Bonaparte, répondit Krettly.

— Vous êtes de fiers sabreurs ! reprit Sidney Smith en souriant,

puis, s'adressant aussi à l'officier qui avait accompagné Krettly : Messieurs, ajouta-t-il, votre armée est brave et intrépide ; mais il paraît que vous manquez de projectiles, puisque vous venez manœuvrer autour de nous pour nous forcer à tirer sur vos soldats, afin qu'ils puissent ramasser nos boulets et nous les envoyer ensuite.

— En ce cas, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, répliqua Krettly. Ce n est qu'un emprunt que nous vous faisons. »

La réflexion fit sourire le commodore, qui congédia les deux diplomates avec beaucoup de politesse.

Bonaparte leva le siége de Saint-Jean-d'Acre pour rentrer en Égypte en suivant la route du Caire. Arrivé sur le rivage de Gazan, Krettly aperçoit une caravane de chameaux ; il s'élance avec son chef d'escadron sur la caravane. Deux Arabes veulent leur barrer le passage; d'un coup de revers Krettly décolle la tête du premier, et d'un coup de pointe traverse de part en part le corps du second. Les chameaux étaient conquis.

A la bataille d'Aboukir, Krettly devait donner une preuve éclatante de ce courage et de cette humanité qui distinguent les soldats français et les placent au-dessus des autres soldats de l'Europe. A peine Krettly, le sabre au poing, commençait à *fonctionner* sur le champ de bataille, qu'il entend les cris :

« A moi !... à mon secours !...»

Le trompette regarde autour de lui et aperçoit au loin un maréchal-des-logis du 3e régiment de dragons qui, déjà grièvement blessé, va succomber sous le cimeterre de deux Turcs. « Ah ! *savoyards !* cria-t-il aux Turcs avec indignation, il faut vous mettre deux contre un pour essayer de nous vaincre !... Attendez, attendez ! il ne s'agit que de mettre la partie égale pour vous prouver que vous n'êtes que des paltoquets du désert ! » Et en parlant ainsi, Krettly s'était élancé, avait tué un des Turcs et avait mis l'autre en fuite. Le sous-officier de dragons était tombé de faiblesse ; il fallait l'enlever de cette place où il était exposé aux ricochets des boulets. Krettly le prit dans ses bras, le posa en travers sur son cheval et le

porta à l'ambulance pour le faire panser. En attendant que vînt son tour, il adossa le blessé à un palmier, et s'adressant à un chirurgien qui, l'habit bas et les manches de chemise retroussées, mettait un peu en ordre les instruments de sa trousse, il le pria d'extirper au plus vite la balle que le dragon avait reçue dans la poitrine. Le chirurgien, l'esprit occupé sans doute de blessures plus graves, ne répondit pas.

« Allons, citoyen Esculape, dit Krettly qui était quelque peu clerc en mythologie, que ce soit celui-là ou un autre, n'importe! Ils sont tous Français, et plus ou moins endommagés. Je n'ai pas rapporté du champ de bataille ce dragon encore vivant pour le voir tourner de l'œil en votre présence comme un rat du Nil. Le temps presse; travaillez sur cet homme-là.

— Eh! que voulez-vous que je lui fasse! reprit le chirurgien d'un ton d'humeur, je n'ai seulement pas de linge.

— Parbleu! qu'à cela ne tienne! répliqua Krettly déjà mécontent de l'espèce d'insouciance que le chirurgien avait témoignée pour le blessé, je vais vous donner de quoi faire de la charpie. »

Et saisissant une des manches de chemise du chirurgien, il l'arracha et la lui présenta, en ajoutant avec tranquillité :

« Voilà pour servir d'appareil; si une seule ne suffit pas, je vous prendrai l'autre pour faire une compresse. »

Le chirurgien, furieux, allait répondre et se fâcher, lorsqu'un boulet de gros calibre, parti de l'escadre turco-anglaise, vint en ricochant au pied du palmier les couvrir d'une pluie de sable et se loger dans le corps d'un Turc qui gisait étendu à quelques pas de là.

« *Excusez,* dit Krettly en désignant le cadavre du Turc horriblement mutilé, ce *paroissien-là* ne se plaindra pas à vous du locataire qui vient d'entrer chez lui si brutalement! »

Après avoir pansé le dragon, le chirurgien et Krettly le mirent à l'abri des boulets, et ce dernier remonta à cheval pour retourner son régiment.

« Votre nom?... votre nom?... demanda d'une voix éteinte le blessé à son libérateur qu'il voyait s'éloigner.

— Krettly, brigadier-trompette des guides, connu avantageusement. »

Dans ce moment, le général en chef prescrivait aux 32e et 18e demi-brigades un de ces mouvements bizarres qui, avec lui, ont tant de fois décidé du sort d'une bataille, et, par une charge de cavalerie exécutée entre ses propres feux et ceux de l'ennemi, séparait les Turcs de leur flotte en les mettant dans l'impossibilité d'échapper. Cette périlleuse manœuvre, dirigée par Bonaparte en personne, détermina le succès de la journée; mais presque tous les guides qui lui servaient d'escorte furent tués ou blessés. Krettly traversa le camp des Turcs au moment même où le pacha, stupéfait de tant de hardiesse, sortait de sa tente. Ce dernier tira au trompette un coup de pistolet à bout portant qui lui enleva une de ses nattes.

« Ah! Mamamouchi de malheur! s'écria Krettly en faisant le moulinet avec son sabre; tu ne cries seulement pas gare!... Attends un peu! » Et sans donner au pacha le temps d'armer son second pistolet, Krettly appliqua sur la tête de ce chef un si furieux coup de sabre que son turban fut séparé en deux, et qu'il lui grava sur le front la motié d'une croix de Saint-André. Le sang aveuglait le Turc, et il ne fut pas difficile au trompette de le faire prisonnier. Il le conduisit lui-même au général en chef. Chemin faisant, le pacha lui fit signe de prendre l'étoile et le croissant d'or qui brillaient sur son turban. Krettly remit religieusement ces deux objets à Bonaparte, qui lui dit :

« Je prends le croissant. Toi, Bamboche, garde l'étoile, elle pourra te servir un jour. »

Krettly a gardé précieusement cette relique, qu'il possède encore à l'heure où nous écrivons.

Le lendemain de la bataille, Krettly parcourut tous les hôpitaux pour retrouver le jeune maréchal-des-logis de dragons à qui il avait sauvé la vie. Après bien des courses il finit par le découvrir. Il était

dans un état aussi satisfaisant que la gravité de ses blessures pouvait le permettre ; mais il ne possédait pas une obole. Krettly partagea sa bourse avec lui, et, par la même raison que le blessé lui avait demandé son nom la veille, il voulut savoir le sien.

« Je me nomme Carrière, lui dit-il, maréchal-des-logis au 3e dragons.

— Eh bien ! mon cher Carrière, si, comme je l'espère, nous ne laissons pas nos os ici, et si nous revoyons la France, nous nous retrouverons. »

Ces paroles étaient une sorte de prédiction qui devait se réaliser quarante ans plus tard. Ces deux braves, qui s'étaient quittés un matin dans les déserts de l'Égypte, se retrouvèrent un soir au *Théâtre de la Gaîté*. Mais n'anticipons pas sur les événements.

En arrivant au Caire, Bonaparte fut salué avec enthousiasme par la population égyptienne ; mais il ne resta pas longtemps dans cette capitale : il avait pressenti que de hautes destinées l'attendaient en Europe, et comme on ne laisse pas en arrière des soldats tels que Krettly, le général en chef, en quittant l'Égypte, le fit monter sur le même bâtiment que lui. Arrivé à Fréjus après une traversée périlleuse, Bonaparte partit en poste pour Paris, où l'attendait le 18 brumaire. Quant à Krettly et à ses compagnons, ils vinrent plus tard habiter la caserne de Babylone, non plus comme guides du général Bonaparte, mais bien comme *garde* du premier consul, corps privilégié que jalousaient tous les autres corps de l'armée.

Un jour que Krettly causait à la porte du quartier avec quelques-uns de ses camarades, sous-officiers comme lui, plusieurs maîtres d'armes s'approchèrent en lui demandant d'un ton arrogant à parler à ceux de leurs *collègues* qui appartenaient au régiment, c'est-à-dire aux maîtres d'armes des guides.

« Ils sont morts en Égypte, leur répondit le trompette en les toisant d'un mauvais œil, car il avait jugé tout d'abord où ces ferrailleurs voulaient en venir.

— Mais, trompette, reprit l'un d'eux en retroussant sa mousta-

che en véritable casseur de fleurets, vous devez en avoir quelques-uns ou se disant *tels,* parmi vous? »

Sur la réponse négative de Krettly, les maîtres d'armes laissèrent si clairement deviner l'intention qu'ils avaient d'engager une mauvaise querelle, que le trompette, impatienté de leur ténacité, leur dit :

« Eh bien! messieurs, entrez, bouchez-vous les yeux, mettez la main sur le premier venu d'entre nous, et vous trouverez un lapin qui vous prouvera que si les prévôts sont restés en Égypte, tous les bons sabreurs n'y ont pas laissé leurs os!

— Alors je mets la main sur toi! s'écria celui qui déjà l'avait interpellé.

— C'est ce qui pouvait vous arriver de plus flatteur, reprit Krettly, et vous tombez avec moi comme *le dieu Mars* en carême. Marchons! »

Chacun des maîtres d'armes ayant fait choix d'un champion, on se rendit sur le terrain, où l'on mit le sabre à la main, et en quelques minutes onze de ces maîtres d'armes furent mis hors de combat.

Deux jours après, de nouvelles provocations étaient adressées aux chasseurs de la garde du Premier Consul : on les défiait d'oser se rendre au Champ-de-Mars. Malgré la défense expresse de leurs chefs, beaucoup répondirent au défi, et, sans se donner le temps de s'expliquer, plus de cent cinquante hommes mirent le sabre à la main et se battirent en ligne. Cette bataille rangée commençait à devenir des plus meurtrières pour les deux partis, lorsque tout à coup parut le général Lefèvre, alors commandant de Paris, qui, sans doute, avait été prévenu, car il arriva à la tête d'un escadron de dragons qui se mit à charger indistinctement provocateurs et provoqués. Lefèvre n'avait pas cru trouver de meilleur moyen pour rétablir l'ordre et faire rentrer chacun dans le devoir. Plusieurs régiments quittèrent immédiatement Paris, et ces querelles de corps finirent faute de querelleurs.

Eugène Beauharnais, colonel des guides, ayant appris que son

protégé Krettly s'était trouvé dans toutes ces rencontres, le fit appeler pour lui adresser de justes reproches.

« Je déteste les spadassins», lui dit-il. Le trompette chercha à se justifier, en prouvant à son colonel que lui et ses camarades n'avaient fait que se maintenir dans les bornes d'une légitime défense.

« Eh bien! reprit Eugène d'un ton qui ne permettait plus de réplique, je ne veux pas que pareil scandale se renouvelle parmi vous. Quant à toi, si tu continues ce métier, je fais mettre dans le fourreau de ton sabre une lame de bois. »

Cette idée sembla originale à Krettly, qui répondit en souriant: « Eh bien! mon colonel, il y aura encore moyen d'épousseter les habits de ceux qui cherchent des taches sur les nôtres. »

Quelques jours après cette scène, à la suite d'une de ces collisions sanglantes qui avaient porté le deuil dans les régiments, Krettly se trouvait attablé avec le tambour-major d'un régiment de ligne et plusieurs de ses camarades dans une des guinguettes qui avoisinaient alors l'École-Militaire, et, le verre à la main, ratifiait de nouveau le traité de paix qui avait été juré. Ce tambour-major, d'une taille colossale, avait plusieurs fois essayé, mais inutilement, en sa qualité de maître d'armes, de *tâter* le trompette-major des guides, dont la réputation dans l'art de l'escrime était faite depuis longtemps. Krettly n'avait répondu aux provocations du tambour-major que par des quolibets.

« Ma foi, trompette, lui avait dit le tambour-major en frisant sa moustache du bout des doigts, il est fort avantageux pour vous de n'être pas tombé sous ma main l'autre jour, parce que je vous eusse tué infailliblement, ce qui m'aurait causé un sensible déplaisir, attendu que vous m'avez l'air peu susceptible. »

A ces mots, Krettly regarda fixement l'interlocuteur, et lui dit d'un air narquois :

«Allons donc, major! croyez-vous que j'eusse eu peur de vous! C'est moi, au contraire, qui vous eusse *descendu*, ce qui m'aurait

fait tant soit peu de chagrin, parce que vous n'auriez point perdu les rafraîchissements d'aujourd'hui. A votre santé, major. »

Et Krettly présenta son verre.

« Toi?... s'écria aussitôt le maître d'armes en changeant subitement de ton et de manières, et en posant son verre sur la table pour ne pas trinquer.

— Oui, moi, reprit Krettly avec calme. Vois-tu, quoique tu sois bien grand, je te *flanquerais* dans cette bouteille, toi et ta canne. »

A ces mots, le tambour-major exaspéré se dressa de toute sa hauteur; mais, se ravisant tout à coup, il prit une bouteille, et, la posant avec violence devant Krettly toujours impassible :

« Eh bien! s'écrie-t-il hors de lui, *flanque*-moi donc dans celle-là!... »

Krettly, sans s'émouvoir, prit la bouteille, la leva jusqu'à hauteur de l'œil, la pencha horizontalement, et, la mettant ensuite sur la table :

« Je ne veux pas, dit-il froidement; elle est vide, et tu t'y *embêterais* trop... A votre santé, major! »

Un éclat de rire accueillit ces paroles et mit fin à la provocation du maître d'armes, qui consentit, non sans peine, à trinquer avec le trompette des guides.

Maintenant, suivons Krettly dans cette belle campagne qui devait se terminer par la mémorable bataille de Marengo.

III

Notre récit a suivi Krettly à Marengo. Or, dès le commencement de la bataille, l'intrépide trompette tua de sa main un officier autrichien qui essayait de lui barrer le passage au moment où il allait porter l'ordre au 8ᵉ dragons de s'avancer sur la colonne autrichienne. A son retour un boulet de canon coupa son plumet; mais Krettly ne s'arrêta pas longtemps à de telles bagatelles, et se ran-

gea bientôt à son escadron, près duquel se tenait le Premier Consul avec une partie de son état-major.

« Eh bien! *Bamboche*, lui demanda Bonaparte en le voyant arriver, tu n'as rien *attrapé* en route?

— Au contraire, mon général, j'ai un plumet de moins; mais si pour m'indemniser, vous voulez me permettre d'aller enlever les pièces qui m'ont joué ce tour-là, ce ne sera pas long. »

Napoléon regarda fixement le trompette.

« Toujours le même! dit-il.

— Général, permettez-vous? répéta Krettly en faisant passer lestement sa trompette sur son épaule.

— Non! ce serait trop de témérité.

— De la témérité! mon général. Soit; mais donnez-moi seulement la moitié d'un piquet, et les pièces sont à vous : c'est à prendre ou à laisser. »

Bonaparte, qui d'abord avait refusé, consentit après avoir réfléchi un moment.

« Eh bien, essaye donc, lui dit-il.

— Camarades! s'écria Krettly, c'est en fourrageurs qu'il faut charger! En avant! suivez-moi! »

En moins de dix minutes le trompette, à la tête de ses vingt hommes, avait sabré, culbuté, mis en fuite les canonniers autrichiens et ramené leurs pièces.

Ce fait d'armes valut à Krettly une trompette d'honneur en argent.

Après cette mémorable journée de Marengo, Krettly revint à Paris en qualité de trompette-major des chasseurs de la garde des consuls. Il y devint amoureux d'une belle et timide jeune fille qu'il jura d'épouser, sans songer pour cela à divorcer avec son rude et glorieux métier. La première fois qu'il se hasarda à parler de ses projets de mariage à son ancien commandant, Eugène Beauharnais, qui venait d'être nommé colonel des chasseurs consulaires, celui-ci se mit à rire.

« Y songes-tu, mon brave? lui dit-il. Un gaillard tel que toi ne doit avoir pour femme que la lame de son sabre, et pour belle-mère que la patrie.

— Mais, mon colonel, j'épouse Mlle Touzin; et il me semble que l'idée n'est pas aussi bouffonne que vous le supposez.

— Mademoiselle Touzin!... dit Eugène avec étonnement. Elle t'aime donc?

— Mais..... *un peu*, répliqua Krettly, en remontant le col de sa cravate noire d'un air vainqueur. »

La jeune personne était fille de M. Touzin, jadis carrossier du vicomte de Beauharnais, père d'Eugène. Cette circonstance fit cesser toute nouvelle objection. Krettly se maria le 9 ventôse an X. Eugène fut le parrain de son premier-né.

Krettly fit ensuite la campagne d'Allemagne de 1805, et se distingua brillamment à Austerlitz.

L'Empereur était à la tête de sa réserve, commandée par le général Oudinot, lorsqu'il vit que deux de ses brigades, entraînées par trop d'ardeur, étaient prises à revers par toute la garde impériale russe. Napoléon détacha aussitôt son régiment des guides et ses grenadiers à cheval pour leur porter secours. Krettly sonne la charge, et cette cavalerie d'élite fond sur la garde impériale russe, qui bientôt est mise en déroute; mais à peine le trompette avait-il repris haleine, qu'il aperçut à quelques pas de lui son commandant Daumesnil (celui qui depuis fut gouverneur de Vincennes), entouré d'une douzaine de grenadiers russes, au milieu desquels il se défend avec courage, mais sans espoir. Krettly s'élance, renverse les uns, bouscule les autres, blesse ceux-ci, tue ceux-là et parvient à dégager Daumesnil. Au même instant, un Russe, plus acharné que les autres, saisit la trompette de Krettly et s'y cramponne d'une main vigoureuse afin de le renverser. Krettly lui abat le poignet d'un coup de sabre, et la main du Russe, comme celle d'un autre Cinégyre, reste crispée à l'instrument. Le commandant Daumesnil

était sauvé, mais son libérateur était criblé de contusions et de blessures.

Krettly savait juger au premier coup d'œil toutes les conséquences d'un mouvement bien ou mal combiné. Dans une circonstance décisive, il prévient le colonel Morland du danger qu'il y avait pour lui à exécuter une charge sur une division russe formée en carré, et au centre de laquelle étaient placées quatre pièces de canon prêtes à faire feu.

« Ah bah! dit sèchement le colonel, vous perdez la tête : sonnez la charge! »

Le régiment s'ébranle ; mais, ainsi que Krettly l'a prévu, quatre coups de canon chargés à mitraille partent à la fois ; une partie de l'état-major du régiment tombe, et le brave Morland, qui le matin même avait été fait général, paye de sa vie le tort d'avoir négligé l'avis du simple trompette-major. Le lieutenant-colonel Dalhman prit aussitôt le commandement du régiment. Une seconde charge s'exécute ; on pénètre dans le carré russe, et Krettly, à la tête de ses deux pelotons de trompettes, se rue avec tant d'impétuosité sur les canonniers ennemis, que les pièces sont enlevées. Huit des trompettes qui le suivirent reçurent après ce glorieux coup de main la croix de la Légion-d'Honneur.

Krettly avait à peine essuyé son sabre à la crinière de son cheval, qu'il vit s'avancer le corps des gardes-nobles russes. Le colonel de ce régiment avait reconnu de loin le maréchal Bessières en observation, et il dirigeait rapidement son cheval vers lui pour le provoquer en combat singulier ; mais Krettly a deviné l'intention du Russe et s'est porté près du maréchal, qui a déjà mis l'épée à la main.

« Monseigneur, s'écrie Krettly, ce n'est pas à vous de faire le coup de sabre avec cet homme ; c'est trop peu qu'un tel adversaire : je m'en charge, moi!

— Je ne veux pas! » répond avec vivacité Bessières en se mettant en garde pour se défendre.

Mais déjà le trompette est en face du colosse russe et semble le

défier. Celui-ci, plein de dépit de se voir enlever l'adversaire qu'il cherchait, se précipite avec furie sur Krettly, fort étonné de l'entendre prononcer ces mots très-distinctement en français.

« Eh bien, *tape* donc, drôle, si tu l'oses et si tu t'en sens le courage ! Seulement gare à ton cou !

— Oh ! oh ! grand Cosaque, réplique le trompette à voix basse, si tu lèves le bras, tu es perdu. »

Au même instant le colonel lui porte un coup qui devait être mortel.

« Hop ! fait Krettly en relevant le sabre du Russe, en même temps que par une savante riposte il lui plonge le sien dans la poitrine. S'étant emparé du cheval de son ennemi vaincu, il le donna un moment après au colonel Desmichels (aujourd'hui lieutenant-général en Afrique) qui venait de perdre le sien.

Le trompette-major trouva dans le porte-manteau du colonel russe une magnifique paire de rasoirs dont il se sert encore maintenant, et, à ce sujet, il n'y a pas longtemps qu'il nous disait avec gaieté en se caressant le menton :

« J'éprouve chaque matin un plaisir que je ne saurais exprimer à me faire la barbe avec les rasoirs de celui qui croyait si bien me *faire la queue*. »

Quelques jours après, le grade de lieutenant en second aux chasseurs de la vieille garde (les guides) fut accordé à Krettly. Son brevet est daté de Schœnbrunn, le 2 nivôse an XIV, et signé de l'Empereur.

L'année suivante, la campagne de Pologne fournit à Krettly une nouvelle occasion de prouver son dévouement et son intrépidité. C'était quelques jours avant la sanglante bataille d'Eylau ; Napoléon était à Landsberg. De tous les officiers qu'il avait dépêchés au maréchal Lannes, dont le corps d'armée se trouvait éloigné de plus de cent lieues du quartier-général impérial, aucun n'était revenu. Il commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes, lorsqu'il fit appeler le général Corbineau pour lui demander un officier de ses chas-

seurs à cheval dont il connût parfaitement le courage et la *résolution*.

« J'ai, lui dit-il, une mission importante et périlleuse à lui confier. »

Le général se disposait à aller chercher l'homme qu'il fallait, lorsque Napoléon aperçoit Krettly qui, ce jour-là, était de piquet auprès de lui. Il rappelle Corbineau :

« Général, ne vous mettez pas davantage en quête, j'ai mon affaire : allez chercher le lieutenant Krettly, qui se promène là-bas en soufflant dans ses doigts. Il n'aura pas froid tout à l'heure. »

Tandis que le général s'acquitte de sa commission, l'Empereur s'asseoit et écrit un ordre. Corbineau revient bientôt suivi de Krettly.

« Ah ! ah ! te voilà ! dit Napoléon.

— Oui, sire.

— Je suis bien aise de te voir, ajouta-t-il en pliant sa dépêche. »

Puis le regardant fixement en lui donnant le papier.

« Puisque tu n'as rien à faire, ajouta-t-il, tu vas partir et te rendre au corps d'armée que commande le maréchal Lannes. La route est longue et difficile, je t'en préviens... Il me faut absolument une réponse. Allons, pars !

— Vous l'aurez, sire, répond Krettly en cachant la dépêche dans la manche de sa pelisse.

— Que fais-tu ? lui demande Napoléon, qui a observé ce mouvement. Si tu étais pris ?... »

Krettly qui a deviné la pensée de l'Empereur, car, dans ces sortes d'occasions, ses yeux en disaient plus que ses paroles, lui répond avec tranquillité :

« Sire, cette lettre ne sera jamais lue par un ennemi de votre majesté, je vous en donne ma parole d'officier. *Je vous en fais mon billet.*

— Cependant, répliqua l'Empereur, il peut arriver qu'on la prenne... et toi aussi, ajouta-t-il à voix basse.

— On ne me la prendrait pas, sire, parce que je la mangerais auparavant.

— Mais, monsieur l'entêté, répliqua encore Napoléon, si vous êtes tué *auparavant?*

— On ne me tue jamais, moi! votre majesté le sait bien. »

A ces mots, Napoléon frappa familièrement sur l'épaule du lieutenant :

« Bien, mon brave! Je réponds de toi, tu ne seras pas tué; à mon tour *je t'en fais mon billet.* Cependant je veux qu'après avoir mangé ma dépêche tu puisses encore faire ma commission. »

L'Empereur lui expliqua alors le contenu de cet ordre, et pour mieux en graver le texte dans sa mémoire il le lui fit répéter mot pour mot.

« Maintenant, reprit-il, pars; de l'adresse, du courage, et tu reviendras. Je te le prédis. »

Krettly crut à la prédiction, car jamais les paroles de Napoléon ne l'avaient trompé.

Son voyage fut heureux jusqu'à Pultusk. Arrivé là, il pénétra dans la forêt pour gagner plus vite Ostrolenka où se trouvait le corps d'armée du maréchal Lannes, et il fut assailli par une nuée de Cosaques qui lui causèrent quelque inquiétude; mais, se fiant au pronostic de l'Empereur, il prit indifféremment la première route qui s'offrit à lui, et eut assez de chance pour rencontrer la bonne et arriver sain et sauf auprès du général Savary, qui avait remplacé dans son commandement le maréchal grièvement blessé. Krettly avait fait d'un trait cent trente-une lieues de pays.

Après avoir remis à Savary l'ordre dont il était porteur, il repartit aussitôt, en emmenant avec lui le colonel Rosé du 88ᵉ de ligne, qui avait sauvé son aigle pendant que ses malheureux soldats périssaient au milieu d'un marais de la Pologne, et qui venait d'être appelé par l'Empereur au commandement d'un régiment de la garde. En passant près d'un petit village où une ambulance avait été établie, ils trouvèrent devant la porte d'entrée deux gendarmes étendus par terre et dont les corps étaient encore tièdes. Dans l'intérieur, l'administration entière avait été égorgée; tous les malades ou blessés

avaient été jetés par les fenêtres, et les chirurgiens assassinés sur le corps des mourants. Cet affreux massacre était l'œuvre d'un corps de Cosaques réguliers qui venait de passer.

Les deux voyageurs, le cœur navré, continuèrent leur route ; mais, arrivés à quelque distance de Lansberg, ils aperçurent au loin le grand parc d'artillerie qui, avec la brigade d'escorte, occupait plus de deux lieues d'étendue et leur barrait la route. A cette vue, l'inquiétude s'empara de Krettly. Craignant de se laisser devancer par l'aide de camp que de son côté Savary avait dû expédier à l'Empereur, il quitte le colonel Rosé, lui laisse le traîneau, s'élance sur un petit cheval polonais sans selle et qui n'a pour guide qu'un filet, part au grand galop et passe au milieu des soldats du train en criant à tue-tête : Gare!... gare!... Place pour les dépêches de l'Empereur!» Ceux-ci ne se dérangent pas assez vite au gré de son impatience, il les bouscule, fait sauter son cheval par-dessus un obusier et poursuit sa route. A peine a-t-il fait une lieue de ce train, que sa monture s'abat. Il en achète aussitôt une autre, car les chevaux de prise ne manquent jamais sur les routes qu'une troupe victorieuse a parcourues. Cette seconde monture s'abat aussitôt de fatigue comme la première. Cinq autres ont successivement le même sort. Enfin, il arrive dans les plaines d'Eylau où il sait que l'Empereur doit se trouver, l'aperçoit entouré de son état-major, et se présente devant lui.

« Que me veut cet homme? »

Telle fut la brusque exclamation de Napoléon à la vue de son messager qu'il est impossible de reconnaître. Krettly avait un colback sur la tête, un vieux carrick sur le dos, un sabre à son côté, et des pistolets passés dans un mouchoir qui lui servait de ceinture. Les longs cheveux de cette queue que les chasseurs seuls de la garde avaient conservée flottaient épars sur ses épaules et sur sa poitrine, et lui donnaient un aspect sauvage ; ajoutez à cela qu'il était couvert de neige, et que sa chevelure ainsi que ses longues moustaches rousses étaient parsemées de petites perles congelées par le froid.

Krettly, ayant repris haleine, se fit reconnaître.

« Ah ! c'est toi ! s'écria l'Empereur. Eh bien ! me rapportes-tu des nouvelles ?

— Oui, sire, répond Krettly en lui tendant la lettre de Savary. »

Napoléon brise le cachet, déplie la dépêche et la parcourt rapidement des yeux. Au fur et à mesure qu'il lit son front se déride, et dès qu'il a fini :

« Ah ! ah ! il était temps », dit-il, comme délivré de la crainte d'un immense danger.

Puis se retournant avec vivacité, en faisant un geste de la main aux officiers de son état-major, il leur dit avec douceur :

« Messieurs, un peu en arrière, je vous prie. »

Tous s'étant éloignés, il se rapprocha de Krettly.

« Maintenant, lui demanda-t-il en baissant la voix, conte-moi comment tout cela s'est passé, et sois bref. »

Celui-ci raconta à l'Empereur toutes les particularités de son voyage, sans oublier l'épisode de l'hôpital. Pendant ce dernier récit, Napoléon parut en proie à une vive agitation, puis, la narration achevée, il le congédia en lui disant après avoir passé l'index sur sa bouche.

« Surtout je te défends de parler à qui que ce soit de ce que tu as vu à l'ambulance. Va rejoindre ton escadron, ajouta-t-il, en lui tirant sa moustache qui était réduite à l'état de glaçon, je suis content de toi. »

A peine Krettly avait-il fait cinquante pas qu'il rencontra Berthier et Bessières.

« Eh bien ! quelle nouvelle ? lui demanda ce dernier, en dégageant doucement le bras que le prince avait passé sous le sien. »

A cette question le lieutenant se trouva fort embarrassé. Il n'y avait cependant pas à balancer.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur m'a cousu la bouche.

— Ah ! c'est différent. Je comprends. C'est bien.

— Monsieur le maréchal, reprit Krettly, votre excellence daignerait-elle m'apprendre où je trouverai mon régiment?»

Berthier, qui s'était approché, le lui indiqua ; et comme Krettly le saluait pour le remercier de ce renseignement, Berthier s'aperçut qu'il n'avait pas de monture.

« Est-ce que vous avez perdu votre cheval ? lui demanda-t-il en faisant signe à un piqueur. Je vais vous en prêter un des miens. » Puis, remarquant également que ses pistolets étaient couverts de neige, le prince ajouta : Vous prendrez les pistolets que vous trouverez dans les fontes de la selle ; je désire que vous les conserviez en souvenir de l'estime que j'ai pour vous, persuadé d'ailleurs que vous vous en servirez parfaitement à la première occasion. »

Krettly ne tarda pas à en faire un bon usage, car à peine avait-il eu le temps de se mettre en tenue et de prendre le commandement de son peloton, que déjà l'affaire s'était engagée sur tous les points à la fois.

On était au 8 février 1807, jour de sanglante mémoire. La neige n'avait pas cessé de tomber à gros flocons depuis le matin. A midi, elle était devenue si épaisse que les chefs de corps pouvaient à peine distinguer les manœuvres de l'ennemi. Plusieurs de nos régiments, emportés par leur ardeur au milieu des bataillons russes, combattaient corps à corps. Sur ces entrefaites, Napoléon fait donner au maréchal Bessières l'ordre de charger avec ses chasseurs à cheval, et avec les mamelucks et les grenadiers à cheval de sa garde, un carré formidable qu'avaient formé les Russes. La charge s'exécuta : ce carré en cachait un autre qui était au centre, et le régiment des chasseurs fut forcé, momentanément, de battre en retraite ; mais, en se repliant, il trouva tout à coup devant lui dix-huit pièces d'artillerie qui commencèrent à le foudroyer. Le danger était imminent : le général Daumesnil, qui commandait les chasseurs de la garde, accourt... Il aperçoit Krettly occupé à rallier son peloton, et s'écrie : « A moi, Krettly!... Aux pièces ! en avant ! »

En entendant la voix de son colonel, le brave lieutenant com-

prend sa pensee ; il s'élance, ce qui reste de son escadron le suit ; ils fondent sur les pièces, sabrent les canonniers ; d'un coup de pistolet Krettly étend mort le commandant de la batterie; il continue de frapper tout ce qui se présente, et bientôt les dix-huit pièces d'artillerie sont prises et amenées en triomphe.

Cependant cette horrible boucherie, qu'on appelle la bataille d'Eylau, n'avait donné la victoire ni aux Français ni aux Russes ; des torrents de sang avaient coulé sans utilité et sans résultat. Napoléon récompensa ceux de ses soldats qui s'étaient distingués, et lorsque Berthier mit sous ses yeux le rapport circonstancié des faits d'armes et des actions d'éclat dont cette journée avait été remplie, qu'il vit inscrit un des premiers sur la liste de ceux qui avaient droit à ses faveurs le nom de Krettly, il s'écria :

« Quel courage ont ces hommes-là ! »

Huit jours après, l'ex-trompette-major recevait la lettre suivante :

« Eylau, le 16 février 1807.

« A M. Krettly, lieutenant en second aux chasseurs à cheval de la « garde impériale.

« Je vous préviens, monsieur, que l'Empereur, par décret de ce « jour, vous a nommé porte-étendard d'honneur, et lieutenant en « premier dans les chasseurs à cheval de sa garde. J'apprendrai avec « plaisir que cette nomination vous ait été agréable.

« Le prince de Neufchâtel, major-général, ministre de la guerre.

« ALEXANDRE BERTHIER. »

« Ma foi ! c'est un grade que je n'aurai pas volé ! » dit Krettly en ne dissimulant pas la joie que ce nouvel avancement lui faisait éprouver.

Après la bataille de Friedland, Napoléon l'ayant rencontré sur le champ de bataille, lui fit signe d'approcher.

« Eh bien ! lui demanda-t-il en le prenant par le menton, as-tu fait des tiennes, hier ?

— Non, sire ; je me suis battu, voilà tout.

— C'est quelque chose ; mais mille autres en ont fait autant.

— Sire, votre majesté peut, sans crainte de se compromettre, en ajouter quelques-uns de plus. »

Napoléon se prit à sourire, et saisissant l'oreille du porte-étendard, qu'il tira un peu plus fort que d'habitude : « Allons, reprit-il, je suis content de toi : malheureusement je n'ai plus d'armes d'honneur ; vous avez tous épuisé mes fabriques. Je te donnerai quelque chose de moins glorieux, mais de plus solide, qui t'aidera à élever ta famille. »

En effet, l'Empereur lui assigna une rente de 500 francs, hypothéquée sur le *monte Napoleone*.

Pendant la conférence qui eut lieu sur le radeau du Niémen, où Napoléon et Alexandre traitèrent les affaires du monde, le maréchal Bessières fit partir trois détachements de chasseurs à cheval, pour se rendre à grandes journées à Dresde, par où l'Empereur devait passer à son retour de Tilsitt. Arrivé dans cette capitale de la Saxe, Krettly fut le premier officier que Napoléon y rencontra.

« Encore toi ! lui dit-il d'un air de satisfaction ; on te trouve donc partout ?

— Que voulez-vous, sire, vous nous avez accoutumés à voyager aussi vite que votre aigle. »

Krettly fut envoyé *en dépêche* de Dresde à Paris ; mais à peine avait-il revu les bords de la Seine, qu'une maladie aiguë s'empara de lui. L'homme qui avait échappé au cimeterre des mamelucks, à la mitraille des Autrichiens, des Russes et des Prussiens ; celui qui avait survécu à vingt blessures et aux fatigues de dix campagnes, cet homme faillit succomber dans son lit à un accès de fièvre. Pendant cette maladie, Napoléon s'étant informé plusieurs fois de l'état de sa santé, Krettly, dès qu'il put se soutenir, crut devoir aller aux

Tuileries remercier l'Empereur de sa bienveillante sollicitude, et lui demander un congé. A ce sujet, Napoléon lui dit avec aménité :

« Tu as besoin de repos, je le vois ; rétablis-toi donc entièrement, et rappelle-toi qu'une fois en bonne santé, si j'ai besoin de tes services, le congé que je t'accorde aujourd'hui n'est qu'un congé d'*attente*. »

Krettly n'en resta pas moins deux années entières dans un état de souffrance qui lui fit regretter maintes fois de n'être pas mort sur le champ de bataille. Enfin, ennuyé d'une inaction qui lui était plus fatale peut-être que l'état de marasme dans lequel il était tombé, il résolut de demander à l'Empereur une place qui fût en harmonie avec ses goûts et sa situation, et crut ne pouvoir choisir un meilleur emploi que celui de sous-inspecteur dans les eaux et forêts. L'idée d'une pétition est bientôt arrêtée dans sa tête ; il la rédige lui-même, et aborde laconiquement la question, parce qu'il sait mieux que personne que Napoléon n'aime pas les périphrases ; puis il attend que le moment favorable soit venu pour la lui remettre. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Krettly entend parler d'une partie de chasse que l'Empereur doit faire à Grosbois, chez le prince de Neufchâtel. Pour aller à ce château, il lui faut nécessairement passer par Choisy-le-Roi ; c'est dans ce bourg que l'ex-trompette-major ira l'attendre à cheval. En quittant le régiment, Krettly avait conservé *Fanny*, charmante petite jument d'origine arabe, qu'il avait élevée, et pour laquelle il avait un attachement tout particulier. Dans les courts instants de loisir que lui avait laissés le service militaire, il l'avait dressée à exécuter mille gentillesses. Entre autres talents, la jolie bête avait celui de saluer gracieusement en se cabrant de telle sorte, que Pellier et Beaucher se fussent montrés jaloux de son instructeur. Or, par une tiède matinée du mois de mai 1812, Krettly, monté sur sa jument, s'achemine vers Choisy-le-Roi. Tout, sur la route, lui semble avoir pris un air de fête.

« Bien certainement, se dit-il, l'Empereur doit passer par là au-

jourd'hui, car le temps est magnifique. » Parvenu aux premières maisons, il trouve un piquet de guides d'escorte qui le laisse passer, comme étant une ancienne connaissance ; mais, un peu plus loin, les gendarmes d'élite qui bordent la route lui font signe de s'arrêter. Au même instant des cris de *Vive l'Empereur!* se font entendre ; Krettly fait sentir l'éperon à *Fanny*, et celle-ci, redoublant d'ardeur, passe au triple galop au milieu des gendarmes, qui restent stupéfaits en entendant ce terrible coureur s'écrier d'une voix de Stentor :

« Vive l'Empereur ! Enfoncés, messieurs les gendarmes! »

L'ex-trompette-major arrive ainsi jusque devant la voiture de Napoléon, de l'intérieur de laquelle le grand-écuyer Caulincourt donnait l'ordre aux postillons d'arrêter, présumant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Krettly profite de ce temps d'arrêt, et, se plaçant en face de la portière de la voiture : « Allons, *Fanny*, dit-il, saluez l'Empereur! » La jument obéit aussitôt, elle se cabre, agite gracieusement ses jambes de devant, et hennit d'une façon toute coquette.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria Napoléon en mettant vivement la tête à la portière.

— Sire, un de vos anciens guides.

— Comment t'appelles-tu ? »

A cette interpellation inattendue, Krettly demeure interdit ; il ne peut croire que l'Empereur ait oublié son nom, ne songeant pas qu'il ne l'avait jamais vu qu'en tenue de soldat, et qu'en cet instant il s'offrait à ses regards vêtu d'un habit bourgeois et sans moustaches ; mais si Krettly fit promptement cette réflexion, le souvenir de son porteur de dépêches d'Eylau ne revint pas moins vite à la mémoire de l'Empereur, qui s'écria :

« Eh mais !... c'est mon pauvre Bamboche !

— Lui-même, sire.

— Sais-tu que tu as forcé la consigne, et que tu mériterais la salle de police ?

— C'est précisément ce que je viens vous demander, sire, la salle de police pour retraite. »

Krettly présenta alors son placet.

« Tu ne veux donc pas rester en repos! lui dit l'Empereur après avoir lu la demande.

— Pardon, sire; mais je crains d'attraper la goutte.

— Toujours le même! reprit Napoléon. Allons, va pour une sous-inspection dans les eaux et forêts; tu vivras là tranquillement, avec les carpes et les lapins.

— Matelotte et gibelotte... ça rime », marmotta Krettly enchanté de la réception.

L'Empereur ayant signé la demande avec son crayon, la donna à Caulincourt en lui disant :

« Ecrivez en marge : Accordé dans les vingt-quatre heures. »

Puis reprenant le papier des mains du grand-écuyer pour le rendre lui-même au solliciteur :

« Es-tu content? lui demanda-t-il.

— Toujours, sire.

— Eh bien! au revoir. »

Et sur un signe de Napoléon, la voiture partit comme un trait.

Ils devaient en effet se revoir, mais dans des circonstances moins heureuses.

IV

Huit jours après son entrevue avec l'Empereur, Krettly recevait sa nomination de garde-général des eaux et forêts à Montélimart. Cette nouvelle existence lui parut monotone, mais elle changea vers les premiers mois de 1814, lorsque les alliés eurent inondé la France. Il conçut l'idée de lever un corps de partisans, mais il était trop tard. Déjà les souverains alliés étaient maîtres de la capitale; Napoléon avait abdiqué et se dirigeait, par le midi de la France, vers

le lieu de son embarquement pour l'île d'Elbe. Krettly, ayant su que Napoléon devait passer par Montélimart, voulut voir son empereur une dernière fois. En allant au-devant de lui, il rencontra un vieil officier de l'armée d'Égypte. Krettly hâte le pas, rejoint cet officier, le reconnaît et l'aborde. Tous deux se serrèrent la main sans prononcer une parole, et continuèrent tristement leur marche. Arrivés ensemble à l'hôtel de la Poste, devant lequel la voiture de Napoléon était arrêtée, ils furent aperçus par le général Bertrand, qui vint au-devant d'eux et les introduisit auprès de Napoléon. Ils le trouvèrent assis devant le feu, les coudes posés sur une petite table et la tête appuyée dans ses deux mains. En voyant Krettly, l'Empereur se leva, fit quelques pas vers lui, et ne l'appelant pas comme autrefois Bamboche! il lui tendit la main en prononçant ce seul mot : «Viens! »

Krettly se précipite sur cette main qu'il couvre de pleurs ; mais Napoléon l'attire à lui, et avec une émotion qu'il ne cherche pas à déguiser :

«Que fais-tu?... C'est sur mon cœur que doivent venir se reposer tous les braves de ma vieille garde. Viens donc, te dis-je! »

Le vieil officier d'Égypte, présent à cette scène, pleurait à chaudes larmes, et, après être tombé à deux genoux, avait saisi les basques de la redingote de l'Empereur et les portait avidement à ses lèvres.

Napoléon le relève et l'embrasse à son tour.

«Mes enfants, leur dit-il après un moment de silence, votre dévouement à la patrie, votre amour pour ma personne feront un jour votre gloire et la mienne. Les revers s'effacent avec le temps, les passions s'affaiblissent et disparaissent; mais l'histoire reste. Vous serez grands comme moi dans la postérité. »

Cette noble pensée parut consoler Napoléon; son regard avait quelque chose d'inspiré, et sa belle physionomie reprit en cet instant ce calme et cette sérénité qui lui étaient ordinaires. Puis il y eut encore quelques minutes de silence. Enfin, de ce ton familier

dont il usait volontiers avec ses vieux soldats, il donna sur la joue de Krettly quelques petits coups du revers de sa main en lui disant avec un sourire indéfinissable.

« Est-ce que, par hasard, vous ne croiriez plus à ce que dit votre empereur, monsieur? »

Celui-ci, le voyant en si bonnes dispositions, lui demanda la faveur de l'accompagner à l'île d'Elbe.

« Impossible, répondit Napoléon un peu sèchement; je l'ai refusé à des gens qui m'aimaient autant que toi. Tu n'es pas raisonnable, mon ami, reprit-il ensuite avec abandon; tu as une femme et des enfants : tu te dois à ta famille. Une seule chose m'afflige : c'est la crainte qu'on ne rende malheureux ceux que j'ai rendus heureux pour les récompenser de ce qu'ils ont fait pour la France et pour moi. Ce sera pourtant le triste système de ceux qui vont me succéder. Pour eux, régner sera tout; la patrie ne sera rien. »

Napoléon se tut et redevint pensif.

Krettly et son compagnon auraient voulu rester avec l'Empereur encore bien longtemps; mais craignant que leur visite ne devînt indiscrète, Krettly se hâta de reprendre la parole :

« Sire, encore un mot essentiel à vous dire.

— Parle.

— Défiez-vous du passage de Donzerre et surtout de celui d'Avignon. »

L'Empereur regarda Krettly avec étonnement.

« Oui, sire, tout le monde est instruit de la route que votre majesté doit suivre; je l'ai explorée moi-même, mais comme sur un terrain ennemi.

— C'est bien, c'est bien! je te remercie... Adieu, messieurs. »

A ces mots, Krettly et le vieil officier prirent congé de l'Empereur, qui leur dit encore en les voyant s'éloigner : « Mes amis, faisons des vœux pour un meilleur avenir. »

Après le départ de Napoléon, Krettly reprit ses fonctions à Montélimart et continua de les remplir avec le même zèle qu'aupara-

vant ; mais le garde-général des eaux et forêts eut à subir, en sa qualité d'ancien soldat de l'*usurpateur*, des tracasseries, des dénonciations, des menaces anonymes, des injustices sans nombre. La nouvelle du retour de l'île d'Elbe lui fit oublier tous ses chagrins.

Le vieux porte-étendard des guides accourut aussitôt à Paris. Mais, à ce moment, il était difficile d'approcher de Napoléon. En vain pendant dix jours essaya-t-il de pénétrer dans le palais des Tuileries ; pendant dix jours, l'inexorable consigne le repoussa de toutes les grilles. Enfin, le onzième, il épia l'instant où l'Empereur, qui revenait à cheval après avoir visité le faubourg Saint-Antoine, arrivait au palais par le guichet du Pont-Royal. A peine Krettly l'a-t-il aperçu, que rien ne l'arrête ; il court comme un insensé au-devant de son ancien général ; les factionnaires veulent le retenir, il force la consigne, n'écoute rien, en maltraite même quelques-uns, et, hors d'haleine, arrive sous le grand vestibule du pavillon de Flore, en même temps que Napoléon mettait pied à terre.

« Sire ! sire ! s'écrie-t-il, un de vos anciens braves ! »

En entendant cette voix, l'Empereur se retourne avec vivacité ; le vieil uniforme des chasseurs à cheval de sa garde frappe ses regards ; il reconnaît Krettly : « Toi ? mon vieil ami ! » dit-il.

Malgré ces mots de *mon vieil ami*, et l'accent de bienveillance avec lequel ils ont été prononcés, le vieux soldat d'Egypte, fasciné par le prestige que Napoléon exerçait toujours sur ses soldats, reste muet et comme en adoration devant lui.

« Je pensais à toi il y a quelques jours, reprend Napoléon, et j'étais étonné de n'avoir pas encore eu ta visite.

— Sire, répond enfin Krettly, je me battais dans le Midi pour votre majesté.

— Tu te battras donc toujours? répliqua l'Empereur avec un sourire.

— Il faut bien faire quelque chose, sire ; j'apporte à votre majesté un rapport fidèle de tout ce qui s'est passé depuis son départ dans mon département ; j'ai tout vu, j'étais partout.

— Comme jadis, dit Napoléon en prenant le rapport. Viens demain trouver Bertrand, ton rapport sera lu, et si j'ai quelque commission à te donner, nous verrons. »

A ces mots, Napoléon lui ayant tendu la main, Krettly la pressa respectueusement dans les siennes, et se retira transporté de joie et d'orgueil à la pensée que son empereur lui avait conservé une petite place dans son souvenir.

Le lendemain, Krettly accourut aux Tuileries; mais ce fut le colonel Bussy, aide de camp de l'Empereur, qui le reçut au lieu du grand-maréchal.

« Sa majesté a lu votre rapport, lui dit-il, et voici la réponse qu'elle m'a chargé de vous transmettre : « Dites au capitaine Krettly qu'il vienne au palais quand il voudra ; les portes lui seront toujours ouvertes ; il y sera bien reçu. »

Des députations de tous les départements de la France arrivèrent bientôt en foule auprès de l'Empereur, pour lui adresser les félicitations d'usage : celles de l'Isère et de la Drôme se présentèrent à leur tour. Krettly s'était mis à la tête de cette dernière :

« Eh bien ! messieurs, dit Napoléon en frappant familièrement sur l'épaule de son protégé, êtes-vous contents de la résolution de cet homme-là ?

— Oui, sire, répondit le chef de cette députation, il a rendu d'immenses services au pays et à votre majesté. Malheureusement des gens plus haut placés que lui n'ont pas fait de même.

— Messieurs, c'est que les conséquences n'effrayent que les lâches ou les timides. Je n'ai besoin ni des uns ni des autres ; je ne me repose que sur le dévouement et le courage de ceux qui me comprennent. N'est-ce pas, mon vieux camarade? ajouta-t-il d'une voix élevée, en saisissant un des favoris de Krettly. Va, mon brave ! j'espère avant peu te faire monter quelques échelons de plus. »

L'Empereur continua de s'entretenir successivement avec chacun des membres de la députation, et lorsqu'elle fut sur le point de se retirer, il revint à Krettly.

« Tu iras trouver de ma part le ministre de la guerre, le prince d'Eckmühl,.. Tu le connais bien... Il te donnera une commission pour prendre le commandement d'un corps franc dans ton département. C'est convenu. »

Le ministre ayant délivré cette autorisation à l'ancien porte-étendard des guides, celui-ci se disposa à retourner à Montélimart pour y organiser ce corps; mais, avant de quitter Paris, il voulut remercier Napoléon. Il le trouva préoccupé et inquiet.

« S'il arrivait encore des jours de revers, lui dit l'Empereur avec abandon, et si je n'avais ni le temps ni la possibilité de récompenser comme je le veux tes services, eh bien! je me souviens qu'en Egypte tu fis un prisonnier de distinction que tu m'amenas... un pacha, je crois? »

La surprise de Krettly fut extrême en songeant que le fait que lui rappelait l'Empereur s'était passé plus de quinze ans auparavant, et que depuis lors il ne lui en avait jamais parlé; mais Napoléon, sans remarquer son étonnement, continua :

« Je ne gardai que le croissant qui surmontait son turban, et je te donnai l'étoile qui y était attachée. L'as-tu conservée, cette étoile?.. »

Pour toute réponse, Krettly écarta avec vivacité son gilet, et offrit aux regards de l'Empereur l'étoile du pacha d'Aboukir, qui brillait sur sa poitrine.

« Ah! ah! tu l'as conservée!... C'est extraordinaire, dit Napoléon en se rapprochant pour voir l'étoile de plus près.

— Moins extraordinaire, sire, que la mémoire de votre majesté.

— Eh bien! c'est cela, reprit Napoléon d'un air réfléchi; si les choses changent encore pour moi, il te suffira de montrer cette étoile à mon fils, à qui j'enverrai le croissant; et quand il sera grand, il exécutera mes intentions en payant les dettes d'honneur que son père lui aura léguées. »

Ces mots : *Si les choses changent encore pour moi*, étaient dans

la bouche de l'Empereur un de ces pressentiments qui ne l'ont jamais trompé. Des larmes vinrent aux paupières de Krettly.

« Ah ! sire, ne parlez pas ainsi, lui dit-il avec attendrissement ; vos paroles font trop de mal !

— Mon pauvre ami, tu les interprètes tout de travers, reprit avec émotion l'Empereur. Elles n'ont d'autre sens, en ce moment, qu'une simple prévoyance pour toi.

— Merci, sire, mille fois merci !

— Surtout, garde pour toi seul ce que je viens de dire... Maintenant tu vas retourner dans ton département, n'est-ce pas? Alors rappelle-toi que j'y ai besoin de tes services... de ta vieille amitié, ajouta-t-il en ouvrant ses bras à Krettly, qui s'y précipita tout éperdu. Cet embrassement fut le dernier qu'il reçut de l'Empereur.

Le surlendemain, Napoléon prenait la route de Belgique, Krettly suivait celle du Midi. S'étant arrêté quelques jours à Lyon, Krettly y apprit les résultats de la bataille de Waterloo, et prévit quelles en seraient les funestes conséquences. Le drame héroïque de la vie de Krettly était en effet terminé. Il redevint garde-général des eaux et forêts, comme devant ; mais à peine était-il de retour dans sa famille, qu'un de ses chefs, qui n'osait encore demander officiellement sa destitution, le dénonça aux employés supérieurs de l'administration ; il fut signalé par le parti triomphant comme un des *brigands de la Loire*. Cet homme, disait l'un, a été admis dans l'intimité du *tyran* pendant les Cent-Jours. C'est un des séides de Bonaparte, disait l'autre. Un buveur de sang, disait celui-ci. Il a tué de ses mains plus de cinquante de nos amis les alliés, ajoutait celui-là. Ces stupides clameurs devinrent tellement violentes, que Krettly, craignant enfin que la populace ameutée contre lui ne se livrât envers sa famille à de coupables excès, suivit le sage conseil qu'on lui donnait. Il quitta sa place, et vint à Paris pour tâcher de s'y créer de nouveaux moyens d'existence.

Quelques incidents signalèrent ce triste voyage. Arrivé près de la petite ville de Tain, il fit rencontre d'un régiment autrichien.

Un des soldats, par bravade sans doute, donna dans sa voiture un si vigoureux coup de crosse de fusil qu'il enfonça le panneau. Krettly n'eût pas fait attention à cette plaisanterie toute germanique, si trois autres soldats n'eussent arrêté sa voiture en se précipitant sur la portière, qu'ils ouvrirent avec violence. Krettly saisit ses pistolets, et mettant le doigt sur la détente :

« Qu'y a-t-il pour votre service? leur demanda-t-il froidement.

— Royaliste ou bonapartiste? lui crièrent les soldats en baragouinant le français.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre pour le moment, leur répondit Krettly, mais il fut un temps où j'étais beaucoup *l'autre*, et à cette époque je vous eusse fait tous trotter à la plate-longe. Voilà tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-il en tirant à lui la portière de sa voiture. J'ai l'honneur de vous saluer. »

Il est probable que les Autrichiens ne comprirent de ce discours que le salut qui le terminait, car ils laissèrent l'orateur continuer paisiblement sa route. Arrivé à Châlon-sur-Saône, Krettly y laissa sa famille. Il vint seul à Paris, et se logea chez une de ses sœurs. En sa qualité d'officier retraité, il était obligé de se présenter à l'état-major de la place pour avoir un permis de séjour. Il crut faire merveille en endossant pour cette visite officielle l'uniforme de son ancien régiment des guides. A peine était-il entré dans le cabinet du général commandant, que celui-ci, le regardant de travers, lui demanda d'un ton dédaigneux :

« Est-ce que vous avez servi dans l'ex-régiment des ex-chasseurs de l'ex-garde de l'ex-*usurpateur?*

— Oui, mon général.

— Combien d'années?

— Vingt et un ans consécutifs.

— Vingt et une années consécutives de brigandage, reprit celui-ci avec l'accent du mépris.

— Mon général, répliqua tranquillement Krettly, je me souviens

parfaitement d'avoir eu l'honneur de servir sous vos ordres à Alexandrie, à Berlin et à Varsovie.»

A ces mots, le général entra en fureur; et, frappant de ses deux poings fermés le bureau devant lequel il était assis, s'écria avec exaspération : «Non, vous n'aurez pas de permis de séjour! je ne vous en donnerai pas.»

Il y avait derrière lui un vieil officier émigré, assis devant un bureau; ce devait être son chef d'état-major, à en juger par le nombre de décorations étrangères dont il avait la poitrine chamarrée; il était resté jusqu'alors spectateur muet de cette scène, et s'était contenté de faire au solliciteur quelques signes d'intelligence pour l'engager à se modérer. Krettly s'était contenu.

«Mon général, se hasarda à dire doucement l'émigré, il faudrait cependant que cet officier, malgré ses *opinions*, n'eût pas la crainte d'être arrêté à Paris s'il y a affaire.

— Eh bien! donnez-lui votre signature si vous voulez, répondit aigrement le général; quant à la mienne, il ne l'aura jamais.»

En effet, Krettly n'ayant pu obtenir le permis de séjour qu'il sollicitait, prit gaiement son parti, et, sans calculer les suites de ce refus, salua le général en disant : «On s'en passera.»

Krettly ne possédait pour toute fortune que sa pension et la dotation affectée à sa croix, lesquels n'étaient pas payées par le gouvernement de la Restauration. Il se trouvait dans la position la plus critique, lorsqu'un fâcheux incident vint encore aggraver cette situation : nous voulons parler du procès politique que le général Debelle eut à soutenir devant la Cour des pairs, au commencement de l'année 1816. Krettly y figura comme témoin. A l'issue des débats, signalé à la police comme un homme *exalté et dangereux*, il fut mis en surveillance *spéciale*, comme la plupart des officiers qui avaient fait partie de la garde impériale, et dès lors commença pour lui une suite de vexations et de persécutions.

La prudence lui faisait une loi de ne plus loger chez sa sœur; et bien lui en prit, car le lendemain même du jour où il en était sorti,

un commissaire de police, accompagné de deux acolytes et de quatre gendarmes, vint dès six heures du matin pour l'arrêter. Ne le trouvant pas, il se contenta d'opérer une visite domiciliaire des plus minutieuses, et se retira honteux d'avoir laissé échapper sa proie. Malheureusement la sœur de Kretfly, qui avait entendu prononcer les mots de *conspiration*, de *Chambre des pairs*, etc., craignant cette fois pour les jours de son frère, eut l'imprudence d'aller immédiatement au logement qu'il avait loué dans le faubourg Saint-Germain, pour l'avertir du péril qui le menaçait. Elle fut suivie par un des gendarmes : cela devait être. Un quart d'heure après, la maison était cernée. Krettly prend sur-le-champ son parti : armé jusqu'aux dents, et déterminé à tenter le passage à travers les estafiers, il est déjà sur le palier lorsqu'il aperçoit un gendarme qui cause avec la portière, dont la loge est située au milieu de l'escalier.

« Madame, lui dit-il très-haut, avec audace, donnez-moi donc l'adresse du propriétaire. Il fume chez moi à ne pas y tenir », ajoute-t-il en regardant le gendarme en face.

Tandis que celle-ci cherche une plume pour écrire cette adresse, le gendarme s'approche de Krettly et lui demande :

« Monsieur est locataire de la maison?

— Oui, monsieur.

— Alors ne connaîtriez-vous pas un officier de la vieille garde, qu'on appelle M. Gret... Diable de nom! Attendez, j'ai là le mandat et le signalement de l'individu.

— Ah! oui; M. Bamboche, voulez-vous dire?

— Du tout! réplique le gendarme en souriant, le nom ne ressemble pas à celui-ci : il finit en *i*.

— Alors, nous nous trompons tous les deux, reprend froidement Krettly. Bien obligé, madame, dit-il ensuite à la portière qui lui remettait l'adresse du propriétaire; puis, descendant avec une tranquillité apparente les quelques marches qui conduisaient à la porte de la rue, il s'esquiva subitement. »

Quitter Paris et la France était de toute nécessité. Krettly se ré-

fugia en Belgique, et se rendit à Bruxelles. Nous avons dit qu'il était musicien, et qu'il jouait également bien de plusieurs instruments. En effet, au retour de Marengo, il était allé souvent chez Eugène Beauharnais, exécuter avec son colonel des duos de flûte, qui se terminaient ordinairement par un assaut d'armes. Krettly songea donc à donner à Bruxelles des leçons d'escrime et des leçons de musique. Une place de première flûte au théâtre du Parc étant venue à vaquer, l'ex-trompette-major se mit sur les rangs, et, selon son habitude, la place fut emportée d'assaut.

Sur ces entrefaites, des officiers belges avec lesquels il s'était lié, apprenant que le vieux soldat avait laissé forcément sa femme et ses enfants à Paris, les firent venir secrètement à Bruxelles, et un beau matin Krettly entend frapper de petits coups à sa porte.

« Qui est là? demanda-t-il en se réveillant en sursaut.

— C'est moi », répondit une douce voix dont le son lui fit battre le cœur.

Il va ouvrir : c'était Mme Krettly.

Il faut avouer qu'une telle surprise eût causé à bien des maris une émotion moins agréable.

Une place assez lucrative, qu'un général belge lui fit obtenir plus tard, vint procurer à sa famille une sorte d'aisance. Dans cette conjoncture, il pensa à rentrer en France, et alla se fixer à Maubeuge. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, alors ministre de la guerre, à qui il s'adressa pour obtenir cette autorisation, la lui fit expédier courrier par courrier; mais une circonstance imprévue devait bientôt porter au vieux soldat un coup plus rude que tous ceux qu'il avait reçus. On se rappelle le fameux procès de la conspiration du 19 août 1820, conspiration dont le secret vint mourir entre les mains de Krettly. Ce complot avait pour but de renverser Louis XVIII, et de mettre à sa place le fils de l'Empereur, avec le prince Eugène pour régent. Le 19 août, tout fut découvert, et la police de Paris se mit à la piste des conjurés.

Krettly apprit trois jours après les détails de ce complot avorté,

de la bouche d'un homme qui vint à Mons, pour lui demander asile. Cet homme, c'était Maziau, l'un des chefs principaux de la conspiration, avec qui il avait servi dix ans dans les chasseurs de la vieille garde, et dont les enfants avaient été élevés avec les siens. Il n'en fallut pas davantage pour le compromettre. Après beaucoup de démarches tentées dans l'intérêt du fugitif, celui-ci disparaît tout à coup, et Krettly est mandé, un mois après, comme témoin, à la Cour des pairs, qui a instruit le procès.

Dans les divers interrogatoires qu'il eut à subir, il montra une présence d'esprit et une générosité vraiment admirables. Il avait juré à son ancien camarade de ne jamais le trahir. Il tint parole.

« Qu'avez-vous fait de Maziau? lui demande le président de la Cour des pairs.

— Il s'était arrêté un moment chez moi avant d'aller à Anvers, où, disait-il, il avait affaire. Il partit, et je n'en ai plus entendu parler.

— Il vous avait remis des fonds pour payer les frais du voyage que vous deviez faire avec sa femme, qui voulait aller chercher ses enfants?

— Il me donna douze napoléons.

— Dites douze pièces de *vingt francs!* interrompit d'un ton aigre le procureur-général.

— Deux cent quarante francs; soit! dit Krettly.

— Mais c'est chez vous qu'on a perdu la piste de cet homme? reprit le président avec impatience. Nous savons que depuis il a fort mal agi à votre égard. Pourquoi ne pas rendre service au gouvernement en indiquant le lieu de sa retraite? »

Une telle invitation frappe toujours désagréablement l'oreille d'un honnête homme, et pour l'éluder, Krettly répondit :

« Maziau a abusé de ma confiance et de ma bonne foi, c'est la vérité; aussi m'est-il devenu odieux; mais si je savais où il est caché, au lieu de le livrer à la justice, je lui brûlerais la cervelle.

— Vous n'êtes donc pas l'ami de votre pays? lui demanda l'un des pairs.

— Pardon : je suis l'ami de mon pays et des lois de l'honneur.

— En ce cas, dit alors le général Rapp, vous saurez que les lois de l'honneur vous ordonnent de déclarer où est cet accusé. »

Ces instances fatiguaient Krettly; il répondit avec dignité :

« Général, quand il serait en mon pouvoir de livrer Maziau, je ne le ferais pas : livrer un homme qui est venu se jeter dans les bras d'un ancien camarade pour sauver sa tête, serait une lâcheté. Et vous le savez, mon général, un vieux soldat, qui a vingt blessures sur le corps, qui a reçu plusieurs armes d'honneur en Égypte et en Italie, qui a gagné ses épaulettes sur les champs de bataille d'Austerlitz et d'Eylau, ne livre jamais un compagnon d'armes, quelque coupable qu'il soit, lui offrirait-on en échange toutes les richesses du monde, car ce serait une action infâme.

— Mon ami, vous comprenez mal vos devoirs, répliqua Rapp d'un ton sec.

— Les devoirs d'un soldat, mon général, reprit Krettly avec feu, sont de défendre sa patrie, de montrer sa poitrine à l'ennemi, d'obéir aveuglément à ses chefs, et de leur sauver la vie quand il le peut!... J'ai connu un brave général à Austerlitz, continua-t-il en fixant des regards animés sur Rapp, qui reçut un coup de sabre d'un Russe, d'un soldat du train, au moment où, placé à notre tête, il se précipitait sur les pièces de canon ennemies. Il avait été blessé au front, et son chapeau était à terre; prompt comme l'éclair, un sous-officier ramassa le chapeau d'une main, et de l'autre tua le soldat russe. Ce général, c'était vous, monseigneur; ce sous-officier, c'était moi! »

Rapp ne répondit pas, mais il fut visiblement ému, et l'interrogatoire en resta là.

Les conséquences de cette malheureuse affaire devinrent de plus en plus funestes à Krettly. Tandis que son temps se passait en confrontations et en interrogatoires, ses associés, n'entendant rien à

l'exploitation d'une petite fabrique qu'il avait fondée, le ruinèrent. Krettly vendit tout ce qu'il possédait pour payer les dettes de l'association et revint à Paris avec sa famille. Il y vivait assez tranquillement, lorsque tout à coup le tocsin des trois jours vint à sonner l'agonie de la Restauration. Juillet 1830 fournit au vieux trompette l'occasion de *secouer la poussière* qui avait terni sa carabine d'Egypte. Il prit part à la fusillade populaire, et fut le général d'une foule de soldats improvisés.

Neuf années se sont écoulées depuis. Et maintenant, veut-on savoir ce qu'est devenu l'homme qui a fait captifs des pachas, l'homme qui s'est entretenu familièrement avec Napoléon et Sidney Smith, qui a sauvé la vie à des généraux devenus célèbres dans l'histoire, qui a rougi de son sang le terrain de vingt champs de bataille? Veut-on savoir à quelle condition infime en est réduit aujourd'hui ce Krettly, si audacieux devant les pyramides, si infatigable dans les marais de la Pologne, si hardi dans les plaines de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, si brave, si désintéressé et si loyal toujours?

Dans un coin obscur de l'orchestre d'un théâtre du boulevard du Temple, voyez ce petit homme à cheveux blancs dont l'œil lance encore des éclairs, et dont les mouvements sont pleins de vivacité. Il tient dans ses mains nerveuses un de ces stradivarius à cent écus la douzaine. La pose de ce corps sillonné de tant de blessures, brisé par tant de fatigues, révèle encore l'âme et le cœur qu'il recèle.

Eh bien! cet homme, c'est Krettly, modeste MUSICIEN A L'ORCHESTRE NON MOINS MODESTE DU THÉATRE DE LA GAITÉ.

C'est à cette place que celui qui s'est si souvent mesuré le sabre à la main avec les plus braves soldats de l'Europe, qui tant de fois a bravé le cimeterre égyptien, la lance russe, la baïonnette prussienne, la mitraille autrichienne, sans baisser la tête devant la mort, la courbe maintenant chaque soir, quand l'impatience et le mécontentement du *paradis* se traduisent par quelques-uns de ces projectiles dont le gamin du lieu est très-prodigue envers les acteurs.

Que de fois, au milieu de ces cataclysmes populaires de fruits à moitié rongés, n'a-t-on pas vu l'ancien porte-étendard des guides mettre une main sur sa poitrine pour épargner une souillure au ruban rouge qui décore sa boutonnière et qui compose désormais toute la fortune et toute la consolation du vieux soldat !

LA CORSE

ET

LA FAMILLE BONAPARTE PENDANT LA RÉVOLUTION.

Madame Bonaparte mère, veuve encore jeune, se dévouait alors tout entière aux soins de sa nombreuse famille. Joseph, l'aîné de ses enfants, la secondait avec ardeur, en s'occupant de l'éducation de ses frères, de ses sœurs, avec une sollicitude toute paternelle, car Louis, Jérôme, Pauline et Caroline, étaient encore enfants. Napoléon, de six ans plus âgé que Lucien, venait de ramener de la maison royale de Saint-Cyr sa sœur Élisa. Un frère de leur père, archidiacre, veillait, quoique alité depuis longtemps, à l'intérêt de tous. C'est lui qui doua, pour ainsi dire, Mme Bonaparte de cette force d'âme dont elle donna tant de preuves au temps de sa merveilleuse prospérité, comme dans ce long exil des siens, dont elle n'eut pas la consolation d'envisager le terme à sa dernière heure; l'abbé Fesch, son frère, complétait

cette famille, dont la fortune n'était pas brillante, quoiqu'elle tînt un des premiers rangs dans l'île.

L'éducation continentale de Lucien et de ses deux aînés, jointe à la députation de leur père, Charles Bonaparte, à Paris, les avait rendus Français de cœur et d'esprit. Déjà Joseph était entré dans l'administration départementale; Napoléon se préparait, par des études sérieuses, à marcher dans une carrière où l'attendaient tant de prodiges; Lucien, encore adolescent, courut se jeter dans les sociétés populaires avec le naïf enthousiasme d'une tête ardente, toute pleine des souvenirs de collége et des grands noms de Rome et de la Grèce.

Cependant la violence des actes et des écrits révolutionnaires du continent et les attaques contre la religion, devenues de jour en jour plus vives, émurent vivement, dans le cours de l'année 1792, l'opinion publique de la Corse. Son ancien chef, le fameux Pascal Paoli, était de retour d'un voyage qu'il avait fait à Paris et où il avait été traité comme un grand homme; mais il avait jugé trop sévèrement ceux qui dirigeaient la révolution; il revint dans sa patrie inquiet et mécontent. Son arrivée à Ajaccio fut annoncée officiellement. Ses compatriotes l'appelaient depuis longtemps de leurs vœux; l'enthousiasme que son nom seul inspirait lui donnait une force morale supérieure à celle du gouvernement. Les autorités, la garnison, les sociétés populaires s'occupèrent avec ardeur de la réception qu'elles voulaient lui faire. Quant à Lucien, il ne rêva plus qu'au discours qu'il allait prononcer devant le héros. Voulant traiter de préférence un sujet patriotique de l'histoire de son pays, il choisit pour texte la mort du curé de Guagno, qui, cerné dans le creux d'un ravin par les troupes génoises et ne pouvant en sortir qu'à condition de prêter serment d'obéissance aux *tyrans de sa patrie*, aima mieux se laisser mourir de faim. Aucune république ancienne n'offrait l'exemple d'un plus héroïque martyre : vingt ans plus tard, Lucien célébrait encore la mort sublime du curé de Guagno dans un des chants de sa *Cirnéide*, sous le nom de Mosol.

Son discours achevé, l'orateur de dix-sept ans, accompagné d'une foule de compatriotes, courut au-devant de Paoli, qui avait déjà accueilli ses deux aînés comme les fils de l'homme qui lui avait été le plus cher. Paoli embrassa le jeune orateur avec effusion, l'appela son *petit Tacite*, et l'emmena dans sa modeste résidence de Rostino. Le jeune homme était loin alors de se douter que les tempêtes politiques pussent jamais le séparer de son protecteur.

On approchait de l'année 1793. Les sentiments hostiles de Paoli contre la France se montraient chaque jour plus à découvert; chaque jour aussi il paraissait moins content des dispositions de son jeune compagnon, et moins sûr d'entraîner la famille Bonaparte dans la défection qu'il méditait. La catastrophe du 21 janvier vint mettre le comble à sa haine, et dès lors il ne crut plus devoir la contenir.

Pendant ce temps, la famille Bonaparte exilée avait pu rejoindre Napoléon et Joseph sur une frégate qui la débarqua à Marseille, où elle réclama la protection de cette France pour laquelle elle était proscrite, et d'où vingt ans plus tard elle devait être proscrite de nouveau.

Cependant, il fallait lutter contre la mauvaise fortune. La famille Bonaparte était privée de toutes ressources. Napoléon, simple lieutenant d'artillerie, consacra dès ce moment la plus forte part de sa solde au soulagement de tous; Joseph eut le bonheur d'être nommé commissaire des guerres, et Lucien obtint, peu de temps après, un modeste emploi dans l'administration des subsistances militaires. A titre de réfugiée patriote, Mme Bonaparte reçut des rations de pain de munition et quelques modiques secours.

L'emploi que Lucien avait obtenu réclama sa présence à Saint-Maximin, petite ville située à quelques lieues de là. On était au mois d'août 1793. L'armée révolutionnaire du général Cartaux était arrivée à Marseille pour y réprimer l'esprit de rébellion excité par l'exemple de Lyon, qui résistait aux ordres de la Convention. Quelques jours après, Toulon fut livré aux Anglais; Lucien, qui eut

toujours en horreur la trahison et le joug de l'étranger, parla éloquemment contre cet envahissement à la tribune de la société patriotique de Saint-Maximin : la faveur populaire le porta à la présidence du comité révolutionnaire. Pour consolider son influence, Lucien passait les soirées à ce comité, où toute la ville venait l'entendre. Il n'y avait d'applaudissements que pour lui. Les femmes assistaient régulièrement aux séances, où elles apportaient leur ouvrage. Les riches y travaillaient avec autant d'ardeur que les pauvres, pour ne pas être accusées d'incivisme, et faisaient chorus avec les hommes lorsqu'on y chantait les hymnes patriotiques.

Il y avait alors à Saint-Maximin une vingtaine d'habitants renfermés comme suspects dans un ancien couvent de religieuses qui s'étaient dispersées. Le comité révolutionnaire, dont Lucien était le chef, se composait d'artisans, de gens du peuple et d'un ancien moine qui, sachant seul lire et écrire, avait accaparé toute l'influence avant l'arrivée du jeune réfugié. Il inspira un véritable enthousiasme à ce défroqué, qui n'avait rien d'aimable, mais qui n'était pas méchant. Ce dernier s'attacha aux pas de Lucien, qui en fit son secrétaire intime. Celui-ci s'occupa du soin d'améliorer le sort des prisonniers, et en délivra même quelques-uns pour représenter des pièces révolutionnaires sur un théâtre de société qu'il avait créé. Une femme jeune, spirituelle et bien née, incarcérée comme monarchiste, s'était plus compromise que les autres : c'était une parente de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, une dame Barthélemy. Lucien eut beaucoup de peine à lui persuader qu'afin de se disculper entièrement il lui fallait accepter un rôle dans une pièce républicaine, sur un théâtre dont il était à la fois directeur, régisseur, professeur, souffleur et le premier sujet. Il la chargea du rôle de Junie dans la tragédie de *Brutus*, ce qui lui valut aussitôt sa liberté pleine et entière.

Lucien passa de cette manière le reste de cette déplorable année. Comme il était de mode rigoureuse de prendre des noms antiques, il adopta celui de Brutus, comme son secrétaire, l'ex-moine,

avait pris précédemment celui d'Epaminondas. Tous les membres du comité de Saint-Maximin suivirent leur exemple, et dans les séances on aurait pu faire un cours de nomenclature grecque ou romaine. Les paisibles habitants de cette petite ville laissaient Lucien se livrer à son goût pour la déclamation théâtrale : les hommes étaient ravis de ce que la tourmente révolutionnaire ne faisait pas de victimes chez eux, et les femmes étaient enchantées qu'on y jouât la comédie; mais tout à coup un orage parti des hautes régions de la politique vint fondre sur eux et troubler leur douce quiétude. Barras et Fréron étaient à Marseille : Lyon venait de succomber; l'armée de Cartaux, où se trouvait Napoléon, assiégeait Toulon; la proscription des suspects, plus largement organisée par la loi de Merlin (de Douai), livrait trois cent mille citoyens à la dictature de Barras et de Fréron. La commune de Saint-Maximin espérait vainement se dérober à leur attention... De misérables dénonciateurs leur apprirent que la maison où étaient enfermés les suspects avait été librement ouverte à la famille des détenus, « qui ne craignaient pas d'augmenter leurs forfaits en se livrant journellement à la musique et à la comédie. »

« Il faut détruire un pareil scandale! s'écria Barras à la lecture de ce rapport, et mettre au pas ces ennemis acharnés de la république. »

Et aussitôt il dépêcha à Saint-Maximin un de ses familiers. Brutus était à la promenade avec Epaminondas, lorsqu'une vieille femme, dont le fils était d'autant plus suspect que bien qu'incarcéré il avait figuré dans les comparses de la tragédie, accourut vers Lucien :

« Au nom du Ciel, citoyen président, lui dit-elle, viens nous défendre! on emporte nos enfants à Orange ; souviens-toi de ta promesse ! »

Lucien avait solennellement promis à la tribune du comité que jamais aucun détenu de Saint-Maximin ne serait conduit à Orange

sous quelque prétexte que ce pût être. Aussi s'écria-t-il avec un geste d'effroi et de surprise :

« A Orange!... Et sans l'ordre du comité dont je suis le président?... Qu'on sonne le tocsin! »

Il se hâte de retourner à la ville, qu'il trouve en émoi, et convoque le comité sur la place même qui touche à la maison de détention. Le couvent était entouré d'une foule interdite qui masquait la porte d'entrée. Là stationnaient trois ou quatre charrettes déjà chargées de prisonniers. Un homme, ceint d'une écharpe tricolore et coiffé d'un chapeau à plumes, présidait à l'opération avec quelques gendarmes et un autre individu, empanaché comme lui, qui inscrivait sur un calepin le nom des victimes. Lucien s'élança vers le chef de cette bande.

« Au nom de la loi, lui dit-il, retirez-vous! Le comité révolutionnaire n'a point ordonné d'extradition. La société populaire va s'assembler; venez y présenter vos pouvoirs, et, en attendant, qu'on réinstalle les suspects où on les a trouvés! Gendarmes, au nom de la loi, débarrassez les prisonniers des liens dont vous les avez chargés! »

Le familier de Barras, d'abord surpris de tant d'audace, veut effrayer Lucien du nom de celui qui l'envoie.

« Citoyen modéré, lui dit-il, je ne te connais pas : laisse-moi accomplir ma mission, et retire-toi. »

Mais le tocsin avait sonné. Les parents des victimes, dont quelques-uns étaient armés, avaient repris courage à la voix de leur généreux défenseur. Lucien profita habilement de cet avantage, en ordonnant à la foule de délier elle-même les captifs. Un instant après, les prisonniers se trouvaient dans leurs chambres bien fermées et protégés par une troupe nombreuse. Le délégué de Barras, qui n'était qu'un misérable pourvoyeur de guillotine, faisant ce métier en amateur, avait disparu, et grâce à l'énergie de Lucien, qui se souciait fort peu du péril auquel il s'exposait de grand cœur; trente malheureux furent soustraits à l'échafaud. Parmi ces derniers

se trouvaient quelques membres de la famille Rey, l'une des plus respectables de la ville : on verra comment l'un d'eux se montra reconnaissant de ce service.

La fin de l'année fut marquée par la prise de Toulon : Napoléon s'était révélé à la France.

Les premiers mois de 94 virent les jacobins redoubler de fureur. Robespierre aîné exerçait alors un pouvoir sans limites. Son jeune frère avait été envoyé en qualité de commissaire extraordinaire à l'armée des Alpes. Napoléon avait reçu le grade de général de brigade, et avait été envoyé à Nice pour commander l'artillerie. Ses relations de service l'avaient rapproché de Robespierre jeune, qui, ayant apprécié son caractère, et voulant remplacer le commandant de Paris, Henriot, dont l'incapacité fatiguait son frère, avait jeté les yeux sur Napoléon. Grâce à sa nouvelle promotion, la famille Bonaparte se trouvait dans une situation moins fâcheuse. Pour se rapprocher de son fils, Mme Lætitia était venue s'établir avec ses filles au château de Sallé, près d'Antibes, à quelques milles du quartier-général. Lucien avait momentanément quitté Saint-Maximin pour voir sa mère : Napoléon venait les visiter chaque fois que ses devoirs lui en laissaient le loisir.

Un jour celui-ci annonce à Lucien qu'il ne dépendait que de lui de partir pour Paris dès le lendemain et de les y établir tous, très-avantageusement. Cette confidence parut charmer Lucien, qui n'aspirait qu'à voir enfin Paris.

« Oui, ajouta Napoléon, on m'offre la place d'Henriot; je dois ce soir rendre une réponse définitive. Qu'en penses-tu ? »

Lucien paraissait réfléchir; son frère reprit en hochant la tête :

« Cela vaut la peine d'y regarder à deux fois. A Paris, il ne s'agit pas de faire de l'enthousiasme à froid : il ne serait pas aussi facile d'y sauver sa tête qu'à Saint-Maximin.

— Robespierre jeune est honnête, répliqua Lucien, mais son frère ne badine pas. Il faudrait le servir, et...

— Y penses-tu? moi, soutenir cet homme !... Jamais! La poire



n'est pas mûre. Il n'y a encore de place honorable pour moi qu'à l'armée. Prends patience; plus tard, je commanderai Paris, je t'en réponds ! »

Puis Napoléon exprima toute l'indignation que lui inspirait le régime de la Terreur, dont il prédit la chute prochaine, et finit par dire :

« Qu'irais-je faire à présent dans cette galère ! »

Robespierre jeune le sollicita vainement. Quelques semaines après, le 9 thermidor vint délivrer la France et justifier les prévisions de Napoléon. Dix jours auparavant, la trahison de Paoli avait été consommée ; une consulte générale, sous sa présidence, avait offert au monarque anglais le titre de roi de la Corse, que celui-ci avait accepté ; mais Paoli porta bientôt la peine de son parjure, car il vécut assez de temps pour assister aux victoires et à l'avénement au consulat de ce fils de Charles dont il avait mis la tête à prix.

La terreur jacobine avait tellement pesé sur tout le monde, que la réaction devait être violente. Robespierre jeune avait témoigné trop d'intérêt au général Bonaparte pour que celui-ci ne fût pas proscrit à son tour. Arrêté d'abord sur de frivoles imputations, puis mis en liberté, il fut définitivement destitué, et se rendit à Paris pour y solliciter de l'emploi. Pendant ce temps, Joseph s'était retiré à Gênes. Lucien ne tarda pas à voir changer en froideur et en dédain les bienveillantes dispositions qu'on lui avait montrées jusqu'alors. Les suspects, rendus à leurs familles, oublièrent bien vite que c'était lui qui les avait sauvés, pour ne se souvenir que de leur détention. Ils envahirent la société populaire de Saint-Maximin, et jusque dans ce petit coin de terre, ils donnèrent une parodie du grand drame qui se jouait à Paris. Des royalistes du Midi s'étaient réunis en bandes d'assassins. A ce chant affreux : *Ah! ça ira! ça ira! les aristocrates à la lanterne!* avait succédé l'hymne non moins sanguinaire appelé : *Le Réveil du Peuple.*

Ne pouvant plus tenir tête aux contre-révolutionnaires, Lucien quitta Saint-Maximin et partit pour Saint-Chamans, comme inspec-

teur d'une administration militaire. Cette commune était assez calme; il y fut bien accueilli. Le service dont il était chargé ne remplissant qu'une partie de ses journées, il allait habituellement passer l'après-dînée dans la famille Peyrolles, très-considérée dans le pays, et qui jouait innocemment, tous les soirs, aux *petits jeux* dans le jardin de la maison où se réunissaient quelques voisines.

Un soir qu'il était en train de déclamer le *récit de Théramène* afin de retirer un gage, on vient le prévenir qu'un militaire le demande à la porte. Il reconnaît le jeune Auguste Rey, de Saint-Maximin, dont il a sauvé les parents. Ce jeune homme, à peine âgé de seize ans, était revêtu de l'uniforme adopté par les assassins du Midi, connus sous la bizarre qualification de *compagnons de Jésus*.

« Eh bien! mon cher Auguste, lui demande Lucien, qu'y a-t-il pour ton service?

— Marche, brigand, et donne-moi tes mains! » lui répond le jeune homme, qui tire en même temps de sa poche une corde et se dispose à le garrotter. La résistance eût été inutile; les *compagnons* étaient nombreux. Lucien fut donc conduit à son logement pour y livrer ses papiers. Auguste l'accompagnait, tenant d'une main le bout de la corde et de l'autre un sabre nu qu'il brandissait sans cesse pour le faire marcher plus vite. La famille Peyrolles était accourue afin d'intercéder en sa faveur; elle offrit même de se porter caution.

« C'est un brigand! avait répliqué le reconnaissant jeune homme. A notre tour d'être les maîtres; et vous, citoyens, taisez-vous! »

On enleva à Lucien, avec ses papiers, tout ce qu'il possédait. Puis M. Auguste lui ayant mis les menottes, le fit monter à côté de lui dans un cabriolet de poste que d'autres *compagnons de Jésus* escortèrent à cheval.

« Où me conduis-tu? demanda Lucien; vas-tu me faire égorger pour me récompenser d'avoir sauvé la vie à tes parents?

— Je te mène dans les prisons d'Aix.

— Dans les prisons d'Aix !... Mais il y a quelques jours que tous les prisonniers y ont été massacrés par vous autres...

— Cela ne te regarde pas. »

Lucien fit tous ses efforts pour toucher le cœur de son jeune gardien : son éloquence fut inutile. Arrivé à Aix, M. Auguste dit au geôlier en lui livrant le prisonnier :

« Tiens, en voilà encore un à mettre en cage... Garde-nous-le bien jusqu'à *notre prochain retour*. »

Lucien frémit en entrant dans cette horrible maison où, malgré la grande quantité d'eau qu'on avait employée pour en laver les murs, on distinguait encore les traces du sang des malheureux que l'on venait d'y assassiner. Sa détention ne dura que six semaines, grâce aux démarches que Napoléon fit à Paris auprès du Comité de salut public, dont Carnot était alors président. Après sa délivrance, n'ayant plus d'emploi, il se retira dans une ferme près de Marseille, et se livra entièrement à des travaux d'agriculture. Il y vivait paisiblement, à l'abri des secousses politiques, lorsque la journée du 13 vendémiaire, en assurant le triomphe de la Convention, vint porter son frère au commandement de Paris. Lucien, nommé immédiatement après commissaire des guerres, rejoignit Napoléon, qu'il trouva avec tout son état-major installé à l'hôtel du commandant de la division.

« Eh bien ! lui dit ce dernier, n'avais-je pas raison, lorsqu'à Saint-Maximin je t'engageais à prendre patience ? Tu le vois, je commande Paris ! »



UN PREMIER AMOUR.



apoléon n'était point parfait, me disait un jour, dans une de nos causeries habituelles, le général M..., qui l'avait connu à cet âge épineux où les passions gouvernent l'homme; mais ses défauts ne furent jamais des vices, et leurs sources restèrent constamment nobles et généreuses. Je puis vous attester qu'il est toujours maître des siennes. Sa sobriété, entre autres, était si remarquable, continua-t-il, qu'il eut plus d'une fois à supporter les plaisanteries de ses camarades; mais il n'était de caractère à se laisser ni fléchir, ni piquer par de pareilles gens, et les repoussait d'abord doucement ; mais si elles devenaient importunes, alors son regard calme et un peu dédaigneux, ce sourire froid qui errait sur ses lèvres minces et serrées, avertissaient à temps les persiffleurs que le jeune lieutenant n'était pas d'humeur à souffrir plus longtemps d'être le but des railleries d'hommes plus âgés que lui et placés dans une position plus élevée que la sienne ; et ceux-ci, devant la dignité du regard de Napoléon, faisaient aussitôt trêve à leurs plaisanteries.

Il aimait les sciences abstraites; ses auteurs favoris étaient toujours ceux qui portaient à la réflexion ; et quand il voulait ne se livrer qu'aux rêveries de l'imagination, il lisait Ossian. Certes, Napoléon aurait lu Byron avec ravissement ; et cependant il détestait l'affectation, de quelque genre qu'elle fût; sa parole brève et un peu saccadée rendait toujours sa pensée avec promptitude et clarté ;

il n'était pas jusqu'à ses lettres d'amour qui étaient courtes et disaient beaucoup en peu de mots; elles étaient, en effet, si énergiques, qu'il y avait dans une seule ligne plus de pensées que beaucoup de beaux diseurs n'en eussent délayé dans des pages entières.

Napoléon était rêveur, on pourrait même dire romanesque. Je l'ai vu rester longtemps les yeux levés au ciel, au déclin d'une belle soirée d'Italie ; et cet homme si positif, si occupé de grandes et nobles choses, n'en conserva pas moins toujours pour Joséphine une tendresse aussi vive que passionnée; elle dura même encore longtemps après son mariage avec elle. Je l'ai vu poser, chaque soir, avant de se coucher, le portrait de sa femme près de lui. Habitude sentimentale qu'il conserva encore quand il était empereur. Il a avoué que son cœur battait d'émotion lorsqu'il apercevait au loin, fuyant au travers des arbres , la robe blanche d'une jeune femme. Souvent il s'arrêtait dans une allée sombre du parc de la Malmaison, pour écouter le tintement de la cloche du village de Ruel qui annonçait la prière du soir. Et pourtant on a accusé Napoléon de n'être qu'un comédien lorsqu'il assistait aux cérémonies religieuses, tandis que plus que personne il détestait les athées, méprisait la femme qui ne priait pas, disant que les Italiennes avaient au moins cet avantage sur les Françaises, qu'elles demandaient pardon à Dieu au moment où elles venaient de faillir.

«Une femme sans remords, disait-il encore, est une triste et bien méprisable conquête.»

Parmi les traits caractéristiques que je peux citer de Napoléon, je trouve présent à ma mémoire un de ceux qui peuvent le mieux prouver son extrême délicatesse envers les femmes. Quand il était commandant d'artillerie à Toulon, moi j'étais sous-officier[1]; nous étions assez liés, puisqu'il me racontait franchement ses affaires, et particulièrement ses affaires d'amour.

«Toi, me disait-il, si tu avais une fortune faite, tu la mangerais avec les femmes, tu serais leur esclave, elles te conduiraient comme

[1] C'est toujours le général M..... qui parle.

un enfant : moi je les révère, je les adore ; elles irritent fortement mon imagination; mais je crois avoir une idée assez juste de leur organisation morale pour ne jamais me laisser dominer par elles. D'ailleurs, ajoutait-il, en frappant de la main son front déjà rêveur, j'ai là quelque chose qui m'occupe avant tout. »

Cependant Napoléon était organisé de manière à ressentir toute la puissance des femmes ; et la preuve en est, qu'un soir il s'arrêta devant moi, et me dit d'une voix brève :

« Louis, décidément, je suis amoureux.

— Amoureux ! m'écriai-je.

— Tout à fait amoureux d'une jeune fille qui demeure dans une petite maison derrière les remparts ; elle n'a rien que sa beauté; mais elle est vraiment ravissante; de plus, elle possède un esprit fin et rempli de gentillesse; je passe des heures à l'écouter, à regarder ses beaux yeux noirs, sa taille svelte et légère... Elle a surtout des mains et des pieds admirables.

— Et, sans doute, elle vous aime ?

— Comme une petite folle, à l'italienne enfin, car elle est Florentine, sans mesure, sans raisonnement, sans grimaces, et nullement comme la femme du monde, qui s'assure si elle est bien coiffée avant de vous regarder tendrement.

— Eh bien ! repris-je en riant, ce doit être une jolie maîtresse pour vous.

— Non vraiment; cette enfant a une mère qui m'impose d'une manière étonnante. Son mari, qui était d'une bonne famille, a tout sacrifié pour l'épouser, parce que la vertu de la dame resta sévère; je crois que le pauvre homme est mort de chagrin et de misère. Elle veut conserver sa fille honnête et pure, et vraiment elle a pris le bon moyen avec moi; c'est de me montrer, comme elle le fait, une confiance aveugle dans ma loyauté. Cependant l'autre soir, après avoir renvoyé sa fille, elle me dit : « Monsieur Bonaparte, vous aimez Naddi ? » Je ne répondis pas. Elle répéta : « Vous aimez Naddi; c'est pour cela qu'il ne faut plus venir ici, ou me jurer sur l'épée

que vous portez que vous respecterez mon enfant, que vous n'abuserez pas de son innocence; en un mot, que vous ne l'entraînerez dans aucune démarche qui pourrait lui faire oublier ses devoirs, ou l'éloigner de sa mère. Elle n'a pour toute fortune que le travail de mes mains et des siennes, qui sont encore inhabiles; mais j'ai juré à son père, qui est mort pour m'avoir trop aimée, et n'avoir pas voulu me déshonorer, que sa fille ne faillirait jamais tant que moi, Thérésa, sa mère, je serais de ce monde. Tenez, croyez-moi, je lui prouverais, ainsi qu'à vous, que si elle s'oubliait, moi je n'oublierais pas mon stylet italien... Pourtant, il ne faut pas que la pauvre petite ait trop à combattre, il est de mon devoir d'éloigner d'elle le danger; aussi est-ce une prière que je vous fais lorsque je vous prie de ne plus revenir ici; à moins que vous ne fassiez le serment que j'exige : le jurez-vous ? »

— Je l'ai juré, continua Napoléon; et, en effet, je ne regarde plus Naddi, je ne lui parle plus qu'en présence de sa mère; mais je suis bien malheureux.

— Et comment avez-vous connu ces dames ? lui demandai-je.

— On voulait abattre leur maison, c'est-à-dire que ces messieurs du comité du génie, naturellement très-renverseurs, l'avaient jugé ainsi. Ils m'ont chargé de voir cela, et j'ai trouvé que la petite habitation de Thérésa ne gênerait en rien nos opérations. Cette commission m'a donné mon entrée chez ces dames, et voilà où j'en suis. »

Pendant plusieurs jours le commandant fut triste et soucieux; enfin, il me demanda ce que je pensais d'un mariage d'inclination.

« C'est selon, lui dis-je; pour l'homme qui n'a point d'ambition, c'est une destinée souvent heureuse; mais celui qui a de l'avenir devant lui ne doit jamais faire un mariage d'amour; agir ainsi, c'est paralyser son existence et se barrer le chemin de la fortune.

— C'est vrai, dit-il, c'est vrai; vous avez raison, mon cher Louis. »

Je fus deux jours sans voir Napoléon; le troisième il m'écrivit

un petit billet plus indéchiffrable encore que de coutume, pour me prier de venir le trouver, parce qu'il était malade : il avait la fièvre.

J'y fus, et je le trouvai assis auprès d'une grande cafetière pleine de café léger, dont il se versait une tasse de quart d'heure en quart d'heure. Je lui fis observer que ce régime, loin d'être bon pour son indisposition, n'avait pas le sens commun.

« J'ai un rapport à faire ce soir, me dit-il, il faut que je me dégage la tête ; et puis, quand je suis de mauvaise humeur, le café me remonte.

— Est-ce que l'amour va mal ?

— Au contraire, me répondit-il, peu s'en est fallu qu'il n'allât trop bien ; heureusement j'ai su me vaincre. »

Je le regardais avec une curiosité interrogative qu'il comprit, car il me dit aussitôt :

« Je n'aime pas beaucoup à parler de moi, et surtout des choses que les hommes regardent comme des enfantillages ; cependant j'éprouve le besoin de te conter ce qui s'est passé ; car j'ai réellement du chagrin. Avant-hier, poursuivit-il, je suis arrivé chez la veuve ; elle était sortie ; mais Naddi était là, belle et tendre comme de coutume ; elle m'attendait. Longtemps je me suis tenu loin d'elle, répondant le plus froidement possible à ses innocentes agaceries ; mais elle s'est mise à pleurer et à me reprocher ma froideur. J'ai voulu la rassurer, la consoler ; et je me suis trouvé si près d'elle, que le danger était imminent. Naddi pleurait, doucement appuyée sur mes bras ; je la consolais de mon mieux sans trop savoir ce que je lui disais ; je promettais bien des choses, j'allais même, je crois, m'engager, quand Naddi, à moitié vaincue, m'a doucement repoussé, et, saisissant le pommeau de mon épée, m'a sommé de jurer par elle que je serais son mari. Alors un froid m'a saisi, un frisson m'a passé dans le cœur, et, fort heureusement pour elle et pour moi surtout, je me suis senti la force de demeurer honnête homme, en lui disant que je ne pouvais jurer une chose semblable. Mais ces dia-

bles de femmes, continua Napoléon, rien ne les arrête quand elles aiment. Malgré mon refus, Naddi se montrait encore bien tendre ; moi, je me suis dégagé de ses bras, et j'ai eu le courage de la quitter. A quelques pas de la maison, j'ai rencontré sa mère à qui j'ai tout conté. Elle m'a remercié avec effusion, mais elle m'a engagé à cesser tout à fait de voir sa fille. Cependant, a-t-elle ajouté, ma pauvre enfant va être bien malheureuse; si je pouvais retourner à Florence, la distraction du voyage et l'absence la guériraient peut-être ; ici elle passe une vie si triste, et je suis si souffrante...

— Si vous voulez me prouver votre estime, lui ai-je répondu, acceptez de moi ce qu'il vous faut pour retourner chez vous; ne m'oubliez pas, mais ne dites pas non plus à Naddi de me chasser entièrement de son souvenir... Si tu avais vu, Louis, comme elle m'a serré les mains!... Et ce matin je lui ai envoyé trois mois de mes appointements que j'ai empruntés, sans savoir comment je les rendrai ; d'ici là il se passera bien des choses; quoi qu'il en soit, Naddi m'a fait passer des moments aussi doux que ceux qui s'écoulaient auprès d'Adélaïde, il y a sept ans, lorsque j'étais en garnison à Valence.

— Quelle était donc cette Adélaïde? lui demandai-je curieusement, vous ne m'en avez jamais parlé.

— C'était la fille de Mme Ducolombier, reprit Napoléon avec un gros soupir. J'allais passer chez elle toutes les soirées que j'avais de libres; on ne pouvait pas être plus innocent que nous l'étions, sa fille et moi. Imagine-toi que nous nous ménagions de petits rendez-vous au milieu de l'été, au point du jour, et, tu le croiras avec peine, tout notre bonheur se réduisait à manger des cerises ensemble, comme Jean-Jacques avec je ne sais plus quelles demoiselles...»

Ici j'interrompis le commandant par un grand éclat de rire. Napoléon haussa les épaules; et, me regardant avec une sorte de pitié :

« Mon cher Louis, me dit-il, l'espèce humaine possède deux grandes vertus qu'on ne saurait jamais trop respecter : le courage chez l'homme, et la pudeur chez la femme. »

Puis il prit une nouvelle tasse de café et me congédia.

Et cependant celui qui venait d'agir avec tant de générosité et de délicatesse à la fois, celui qui venait de prononcer de si sages paroles était sans fortune, et presque dans le besoin! Bientôt après il commanda des armées, et s'assit sur un trône qu'il avait su élever au-dessus de tous les trônes de l'Europe. Un jour, aux Tuileries, j'osai rappeler à l'Empereur le souvenir de Naddi.

« Ah! mon cher, me répondit-il, ne me parlez pas de cela, c'est un des amours les plus vrais et les plus forts que j'aie ressentis en ma vie; mais alors je n'étais que pauvre commandant d'artillerie.»



DEVANT TOULON.

1793



oulon avait été livré aux Anglais. Maître de cette ville, l'amiral Hoode ne négligea rien pour la mettre sur un pied formidable de défense. La Convention enjoignit aussitôt à Dugommier de l'assiéger, et, dès les premiers jours de décembre 1793, l'armée républicaine occupa les hauteurs du cap Brun et de Malbousquet, où elle se retrancha.

Après plusieurs escarmouches, Dugommier résolut de s'emparer du Petit-Gibraltar. Cette redoute prise, du haut du promontoire apparaissait la mer avec les deux flottes anglaise et espagnole réunies, qu'on pourrait facilement chasser de la rade; mais comment s'emparer de cette position? Qu'on se figure une montagne presque

à pic, défendue par plusieurs rangs de palissades environnées de fossés, hérissée de toutes parts de pieux entassés les uns sur les autres, et gardée, au sommet, par quinze cents soldats et trente-six bouches à feu.

Dugommier chargea Mouret d'enlever la redoute de Malbousquet, Garnier d'attaquer le fort Saint-Antoine, La Poype de forcer le mont Pharaon, et Laharpe de s'emparer des batteries du cap Brun. Ce plan ne fut pas plutôt conçu, que le général O'Hara, s'apercevant d'un mouvement extraordinaire parmi les assiégeants, assembla à la hâte un conseil de guerre. Après de longues discussions sans résultat, un émigré, M. de Meuron, se levant tout à coup, s'offrit d'aller lui-même reconnaître les forces ennemies, afin de s'enquérir du point qu'ils se proposaient d'attaquer, et, le soir même, il sortit de Toulon.

Le ciel était sombre; la pluie fine et glacée qui tombait couvrait d'un brillant verglas les troncs d'arbres qui jonchaient la route; le silence de la nuit n'était interrompu que par les sourds *qui vive!* des sentinelles, répétés lentement par les échos des montagnes. M. de Meuron se traîna le long des palissades, et, après plusieurs heures d'une marche pénible, atteignit les premiers avant-postes français. Ses pieds, dépouillés de leur chaussure, ne formaient plus qu'une large plaie; alors, il se coucha à plat-ventre et côtoya les fossés en rampant.

Tout à coup un *qui vive!* plus distinct que les autres se fit entendre à peu de distance de lui; un coup de feu partit, et une balle siffla à son oreille. Il n'en poursuivit pas moins sa route; mais l'éveil était donné; et, après avoir fait des efforts inouïs pour pénétrer dans le camp, il se vit contraint de remettre au lendemain l'exécution de son projet.

Le général O'Hara, n'ayant pas vu revenir M. de Meuron, résolut d'envoyer un nouvel espion, car tout faisait présager une attaque pour la nuit prochaine; mais pas un seul des hommes qu'il avait sous son commandement ne voulut se charger de cette périlleuse

mission; alors il ordonna qu'on lui amenât un ouvrier du port, le premier venu, en recommandant toutefois de le choisir de préférence parmi ceux que la misère est sur le point de conduire au désespoir.

Le général fut obéi. Un homme à peine vêtu, les traits flétris par le malheur, mais l'œil fier encore, se présenta au quartier-général des Anglais.

« Ton nom? lui demanda O'Hara.

— Jacques Pitois.

— Combien gagnes-tu par jour?

— Vingt-quatre sous, et j'ai trois enfants.

— Veux-tu devenir riche? » reprit le général en regardant cet homme fixément.

Jacques, comprenant ce que ce regard et ces paroles signifiaient, répondit froidement :

« Qu'exigez-vous pour cela?

— T'introduire, cette nuit, dans le camp français, et, demain matin, revenir me dire ce que tu auras vu et entendu.

— C'est bien, reprit Jacques, j'irai.

— Va! A ton retour, je te ferai compter cent louis. »

Jacques Pitois fut arrêté, le soir même, à l'entrée du camp des républicains. Conduit devant les commissaires de la Convention, et reconnu pour espion, il fut condamné à être fusillé; des soldats l'entraînèrent : en chemin, il tua l'un d'eux et put échapper aux poursuites des autres.

Quant à M. de Meuron, après être resté toute la journée dans un fossé, il était parvenu, à la faveur de la nuit, à s'introduire au milieu des assiégeants. Fait prisonnier, lui aussi, au moment où il se disposait à regagner Toulon, on l'amena devant les représentants Fréron et Robespierre jeune, auxquels il déclara qu'il s'appelait le comte de Meuron, émigré, et qu'il s'était glissé dans le camp républicain pour observer les mouvements de l'ennemi.

« Et maintenant que j'ai tout avoué, continua-t-il, faites-moi fusiller ; seulement dépêchez-vous. »

Fréron échangea un rapide coup d'œil avec Robespierre, et répondit à M. de Meuron que si l'on fusillait les espions, on guillotinait les émigrés ; et, sur un signe du proconsul, il fut conduit dans une tente et gardé à vue par deux soldats.

Pendant ce temps, Dugommier, après avoir divisé son armée en trois corps, se disposait à une attaque générale. Après une longue et pénible marche à travers les ténèbres, les colonnes françaises arrivèrent au pied du Petit-Gibraltar.

Là, se présentait un épaulement haut de dix-huit pieds, défendu par les feux croisés et continus des assiégés ; on y avait pratiqué des embrasures, et dans ces embrasures étaient placés des canons qui foudroyaient nos premiers rangs, pendant que des pièces de gros calibre, posées au-dessus, mitraillaient les derniers bataillons.

Malgré le désavantage du terrain, et quoique nos jeunes volontaires n'eussent à opposer à la mitraille des Anglais qu'un feu presque inutile, à cause de la pluie qui était venue à tomber par torrents, ils redoublaient d'efforts et préludaient, par des actions d'éclat qui devaient rester inconnues, à leur grandeur future. Les commissaires de la Convention, l'écharpe tricolore au côté, le feutre emplumé sur la tête, le sabre au poing, parcouraient leurs rangs et les animaient du geste et de la voix. Soldats, officiers, tous luttaient de valeur et de dévouement ; il n'y avait plus de grade parmi eux, il n'y avait que du courage.

Ce fut alors qu'on vit, à l'attaque du Pharaon, un commandant d'artillerie de vingt-trois ans, qui, ayant eu tous ses canonniers tués ou blessés autour de lui, fit à lui seul le service d'une pièce ; il la chargea, la pointa et fit feu lui-même. C'était ce même jeune homme qui, au commencement de l'attaque, avait dit courageusement à un représentant qui critiquait la position d'une batterie :

« Mêlez-vous de votre métier de représentant et laissez-moi faire le mien d'artilleur ; cette batterie restera là, je réponds du succès.

Ces paroles étaient hardies, sans doute, puisqu'elles pouvaient faire tomber la tête de celui qui les avait prononcées. Il le savait; mais, chez ce jeune officier encore obscur, se développait une puissance d'énergie et de volonté peu ordinaire; déjà chez lui perçait le grand capitaine qui devait, quelques années plus tard, remplir le monde de son nom.

Pâle, sous de longs cheveux noirs; de taille moyenne, les joues creuses, le corps débile, le geste impérieux, la parole saccadée, le regard pénétrant comme celui de l'aigle, et les traits du visage sculptés sur le masque des anciens Césars, tel était alors le portrait de celui qui devait bientôt parcourir, à grandes journées, l'Italie en vainqueur; qui devait graver, avec la pointe de son épée, son nom au pied des grandes pyramides; qui devait relever en France, le trône de Charlemagne et s'y asseoir, le premier de sa dynastie; vaincre l'Allemagne, disputer aux Anglais l'empire des mers, et donner à ses lieutenants, pour récompense de leurs exploits, des duchés et des trônes; c'était lui enfin qui, après avoir tout osé, tout soumis, devait aller mourir sur un rocher perdu au milieu de l'Océan.

Criblés par la mitraille, mais non découragés, les assiégeants tentèrent un dernier effort pour pénétrer dans l'impénétrable redoute. A défaut d'échelles, ils s'élevèrent les uns sur les autres jusqu'au haut des créneaux; puis, choisissant, pour s'élancer dans les embrasures des canons, l'instant où la pièce exécute son mouvement de recul, le fusil en bandoulière et le sabre dans les dents, ils se précipitèrent sur les artilleurs anglais. Trois fois repoussés sur les parapets d'où on les précipitait dans l'espace, trois fois les bataillons républicains y remontèrent. On luttait, on s'étreignait corps à corps; le carnage était horrible, la confusion affreuse, car la pluie du ciel et le feu des hommes augmentaient le désordre : les Anglais se battaient en hommes certains de vaincre, les Français en héros décidés à mourir. Affaiblis par un combat opiniâtre, écrasés sous le nombre, ceux-ci vont succomber, lorsque des cris de joie se font en-

tendre : c'est un renfort qui leur arrive ! Ils répondent à ces cris de joie par des cris de victoire.

D'où venait ce renfort ? C'était le commandant Bonaparte qui l'envoyait, et ceux qui le conduisaient étaient deux hommes qui ne portaient point l'uniforme national. Ils avançaient, en tête, tout couverts de sang et de boue. Voici ce qui était arrivé :

Les soldats chargés de garder le comte de Meuron étaient deux jeunes gens pleins de cœur, ne rêvant que batailles et victoires. Aussi, dès que les premiers coups de canon avaient retenti, l'enthousiasme s'était-il emparé d'eux. Bientôt ils s'étaient indignés d'être les geôliers d'un espion, tandis que leurs camarades se couvraient de gloire, et, après s'être tous deux consultés, ils convinrent de tuer leur prisonnier pour rejoindre ensuite l'armée. Ils allaient mettre ce projet à exécution, lorsqu'ils se sentirent fortement étreints par derrière, renversés et étroitement garrottés. Tout cela avait été rapide comme l'éclair, et ceux qui les avaient ainsi désarmés avaient fui. Pendant ce temps, la fusillade était devenue plus distincte, et quand les deux espions avaient atteint le pied de la montagne, ils s'étaient arrêtés, et l'un d'eux avait demandé à l'autre :

« Qui êtes-vous ? que je sache au moins le nom de mon libérateur.

— Jacques Pitois, ouvrier, avait répondu celui-ci. Et vous ?

— Le comte de Meuron, émigré. »

En signe de respect, Jacques Pitois avait retiré sa casquette, et tous deux s'étaient mis à gravir la montagne sans prononcer un mot de plus.

« Comment vous trouvez-vous donc ici ? dit enfin l'homme du peuple en examinant le comte.

— J'y étais venu pour observer l'ennemi.

— Ah ! c'est ça, interrompit Jacques en replaçant vivement sa casquette sur sa tête ; et moi aussi, continua-t-il, je suis un espion des Anglais. »

Le comte de Meuron ne répondit point ; mais l'un et l'autre avaient continué de gravir la montagne en silence. Arrivés à l'endroit où

elle se divise en plusieurs routes, l'émigré et l'ouvrier firent une halte et se regardèrent un moment comme pour s'interroger encore :

« Quel chemin prenons-nous? dit enfin M. de Meuron.

— Celui-ci conduit également dans la place et au pied des retranchements..., répondit Jacques, en indiquant un sentier escarpé.

— Eh bien! fit le comte, suivons-le : c'est le bon. »

Ils marchèrent encore quelque temps, et aperçurent enfin, et à peu de distance, le Petit-Gibraltar. Par un mouvement simultané, tous deux s'arrêtèrent encore une fois : ils virent nos soldats arriver, tout sanglants, jusqu'au bas de la fatale redoute et se faire une échelle de cadavres pour atteindre le niveau du sol; ils les virent s'élancer par l'embrasure où étaient les canons, se précipiter sur les Anglais et succomber après d'héroïques efforts, broyés sur les pièces dont ils avaient voulu s'emparer. A cette vue, il se passa dans l'âme de ces deux hommes quelque chose d'étrange; tous deux sentirent leur cœur battre, et tous deux s'écrièrent en même temps, en désignant du doigt l'endroit où tombaient les soldats républicains :

« Oui, c'est là! »

Ils étaient beaux dans ce moment solennel. L'espion de haute naissance et l'espion de bas étage avaient disparu; leurs mâles visages n'exprimaient plus les terreurs du coupable qui se cache, mais l'enthousiasme du soldat que rien n'arrête; la honte d'une mauvaise action venait d'être effacée par la réhabilitation d'un courage sublime.

Tous deux s'élancèrent rapidement, franchirent l'intervalle qui les séparait des troupes françaises et parvinrent au pied du mont Pharaon au moment où Bonaparte chargeait et pointait seul son canon; ils s'approchèrent de lui et lui dirent :

« Citoyen commandant, veux-tu que nous t'aidions? »

Celui-ci jeta sur eux un regard rapide; puis leur désignant une pièce entourée de ses canonniers morts :

« A la besogne donc! » leur répondit-il d'une voix brève.

Pendant une heure ils tirèrent sans relâche ; Robespierre jeune, en passant près d'eux, chercha comme à se rappeler un souvenir, puis il s'éloigna. Un moment après, Bonaparte leur dit, en leur désignant le Petit-Gibraltar :

« C'est là-bas qu'il faut aller maintenant ! »

Jacques et M. de Meuron, suivis d'une centaine de soldats, arrivèrent bientôt au pied de la redoute. C'était ce secours inattendu qui avait changé la face du combat :

Les Français se précipitèrent avec une nouvelle impétuosité sur les canonniers anglais, et dans cette mêlée on vit l'homme du peuple et l'aristocrate lutter, l'un à côté de l'autre, comme deux lions.

Les assiégés reculèrent ; bientôt le désordre se mit dans leurs rangs. Mitraillés, repoussés et vaincus à leur tour, ceux qui échappèrent à cette boucherie s'enfuirent vers la ville.

Quand tout fut fini, Ricord et Fréron réclamèrent à Bonaparte les deux espions qui s'étaient échappés. Le jeune commandant conduisit les représentants à quelques pas de là, et leur montrant deux cadavres criblés de blessures :

« Les voilà ! citoyens commissaires, leur dit-il.

— Alors faites-nous remettre leurs corps, reprit Fréron, afin que la justice ait son cours.

— Ces hommes sont absous par la mort, répliqua Bonaparte, vous n'y toucherez pas. »

Et il se plaça entre les conventionnels et les cadavres de Jacques Pitois et du comte de Meuron, qu'il fit enterrer secrètement, le soir, par ses soldats.

L'armée française entra dans Toulon qu'on bombarda pendant deux jours. Beaucoup de ses habitants furent impitoyablement massacrés par ordre de la Convention. Bonaparte avait fait grâce à deux condamnés ; la République victorieuse ne pardonna pas aux vaincus de Toulon.

UN GROGNARD.

Blaise Alboise fut un de ces hommes que la France républicaine et impériale peut opposer avec orgueil aux plus belles figures des temps héroïques, et proposer à l'éternelle admiration des générations à venir.

En 1792, lorsque l'appel aux armes détermina vers la frontière le sublime élan de la jeunesse française, Alboise s'enrôla dans le premier bataillon des volontaires de Seine-et-Oise, qui fut dirigé sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Là, bien que le volontaire n'eût encore que seize ans, il se distingua tout d'abord par sa bravoure. Ce fut surtout à l'affaire de Neuwied. Le commandant de son bataillon ayant fait appel au courage de ses jeunes soldats, à propos d'une batterie ennemie dont le feu continu gênait les mouvements de la demi-brigade, et qu'il était important d'enlever, Alboise se présenta le premier et offrit de diriger ce hardi coup de main. Après avoir reçu de son commandant des instructions quelque peu ambiguës, Alboise, qui ne les a pas bien comprises, se recueille un instant; puis, après un moment de réflexion :

« Mais où diable nous envoies-tu, citoyen commandant? lui demande-t-il.

— Eh parbleu! ne le vois-tu pas?... A la mort!

— A la mort!... Eh bien, à la bonne heure!... Mais il fallait donc le dire tout de suite... Suffit! »

Et, se tournant vers sa petite troupe :

« Allons, vous autres! s'écria-t-il, pas de charge! En avant, marche! Faites comme moi, et vive la nation! »

Une demi-heure après, Alboise s'était rendu maître de la batterie prussienne; mais les trois quarts des siens étaient morts.

En 1796, Alboise faisait partie de cette héroïque armée d'Italie, dont Schérer venait de remettre le commandement en chef au général Bonaparte, et ce fut en qualité de simple grenadier, dans la 65ᵉ demi-brigade, qu'il prit part à toutes les affaires qui signalèrent cette magnifique campagne. Mais, il faut le dire, si Alboise était un brave soldat, c'était aussi le pessimiste le plus original de l'armée. C'est à lui peut-être que les vieux soldats de l'empire durent, dans la suite, l'épithète de *grognards*, laquelle, toutefois, ne leur fut donnée d'une manière officielle qu'à l'époque où Napoléon était à l'île d'Elbe. Bon fils, camarade dévoué, excellent soldat, Alboise n'avait d'autre défaut que celui de raisonner et de ne paraître jamais content. Cette humeur maugréante faisait dire à ses camarades que, dans le régiment des *mal-contents*, Alboise serait infailliblement devenu colonel.

Au mois de mai 1796, quelques jours avant l'affaire de Lodi, Napoléon, visitant les postes avancés, se plaignait des fréquentes fusillades qu'il avait entendues.

« Il ne faut pas, disait-il, user ainsi sa poudre à tirer sur les buissons. »

A ces mots, une douzaine de balles sifflent à ses oreilles. Un grenadier s'élance et lui fait un rempart de son corps. Un moment après, le général en chef demande brusquement à ce soldat :

« Que fais-tu là? pourquoi as-tu quitté ton poste?

— J'attendais que vous me donniez la permission d'aller dénicher quelques-uns de ces corbeaux tyroliens qui se sont perchés dans le buisson là-bas...

— Est-ce que tu t'imagines qu'ils sont restés là à t'attendre? Retourne à ton poste.

— Mon général, les autres sont dans le ravin, comme hier.

— Raison de plus, ils te tueraient.

— Ouitch!... ça leur est défendu; ils sont trop maladroits! S'ils savaient viser juste, ils nous auraient déjà descendus tous les deux : moi d'abord, vous après.

— Tu ne manquerais donc pas leur chef?

— Dites un mot, je l'éclipse.

— Allons, puisque tu le veux, va!... Mais ne t'y fie pas! »

Et le soldat partit en sifflant le refrain de la *Marseillaise*.

C'était Alboise.

Au bout d'une demi-heure, comme on le croyait mort, parce qu'on avait entendu un grand nombre de coups de feu du côté où il s'était dirigé, il reparut. Il n'avait perdu que son chapeau.

« C'est fait! dit-il au général en chef. Je vous avais bien dit qu'ils ne savent pas viser; maintenant ils n'ont plus qu'à enterrer leur officier de Kinserlicks.

— Merci, dit Napoléon, je me souviendrai de toi.

« C'est toujours ça, reprit le grenadier; mais il ne faut pas vous tracasser la tête pour si peu de chose. »

Alboise suivit Napoléon en Égypte; mais il ne revit son général face à face qu'après le dernier siége de Saint-Jean-d'Acre. Quoique ayant reçu à cette affaire une effroyable blessure à la tête, ce soldat persistait à se tenir dans les rangs, parce qu'à la fin de la journée le général en chef devait passer la revue de sa demi-brigade, qui s'était brillamment distinguée à cette affaire. On sait que Napoléon était doué d'une mémoire prodigieuse, et qu'il se rappelait parfaitement la figure, le nom et les actions de chacun de ses soldats. Quand il vint à passer devant Alboise, il s'arrêta un moment, comme pour rappeler quelques idées confuses :

« Je te reconnais à présent, lui dit-il; je t'ai vu à Lodi, lorsqu'on tiraillait nos postes avancés. Tu es un brave; mais, mon

pauvre garçon, il paraît que les Turcs sont moins maladroits que les Tyroliens ; ils t'ont fait là une bien mauvaise plaisanterie.

— C'est vrai ! dans ce maudit pays de sauterelles et de mamamouchis, il fait chaud pour moi de toutes les façons ; mais c'est encore pour vous, je n'en ai point de regret.

— Ah ça ! comment t'appelles-tu donc, et de quel pays es-tu ?

— Je m'appelle Blaise Alboise ; je suis de Pontoise, département de Seine-et-Oise.

— J'en suis bien *oise*, reprit Napoléon en riant, en imitant la prononciation du soldat. Et si je te donnais un fusil d'honneur, qu'est-ce que tu me dirais ?

— Je vous dirais merci, comme vous à Lodi : vous vous le rappelez ?

— Oui, oui ; mais guéris-toi d'abord ; j'y penserai.

— A votre aise, quand vous aurez un petit moment de libre. »

Malheureusement, la blessure d'Alboise fut longue à se cicatriser complétement. Napoléon revint à Paris, et le brave soldat fut oublié. Il y a toute apparence qu'il eut, lui, plus de mémoire, bien qu'il n'en dît mot à personne. A son retour en France, après Marengo, son ancien général était déjà premier consul. Lorsqu'il fut question de décider si Napoléon serait proclamé ou non consul à vie, Alboise ne laissa pas échapper l'occasion qui lui était offerte de manifester hardiment son opinion. Le dépouillement du scrutin fut publié par le Sénat le 15 août 1802. Sur 3,577,259 votants, 3,576,285 avaient voté *pour*, et 974 *contre ;* et, chose incroyable, presque tous les votes négatifs avaient été donnés dans l'armée.

Dans un régiment de ligne, un grenadier osa signer NON en très-gros caractères sur le registre où chaque soldat émettait son vote. Ceux qui ne savaient pas écrire devaient apposer une petite barre pour la négative ou une croix pour l'affirmative. Cette opposition unique causa un grand scandale. Le colonel du régiment, craignant qu'on ne le rendît responsable du mauvais effet qu'une telle insubordination pouvait produire dans l'esprit de l'armée,

comme imbue des principes républicains, fit venir près de lui le grenadier *mal pensant*. Il lui adressa d'abord des compliments sur sa belle tenue, persuadé que par la douceur il obtiendrait une rétractation éclatante ; mais, voyant que ce moyen ne réussissait pas, il lui dit en relevant sa moustache :

« Comment! c'est toi, Alboise! toi qui as l'honneur d'être grenadier de la première du deuxième; toi qui as fait les campagnes d'Italie, qui as été en Égypte; c'est toi qui ne veux pas que ton ancien général soit ton chef! Tu déshonores ta grenade!... Est-ce que j'ai signé *non*, moi?... Et cependant je n'ai pas eu l'honneur d'aller aux Pyramides!

— Les Pyramides! les Pyramides! répond Alboise, que ce discours commençait à impatienter; qu'est-ce que ça prouve, les Pyramides? Vous avez signé *oui*, mon colonel, c'est différent.

— Et par quelle raison, grenadier Alboise?

— Par la raison que si je me suis battu pendant dix ans pour qu'il n'y ait pas de rois en France, ce n'est pas non plus pour qu'il y ait à leur place des premiers consuls à vie. C'est aussi mon idée. Et puis, quand même, n'avez-vous pas dit que les volontés étaient libres?...

— C'est-à-dire... ce n'est pas moi, c'est le Sénat... Mais sais-tu bien que lorsque le citoyen Premier Consul saura cela, il est capable de te faire mettre à la salle de police pour le restant de tes jours?

— Rien du tout! cela lui sera bien égal! Et puis, ce que vous me dites là, mon colonel, c'est bon pour vous ou les habits brodés qui ont peur de perdre leurs grades; moi, je ne crains pas de perdre le mien. Je le lui dirai à lui-même, au citoyen Premier Consul; je ne suis pas comme lui, moi, *j'ai de la mémoire : lorsque je promets quelque chose à quelqu'un, je tiens ma promesse.* »

On voit qu'Alboise avait été piqué au vif de l'oubli de Napoléon, relativement au fusil d'honneur qu'il lui avait promis en Egypte, et qu'il ne lui avait pas donné.

Le Premier Consul apprit bientôt que dans un régiment de ligne

un grenadier avait donné un vote négatif. Il demanda son nom.

« Alboise ! s'écria-t-il en portant la main à son front. Ah ! oui, oui, Alboise, de Pontoise, ajouta-t-il en souriant ; je le connais de longue date. On lui dira de ma part que j'ai donné l'ordre de le faire passer dans la garde consulaire, dans *ma* garde », reprit-il en appuyant sur le mot.

Plus tard, la vieille garde impériale ayant été formée avec le noyau de la garde consulaire, Alboise s'y trouva incorporé dès l'origine. De ce moment, sa manie de *grogner* à tout propos ne fit que croître jusqu'au jour de sa mort, qui fut peut-être la première circonstance de sa vie dont il parut satisfait.

On sait que la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, l'Empereur, voulant juger de l'effet qu'avait produit sur ses soldats la proclamation qu'il leur avait fait lire le matin, parcourut à pied et incognito tous leurs bivouacs.

Arrivé à l'un de ceux occupés par la garde, un grenadier qui nettoyait la batterie de son fusil l'ayant reconnu, lui jeta ces paroles sans cesser son travail et sans avoir l'air de le remarquer :

« Ah ! tu veux de la gloire ! Eh bien, sois tranquille, va, on t'en *flanquera* demain matin, de cette gloire ! Un peu de patience, on t'en *flanquera !* »

C'était Alboise.

Dès le commencement de l'action, un bataillon du 4e de ligne ayant été enfoncé par les cuirassiers de la garde impériale russe :

« Bessières ! Bessières ! cria l'Empereur en passant au grand galop devant les grenadiers à cheval de sa garde, tes invincibles à la droite de ce bataillon ! »

Un instant après, les deux gardes impériales s'étant trouvées en présence, cavaliers, artillerie, étendards russes, tout resta au pouvoir de Bessières.

La vieille garde à pied vit ces exploits et murmura ; deux fois elle demanda à grands cris à se porter en avant ; mais l'Empereur la maintint au repos. Ses grenadiers le maudissaient alors.



Un grognard.

« Il n'y aura donc rien pour nous aujourd'hui?» s'écria l'un d'eux, qui se dépitait plus que les autres de rester ainsi inactif. (C'était encore Alboise.) Napoléon fait un signe avec la main, et, se retourñant du côté d'Alboise dont la voix lui est parfaitement connue :

« Silence, lui dit-il, tu es trop gourmand ! »

Le lendemain, en passant la revue de sa garde, il s'arrêta devant lui :

« Ne t'ai-je pas donné une arme d'honneur en Egypte? lui demanda-t-il.

— Oh! donné, donné! c'est-à-dire que vous me l'aviez promise; mais il me paraît que dans ce temps-là la fabrique allait peu, car je ne l'ai jamais reçue. Au surplus, puisque vous vous en souvenez, ça suffit : je n'ai plus de rancune.

— Et tu fais bien, car tu sais que maintenant nous sommes gens de revue.

— Et de parole », ajouta Alboise avec une intention malicieuse.

Vint le jour de la distribution des croix. Alboise n'avait reçu aucune lettre d'avis. Dieu sait s'il était de mauvaise humeur !

« Aux noms des braves que vous venez d'appeler, dit l'Empereur en élevant la voix, à l'officier supérieur qui remplissait les fonctions de secrétaire de la chancellerie, ajoutez sur votre liste celui d'un de mes vieux braves, celui du grenadier Alboise !

— Présent!... s'écrie aussitôt une voix de stentor qui sort des rangs. Présent! présent!

— Approche. Tu vois que j'ai de la mémoire et que je suis de parole. Tiens, voilà ce que je te devais; continue à servir d'exemple à nos jeunes conscrits; il serait à désirer qu'ils te ressemblassent tous.

— Pas dégoûté! » murmura tous bas Alboise, tandis que Napoléon détachait sa croix et la présentait au grenadier, qui, la recevant d'une main, de l'autre fit le salut militaire, et retourna tran-

quillement à son rang au bruit des acclamations unanimes de ses camarades.

Lors de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre à Erfurth, au mois de septembre 1808, au milieu de l'affluence de rois, de princes et de grands personnages de toute sorte qui les entouraient, les deux empereurs aimaient à s'isoler de cette foule d'automates dorés, et à passer ensemble des journées entières dans la plus parfaite intimité. Un matin que Napoléon sortait à pied de son palais, accompagné d'Alexandre, sous le bras duquel il avait amicalement passé le sien, il s'arrêta devant le grenadier qui, posé en faction au bas de l'escalier, lui présentait les armes. C'était Alboise. Napoléon le regarda un moment en secouant la tête d'un air d'orgueil, et faisant remarquer à Alexandre ce soldat, dont le visage est orné d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue.

« Que pensez-vous, mon frère, lui dit-il, de soldats qui survivent à de pareilles blessures?

— Et vous, mon frère, répond Alexandre, que pensez-vous des soldats qui les font?

— Ils sont morts, ceux-là!... » murmura Alboise d'une voix grave, sans rien perdre de son immobilité.

Nous ne pensons pas qu'il y ait dans Corneille de plus sublime dialogue.

Alexandre, dont la belle réponse avait un moment embarrassé Napoléon, se tourna alors vers ce dernier en disant avec courtoisie :

« Mon frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste.

— Mon frère, c'est qu'ici comme ailleurs, mes grognards ont donné. »

Et Napoléon s'éloigna en faisant un geste de remerciement à Alboise, qui ne détourna pas même les yeux.

A quelque temps de là, se promenant seul et à pied dans le quartier de sa garde, l'Empereur aperçoit Alboise assis tranquillement sur une pierre, non loin d'un magasin à fourrage, et battant le briquet pour allumer une pipe qu'il tient à la bouche. Il se dirige

de ce côté. Alboise se lève, mais il n'en continue pas moins de battre le briquet en disant :

« Pardon, mon Empereur, mais c'est le diable pour faire prendre l'amadou; il fait tant de vent!... Vous permettez, n'est-ce pas?

— Eh! mais, jusqu'à un certain point. Ne crains-tu pas de mettre le feu à ce magasin de paille? Ce serait mal travailler pour le roi de Prusse que de lui brûler ses villes.

— Ah bah! le roi de Prusse, répond dédaigneusement Alboise; encore un drôle de monarque celui-là! Qu'il n'ait pas peur! Si on lui brûle sa Prusse... eh bien on la lui payera! »

Pendant ce temps Napoléon examine le grenadier, qui, frappant plus vite et plus fort sur sa pierre, n'en fait cependant jaillir aucune étincelle, et il ajoute :

« Je te dois quelque chose, Alboise.

— A moi, mon Empereur?... crois pas!... Vous m'avez donné la croix, il y a deux ans, à cause de cette balafre que j'ai reçue il y en a huit; c'est moi qui vous dois du retour. Patience, on s'acquittera!

— Ce n'est pas pour la balafre; c'est pour ce que tu as dit dernièrement à l'empereur Alexandre, lorsque tu faisais la faction.

— Je n'ai pas fait de sottises à cet empereur. Pourquoi a-t-il eu l'air de vouloir mécaniser la garde!... Est-ce que par hasard il se serait plaint de moi à mes chefs?

— Non, assurément, reprit Napoléon, puisque je veux te récompenser.

— Il n'y a pas de quoi! Et puis je n'ai besoin de rien. Cependant, si vous voulez me faire une politesse, histoire de dire : « Tiens, voilà!... » Eh bien, à la première garde montante, dites-moi bonjour comme vous me l'avez dit l'autre fois.

— Eh bien, bonjour, mon brave, et touche là! »

Et l'Empereur lui tendit la main.

A ce geste de Napoléon, la vue du vieux soldat se trouble, de grosses larmes coulent de ses yeux : c'est peut-être le seul mouve-

ment de sensibilité extérieure qu'il ait eu en sa vie. D'une main, retirant précipitamment la pipe qu'il avait conservée à la bouche, il la jette et la brise sous son pied, tandis que de l'autre main il saisit celle que lui présente l'Empereur, et, la serrant de façon à lui briser les os, il lui dit d'une voix entrecoupée :

« Oh! toujours, mon Empereur! à la vie! à la mort! Alboise ne vous dit que cela...

— Oui, je te crois, répond Napoléon en essayant de retirer sa main, qui est prise comme dans un étau · entre nous, comme tu le dis, c'est à la vie! à la mort!... Adieu! »

L'année suivante, Alboise était à Schœnbrunn, car il ne quitta pas d'un instant les drapeaux. Après la parade, qui avait lieu chaque jour à onze heures dans la cour du château, l'Empereur donnait volontiers audience aux soldats qui avaient quelques droits à faire valoir ou quelque grâce à demander. Un grenadier sort des rangs et vient à lui.

« Ah! ah! c'est aujourd'hui ton tour, mon vieux Alboise! Que me veux-tu? Parle.

— Sire, il m'est arrivé un grand malheur.

— Une injustice qu'on t'a faite? un passe-droit? Tu viens réclamer, n'est-ce pas?

— C'est pas ça. J'ai une bonne femme de mère qui vivait *chouettement* du produit de la moitié de ma croix que je lui ai abandonné, et d'une espèce de baraque qu'elle appelait sa maison. Le feu a pris à la baraque. Absente maintenant. Comme il ne lui reste plus que soixante-deux ans et les yeux pour pleurer, j'ai trouvé que ce n'était pas assez pour vivre, et alors je viens...

— Tu viens me demander une pension pour elle, interrompit l'Empereur, qui n'aimait pas les longues digressions : c'est juste, la mère d'un brave comme toi doit compter sur moi. J'écrirai ce soir au ministre de la guerre. Es-tu content?

— Non, sire!

— Diable! tu es bien difficile! Que veux-tu donc que je te donne? Un bon sur le payeur de la garde?

— Sire, ce n'est pas encore ça : non pas que je trouve votre signature mauvaise; mais le temps que le trésorier et toute la boutique mettront à enregistrer, timbrer et *patarafer* votre bon, la vieille bonne femme aura descendu sa dernière garde. Tenez, mon Empereur, je ne vais pas par quatre chemins; je viens vous emprunter de l'argent de la main à la main. Et pour que vous ne croyiez pas que c'est une *carotte de longueur* que je veux vous tirer, comme les chapeaux à plumes et les bottes à glands d'or de l'état-major, voici mon brevet de décoré, mon livret; vous toucherez mon prêt, le reste de ma croix; le quartier-maître du régiment vous comptera tout cela à chaque trimestre : il n'osera pas vous *faire la queue*, à vous, j'en réponds!

— Garde tout cela; entre deux vieilles connaissances comme nous, la parole suffit, tu le sais bien. Tiens, voilà une cartouche pour ta mère (c'était un rouleau de mille francs); tu m'en rendras une pareille quand tu seras colonel.

— Oh! oh! un moment! interrompit le vieux grenadier avant de tendre la main; j'accepte, mais à une condition : c'est que ça ne vous gênera pas; car autrement...

— Allons! prends, te dis-je!

— Merci, mon Empereur; mais en ce cas vous direz à mon colonel que je consens maintenant à être nommé caporal, non pas par ambition, mais seulement pour avancer l'époque du remboursement. »

Le lendemain, Alboise reçut les *sardines* de caporal, sans paraître plus satisfait que de coutume.

Ce fut surtout pendant la campagne de Russie que son humeur maugréante se développa tout entière; ces longues marches à travers un pays incendié et désert étaient pour lui un texte inépuisable de plaintes.

Ce fut bien autre chose encore lorsque, après l'incendie de Moscou,

Alboise commença cette désastreuse retraite, errant sans vêtements, sans munitions, sous un ciel de neige, sur un sol parsemé de cadavres. Plus de discipline; tous les rangs étaient confondus; la grande armée n'était plus qu'un ramas allant indistinctement du nord au midi. La présence de Napoléon à pied au milieu des soldats, souffrant comme eux des mêmes besoins, des mêmes privations, pouvait seule étouffer les murmures.

Un jour, en parcourant les rangs épars de la vieille garde, dont les débris marchaient avec ceux de l'état-major général, il reconnut le vieux caporal, quoique sa coiffure ne se composât pour le moment que d'un sac à avoine qui lui cachait la moitié du visage.

« Ah! mon pauvre Alboise, lui dit-il en secouant la tête, tu es toujours le même; je suis content de toi.

— Ma foi! il n'y a pas de mal que vous soyez content, murmura Alboise; car il y en a *diablement* qui ne le sont guère.

— Je le serais encore bien davantage si j'étais certain, à mon arrivée en France, d'y trouver cent mille hommes comme toi.

— Flatteur! » murmura Alboise entre ses dents.

La dernière fois qu'ils se rencontrèrent, ce fut encore un jour de malheur : on passait la Bérésina.

« Te voilà maintenant pontonnier, lui dit l'Empereur; tu ne manques jamais les bonnes occasions!

— Partout où vous êtes, je sais qu'on attrape toujours quelque chose... Présent!

— Te rappelles-tu le jour où nous nous vîmes pour la première fois? interrompit Napoléon, essayant de détourner ainsi la conversation.

— Oui! c'était en Italie, un jour qu'il faisait chaud; mais la température a *crânement* changé depuis.

— Comment! est-ce que tu aurais froid?

— Moi, froid!... Allons donc! je ne le sens pas; et il y a de bonnes raisons pour ça, ajouta-t-il en portant la main à son visage, couvert d'un large emplâtre. Tenez, pas plus de nez que

sur la main : il est resté dans les traînards ; mais c'est égal, quand je vous vois ça me réchauffe. »

Lorsque le tour d'Alboise fut venu de passer sur le pont, entraîné par la foule qui se ruait comme une avalanche, il fut précipité dans le fleuve. Malgré les énormes glaçons qui menaçaient à chaque instant de le broyer dans leur choc, il arriva un des premiers sur la rive opposée que le canon des Russes balayait déjà. A peine avait-il fait quelques pas qu'il roula sur la neige : un boulet venait de lui fracasser les deux jambes. Un de ses camarades s'approcha pour le secourir :

« Marche, marche ! lui dit-il d'une voix éteinte ; car il va t'en arriver autant.

— Caporal Alboise, je ne veux pas vous abandonner.

— Va ton train... je suis plus heureux que vous autres, dans un moment je n'aurai plus froid ! »

Puis, faisant un dernier effort, l'héroïque soldat se traîna sur les mains jusqu'au bord d'un fossé où la neige s'était amoncelée ; ce fut sur ce lit de glace qu'il s'étendit comme pour mourir plus doucement. Il arracha sa croix, celle que Napoléon lui avait donnée à Austerlitz, et après l'avoir portée plusieurs fois à ses lèvres, il la brisa entre ses dents et en avala les morceaux, pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des Cosaques ; après quoi il bégaya un dernier *Vive l'Empereur!* suivi d'une imprécation contre les Russes, et mourut.

Et lorsque cette nouvelle lui parvint, Napoléon secoua tristement la tête :

« J'aurai de la peine à le remplacer », dit-il en essuyant, sur sa joue, une grosse larme à moitié gelée.

LE PETIT CAPORAL NOMMÉ SERGENT.

1796.



uelques vieux soldats, assis autour du feu d'un bivouac, dissertaient à leur manière sur les opérations de la journée. C'était le soir du 5 août 1796, jour de la bataille de Castiglione. Si Wurmser et ses lieutenants n'étaient pas ménagés par les orateurs de ce club improvisé, chacun d'eux, en revanche, s'extasiait, à tour de rôle, sur les moyens et la capacité du jeune général qui commandait alors en chef l'armée d'Italie.

« Faut convenir, disait le vieux Latouche, dont le bras gauche en écharpe était décoré de deux chevrons, faut convenir tout de même, disait-il, que le p'tit caporal leur z'y taille de fameuses croupières, à ces Kinzerlichs ! Avant-hier, à Lonato, bloqué l'Autriche ! Aujourd'hui, à Castiglione, v'là que ce vieux pousse-cailloux de Wurmser vient de se faire démolir comme une vieille baraque ! Enfin, il n'y a pas à dire, c'est qu'ils n'ont pas seulement eu le temps de humer une chique, tous ces généraux de Pitt et Cobourg. Eh bien ! que j'dis, fameux ! le petit caporal ! N'est-ce pas, vous autres ?

— Fameux, père Latouche, répondit-on à la ronde.

— Et vous ne vouliez pas me croire, quand je vous disais au passage des Alpes, que je l'avais vu un peu manœuvrer à Toulon, et qu'il se peignait dur. Pourtant, faut être juste : l'armée d'Italie est

composée de lurons d'une certaine espèce, et j'ignore où le citoyen général en chef trouverait des lapins de cette trempe-là. Mais c'est égal, il faut un solide aplomb tout de même pour se remuer comme il se remue. Et ces tartufes d'Italiens qui croyaient que Wurmser allait nous avaler tout crus, nous! Ah! oui, plus souvent! même qu'il va crânement se dissimuler incognito, votre Wurmser, et remonter le Tyrol un peu vite. Ah! vieux carotteur, le petit caporal t'a signé ta feuille de route aujourd'hui; maintenant faut jouer des quilles, mon vieux, et t'as deux farceurs à tes trousses, Masséna et Augereau, qui te feront doubler l'étape d'une solide manière, je t'en réponds, car ils n'ont point d'engelures aux yeux.

— Ah çà, père Latouche, dit alors un des plus jeunes du cercle, il m'est d'avis, d'après tout cela, que depuis Lodi il a mérité de monter en grade, notre petit caporal!

— Pas mal observé, fit Latouche. Écoutez, vous autres anciens!... Parlons peu, mais parlons bien! Je m'en vas donc vous récapituler ses titres à l'avancement : *Primo*, le troupier français n'avait pas de pain, pas de souliers, pas de paye : eh bien! aujourd'hui, en veux-tu? en voilà : il a de tout, le troupier d'Italie; même qu'il a la satisfaction de gratter les écus des pontifes à calottes rouges. Et d'un. *Secundo*, ces propres à rien d'Italiens assassinent nos camarades à Milan et à Pavie. Le petit caporal leur z'y fait payer cher le caprice; nous avons allumé nos pipes à l'incendie de Binasque, et tous ceux qui étaient à Pavie peuvent avoir dans leur sac, comme votre serviteur, quelque fine relique en or, ou quelques bons dieux d'argent, sans compter... Mais chut! faut pas tout dire, les agréments comme les désagréments! Et de deux. *Tertio*, à Borghetto, le p'tit caporal, qui se dit : « Ces pieds crottés de cavaliers ça se fait tirer l'oreille, *au lieur* que mes pauvres troupiers donnent toujours; mettons en danse la cavalerie, Murat en tête, et voyons voir un peu ce que ça fera. » C'est des purs Français tout de même, les cavaliers; aussi, Dieu de Dieu! quelle averse de coups de sabre sur ces mangeurs de soupe d'Autrichiens! Et de trois. *Quatrièmement*,

Mantoue bloquée et Beaulieu disloqué, sans avoir le temps de numéroter ses membres, et v'là que l'Autriche envoie le citoyen Wurmser pour se dire deux mots avec le p'tit caporal, qui te le renverra par ce vieux farceur de télégraphe... Et de quatre. Et à Lonato, à Roveredo, à Castiglione aujourd'hui, est-ce que vous prenez ça pour de la camelote, vous autres ? Eh bien ! maintenant voyons voir ; trouvez-vous qu'il ait mérité de l'avancement, celui qui a fricassé toutes ces pommes de terre en deux tours de casserole ? Allons, que chacun donne son avis. Les opinions sont libres, comme disent, à Paris, ces muscadins du Directoire, que ça n'a que de la langue dorée et des toupets poudrés.

—Excusez ! père Latouche, à propos de muscadins et de toupet, voilà pas mal de temps que vous astiquez la parole, ce m' semble, se mit à dire alors Morel, dit le Parisien, en accompagnant sa réflexion d'un bruyant éclat de rire.

— Oui, c'est vrai, répliqua Latouche visiblement piqué de la réflexion ; mais j'ai plus que de la langue, moi !... J'ai là un briquet qui a un fameux fil. »

Et, en disant ces mots, le vieux soldat frappa sur la poignée de son sabre, et son regard fixe provoqua le Parisien.

« Connu ! connu ! s'écria tout le cercle en s'interposant. Père Latouche, il est décidé que le petit caporal a mérité de l'avancement. Rrrrrrran, fit-il, en imitant le roulement d'un tambour, — faites-le reconnaître. »

Alors Latouche, étendant sa large main, dit d'une voix forte :

« Soldats de l'armée d'Italie ! au nom des vieux troupiers ici présents, vous reconnaîtrez le citoyen Bonaparte pour votre sergent ; et vous lui obéirez en conséquence. »

En ce moment l'orateur fut interrompu par un petit homme à la figure pâle, au teint maladif, aux yeux étincelants, vêtu d'une redingote grise, coiffé d'un petit chapeau à trois cornes sans bordure ni plumet, et ne portant aucune marque distinctive de grade. Ce

petit homme frappa légèrement sur l'épaule du vieux soldat, en lui disant avec bienveillance :

« Et à quelle époque le sergent peut-il espérer de passer officier ? »

A cette voix bien connue, tous portèrent respectueusement le revers de la main droite à leur front.

« Nous *voirons*, citoyen général en chef », répondit Latouche d'un ton sérieux, et rétroussant fièrement sa moustache.

LE CONCIERGE DE LA PETITE MAISON

DE LA RUE CHANTEREINE.

1797.

Aucune guerre d'Italie ne fut plus promptement terminée que celle conduite par Napoléon, en 1796 et 1797. On chercherait vainement dans l'histoire l'exemple d'une aussi glorieuse conquête achevée par d'aussi décisives batailles. Le traité de Campo-Formio fut le plus avantageux qu'eût jamais conclu la République française : il devait conduire à la paix générale du continent. Malheureusement, le Directoire ne le vit pas ainsi ; il eut peur de la gloire de Bonaparte, et, aussitôt après la conclusion de ce traité, il le rappela, sous le prétexte de s'appuyer sur la grande influence que la magie de son nom exerçait déjà ; mais, dans le vrai, il ne voulait que l'affaiblir, l'éloigner des affaires de la paix et lui ôter le gouvernement d'Italie. Un vain projet de descente en Angleterre fut le

but dont on colora ce rappel; ensuite on désorganisa son armée pour la disséminer sur les côtes des deux mers.

Napoléon comprit très-bien que le Directoire avait peur de lui, et qu'à tout prix il voulait se débarrasser de sa personne; ce fut alors qu'il proposa son expédition d'Egypte comme un moyen de porter à l'Angleterre des coups plus sûrs que ceux dont on l'avait menacée jusqu'alors.

De toutes les manières, ce projet convenait au Directoire; envisagé sous ces deux faces, il devait, en réussissant, ou porter la gloire directoriale à son comble, ou, en échouant, le débarrasser d'une armée qui n'aurait pas agi sous les ordres de Napoléon comme elle avait fait sous le général Dumouriez : la suite prouva que le Directoire avait raisonné juste.

Les apprêts de cette expédition se firent avec autant de secret que de diligence. Pendant ce temps, Napoléon vivait à Paris dans une sorte d'obscurité; il semblait s'éloigner des affaires publiques pour s'adonner à la culture des sciences : plus il fixait l'attention, et plus le vague de ses démarches servait à dérober aux conjectures sa véritable destination. Il sut faire durer cette incertitude jusqu'au moment de son départ, et maintenir la vacillation de l'opinion, tant au dedans qu'au dehors.

Tous les jours il sortait seul, à pied comme un simple particulier; il parcourait les quartiers populeux de la capitale; il entrait dans les ateliers, dans les fabriques; causait familièrement avec les ouvriers, s'informait de leurs besoins, et leur demandait surtout s'ils avaient été militaires. Un grand nombre sont morts depuis, quelques-uns vivent encore et se rappellent qu'un petit homme, maigre et chétif, basané de figure, était monté dans leur taudis, et qu'après son départ ils avaient trouvé, soit sur une chaise ou sur le palier, une bourse contenant de l'or.

Un jour qu'il revenait d'une de ses courses, un vieillard qui l'attendait depuis longtemps à la porte de sa petite maison de la rue Chantereine, lui remit une pétition et s'éloigna. Napoléon, étonné,

suivit des yeux le vieillard, et, lorsqu'il l'eut vu disparaître, il ouvrit le papier, qui contenait ce qui suit :

« Général, j'ai perdu un œil à la prise de la Bastille; j'ai été « blessé à Jemmapes, et mis hors de combat dans la dernière cam- « pagne. Maintenant, je ne suis plus qu'un vieil instrument brisé, « dont on ne peut plus tirer aucune utilité; on m'a rejeté des rangs « de l'armée. La main qui me reste est mutilée et dans un état qui « me rend toute espèce de travail impossible. Ma femme, que j'avais « abandonnée pour le service de la patrie, est malade et ne peut « guérir faute de secours; j'ai quatre enfants qui meurent de faim. « La supplique que je mets sous vos yeux a été placée dix fois « sous ceux du Directoire, qui n'a pas même daigné me répondre. « L'une des maîtresses du directeur Barras, qui habite un palais, et « pour laquelle il prodigue les deniers de la nation, m'a proposé « d'apostiller ma supplique : j'ai refusé. Un pur patriote, un soldat, « ne doit pas accepter une honteuse protection. »

« Le brave homme! » exclama Napoléon.

Et il s'élança sur les traces du vieillard; mais il ne put l'apercevoir. Rentré chez lui, il montra la pétition à Joséphine.

« Ma chère amie, lui dit-il, il faut qu'à l'instant ce malheureux soit secouru; je ne puis supporter l'idée de savoir un vieux soldat dans un pareil dénûment. »

Parler d'une bonne action à Mme Bonaparte, était aller au-devant de son cœur. Elle donna le signalement du vieillard à tous les gens de sa maison; plusieurs d'entre eux se rappelaient l'avoir vu souvent, immobile devant la porte-cochère. Joséphine leur recommanda de le chercher partout et de l'amener s'ils parvenaient à le rencontrer. Mais leurs peines furent inutiles, et la journée se passa ainsi. Le lendemain, en sortant comme à son ordinaire, Napoléon aperçut le solliciteur à la même place que la veille.

« Enfin, on vous trouve! lui dit-il; c'est bien heureux! Pourquoi n'avez-vous pas attendu ma réponse, hier?

— Mon général, j'ai voulu vous laisser le temps de réfléchir; maintenant, je viens vous la demander. »

Au son de voix de cet homme, Napoléon le regarde avec attention; puis une pensée soudaine vient l'éclairer.

« Vous étiez à Arcole?

— Oui, mon général.

— Vous souvient-il que je fus renversé et foulé aux pieds par mes braves, qui franchissaient le pont aux cris de *Vive la République!* sous le feu meurtrier des Autrichiens?

— Oui, mon général.

— Vous souvient-il qu'un bras ami me tira de dessous les cadavres, et me plaça un drapeau à la main, en s'écriant : *En avant!*

— Oui, mon général.

— Ce bras, c'était le vôtre?

— Je ne l'ai plus; un biscaïen me l'a enlevé.

— Et vous ne me le disiez pas!

— Mon général, ce n'est pas à moi à rappeler ces choses.

— Oui, c'est à moi à m'en souvenir! Conduisez-moi à votre femme; je veux voir les enfants de celui qui m'a sauvé la vie... »

Napoléon appela un de ses aides de camp, et suivit avec lui le vieillard. Ils arrivèrent devant une maison du faubourg St-Antoine, dans une petite rue sale et étroite. Le vieux soldat ouvrit une porte basse, et après avoir prié son géneral de le suivre à travers un escalier dont les marches étaient à moitié brisées, ils pénétrèrent dans une chambre si obscure et si basse, que, malgré la petite taille du futur empereur, il pouvait à peine s'y tenir debout. Comme on était en été, et que cette pièce était sous les toits, il y faisait une chaleur étouffante. Napoléon fut épouvanté du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Une pauvre femme étendue sur quelques brins de paille, pressait dans ses bras une petite fille dont elle tâchait, en essayant de sourire, de faire cesser les pleurs; trois autres enfants un peu plus âgés, et couverts de haillons, étaient couchés dans ce misérable bouge, dans lequel on eût vainement cherché un siége pour s'as-

seoir : c'était, en un mot, le tableau de la misère la plus affreuse.

Napoléon resta un instant stupéfait ; puis il chercha des yeux le vieillard, et l'aperçut dans un coin, appuyé contre un angle de mur ; de grosses larmes roulaient sur ses moustaches grises. Il s'avança vers lui, et pressa dans ses mains la main unique du vieux soldat.

« Je vous en veux beaucoup, lui dit-il, extrêmement ému, de m'avoir laissé ignorer votre position, et de n'avoir pas pensé à moi plus tôt. »

Le brave homme ne répondit point.

Napoléon écrivit un petit mot et pria son aide de camp de l'aller remettre de suite à M[me] Bonaparte. Une heure ne s'était pas écoulée, que Joséphine arrivait elle-même. Elle poussa un cri lorsqu'elle pénétra dans ce lieu de désespoir, et, s'approchant de la malade, elle lui adressa quelques douces paroles ; puis elle expliqua au vieillard les dangers auxquels sa femme s'exposerait en restant plus longtemps dans un lieu dont l'air déjà corrompu par la chaleur, devenait pestilentiel par les miasmes qui se dégageaient de la rue ; elle lui déclara qu'on allait la transporter chez elle avec ses quatre enfants, et qu'elle voulait qu'à l'avenir le sauveur de son mari n'eût pas d'autre maison que la sienne.

Le vieux soldat s'épuisait en remerciements ; Napoléon lui répondit avec une simplicité touchante :

« Mon vieux camarade, de quoi nous remerciez-vous? En vous offrant un logement chez moi, vous aurez un peu plus d'air qu'ici ; j'aurai le plaisir de vous voir tous les jours, de causer avec vous des campagnes que nous avons faites ensemble : vous voyez bien que c'est encore moi qui gagnerai à tout cela. »

Quelques jours après, Napoléon était assis devant une table , il écrivait une lettre, ayant auprès de lui le vieux soldat d'Arcole, qui lui racontait les exploits de Sambre-et-Meuse, sans comprendre comment il se faisait que son général pût écrire, lui prêter attention et lui répondre en même temps.

« Je crois, lui disait-il, que le moment n'est pas très-bien choisi pour vous entretenir de tout cela.

— Au contraire, mon vieux camarade, continue. »

Au même instant la porte s'ouvrit, Barras entra.

« Citoyen général, lui dit-il, je vous apporte votre nomination de commandant en chef de l'armée d'Egypte, et l'ordre de partir sur-le-champ. »

La foudre tombant au milieu de cet appartement n'eût pas fait sur Napoléon l'effet que produisit chez lui ces paroles. Il devint pourpre de colère, son œil s'enflamma, il frappa du pied ; puis, tout à coup, passant de cet état d'exaspération au plus grand calme :

« C'est bien, citoyen directeur, dit-il à Barras; mais une autre fois soyez plus circonspect : vous voyez bien que je ne suis pas seul ! »

Et se tournant vers le vieux soldat :

« Quant à toi, ajouta-t-il, si tu dis un mot de ce que tu viens d'entendre, nous nous brouillons pour toujours. »

La campagne d'Egypte eut lieu.

A son retour, Napoléon demanda des nouvelles du vieux soldat qu'il avait fait concierge de sa petite maison de la rue Chantereine, avant de partir... Il était mort de joie en apprenant que son général avait débarqué à Fréjus.



NAPOLÉON ET DAVID.



I



Deux hommes faits pour se comprendre ; deux hommes qui ne durent qu'à leur génie leur élévation, leur popularité et leurs malheurs ; deux hommes mus par les mêmes principes, agités de la même ambition d'immortalité ; deux hommes enfin qui, après avoir atteint ce degré de gloire auquel d'autres n'eussent jamais osé prétendre, tombèrent du même coup, en même temps, et finirent de la même manière sur une terre d'exil.

Il eût été à désirer que le plus grand peintre de notre temps se fût contenté de ce titre; malheureusement pour les arts, les troubles civils entraînèrent cet esprit ardent, cette âme enthousiaste au milieu d'une assemblée politique. Les opinions les plus exagérées furent partagées par David, dont les souvenirs de Brütus et de Scévola remplissaient l'imagination, dont le talent aspirait à la farouche indépendance des plus austères républiques. On a prétendu que quelque temps après le 18 fructidor, à l'époque où le parti monarchique menaçait tout ce qui était patriote, Napoléon, alors général en chef de l'armée d'Italie, conçut le louable projet d'arracher l'artiste aux persécutions qui tôt ou tard devaient l'atteindre, et que pour cela, un de ses aides de camp, Julien, le même que plus tard

les Arabes massacrèrent en Égypte, fut chargé par le jeune général de l'attirer dans son camp pour y peindre des batailles ; mais David refusa, dit-on, de se séparer de ses amis dans un moment où une crise importante se préparait. Bientôt arrêté et détenu au Luxembourg, comme beaucoup de ceux qui avaient embrassé et soutenu sa cause, il ne sortit de prison que pour être mis en surveillance. Dès cet instant se termina, dans l'intérêt des arts, la vie politique de David. Tout entier à son génie, il accomplit dans la peinture cette révolution qui devait lui assurer à jamais le titre de restaurateur et de chef de l'École française.

Déjà sa réputation était fixée : *Bélisaire*, les *Horaces*, la *Mort de Socrate*, etc., avaient été exposés aux regards du public, lorsque Bonaparte, après avoir conquis l'Italie, revint à Paris, d'où il était sorti à peine connu, et où il rentrait couvert d'une gloire immense. Nommé peu de temps après membre de l'Institut national, il désirait faire connaissance avec David, son collègue, qu'il n'avait point encore rencontré, et il répondit à Lagarde, secrétaire du Directoire, qui l'invitait à dîner chez lui :

« J'irai, mais à condition que vous aurez David. »

Le secrétaire-général alla donc convier l'artiste, qui s'empressa d'accepter l'invitation. Dès que Napoléon l'aperçut, il alla au-devant de lui, et la conversation la plus intime s'engagea bientôt. Entre autres propos, David dit à Bonaparte :

« Je veux vous peindre, citoyen général, l'épée à la main sur un champ de bataille.

— Non, reprit celui-ci ; ce n'est plus l'épée à la main qu'on gagne des batailles ; je veux être représenté calme, sur un cheval fougueux. »

Ce portrait ne fut pas entrepris dès l'instant; mais l'idée n'en fut point perdue.

Devenu premier consul de la république, Bonaparte reçut souvent David à l'heure de son déjeuner. On venait de réorganiser les au-

torités nationales d'après la nouvelle constitution : Napoléon dit à l'artiste :

« J'ai mieux aimé vous laisser à vos pinceaux que de vous donner une place : les places passent, mais le talent reste.

« Citoyen consul, le temps et les événements m'ont appris que ma place était dans mon atelier, reprit modestement David; j'ai toujours eu un grand amour de mon art, je veux m'y livrer tout entier. »

Le passage du mont Saint-Bernard rappelait celui qu'avait effectué, des siècles auparavant, un général carthaginois : la France devait avoir aussi son Annibal. Au retour de Marengo, le Premier Consul fit appeler David dans son cabinet; Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, était présent.

« Eh bien! David, lui dit-il, à quoi travaillez-vous maintenant?

— A mon tableau de *Léonidas aux Thermopyles*, citoyen consul.

— Ah! ah! je sais, je sais, reprit Napoléon. Vous avez tort, mon cher, de vous fatiguer à peindre des vaincus. Le seul nom de Léonidas est venu jusqu'à nous, tout le reste est perdu pour l'histoire.

—Tout!... dites-vous, citoyen consul?... excepté cependant cette noble résistance à une armée innombrable. Tout!... excepté ce dévouement sublime auquel des noms ne sauraient rien ajouter; excepté les usages , les mœurs des Lacédémoniens dont il n'est pas inutile de rappeler le souvenir à des soldats républicains.

— C'est... possible, citoyen David », dit Napoléon d'un air de doute et en hochant la tête.

Puis, après avoir continué de blâmer le choix du sujet, il ajouta d'un ton gracieux :

« Voyons, mon cher, quand voulez-vous faire mon portrait?... vous savez, le portrait en question?

— Dès que vous voudrez poser.

—Poser!... à quoi bon? reprit Napoléon, qui n'avait ni le temps

ni la patience de se prêter au désir du peintre. Croyez-vous, mon cher, que les grands hommes de l'antiquité, dont nous avons l'image, aient jamais posé ?

— Ce n'est point ici la même chose : moi, je veux vous peindre, citoyen consul, pour votre siècle, pour les hommes qui vous ont vu, qui vous connaissent et qui voudront vous trouver ressemblant.

— Ressemblant ! ajouta Napoléon en souriant; allons donc !... Ce n'est ni l'exactitude des traits du visage, ni un signe sur la joue, ni un petit pois sur le nez qui font la ressemblance ; c'est le caractère de la physionomie, c'est l'expression de l'âme, c'est l'ensemble de l'individu qu'il faut chercher à représenter, et voilà tout.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Bah ! je parierais bien qu'Alexandre n'a jamais posé devant Apelles, et personne ne s'informe si les portraits des grands capitaines, grecs ou romains, sont ressemblants.

— Citoyen consul, vous m'apprenez l'art de peindre, dit David, dans toute la sincérité de sa conscience.

— Allons donc ! reprit Napoléon avec un léger mouvement d'épaules, je vois, mon cher, que vous voulez plaisanter.

— Non vraiment ! Je n'avais pas encore examiné la peinture sous ce point de vue. Vous avez raison, citoyen consul, je vous peindrai et vous ne poserez pas.

— Parbleu ! cela ne vous servirait à rien; et si vous parlez de ressemblance, vous-même, tout le premier, mon cher David, vous passez volontiers par là-dessus. La preuve en est qu'Erasistrate, qui a guéri Antiochus, n'avait qu'un œil [1], et que votre Léonidas, dont vous faites un veritable modèle antique, était de petite taille et presque bossu.

[1] Ici Napoléon voulait sans doute faire allusion à cette belle composition de David, représentant *Antiochus malade de sa passion pour Stratonice, sa belle-mère*. Ce tableau, couronné en 1775 par l'Académie de peinture de Rome, obtint, à l'exposition du Louvre, un succès d'enthousiasme.

— Eh bien! citoyen consul, reprit David un peu piqué de la remarque, ne posez pas, et laissez-moi faire ; je vous peindrai à ma manière. »

Au sortir du cabinet de Napoléon, Lucien, revenant sur le tableau de Léonidas, dit à David :

« Que voulez-vous, mon cher? mon frère n'aime que les sujets nationaux; c'est son faible, parce qu'il n'est pas fâché qu'on parle un peu de lui.

— Et il a raison, parce que dans tout ce qui a rapport à notre gloire nationale, il se trouve toujours pour beaucoup. Soyez tranquille, on parlera de mon tableau. »

L'artiste exécuta donc ce beau portrait du Premier Consul : calme sur un cheval fougueux, gravissant le mont Saint-Bernard, Napoléon y est représenté de grandeur naturelle, enveloppé d'un long manteau qui flotte au gré du vent. Il ordonne à son armée de franchir les Alpes : les noms d'Annibal et de Charlemagne sont tracés sur les rochers du premier plan. On aperçoit dans l'éloignement des groupes de soldats et des trains d'artillerie [1]. Quand ce tableau fut présenté au Premier Consul, celui-ci, après avoir admiré cette composition si remarquable par le grandiose et la vigueur de l'exécution, et après avoir donné à l'artiste tous les éloges qu'il méritait, lui dit au sujet des groupes de petites figures :

« Mais, citoyen David, que font là-bas ces trois ou quatre petits bons hommes, grands tout au plus comme le fer de mon cheval? D'un coup de pied ne semble-t-il pas qu'il va les écraser?

— Citoyen premier consul, votre observation n'est pas sans quelque justesse; cependant, croyez-moi, il faut que *ces petits bons hommes* (David appuya sur ces mots) restent là ; ils aident à l'effet.

[1] L'original de ce tableau, dont David fit deux copies, fut donné aux Invalides, et posé au-dessus de la cheminée d'une des salles de la bibliothèque. En 1815, les Prussiens s'en emparèrent et le placèrent dans le musée de Berlin, où il est encore aujourd'hui, comme en retour de l'épée du grand Frédéric, que Napoléon leur avait enlevée neuf ans auparavant.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Napoléon en souriant, d'autant plus que ces petits bons hommes m'ont tiré de plus d'un mauvais pas durant ce passage, et que je veux partager avec eux la gloire de cette campagne ; seulement j'eusse mieux aimé que vous les fissiez plus grands et que vous en missiez davantage; de cette façon, vous eussiez fait de mon portrait un véritable portrait de famille. Au surplus, venez me voir un de ces matins, j'ai là (et Napoléon se frappa le front) l'idée d'un grand tableau qui sera unique dans son genre; je vous la communiquerai, cette idée : j'ai compté sur vous pour la traduire sur la toile. »

En disant ces mots, les yeux de Napoléon avaient brillé d'un éclat inaccoutumé, et sa physionomie s'était animée d'une expresssion sublime.

II

Proclamé empereur, Napoléon comprit que son devoir était de protéger les arts et les artistes, au moins autant que les sciences et les savants. Aussi nomma-t-il David son premier peintre, et, d'après ses instructions, le ministre de l'intérieur, M. de Champagny, lui commanda six grands tableaux qui devaient décorer une des salles du Louvre, entre autres celui du couronnement.

De semblables travaux ne plaisaient pas au peintre ; sa verve se refroidissait à la vue des costumes de cour qu'il lui fallait copier ; ce savant crayon demandait le nu. Combien de fois le vit-on s'indigner des obstacles que les bottes et les uniformes de nos soldats opposaient à son génie ! Ce fut plus particulièrement à l'occasion du tableau du couronnement que cette répugnance à reproduire ses personnages avec des vêtements modernes se manifesta tout entière. Dans ce tableau, le cardinal Caprara, l'un des assistants du pape, était représenté sans perruque et la tête chauve. Le portrait était d'une ressemblance parfaite. Le cardinal, peu sensible à cet avan-

tage, pria David de lui rendre son couvre-chef; mais l'artiste fit la sourde-oreille.

« Si je m'avisais de mettre une perruque sur cette tête, dit-il en souriant, mes confrères ne manqueraient pas de dire que cela va comme des cheveux sur la soupe. »

Le cardinal crut devoir s'adresser à M. de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères, qui déclina sa compétence en matière d'art. Alors le prince de l'Eglise en appela à l'impératrice Joséphine elle-même, qui manda auprès d'elle l'artiste et le diplomate, afin d'arranger cette grave affaire à l'amiable. La chaleur que le cardinal mettait dans ses discussions avait une cause singulière. Il avait entendu dire que jamais pape n'avait porté perruque, et il craignait, en renonçant à la sienne, d'annoncer des prétentions à la chaire de saint Pierre, dans le cas où le saint-siége serait devenu vacant. David n'avait cédé à aucune de ces considérations.

« Son Eminence, dit-il à M. de Talleyrand, doit s'estimer heureuse que je ne lui aie enlevé que sa perruque.

— Eh! bon Dieu! répondit M. de Talleyrand, je vous défierais bien de lui ôter quelque chose de plus remarquable. Et d'ailleurs, que vous fait, dans votre tableau, une perruque de plus ou de moins? rendez-lui la sienne, et qu'il n'en soit plus question.

— C'est justement pour cela que la tête du cardinal restera telle qu'elle est », répondit David, qui avait parfaitement compris les malicieuses paroles du ministre.

Enfin, Napoléon, à qui Joséphine raconta le même soir cette singulière contestation, donna, en quelque sorte, gain de cause à son premier peintre, en disant plaisamment à l'impératrice :

« Les raisonnements de Son Eminence n'ont ni queue ni tête. »

Le cardinal fut représenté sans perruque.

Le tableau du *Couronnement de Napoléon* est, dit-on, le plus grand des tableaux connus [1]. La plupart des figures de cette admi-

[1] Il a 30 pieds de longueur sur 19 de hauteur. Le tableau des *Noces de Cana*,

rable composition sont les portraits exacts des personnages les plus célèbres de l'époque. Les dispositions et l'arrangement des groupes sont d'autant plus fidèles, qu'une place fut ménagée à David dans une tribune, au-dessus du maître-autel de Notre-Dame, et que de là il put saisir parfaitement l'ensemble et les détails de la cérémonie. L'artiste avait préparé d'avance un plan du chœur de la basilique : aidé d'un programme qui lui donnait les noms de tous les acteurs importants de cette grande scène, il désigna, par des points, les divers groupes qui s'offraient à ses yeux. Plein de son sujet, l'artiste, en rentrant chez lui, traça l'esquisse qui devait le guider dans l'exécution [1]. Il y consacra trois années, presque toujours contrarié par les volontés, les exigences et les susceptibilités des personnages puissants qu'il avait à représenter, et qui tous auraient voulu choisir à leur gré la place et l'attitude qui les flattaient davantage. Enfin, au printemps de 1808, l'Empereur ayant appris que ce tableau était terminé, désigna un jour pour aller le voir avant l'exposition publique, et fit prévenir David de sa visite.

En effet, accompagné de l'impératrice, de plusieurs dames du palais, de quelques chambellans et des principaux officiers de sa maison civile et militaire, il se rendit, dans l'après-midi, à l'atelier du peintre, situé sur la place de la Sorbonne. Le ministre de l'intérieur et Denon, directeur du Musée, s'étaient joints à David pour recevoir LL. MM.

Napoléon regarda attentivement et en silence cette belle composition, qui réunissait tous les genres de mérite. Le petit nombre de ceux qui avaient pu la voir s'étaient déjà récriés de ce que le peintre avait fait de l'impératrice l'héroïne de son tableau. « Ce n'est

de Paul Véronèse, qu'on cite pour son extraordinaire grandeur, n'a que 28 pieds sur 16. Une copie du tableau du *Couronnement*, faite sous les yeux de David et retouchée par lui, passa en Angleterre en 1814, au retour des Bourbons; puis de là en Amérique, où elle fut consumée dans un incendie.

[1] Cette première esquisse à la plume, et lavée à l'encre de Chine, a été exposée à la vente de David, et achetée, par un amateur, 1,200 fr. Ce dessin a 16 pouces de largeur sur 9 1/2 de hauteur.

pas le couronnement de l'Empereur, avait-on dit, mais bien celui de l'Impératrice. » Ils devaient songer, cependant, que l'artiste, ne pouvant rendre à la fois le moment où Napoléon prend sur l'autel la couronne qu'il pose d'abord sur sa tête, et celui où il orne du diadème impérial le front de Joséphine, n'avait choisi, entre ces deux actions bien distinctes, qu'après avoir reçu les instructions de l'Empereur. Aussi Napoléon crut-il devoir donner une approbation éclatante à la disposition du sujet, tel qu'il avait été composé.

« C'est bien, dit-il, c'est très-bien, David !... *Je dirai même que ce n'est pas mal!* [1] Vous avez parfaitement rendu ma pensée. Vous m'avez fait chevalier français; je vous sais gré d'avoir ainsi transmis aux siècles à venir la preuve d'affection que j'ai voulu donner à celle qui partage avec moi le fardeau et les peines du gouvernement.

David se montra très-flatté d'entendre l'Empereur nommer les uns après les autres les principaux personnages représentés, dont la ressemblance tenait vraiment du prodige.

« Voilà bien Murat, avec son costume éblouissant, disait-il ;voilà bien cette belle tête dans laquelle il y a du Vésuve. Tout le monde reconnaîtra Cambacérès, quoique vous l'ayez représenté par derrière. Vous avez peut-être un peu flatté Talleyrand, qui a l'air de sortir du cadre et de venir à vous pour vous remercier. Fouché est effrayant de ressemblance; ces velours, ces satins, ces détails sont admirables... Que c'est grand ! que c'est beau! quel relief ont tous ces ornements! quelle vérité! Ce n'est pas une peinture; on vit, on marche, on parle dans ce tableau. »

Les regards de Napoléon se fixèrent ensuite sur la grande tribune du milieu, où étaient représentés sa mère, M. de Laville, son

[1] Cette locution de Napoléon, pour ceux qui ne connaissent ni son langage familier, ni ses tournures de phrases habituelles, semblera presque un jeannotisme ; et cependant cette locution était de sa part le *nec plus ultra* de l'éloge et de la satisfaction. Aussi ne l'employait-il que rarement, car on sait combien il était avare de louanges et de compliments.

premier chambellan, M. de Cossé, Mme de Fontanges, la maréchale Soult, etc.

« Ne vois-je pas un peu plus loin, derrière tout ce monde-là, le bon M. Vien? ajouta l'Empereur.

— Oui, Sire, reprit David, j'ai voulu rendre hommage à mon illustre maître en le plaçant dans un tableau qui sera, par son sujet, le plus important de mes ouvrages.

— Oh! oh! fit Napoléon d'un air de doute et en hochant la tête, c'est ce que nous verrons. »

Joséphine, à son tour, fit remarquer à l'Empereur avec quel bonheur l'artiste avait saisi et rendu le moment où il va lui placer la couronne sur la tête.

« Oui, répondit-il avec un regard indéfinissable de tendresse, l'instant est bien choisi, l'action est parfaitement indiquée; nos deux figures ne pouvaient être mieux, la tienne surtout. »

L'Empereur poursuivit l'examen du tableau dans tous ses détails, loua principalement le groupe du clergé italien placé près de l'autel, épisode inventé par le peintre pour aider à l'effet général; puis il reprit :

« La seule critique que je pourrais faire, mon cher David, est que vous n'ayez pas représenté le pape dans une action plus directe : j'eusse mieux aimé qu'il donnât sa bénédiction, et que le cardinal-légat tînt à la main l'anneau que je dois passer au doigt de ma femme. »

En ce moment, une des dames de la suite de Joséphine, ne croyant pas être entendue de l'artiste, dit tout bas à une autre dame placée à ses côtés, que David avait par trop rajeuni l'impératrice. David ayant entendu la remarque, se retourna doucement vers cette dame et lui dit à demi-voix et de manière à n'être entendu de nulle autre :

« Cependant, madame, je n'oserais vous engager à aller le lui dire. »

M. de Beaumont, frappé de l'éclat de lumière répandu sur le

groupe où se trouvaient le saint-père et le cardinal Caprara, dit à David :

« Lorsque vous avez produit cet effet merveilleux, monsieur, vous aviez sans doute un rayon de soleil sur votre palette? »

David salua sans répondre ; mais, d'un signe de tête bienveillant, Napoléon remercia le premier chambellan de sa femme du compliment flatteur qu'il adressait à son peintre favori. Puis il fit encore à celui-ci quelques observations, en prenant tous les ménagements pour ne pas froisser l'amour-propre de l'artiste, qui, malgré sa susceptibilité naturelle, les accueillit et les écouta toutes avec attention, en promettant de mettre à profit les avis que Sa Majesté voulait bien lui donner.

La visite de l'Empereur s'était prolongée : le jour qui baissait l'avertit qu'il était temps de se retirer. Toujours en contemplation devant le tableau et la tête couverte, Napoléon recula tout à coup de deux pas, et, avec une pose pleine de dignité, s'adressant à David, qui se trouvait alors un peu en avant, il lui dit d'une voix élevée, en ôtant son chapeau :

« David ! je vous salue !...

— Sire, reprit aussitôt le peintre profondément touché d'un tel hommage, je reçois le salut de Votre Majesté au nom de tous les artistes français, heureux et fier d'être celui auquel elle daigne l'adresser. »

Joséphine augmenta encore la vive émotion de David, en lui adressant quelques-uns de ces mots charmants qu'elle savait si bien dire et qu'elle plaçait avec tant d'à-propos. Puis l'artiste, assisté du ministre et de Denon, reconduisit Leurs Majestés jusqu'à leur voiture. Elle stationnait sur la place de la Sorbonne, entourée d'une foule immense, accourue de tous les côtés, dans l'espérance d'entrevoir l'Empereur et l'Impératrice. Avant de partir, Napoléon dit encore à David, avec un geste tout bienveillant :

« Merci, mon cher David, merci ; j'espère que vous me rendrez bientôt ma visite : adieu. »

Et tandis que David s'inclinait respectueusement en signe d'adhésion, un long cri de *Vive l'Empereur!* se prolongeait en suivant la voiture, qui déjà s'était perdue dans l'éloignement.

III

Quelques jours après cette visite, David se présentait au *petit lever* des Tuileries. A la suite de quelques propos sur le tableau du couronnement, Napoléon fit à son premier peintre sa question accoutumée :

« Eh bien! David, quel ouvrage occupe en ce moment vos pinceaux?

— Léonidas, Sire, toujours Léonidas; il y a plus de dix ans que j'y travaille.

— Pauvre sujet, mon cher, pauvre sujet; il y a plus de dix ans que je vous le répète! »

Puis, après un moment de réflexion, Napoléon ajouta :

« En vérité, je ne vous comprends pas : encore une fois, à quoi bon vous passionner ainsi pour des vaincus? La gloire, la grandeur, la justice ne sont jamais que du côté de la force et de la victoire. Ces trois cents Spartiates étaient des fous de prétendre lutter contre les trois cent mille soldats du roi de Perse; je dirai plus, c'étaient des rebelles, et, s'ils eussent existé de mon temps, je les eusse fait fusiller comme un tas de va-nu-pieds... Cependant il faut être juste, tous se sont fait tuer en braves gens, c'est ce qui me raccommode un peu avec eux; mais la résistance inutile est, en certains cas, plus qu'une *bêtise*, elle est un crime. Le monde ne se compose que de forts et de faibles : les premiers sont destinés à commander, les seconds à obéir. Tout peuple qui ne sait ou ne peut se défendre contre un conquérant, et qui n'a pas même le courage de lutter avec lui, mérite d'être écrasé d'abord et dominé ensuite. Croyez-moi, David, laissez là votre Léonidas, qui n'est qu'un sot

entêté, et reproduisez sur la toile un de nos beaux faits d'armes, celui que vous voudrez ; parbleu ! vous n'aurez que l'embarras du choix. Voyez la *Révolte du Caire*, les *Pestiférés de Jaffa*, et une foule d'autres choses tout aussi admirables... Ah ! ah! Gros, Guérin, Gérard... ceux-là sont dignes d'être vos élèves ! »

Cette sortie véhémente de Napoléon n'étonna pas David ; il comprit seulement que, pour se maintenir dans les bonnes grâces du chef du gouvernement, il fallait abandonner, pour le moment, son sujet de Léonidas et se rejeter sur ceux de l'époque contemporaine. A cette occasion, on prétendit que David, par la nature de son caractère peu courtisan, s'était attiré la disgrâce de Napoléon : c'est une erreur. Tous les rapports de l'artiste avec l'Empereur prouvent le contraire; mais il n'en fut pas de même, il est vrai, avec quelques-uns des membres de la famille impériale, dont les portraits furent, pour ainsi dire, imposés à son magique pinceau : celui de la princesse Borghèse a été du nombre ; les exigences , les caprices et les inexactitudes de cette sœur de Napoléon, durant deux années entières, firent perdre beaucoup de temps à l'artiste, et finirent par lui donner tant d'humeur, qu'il ne voulut jamais consentir à terminer ce portrait, malgré toutes les instances que lui fit son ami Denon; on dit même que dans un moment de dépit il déchira l'ébauche déjà très-avancée, et la jeta au feu [1]. Pauline s'en plaignit amèrement à son frère, qui, connaissant bien le caractère de sa sœur, prit le parti de son premier peintre en répondant froidement :

« Madame, si les jolies femmes ont des caprices, les grands artistes en ont aussi : Je n'y puis rien. »

David était fort lié avec Canova; et lorsque celui-ci était à Paris, ils se voyaient souvent. Tous deux allaient quelquefois chez l'Empereur à l'heure de son déjeuner. Napoléon aimait à les entendre causer, et lui-même se mêlait à leur conversation en badinant; mais

[1] David a cependant laissé de la princesse Borghèse un petit croquis fait de souvenir, de profil et au crayon noir. Il fut composé quelque temps après la mort de cette sœur de l'Empereur, et lorsque l'artiste était en exil.

lorsqu'ils venaient à parler sérieusement de leur art, quand leur chaleureuse imagination s'exaltait, ce n'étaient plus les mêmes hommes; ils se grandissaient, ils s'identifiaient avec ces héros de l'antiquité que savaient ressusciter le pinceau de l'un et le ciseau de l'autre. Alors Napoléon les écoutait attentivement et adoptait souvent leurs idées pour l'embellissement de la capitale. Un jour que, dans une de ces causeries intimes, l'Empereur reprochait en souriant au prince des sculpteurs modernes de n'être qu'un paresseux, Canova lui répondit :

« Sire, ceux qui veulent laisser après eux quelque chose de durable conçoivent rapidement, mais exécutent avec lenteur.

— C'est vrai, dit Napoléon, vous pourriez souvent vous reprocher un coup de ciseau donné trop vite : le maillet doit être lent à frapper; mais, ajouta-t-il, comment avez-vous pu inventer des formes aussi divines?

— Sire, je n'invente jamais, je copie la nature ; seulement, je lui aide quand elle n'est pas en rapport avec ma pensée; ainsi, je ne pourrais sculpter un ongle si je n'avais un modèle d'ongle devant moi.

— Allons donc! fit l'Empereur avec incrédulité.

— Sire, dit David, qui voulait soutenir l'opinion de son ami, Canova a raison; moi-même je ne puis rien faire sans modèle.

— Allons donc! encore une fois, s'écria Napoléon, qui, sans doute, voulait s'amuser un peu aux dépens de David; vous n'oseriez pas peindre un manche à balai sans aller emprunter celui de votre cuisinière, et vous le planteriez là, devant vos yeux? allons donc, vous dis-je!

— Certainement! Sire, répondit David le plus sérieusement du monde.

— Les manches à balai peuvent poser quand on fait leur portrait, reprit Napoléon avec le même sang-froid; ils en ont le loisir; quant à moi, cela me serait impossible; et, sur ce point, je serais comme ma sœur Pauline, je n'aurais guère de patience.

— C'est pour ce motif, Sire, qu'aucun de nous n'a jamais osé demander à Votre Majesté qu'elle lui fît la faveur de poser.

— Et messieurs les artistes ont parbleu raison de ne me pas demander cela!

— Cependant, Sire, il en est quelques-uns qui peuvent se flatter d'avoir reproduit assez heureusement vos traits.

— Oui, à la manière des figures de cire de Curtius que l'on montre à la foire de Saint-Cloud, dit Napoléon gaiement.

— Pas précisément, Sire, reprit Canova, bien aise, à son tour, de venger son ami des sarcasmes de l'Empereur, mais à la manière de David, premier peintre de Votre Majesté.

« Bah! fit Napoléon d'un air étonné, et en jetant sur David un regard interrogateur; je serais enchanté que vous me fissiez voir cela, messieurs, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion de ma part à le demander, ajouta-t-il, faisant un petit salut qui avait quelque chose de sardonique.

— Sire, reprit David en s'inclinant avec respect, demain Votre Majesté sera satisfaite.

— David, vous l'avez dit : *satisfaite* est le mot, j'en suis persuadé. »

Napoléon avait accompagné ces dernières paroles d'un geste et d'un sourire charmants : les deux artistes se retirèrent.

L'année précédente, le marquis de Douglas avait fait demander à David un portrait de Napoléon. L'artiste avait peint l'Empereur en pied et de grandeur naturelle; il est dans son cabinet, debout et représenté au moment où il quitte son bureau après avoir passé la nuit au travail, comme l'indiquent les bougies presque entièrement consumées. De tous les portraits de l'Empereur, celui-ci fut le plus vanté, du moins pour la ressemblance de la tête. Avant de le livrer à l'acquéreur, l'artiste le fit donc porter aux Tuileries et le présenta à Napoléon, qui en fut enthousiasmé.

« Vous m'avez bien deviné, mon cher David, dit-il après lui avoir adressé les compliments les plus flatteurs; le jour, je m'occupe

du bonheur de mes sujets, et la nuit, je travaille pour la gloire de la France; seulement, il me semble que vous m'avez fait les yeux trop fatigués; c'est une erreur, mon cher; travailler la nuit ne me fatigue pas, moi; au contraire, cela me repose. Je n'ai jamais le teint plus frais le matin, que lorsque je ne me suis pas couché la nuit précédente... Pour qui ce portrait? demanda-t-il avec curiosité; qui vous l'a commandé? ce n'est pas moi...

— Sire, il est destiné au marquis de Douglas. »

A ce nom, l'Empereur fit un mouvement brusque, et s'écria en fronçant le sourcil :

« Comment, David!... c'est pour un Anglais?

— Sire, c'est pour un des plus grands admirateurs de Votre Majesté...

— Cela se peut, mais je n'en crois rien, interrompit sèchement Napoléon.

— Pour l'homme qui apprécie le mieux les artistes français, continua David.

— Après moi, monsieur, interrompit encore Napoléon avec plus de sécheresse et de brusquerie qu'auparavant. David, reprit-il d'un ton plus calme, je vous achète ce portrait.

— Sire, il est vendu.

— David, fit Napoléon avec douceur, je veux ce portrait; je vous en donne 30,000 francs.

— Sire, je ne puis le céder à Votre Majesté. »

Et en baissant les yeux, le peintre fit un geste qui signifiait que déjà il avait reçu le prix de son œuvre.

« David, dit encore l'Empereur qui s'animait de plus en plus, je ne veux pas que ce portrait aille en Angleterre, entendez-vous? il n'ira pas. Je rendrai à ce marquis son argent.

— Sire, balbutia timidement David, Votre Majesté ne voudrait pas me déshonorer. »

A ces mots, les joues de l'Empereur pâlirent, ses lèvres se crispèrent et devinrent bleues.



Imp. Claye, Taillefer et Comp.

NAPOLÉON ET DAVID.

« Non certes! je ne le voudrais pas, s'écria-t-il, quand même ce serait chose en mon pouvoir; mais ce que je ne veux pas non plus, c'est que ceux qui se font gloire d'être les ennemis de la France, puissent jamais se vanter de m'avoir possédé chez eux, même en peinture... Ils n'auront pas ce portrait, vous dis-je! »

Et, au même instant, Napoléon lança un violent coup de pied au milieu du tableau et creva la toile, en répétant encore avec une sorte d'exaspération :

« Ils ne l'auront pas!... »

Puis il sortit du salon sans ajouter une parole, en laissant tous ceux qui étaient présents stupéfaits et terrifiés [1].

Le surlendemain de cette scène, David était mandé au déjeuner de l'Empereur. Aussitôt que Napoléon aperçut son premier peintre, il quitta le petit guéridon devant lequel il était assis, et courut au-devant de lui. Il lui prit la main et la lui serra sans mot dire. David, qui comprit toute la pensée du souverain, ne répondit qu'en appliquant ses lèvres sur la main que l'Empereur lui abandonnait.

« Mon cher David, assurez-moi que vous ne m'en voulez pas, dit-il bien bas et d'une voix pleine d'émotion.

— Ah! Sire!... furent les seuls mots que l'artiste put prononcer, ses larmes l'empêchant d'en dire davantage. »

Lorsque son attendrissement se fut calmé, Napoléon lui parla de divers projets qu'il avait conçus; il désirait surtout réunir dans le Musée tous les tableaux que David avait exécutés jusqu'alors.

« L'Italie, ajouta-t-il, possède la galerie de Raphaël, la galerie de Michel-Ange; je veux que la France me doive la galerie David. »

Après les remerciements que commandait une pareille ouverture, David répondit à l'Empereur :

« Sire, je crois qu'il est impossible de former cette collection;

[1] Ce tableau, raccommodé et restauré par David lui-même, est aujourd'hui en Angleterre, chez le marquis de Douglas, qui le reçut un peu plus tard qu'il ne l'aurait désiré. Avant de le livrer, le peintre en fit quatre copies : l'une d'elles est devenue la propriété de M. Huybens, à Paris.

mes ouvrages sont trop dispersés et appartiennent à des amateurs trop riches pour qu'ils veuillent s'en dessaisir : ainsi, par exemple, je sais que le propriétaire de la *Mort de Socrate*, M. Trudaine, met une grande importance à conserver ce tableau.

— Nous l'obtiendrons en le couvrant d'or... Combien vous l'a-t-il payé ?

— 20,000 francs, Sire.

— Offrez-en 40,000, et allez, s'il le faut, jusqu'à 200,000 francs, je vais vous les donner. »

Ce tableau avait été commandé pour 12,000 fr.; mais M. Trudaine l'avait payé 20,000, pour témoigner sa satisfaction à l'auteur. Le propriétaire refusa l'offre des 40,000 francs; une seconde offre de 60,000 ne fut pas mieux accueillie.

« Ce refus me flatte, lui dit David; mais je dois insister, j'ai ordre de l'Empereur d'aller jusqu'à 200,000 francs.

— Je les refuse, lui répondit froidement M. Trudaine, et je vous prie de faire respectueusement entendre à l'Empereur que je mets votre ouvrage au-dessus de toutes les offres qui pourraient m'être faites, quand même on me proposerait deux millions. D'ailleurs, si je faisais le sacrifice de ce tableau à Sa Majesté, je voudrais que ce sacrifice fût gratuit de ma part; mais... je ne le puis pas. »

David rendit compte à Napoléon de l'inutilité de ses tentatives. Alors l'Empereur lui dit, avec ces manières et cette voix auxquelles personne ne pouvait résister :

« Dites-lui que je l'en prie, et qu'en me cédant votre Socrate pour 300,000 francs, il me fera plaisir.

— Sire, reprit David avec timidité, je suis certain qu'il refusera.

— Il refusera, dites-vous ! demanda Napoléon en s'agitant sur son fauteuil. Alors, s'écria-t-il d'une voix éclatante en se levant brusquement : dites-lui que je le veux ! »

Et ces paroles furent accompagnées d'un geste et d'un regard impossibles à décrire.

« Alors, répéta à son tour David, en homme de cœur, et avec

toute la dignité d'un grand artiste, il dira, lui, qu'il ne le veut pas!... car ce tableau est son bien et sa propriété. »

Le peintre, en s'inclinant, s'apprêtait à sortir, lorsque Napoléon le retint par le bras ; et, passant la main sur son front, comme pour effacer de son souvenir une idée désagréable, il dit à David, d'un ton pénétré :

« C'est vrai, mon ami, j'ai tort ; j'allais encore recommencer la scène de l'autre jour. Que voulez-vous? je suis jaloux de la gloire des artistes français ; je voudrais que moi et mon Musée nous pussions posséder seuls vos chefs-d'œuvre. Au surplus, je vous sais gré de m'avoir rappelé que je dois savoir, mieux que personne, respecter la propriété. Adieu, David, oublions l'un et l'autre tout ceci. »

Cette première difficulté empêcha Napoléon d'exécuter son projet. Mais, le lendemain de cet entretien, David recevait le brevet de commandeur de la Légion-d'Honneur, avec le titre de baron de l'Empire, et prenait pour armoiries celles que l'Empereur avait lui-même indiquées : une palette de sable placée sur un champ d'or, avec le bras du vieil Horace, tenant les trois épées qu'il destine à ses fils.

Au milieu de cette gloire, comblé d'honneurs par Napoléon, son protecteur et son ami, exalté par l'admiration nationale, David fut surpris et frappé tout à coup par la politique inexorable de la Restauration. Il dit adieu à son pays, et alla finir ses jours sur une terre étrangère. Réfugié à Bruxelles, ville presque française, il put apercevoir, du lieu de son exil, les nouvelles limites imposées à son pays, et, par l'heureuse illusion de son âme patriotique, se croire encore habitant de cette belle France qu'il avait illustrée!... Napoléon mourut plus malheureusement que lui.

HÉBERT.

1798.



I

Ce que je vais vous dire n'est point un conte fait à plaisir : c'est une biographie vraie, bien qu'elle soit contemporaine.

L'homme dont j'ai à vous parler, je l'ai vu, j'ai entendu de sa bouche le récit des événements de sa vie. Je n'ai fait que mettre en ordre mes impressions et mes souvenirs [1].

Depuis longtemps 89 était débordé : trois assemblées et une monarchie étaient tombées pêle-mêle dans le gouffre béant de la révolution. A l'intérieur, une politique terrible promenait encore sur les places publiques son niveau d'acier. Le Directoire continuait la Convention qu'il avait tuée, mais le pays n'était pour rien dans ses mesures de terreur ; ce n'était plus le fanatisme de la liberté, ce n'était plus la foi... ; c'était la peur. Au dehors, la France reposait avec orgueil ses regards fatigués sur les plus jeunes et les plus no-

[1] Nous devons cette nouvelle à l'obligeance de notre ancien camarade du Lycée impérial, M. Ch. Dupeuty, auteur du drame si palpitant d'intérêt et si national de *Napoléon à Schœnbrunn et à Sainte-Hélène.*

(*Note de l'auteur.*)

bles de ses enfants : quatorze armées, sorties des flancs généreux de la mère patrie, opposaient des soldats improvisés aux vieilles bandes de l'Europe ; là aussi sans doute coulait un sang généreux ; mais là au moins on ne jugeait pas, on se battait.

Tous ces corps, officiers et soldats, se composaient presque entièrement de volontaires, et parmi ces jeunes aventuriers était l'homme obscur qui a donné son nom à cet article. *Hébert* faisait partie de cette première armée d'Italie qui resta trois ans dans les Alpes, sous Dumerbion, Kellermann et Schérer.

Au premier cri : *A la frontière!* il s'était mis en route, tambour battant, au son d'une musique fort belle, mais fort mal exécutée ; et, comme le cornet à piston n'était pas encore inventé, il figurait lui-même, en qualité de fifre, à la tête de la colonne, écorchant noblement les oreilles des patriotes, depuis la capitale jusqu'au quartier-général de l'armée des Hautes-Alpes.

De son propre aveu, l'enthousiasme se refroidit un peu dans son cœur la première année de sa station dans les montagnes ; mais il était à la fois brave et industrieux ; il montrait à danser au son de son instrument favori, et il cumulait même, l'ambitieux, ces joyeuses fonctions de *maestro* avec celles de barbier de la compagnie. L'or et l'argent n'étaient pas communs à l'armée des Alpes, pas plus dans les goussets que sur les uniformes, et pour comble de malheur, les assignats ne passaient pas. Mais comme Hébert avait lu, je ne sais où, que les peuples primitifs méprisaient la monnaie, qu'ils ne savaient pas fabriquer, et faisaient le commerce par échange, il appliqua ce système des premiers âges aux vices de la civilisation.

Il enseignait donc volontiers le pas de basque pour une ration d'eau-de-vie, et il faisait la barbe pendant huit jours moyennant une ration de pain de munition : ce n'était pas cher. Pourtant ce genre de commerce pensa lui devenir fatal : il manqua d'être fusillé comme recéleur, un jour qu'un adjudant de mauvaise humeur trouva dans son sac une poule *maraudée ;* Hébert tenait cette innocente femelle

du coq gaulois, d'un Parisien auquel il avait enseigné à danser la gavotte. Par bonheur, l'adjudant était à jeun depuis deux jours : il mangea généreusement le corps du délit, et les preuves matérielles manquèrent devant le conseil de guerre.

Hébert prenait donc son métier de héros en patience; mais il faut le dire pourtant, quand il était en faction sur ces cimes brûlées par le soleil du jour, et glacées par les brises de la nuit, il lui arrivait de répéter plus d'une fois :

« Diable! c'est superbe la gloire, mais c'est *embêtant.* »

Que voulez-vous? c'était un blasphème, ou au moins un barbarisme; mais ce pauvre garçon, qui criait « Vive la patrie! » ne savait pas bien au juste ce que c'était qu'une patrie; son intelligence ne concevait pas bien pour qui et pourquoi il se vouait à cette dure profession de soldat; il lui fallait un objet plus net, plus distinct, pour l'attacher à toujours. Le moment n'était pas éloigné où son dévouement allait trouver à qui s'adresser, où sa vie tout entière devait se confondre dans une autre existence supérieure à la sienne, où le Séide, en un mot, allait trouver son Mahomet.

II

Or, vers le mois de mars 1796, il arriva à cette armée, oubliée dans les rochers de la Ligurie, un jeune officier-général. Il était petit, brun, et de cette pâleur jaune si commune aux tempéraments lymphatiques : rien, dans l'extérieur du nouveau venu, ne plaisait à l'œil, au premier abord, si ce n'était une main blanche et soignée qu'il avait déjà fort belle.

Un étranger se serait donc étonné que le Directoire, qui avait à produire tant d'hommes nouveaux, dont la force herculéenne égalait le courage, eût précisément choisi, pour retremper le moral d'une armée nue, sans pain et sans munitions, ce petit Corse dont la frêle constitution semblait ne pouvoir résister à deux nuits de

bivouac. Et pourtant, tandis que cet homme promenait son regard calme et scrutateur sur ces glorieux débris de l'armée d'Italie, et qu'il recevait le commandement des mains inhabiles de Schérer, le soldat faisait retentir l'air de ses acclamations, et les échos des Alpes durent porter jusqu'aux avant-postes de Beaulieu le cri de *Vive le général Bonaparte!* C'est que le soldat se souvenait du siége de Toulon, de la première campagne du Piémont, et, sans confiance dans ses généraux, il acceptait comme une espérance celui que bientôt il ne devait plus appeler que le *petit caporal*. Aussi, comme on s'était fait brave pour le recevoir! comme cette affreuse misère d'uniformes en lambeaux était devenue tout à coup riche de propreté! La compagnie d'Hébert, entre autres, se faisait remarquer par la coquetterie des queues et de la barbe : il convenait modestement lui-même qu'il s'était surpassé. Bonaparte, à qui rien n'échappait, éprouva une satisfaction visible de cet amour-propre physique de l'armée : le soldat découragé était redevenu homme ; il ne pouvait cacher son dénûment, mais il avait trouvé moyen de s'en faire une parure ; c'était pauvre, bien pauvre ; mais c'était sublime de misère.

Quelques dignes et simples paroles échappèrent au jeune général, quelques-uns de ces mots dont il possédait déjà le secret ; il accola de nobles épithètes à ces fragments d'uniformes si bien portés. Or, comme en ce moment il s'était arrêté devant le rang d'Hébert, le barbier-soldat prit cela directement pour lui ; et, quoiqu'il fût interdit de parler dans les rangs, il se permit de dire assez haut :

« Voilà un général qui s'y connaît, et celui qui a l'honneur d'être son perruquier est un être bien heureux. »

Bonaparte sourit, regarda fixement le volontaire ; mais il ne demanda pas son nom. Peut-être avait-il pensé un moment à combler les vœux du pauvre diable, mais ces fonctions ambitionnées étaient remplies auprès de lui par un domestique qu'il aimait beaucoup ; il passa donc sans dire mot. « Enfoncé », dit tout bas Hébert, et, comme on venait de rompre les rangs, il fit un immense jeté-battu

en forme d'ailes de pigeon, dans l'exécution duquel il entrait certainement plus de dépit que de légèreté.

« Imaginez-vous, disait Hébert, quand il en était à raconter cette partie de sa vie, imaginez-vous que, quinze jours après, je ne sais pas comment le petit caporal avait fait, ni nous non plus ; mais nous étions descendus en Italie sur le dos des Autrichiens, comme sur une montagne russe ; nous avions tous des habits neufs, des souliers neufs, dës plumets neufs, de la *vraie* argent dans le gousset, et nous consommions le riz, le vin et le macaroni à discrétion ; sans compter les Italiennes qui étaient beaucoup plus belles et pas si cruelles que les ours de leurs montagnes. C'étaient des étapes du bon Dieu ! »

Nous abrégeons le bulletin pour arriver à l'époque où le grand homme et l'homme obscur vont faire enfin connaissance.

III

C'était après Roveredo, Bassano et Saint-Georges; l'aide de camp Marmont était allé porter au Directoire les drapeaux autrichiens ; et, toute la ligne bien gardée, l'armée était au repos, tandis que Bonaparte se délassait, à Milan, des fatigues de la guerre, par ces travaux administratifs qui sont devenus des monuments impérissables. De temps à autre, pourtant, il s'échappait, montait à cheval, et allait promener l'œil du maître sur les cantonnements épars.

Les plus heureux, parmi les divers corps, avaient été logés dans les villes ; mais, dans un pays où le fanatisme pouvait, à chaque instant, appeler les populations à la révolte, on campait plus généralement, et cela au milieu des faisceaux d'armes, prêts à répondre par le bruit du canon aux cloches des *Pâques véronaises*. C'étaient partout des hameaux, des villages de bois; chaque escouade avait sa cabane ornée de toutes les allégories si familières à l'esprit du soldat.

On admirait ici des boutiques, là des bals champêtres, des cafés, des traiteurs ; tout cela décoré d'enseignes et de noms empruntés au boulevard du Temple, aux Champs-Elysées et au Palais-Royal. On aurait dit la *Fête des Loges* au milieu des plaines de la Lombardie.

En parcourant ces campements si animés et si variés, le général en chef jeta les yeux sur une des boutiques les plus apparentes, dont la façade se faisait remarquer par une superbe couche de bleu clair sur laquelle l'artiste avait ingénieusement appliqué des étoiles en papier d'or ; c'était d'un luxe insolent. Au-dessus de la porte, sur le même fond bleu, étaient découpées, en papier d'argent, des lettres qui formaient l'enseigne suivante : *Au Rasoire d'honneure Hébert-perruquetier*. L'inscription était surmontée de l'instrument désigné, soutenu et suspendu au moyen d'une faveur tricolore.

Le général, en lisant ces mots burlesques, fronça le sourcil : il convient d'en dire le motif.

Depuis quelque temps, Bonaparte avait institué des sabres et des fusils d'honneur, qui devenaient la récompense d'une action d'éclat, et il savait que ses rivaux de l'armée du Rhin avaient cherché à tourner cette institution en ridicule ; entre autres plaisanteries, il lui était revenu que Moreau avait décerné à son cuisinier *une casserole d'honneur*. Or, il crut voir quelque analogie entre ce fait, qui lui avait été rapporté, et l'inscription qu'il avait sous les yeux ; il donna donc l'ordre qu'on fît venir le propriétaire de la cabane, et voulut l'interroger lui-même.

« Ton nom ?

— Hébert, comme mon père et ma mère.

— N'as-tu pas fait partie de l'armée du Rhin ?

— Jamais. Volontaire d'Italie, j'aime mieux ça.

— Pourquoi t'es-tu permis de te moquer, par cette ridicule inscription, des armes d'honneur que j'accorde aux plus braves de mes soldats ?

— Citoyen général, je le jure par le firmament, qui est de la

couleur de ma boutique, s'il y a une plaisanterie là-dessous, elle n'est pas de moi, elle est de mes camarades.

— Explique-toi, si tu n'aimes mieux la prison.

— J'aime mieux m'expliquer. Voilà la chose : Il y a de ça trois semaines; avant le campement, je me trouvais en train de raser à l'ambulance un grenadier de la 32e demi-brigade, qui avait été un peu égratigné à Lodi, et qui allait reprendre son service. Mais, comme de raison, il voulait se parer pour la fête, et ne pas se présenter en négligé aux Autrichiens.

— Au fait.

— Il était donc assis sur une borne, vu qu'il n'y avait pas de chaises, et je le rajeunissais pendant qu'on se battait à deux cents pas de là.

— Abrége, abrége.

— Il avait déjà la moitié de la figure supérieurement rasée, et j'attaquais l'autre côté... Mais ne voilà-t-il pas qu'il nous arrive, à une toise de nous, une grenade ou un obus des autres, qui nous couvre de terre des pieds à la tête...

— Le grenadier n'a pas bougé, j'en suis sûr.

— Ni moi non plus, citoyen général... C'est-à-dire, si, j'ai bougé, au contraire. « Ne vous dérangez pas, camarade », que je dis à l'ancien; et là-dessus je m'approche de l'obus, j'en arrache la mèche, je l'éteins sous mon pied, et je reviens achever mon homme, sans lui faire seulement une goutte de sang. C'est d'après ça que les camarades ont cru devoir me rendre l'hommage que vous voyez au-dessus de ma cabane; voilà la vérité, citoyen général, la vérité vraie, aussi vrai que vous vous appelez le petit caporal. »

Bonaparte n'avait pu contenir un mouvement de joie, car il venait de trouver un de ces hommes de fer dont il aimait à s'entourer, quel que fût le grade ou l'emploi qu'il destinât à chacun d'eux auprès de sa personne.

« Tu ne trembles pas facilement, à ce qu'il paraît?

— Comme vous voyez, général.

— Eh bien, Hébert, viens me trouver à Milan. »

Et il piqua des deux.

« Qui est-ce qui veut ma baraque, mon sabre, mon fusil? Qui est-ce qui veut mon argent? Oh! eh! les camarades, partagez-vous tout, excepté le rasoir d'honneur. Cherchez un barbier pour la compagnie, j'ai ma pratique, moi; je vais à Milan; je vais raser le p'tit caporal. Vive le p'tit caporal! »

Tels étaient les cris et mille autres plus extravagants encore que faisait entendre, après le départ du général, notre nouveau parvenu; et, après avoir grisé tous ceux qu'il rencontra, y compris le grenadier de Lodi; lui-même, plus ivre encore de joie que de vin d'Italie, partit pour Milan au grand galop, sur un vieux cheval de réforme qu'il avait acheté huit francs.

Quelques jours après, Hébert était logé dans les communs d'un beau palais; convenablement vêtu à la bourgeoise, et d'une gravité sérieuse qui sentait d'une lieue les fonctions qu'il remplissait: il était définitivement attaché au menton du général. Plus tard, le reste de la tête lui fut également dévolu, par la retraite du coiffeur en titre, et aucune expression ne saurait dire les bouffées d'orgueil qui lui montèrent alors au cerveau: Masséna n'était pas son cousin! Malheureusement, pour donner une idée de l'état de son âme à cette époque de sa vie, il n'a pas écrit de Mémoires, et on n'a retrouvé que des fragments épars des lettres qu'il adressait à son vieux père.

En voici un échantillon:

« De notre quartier-général de Milan, le 6 octobre 1796.

« Mon cher père, nous venons encore d'envoyer douze millions à ce scélérat de Directoire. Je vous envoie, par la même occasion, sur mes économies, trois louis pour faire le garçon.

« Le 10. — Je saisis l'occasion, mon cher père, d'une caisse de tableaux de M. Raphaël, et d'une foule d'autres particuliers que nous expédions à Paris, pour vous adresser mon portrait et celui du héros pour lequel je me ferais couper la queue s'il le fallait. J'ai profité du

dessin que vous m'avez fait apprendre pour le peindre moi-même, en pied et assis, au moment où je lui fais la barbe, etc., etc.

« Du 3 novembre. — Il paraît que les Autrichiens n'en ont pas encore assez, car ils recommencent ; mais nous allons monter à cheval. Soyez calme.

« Du 14. — Ça chauffe, mon cher père. Le général Vaubois s'entortille depuis quelques jours ; il n'y a pas besoin de longue-vue pour voir ça. Aujourd'hui j'ai eu peur... pas pour moi, s'entend ! mais pour celui qui est mon autre père. Le petit caporal a eu deux chevaux blessés sous lui, et les balles sifflaient que c'était une bénédiction : s'il y en a une pour lui à l'avenir, je la demande pour moi au bon Dieu. »

Les autres débris de lettres ne signifient rien, ou ne présentent aucun sens, à l'exception du dernier :

« Enfin, nous avons signé le traité de Campo-Formio, disait-il ; vous verrez ça, papa ; *nous* avons donné la paix à l'Europe, et *nous* partons demain : par exemple, je ne sais pas à quelle heure, mais ce sera de bon matin, car je suis commandé pour une heure après minuit. »

Hébert suivit le général en chef à Rastadt, puis à Paris, et descendit avec lui rue Chantereine.

Hors de son service, le valet de chambre-coiffeur aimait à s'arrêter dans les lieux publics, sur les boulevards, et là, se mêlant aux groupes, partout il entendait l'éloge de son maître. Il est vrai qu'il n'aurait pas fallu que quelque citoyen malavisé eût l'air même d'en penser mal : Hébert aurait compromis sa dignité. Heureusement un tel malheur n'était pas à craindre, car jamais popularité ne fut portée à un plus haut degré ; depuis MM. les directeurs, si jaloux de sa gloire, jusqu'au dernier homme du peuple qui en était si reconnaissant, le nom de Bonaparte était vraiment l'objet d'un culte national. Et, en rentrant à l'hôtel, Hébert se disait comme doutant encore de son bonheur :

« Et c'est moi qui ai l'honneur d'accommoder cette tête-là ! Ce n'est pas possible, c'est un rêve. »

Aussi, qu'on fût venu lui offrir des monceaux d'or pour remplir le même office, même auprès du Grand-Turc, il aurait refusé avec indignation. Ses mains devaient être pures de tout autre contact, et il ne se permettait même pas de se raser lui-même : il avait son perruquier.

IV

« Terre ! » crient de toutes parts les matelots en vigie sur l'*Orient*, le *Franklin*, le *Peuple-Souverain*, la *Sérieuse* et le *Tonnant*, qui formaient l'avant-garde de l'escadre française... « Terre ! terre ! » répètent sur la seconde ligne et l'arrière-garde de la flotte, les équipages du *Spartiate*, de la *Diane*, du *Guillaume-Tell*, de l'*Aquilon*, du *Généreux* et de la *Justice*. « Terre ! terre ! terre ! » redisent les trente mille voix des vainqueurs d'Arcole et de Rivoli; et les tambours battent aux champs, les trompettes font résonner leurs fanfares, et la *Marseillaise* donne un concert aux hôtes étonnés de la Méditerranée : l'armée d'Italie est devenue une armée navale, et le petit caporal est passé grand-amiral.

On est devant Malte; les chevaliers de Jérusalem voient flotter devant leur rocher les larges plis du pavillon tricolore, et l'île inexpugnable devient la conquête de la République, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Au large, toutes voiles dehors, l'escadre continue bientôt sa marche audacieuse : la fortune dérobe tous ses mouvements à l'amiral Nelson, et bientôt Bonaparte, la main appuyée sur la large épaule de Kléber, saute sur cette terre d'Égypte, objet de ses rêves et de son ambition.

Hébert, comme on le pense bien, avait suivi son général sans savoir où il allait, sans le demander jamais, mais content et glorieux, parce qu'il était avec lui. Sa position s'était sensiblement améliorée sous le rapport des appointements, et surtout sous celui de l'a-

mour-propre; car le général, dans ses mouvements de bonne humeur, lui adressait souvent la parole. Un jour même, il lui avait publiquement tiré l'oreille; c'était un témoignage tout spécial de sa faveur. Donc, une fois entre autres, au Caire, ou à Alexandrie, le dialogue suivant s'établit entre nos deux héros :

« Eh bien! Hébert, que penses-tu de ce pays-ci?

— Citoyen général, je trouve qu'il y fait très-chaud; mais comme vous avez aussi chaud que moi, je ne dis rien.

— Et les Pyramides?

— C'est bon pour écrire son nom, comme au belvéder du Jardin des Plantes.

— Et les habitants?

— Ces indigènes n'ont pas assez de cheveux, et beaucoup trop de barbe.

— Et les Mamelucks?

— Excusez, général, mais je ne peux rien en dire, vu que vous avez jugé à propos d'en prendre un à votre service ; ce petit Arabe de Roustan...

— Silence, Hébert; vous êtes jaloux, ce n'est pas bien. C'est un essai que j'ai voulu faire; les Mamelucks sont de braves cavaliers, j'en veux avoir un escadron dans mon armée ; ce sera un beau trophée à rapporter en France. »

Hébert ne souffla pas le mot, essuya soigneusement des rasoirs de la plus grande finesse, les serra dans un nécessaire de vermeil qui portait le chiffre de Joséphine Beauharnais, et, son service terminé, il se retira respectueusement. Pourtant ses traits étaient bouleversés, car ce n'était jamais sans une rage concentrée qu'il parlait de Roustan; une haine instinctive en avait fait pour lui l'objet d'une antipathie insurmontable. En sortant, il trouva le Mameluck couché en travers de la porte, sur un tapis de peaux de lions. Un moment l'envie de le broyer sous les pieds lui traversa la cervelle; heureusement que cette idée ne fit que passer.

L'Égypte fut dure au soldat de Bonaparte, dure au matelot de

Brueys, dure à la France dont les braves enfants crièrent en vain : Patrie ! dans ces affreux déserts.

Tout souffrait, tout mourait au souffle empesté de Jaffa : le général comme le simple cavalier, le médecin comme son malade, l'ennemi comme son ennemi; terrible égalité du malheur qui devait se renouveler, douze ans plus tard, sous le ciel glacé de la Russie.

Pendant ces rudes épreuves, Hébert ne pensait pas même à être malade; il s'apercevait à peine que le sang sortait de ses yeux, que sa bouche altérée ne buvait que du sable en traversant le désert. Le regard attaché sur son général, il avait inventé des soins nouveaux pour diminuer ses fatigues, pour donner à son corps une force égale à celle de la grande âme qui l'habitait. Quand, après une marche pénible, brûlante, homicide, il était trompé, comme toute l'armée, par ce prestige du mirage qui vous fait voir à l'horizon de riantes et fraîches campagnes, il sautait de joie, riait comme un enfant, puis il ajoutait :

« Oh ! comme mon général va goûter un doux repos sous cet ombrage ! »

Enfin, ni la peste dont le sauva Desgenettes, ni une balle turque qui lui fracassa la mâchoire à Saint-Jean-d'Acre, ne purent lui faire peur, lui arracher une plainte, une larme; mais un événement affreux, une blessure plus cuisante que toutes celles du sabre des Mamelucks, devaient bientôt déchirer ce cœur si dévoué.

Un matin, l'on apprit que le général Bonaparte venait de s'embarquer pour la France avec Berthier, Lannes, Marmont, Murat; il avait emmené avec lui Roustan!!!... et lui, lui Hébert, il l'avait oublié !

Pour la première fois de sa vie, il pleura; sa raison parut l'abandonner, sa blessure se rouvrit, et il fit une maladie longue et dangereuse. Quand il fut guéri, Kléber, qui l'aimait, voulut se l'attacher.

« Merci, général, lui répondit Hébert avec une mélancolie à la fois

comique et touchante; vous avez certainement de fort beaux cheveux; mais ce ne sont pas les siens!... Et tous les jours, les yeux fixés vers le rivage, il répétait à tous, et à tout propos :

— Quand donc partira-t-il un vaisseau pour l'Europe ? »

V

Verdau! verdau! verdau! Ce cri répété trois fois par une sentinelle avancée, et resté trois fois sans réponse, fut suivi d'une explosion d'arme à feu, et le grenadier hongrois qui avait tiré se replia sur un poste de Kainzerlichz qui gardait un petit bois près du village de Marengo.

L'alerte avait été donnée, et quelques instants après, l'homme que la balle n'avait pas atteint fut amené par une forte patrouille devant le commandant autrichien. Cet homme avait été pris au moment où il allait se jeter à la nage et traverser un large ruisseau pour gagner la plaine. Son costume devait naturellement inspirer peu de confiance, et ses habits en lambeaux, ses pieds sanglants et déchirés, disaient assez qu'il n'avait pas suivi les routes fréquentées. Il devait, en outre, avoir un motif bien important pour se dérober à la curiosité des troupes allemandes au milieu desquelles il venait de tomber.

Aussi l'officier autrichien, assis militairement sur l'affût d'un canon, ne vit-il en lui qu'un espion de l'armée française, et son interrogatoire ne fut ni long ni poli.

« Qui es-tu?

— Autrefois j'étais quelque chose, aujourd'hui je ne suis plus rien.

— D'où viens-tu?

— D'Egypte, sans m'arrêter.

— Tu ments...; tu veux me tromper.

— Commandant, je n'ai jamais menti. Une fois un homme m'avait dit cela, il ne l'a jamais dit à d'autres.

— Ah! tu as de l'audace, du courage; tant mieux pour toi, tu vas en avoir besoin. Où allais-tu lorsqu'on t'a surpris?

— Au quartier-général des Français.

— Comme soldat?

— Non, pas comme soldat.

— Alors, c'était pour y rapporter sans doute ce que tu as vu, ce que tu as entendu. Tu joues ta vie contre quelques pièces d'or; eh bien, je t'annonce que tu as perdu la partie.

— Moi!... un espion! »

Et le rouge monta à la figure du pauvre homme déguenillé.

« Commandant, ajouta-t-il, vous n'avez pas le droit d'insulter un prisonnier.

— Eh bien! réponds... Si tu n'es pas un vagabond, ou mieux que cela, qu'allais-tu faire au quartier-général des Français?

— Ce que les Autrichiens n'ont jamais pu faire...; j'allais faire la queue au Premier Consul.»

A cette réponse très-peu mesurée, l'Autrichien leva la canne sur laquelle il s'appuyait; mais, craignant sans doute de salir son jonc aristocratique, il le ramena vers la terre, s'en aida pour se lever, et, avec tout le flegme d'un héros germanique, il prononça cette sentence :

« Qu'on emmène cet homme, et s'il ne peut justifier d'une feuille de route comme soldat, qu'on le fusille comme espion. Ma pipe! »

Et il se mit gravement à fumer.

Hélas! il n'avait rien de ce qu'on lui demandait, le malheureux! et un sergent se disposait déjà à exécuter les ordres de son commandant. Encore quelques minutes, et nous n'aurions jamais su, ni vous ni moi, quel était ce pauvre diable qui avait si maladroitement donné dans une embuscade autrichienne. Les Allemands eux-mêmes, en supposant qu'ils eussent retenu quelques mots de français, n'auraient pu s'en douter; car le prisonnier, dont l'attitude était calme et résignée, n'avait prononcé que ces paroles :

« Allons, c'est fini, je ne le verrai plus! »

Par bonheur, comme dans les mélodrames, les choses les plus vraies ont quelquefois aussi leurs dénoûments providentiels. Or, ce jour-là, le *Deus ex machinâ* arriva fort à propos. Ce dieu, c'était tout uniment le général Gardanne qui accourait, par ordre du Premier Consul, pour déloger un corps de 5,000 Autrichiens, et les rejeter au delà de la Bormida. L'action venait de s'engager à l'improviste; les boulets français tombaient déjà comme un orage qui frappe avant d'avoir menacé, et notre prisonnier, espion ou honnête homme, eut la satisfaction de voir couper en deux, par un de ces projectiles intelligents, l'officier tudesque qui l'avait condamné : cela lui arriva au moment où il montait à cheval, après avoir, au préalable, achevé sa bienheureuse pipe.

Ce fut une affreuse mêlée, un combat court, mais acharné; puis une déroute complète.

Oublié par les Autrichiens, tué peut-être par un Allemand ou par un Français, qu'était devenu pendant ce temps-là celui qu'on voulait fusiller tout à l'heure? Ce ne fut que le lendemain qu'on eut de ses nouvelles.

VI

Le lendemain donc, le Premier Consul était sous sa tente, à la Pedra-Bona. Près de lui, on voyait Berthier, son major-général; puis des secrétaires, des aides de camp, des généraux. Tout cela écrivait, recevait des instructions, ou partait, avec l'élan de la jeunesse et du dévouement, porter des ordres rapides qui devaient être plus rapidement encore exécutés.

C'était la veille de la bataille de Marengo!

Un moment de repos avait succédé à cette matinée si active, et le Premier Consul s'était retiré dans la partie de sa tente où il accordait quelques instants aux soins domestiques.

Un bruit inaccoutumé se fit entendre en dehors.

« Qu'y a-t-il? demanda le général.

— Oh! rien, citoyen premier consul, répliqua un officier. Un homme d'un aspect plus qu'équivoque qui voulait absolument pénétrer jusqu'à vous.

— Peut-être un de ces Italiens fanatiques qui en veulent à vos jours, dit un autre.

— Pourquoi cela? reprit Bonaparte. Quand je ne crains pas le poignard, devez-vous le craindre pour moi? »

En ce moment le bruit redouble; l'homme insistait, et, malgré les deux grenadiers de la garde consulaire qui étaient en faction, malgré Roustan qui l'avait saisi au corps, il voulait parler au Premier Consul.

Berthier sortit; l'homme l'appela par son nom, par son titre; puis il parla du Caire, d'Alexandrie, des Pyramides. Berthier rentra, rendit compte de ces particularités à Bonaparte, dont la curiosité fut vivement piquée.

« Qu'on lui demande comment il se nomme, s'écria Bonaparte.

— Hébert, dit un officier qui revint aussitôt.

— Hébert! reprit le Premier Consul, comme recueillant un souvenir... Qu'il entre. »

On sait comme le grand capitaine avait la mémoire des noms et de la figure du dernier de ses soldats comme de ses serviteurs. Aussi, malgré l'extérieur peu soigné de son ancien barbier, un premier coup d'œil lui suffit pour le reconnaître. Hébert, de son côté, n'eut pas besoin du moindre examen pour se rappeler ces traits caractérisés dont l'image ne l'avait pas abandonné un seul instant.

Et cependant il y avait quelque différence entre le général qu'il avait perdu en Egypte et le Premier Consul qu'il retrouvait en Italie. Une remarque particulière à ses habitudes et à sa profession le frappa surtout d'une manière pénible : les longs cheveux du général Bonaparte étaient tombés sous le ciseau, ce qui sans doute avait donné naissance au changement que les soldats avaient apporté dans

le surnom familier qu'ils donnaient jadis à leur chef : le petit caporal avait été débaptisé ; on l'appelait alors *le petit tondu*.

« Toi ici, mon pauvre Hébert! furent les premiers mots qu'une voix chérie et respectée envoya comme une consolation au fidèle serviteur.

— Moi-même, citoyen consul. J'ai donné tout ce que j'avais, après votre départ d'Egypte, pour une place à fond de cale sur un vaisseau qui revenait en Europe.

— Et comme moi, tu as échappé aux Anglais !

— Arrivé en France, j'ai appris que vous vous étiez nommé consul, après avoir fait sauter les autres par les fenêtres, à Saint-Cloud.

— Il fallait venir me trouver à Paris.

— C'est aussi ce que j'ai fait ; mais vous étiez parti pour l'Italie. Alors je vous ai suivi, sans le sou, mendiant mon pain, marchant la nuit, pour éviter les Autrichiens, et bien décidé à vous rejoindre, pour vous prouver que je ne vous en voulais pas de m'avoir oublié en Egypte. »

Bonaparte le regarda fixement ; puis, prenant le ton de sévérité douteuse qui annonce d'ordinaire une pensée contraire à la parole :

« Ah ! tu ne m'en veux pas !... Mais si je t'en voulais, moi, de cette liberté que tu prends. Puis, qu'espérez-vous, monsieur ; savez-vous si j'ai besoin de vous, si vous n'êtes pas remplacé?...

— Citoyen consul, j'étais de votre chambre en Egypte, il faut que j'en sois encore en Italie.

— Ah ! il faut ! Et si je vous refusais ?

— Je vous servirais malgré vous.

— Et comment cela, s'il vous plaît?

— Je me remettrais soldat, et je me ferais tuer pour vous. »

Comme tout le monde s'était retiré, la suite de la conversation n'y pu être connue que plus tard, par une indiscrétion d'Hébert.

« J'ai oublié bien du monde en Egypte, dit Bonaparte ; mais la France m'appelait. Quant à toi, le mal peut se réparer : je suis monté

en grade, il est juste que tu en profites, Hébert. A demain : tu es maintenant mon premier valet de chambre. »

En sortant de la tente, Hébert fut accueilli tout différemment qu'à son entrée. Roustan lui-même lui offrit la main ; mais le nouveau venu passa outre sans regarder le Mameluck, et alla se préparer à ses importantes fonctions.

La matinée qui suivit ce jour mémorable fut plus mémorable encore. Le général Mélas, qui avait fui la veille, revint subitement sur ses pas, et ses 40,000 hommes, se déployant avec ordre, se formèrent en bataille devant les 20,000 conscrits du Premier Consul. Un instant le grand homme de guerre fut étonné, mais un instant aussi lui suffit pour concevoir le plan de la bataille sanglante qu'on venait lui offrir. Ses instructions données à ses braves lieutenants, Bonaparte reprit le calme habituel à toutes les grandes actions de sa vie. Hébert fut appelé, et c'est lui qui fit la toilette de Marengo.

Deux jours après, l'Autriche demandait la paix, et M. Hébert trinquait avec une ancienne pratique qu'il avait rencontrée sur le champ de bataille : c'était le grenadier de la 32e, le grenadier de Lodi, que vous connaissez, et qui venait de passer dans la garde consulaire, base première de cette colonne de granit qu'on appela plus tard la vieille garde.

Nous n'avons pas la prétention, dans un récit aussi simple, de dire les merveilles de cette époque du Consulat, à laquelle il n'a manqué qu'un poëte. De cette source si pure naquit l'Empire, qui eut aussi ses gloires, mais qui tua la liberté.

Vous concevez bien qu'Hébert n'était pas un de ceux qui blâmaient l'avénement du héros. Pour lui, la loi divine et humaine était là.

Napoléon empereur, Hébert fut nommé concierge du château de Rambouillet, et son vieux père, huissier du palais.

Une jeune fille fraîche et blonde s'était rencontrée qui lui avait plu pour elle-même et non pour sa fortune. Le château de Rambouillet devint sa demeure, et l'Empereur paya la dot de madame Hébert.

VII

Tous ceux qui ont vécu sous l'Empire ne savent pas également qu'après Saint-Cloud le château de Rambouillet était la résidence favorite de l'Empereur. Cette connaissance est plus particulière à ceux dont les familles avaient leurs propriétés dans cette partie du département de Seine-et-Oise.

Dans les intervalles trop courts de ce long duel à mort que la France soutenait contre toute l'Europe, la cour de Rambouillet était belle à voir; moins riche, mais plus gaie que la cour splendide des Tuileries.

Là, j'ai vu neuf rois, vingt maréchaux et trente princes; là, j'ai vu Eugène, Hortense et Joséphine...; là aussi, j'ai vu Marie-Louise et le roi de Rome... Le roi de Rome qui seul avait fait pardonner le divorce.

Des chasses brillantes avaient donné la vie à la forêt silencieuse; mais l'Empereur, qui aimait mieux la guerre que son image, ne prenait guère à ces plaisirs qu'une part officielle.

Pendant que tout ce monde historique, qui l'entourait, se lançait avec ardeur à la poursuite du cerf ou du sanglier, lui, dans sa calèche, avec Duroc et Berthier, traversait au pas les longues allées de chasse. Dans sa voiture une petite table avait été disposée, et il dictait des projets de décrets, de monuments : il préparait ces travaux immortels que devait compléter son Conseil d'État.

La chasse finie, il sautait d'un seul bond sur un de ces chevaux arabes qu'on lui a connus, et faisant quelquefois un détour de plusieurs lieues, il revenait au château par la pente rapide qui fait face à la grille. Cette montagne, il la descendait toujours au grand galop; puis, arrivé à la grille, il arrêtait subitement son cheval, manœuvre à lui familière, mais qui fit souvent vider les étriers aux gens de l'escorte qui tenaient à honneur de l'imiter.

Je me souviens particulièrement, à ce sujet, d'un monsieur fort bien né, un noble rallié de l'ancien régime, qui ne manquait jamais cette chute involontaire. Il eût été désolé que l'*usurpateur* s'aperçût de sa mésaventure ; aussi était-ce toujours à voix basse qu'il disait à un autre compagnon d'infortune :

« Ce Bonaparte est un casse-cou ! jamais il ne saura monter à cheval. »

Au milieu de ces fêtes souvent interrompues par des campagnes et renouvelées après des victoires, Hébert était heureux. Sa femme avait été mise à la tête de la lingerie par le grand-maréchal du palais. Outre ce surcroît de bien-être, madame Hébert avait encore donné à son mari deux beaux enfants, dont l'aîné fut envoyé par l'Empereur, et à ses frais, au lycée de Versailles.

En ce moment, Napoléon et Hébert étaient arrivés au comble de la fortune.

La fortune se lassa... Un jour arriva où tout cet édifice croula par la base. Une armée engloutie sous les glaces de la Russie, une autre armée anéantie par les patriotes espagnols, livrèrent l'Empereur aux colères et aux vengeances des rois si longtemps vaincus. En vain le héros se débattit, avec des débris héroïques, sur le sol de la France : Dieu se décida pour les gros bataillons.

Napoléon abdiquant à Fontainebleau, Hébert dut abdiquer à Rambouillet, et un monsieur noble vint lui demander les clefs de son château. Hébert voulut suivre son maître à l'île d'Elbe ; mais quarante mille hommes demandèrent la même faveur : bien peu l'obtinrent, et le vieux soldat d'Egypte ne fut pas du nombre : on le trouva peut-être trop fidèle.

Cependant Napoléon n'avait pas dit son dernier mot : les Cent-Jours devaient encore étonner, soulever la France, et lui demander le reste du sang de ses braves.

A la première nouvelle du retour de l'Empereur, Hébert partit pour Rambouillet, et le monsieur noble fut obligé de lui rendre son château : c'était trop juste.

Hélas! ce ne fut qu'un éclair!... Celui qui avait deux fois rendu leurs États à Frédéric et à François II, qui avait donné la vie sauve à Alexandre le jour d'Austerlitz, était proscrit pour la seconde fois par Alexandre, par Frédéric et par François II.

Avant de quitter la France, Napoléon avait voulu revoir la Malmaison. Il y a un grand enseignement dans cette simple visite, un grand acte de repentir. La Malmaison! le tombeau de Joséphine! Le général Bonaparte retrouvait là les souvenirs de son bonheur; l'Empereur malheureux, l'expiation de la plus grande de ses fautes.

Hébert était parti pour Paris; car, cette fois, il était bien décidé à réclamer ses droits, et à suivre Napoléon partout où il plairait à la Sainte-Alliance de fixer le lieu de son exil.

Vains efforts! dévouement inutile! Au moment où Hébert était absent, une voiture de voyage, à deux chevaux, de la plus grande simplicité, s'arrêtait devant la grille fermée du château de Rambouillet: cette voiture contenait quatre personnes: le général Becker, Rovigo, Bertrand et Napoléon.

Sa première parole, en descendant de voiture, fut:

« Hébert! où donc est Hébert? »

Personne ne se présentait pour lui ouvrir la grille. Madame Hébert accourut, pâle, défaite, se soutenant à peine; et pourtant sa main si faible tenait l'énorme trousseau de clefs, ouvrait les grilles, les appartements, comme eût fait la main de l'homme le plus vigoureux.

L'Empereur passa la nuit à Rambouillet, et, le lendemain, au moment de son départ, la pauvre femme, tombant à deux genoux, couvrait de pleurs et de baisers les mains de Napoléon. Il la releva, la consola, et lui donna des ordres, avec calme, pour l'envoi de quelques meubles à Rochefort où il se rendait. Puis, comme elle pleurait toujours, il la baisa au front, elle, simple femme de concierge, qui faisait honte à une impératrice!

« Dites à Hébert que je ne l'oublierai pas », furent ses dernières paroles.

Il partit ; et, une heure après, quand Hébert revint au château, il trouva sa femme étendue sans connaissance, près d'une croisée, où sans doute elle avait voulu suivre le proscrit d'un dernier regard. Depuis ce moment, une pâleur mortelle remplaça les fraîches couleurs de son visage, un amaigrissement progressif creusa ses joues, et ses forces l'abandonnèrent : elle avait été frappée à mort.

VIII

Un petit nombre d'anciens officiers à demi-solde et quelques commi ou négociants lyonnais se souviennent peut-être encore d'un hôtel garni tenu par Hébert, en 1817, rue de Grenelle-Saint-Honoré. On payait tant qu'on pouvait, mais on ne payait pas toujours ; car les *brigands de la Loire* étaient bien pauvres pour des brigands. La maison allait mal, si mal, qu'un matin il ne restait que l'honneur pour tout bien au propriétaire, qui suivait le convoi de sa femme à son dernier asile, avec ses deux fils, ruinés comme lui ; lui qui avait été l'ami de Napoléon, eux qui avaient sauté sur les genoux de deux impératrices !

Hébert partit pour Munich, à pied, sans ressources, et le prince Eugène l'accueillit avec bienveillance ; mais tant de Français étaient là qui demandaient !... Il fallut revenir.

Oh ! alors ce fut une misère sans exemple ! (Je crois qu'il avait perdu ses deux enfants.) Le pain lui manqua bientôt, et il serait mort de faim, si le duc d'Orléans, depuis roi, ne l'avait fait inscrire au nombre des travailleurs qui traînaient la brouette à Neuilly. Hébert gagnait 30 sous par jour, et voyait venir la vieillesse. Certes, il eut plus d'une fois l'envie d'en finir avec la vie, et le courage ne lui manquait pas... Mais une pensée dominait son esprit : il croyait que l'Empereur reviendrait un jour.

Cette dernière illusion ne devait pas lui rester longtemps.

Vers les premiers jours du mois de juillet 1821, le bruit se ré-

pandit rapidement à Paris que le climat de Sainte-Hélène avait dévoré sa victime. La nouvelle fatale se confirma, et la France dut renoncer à recevoir même les cendres de son héros : l'Europe avait peur de l'ombre de Napoléon.

Tout était fini pour Hébert; sa vie semblait s'être éteinte; la misère même, il la défiait; car, à une époque donnée, il s'était promis d'y échapper. Plus de femme, plus d'enfants, plus d'Empereur! Dieu avait tout frappé... Dieu ne pouvait lui défendre d'aller les rejoindre. Voici donc l'arrangement qu'il avait pris avec lui-même : dès le premier jour où la nouvelle de la mort de l'Empereur lui parut certaine, un crêpe parut à son chapeau; ce deuil, il devait le porter un an, et l'année expirée, il se serait tué.

Mais le dieu des bonnes gens ne pouvait abandonner ainsi une de ses meilleures créatures : le Ciel lui devait un dédommagement, le plus cher, le plus précieux de tous : un souvenir de son Empereur.

Napoléon avait fait un testament : des copies nombreuses en circulèrent bientôt en France, et à côté des noms de Muiron, de Dugommier, de Bertrand, de Gourgaud, de Larrey, de Bessières et de tant d'autres, un nom obscur se trouva comme témoignage de cette vertu du grand homme, la mémoire du cœur pour les services qui partaient du cœur.

A la fin d'un des codicilles du proscrit de Sainte-Hélène, Hébert lut ces mots, à travers les larmes qui venaient obscurcir ses yeux :

« 20,000 francs à Hébert, dernièrement concierge à Rambouillet, et qui était de ma chambre en Égypte [1]. »

Hébert l'Égyptien est mort depuis quelques années, et il a dû mourir au-dessus du besoin, si le legs a été acquitté; pour moi, je ne sais qui l'on doit le plus admirer, ou du maître qui s'était souvenu, ou du fidèle serviteur qui n'avait jamais oublié.

[1] Voir le testament de Napoléon.

UNE DISTRACTION.

1798.





énéraux et soldats français régnaient depuis deux mois sur le Caire et sur l'Égypte : quarante jours avaient suffi à cette conquête.

Maître de la vallée du Nil, Napoléon commençait à se lasser de n'avoir rien à vaincre. La catastrophe navale d'Aboukir, qui l'acculait dans sa conquête comme dans une impasse, pesait sur ses rêves d'avenir et versait de l'amertume sur ses gloires. Il était harassé d'inaction. Dans les premières semaines de l'occupation, quelques distractions militaires, administratives, scientifiques ou littéraires, avaient donné une sorte d'emploi à son activité infatigable. Avec Poussielgue, il avait organisé pour le pays une nouvelle assiette d'impôts; avec Cafarelli, il avait tracé le plan d'une ceinture de forts destinés à défendre la capitale contre les ennemis du dedans et du dehors; avec Denon et Dolomieu, il avait réglé le programme des incursions archéologiques; avec Monge et Berthollet, il avait fondé l'Institut d'Égypte. Il avait en outre improvisé un laboratoire de chimie, une bibliothèque, deux hôpitaux, une imprimerie française, une imprimerie arabe, des moulins à vent sur l'île de Raoudah, des ateliers pour la fabrication des poudres : tout cela en deux mois, au milieu des mouvements du corps de l'armée de Desaix et de la courte

campagne de Salahié. C'eût été vingt fois trop pour un autre. ce n'était pas assez pour lui.

Après les affaires sérieuses, vinrent les choses frivoles ; à la suite de l'armée étaient débarqués des milliers d'industriels, qui s'abattirent sur l'Égypte comme sur un Eldorado imaginaire. Ces gens là croyaient y trouver des pyramides d'or massif, des momies avec une escarboucle au front et des diamants à tous les doigts. Désappointés, ils firent comme les enfants du laboureur, ils fécondèrent le champ où ils avaient cherché un trésor fantastique. Grâce à eux, le Caire prit en peu de jours une physionomie française; on y vit bientôt des cafés et des restaurants, des boutiques de bottiers, d'ébénistes, des brasseries anglaises où l'on remplaça le houblon par des plantes indigènes. On eut un théâtre d'amateurs avec une troupe. Tel officier d'état-major que nous pourrions nommer tenait alors, avec une grande distinction, l'emploi des jeunes premières, et chantait la romance devenue célèbre : *Petits oiseaux, le printemps vient de naître*, que Rigel, attaché à l'expédition, composa en Égypte. Il y a plus, le Caire eut son Tivoli. Un sieur Dargevel, ancien garde du corps, et condisciple de Napoléon à l'école de Brienne, créa, dans le palais d'un bey fugitif, un jardin public qui prit ce nom. C'était un vaste et beau local, ombragé d'orangers et de citronniers, coupé de ruisseaux limpides et parsemé de pelouses. Aux jours non fériés, le Tivoli égyptien devenait un simple lieu de causerie et de délassement; mais, dans les grandes fêtes, cette enceinte s'illuminait de feux, s'animait de jeux d'acrobates, de jongleurs et de psylles, de danses d'almées, les baïadères de l'Orient.

Ce fut dans une fête de ce genre que Napoléon aperçut pour la première fois madame ***, sa passion en Égypte. Par suite d'ordres très-sévères, peu de femmes avaient suivi l'armée; cette dame n'avait pu braver la consigne qu'à la faveur d'un déguisement. Elle aimait tant alors !... non pas Napoléon, mais son mari, simple officier. Ce couple, au moment du départ, en était à la plus douce phase de sa lune de miel; comment se séparer en de telles heures,

quand on s'abandonne si doucement aux douces illusions de la jeunesse, quand on croit à l'éternité de cette fièvre du cœur! Dans ces occasions, si l'on se nomme Juliette, on s'empoisonne, Virginie, on se noie, madame ***, on se déguise et l'on s'embarque. La passion est si ingénieuse ! La passion brave les risques de mer, les chances de captivité, les dangers des batailles, les privations de toute nature; son rôle est de souffrir.

Madame *** était donc en Egypte par dévouement conjugal. Ce qu'une guerre entraîne d'ennuis et de peines lui était rendu en amour : elle ne regrettait rien, elle ne désirait rien; elle était heureuse. Douée de cette beauté qui se tient sur la limite des deux nuances tranchées, ni blonde ni brune, ni petite ni grande, madame *** attirait à elle, non pas d'une façon impérieuse et brusque, mais d'une manière douce, insensible et continue; elle frappait moins qu'elle ne plaisait; on ne disait pas : « Qu'elle est belle! » mais on s'oubliait à le penser. Sa taille gracieuse, ses beaux cheveux cendrés, ses yeux charmants de langueur, toute sa personne potelée et délicate avait singulièrement ému le brillant état-major d'Egypte; mais la jeune épouse frayait peu avec les officiers, et l'union de ce couple était demeurée jusqu'alors l'envie et l'édification de l'armée.

Malheureusement, Napoléon désœuvré, Napoléon couronné d'Arcole et de Rivoli, vainqueur aux Pyramides, et presque pharaon d'Egypte, Napoléon se rencontra sur le chemin de cette pauvre colombe si aimante. Mon Dieu! qu'est-ce donc que nos vertus humaines, si fragiles qu'un souffle les brise, si incertaines qu'un grain de sable les renverse sur le terrain le plus uni? Un seul homme dans toute l'armée pouvait troubler ce ménage calme et pur; et cet homme, à qui d'habitude le temps, l'occasion, la volonté manquaient, se trouve avoir cette fois la volonté, l'occasion, le temps. Napoléon aperçut madame *** au Tivoli égyptien, un soir de fête; à travers le prisme des illuminations et au milieu des enivrements de la musique, il la distingua, et ce fut fini. Pendant toute la soirée, il

ne cessa de tenir fixé sur elle son regard profond et expressif; puis, quand il eut ainsi fait pénétrer peu à peu dans l'âme de cette femme et sa volonté et son désir, il s'approcha d'elle avec une grâce charmante, causa longtemps, affecta des petits soins significatifs, et mit en public, pour parler ainsi, une tache au front de cet ange. Elle, confuse et tremblante, sentit alors l'appel de l'orgueil, bien plus puissant que celui de l'amour; elle s'épanouit de vanité. Elle trouva au fond de son cœur la justification de ces hommages dans le rang, dans le nom, dans les gloires de celui qui les lui adressait; et dès ce soir-là, quoique pure encore de fait, elle était déjà coupable au fond du cœur.

Cette ivresse de l'amour-propre se fût dissipée sans doute, si Napoléon n'eût appliqué à la conquête de ce cœur son obstination et sa vivacité césariennes. Ce qu'il avait d'abord pris pour un caprice devint une passion réelle et profonde; et comme, revenue de la fascination du premier jour, madame *** opposait à cette poursuite une force née du sentiment de son devoir, l'amour du héros s'exalta de tous les obstacles qu'il éprouvait. Les prétextes de rencontre ne manquaient pas à un homme qui régnait militairement sur toutes les volontés. La générale Vernier et la femme du capitaine étaient à peu près les seules Françaises de distinction qui eussent suivi l'armée, et leur concours, dans les premiers jours de l'occupation, était utile, tant pour établir quelques relations avec les dames franques, juives ou chrétiennes établies au Caire, que pour pénétrer dans les secrets des harems des beys fugitifs.

Madame *** était donc ainsi soumise à une espèce de réquisition politique à laquelle elle ne pouvait pas se soustraire, et à des visites de Napoléon qui devenaient de jour en jour plus dangereuses pour elle. Bon gré, mal gré, il fallut qu'elle se résignât à faire les honneurs des salons du palais de l'Ezbékieh.

Le général en chef n'abusa point de cette circonstance : à son âge on est généreux, on ne calcule pas avec l'amour; d'ailleurs, c'était dans un moment où son âme était tourmentée de confidences poi-

gnantes au sujet de Joséphine, et on eût dit que toute la puissance de ce cœur méridional cherchait un aliment et une issue. A la passion qui s'impose avait succédé la passion qui supplie. Madame *** avait trouvé en elle assez de souvenirs de vertu, assez de conscience du devoir, pour vaincre la première : elle ne fut pas aussi forte contre la seconde.

On conçoit tout ce qu'une pareille liaison avec un tel homme dut éveiller en elle d'exaltation passionnée et de dévouement absolu. Il lui sembla dès lors que sa destinée, obscure et modeste, allait se fondre dans cette grande destinée, et que les reflets de cette auréole lumineuse allaient dorer son jeune front. Belles et fugitives illusions !

Un embarras existait toutefois encore. L'époux était un homme d'honneur ; on le trompa d'abord. Promu au grade de chef d'escadron, il reçut l'ordre de s'embarquer sur-le-champ et de porter au Directoire quelques-uns des drapeaux conquis sur les Mameluks. En effet, le chef d'escadron quitta Alexandrie ; mais, capturé par les Anglais à la hauteur de Malte, il reparut en Egypte à la suite d'un cartel d'échange. Sa disgrâce conjugale lui fut révélée par ses camarades. Un divorce devint inévitable : il fut prononcé devant un commissaire des guerres.

Voilà donc Mme *** presque reine d'Egypte, et pour lui donner l'équivalent de ce titre, les soldats la nommaient la *Cleoupâtre*. Logée dans le palais même du général en chef, toujours élégamment et richement costumée, elle faisait les honneurs de sa table et l'ornement de son salon. Bonne d'ailleurs, douce, affable, spirituelle, elle conquit parmi les intimes de l'état-major des amitiés honorables et précieuses ; elle obligea avec grâce et discernement. Quel songe d'or pour une femme ! Elle tenait là, sous sa main, lié par des chaînes de fleurs, l'homme dont le génie remplissait le monde ; elle était l'héroïne du plus beau, du plus glorieux roman ; elle avait autour d'elle une cour où l'on distinguait des noms comme ceux de Monge, de Berthollet, de Denon, de Murat, d'Eugène Beauharnais, noms promis à l'avenir de nos fastes ; elle était jeune, elle était jolie,

elle était reine. « Vivre six mois ainsi, puis mourir! » diront quelques femmes, non pas celles qui s'enveloppent dans leur bonheur comme dans un chaste vêtement, mais celles qui aspirent à des conquêtes éclatantes, celles qui mettent toute leur âme à la suite d'un météore.

Du reste, entre Napoléon et Mme ***, ce fut longtemps une passion toujours croissante. On avait dressé pour elle un joli cheval arabe, et presque tous les jours, revêtue d'un riche uniforme, elle suivait le général en chef dans ses excursions les plus lointaines, caracolait à ses côtés, arpentait la plaine de Giseh ou visitait les sombres cavernes des pyramides. Allait-on visiter les travaux de l'île de Raoudab? elle se mêlait à l'escorte. Allait-on rendre visite au vieux cheyck-el-Bekir, président du Caire? elle en était encore, buvait le café du digne musulman, fumait ses pipes et avalait ses sorbets parfumés. Elle portait au cou le portrait du héros; lui, les cheveux de sa maîtresse; en un mot, c'était un échange de soins infinis et de tendresses incessantes. Quand l'expédition de Syrie eut été résolue, Mme *** déclara qu'elle voulait suivre l'armée, et longtemps il fallut combattre ses projets d'amazone; elle voulait entrer en campagne, combattre, faire le service d'aide de camp.

Enfin elle se désista; mais pour la consoler de l'absence, il fallut que Napoléon lui écrivît les lettres les plus tendres. Là, quittant le style de chef d'armée, il lui détaillait ses traverses et ses inquiétudes, les ravages de la peste, les longueurs du siége, les chances fatales et sombres de l'avenir. Ces lettres existent, nous en avons eu plusieurs entre les mains qui font foi d'un abandon qui venait du cœur.

Cet amour, né en Égypte et réchauffé par son soleil, dura ainsi, frais et vif, jusqu'au moment où il s'agit de quitter cette terre lointaine. Napoléon se lassa à la fois de ces deux conquêtes. L'ambition étouffa l'amour. Après la bataille d'Aboukir, quand les troupes ottomanes eurent été rejetées dans les flots qui les avaient vomies, la pensée d'un retour en France prit chez le vainqueur un caractère fixe et opiniâtre. Il sentait que la patrie avait besoin de lui. Mais pour

cela il fallait tromper l'armée, tromper ses intimes, tromper sa maîtresse. Une indiscrétion eût été fatale. Mme *** fut sacrifiée à ce mobile. Napoléon, simulant une tournée dans le Delta, la laissa au Caire, comme une preuve vivante que son absence ne serait pas de longue durée; elle fut cette fois un instrument dans ses mains. Cependant, la veille du départ, la pauvre Ariane semblait avoir le pressentiment d'un abandon prochain. Arrivée en costume de hussard dans le jardin du palais, où le général cherchait à endormir les indiscrétions de Monge et de Berthier, qu'il savait un peu commères, Mme *** ne perdit pas Napoléon un seul instant de vue, observant avec inquiétude ses gestes et ses mouvements, cherchant à creuser sa pensée sous l'enveloppe dont il la couvrait. Bonaparte fut impénétrable : seulement, de temps à autre, il disait gaiement et avec une familiarité gracieuse :

— Diable ! diable ! voilà un petit hussard qui nous espionne. Gardez-moi cela à vue, Berthollet. »

Berthollet était du voyage.

Le héros partit, et madame *** fut veuve pour la seconde fois. Cependant, comme elle fit quelque bruit de ses douleurs auprès de Kléber, celui-ci, soit de guerre lasse, soit pour envoyer un embarras à Napoléon, en retour de ceux que le général en chef lui avait légués, autorisa la jeune délaissée à s'embarquer sur l'*America*, transport français qui emmenait Junot, Rigel et Lallemand. Les infortunes de notre héroïne n'étaient pas terminées. L'*America* fut prise par les Anglais, qui conduisirent les passagers à Malte. Relâchée au bout de quatre mois seulement, madame *** fut débarquée à Marseille, où l'attendait un cruel et dernier désappointement : Napoléon avait retrouvé sa femme, et, pour sa maîtresse, il avait alors assez de l'autorité souveraine. Un ordre formel, parti de Paris, obligea madame *** à fixer sa résidence dans la Provence, où une pension lui fut assurée. Plus tard, toutefois, le Premier Consul se départit de cette rigueur. Il acheta pour elle un beau château aux environs de la capitale, et chargea un de ses intimes de lui cher-

cher un parti convenable. On lui trouva un ancien propriétaire, dont les forêts étaient engagées dans une affaire de cartons de bureau, et compromises par la législation confuse de l'époque. Comme cadeau de noces, Napoléon y ajouta un consulat, l'un des plus productifs et des plus beaux que l'on connût; ainsi fixée de nouveau, madame *** renonça à ses doux rêves.

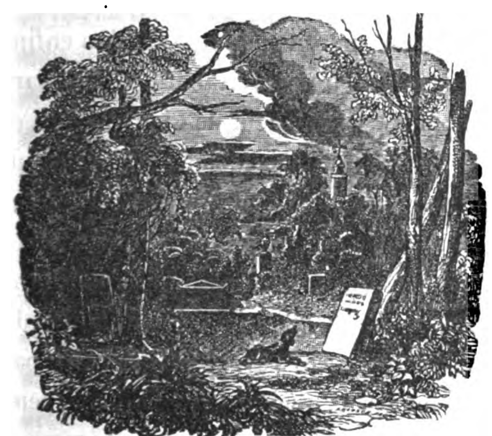
Son premier époux eut, en revanche, assez de bonheur. En 1814, il voulut, au retour des guerres impériales, convoler en secondes noces. Sa femme s'étant mariée sans obstacles, il ne croyait pas que la chose fît question pour lui. Cela fut pourtant ainsi. Le divorce, prononcé en Égypte devant un simple commissaire des guerres, péchait par les formes légales : on prétendit qu'il était nul. Il fallut de longues démarches pour établir en droit qu'on ne pouvait être l'époux d'une femme mariée régulièrement à un autre, et que, celle-là manquant, on était libre d'en choisir une autre.

Telle est l'histoire de cette passion de Napoléon. On lui en a imputé de fausses, celle-ci est vraie; tous les soldats d'Égypte s'en souviennent. Il n'y joua point, comme dans la foule des aventures controuvées, le rôle d'un roué de la régence, ou celui d'un Tibère faisant enlever de force, par ses prétoriens, les actrices dont il s'était subitement épris. Il s'attacha à cette femme, naïve et jeune, peut-être par désœuvrement, puis par amour sincère; et s'il la quitta d'une façon si brusque, c'est que de telles choses ne devaient être, dans cette grande et belle vie, que des accidents secondaires; c'est qu'il avait en haut une étoile toujours mobile, dans la direction de laquelle il devait fatalement marcher.



UNE VISITE A TROIS TOMBEAUX.

1798.



D'inexplicables sympathies semblent exister entre les héros morts et les héros vivants. Les génies éclatants que la Providence jette sur la terre pour policer, conduire ou châtier les nations, se comprennent et se pèsent à quarante siècles de distance : il en doit être ainsi. Ces hommes, dépositaires des desseins de Dieu, ne font que travailler, à leur insu, au progrès de l'humanité; ils tracent de leur épée victorieuse l'immense sillon où doivent germer et grandir les semences de la civilisation. Toujours ce sillon est arrosé du sang des peuples; mais qu'importe! les lois du Tout-Puissant n'en suivent pas moins leur cours, et ce n'est qu'à l'aide de ces cataclysmes, qui changent parfois la face du monde, que les races humaines s'avancent vers l'avenir, comme autrefois les Hébreux marchaient dans le désert, à la recherche de la terre promise, guidés par une colonne de feu.

L'histoire nous offre à chaque pas les preuves de ce commerce secret de l'intelligence des héros vivants avec la poussière des héros qui ne sont plus. Alexandre le Grand, pendant son séjour à Baby-

lone, se fit ouvrir le tombeau de Ninus, et resta longtemps enfermé dans ce sépulcre du plus puissant monarque de la terre. Alaric, roi des Goths, lors du sac de Rome, visita la sépulture des Scipion. A peine maître de Constantinople, Mahomet II se fait conduire au mausolée de Bélisaire, et ordonne que ce funèbre édifice soit restauré aux dépens de son trésor particulier. Enfin, l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes nous montrent de nombreux exemples de cette instinctive vénération des conquérants pour les cendres de leurs devanciers, soit qu'ils dorment dans des linceuls de soie, soit qu'ils reposent dans des armures de fer.

Comment un héros, un législateur, un conquérant, Napoléon enfin, qui sut réunir en lui les talents militaires d'Alexandre et de César, la sagesse de Solon et de Justinien, la grandeur de Charlemagne et de Louis XIV, comment Napoléon, disons-nous, aurait-il pu échapper à cette sainte curiosité qui poussa les fondateurs d'empires et de dynasties, ses devanciers, à contempler les ossements de ceux qui, avant lui, avaient fondé des empires et des dynasties? Par quelle singulière anomalie le guerrier qui avait dompté tant de peuples, précipité du trône tant de races royales, n'aurait-il pas tenté de dérober à la nuit des tombeaux quelques-unes des ces pensées gigantesques qui fermentent dans la tête des grands hommes? Aussi Napoléon ne manqua-t-il pas à cet invincible entraînement d'une âme créée pour dominer; et, général et empereur, il consulta avec un religieux respect les tombes où étaient relégués les épées et les sceptres des maîtres de l'univers. Qui pourrait dire ce que ces visites aux nécropoles royales de l'Afrique et de l'Europe apportèrent de changements et de modifications à ses idées premières? Qui sait si cette visite au tombeau des Pharaons ne lui inspira pas la résolution de réintégrer un jour Clovis, Philippe Auguste, Louis XII, François Ier, Henri IV et Louis XIV, dans leurs sépulcres de marbre? N'est-ce pas sur cette même terre d'Egypte où nos ancêtres avaient versé leur sang pour le triomphe de la croix, que Bonaparte sentit qu'il était appelé à continuer l'œuvre commencée par les croisades,

c'est-à-dire à émanciper les peuples par l'épée, comme Jésus-Christ les avait déjà émancipés par l'Évangile?

Et à Aix-la-Chapelle, lorsqu'il fit retentir du bruit de ses éperons les voûtes du sépulcre de Charlemagne, ne construisit-il pas dans sa pensée cet empire gigantesque qui, comme celui de Charlemagne, devait s'appuyer d'un côté aux Alpes et aux Pyrénées, et de l'autre, à l'Océan et au Rhin?

Le roi de Prusse, après la campagne de 1806, se trouvait sans armées et sans couronne. Napoléon, dans la première effervescence de sa colère, voulait que la Prusse fût effacée de la carte d'Europe; mais il arrive à Postdam, il visite le caveau où repose la dépouille mortelle du grand Frédéric, de ce roi capitaine qui sut agrandir ses États autant par ses victoires que par sa savante politique, et là, devant ce marbre modeste qui ne porte que ces mots : *Frédéric II, roi de Prusse,* Napoléon sent sa colère s'éteindre, une pensée de pardon descend dans son âme, il aurait honte de démembrer un royaume que tant d'illustres exploits ont cimenté; il craindrait de faire injure à la mémoire d'un grand homme! A ses yeux, l'ombre du vainqueur de la Silésie semble s'agiter et lui demander grâce pour son héritier. C'en est fait, Napoléon est désarmé, il n'écoute ni la voix de la politique, ni la voix plus puissante encore de l'ambition : la Prusse restera royaume, et la couronne de Guillaume, tombée dans les champs d'Iéna, se relèvera plus forte que jamais pour briser, quelques années plus tard, la couronne du vainqueur généreux qui avait régénéré la Prusse par sa clémence, comme le grand Frédéric l'avait régénérée par ses victoires!

Certes, celui que la France plaça sur le trône de Charlemagne et de Louis XIV, celui dont les triomphes, pendant vingt années, remplirent le monde d'étonnement, était accessible à tous les grands enseignements qui viennent de la tombe. Son esprit vaste et profond se laissait aller volontiers aux nobles mouvements de son cœur, et un jour si, en le trahissant, le destin des batailles l'abandonna à la lente mais implacable vengeance de ses ennemis, c'est que Napo-

léon, arrivé au faîte de la puissance, n'avait pas dépouillé, comme ceux-ci, le plus noble instinct des grandes âmes : la magnanimité.

I

AU TOMBEAU DE SÉSOSTRIS[1].

La prise d'Alexandrie et la bataille des Pyramides avaient inauguré glorieusement pour l'armée française la conquête de l'Egypte. Les mamelucks, cette milice étincelante d'or et de perles, que le fanatisme mahométan avait opposés à nos soldats, trouvèrent en eux des maîtres en fait de bravoure et d'intrépidité. Tout tendait à une prompte soumission, et nul doute que Bonaparte ne fût parvenu à faire de l'héritage des Pharaons une colonie française, si l'Angleterre, comme toujours, envieuse de la grandeur et de la prospérité de notre pays, n'eût envoyé en Egypte de l'argent et des soldats pour exciter à la révolte des populations pour lesquelles le droit du sabre était tout, et dont la nationalité, dégradée par la rouille des siècles, disparaissait devant l'amour du pillage.

Cependant, aussi sage administrateur qu'habile général, Bonaparte, par son incroyable activité et ses mesures prudentes, était parvenu à neutraliser les premiers efforts de l'Angleterre et à faire jouir des douceurs de la paix cette Egypte qu'il venait conquérir au nom de la république française. Dans un de ces instants de trêve, le jeune général voulut visiter l'intérieur de ces hautes Pyramides du haut desquelles, selon sa sublime expression, *quarante siècles avaient contemplé* la poignée de braves qui se serraient autour du drapeau national. De la pensée à l'exécution, il n'y avait qu'un pas chez Bonaparte ; du moment donc où il prit cette résolution, ses préparatifs furent bientôt faits, car sa bouillante imagination, cet insatiable désir de tout voir, de tout apprendre, ne lui laissait de repos qu'il n'eût atteint son but.

[1] Dans la grande pyramide d'Egypte, en 1798.

Or, le 25 thermidor de l'an VI (12 août 1798), dès le point du jour, une compagnie de guides et un bataillon de grenadiers reçurent l'ordre d'aller occuper immédiatement la plaine de sable de Gizeh, au milieu de laquelle s'élèvent les fameuses Pyramides. A huit heures du matin, Bonaparte monta à cheval et sortit du Caire, accompagné de quelques officiers de son état-major, d'un iman appelé Muhamed, presque octogénaire, mais encore vert et agile, qui s'était offert d'être le cicérone du général, et enfin des savants attachés à l'expédition, et parmi lesquels se trouvaient Monge [1], Berthollet [2], Dupuy [3], Leblond [4], Rigo [5], Venture [6], etc., tous également à cheval. La petite caravane se dirigea vers les Pyramides. Arrivé en face de la principale, celle de Chéaps, chacun mit pied à terre. Bonaparte fit ouvrir l'entrée de cette pyramide, et, précédé d'une demi-douzaine de ses guides qui portaient des torches, de quelques grenadiers de l'escorte, et de la plupart de ceux qui l'avaient accompagné, il descendit lentement, par des rampes de granit, dans les catacombes égyptiennes [7].

[1] Président de l'Institut d'Egypte. Il appartenait à la section de mécanique.

[2] Le célèbre chimiste.

[3] Minéralogiste.

[4] Antiquaire.

[5] Dessinateur.

[6] Secrétaire-interprète.

[7] *Visite de Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Orient, dans l'intérieur de la grande pyramide, dite Chéaps.*

« Cejourd'hui, 25 thermidor de l'an VI de la république française, une et indivisible, répondant au 28 de la lune de Mucharem, l'an de l'hégire 1213, le général en chef, accompagné des officiers de son état-major, de plusieurs membres de l'Institut national, ainsi que d'un interprète et d'un détachement de troupes, s'est transporté à la grande pyramide, et y a été introduit par l'iman Muhamed, chargé de lui en montrer la construction intérieure. A neuf heures du matin, il est arrivé avec sa suite sur la croupe des montagnes de Gizeh, au nord-ouest de Memphis. Après avoir examiné avec attention les pyramides inférieures, il s'est arrêté à la pyramide de Chéaps, dont les membres de l'Institut ont à l'instant déterminé, par des figures trigonométriques tracées sur le sable, la hauteur perpendiculaire. Cette hauteur s'est trouvée d'environ cent cinquante-cinq mètres (près de quatre cent quatre-vingt-dix pieds). C'est presque le double de celle des monuments les plus élevés de l'Europe.

« Le général en chef et sa suite ayant pénétré dans l'intérieur de ladite pyramide,

Pendant une heure Bonaparte et ses compagnons parcoururent le labyrinthe inextricable de cette immense pyramide; pendant une heure ils s'arrêtèrent devant les nombreux hiéroglyphes semés çà et là sur ces murailles indestructibles, cherchant à en deviner le sens énigmatique. Rigo, muni d'un album, crayonnait les bas-reliefs qui lui paraissaient les plus intéressants, et Dupuy, armé d'un pic de

ont trouvé d'abord un canal de cent pieds de long et de trois pieds de large, qui les a conduits, par une pente rapide, vers la vallée qui sert de tombeau à celui des Pharaons qui érigea ce monument; un second canal, très-dégradé et remontant vers le sommet de la pyramide, les a amenés successivement sur deux plates-formes, et de là à une galerie voûtée de la longueur de cent dix-huit pieds, aboutissant au vestibule du tombeau principal.

« Cette dernière salle, dans laquelle le général en chef est enfin parvenu, est à voûte plate et longue de trente-deux pieds, sur seize de large et dix-neuf de haut. On ignore si les Arabes spoliateurs ont jamais pénétré dans ce sanctuaire de la pyramide, dont l'entrée semblait murée; cependant le général y a pénétré seulement accompagné de l'interprète et de l'iman qui lui avait servi de conducteur. Bonaparte, dit-on, n'y a trouvé qu'une grande caisse de granit d'environ dix pieds de long, sur quatre pieds de large et cinq pieds de haut, dont le couvercle était scellé. Il s'est assis sur ce bloc, y a fait asseoir à ses côtés l'interprète et l'iman Muhamed, et a eu avec ce dernier la conversation suivante :

« *Bonaparte.* Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses; mais voici un grand ouvrage de la main des hommes! Quel était le but de celui qui fit construire cette pyramide?

« *Muhamed.* C'est un puissant roi d'Egypte, de la famille des Pharaons, dont on croit que le nom était Chéaps. Il voulait empêcher que des sacriléges ne vinssent troubler le repos de sa cendre, etc., etc. (Suit un long dialogue entre Napoléon et l'iman, que nous ne rapporterons pas ici, parce qu'il a été imprimé dans tous les ouvrages qui ont traité de la conquête de l'Egypte par l'armée française.)

« Après être resté plus de deux heures dans l'intérieur de la grande pyramide de Chéaps (est-il dit à la fin de cette espèce de procès-verbal), le général en chef en est sorti avec sa suite, et est retourné au Caire avec ses officiers, laissant les membres de l'Institut national occupés à terminer leurs observations. »

L'extrait qu'on vient de lire a été publié dans le *Moniteur* du 7 frimaire an VII (27 novembre 1798). Quoique son authenticité ait été discutée depuis, sous le rapport de l'exactitude des localités, nous avons cru devoir publier ici une pièce qui nous a paru curieuse, d'abord parce qu'elle vient à l'appui de notre récit, puis ensuite parce qu'elle peut donner une idée des moyens que Napoléon employait avec tant d'habileté pour frapper l'imagination déjà si impressionnable des habitants de l'Egypte.

Le duc de Rovigo, à propos de cette visite de Bonaparte aux pyramides, dit encore dans ses *Mémoires*, tome Ier, chapitre v, page 91 :

« Nous sommes allés, comme le général en chef, visiter les pyramides. Chacun

mineur, sondait le terrain, consultait les différentes couches et portait son attention sur les marbres, les pierres et les divers métaux qui s'offraient à ses yeux. Les grenadiers de l'escorte, qui étaient descendus dans les catacombes et qui n'étaient que médiocrement enthousiasmés de ce qu'ils appelaient *une corvée de croque-morts*, semblaient fort surpris des minutieuses explorations dont ils étaient les témoins impassibles.

« Que diable le petit caporal vient-il faire ici ? disait à voix basse

voulut venir avec le général Desaix (Savary était alors au nombre de ses aides de camp), de façon que nous étions plus de cent, non compris une compagnie d'infanterie que nous avions prise pour notre escorte.

« Nous partîmes de Gizeh et traversâmes la plaine où l'on prétend qu'était jadis la célèbre Memphis. De toutes les anciennes villes d'Égypte, c'est presque la seule dont il ne reste aucun vestige pour déterminer où elle fut placée ; et si dans la plaine, au-dessous des pyramides, on ne rencontrait pas de temps à autre sous ses pas quelques débris de poterie, rien n'autoriserait à penser qu'il y ait jamais eu là, non pas une ville grande et florissante, mais un mur. Ce qui a dirigé nos conjectures, c'est d'abord le canal qui borde le désert au pied des pyramides, et qui, aujourd'hui, n'a de l'eau qu'au moment des plus grandes crues du Nil ; puis un pont en maçonnerie de briques, qui n'a pu appartenir qu'à Memphis, sans quoi on n'en apercevrait pas l'utilité. Ce pont a dû nécessairement être construit à cette place pour rendre plus facile la communication des habitants avec le cimetière ou *ville des morts*, qui se voit encore à côté des pyramides, qui n'étaient elles-mêmes que de vastes tombeaux. Au surplus, la ville des morts de Memphis n'est aujourd'hui qu'une réunion de petites pyramides enterrées sous le sable, mais dont quelques-unes sont encore sur leurs bases, et dont la grandeur était sans doute proportionnée à la fortune des familles. »

Il est probable que, du temps des Egyptiens, ceux-ci correspondaient, par des voies souterraines, de la grande pyramide aux petites qui l'entourent ; mais que ces communications ont dû être interceptées par l'accumulation progressive des sables qui, depuis, ont entouré ces monuments d'une espèce de ceinture de granit. Il est certain aussi que la hauteur des pyramides a considérablement diminué à cause de l'envahissement de ces sables qui ont monté comme le flux de la mer ; de sorte qu'aujourd'hui les pyramides sont pour ainsi dire enterrées jusqu'à la ceinture. Ce qui prouverait encore l'invasion des sables, c'est la position du sphinx colossal qui se trouve sur le côté gauche de la grande pyramide. Pline le jeune, livre II, parle de ce sphinx qu'il a visité, et dit qu'il avait du sable jusqu'aux ailes. Le célèbre naturaliste ajoute que : « A l'aide d'échelles, les soldats romains montaient sur le dos du monstre et y étalaient leurs manteaux pour les mieux faire « sécher au soleil. » De nos jours, nos soldats firent de même que les Romains ; seulement, ils n'eurent pas besoin d'échelle pour atteindre la croupe du sphinx, sur la tête duquel ils étendaient sans façon leurs guêtres.

l'un d'eux, appelé le Parisien, à son camarade Merlandier; il n'y a rien à fricoter avec les citoyennes momies qui sont alignées là comme des conscrits indigènes. Puisque le général voulait savoir de quoi il retournait dans ces caves, il n'avait qu'à y envoyer le bataillon de sse savants y faire une reconnaissance. »

Les soldats avaient alors pour ce qu'ils appelaient *un savant* le plus profond mépris, et ne prononçaient jamais ce mot qu'avec ironie. Tout ce qui ne portait pas l'habit militaire était, à leurs yeux, *un savant,* et par conséquent une créature au moins inutile : « Les « comptables, les fournisseurs et les moindres employés de l'am-« bulance, disait Bonaparte dans une de ses dépêches au directoire[1], « sont traités par les soldats de la république avec une décon-« sidération qu'il importe de faire disparaître, et Dieu sait s'ils at-« tachent même au titre de membre de l'Institut d'Egypte le res-« pect qui lui est dû. »

« D'autant plus, ajouta le Parisien, que ces savants ne sont bons qu'à farfouiller tous ces trous de rats, tous ces nids de chauves-souris que le diable emporte! Oh! Merlandier, où est l'Italie, où est la Lombardie, où nous trouvions toujours l'ordinaire au grand complet! *au lieur* qu'ici on ne possède que du dromadaire ou du *cocodrile* pour mettre sous la dent; ajoutez à cela une seule nature de rafraîchissement : du sable, et une crâne de chaleur à faire fondre nos baïonnettes. Décidément il n'y a rien à frire en *Egyptre.*

— Tout ce que tu énumères est positif, répliqua Merlandier, mais puisque la république une et indivisible nous a envoyés ici, il est à croire qu'elle avait ses raisons.

— La république! fit le Parisien avec un geste d'incrédulité, ça n'est pas la république qui nous a envoyés ici, ce sont les avocats de Paris et ces satanés savants, un tas de propres à rien et d'intrigants qui voulaient savoir lequel des deux, du soleil ou de la lune, se levait avant le jour dans cette contrée. Voilà tout. Eh bien!

[1] Lettre du 17 thermidor an VI (4 août 1798), datée du Caire.

qu'est-ce que ça nous fait à nous, pourvu que nous dormions notre temps ?

— C'est indubitable », répondit froidement Merlandier en lissant sa moustache.

Il est certain que dans l'armée, parmi les soldats surtout, on croyait que le Directoire n'avait envoyé le jeune vainqueur de l'Italie guerroyer en Égypte que pour se débarrasser de lui d'abord, et d'eux ensuite. Cette croyance était stupide ; mais les soldats de la république n'étaient pas des diplomates. On sait aujourd'hui que Napoléon poussa plus que tout autre le Directoire à entreprendre l'expédition d'Égypte, dont il sentait l'inévitable gloire. Il travaillait pour sa fortune et sa réputation, et le calcul était excellent : il l'a prouvé. Il est pourtant vrai d'ajouter que ce Directoire, jaloux et soupçonneux, ne fut pas fâché de se débarrasser d'un homme dont l'influence et la popularité le gênaient ; mais il n'avait pas vu qu'en confiant à un général, dont il redoutait déjà la magie du nom, une guerre lointaine à conduire, il le rendait plus intéressant à une nation avide de nouveautés. Quand César voulut se rendre maître de Rome, il alla combattre et vaincre dans la Germanie, dans les Gaules et en Égypte, et devint plus puissant dans son camp de Beauvais ou d'Alexandrie que dans sa maison du mont Aventin, à Rome. Il faut avant tout s'adresser à l'imagination des peuples et la tenir constamment en haleine : Napoléon savait cela aussi bien que César.

« *Motus*, fit Merlandier à son camarade, voici un savant qui rôde autour de nous. »

Ce savant n'était autre que le général Caffarelli, homme d'une science et d'une raison remarquables, et l'une des colonnes de l'expédition. Le général Caffarelli avait eu une jambe emportée par un boulet aux dernières campagnes du Rhin, et portait une jambe de bois ; mais, bien que cet attirail fût préjudiciable à son service ou à ses recherches scientifiques, au feu, devant l'ennemi, il était le plus alerte ; à l'étude, devant les monuments, il était le plus ingambe.

« Il est sûr et certain d'avoir toujours un pied en France », répondit à demi-voix le Parisien.

Cette boutade de soldat, que Caffarelli entendit, le fit sourire ; et s'adressant au grenadier un peu décontenancé :

« Oui, mon camarade, dit à son tour le général, j'ai toujours un pied en France, mais mon cœur et mes bras se trouvent constamment avec vous. »

Les visiteurs avaient parcouru presque toutes les chambres funéraires de la grande pyramide, lorsque Bonaparte, avisant une porte de bronze que le temps avait recouverte d'une couche de mousse grisâtre, s'arrêta tout à coup et demanda à l'iman où aboutissait cette porte. Celui-ci, sans répondre directement à la question, déclara, par l'organe de l'interprète, qu'il n'irait pas plus loin.

« Pourquoi ? fit Bonaparte.

— Seigneur, répondit l'iman, parce que cette porte n'a jamais été ouverte depuis la conquête d'Alexandre, si ce n'est une seule fois, sous la domination romaine.

— Peu m'importe quand et par qui cette porte fut ouverte, objecta le général, dont la curiosité était excitée au plus haut degré ; où conduit-elle, répondez ?

— Seigneur, cette porte conduit au sépulcre du grand Pharaon Allah-Achem, c'est-à-dire chéri de Dieu, répondit le cicérone, et nul œil profane n'a contemplé sa face vénérable, si ce n'est le grand Alexandre et le chef des armées romaines (César). Les bienfaits qu'Allah-Achem a répandus sur l'Egypte, il y a trois mille six cents ans [1], défendent sa mémoire et sa tombe de toute espèce de contact avec ceux qui n'adorent pas le même Dieu que lui.

— Iman, repartit le général d'un ton d'inspiré, je suis venu en Egypte pour faire renaître le règne d'Allah-Achem, et Dieu m'a per-

[1] Il est vraisemblable que cet Allah-Achem, dont l'iman faisait une si belle apologie, n'était autre que Sésostris, l'un des plus puissants rois de l'Egypte, qui subjugua les Assyriens, les Mèdes et les Scythes, s'empara de la Phénicie, de la Syrie et de toutes les provinces de l'Asie Mineure.



mis de visiter le tombeau de ce soleil des Pharaons. Ne crains rien, te dis-je, j'y entrerai seul avec toi et notre interprète.»

Et Bonaparte, prenant un flambeau de la main de ses guides, fit à l'iman un de ces gestes qui commandent la prompte obéissance. Dominé, subjugué par l'expression de la physionomie du général, l'iman s'inclina, et, poussant d'une façon particulière un pivot enterré sous le sable, il ouvrit la porte qui laissa voir un chemin creux où les ténèbres régnaient encore plus épaisses que dans les autres parties des Pyramides. Comme Bonaparte allait y entrer, son aide de camp, Junot, l'arrêta :

«Mon général, y pensez-vous? lui dit-il; comment! vous allez vous confier à cet homme?... Souffrez au moins que je vous accompagne.

— Je vous préviens, seigneur, dit le cicérone auquel Venture avait traduit les craintes exprimées par Junot, que, dussiez-vous me faire tuer par vos soldats, nul autre que vous, votre interprète et moi, ne franchiront l'entrée de ce sanctuaire : vous me l'avez promis.

— C'est juste, fit Bonaparte; et, se retournant vers son aide de camp : Tu l'entends, ajouta-t-il; lui, Venture et moi, devons seuls pénétrer ici. Attends-nous donc à cette place; il faut que les destins s'accomplissent.

— Mais permettez, mon général, dit encore Junot, ceci est d'une imprudence extrême. Vous pouvez compromettre non-seulement votre sûreté, mais encore le sort de...

Bonaparte ne le laissa pas achever, et lui tirant légèrement l'oreille :

— Allons, mon bon Junot, lui dit-il, pas d'enfantillage, laisse-nous; je sais ce que j'ai à faire. »

Puis, faisant signe à l'iman de passer le premier, suivi de Venture, le général en chef de l'armée d'Orient se jeta comme un autre Curtius dans ce gouffre, et bientôt tous trois disparurent aux regards des officiers, des savants et des soldats, qui ne comprenaient rien à cette curiosité de leur chef bien-aimé.

L'iman conduisit Bonaparte par des détours innombrables. Enfin, après un quart d'heure de marche, ils arrivèrent, sans avoir proféré une parole, dans une vaste chambre sépulcrale dont les parois de marbre et de porphyre resplendissaient à la lueur de la torche portée par l'iman lui-même. Là un spectacle magnifique, un de ces spectacles dont l'imagination ne peut se faire une idée que dans la lecture des Mille et une Nuits, frappa les yeux de Bonaparte et de Venture.

Sur une estrade de bois de cèdre que le temps avait pétrifié, reposait le corps momifié du grand Sésostris ; les bandelettes qui entouraient son corps étaient recouvertes de lames d'or ; il portait en tête la couronne des Pharaons, et, sur sa poitrine, reposait l'épée qui avait dompté tant de peuples divers. Sur les quatre faces du cercueil étaient incrustés des hiéroglyphes qui racontaient sans doute les exploits du guerrier. Vingt-quatre cassolettes, vraisemblablement remplies de parfum au jour des funérailles, étaient rangées sur les degrés du tombeau ; ces cassolettes étaient de bronze. Autour de la momie royale, et adossés aux murailles, étaient dressés plus de cent cercueils munis chacun de leur momie. Cette cour silencieuse du grand roi était composée de ses ministres, de ses femmes et de ses plus renommés capitaines ; sur ces cercueils étaient peints les attributs de ce qu'ils avaient été de leur vivant. Les femmes avaient des colombes et des cavales, comme preuves de leurs grâces et de leur fécondité ; les ministres, des charrues et des ibis ; les généraux, des lions et des trompettes. Les statues d'Isis et d'Osiris, de grandeur colossale, étaient placées sous une voûte, et dominaient tout cet attirail de la destruction. Ces statues étaient de jaspe, et leurs têtes étaient surmontées d'une espèce de mitre en or, enrichie de pierreries qui, au sein de cette nuit profonde, brillaient comme les étoiles du firmament.

Dans quatre espèces de cribles placés sur des piédestaux de granit étaient amoncelées des espèces d'or et d'argent monnayées et des médailles représentant les événements glorieux du long règne de

Sésostris ; çà et là appendaient des étendards tombés en poussière, et dont il ne restait plus que la hampe d'airain ; puis des trophées d'armes, des sabres mèdes, des flèches et des arcs assyriens.

Bonaparte contemplait silencieusement ces pompes de la mort, ces vestiges sacrés d'une gloire éteinte depuis quatre mille ans. Il contemplait le cadavre du grand Sésostris qui dormait là, dans son linceul de bandelettes, et paraissait encore recevoir les hommages des femmes qu'il avait aimées, des ministres qu'il avait dirigés, des guerriers qu'il avait conduits tant de fois à la victoire, L'âme du jeune général était en proie à mille émotions diverses, il semblait absorbé dans sa rêverie.

« Seigneur, lui dit l'iman, il est temps de retourner auprès de vos soldats. Venez ! »

Le général fit quelques pas machinalement ; lui et Venture s'apprêtaient à suivre leur guide, lorsque Bonaparte se retourna tout à coup, et élevant la main sur le corps de Sésostris :

« Pharaon, dit-il, l'Egypte ne sera plus esclave, et c'est moi qui la replacerai au rang des nations de la terre !

— Seigneur, lui dit l'iman qui s'était prosterné pieusement devant le cénotaphe de Pharaon, seigneur, lui dit-il en lui présentant une médaille qu'il avait prise dans un des cribles, vous êtes, depuis trois mille ans, le troisième guerrier qui ait visité ce tombeau inconnu aux profanes. De même que vos devanciers, vous n'avez point eu la coupable pensée de dépouiller ce caveau des saintes richesses qu'il renferme. Soyez béni, et acceptez pour souvenir de votre visite au tombeau du grand Allah-Achem cette pièce d'or frappée à son image. Elle sera pour vous un talisman et un gage de succès ; tant que vous la porterez sur vous, la victoire vous sera fidèle, et tout réussira au gré de vos désirs. Alexandre et César ont reçu jadis de mes pères le même présent, et ils n'ont trouvé la mort qu'après avoir perdu ce mystérieux gage d'une alliance avec les Pharaons. »

Bonaparte prit la médaille, et, regardant fixement l'iman :

« Ne serais-tu pas ce que tu parais être ? lui demanda-t-il un peu brusquement. Ton langage dément ton costume et ton caractère.

— Pardonnez-moi, seigneur, je ne suis qu'un pauvre iman; mais je suis de la race des Abassides [1]; et personne, excepté moi, n'aurait pu pénétrer dans le sein de cette pyramide, et vous y servir de guide, parce que nul en Egypte ne la connaît mieux que moi. Dès ma plus tendre enfance, mon père et mon aïeul m'y faisaient descendre avec eux pour m'initier à la connaissance des hiéroglyphes, qui est l'histoire de l'Egypte.

— Iman, répondit Bonaparte, je te remercie de ta démarche, et je conserverai le souvenir de ma visite au tombeau de Sésostris, ainsi que la médaille que tu me donnes [2].

— Vous ferez bien, dit l'iman; mais, seigneur, ajouta-t-il, j'ai une prière à vous faire?

— Quelle est-elle? fit le général, parle?

— L'entrée de ce sanctuaire n'est, je vous le répète, connue que de moi seul. Il serait dangereux que des étrangers, des Égyptiens même, eussent connaissance des trésors qu'il renferme. Tous les

[1] Prêtres de la plus haute qualité, et dont les familles privilégiées en Egypte et en Syrie ont la prétention de tirer leur origine des Pharaons.

[2] Nous sommes loin d'être superstitieux; cependant il est à remarquer que Napoléon, qui montra cette médaille à Berthollet, à Monge et à plusieurs autres de ses familiers, à son retour à Paris, la fit monter sur une tabatière d'écaille comme *monnaie précieuse*, et qu'il perdit cette tabatière en 1813, pendant la campagne de Saxe, quelques jours avant la bataille de Leipsick. En effet, de cette époque datent tous les malheurs qui suivirent. Voici au surplus ce que dit, à ce sujet, M. de Bausset, préfet du palais, dans ses *Mémoires*, tome II, page 240 :

« Il (Napoléon) s'avançait sur la route de Michelsdorff, et s'arrêta deux jours dans une petite ferme que l'on avait déjà pillée avant notre arrivée; mais, avant de la quitter, il arriva un accident fâcheux : le feu prit à une métairie située à cinq cents pas de cette ferme, devenue le quartier-général, et dans laquelle se trouvaient une demi-douzaine de fourgons. Un d'eux contenait, outre les objets destinés aux besoins de l'Empereur, tels qu'habits, linge et objets de toilette, plusieurs bijoux de prix, entre autres, des tabatières auxquelles Napoléon tenait beaucoup à cause des médailles antiques dont elles étaient surmontées. Tout fut perdu. »

Constant et le duc de Rovigo, dans leurs *Mémoires*, confirment ce fait.

hommes ne sont pas des Alexandre, des César et des Bonaparte, et l'avarice pourrait faire commettre un sacrilége. Jurez-moi donc, seigneur, jurez-moi par l'œuvre de notre grand prophète, que vous ne dilvuguerez jamais ce que vous avez vu dans ce sombre repli de la grande pyramide? »

Et, en parlant ainsi, l'iman avait tiré de son sein le Coran et le présentait au général :

« Je le jure, repartit Bonaparte en posant la main sur le livre sacré.

— C'est bon, reprit l'iman : maintenant nous pouvons aller retrouver votre suite, qui doit être inquiète de votre longue absence. Seulement, seigneur, encore une prière : ne me traitez, devant vos officiers, que comme un simple iman ; je tiens à ce que mes rapports avec le sultan de l'armée française ne puissent être suspectés par les muphtis de ma nation.

— Je t'accorde ta demande, noble Abasside» , répliqua Bonaparte.

L'iman s'inclina, et tous trois reprirent la route qu'ils avaient déjà parcourue.

Cependant les soldats de l'escorte, qui étaient demeurés dans la pyramide de Chéaps, étaient dans une grande inquiétude sur le sort de leur général. Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis son départ, et les grenadiers parlaient déjà de se glisser, la baïonnette au bout du fusil, dans le ténébreux séjour.

« Pour sûr, le petit caporal aura rencontré dans son chemin un *cocodrile,* disait Merlandier, et comme ces citoyens-là, dit-on, avalent les caporaux, quelle que soit leur taille, aussi bien que tout autre légume, il pourrait se faire qu'ils aient déjeuné avec le général en chef, son savant et le mamamouchi, qui peut-être s'est entendu avec ces animaux-là.

— Au diable les savants, les *cocodriles* et les mamamouchis ! répliquait le Parisien, en inspectant la pierre de son fusil ; tu as raison, il nous faut notre général, qui indubitablement se sera perdu dans les caves du pays ; en avant !

— Silence, vous autres! fit Junot, qui n'avait pas peur que les crocodiles eussent dévoré son général, quoique, à vrai dire, le fait n'eût pas été impossible; mais il craignait que l'iman ne fût un de ces fanatiques qui eût cru faire une action très-agréable au prophète en poignardant Bonaparte et en se tuant après. Une inquiétude morne planait donc sur toutes les figures qui se silhouaitaient sur les parois des pyramides, lorsque tout à coup on entendit un bruit de pas, puis une lueur filtra à l'entrée du sombre chemin vers lequel tous les yeux étaient fixés.

— Le voilà! le voilà! s'écrièrent à la fois savants, généraux et soldats. »

Enfin, Bonaparte parut, aussi calme que lorsqu'il avait abandonné son escorte. Tout le monde se pressa autour de lui; on l'aurait presque embrassé, si le respect n'avait contenu la joie. Mais les grenadiers, dans leur allure plus franche et dans leur joie plus expansive, étouffèrent presque l'iman en le remerciant de leur avoir ramené leur général sain et sauf.

Bonaparte fut aussitôt interrogé par les savants sur ce qu'il avait vu dans le tombeau de Sésostris; mais il se renferma dans un silence absolu. Lorsque tout le monde fut dans la plaine, Monge s'approcha du général en chef et lui dit:

« Tout de bon, général, ne voulez-vous pas nous raconter les choses merveilleuses que vous avez vues dans votre voyage souterrain?»

Bonaparte lui répondit :

« Mon cher, demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté cela; parce que je ne puis y répondre. Au surplus, adressez-vous à Venture. »

Mais celui-ci, à qui Bonaparte avait fait la leçon, tint constamment bouche close et s'abstint même par la suite de répondre aux nombreuses questions qui lui furent adressées à ce sujet [1]. De son

[1] Au surplus, le secrétaire-interprète de l'armée d'Orient n'eut pas longtemps à

côté, Monge se le tint pour dit et n'insista jamais sur ce chapitre, non plus que les autres personnes qui avaient fait partie de l'expédition. Ce ne fut que dix ans après, et dans la glorieuse campagne de 1809, que l'Empereur, causant un soir, à Schœnbrunn, avec le baron Larrey, entra dans quelques détails sur sa visite au tombeau de Sésostris, et comme dans le charme de la causerie il se laissait volontiers entraîner à la chaleur de son imagination, cette fois il s'arrêta tout à coup en disant au chirurgien en chef de son armée :

« Mais vous, docteur, vous êtes un incrédule, je n'aurais pas dû vous parler de ces choses. Cependant, à ma place, vous auriez été bien étonné si... vous n'en saurez pas davantage, vous dis-je, ajouta-t-il en souriant. »

En effet, il n'en parla plus, si ce n'est à Sainte-Hélène.

Cette visite mystérieuse de Napoléon au tombeau de Sésostris fit inventer la fable du *Petit homme rouge* qu'on prétendait qu'il avait rencontré dans la grande pyramide d'Egypte. Cette fable eut, au commencement de la Restauration, un succès prodigieux. On en fit même une espèce de roman dont quelques extraits furent insérés, en 1827 ou 1828, dans un petit journal littéraire qui avait pour titre le *Diable boiteux*.

II

AU TOMBEAU DE CHARLEMAGNE [1].

Les quelques mois qui précédèrent le couronnement de Napoléon furent consacrés par le nouvel Empereur à visiter, avec l'impéra-

garder ce secret, car il mourut en Syrie moins d'un an après l'excursion qu'il avait faite aux pyramides avec le général en chef. Voici la lettre datée du Caire, le 24 messidor an VII (12 juillet 1799), que celui-ci écrivit au Directoire pour lui annoncer cette nouvelle :

« Le citoyen Venture est mort de maladie en Syrie. C'était un homme de mérite « et discret. Sa perte m'a été très-sensible. Il laisse à Paris une famille qui a des « titres à la protection du gouvernement, etc. »

[1] A Aix-la-Chapelle, en 1804.

trice Joséphine, toutes les provinces de la France ou plutôt l'immense territoire que les conquêtes de la Monarchie, de la République et du Consulat avaient annexé au royaume de Philippe Auguste et de Louis le Grand. Nos frontières étaient alors arrivées à leurs limites naturelles : nous possédions toute la rive du Rhin, la Savoie, Genève, la Belgique et le Brabant, ainsi que les fertiles plaines de Nice et des alentours. On ne pouvait reculer ni les Alpes ni les Pyrénées ; ni l'Océan ni la Méditerranée ; la Gaule napoléonienne se trouvait donc placée dans sa sphère véritable, cette sphère que d'un geste Dieu semblait avoir désignée en disant : « Voilà la France! »

La présence de l'Empereur et de l'Impératrice dans les pays récemment reconnus français excita partout un vif enthousiasme. Les campagnes disputaient aux villes l'honneur de bien accueillir le couple auguste, et partout ce n'était qu'arcs de triomphe, feux de joie, harangues, festins, spectacles et divertissements de toutes sortes. Napoléon se proposait deux buts en se faisant voir à ses nouveaux sujets : le premier, de faire disparaître, par sa présence, tout ce qui pouvait rappeler les erreurs de la Révolution ; le second, de donner un puissant essor au commerce, aux arts et à l'industrie, que quinze années de troubles avaient réduits au marasme. Ce double but fut atteint partout où Napoléon posa son pied impérial encore chaussé de l'éperon de Marengo. Lyon, que le canon de 93 avait saccagé, commença de sortir de ses ruines ; le port de Toulon se pavoisa de bâtiments marchands ; Lille releva ses remparts ; Saint-Quentin, Amiens, Roubaix, Rouen, Cambrai, virent leurs merveilleuses industries sortir du sommeil léthargique dans lequel elles semblaient plongées ; tout, comme par enchantement, reprit de l'âme, du mouvement, et cela fut l'ouvrage d'un seul homme!

Dans le nombre des métropoles agrégées depuis peu au territoire français, Aix-la-Chapelle se distingua par les bruyantes démonstrations de sa joie. L'Impératrice avait précédé l'Empereur de quelques jours dans cette ville pour y prendre les eaux. Elle avait assisté à la fête de Charlemagne, que la Révolution avait abolie, et que

Napoléon rétablit selon les anciens usages. M. de Gonzagues, chanoine de la cathédrale, prononça dans cette solennité un discours où, faisant un parallèle des deux guerriers législateurs, il éleva Napoléon au-dessus de Charlemagne.

L'arrivée du souverain à Aix-la-Chapelle, le 18 Août 1804, fut donc saluée par les plus unanimes acclamations, et son séjour y fut marqué par les preuves les plus touchantes d'un amour aussi sincère que noblement exprimé. « Sire, nous étions déjà Français par « le cœur et par les mœurs, dit à l'Empereur le premier magistrat « de la ville, nous le sommes maintenant par le nom et par le dra- « peau. En pouvait-il être autrement? N'est-ce pas à Aix-la-Cha- « pelle que Charlemagne est venu rendre à Dieu son âme héroïque? « Les dépouilles mortelles de ce héros, votre modèle, qui reposent « au milieu de nous, n'ont-elles pas été le pacte mystérieux qui « promettait, à mille ans de distance, la réunion d'Aix-la-Chapelle « au grand empire français et son passage sous le sceptre d'un autre « Charlemagne? »

Napoléon répondit à ce discours avec ce sens, avec ce tact exquis et sûr qui caractérisaient son langage : « Vous n'étiez plus Français « depuis sept cents ans , dit-il; la faiblesse des descendants de « Charlemagne vous avait laissé ravir ce beau titre; mais vous l'êtes « redevenus, et pour toujours. Déjà les bras de vos enfants ont « concouru aux succès des armées de la France, et dans nos rangs « ils se sont montrés dignes d'avoir fait partie, par leurs ancêtres, « de la grande nation. Magistrats d'Aix-la-Chapelle, dites à vos « concitoyens que, désormais, votre sort est lié à celui de mon « empire, et qu'en retrouvant vos titres et vos droits, que la bar- « barie de huit siècles avait anéantis, vous avez aussi retrouvé, dans « les Français, des amis et des frères. »

Les spectacles[1], les cafés, les promenades, tous les lieux publics

[1] A une représentation théâtrale où l'Empereur et l'Impératrice assistaient dans une loge magnifiquement décorée, Talma, qu'on avait fait venir de Paris, joua d'une manière supérieure le rôle de Néron dans la tragédie de *Britannicus* : le spectacle



retentissaient des accents de la joie générale. Napoléon était vivement impressionné de toutes ces marques de gratitude, et il savait y répondre, ainsi que Joséphine, par des mots heureux qui triplaient l'enthousiasme.

Un matin, Napoléon et le grand-maréchal étant allés visiter la splendide cathédrale de la ville, monument gothique de la plus haute valeur, ils s'arrêtèrent devant une des chapelles latérales, remarquable par sa sombre et mystérieuse clarté. Napoléon demanda à M. Camus, un des chanoines du chapitre, qui lui servait de cicérone, quelle était cette chapelle.

« Sire, répondit le chanoine, c'est la chapelle funéraire où repose votre glorieux prédécesseur Charlemagne [1].

— Ici est déposé le corps de Charlemagne? fit Napoléon en inclinant son front. En êtes-vous bien sûr?

— J'en ai la certitude, Sire.

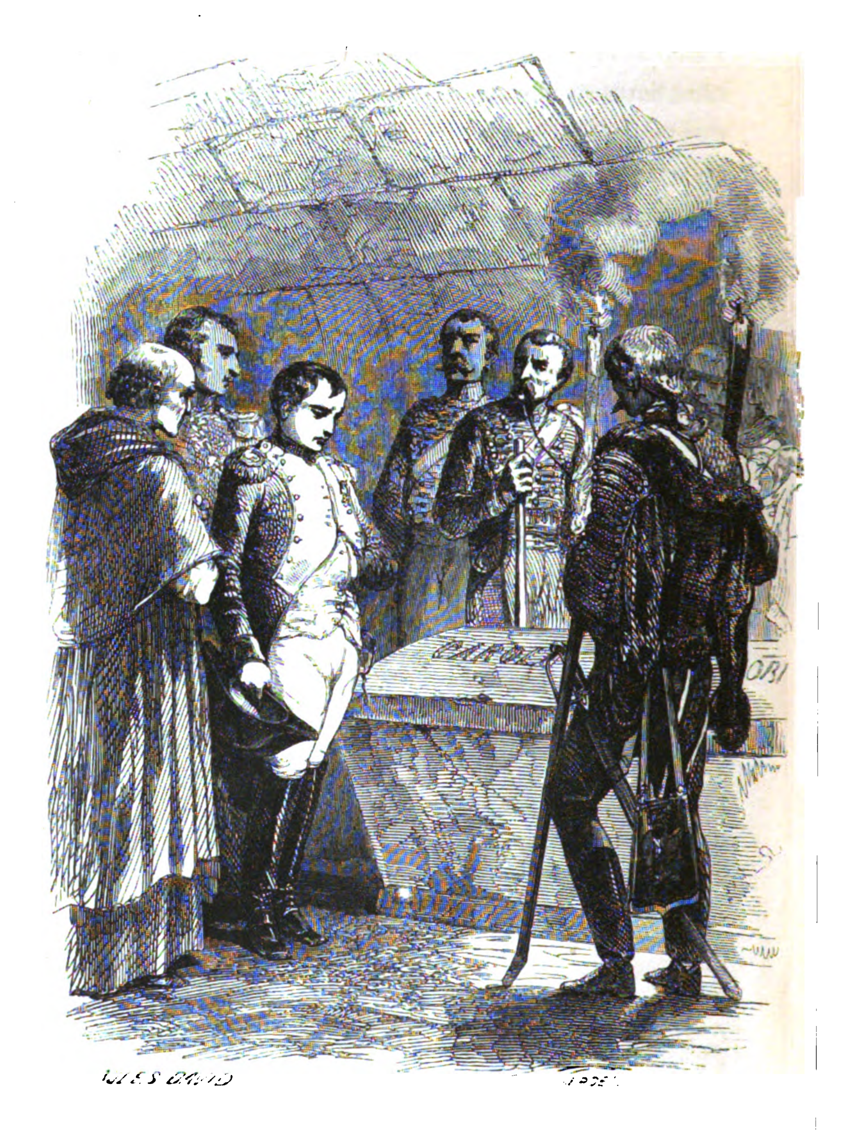
— En ce cas, je veux voir sa tombe.

— Sire, répliqua le chanoine, la descente du caveau est rude et difficile, et depuis Charles-Quint nul n'y a posé les pieds.

fut terminé par une petite pièce improvisée pour la circonstance. Dans cette esquisse, dégagée de toute prétention littéraire, se trouvaient de nombreux couplets en l'honneur de Napoléon. Celui-ci fut *bissé* et salué par un parterre nombreux qui, en se levant spontanément, en fit l'application à l'Empereur. Ce couplet était chanté sur l'air alors très à la mode de : *Tout comme ont fait nos pères :*

« De Charlemagne ces remparts
Furent le noble asile,
Et pour lui cette ville
Devient la ville des Césars.
Gloire nouvelle
Se renouvelle
Aux murs d'Aix-la-Chapelle.
Ce n'est point une illusion,
La ville revoit son patron;
Oui, c'est bien lui, qui, sous un autre nom...
Nous rend des jours prospères
Comme en ont vu nos pères (*ter*).

[1] Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle en 814, et en lui commença et finit l'empire d'Occident. Or, un rapprochement qui n'a point encore été fait, c'est que Napoléon mourut politiquement juste mille ans après, c'est-à-dire en 1814, et en lui commença et finit aussi le nouvel empire d'Occident qu'il avait voulu fonder à l'exemple de Charlemagne.



Une Visite au Tombeau de Charlemagne.

— J'y poserai les miens, monsieur l'abbé », répliqua Napoléon. Puis, ayant dit quelques mots à l'oreille de Duroc, le grand-maréchal sortit et revint un moment après, accompagné d'une demi-douzaine de sous-officiers d'artillerie.

« Levez cette dalle, leur dit l'Empereur, et allumez des flambleaux... Soldats! ajouta-t-il après un silence et en se découvrant, vous allez pénétrer dans le tombeau de Charlemagne. »

Les sous-officiers ôtèrent leurs bonnets, et, dirigés par Duroc, ne tardèrent pas à soulever l'énorme pierre qui scellait l'entrée du caveau. Puis ensuite deux d'entre eux prirent un flambeau et descendirent les premiers. Napoléon, le grand-maréchal et le chanoine les suivirent.

Les degrés de ce caveau, rongés par le temps, étaient plutôt une rampe de chemin couvert qu'un assemblage de marches. A chaque pas on risquait de glisser; à chaque pas aussi les pieds rencontraient des obstacles. Napoléon descendit la tête nue ainsi que Duroc : par un respect instinctif, le chanoine avait rabattu le capuchon de son camail. On parvint ainsi au bout des degrés, et on se trouva dans une espèce de cave voûtée dont les larges pierres noircies par les siècles distillaient en pointes de diamants le salpêtre et le nitre dont elles étaient saturées. Là se trouvait la tombe de Charlemagne.

Cette tombe est d'une grande simplicité. Construite comme tous les sépulcres des premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire en forme d'auge recouverte d'une pierre bombée, elle ne porte pour inscription que ces mots en caractère tudesque : *Carolus magnus imperator obiit* 814. Au reste, rien de remarquable dans cette sépulture.

Napoléon demeura un moment en contemplation devant le lit de pierre du chef de la race carlovingienne; et, d'un geste qui fut aussitôt compris, les sous-officiers d'artillerie, à l'aide de leviers, soulevèrent le couvercle de la tombe, et la dépouille mortelle de Charlemagne apparut aux regards des assistants.

Des ossements! voilà tout ce qui restait de l'homme qui avait fait

trembler le monde. Çà et là une poussière légère indiquait que la chlamyde, ce manteau impérial, qui fut aussi la pourpre des Césars, avait servi de linceul au fils de Pépin le Bref. La couronne, le sceptre, les éperons, la main de justice, l'anneau impérial, recouverts d'une couche de moisissure, étaient restés intacts et gisaient à côté de ces os disloqués dont ils semblaient justifier l'assemblage. La taille presque colossale du vainqueur de Witikind était parfaitement indiquée par la longueur de ses os, et ses vastes pensées pouvaient s'expliquer par la grosseur de sa tête et le développement de ses pariétaux [1].

Napoléon se pencha sur ces augustes dépouilles, approcha respectueusement son visage du front de Charlemagne... Peut-être y déposa-t-il le baiser de paix que jadis les héros échangeaient volontiers durant leur vie. Puis, se relevant avec dignité, il dit à Duroc avec un accent indéfinissable :

« Voilà celui qui fut le maître de la terre !

— Sire, dit alors le chanoine, Votre Majesté n'ignore pas que Charlemagne a été mis au rang des saints; veuillez me permettre, puisque le ciel a daigné m'accorder la faveur de contempler ces restes vénérés, d'adresser ici ma prière à celui que Dieu a mis sur la terre au rang des plus puissants monarques, et au ciel, au rang de ses bienheureux.

— Priez, monsieur l'abbé, repartit Napoléon, et surtout priez pour la France, dont Charlemagne a fondé la grandeur. »

Le prêtre se mit à genoux et pria avec onction. Napoléon, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine, les regards fixés sur le sé-

[1] *Charlemagne* n'est qu'une corruption de Carloman *Kart-mann*, c'est-à-dire l'homme fort, l'homme aux muscles puissants. Les *Chroniques de Saint-Denis* disent *Challemaine* pour *Carloman*. Théophane, de tous les chroniqueurs, est le seul qui l'appelle *Carloman*, et ce texte est le plus certain. Voici au surplus le portrait qu'Eginhard nous a laissé de ce monarque : « Haute taille, tête ronde, gros « col, nez long, poitrine large, mais petite voix. » L'historien contemporain ajoute : « Sa femme, Hildegarde, avait, au contraire, une voix forte et virile. » (Eginhard, *in Karl. annal.*, cap. IV.)

pulcre, se tenait à quelques pas en arrière, tandis que le grand-maréchal et les sous-officiers d'artillerie semblaient émus par l'austère physionomie de cette scène. Le chanoine ayant achevé sa prière, Napoléon ordonna que le couvercle du cercueil fût remis à sa place; opération qui fut exécutée, comme la première fois, avec promptitude et dextérité.

« Charlemagne quittera bientôt ce séjour si peu digne de sa renommée, dit alors Napoléon au chanoine. Je lui ferai élever un mausolée qui, par sa magnificence et sa structure, sera capable de donner aux générations à venir l'idée la plus vraie de la puissance de ce grand homme.

— Sire, dit le prêtre, l'empereur Charles-Quint, lors de sa visite en ce lieu, exprima, dit-on, le même désir, et cependant cette tombe n'a point changé de place.

— Charles-Quint n'était point Français, répliqua vivement Napoléon. En honorant la mémoire de Charlemagne, il satisfaisait bien moins un devoir qu'une vanité puérile; car, dites-moi, monsieur l'abbé, quelle ressemblance pouvait exister entre le vainqueur des Saxons, des Anglais, des Espagnols et des Lombards, et le monarque cauteleux qui ne sut profiter ni de ses victoires ni de sa politique pour dominer l'Europe? Le solitaire de Saint-Just, l'homme dont toute la valeur personnelle ne provenait que de l'incapacité ordinaire des souverains de souche, pouvait bien être un diplomate habile, mais non pas un prince capable d'apprécier Charlemagne. Charles-Quint, au surplus, a bien prouvé sa fausse grandeur, dans les dernières années de sa vie, en allant vivre parmi des moines [1].

— Sire, répliqua le chanoine, Casimir, roi de Pologne, se retira à Paris, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, dont il devint abbé, et pourtant ce prince n'était dépourvu ni de grandeur ni de capacités politiques.

[1] On sait que Charles-Quint se retira, en 1556, dans le couvent de Saint-Just, en Estramadure, après avoir abdiqué l'empire en faveur de son frère Ferdinand.

— D'accord, répliqua Napoléon ; mais un roi ne doit mourir que sur son trône ou sur un champ de bataille.

— Hélas ! répliqua le chanoine en soupirant, l'homme n'est pas toujours libre de se choisir une fin ; monarque ou sujet, il est soumis à la volonté de Dieu, et heureux celui qui peut dire, en mettant le pied sur le seuil de la tombe : « J'ai fait ce que je devais faire. »

Ces paroles, prononcées avec un calme évangélique, semblèrent faire réfléchir l'Empereur, qui, regardant le chanoine avec bonté, répliqua :

« Vous avez raison, monsieur l'abbé. Au surplus, ce que j'ai dit pour le tombeau de Charlemagne, je le maintiens. J'espère, avec l'aide de Dieu, devenir assez puissant pour rendre un hommage tardif, mais éclatant, au plus grand roi de notre histoire.

— Ainsi soit-il, Sire, fit le prêtre en se signant. Je souhaite bien ardemment que Votre Majesté, qui possède déjà la gloire des armes qu'avait Charlemagne, jouisse aussi longtemps que lui des bénédictions du Ciel et de la félicité impérissable que donnent les grandes actions faites dans la vue de la justice et du triomphe de notre sainte religion. »

Ce fut en discourant de la sorte que Napoléon, le chanoine, le grand-maréchal et les sous-officiers d'artillerie remontèrent l'escalier tortueux du caveau. En quittant M. Camus, Napoléon, qui avait jugé l'homme et qui avait goûté sa conversation, lui dit :

« Adieu, monsieur l'évêque, j'espère bien que nous nous reverrons. »

Le bon prêtre, croyant que l'Empereur s'était trompé de qualification, lui répondit avec modestie :

« Sire, je ne suis qu'un humble chanoine du chapitre de cette cathédrale, et je n'ai pas l'honneur d'être évêque.

— Je sais ce que je dis, monsieur l'évêque, repartit Napoléon en appuyant sur le mot. »

Mais, après que l'Empereur eut quitté Aix-la-Chapelle, le cha-

noine fut bien surpris de recevoir sa nomination au siége épiscopal de ce diocèse, devenu vacant par la mort récente de l'évêque, Antoine Berdelot, qui l'occupait. Et lorsque plus tard le nouvel évêque vint à Paris remercier l'Empereur et prêter serment entre ses mains, Napoléon le présenta à Joséphine, en disant : « Madame, voici un ecclésiastique qui m'a édifié lors de ma visite au tombeau de Charlemagne. Je l'ai fait évêque, et je compte qu'il sera un jour une des colonnes de l'Eglise. Continuez, monsieur l'évêque, à prier sur votre siége épiscopal, et invoquez souvent saint Charlemagne qui vous a porté bonheur et à moi aussi. »

Revenons à Aix-la-Chapelle.

Au sortir du caveau, Napoléon trouva dans la chapelle le chapitre assemblé, M. de Gonzagues en tête. Celui-ci lui proposa de lui faire voir le trésor de la cathédrale; l'Empereur accepta. Le chapitre le conduisit processionnellement jusque dans la sacristie, et là on lui fit voir ce qu'on appelle les grandes reliques, les mêmes qui furent envoyées en présent à Charlemagne par l'impératrice Irène [1]. Ces reliques étaient conservées dans une armoire de fer pratiquée dans le mur, et cette armoire n'était ouverte que tous les sept ans, pour montrer au peuple ces saints débris. Chaque fois qu'on les replaçait dans l'armoire, on murait la porte, qui ne devait plus être ouverte que sept ans après; mais, bien que les sept années ne fussent pas révolues, le mur fut aussitôt démoli, et, parmi les objets précieux dont se composait alors ce trésor, se trouvait un petit coffret en vermeil, qui attira particulièrement l'attention de l'Empereur, et piqua d'autant plus sa curiosité, que M. de Gonzagues, qui lui montrait toutes ces choses, lui dit que les traditions les plus anciennes

[1] Le calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, contemporain de Charlemagne, lui envoya, lui aussi, pour entretenir les relations amicales qu'il avait avec l'empereur des Francs, des reliques et des présents qui firent partie du trésor de la cathédrale, entre autres, les clefs du saint sépulcre, une horloge sonnante, la première qu'on eût jamais connue, un singe, un éléphant vivants, etc. On prétend même que le cor gigantesque que l'on montre encore à Aix-la-Chapelle provient de l'une des défenses de cet éléphant. (Michelet, *Histoire de France,* tome I[er], page 331.)

attachaient un grand bonheur à la possibilité d'ouvrir ce coffret, mais que personne, pas même Charles-Quint, lors de sa visite à Aix-la-Chapelle, n'avait pu y parvenir. Napoléon prit le coffret, qui, presque aussitôt, s'ouvrit sous ses doigts. On ne remarquait pas de trace extérieure de serrure; peut-être y avait-il un secret qui faisait jouer le ressort intérieur, peut-être l'adroit chanoine avait-il connaissance du secret et sut-il ménager cette surprise à l'Empereur; toujours est-il que cette circonstance lui parut extraordinaire. Il sourit, mais il ne dit mot, sans doute pour avoir l'air de n'y attacher aucune importance. Au reste, la curiosité de l'Empereur ne fut pas très-satisfaite, car il ne trouva dans cette boîte qu'un petit morceau d'étoffe et un peu de poussière.

Napoléon parla souvent du pèlerinage qu'il avait fait au tombeau de Charlemagne lors de son séjour à Aix-la-Chapelle, et du projet qu'il avait de faire élever au chef de la seconde race un monument gigantesque. Les embarras et les guerres de son règne ne lui laissèrent pas le loisir de mettre à exécution cette noble entreprise. Mais, l'esprit rempli du souffle de Charlemagne, s'il ne fonda pas en l'honneur de l'Alexandre du huitième siècle un splendide mausolée, il sut du moins ressusciter par la gloire de ses armes, par ses lois, par les encouragements accordés aux sciences, aux arts et aux lettres, au commerce, à l'agriculture et à l'industrie, les prodiges dont le fils de Pépin avait donné au monde l'imposant spectacle.

III

AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC [1].

La campagne de 1806 avait mis la monarchie prussienne à deux doigts de sa perte. Son armée, formée et disciplinée avec tant de soin par le grand Frédéric, avait été anéantie dans quatorze combats successifs; ses places fortes étaient à nous; ses provinces, entre au-

[1] A Postdam, en 1806.

tres la Silésie, dont la conquête avait coûté à Frédéric II tant de belles conceptions militaires, étaient envahies par notre armée; partout l'aigle de la France avait foudroyé l'aigle à deux têtes de la Prusse, et le malheureux pays ne présentait plus que l'aspect d'un vaste camp ennemi. Napoléon, irrité de l'hypocrite neutralité du roi de Prusse, de ses intrigues avec l'Angleterre et surtout de la part mystérieuse qu'il avait prise à la coalition de 1805, où, sans paraître ostensiblement dans les rangs de l'Autriche et de la Russie, il avait mis secrètement une armée sur pied dans l'intention de couper les divisions françaises en cas de défaite, Napoléon, disons-nous, avait résolu d'effacer la Prusse de la carte de l'Europe, et de faire descendre le petit-neveu du grand Frédéric au simple rang d'électeur de Brandebourg. Ni les supplications des ministres de Prusse, ni les larmes d'une jeune et belle reine, ni les prières des empereurs d'Autriche et de Russie, n'avaient pu lui faire changer de résolution ; mais ce que les larmes d'une femme, ce que les sollicitations de deux empereurs, ce que les vœux d'un peuple attaché à son souverain, plus faible peut-être que coupable, n'avaient pu faire, un tombeau le fit, et produisit dans la pensée de Napoléon une de ces révolutions soudaines que le vulgaire ne peut ni comprendre ni expliquer.

Déjà l'Empereur avait ordonné que la colonne de Rosbach, élevée en mémoire d'une bataille perdue par les Français sous Louis XV, fût détruite; déjà il s'était saisi de l'épée du grand Frédéric en s'écriant : « J'estime plus cette épée que tous les trésors du monde » : la Prusse aux abois, pliant sous le fardeau de l'impôt de guerre, frémit de honte et de colère en apprenant que les armes de son héros de prédilection étaient passées dans les mains de son vainqueur [1]. On vit alors tout ce que l'esprit public d'une nation, même

[1] Napoléon, selon nous, fit une faute en s'emparant des armes du grand Frédéric. Il le reconnut lui-même avec franchise à Sainte-Hélène : « J'eus tort, dit-il ; « on doit toujours ménager les susceptibilités d'un peuple même vaincu. Louis XIV « ne tomba pas dans la même erreur que moi ; lorsqu'en 1700 il plaça son petit-« fils sur le trône d'Espagne, il se garda bien de reprendre l'épée de François Ier,

abaissée, peut avoir d'éloquence et d'énergie. Toute l'Allemagne retentit des doléances de la Prusse qui pleurait non la perte de ses trésors, mais l'épée de son roi, et la presse anglaise, en enregistrant ces plaintes, ne manqua pas, selon sa coutume, de les grossir et de les envenimer pour rendre odieux à l'Europe Napoléon et la France.

Pendant le court séjour qu'il fit à Berlin, l'Empereur ne manqua pas d'aller visiter Postdam, la Malmaison du grand Frédéric, cet asile cher et sacré où, après avoir élevé son pays au plus haut degré de force et de splendeur, le monarque se plaisait à cultiver les lettres et à entretenir une correspondance active avec tout ce que l'Europe comptait alors d'esprits distingués, de savants et de philosophes. Ce fut à Postdam que Frédéric entretint avec Voltaire ce commerce de lettres qui a fait dans la littérature une espèce de révolution. Ce fut encore à Postdam qu'il forma ces bataillons si célèbres dont les premiers vinrent se heurter en 1792 contre le torrent de la révolution française, et dont les derniers furent anéantis dans les champs d'Iéna. C'est aussi dans un des caveaux de Postdam que s'élevait le tombeau du grand Frédéric. L'emplacement avait été choisi par lui, l'architecture arrêtée par lui.

Napoléon fit son entrée à Berlin le 24 octobre 1806, et alla s'établir à Postdam. Il parcourut le château et voulut voir l'appartement que le grand Frédéric avait habité. On l'avait toujours religieusement respecté : aucun des meubles n'avait été enlevé ni même changé de place. Il les examina curieusement, faisant jouer les serrures, ouvrant les armoires et touchant à tout ce qui tombait sous sa main.

« Ma foi ! dit-il d'un ton de surprise, en s'asseyant sur un vieux

« perdue à Pavie. Il est vrai que les Espagnols me l'apportèrent à Marrac, sans « même que je la leur eusse demandée ; tandis que je m'emparai à Postdam de celle « du grand Frédéric, que certes ils ne m'eussent jamais offerte. Quoi qu'il en soit, je « n'aurais pas dû effaroucher les sentiments de la nation ; c'était une mauvaise po- « litique. Aussi n'y suis-je plus retombé, puisqu'à Moscou j'ai respecté et laissé en « place tout ce qui avait appartenu à Pierre le Grand. » (Las-Cases, *Mémorial.*)

canapé, ce n'est certainement pas à la magnificence de son mobilier que cet appartement doit son prix, car il n'est guère de magasin de fripier à Paris où l'on ne puisse trouver un plus beau meuble. »

Mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver, entre autres choses, dans la chambre à coucher où était mort le monarque prussien, l'épée, la ceinture et le grand-cordon des ordres qu'il portait. L'Empereur s'en empara avec vivacité.

« Ah! ah! messieurs, s'écria-t-il avec enthousiasme en s'adressant à ceux qui l'entouraient, je préfère ces trophées à tous les trésors de la Prusse. Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Je veux voir le tombeau de Frédéric. »

Et aussitôt, suivi de quelques-uns de ses officiers et précédé d'un vieux serviteur du roi défunt, il se dirigea vers le monument funèbre, et, à la lueur de flambeaux portés par un seul valet de pied, il descendit les degrés de pierre du caveau royal, et se trouva bientôt en présence de la tombe du Charlemagne de la Prusse.

Cette tombe est d'une simplicité extrême, ou plutôt c'est un tombeau que le plus mince bourgeois de Paris pourrait se procurer dans la nécropole du Père Lachaise. Il est en pierre de liais polie à la manière du marbre, et d'une architecture dépourvue d'ornements. Une balustrade de fer entoure ce tombeau, sur lequel on ne lit que ces mots: *Frédéric II, roi de Prusse.* Du reste, nul attirail de pompe royale ou militaire, pas le moindre trophée. C'est le sépulcre, non d'un puissant monarque et d'un héros, mais d'un philosophe et d'un sage, qui a rejeté comme des hochets puérils toutes ces décorations, toutes ces fastueuses apologies de marbre et d'airain qui surchargent les mausolées des rois vulgaires. Frédéric II, qui, à l'exemple de Charles XII et de Pierre le Grand, avait mis dans son costume une rigidité qui excluait l'élégance et la vanité, devait dans son tombeau donner un nouvel exemple de cette simplicité qui sied si bien aux grands hommes. En effet, il existait une grande analogie entre l'ameublement du château de Postdam et le sépulcre de celui qui l'avait habité pendant quarante ans.

A cet aspect, Napoléon se découvrit, contempla avec une profonde émotion ce tombeau où gisait le capitaine qu'il avait pris, dès sa jeunesse, pour modèle. Que se passa-t-il alors dans sa vaste pensée? quel monde d'idées ce sépulcre souleva-t-il dans les replis de ce cerveau puissant? Nul ne saurait le dire; ce qu'on peut supposer, c'est que Napoléon, face à face avec cette pierre froide comme le grand homme qu'elle recouvrait, réfléchit à ce que pourrait avoir de fatal pour l'épée d'un héros la destruction d'un royaume fondé par l'épée d'un autre héros. Peut-être — si les hommes de génie ont entre eux des rapports d'outre-tombe — l'ombre du grand Frédéric lui apparut-elle dans ces limbes silencieux et l'adjura-t-elle de laisser intact l'héritage qu'il avait légué à son neveu. Ce qu'il y a de positif et d'historique, c'est qu'après être resté plus d'un quart d'heure en contemplation devant ce tombeau, Napoléon, en remontant au palais, dit assez haut pour que ceux qui l'avaient accompagné dans cette excursion souterraine l'entendissent :

« La maison de Brandebourg continuera de régner ! »

Les choses ne tardèrent pas en effet à changer de face. Napoléon qui, jusque-là, avait montré une inflexibilité désespérante pour entrer en communication avec les ministres plénipotentiaires prussiens, se relâcha de sa sévérité. Il donna l'ordre à M. de Talleyrand de reprendre les négociations et de se mettre immédiatement en rapport avec les ministres du roi de Prusse. Celui-ci, qui se croyait à jamais perdu, reprit courage, les peuples respirèrent, les armées prussiennes débandées se reformèrent, les sollicitations de l'Autriche et de la Russie se réveillèrent; enfin tout marcha à une prompte conciliation, et ce fut bien certainement cette visite au tombeau de Frédéric II qui amena ce résultat. La paix avec la Prusse fut signée à des conditions qui lui furent onéreuses, il est vrai, car elle fut dépouillée, entre autres, de Magdebourg, ville d'une situation merveilleuse pour tenir en échec une armée; mais enfin elle conserva le titre de royaume, et le petit-neveu du grand Frédéric

put encore être traité de *majesté* par ses sujets toujours fidèles; mais aussi cette paix fut l'arrêt de mort de Napoléon. On sait comment, en 1814, Frédéric-Guillaume reconnut la magnanimité de Napoléon. Sa haine contre lui fut peut-être plus fatale à la France que le courroux des Russes.

Nos vieux grenadiers, avec cet admirable bon sens qui les caractérisait, apprécièrent à sa juste valeur le traité de paix avec la Prusse; et voici comment le Parisien et Merlandier, qui, par hasard, étaient de garde à Postdam le jour de la proclamation de cette paix, se faisaient part mutuellement de leurs craintes et de leurs pressentiments :

« Eh bien! voilà encore un roi de gracié, disait Merlandier: c'est un malheur, parce que tôt ou tard ces monarques-là s'entendront comme des larrons en foire pour nous tomber sur le casaquin, avec accompagnement de mitraille.

— Tu n'es qu'un alarmiste, un fabricateur de raisons plus ou moins incompatibles, répliqua le Parisien. Qui te dit que le roi de Prusse voudra encore se risquer après avoir été étrillé comme il l'a été à Iéna?

— Qui me le dit? riposta Merlandier; mais c'est moi qui me le récupère. Est-ce qu'un monarque quelconque pardonne jamais à un autre monarque le plaisir qu'il a eu de l'enfoncer?

— Allons donc! le petit caporal a plus d'esprit que toi, il sait ce qu'il fait, et s'il a laissé son grade à ce monarque, c'est qu'il avait ses raisons.

— Tiens! fit Merlandier, toutes ces satanées visites aux tombeaux de Paul ou de Jacques ont toujours porté malheur au petit caporal et à nous autres.

— Prouve-moi cela?

— Te le prouver?... Tu te rappelles bien qu'en *Égyptre* il a voulu voir le cimetière des *fanfarons* (Pharaons); à telles enseignes que toi zé moi nous étions d'escorte. Eh bien! qu'est-il résulté de cette inspection? C'est qu'au bout de moins d'un an, le petit

caporal a été obligé de déguerpir de *l'Égyptre*, n'emportant avec lui que ses aides de camp, son sac et quelques troupiers détériorés.

— Mais, qu'est-ce que cela prouve, encore un coup?

—Ça prouve que le drapeau de la république a battu en retraite dans la personne de son général en chef; comprends-tu maintenant?

— Et après?

— Après? Il passe consul, c'est bon. Mais le voilà promu au grade d'empereur, il voyage.... toujours avec nous. Il arrive à Aix-la-Chapelle, et là il se met encore à farfouiller dans les reliques d'un ancien fricoteur appelé le citoyen Charlemagne, qui vivait, à ce qu'on dit, il y... Bah! il y a plus que cela; il y a cinq cent millions de mille ans.

— Et qu'est-il arrivé cette fois-là, voyons?

— Oh! presque rien, sinon que nous étions tranquilles comme Baptiste au camp de Boulogne, en attendant que nous puissions faire une descente soignée en Angleterre, et qu'il nous a fallu lever le pied et courir en Allemagne pour servir chaud une bataille aux Autrichiens et aux Russes...

— Le fait est, dit le Parisien, que nous leur avons trempé une fameuse soupe dans le lac; mais enfin, tu n'aboutis à rien avec tes raisonnements.

— J'aboutis à ce que, la première fois, nous avons quitté l'*Égyptre* à la suite de la visite au quartier-général des *fanfarons;* qu'à la seconde visite au logement du citoyen Charlemagne, nous avons été obligés d'abandonner la conquête de l'Angleterre, et que cette troisième visite au domicile de l'ancien roi des Prussiens nous vaudra plus tard une décoration de coups de fusil à perpétuité. Tu verras! tu verras! ajouta Merlandier en faisant passer avec vivacité, de sa joue gauche à sa joue droite, l'énorme chique de tabac qu'il avait toujours en permanence dans la bouche.

—Eh bien! fit le Parisien, que ce soient les Prussiens, les Russes

ou les Autrichiens qui viennent chercher des raisons à l'Empereur, nous les *voirons* venir. »

Un caporal, qui appela Merlandier et le Parisien pour aller les poser en faction, mit fin à la conversation des deux grognards, conversation qui, bien qu'empreinte d'un parfum de corps-de-garde, n'en était pas moins remplie de raison, et devint par la suite une véritable prophétie.

UNE JOURNÉE MÉMORABLE.

I

Jamais révolution n'offrit plus que celle du 18 brumaire de circonstances imprévues, de faits extraordinaires, de basses intrigues, d'élans généreux, de promptitude dans l'exécution, d'éclat dans le triomphe. Ce sont les détails de ces événements que nous allons essayer de retracer dans tout ce qu'ils eurent d'intime, de grand ou de plaisant, de terrible ou de piquant.

Du 18 brumaire date la toute-puissance de Napoléon, car la France, fatiguée d'anarchie, était heureuse alors de se donner un chef unique, ce chef dût-il devenir un maître. Il n'y a jamais eu dans l'histoire de spectacle plus remarquable que cette marche prestigieuse du Consulat à l'Empire ; la vie politique de Napoléon ressemble à un long drame, dans lequel les règles de l'art, fidèlement observées, offrent la progression d'un intérêt qui va toujours croissant jusqu'à la catastrophe.

Le 15 vendémiaire an VI (9 octobre 1799), une dépêche télégra-

phique, interrompue par le brouillard et ne contenant que ce peu de mots : *Le général Bonaparte est...*, fut remise à Barras à six heures et demie du soir. Ce membre du Directoire était à table avec ses commensaux ordinaires :

« Portez ceci au citoyen Gohier, dit-il à un laquais après avoir jeté les yeux sur la missive ; cela ne me regarde pas. »

A peine l'*officieux* (c'était le nom dont on qualifiait encore les domestiques de grandes maisons) s'était-il acquitté de sa commission, que Gohier, président du Directoire, et Moulins, son collègue, se faisaient annoncer.

« Eh bien ! dit ce dernier à Barras, qui continuait de faire gracieusement les honneurs de sa table, toujours composée de trente couverts, que signifie cette communication : *Le général Bonaparte est*..... Est quoi ? répéta-t-il avec une sorte d'anxiété.

— Mon cher collègue, je n'en sais pas plus que vous.

— Alors pourquoi la commission télégraphique n'a-t-elle pas attendu à demain pour nous communiquer le complément de cette dépêche? demanda Gohier d'un ton d'humeur.

— C'est au ministre de l'intérieur que vous devriez adresser cette question, répondit Barras, tout en promenant ses regards sur l'assiette de ses convives, pour voir si tous étaient servis.

— Serait-ce une mystification ? répliqua Gohier ; et cherchant à deviner l'énigme, il répétait : « Le général Bonaparte est... »

— Est... *perdu* peut-être ! interrompit Moulins en se servant d'un mot grossier. »

Barras hocha la tête en signe d'incrédulité.

« Attendez à demain, dit-il à ses collègues, car toutes les conjectures que vous pourriez faire n'aboutiraient à rien, et pendant ce temps, vous le voyez...

— Oui, je le vois ! s'écria Gohier avec exaspération ; des traîtres s'entendent pour renverser la constitution, et, en attendant, les conspirateurs agissent contre nous !

— Non, mon cher président, reprit Barras avec un flegme imperturbable, pendant ce temps cette dinde truffée refroidit. »

Gohier et Moulins se retirèrent fort inquiets : Barras et ses convives ne s'occupèrent plus de l'incident ; mais le lendemain 16, à sept heures du soir, le Directoire faisait annoncer dans tous les théâtres la dépêche télégraphique interrompue la veille, qui informait le gouvernement de l'arrivée de Napoléon sur les côtes de France. Cette dépêche était ainsi conçue :

« Le général Bonaparte est débarqué aujourd'hui 15 vendémiaire dans le petit port de Fréjus. Sa suite se compose des généraux Berthier, Lannes et Murat (l'un et l'autre blessés), du général de brigade Marmont, du citoyen Bessière, chef de ses guides, d'Eugène Beauharnais, commandant dans le même corps ; du citoyen Bourienne, secrétaire intime du général Bonaparte ; des trois savants Monge, Bertholet et Arnault ; de quelques officieux, parmi lesquels deux Arabes, un Mameluck [1], le citoyen Hubert [2], et de vingt-deux guides démontés. La flottille avec laquelle ils sont revenus en Europe consiste dans les frégates la *Muiron* et la *Carrière ;* dans l'aviso la *Revanche* et la tartane l'*Indépendance*, sous les ordres de l'amiral Ganthaume. Le général Bonaparte se dispose à partir pour Paris. »

La lecture de cette dépêche, faite au théâtre de la République (les Français), par Talma, dans son costume de Charles IX, qu'on représentait ce jour-là, fut accueillie par des cris de *Vive Bonaparte !* et des applaudissements tumultueux. Ce fut dans toute la salle comme une commotion électrique. Personne ne prêta plus d'attention à la tragédie de Chénier, qu'on essaya, mais en vain, de continuer. On courait de loge en loge, on sortait du théâtre, on y rentrait ; aucun des assistants ne pouvait rester en place. Bonaparte était-il rappelé ? Revenait-il de son propre mouvement ? On

[1] Roustan.

[2] Alors premier valet de chambre de Napoléon, remplacé plus tard par Constant. Hubert fut nommé dans la suite concierge du château de Fontainebleau.

ne le savait pas, mais on s'interrogeait, et les visages rayonnaient de joie, car personne n'ignorait les circonstances graves où se trouvait la République.

A peine Mme Bonaparte, qui assistait avec Mme Houchin, amie intime de Mme Gohier, au spectacle, eut-elle entendu cette lecture, qu'elle s'élança de sa petite loge et retourna chez elle en toute hâte. A onze heures du soir, elle envoya chercher des chevaux de poste, et, accompagnée seulement de sa fille Hortense, d'une femme de chambre et de son nègre Lara[1], monté sur le siége de sa voiture, elle courut sur la route de Lyon, au-devant de son mari, qu'elle ne devait pas plus rencontrer que deux ans auparavant, lorsqu'il revenait d'Italie.

Cependant, la nouvelle inattendue du retour de Napoléon inquiéta vivement les directeurs, et surtout Gohier et Moulins. La présence de Napoléon devait nécessairement menacer un pouvoir divisé, chancelant, qui cherchait en vain une solution aux difficultés politiques. Aussi les directeurs se demandaient-ils quels étaient ses desseins; pourquoi il avait subitement quitté son armée; à quels avis il devait cette résolution inattendue. Précédemment déjà, et par l'effet de l'instinct général, le bruit avait couru qu'il était revenu en France. On savait que ses frères et sa femme lui avaient écrit; mais on ignorait si leurs lettres lui étaient parvenues. Depuis la dernière dépêche venue d'Égypte, contenant le récit des batailles du Mont-Thabor et d'Aboukir, on avait remarqué, dans la société de Mme Bonaparte et chez ses beaux-frères, plus de mouvement, de confiance et de joie.

« Ah! s'était écriée Joséphine en parlant de son mari devant Fouché, s'il allait nous arriver! Cela n'est pas impossible s'il a reçu la nouvelle de nos revers. Bonaparte seul peut tout réparer et tout sauver. »

Il y avait quinze jours que le ministre de la police avait recueilli ces paroles, et déjà Napoléon débarquait! Toutes ces circonstances

[1] Joséphine l'avait amené avec elle de la Martinique.

préoccupaient les principaux membres de l'administration. Barras seul paraissait ne point s'inquiéter de l'avenir, et n'en continuait pas moins de tenir sa cour au Petit-Luxembourg, depuis le matin qu'il recevait dans son lit, jusqu'au soir qu'il trônait dans les somptueux salons habités huit ans auparavant par *Monsieur*, frère de Louis XVI (Louis XVIII).

II

La flottille qui portait Bonaparte et sa suite était entrée, en effet, le 15 vendémiaire (8 octobre), à huit heures du matin, dans la rade de Fréjus ; mais les marins n'ayant pu, pendant la nuit, reconnaître le pays, et ne sachant pas au juste où ils étaient, avaient eu un moment d'hésitation : fallait-il avancer pour aborder la côte, ou gagner le large? Bonaparte trancha la question, et on aborda. Le bruit se répandit aussitôt que le *Muiron* portait Bonaparte. Les habitants de Fréjus et des environs accoururent, la mer fut en quelques instants couverte d'embarcations. Une multitude, poussée par l'enthousiasme et la curiosité, envahit le bâtiment, et, violant toutes les lois sanitaires, communiqua avec les nouveaux arrivés. Quant à Bonaparte, il se fit conduire à terre sur-le-champ. Avide de nouvelles, il interrogeait tout le monde. Ce fut là qu'il apprit les revers essuyés en Italie.

Décidé à se rendre en toute hâte à Paris, il monta en voiture quelques heures après son débarquement, accompagné seulement de Bourienne, et se dirigea sur Lyon. Le télégraphe, comme un fil électrique, avait déjà porté au loin la grande nouvelle. Berthier, Eugène, Bessière, Monge, tous ceux qui avaient accompagné Bonaparte, partirent dans la soirée, à l'exception de Lannes et de Murat, qui ne se mirent en route que quelques jours plus tard, l'état de leurs blessures ne leur permettant pas d'entreprendre un long voyage dans une saison aussi avancée.

Napoléon passa par Aix, Avignon, Valence et Lyon. Les popula-

tions le fêtèrent partout sur son chemin ; mais, en partant de cette dernière ville, désirant arriver incognito dans la capitale, il prit une autre direction que celle qu'il avait indiquée à Moustache, l'un des vingt-deux guides revenus d'Égypte avec lui [1] ; de sorte que Joséphine, trompée comme ses beaux-frères sur l'itinéraire que son mari avait dû suivre, courait encore à sa rencontre, tandis qu'il arrivait à Paris le 24 vendémiaire (16 octobre), à six heures du soir.

En mettant pied à terre, Napoléon trouva sa petite maison de la rue de la Victoire abandonnée et sens dessus dessous. C'était le résultat de la précipitation que sa femme avait mise à son départ. L'absence de Joséphine, dont il ignorait le louable motif, et le souvenir des rapports aussi haineux qu'exagérés que ses frères lui avaient fait parvenir en Égypte sur la vie dissipée de sa femme, provoquèrent d'abord chez lui un mécontentement qui éclata en menaces de divorce. Lorsqu'au milieu de la nuit Joséphine arriva, inquiète et accablée de fatigue, il ne voulut entrer dans aucune explication ; il la reçut avec tant d'indifférence et même de sévérité, que celle-ci, désespérant de se justifier, fondit en larmes et se retira dans sa chambre, où elle demeura deux jours sans communication avec lui. Cependant la vive affection qu'il avait pour elle, secondée par les prévenances d'Eugène et d'Hortense, qu'il aimait beaucoup, triomphèrent de ses préventions et rétablirent, après deux jours de bouderie conjugale, une bonne harmonie qui depuis ne fut jamais troublée.

Il est bien avéré aujourd'hui qu'à son arrivée à Fréjus Napoléon n'avait encore aucun projet bien arrêté et qu'il ignorait la conduite qu'il devait tenir à Paris pour renverser le Directoire. L'enthousiasme qui avait éclaté sur sa route, à son passage dans le Midi, lui fit concevoir peut-être l'idée de se mettre à la tête des affaires. Toutefois, un de ses généraux d'Italie, Kellermann, fils de celui qui, quatre ans plus tard, devint maréchal de l'empire, se trouvant à Aix, demanda à Berthier, lorsqu'il passa, lui aussi par cette ville, d'être

[1] Le même qui, sous l'Empire, devint premier courrier du cabinet particulier de l'Empereur.



appelé à servir dans l'armée dont on allait sans doute confier le commandement en chef au général Bonaparte.

«Bah ! lui répondit celui-ci en souriant, il est bien question d'un commandement d'armée ! Venez nous rejoindre à Paris, où nous devons tous nous trouver.»

Les événements du 18 brumaire durent révéler au général Kellermann la pensée qui avait dicté la réponse du futur prince de Neufchâtel. Quoi qu'il en soit, l'effet du retour de Napoléon à Paris fut immense. Le conseil des Cinq-Cents, par un mouvement spontané, déféra la présidence à Lucien Bonaparte, hommage éclatant rendu au vainqueur de l'Égypte en la personne de son frère. Enfin, un fait presque incroyable, le député Baudet (des Ardennes), ne pouvant suffire à l'émotion que lui causait cet événement si imprévu, mourut, dit-on, de joie en l'apprenant.

Le lendemain de son arrivée, Bonaparte fit une visite à Gohier, qui le reçut froidement et le prévint que le jour suivant il le présenterait officiellement à ses collègues. Il était cinq heures, Bonaparte allait se retirer, lorsque Gohier, sans doute à cause des liaisons d'amitié qui existaient entre sa femme et Mme Bonaparte, l'invita à dîner. Bonaparte accepta. Parmi les convives se trouvait Sieyès. Bonaparte ne lui adressa pas une seule fois la parole; celui-ci garda le silence, et, au dessert, il se retira furieux, après avoir dit à voix basse à Mme Gohier :

« Avez-vous remarqué ce petit insolent qui n'a pas même salué, avant de se mettre à table, le membre d'un gouvernement qui pourrait le faire fusiller ? »

Le général Moreau, qui ce jour-là avait dîné chez Moulins, vint le soir. Les deux généraux, qui ne s'étaient encore jamais vus, parurent aussi flattés l'un que l'autre de se rencontrer. Tous deux se regardèrent un moment sans rien dire. Bonaparte rompit le premier le silence en témoignant en termes flatteurs à Moreau le désir qu'il avait depuis longtemps de le connaître : puis, après avoir causé quelque temps avec lui, il se retira sans bruit. Le soir il écri-

vit à M. de N... [1] pour le prier de venir le trouver le lendemain à son lever, c'est-à-dire à six heures du matin. Celui-ci fut exact au rendez-vous. Après les premiers compliments, Napoléon et M. de N... causèrent des grands intérêts qui le ramenaient en France, lui général en chef de l'armée d'Orient. Il lui dit à ce sujet beaucoup de choses que celui-ci était loin d'avoir prévues; puis, rompant tout à coup le fil de la conversation pour lui parler du dîner qu'il avait fait la veille :

« Mon cher, ajouta Napoléon, j'ai affecté de ne pas regarder Sieyès, qui était placé en face de moi, et je me suis aperçu de la fureur que ce dédain lui causait. Que voulez-vous ! cet homme est ma bête noire.

— Mais, général, répliqua M. de N..., croyez-vous que Sieyès serait contre vous?

— Je n'en sais rien encore; mais c'est un homme à système, un idéologue, et je n'aime pas ces gens-là. Quelle idée a-t-on eue de mettre ce prêtre au Directoire? Il est dévoué à la Prusse, et si on n'y prend garde, il nous livrera sans le vouloir à elle. Quant aux autres, je les ai jugés : Gohier est un niais politique, Roger-Ducos un Cassandre, et Moulins un vantard. Au surplus, je vais voir cela aujourd'hui ; j'ai rendez-vous avec eux à deux heures. Venez me voir tous les matins. »

Comme M. de N... prenait congé, Bonaparte le retint par le bras en ajoutant :

« A propos, comment êtes-vous avec Barras?

— Mais ni bien ni mal, général ; je suis peu lié avec ce directeur.

— N'importe. Tâchez de le voir aujourd'hui, si vous le pouvez, et sachez de lui ce qu'il a au fond de l'âme ! »

[1] C'est à ce même M. de N..., nommé pair de France dans les Cent-Jours, et qui nous a prié de ne pas le désigner autrement que par cette initiale dans cette relation, ainsi qu'au duc de Valmy (le général Kellermann), au général Frégeville, alors membre de la commission des inspecteurs des Cinq-Cents, que nous sommes redevable en partie des détails que nous racontons.

Quoiqu'il fût encore de trop bonne heure pour se présenter chez Barras, dont la vie efféminée était connue de M. de N..., celui-ci courut cependant au Luxembourg, et, à sa grande surprise, le trouva déjà poudré et attifé, se promenant avec agitation dans son cabinet, qui n'était autre chose que la chambre à coucher de Marie de Médicis. Barras vint à lui, et après lui avoir serré les mains avec affectation :

« Voilà, lui dit-il, votre ami Bonaparte de retour. Que nous apporte-t-il ? la paix ou la guerre ?

— Je l'ignore encore, citoyen directeur.

— Il veut jouer au fin avec nous; mais, en définitive, que veut-il ? On peut s'entendre avec lui. Il me serait facile de lui faire obtenir le commandement en chef soit de l'armée d'Italie, soit de l'armée d'Allemagne. Il peut choisir. Puis, s'il a d'autres idées, qu'il vienne s'en expliquer franchement avec moi avant de voir mes collègues; nous pourrions nous entendre sur beaucoup de points. J'ai le désir sincère de lui être agréable en tout.

— Je serai charmé, citoyen directeur, de lui donner une telle assurance à notre première entrevue.

— Eh bien ! voyez-le. Le plus tôt sera le mieux. Dans ces sortes d'affaires on ne peut apporter trop de célérité. »

M. de N... retourna en toute hâte rue de la Victoire.

« Eh bien ! lui dit Bonaparte, que savez-vous de nouveau ?

— Est-ce du nouveau que de vous apprendre la frayeur que vous causez à nos ineptes directeurs ? »

Après ce début, M. de N... entra en matière et instruisit Napoléon du désir que Barras lui avait manifesté tout d'abord d'entrer en arrangement avec lui.

« Me conseilleriez-vous, interrompit ironiquement Bonaparte, de danser entre les deux tours de Notre-Dame sur une planche pourrie ? De quel secours me serait un tel homme ! Ne serais-je pas perdu d'impopularité rien qu'en marchant de concert avec lui ? Je me sou-

cie peu du citoyen Barras! Ce que je tenais à savoir, c'était l'opinion de ses collègues à mon égard. Barras a laissé échapper le seul moment favorable pour lui et pour moi. Il aurait dû se rappeler les confidences que je lui fis avant mon départ pour l'Égypte. Maintenant que les choses ont changé de face, il est trop tard. D'ailleurs, il est tombé aussi bas qu'il pouvait tomber, et je ne me sens pas d'humeur à le relever de la fange sanglante et *musquée* où les événements l'ont jeté. Il me procurera un commandement en chef, vous a-t-il dit? Parbleu! je le crois bien ; mais j'aime mieux me le donner à moi-même, ce commandement. Quant à m'asseoir sur un des fauteuils du Directoire, cela ne saurait me convenir pour le moment, parce que si je fais de la besogne, je veux la faire à ma guise. Que vous semble, au surplus, de tout ceci? A ma place, accepteriez-vous de telles offres?

— Non, général, il ne peut y avoir que des inconvénients à s'associer avec Barras. C'est un homme fini, usé, qui n'est plus bon à rien, et qui, loin de vous seconder dans vos projets, que je ne connais pas encore, vous serait peut-être fort nuisible.

— A la bonne heure! dit Napoléon, voilà qui est parler. Mon cher, un sot m'eût conseillé un accommodement.

— Ainsi, général, répliqua M. de N... en s'inclinant, ce sera un refus net que je porterai au citoyen Barras?

— Non ; il ne faut pousser personne à l'extrémité, quand bien même il s'agirait d'un imbécile, et Barras n'est pas dans ce cas; sa faiblesse, son apathie ne sont pas, chez lui, de la bêtise, c'est de la paresse. Vous lui direz qu'étonné de ce qu'il me propose, je veux réfléchir au parti qu'il me faudra prendre; que je suis las de faire la guerre; qu'un long repos m'est nécessaire, sans que je renonce, pour cela, à servir la république; que plus tard nous verrons, et qu'alors il me sera facile de m'entendre avec lui. »

Au point où en étaient les affaires, M. de N... ne doutait pas que Napoléon n'eût compris la direction qu'il tenait à lui de leur donner. Jamais moment n'avait été plus favorable pour saisir un gouverne-

ment. Napoléon avait dit en partant pour l'Égypte : « La poire n'est pas mûre encore. »

A son retour elle était mûre ; il ne fallait plus qu'une main décidée à la cueillir. Cette main fut la sienne.

De cinq rois qui gouvernaient despotiquement la France sous le titre modeste de *directeurs*, Sieyès, Roger-Ducos, Barras, Moulins et Gohier, président, aucun n'avait la force nécessaire pour soutenir un ordre de choses vermoulu, ni la volonté de le remplacer par un régime plus solide. L'union sincère des directeurs eût pu seule sauver le gouvernement qui croulait de toutes parts ; mais cette union était impossible, parce que leurs caractères, ainsi que leurs convictions, les éloignaient les uns des autres. Sieyès, le plus habile de tous et le plus ambitieux, avait conservé, de ses mœurs ecclésiastiques, une habitude de tâtonnement et d'hésitation qui excluait tout esprit d'entreprise : il voyait ce qu'il aurait fallu faire, mais il ne pouvait agir seul, et il avait appris à ne pouvoir sérieusement faire fond sur aucun de ses collègues. En cela il voyait juste. Roger-Ducos, que son caractère modéré et sa probité politique ralliaient à Sieyès, suivait celui-ci plus par habitude que par communauté de vues. Moulins et Gohier étaient véritablement patriotes, mais leur exaltation les tenait à distance de ces deux derniers collègues, dont ils suspectaient les intentions. Quant à Barras, le *pourri*, comme on l'appelait alors, son égoïsme et sa paresse faisaient qu'il n'appartenait à personne. Tels étaient les éléments hétérogènes dont se composait le pouvoir exécutif.

L'impuissance du pouvoir législatif était notoire, et il devait naturellement devenir un instrument docile dans une main assez ferme pour le diriger. Le conseil des Anciens jalousait celui des Cinq-Cents, qui le lui rendait bien. Un grand nombre d'hommes remarquables siégeaient néanmoins dans l'une et l'autre de ces assemblées ; mais aucun d'eux n'exerçait d'ascendant au profit des saines idées. La confusion régnait comme avait régné la terreur. Cette confusion pouvait tourner à l'anarchie ; Napoléon ne le permit pas. En cela,

peut-être, le salut de la France et son intérêt propre se trouvèrent d'accord.

A l'heure convenue, Napoléon se rendit au Directoire, vêtu de son habit de général en chef, et portant un superbe sabre de Mameluck. suspendu à la manière orientale par un cordon de soie cramoisie; un magnifique cachemire bariolé lui servait de ceinture. En le voyant descendre de voiture dans la cour du Luxembourg, la garde le reconnut et poussa le cri de *vive Bonaparte!* Conduit par deux *officieux,* c'est-à-dire deux huissiers, devant cette magistrature assemblée, Napoléon lui dit qu'après avoir consolidé l'établissement de son armée en Égypte et confié son sort à un général capable d'en assurer la sécurité, il était parti pour venir au secours de la République, qu'il croyait *perdue;* mais que, puisqu'il la trouvait *sauvée* par les exploits de ses frères d'armes, il s'en réjouissait.

« Jamais, avait-il ajouté en posant la main sur la poignée de son damas, jamais je ne le tirerai que pour le maintien de la République et la défense de la liberté! »

Le président Gohier le complimenta sur ses triomphes et sur son retour. L'accueil fut, en apparence, très-flatteur; mais, au fond, les craintes étaient trop bien justifiées par la situation pour que ce retour inattendu pût réjouir le Directoire. La cérémonie se termina par une accolade fraternelle, qui ne fut ni donnée ni reçue fraternellement.

III

Tous les officiers que Bonaparte avait ramenés d'Egypte, tous les généraux présents dans la capitale, ceux qui avaient du service ou qui en attendaient : Jourdan, Macdonald, Leclerc, Bournonville, Lefebvre, qui commandait la 17e division militaire, c'est-à-dire Paris; Bruix, ancien ministre de la marine; Dubois-Crancé, ministre de la guerre; Cambacérès, ministre de la justice; Fouché, ministre de la police; Talleyrand, qui songeait à se faire pardonner sa ré-

sistance à l'expédition d'Egypte, et cent autres; toutes les capacités, tous les intérêts, tous les hommes politiques, *patriotes* ou *modérés*, gens en place ou destitués, enfin la plupart des membres du gouvernement, tous vinrent se faire inscrire chez le jeune général, le plus grand nombre pour s'associer à ses projets, le plus petit pour les surveiller. Il fallait encore compter Chénier, Cabanis, Rœderer, qui étaient l'élite du parti philosophique, réunis à l'élite de l'armée pour accomplir la révolution qui paraissait être dans le vœu national.

A l'exception de Bernadotte, qui ne voyait alors le salut de l'Etat que dans la République, et la République que dans le *jacobinisme*, tous les généraux de l'armée d'Italie se rallièrent à leur ancien commandant en chef. Chacun servait le général Bonaparte à sa manière. Enfin Augereau, qui intérieurement détestait son ancien frère d'armes, vint aussi, après quelque hésitation, se rattacher à sa fortune, peut-être parce que le Directoire l'avait négligé.

«Est-ce que tu ne comptes plus sur ton petit Augereau!» lui avait-il dit un matin en allant lui demander à déjeuner sans façon.

Quant à Berdanotte, doué de beaucoup de perspicacité, il avait été un des premiers à deviner les projets de Napoléon, et était convaincu que le *transfuge* (il le désignait ainsi) ne tendait à rien moins qu'à renverser la constitution et à s'emparer du pouvoir. Dans cette pensée, il alla offrir ses services au Directoire, au conseil des Anciens, à celui des Cinq-Cents et à tous ceux qu'il supposait, dans le gouvernement, être comme lui opposés au changement qu'il redoutait. Mais, de son côté, Bonaparte n'était pas un homme à se laisser vaincre en finesse et en activité, et chaque instant voyait augmenter la masse de partisans qu'il recrutait.

«J'ai déjà appris bien des choses, dit-il à M. de N... en le revoyant. C'est un singulier homme que ce Bernadotte. Il a prétendu qu'il ne pouvait entrer dans le projet dont on lui a parlé en mon nom; il a seulement promis de se taire, à la condition qu'on y renoncerait. Bernadotte n'est pas un homme à moyens, c'est un homme à obstacles.»

Et après un silence, pendant lequel Napoléon se passa plusieurs fois la main sur le front, il reprit :

« Je crois bien que j'aurai Bernadotte et Moreau contre moi ; mais je ne crains pas Moreau. Je ne l'ai vu pour la première fois qu'un moment chez Gohier ; je l'ai *jaugé*. Il est mou, sans énergie ; je suis sûr qu'il préfère le pouvoir militaire au pouvoir politique. Je le gagnerai avec la promesse du commandement d'une armée ; mais Bernadotte ne m'aime pas, lui. Il se croira en droit de tout oser, ce diable d'homme ! Il a de l'esprit. Au reste, je ne fais que d'arriver : on verra. »

Il est de fait que Bernadotte n'était pas venu, comme ses camarades, faire sa visite à Bonaparte. Cette absence avait été d'autant plus remarquée, qu'il avait servi sous ses ordres en Italie. Ce ne fut que quelques jours après et sur les instances réitérées de sa femme, belle-sœur de Joseph Bonaparte, qu'il se décida à venir voir son ancien général en chef. Napoléon en parla à M. de N... en lui disant :

« Mon cher, concevez-vous ce Bernadotte ? Ne m'a-t-il pas vanté, avec une exagération toute méridionale, la situation brillante et victorieuse de la France ! Il m'a parlé des Russes battus, de Gênes occupée, des levées qui se sont faites partout, de l'état des arts et du commerce, de l'esprit public, que sais-je ! d'une foule de balivernes.

— Vous a-t-il parlé de l'Égypte ? lui demanda M. de N...

— Ah ! vous m'y faites penser. Il m'a reproché de n'avoir pas ramené l'armée avec moi ! Mais, lui ai-je objecté, vous venez de me dire que vous regorgiez de troupes, que toutes les frontières étaient assurées, que des levées immenses s'étaient faites, que vous aviez 150,000 soldats et plus de 30,000 chevaux. A quoi auraient été bons quelques milliers d'hommes de plus qui peuvent servir à conserver l'Égypte ?

— Et qu'a répondu Bernadotte ?

— Rien.

— Il ne vous a pas tout dit, continua M. de N...; je sais de bonne part qu'il avait émis le conseil de vous faire traduire devant un conseil de guerre, tant pour avoir quitté votre armée sans ordre du Directoire que pour avoir enfreint les ordres sanitaires.

— Ah! ah! fit Napoléon avec deux inflexions de voix différentes. C'est bon à savoir; mais patience. Revenez ce soir. »

M. de N... le promit. Cependant ce ne fut que le lendemain, dans l'après-dînée, qu'il alla chez Mme Bonaparte, qui lui reprocha gracieusement de l'avoir délaissée en l'absence de son mari. Celui-ci s'excusa de son mieux sur ses nombreuses occupations.

« Je vous pardonne », lui dit Joséphine avec son amabilité ordinaire; puis elle se leva pour aller au-devant d'une dame que l'on annonçait. Pendant ce temps, M. de N... s'approcha d'Eugène Beauharnais, qui montrait à sa sœur Hortense les gravures d'un livre magnifiquement relié; mais à peine s'était-il mêlé à leur conversation, qu'il entendit annoncer le général Bernadotte.

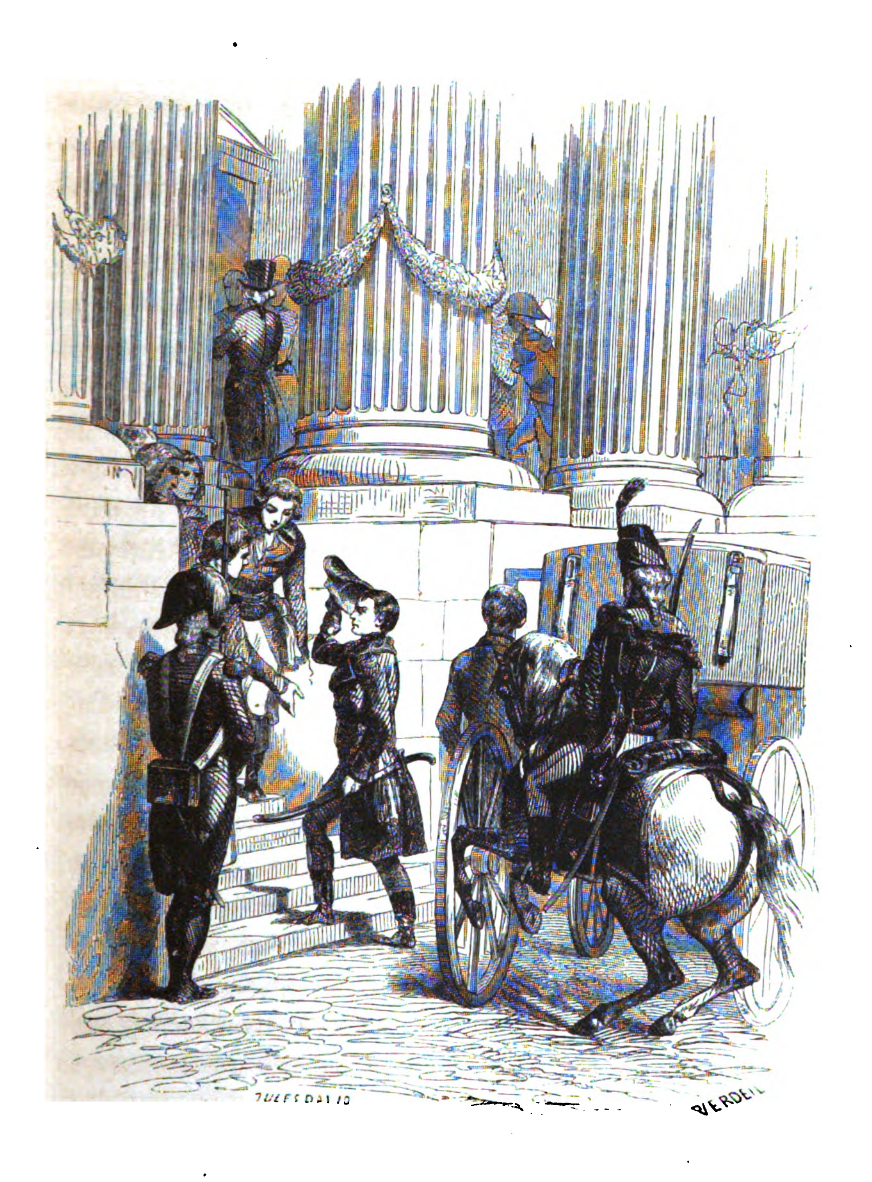
Sa présence était assez étrange après la conversation qu'il avait eue avec Bonaparte; il fut cependant parfaitement accueilli par ce dernier; mais un quart d'heure après ils discutaient si chaudement tous deux, dans une embrasure de fenêtre, que voyant le moment où cette discussion allait dégénérer en dispute, M. de N... engagea tout bas Mme Bonaparte à intervenir, ce qu'elle fit en se levant et en adressant la parole à Bernadotte. Celui-ci, devinant son intention, changea aussitôt de sujet de conversation avec son mari; puis, peu d'instants après, profitant du mouvement causé par le nombre des visiteurs, qui augmentait au point de remplir entièrement le salon, il se retira sans bruit.

Un moment, dit-on, Napoléon songea à laisser les choses dans leur état apparent, en se réservant toutefois le moyen de les modifier. Ce moyen consistait à se faire nommer directeur en remplacement de Barras. Déjà, deux ans auparavant, il avait eu cette idée; mais on lui eût fait alors la même objection que précédemment : il était trop jeune pour être directeur. Il fallait avoir quarante ans, il

n'en avait que trente. Cette question d'âge était une grande faute de la part de gens qui redoutaient l'ambition d'un homme supérieur. On le poussait à des projets plus vastes en ne lui permettant pas une ambition plus modérée.

Par l'intermédiaire de M. de Talleyrand, un rapprochement fut opéré entre Sieyès et Napoléon. Il existait chez le premier un vif ressentiment depuis le dîner de Gohier. Une fois d'accord, ces deux hommes furent bientôt en mesure de commander aux événements. Ils étaient nécessaires l'un à l'autre. On convint d'agir avec ou sans la participation des directeurs, mais en résolvant plutôt qu'en brisant les résistances. D'ailleurs, elles ne paraissaient pas formidables. Aux *Anciens*, la majorité était entre les mains de Sieyès; aux *Cinq-Cents*, elle n'était nulle part. La garnison de Paris, formée en partie des 8e et 9e régiments de dragons, qui avaient, en Italie, servi sous Bonaparte, et du 21e de chasseurs à cheval, qu'avait commandé Murat; Jubé, commandant de la garde directoriale; enfin la force de police, remise aux mains de Fouché, tout cela attendait le mot d'ordre que donnerait celui vers lequel se tournaient toutes les espérances.

La soirée du 15 brumaire (6 novembre 1799) fut fixée par Napoléon pour une entrevue avec Sieyès, où serait définitivement arrêté le plan à suivre dans l'exécution de leurs projets. Ce même jour, un banquet était offert au général Bonaparte par les Conseils, banquet donné toutefois par souscription. Il eut lieu dans l'église Saint-Sulpice, alors fermée comme toutes les autres, mais ce jour-là, transformée en Temple de la Victoire. Le nombre des souscripteurs était de trois cents; deux cent cinquante environ se présentèrent. Cette réunion eut le caractère particulier à ces sortes de démonstrations, où chacun vient avec son visage officiel et observe plus qu'il ne se livre. Bonaparte, voulant jeter sur ses adversaires une déconsidération utile à sa cause, feignit de les croire capables d'attenter à sa vie, et il affecta de ne manger que des œufs frais, comme s'il eût craint qu'on ne l'empoisonnât. Cette défiance blessa



Une Journée mémorable.

au cœur les chefs du gouvernement, qui devinèrent son intention et ne la lui pardonnèrent pas; mais ils étaient déjà si faibles qu'ils n'osèrent pas s'en fâcher ouvertement. Cependant Chénier, qui se trouvait au nombre des convives, dit assez haut pour être entendu de tous ses voisins :

« Il me semble que j'assiste à un de ces repas funèbres que donnaient les Romains. Qui enterrons-nous donc aujourd'hui? Est-ce la gloire militaire de Bonaparte ou la République?

— Mais ni l'une ni l'autre, lui répondit Berthier, placé près de lui; ce dîner est au contraire un gage de réconciliation.

— J'ai peine à le croire : voyez la tristesse de Barras, la gaieté affectée de Moulins, l'embarras de Roger-Ducos et l'agitation de Gohier; mais je ne vois pas ce tartufe de Sieyès, dont je me défie par cela seul que c'est un moine défroqué.

— Il s'est trouvé gravement indisposé ce matin, lui répondit un des *Anciens*, il n'a pu sortir...

— De chez sa maîtresse de la rue de Tournon! interrompit Chénier avec un sourire de mépris. C'est fâcheux : il nous aurait un peu égayés. »

En effet, ce banquet fut des plus tristes. On ne se parlait qu'à voix basse. De temps en temps un des initiés portait, avec un enthousiasme d'emprunt, un *toast* de commande qu'on accueillait plus froidement encore. Quelques-uns voulurent chanter de ces hymnes républicains qui jusqu'alors ne s'étaient jamais fait entendre sans exciter une explosion de patriotisme. Leurs voix ne trouvèrent pas d'écho. Quant à Bonaparte, il semblait mal à l'aise au milieu de gens qu'il connaissait à peine; l'ennui était peint sur son visage; il savait que Sieyès l'attendait dans une maison de la rue de Tournon où il lui avait donné rendez-vous. Le but de cette entrevue était bien autrement important pour lui que celui du banquet. Impatient, il se leva.

« Voilà votre général qui quitte déjà la table, dit Chénier à Berthier qui se levait aussi. Il ne se gêne guère avec nous; mais nous

resterons après lui, ne fût-ce que pour lui apprendre qu'il n'est pas le maître ici et que ce n'est pas à lui à donner le ton. »

Appuyé sur le bras de Berthier, Bonaparte fit le tour des tables. Il adressa aux uns des paroles flatteuses, aux autres des choses insignifiantes, puis il disparut, laissant à table ceux qui l'avaient convié, pour courir chez Sieyès, qu'il trouva très-bien portant et achevant de prendre des notes. Il y eut un moment de silence après lequel Bonaparte l'interrogea en se promenant dans le cabinet de l'ex-abbé, les mains croisées sur le dos.

« Nous sommes les maîtres ! répondit Sieyès avec une chaleur qui faisait encore mieux ressortir l'étrangeté de sa figure [1], Roger-Ducos est avec nous, ajouta-t-il.

— Cela devait être : nous ne l'oublierons pas. »

Sieyès sourit et continua :

« Et jusqu'à présent Gohier ne se doute de rien.

— Cela doit être encore. D'après mes avis, ma femme, en mon absence, devait se lier étroitement avec Mme Gohier et sa société, et maintenant elles sont nos complices le plus innocemment du monde. Joséphine ne répète à Mme Gohier que ce qu'il faut que sache son mari.

— Mais que sait mon collègue? demanda Sieyès d'un air inquiet.

— Rien, absolument.

— C'est possible, mais Moulins a des soupçons, répliqua Sieyès; c'est un homme énergique, et, de plus, il est l'ami de Santerre.

— C'est justement ce qui nous sert à merveille. Les mouvements de faubourgs sont passés. Santerre chercherait vainement à les soulever. A la première tentative de ce genre, je le fais fusiller. Moulins sait cela, et cela suffira pour le faire réfléchir, avant de permettre à son ami de le compromettre et de se perdre. Quant à Barras, nous

[1] La tenue gauche et la figure hétéroclite de Sieyès faisaient rire tous ceux qui le voyaient pour la première fois ; mais ces ridicules n'empêchèrent pas l'ex-abbé d'arriver à l'une des plus hautes fortunes de ce temps-là.

n'avons pas à nous en occuper, ajouta Napoléon; nous l'enverrons faire... le beau à sa terre de Grosbois.

— Il ne demandera pas mieux, dit Sieyès. Maintenant, voici mon avis : La constitution est à refaire, nous la referons; pour cela, il nous faut un mois, on nous le donnera. De plus, une commission consulaire sera substituée au Directoire, et un décret nommera consuls Roger-Ducos, vous et moi.

— Qui rendra le décret? dit Napoléon.

— Les Conseils. Ce n'est pas là le difficile. La difficulté est de savoir qui le fera exécuter.

— Moi! dit Napoléon avec vivacité; je m'en charge.

— Très-bien! En ce cas, il ne reste plus qu'à faire voter par les *Anciens* la proposition suivante. »

Et Sieyès prit sur son bureau un carré de papier écrit, et lut ce qui suit :

« Le Conseil des Anciens, en vertu des articles 102, 103, etc., de la constitution, décrète ce qui suit :

« Art. 1er.—Le Corps-Législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud; les deux Conseils y siégeront dans les deux ailes du palais.

« Art. 2.—Ils y seront rendus le 19 brumaire avant midi. Toute continuation de fonctions, de délibérations est expressément interdite ailleurs et avant ce terme.

« Art. 3.—Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent ordre. Il prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale. Le général commandant la 17e division militaire, la garde du Directoire, celle des Conseils législatifs, les troupes de ligne qui se trouvent dans la commune de Paris, sont en conséquence immédiatement placés sous ses ordres et tenus de le reconnaître en cette qualité. Tous les citoyens lui prêteront main-forte à sa première réquisition. »

Là était toute la révolution. La démission des directeurs obtenue,

on créait un consulat provisoire. Avant de se séparer, Napoléon et Sieyès se partagèrent les rôles. Sieyès se chargea de faire rendre le décret de translation dont il venait de lire le projet. Napoléon s'engagea à avoir la force armée pour lui et à la conduire aux Tuileries, où siégeaient les Conseils.

« Surtout, de la promptitude, dit-il à Sieyès en prenant congé de lui ; songez qu'il ne nous reste que trois jours. Il vous faudra de la fermeté ; et s'il est nécessaire, au moment décisif, montez à cheval et joignez-vous à nous.

— Mais je ne saurais me tenir à cheval, dit l'ex-abbé avec un innocent sourire.

— D'ici là, vous apprendrez, répliqua Napoléon, qui sortit sans en entendre davantage.

— S'il gagne la bataille, se demanda Sieyès quand il fut seul, Dieu veuille qu'il se souvienne que c'est moi qui en ai tracé le plan. Au surplus, je saurai bien le lui rappeler. »

IV

Le 17 brumaire au matin, lorsque M. de N... entra, comme à son ordinaire, dans le cabinet de Napoléon :

« Ah ! ah ! vous voilà ! lui dit ce dernier d'un air joyeux ; je parie que vous ne devinez jamais chez qui je déjeune aujourd'hui ? Voyons cherchez bien ?

— Général, répondit M. de N... en souriant, j'aime mieux ne pas chercher et ne pas être obligé de parier.

— Eh bien ! c'est chez Bernadotte ; et, ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est moi qui m'y suis invité. Vous auriez vu cela, hier au soir, si vous aviez voulu venir aux Français avec ma femme et ses enfants, comme elle vous y avait engagé. Joséphine ne vous a-t-elle

pas dit aussi que nous devions aller aujourd'hui à la campagne, chez mon frère aîné[1]? Le temps n'est pas très-beau, j'en conviens, mais nous avons nos raisons. Hier donc, poursuivit Napoléon, à la sortie du spectacle, je me suis trouvé nez à nez avec Bernadotte, et, ma foi, dans le premier moment, ne sachant que lui dire, d'après la dernière conversation que nous avions eue ici, vous savez, je lui ai demandé s'il voulait être des nôtres pour la partie d'aujourd'hui. Il m'a répondu affirmativement. Or, comme il nous faut passer devant sa maison de la rue Cisalpine[2], je lui ai tout bonnement demandé une tasse de thé en lui disant que je serais charmé de passer quelques moments avec lui. Qu'en pensez-vous?

— Général, c'est fort adroit.

— D'autant plus adroit, que cela le compromettra chez Gohier, qui l'écoute comme un oracle. Souvenez-vous d'une chose, mon cher M. de N..., c'est qu'en politique il faut toujours aller au-devant de ses ennemis, car autrement ils croient qu'on les redoute, et cela leur donne de l'audace. »

Une heure après, Napoléon montait en voiture avec Joséphine, qui ne se faisait jamais attendre quand elle devait sortir avec lui. Le cocher reçut l'ordre de passer par la rue Cisalpine et d'arrêter à l'hôtel du général Bernadotte.

Mme Bernadotte fit gracieusement les honneurs de sa maison à Napoléon et à Joséphine. On se mit à table pour déjeuner. La conversation fut d'abord cérémonieusement languissante, mais elle tomba enfin sur la guerre, et, dans ce vaste sujet, la supériorité de Bonaparte était trop grande pour que son interlocuteur ne l'écoutât pas avec admiration, pendant que les deux femmes causaient entre elles de toilette et de spectacle. Malgré les instances de Joséphine, Mme Bernadotte s'étant excusée de ne pouvoir les accompagner, son mari fut admis en tiers dans la voiture, qui les conduisit directement

[1] Joseph Bonaparte, à qui appartenait alors la terre de Mortfontaine.

[2] Aujourd'hui rue du Rocher. L'hôtel que Bernadotte a longtemps habité dans ce quartier n'a été abattu qu'en 1825.

à Mortfontaine, où se trouvaient réunis les deux autres frères de Bonaparte, Lucien et Louis, et de plus Fouché, Cambacérès, Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Nous ne saurions dire si Napoléon causa beaucoup avec Bernadotte, mais il se forma dans les appartements du château et dans les kiosques du parc de petits conciliabules entre les personnages que nous venons de nommer et qui étaient l'âme du complot.

« Général, avait dit Fouché à Bonaparte, hâtez-vous d'en finir avec le Directoire, car si vous tardez je ne pourrai plus vous servir, et vous êtes perdu. »

Regnault de Saint-Jean-d'Angély prévint également Bonaparte que les ouvertures qu'il s'était chargé de faire en son nom à Cambacérès n'avaient point été reçues par lui d'une manière bien décidée.

« Je ne veux point de tergiversation, répliqua Bonaparte avec impatience. Tâchez de le joindre après le dîner, et dites-lui, de ma part, de se décider aujourd'hui même. Demain il sera trop tard. Je me sens assez fort maintenant pour agir seul. »

Et cependant le même jour une petite pierre faillit renverser tous ses projets et changer le sort du monde. Avant le dîner, soit que Bonaparte voulût se dérober aux instances dont il était l'objet, soit qu'il voulût causer plus librement avec Regnault, il proposa à ce dernier une promenade à cheval dans le parc de Mortfontaine. Comme ils revenaient au château à toute bride, le cheval que montait Bonaparte rencontra sous son pied une petite pierre, s'abattit et lança violemment son cavalier à dix pas de lui. Regnault sauta à bas de son cheval et courut pour aider Bonaparte à se relever : il le trouva sans connaissance. Regnault le crut mort; mais cet évanouissement ne dura qu'un instant. Regnault parvint à ranimer Bonaparte et à le remettre en selle.

« Quelle peur vous m'avez faite! lui dit-il en cheminant au pas près de lui; j'ai cru un moment que vous aviez été tué sur le coup.

— Et moi aussi, répondit Bonaparte en souriant. Voilà cepen-

dant à quoi tiennent les destinées humaines ! Tous nos projets ont failli venir se briser contre un caillou. »

Cet accident n'eut pas de suite, et le soir même Bonaparte et sa femme revinrent à Paris sans ramener Bernadotte avec eux.

Pendant ce temps, Cornet, que Sieyès avait chargé de proposer aux Anciens le décret de translation des Conseils, préparait les moyens d'emporter d'assaut cette proposition, d'où dépendait le succès de l'entreprise. Ce député le fit avec autant d'habileté que de discrétion. Tout fut disposé dans la nuit du 17 au 18. Pour dérober au public le travail secret qui se faisait aux Tuileries dans la salle des inspecteurs, il donna ordre de fermer les rideaux et les contrevents, et prit toutes les précautions imaginables pour que les directeurs ne se doutassent de rien. Puis, le lendemain, 18 brumaire, avant le jour, les membres des deux Conseils furent convoqués à domicile par leur Commission respective; ceux des Anciens pour huit heures, et ceux des Cinq-Cents pour dix heures du matin. Ajoutons qu'en ce qui concerne ce dernier corps, on avait omis volontairement d'envoyer des lettres de convocation aux membres trop ouvertement hostiles.

« Citoyens représentants ! dit Cornet, à qui, dès l'ouverture de cette matinale séance, la parole avait été accordée; il n'y a plus de corps représentatif ! il n'y a plus de République ! il n'y a plus de liberté ! Les symptômes les plus alarmants se manifestent depuis plusieurs jours, les rapports les plus sinistres nous sont faits. Si des mesures efficaces ne sont pas prises immédiatement, si le Conseil des Anciens ne met pas la liberté à l'abri des plus grands dangers qui l'aient encore menacée, l'embrasement devient général, nous ne pourrons plus en arrêter les dévorants effets. Il enveloppera amis et ennemis, *la patrie sera consumée*, et ceux qui échapperont à l'incendie verseront des pleurs amers, mais inutiles, sur les cendres qu'il aura laissées sur son passage! Oui, citoyens représentants, répéta Cornet avec exaltation, la patrie sera consumée, et son squelette restera entre les mains des vautours qui s'en disputeront les membres sanglants et carbonisés ! »

Après ce pathos, il se résuma en disant :

«En conséquence, votre Commission vous propose d'adopter la résolution suivante... »

Et Cornet lut le projet de translation rédigé par Sieyès et approuvé par Bonaparte dans leur précédente entrevue, et que nous avons fait connaître. Ce projet fut immédiatement adopté.

Le décret était déjà rendu que les Cinq-Cents n'étaient pas encore en séance, et comme aussitôt la promulgation faite il n'était pas permis, aux termes de la constitution, d'entrer en délibération, on ferma, même avant neuf heures, la salle des Cinq-Cents, dont les membres n'avaient été convoqués que pour dix.

Cependant le Directoire n'était encore informé de rien. Gohier et Moulins n'apprirent la promulgation du décret que par la rumeur publique. Moulins devint furieux. Pressentant le mouvement qui allait s'opérer, il fit appeler le général Lefebvre, et l'apostrophant grossièrement :

« Que *faites-vous* donc? lui dit-il en se servant d'un mot moins poli; qui vous a permis de résigner le commandement que vous a confié le Directoire? Citoyen général, vous nous rendrez compte de votre conduite.

— Citoyen directeur, répondit Lefebvre qui avait eu un des premiers connaissance du décret de translation, je n'ai maintenant de compte à rendre qu'à Bonaparte qui est devenu mon général. »

Et il se retira. Quant à Barras, il était au bain et s'était fait consigner à sa porte.

« Il faut faire cerner la maison de Bonaparte ! s'écria Moulins dès que Lefebvre fut sorti. »

Gohier fit appeler Jubé, commandant de la garde directoriale; mais on ne put le trouver, quoique cette garde fût déjà rassemblée aux Tuileries, où la Commission des inspecteurs des Anciens et des Cinq-Cents s'était placée sous sa protection. Sur ces entrefaites, Mme Tallien arrive au Luxembourg, et forçant la consigne que

Barras a donnée à son officieux, pénètre jusqu'à lui et le trouve occupé à se parfumer les cheveux. Tout émue, elle lui apprend la première ce qui vient de se passer aux Tuileries.

« Que voulez-vous, ma charmante? lui répondit l'indolent épicurien : cet *homme* (en désignant Bonaparte par une épithète injurieuse) nous a *mis* dedans. Après mon déjeuner, je lui enverrai mon secrétaire Bottot pour savoir décidément ce qu'il veut. »

Un moment après, le général Moreau entrait dans la cour du Luxembourg à la tête d'un escadron de dragons et d'un bataillon de la 86ᵉ demi-brigade d'infanterie. Les postes de la garde du Directoire, commandée, comme nous avons dit, par Jubé, d'accord avec Sieyès, avaient été relevés avant le jour, sous prétexte d'être passés en revue le matin par Bonaparte. Les directeurs, qui, un moment auparavant, n'étaient gardés par personne, se trouvèrent ainsi prisonniers de Moreau. Barras, qui vit tout cela de ses fenêtres, ne bougea pas et ne perdit rien de son insouciance ordinaire. Lorsqu'on vint, à dix heures, l'avertir que son déjeuner était prêt, sa table de trente couverts était servie comme d'habitude; mais, cette fois, il ne se trouva pas de convives, à l'exception de M. Ouvrard, qui arriva seul et déjeuna avec lui. Barras se levait à peine de table qu'on introduisit M. de Talleyrand et l'amiral Bruix, envoyés par Bonaparte pour lui demander sa démission de directeur. Barras commença par se récrier, mais enfin il céda aux arguments persuasifs de ces deux hommes, qui lui réitérèrent l'assurance que rien ne lui manquerait pour continuer sa paisible et joyeuse vie. M. de Talleyrand avait dans sa poche une lettre toute rédigée que Barras devait adresser à la Commission des inspecteurs du Conseil des Anciens pour lui notifier sa résolution de rentrer dans la vie privée. Les conditions étaient telles, que Barras signa, et presque aussitôt quitta le Luxembourg pour se retirer à sa terre de Grosbois. Moreau lui fournit un piquet de dragons, bien moins pour escorter sa voiture que pour faire surveiller sa personne.

D'un autre côté, à dix heures, Fouché s'était fait annoncer chez

le président du Directoire pour lui notifier le décret qui transférait le pouvoir législatif à Saint-Cloud.

« Je suis fort étonné, citoyen, lui dit Gohier d'un ton sévère, qu'un ministre du Directoire se transforme ainsi en messager du Conseil des Anciens.

— J'ai pensé, citoyen président, répondit Fouché, qu'il était de mon devoir de vous donner le premier connaissance d'une résolution si importante, et en même temps j'ai cru convenable de venir prendre les ordres du Directoire.

— Il était bien plus de votre devoir, répliqua Gohier d'une voix qui trahissait une violente émotion, de ne pas nous laisser ignorer les intrigues criminelles qui ont amené une semblable résolution. Je savais que depuis quelques jours on conspirait sourdement contre la constitution que nous avons juré de défendre, et que nous défendrons, croyez-le bien! C'est pour cela que je n'ai pas voulu me rendre ce matin chez le général Bonaparte, poursuivit-il avec une ingénuité incroyable, en montrant à Fouché un petit billet d'une écriture de femme; mais je l'attends à dîner aujourd'hui, et là, en présence de mes collègues, il faudra bien qu'il explique enfin sa conduite. Je vous le répète, citoyen, vous êtes allé plusieurs fois chez le général, et, en votre qualité de ministre de la police, vous eussiez dû pénétrer ses véritables projets et nous les faire connaître.

— Les rapports n'ont pas manqué au Directoire, dit à son tour le rusé ministre; mais, m'apercevant que je n'avais pas toute sa confiance, je me suis servi de voies détournées, je l'avoue, pour tâcher de l'éclairer suffisamment. Le Directoire n'a pas cru devoir ajouter foi à mes avertissements, ce n'est pas ma faute. D'ailleurs, n'est-ce pas de son sein qu'est parti le premier coup? Les directeurs Sieyès et Roger-Ducos se sont déjà réunis à la Commission des inspecteurs des Anciens, là où est la majorité.

— Citoyen ministre, reprit Gohier en maîtrisant à peine sa colère, la majorité est au Luxembourg. Moi et mes collègues, Moulins et Barras, ne formons-nous pas le Directoire? S'il a des ordres à

donner, il en conférera l'exécution à des hommes dignes de sa confiance. C'est vous dire que vous pouvez vous retirer. »

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis le départ de Fouché, qu'un messager du Conseil des Anciens apporta au président du Directoire la communication du décret de translation. Gohier monta sur-le-champ chez Barras pour lui faire promettre de se joindre à lui et à Moulins, afin d'aviser au parti qu'il faudrait prendre; mais il trouva les appartements de son collègue dans le plus grand désordre, encombrés de malles, de caisses et de paquets. Les meubles étaient ouverts et sens dessus dessous; il semblait que tout fût au pillage. Surpris, effrayé même, il questionna les valets :

« Le citoyen directeur Barras vient de monter en voiture et de partir pour Grosbois », lui répondit-on.

Gohier resta stupéfait. Il vit enfin qu'il avait été joué par tout le monde, et que la majorité, ainsi que le siége du gouvernement, était bien plutôt rue de la Victoire qu'au palais du Luxembourg, dans les jardins duquel Sieyès, le promoteur de l'événement, se promenait tranquillement *à pied* et comme s'il ne se fût agi de rien.

V

Le 17 brumaire, à minuit, à son retour de Mortfontaine, et d'après le conseil de son mari, Joséphine avait envoyé son fils, Eugène de Beauharnais, porter au président du Directoire le billet suivant :

« Venez, mon cher Gohier, vous et votre femme, déjeuner avec moi demain à huit heures du matin. N'y manquez pas : j'ai à causer avec vous de choses très-intéressantes. Adieu, comptez toujours sur ma sincère amitié.

« LAPAGERIE-BONAPARTE. »

L'heure indiquée par Joséphine avait paru suspecte à Gohier, qui dit à sa femme :

« Tu iras seule à ce rendez-vous, et tu diras à Mme Bonaparte que, n'ayant pu me rendre à son invitation, je compte sur elle et sur son mari pour nous faire le plaisir de venir dîner aujourd'hui avec nous, au Luxembourg, à six heures.

Or, le matin du 18 brumaire, en voyant Mme Gohier arriver seule, Bonaparte fronça le sourcil :

« Pourquoi le président n'est-il pas avec vous? lui demanda-t-il avec vivacité.

— Général, cela lui a été impossible.

— Cependant, il faut absolument qu'il vienne, répliqua Bonaparte. Ecrivez-lui, madame, je vais lui faire parvenir votre lettre sur-le-champ.

— Volontiers, général ; mais j'ai amené quelqu'un avec moi qui se chargera de cette commission.

— J'y compte, madame. »

A ces mots, Bonaparte sortit du salon. Mme Gohier écrivit à son mari :

« Mon ami,

« Tu as bien fait de ne pas venir ; ce qui se passe autour de moi m'annonce que l'invitation de Mme Bonaparte n'était qu'un piége. Je ne tarderai pas à aller te rejoindre. »

Dès que Mme Gohier eut expédié sa lettre, Joséphine s'approcha d'elle et lui dit, avec une feinte bonhomie :

« Tout ce que vous voyez ici, ma chère amie, doit vous faire pressentir ce qui va infailliblement arriver. Je ne puis vous exprimer combien je suis désolée de ce que ce bon Gohier ne se soit pas rendu à mon invitation, concertée avec Bonaparte, qui désire que le président du Directoire soit un des membres du nouveau gouvernement qu'il se propose d'établir. En lui envoyant ma lettre hier, par mon fils, c'était assez lui marquer toute l'importance que j'y attachais.

— Je vais, madame, aller rejoindre mon mari, car je présume que ma présence ici est de trop.

— Je ne vous retiens pas, madame ; seulement, dites au citoyen Gohier qu'il y réfléchisse bien, et réfléchissez vous-même sur le vœu que j'ai été autorisée à vous exprimer. Ce n'est pas seulement de son intérêt particulier qu'il s'agit, il en est de plus chers pour lui que pourrait compromettre une opposition de sa part. L'influence que Sieyès et les siens vont avoir sur les événements qui se préparent dépend entièrement du parti que prendra le président du Directoire.

— Madame Bonaparte connaît assez mon mari pour savoir que son caractère et sa conduite politiques n'ont jamais dévié.

— Je dois encore vous prévenir, interrompit Joséphine qui avait peine à dissimuler son dépit, qu'en ce moment Talleyrand et Bruix sont chez Barras pour lui demander sa démission qu'il ne saurait leur refuser. Ils sont en outre aurorisés à lui déclarer que Bonaparte est bien déterminé à employer tous les moyens, la force même, s'il osait opposer la moindre résistance. »

Mme Gohier ne répondit à Joséphine que par une révérence profonde et se retira aussitôt.

Il était neuf heures. Depuis le matin, Bonaparte avait réuni chez lui tous les généraux sur lesquels il pouvait compter ; il les avait invités à déjeuner, et il attendait dans son cabinet, avec ses frères, Berthier et quelques autres, que la résolution du Conseil des Anciens lui fût communiquée. A neuf heures et demie on se mit à table ; à dix heures le député Cornet, auteur de la proposition, et par cela même très-fier de remplir auprès du général Bonaparte les fonctions de messager d'État, descendit de fiacre à la porte de l'hôtel. Il était revêtu des insignes de membre des Anciens et de la robe prétexte. Bien qu'il fût loin de ressembler à un sénateur romain, cet appareil était nécessaire pour légaliser le mouvement militaire qui allait se déployer, car dans les coups d'État on peut sacrifier le fond, mais encore faut-il sauver la forme. Cornet, le décret à la main, traversa

ainsi d'un pas grave l'avenue et la cour du petit hôtel de la rue de la Victoire, au grand ébahissement des soldats qui, n'ayant jamais vu de membre du Conseil des Anciens en costume, se demandaient en plaisantant « à quel régiment appartenait ce paroissien en grande tenue. » Introduit dans la salle à manger, il remit à Napoléon le décret qui déposait entre ses mains le sort de la République. Napoléon se leva de table, et après avoir accueilli le messager avec les marques de respect dues à une émanation de l'autorité nationale :

« Citoyens! dit-il en s'adressant à ses convives, je vous annonce que je suis appelé au Conseil des Anciens. En conséquence, je vous invite à m'accompagner aux Tuileries. »

Mais avant de descendre l'escalier qui, de la salle à manger en forme de rotonde, conduisait dans la cour, il jeta un coup d'œil rapide autour de lui, comme pour chercher quelqu'un.

« Gohier n'est pas venu? dit-il alors; eh bien! c'est tant pis pour lui!»

Puis il descendit rapidement. Arrivé dans la cour, il aperçut, en habit bourgeois, le général Bernadotte qui, malgré les sollicitations de son beau-frère, Joseph Bonaparte, n'avait pas voulu accepter l'invitation à déjeuner qui lui avait été faite la veille, ainsi qu'aux autres généraux, ses collègues. Bonaparte alla droit à Bernadotte et lui dit avec vivacité :

« Général! pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme?

— Pourquoi y serais-je? répondit celui-ci; je ne suis pas de service.

— Eh bien! vous le serez dans un moment. »

Et, l'entraînant hors du groupe d'officiers qui s'était formé autour d'eux, il lui parla à demi-voix; mais la conversation ne fut pas longue, car, quittant tout à coup le bras du général, il revint sur ses pas, sauta lestement sur le cheval que tenait en main le mameluck Roustan, qu'il avait ramené d'Égypte, et s'avança dans l'avenue pour sortir de son hôtel.

VI

Depuis six heures du matin, un grand rassemblement de troupes était échelonné dans le jardin des Tuileries, où elles avaient reçu l'ordre de se rendre pour être passées en revue par le général Bonaparte. Dès que Bonaparte avait fait part de ses projets à Sébastiani, alors colonel du 9e régiment de dragons, celui-ci lui avait amené une foule d'officiers que ce dernier avait laissés sans emploi, sans solde et dans le dénûment le plus complet. Au signal donné, Sébastiani brûla le premier ses vaisseaux en distribuant à ses dragons, au nombre de huit cents, et qui tous avaient servi en Italie avec Bonaparte, huit mille cartouches déposées chez lui, et qui ne pouvaient être livrées que sur un ordre du commandant de Paris; puis il avait conduit son régiment rue de la Victoire, pour servir d'escorte au général. En passant dans leurs rangs, Bonaparte voulut les haranguer.

« Nous n'avons pas besoin d'explications, interrompirent les dragons ; nous savons que vous ne voulez que le bien de la République. »

M. de N..., qui se trouvait, lui aussi, dans la petite maison de Bonaparte, y rencontra le général Debel, avec qui il était lié depuis l'enfance. Debel était, comme Bernadotte, en habit bourgeois; mais, au premier bruit du mouvement, il était accouru comme les autres.

« Comment! lui dit M. de N..., tu n'es pas en tenue? Si le général Bonaparte te voit ainsi, il va te laver la tête.

— Je ne savais qu'imparfaitement ce qui se passe, répond le général; mais attends-moi, cela ne sera pas long. »

Et cherchant des yeux dans les groupes qui les entouraient un soldat qui fût de sa taille, il reconnut un grenadier.

« Prends mon habit, camarade, lui dit Debel, et prête-moi le tien; tu viendras le reprendre demain chez moi. Voici ma carte. »

L'échange se fit aussitôt, et ce fut sous l'habit de grenadier que le général Debel accompagna Bonaparte aux Tuileries et à la revue.

Précédé et suivi d'un nombreux état-major, Bonaparte s'achemina lentement vers les Tuileries, en passant par la rue du Mont-Blanc et par la rue dite de la Loi (rue Richelieu); il entra dans les Tuileries par la grille des Feuillants, et, accompagné de ses aides de camp et d'une foule d'officiers-généraux, il se présenta dans la salle où le Conseil des Anciens tenait ses séances, la tête découverte, comme s'il eût voulu rendre hommage au peuple souverain dans la personne de ses représentants. Il ne devait que prêter serment entre les mains du président, mais il crut devoir faire une profession de foi en déclarant qu'il voulait la République avec des formes larges et constitutionnelles. — « Plus d'anarchie ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises; et quand il eut fait un tableau vif et animé de la République telle qu'il l'entendait, il s'adressa aux officiers qui se tenaient debout derrière lui, en s'écriant avec encore plus d'enthousiasme :

« Cette République, nous la voulons dans ces conditions, et nous l'obtiendrons, parce que telle est la volonté de mes compagnons d'armes! »

On entendit alors dans la salle un murmure approbateur; les militaires agitèrent leurs chapeaux en criant :

« Vive la République ! vive Bonaparte ! »

Tandis qu'en vertu du décret qu'ils venaient de rendre, les Anciens s'ajournaient au lendemain pour se réunir à Saint-Cloud, Bonaparte descendit les marches qui séparent le château du jardin, et, toujours accompagné de son état-major, se dirigea, au pas de son cheval, vers les troupes, réunies en colonnes serrées dans la grande allée des marronniers. En passant près du bassin, il rencontra Bernadotte, qui s'était rendu aux Tuileries, lui aussi, mais en amateur, et seulement pour juger des événements, dont il était loin cependant de prévoir l'issue.

« Prenez garde ! dit-il à Bonaparte à demi-voix; vous allez vous faire guillotiner.

— C'est ce que nous verrons ! répondit froidement Bonaparte en poursuivant son chemin. »

Les tambours battirent aux champs, puis un long roulement ayant commandé le silence, Bonaparte s'approcha de Lefebvre, qui, revenu du Luxembourg, s'était placé en tête de la ligne des soldats qui formaient la garnison de Paris.

« Eh bien ! Lefebvre, lui demanda-t-il, laisserons-nous périr la République entre les mains de ces avocats ?

— Non ! répondit celui-ci en proférant un gros juron; mieux vaut les *jeter* tous à la rivière. »

Alors Bonaparte, s'adressant aux troupes qui portaient les armes, leur dit d'une voix forte et accentuée :

« Soldats ! vos compagnons d'armes qui sont aux frontières sont dénués des choses les plus nécessaires ! Le peuple est malheureux ! Les auteurs de tant de maux, ce sont ces factieux contre lesquels je vous rassemble aujourd'hui. J'espère, sous peu, vous conduire encore à la victoire; mais il faut auparavant réduire à l'impuissance de nuire tous ceux qui voudraient s'opposer au bon ordre et à la prospérité publique ! »

A ces mots, les troupes poussèrent des cris d'enthousiasme; on entendit même les canonniers, dont les pièces étaient échelonnées derrière eux s'écrier :

« Ah ! si ces brigands étaient là, comme nous les mitraillerions ! »

Puis Bonaparte passa dans les rangs des soldats.

On remarqua qu'à cette revue il avait une paire de petits pistolets de poche passés dans le ceinturon de son sabre, et dont on ne voyait que le bout du pommeau.

Le bruit s'étant bientôt répandu dans Paris que Bonaparte était aux Tuileries et que ce n'était plus qu'à lui qu'il fallait obéir, le peuple s'y porta en masse; ceux-ci, par la simple curiosité de voir un général si renommé; ceux-là, par un élan patriotique, ou pour

lui offrir leur assistance. Bonaparte traversa, calme et silencieux, cette foule qui s'agitait sur son passage comme une vague tumultueuse, pour revenir aux Tuileries afin de s'entendre avec la Commission des inspecteurs sur les mesures de sûreté à prendre pour le lendemain. En mettant pied à terre devant le perron du pavillon de l'Horloge, la première personne qu'il aperçut fut Bottot, le secrétaire de Barras, qui venait lui demander des explications; mais, dès les premiers mots, il l'interrompit en lui disant, de ce ton impérieux qui décelait déjà le maître :

«Qu'avez-vous fait de cette France que j'avais laissée si brillante? J'avais laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre! j'avais laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers! j'avais laissé les millions d'Italie, et je n'ai retrouvé que la misère! Que sont devenus cent mille Français, qui tous étaient mes compagnons de gloire? Ils sont morts! »

A de telles paroles, prononcées par un tel homme, il n'y avait rien à répondre. De leur côté, les directeurs Gohier et Moulins, isolés au Luxembourg après le départ précipité de Barras, avaient résolu de se rendre, en costume, aux Tuileries pour savoir quels étaient les moteurs de l'événement, comme si les faits n'étaient pas déjà accomplis. A peine avaient-ils pénétré dans le salon où se tenait en permanence la Commission des inspecteurs, que Bonaparte arriva, encore tout ému du colloque qu'il venait d'avoir avec Bottot. Gohier et Moulins allèrent au-devant de lui. Moulins l'invita, par quelques phrases banales, à s'associer à l'œuvre qu'ils méditaient, eux, pour sauver la chose publique; mais Gohier ayant essayé de développer les droits du Directoire, Bonaparte, impatienté, l'interrompit en lui disant d'un ton bref:

« Citoyen Gohier, il n'y a plus de Directoire!

— Il n'y a plus de Directoire! s'écria Gohier comme stupéfait; et qui l'a supprimé?

— Moi! dit Bonaparte en regardant fixement ses deux interlocuteurs.

— Et que suis-je donc alors, moi ? répliqua Gohier, pâle et agité d'un tremblement nerveux. Général, vous savez cependant que vous devez dîner aujourd'hui chez le président de ce même Directoire qui, dites-vous, n'existe plus. Etait-ce donc pour mieux dissimuler vos projets liberticides, mais qu'il ne sera pas en votre pouvoir d'accomplir, que vous et Mme Bonaparte avez accepté mon invitation ? »

A ces mots, Bonaparte haussa les épaules.

« Citoyen Gohier, répliqua-t-il avec impatience, mes projets n'ont rien d'hostile. La République est en péril ; il faut la sauver, *je le veux!* Et, croyez-moi, ce n'est qu'à l'aide de mesures énergiques que nous y parviendrons. Sieyès et Roger-Ducos ont donné leur démission ; Barras a envoyé la sienne ce matin. Abandonnés tous deux à votre isolement, vous ne me refuserez pas la vôtre.

— Détrompez-vous, général ! s'écria Moulins comme hors de lui : un soldat français, placé même en sentinelle perdue sur un terrain miné par l'ennemi, n'abandonne pas son poste par la crainte de l'explosion. Ce n'est pas à un républicain aussi pur que moi qu'on peut offrir pour modèle la conduite de deux lâches déserteurs.

— Ta, ta, ta, fit Bonaparte en tournant sur le talon ; quel galimatias nous faites-vous là ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. »

La conversation allait ainsi en s'échauffant de plus en plus, lorsque Boulay (de la Meurthe), un de ceux qui avaient été les plus actifs dans la conspiration contre le Directoire, intervint, et s'approchant de Bonaparte, dont il toucha légèrement le bras :

« Général, lui dit-il avec son flegme habituel, laissez les citoyens Gohier et Moulins protester à leur aise ; un bout de décret arrangera demain l'affaire. »

Au même instant, un membre des Anciens se précipita dans la salle, et, d'un air affairé, vint annoncer à la commission des inspecteurs qu'en ce moment Santerre soulevait le faubourg Saint-Antoine.

A cet avis, les regards de Bonaparte flamboyèrent, et, se retournant vers Moulins :

« Citoyen général, lui demanda-t-il, vous êtes parent de Santerre ?

— Non, je ne suis que son ami.

— Eh bien, n'importe : faites-lui savoir sur-le-champ que s'il ne se tient pas tranquille, dans une heure je le fais fusiller. »

Moulins répondit avec énergie ; mais Bonaparte ne l'écouta même pas, et, lui tournant le dos brusquement, après avoir échangé quelques paroles avec un des membres de la commission des inspecteurs, il sortit précipitamment de la salle.

Pendant que ces choses se passaient aux Tuileries, on n'était pas sans inquiétude rue de la Victoire. Joséphine avait voulu qu'en l'absence de son mari, Bourienne restât auprès d'elle. Enfin Bonaparte, qu'elle attendait avec impatience, revint. Il paraissait radieux.

« Eh bien ! lui demanda-t-elle, comment tout cela a-t-il tourné ?

— Très-bien, ma chère amie ; je n'avais affaire qu'à des soldats.

— Oui, mais demain ? reprit-elle avec une sorte de tristesse.

— Ah ! demain... demain... répéta Bonaparte en hochant la tête ; demain on verra. Puis, ayant embrassé sa femme, il ajouta en souriant : Ecoute, ma chère amie, en guerre comme en amour, la victoire est souvent une question de temps. Puisque, tôt ou tard, je devais me trouver avec ces gens-là, autant vaut-il que ce soit demain qu'un autre jour. »

Le soir, le salon de Mme Bonaparte se trouva encombré de visiteurs. Cela devait être. On ne causa que des événements de la journée et de ceux qui probablement auraient lieu le lendemain. Bonaparte, s'adressant à un petit groupe de généraux qui l'écoutaient attentivement :

« J'ai bien vu, leur dit-il, que ce matin vous avez été aussi choqués que moi de l'inconvenance de Bernadotte. Comment ! un général sans uniforme ! C'est comme si j'eusse mis des pantoufles pour monter à cheval. Au surplus, il sait maintenant à quoi s'en tenir : je lui ai dit que son Directoire était détestable et détesté, que *je voulais* faire maison nette et donner une autre direction au gouverne-

ment. Allez passer votre uniforme, ai-je ajouté ; je ne puis attendre plus longtemps ; vous me retrouverez aux Tuileries au milieu de nos camarades. Mais, au lieu de cela, ne s'est-il pas avisé de me répondre qu'il ne voulait pas prendre part à une rébellion? Une rébellion!... Concevez-vous cela?... Un tas d'imbéciles qui *avocassent* du matin au soir dans leur taudis! Eh bien! j'ai retrouvé Bernadotte aux Tuileries, où vous avez dû le voir, en habit bleu, pincé et boutonné à la manière des incroyables. Il m'a dit quelque chose de si bête, que je ne veux pas vous le répéter. En somme, cela n'a pas mal été aujourd'hui ; nous verrons demain : je compte sur vous. »

Cette journée du 18 brumaire se passa avec assez de calme. Toutefois, dans la nuit du 18 au 19, Bonaparte courut un véritable danger, car si le Directoire n'eût pas été gardé par les troupes de Moreau, qui avait accepté la charge de geôlier en chef des directeurs; si, au lieu de les isoler plus complétement même qu'on ne lui avait recommandé, il les eût laissés libres d'agir, sans contredit, c'est le Directoire qui l'eût emporté le 19, car, à tout prendre, sa cause était celle de la constitution. Or, cela arrivant ainsi, Napoléon et ses frères eussent été perdus, condamnés à mort, sans aucun doute, et leurs partisans auraient eu tout au moins la Guyane en perspective.

VII

Dès le matin du 19 brumaire, la route de Paris à Saint-Cloud, par l'avenue d'Auteuil, présentait un aspect fort animé. Pendant la nuit, l'infanterie s'était massée dans les cours du château et aux alentours. Là, les habitants de la commune virent, avec étonnement, se ranger en bataille, à huit heures du matin, les 6e, 79e et 86e demi-brigades, toutes trois composées de vieux soldats de l'armée d'Italie qui connaissaient Bonaparte d'ancienne date. Le bois de Boulogne avait été traversé, avant le jour, par les 8e et 9e de dra-

gons, qui prirent position dans la partie basse du parc située entre la façade du château et la lanterne de Diogène, en avant du bassin des Cygnes. L'artillerie et les grenadiers des Conseils se placèrent dans cette cour du château qu'on appelle la cour d'honneur, prêts à agir au premier roulement de tambour.

A travers le brouillard qui voilait les premiers reflets d'un soleil de novembre, la journée s'annonçait belle. La convocation des Conseils ayant été indiquée pour midi, Bonaparte partit de Paris à dix heures. Il était à cheval, escorté de ses guides et suivi d'un état-major encore plus nombreux que celui de la veille. Un escadron de dragons fermait la marche. Arrivé dans la cour du château de Saint-Cloud, il mit pied à terre. Calme et froid, comme le matin d'une bataille, et entouré de ses aides de camp et des généraux Murat, Lannes, Lefebvre, etc., qui formaient un groupe autour de lui, comme pour le protéger, il attendit que la résolution des deux assemblées législatives décidât du sort de la patrie et du sien.

Pendant ce temps, tout était en mouvement dans le château pour les préparatifs d'une des plus mémorables journées de notre histoire moderne. Or, la lenteur de ces préparatifs faillit tout remettre en question. Trois salles devaient être disposées, l'une pour les Anciens, l'autre pour les Cinq-Cents, la troisième pour la Commission des directeurs et pour Bonaparte. L'ordre avait été donné de les tenir prêtes pour onze heures, et à une heure et demie seulement on put les occuper. En attendant, les députés des deux Conseils, répandus par groupes dans le jardin, avaient le temps de s'entretenir, de s'interroger, de se concerter. On discutait, çà et là, l'opportunité de cette translation extraordinaire et la légalité de la nomination du général Bonaparte au commandement de toute la force armée.

« Que ne le faisait-on tout de suite directeur! disait Bertrand (du Calvados).

— Croyez-vous qu'il se fût contenté de si peu? répliqua Grandmaison.

— Eh bien! ajoutait Destrem, appelons-le à notre barre et qu'il vienne s'y expliquer.

— Il est capable d'y venir sans y être appelé, reprenait Bertrand, et non pas pour s'expliquer, mais bien pour nous demander des explications à nous-mêmes. »

Les bruits les plus étranges circulaient ainsi de toutes parts, et on disait que le Corps législatif était cerné par des troupes gagnées. Aussi quelques membres avaient-ils songé à se protéger eux-mêmes en portant des armes sur eux.

« Oui! s'écria Arena en s'approchant d'un petit groupe et en montrant un poignard caché sous sa toge, voilà de quoi protéger la constitution dont un ambitieux veut la ruine! »

Ce propos et mille autres influèrent naturellement sur les dispositions de certains députés qui, d'ordinaire, attendent au dernier moment pour se décider. Ce projet de révolution dut paraître un instant compromis. Bonaparte, informé de tous ces propos, qui ne défrayaient que les conversations particulières, ne s'en inquiétait que médiocrement.

« Eh bien! lui dit Sieyès, qui arriva sur ces entrefaites, les voilà qui se remuent.

— Qui bavardent, voulez-vous dire, interrompit Bonaparte; mais rassurez-vous, j'ai donné l'ordre de sabrer le premier individu qui se présenterait pour haranguer les troupes, représentant, militaire ou bourgeois, n'importe!

— Moi, à tout événement, reprit Sieyès, j'ai fait préparer une chaise de poste à quatre chevaux. Elle nous attend à la grille qui donne sur les petites écuries de Saint-Cloud.

— Monsieur l'abbé, vous pouvez faire dételer », répliqua ironiquement Bonaparte.

La séance des Conseils s'ouvrit à deux heures. Dans la pensée que de grands coups allaient être portés de part et d'autre, chacun, revêtu du costume solennel, s'était hâté d'aller s'asseoir dans sa chaise

curule. Aux Anciens, on s'occupa d'une notification aux Cinq-Cents, pour leur apprendre qu'on était prêt à délibérer.

Aux Cinq-Cents, ce fut le député Émile Gaudin qui ouvrit la discussion. Sieyès lui avait fait sa leçon ; mais à peine avait-il achevé son discours, dans lequel on avait remarqué ce passage : « La hache fatale que les conspirateurs promènent sur toutes les têtes n'est plus suspendue qu'à un fil », qu'une grande agitation se manifesta dans la salle.

« Concluez ! » lui cria-t-on de toutes parts.

Emile Gaudin se résuma en proposant de nommer, séance tenante, une commission, composée de six membres, pour faire un rapport sur la situation de la République et prendre les mesures de salut que les circonstances exigeaient.

« Oui ! s'écria Delbrel, député attaché au parti jacobin, il y a péril, mais péril pour la constitution, pour cette constitution qui est notre salut à tous ! »

A ces mots, les cris de : « Oui ! oui ! vive la constitution ! » éclatèrent dans la salle avec un tumulte épouvantable.

« A bas les dictateurs ! point de dictateurs ! répétait-on.

— La constitution ou la mort ! reprit Delbrel, avec son exaltation ordinaire ; les baïonnettes ne nous effrayent pas ; nous sommes libres ici ! »

Lucien présidait l'assemblée. Il avait présagé tout ce que cette dernière séance des Cinq-Cents devait avoir d'orageux ; aussi, avec une dignité imposante, prit-il la parole, et, désignant du geste les interrupteurs, les rappela-t-il à l'ordre. Mais le tumulte n'en continua pas moins.

« Prêtons tous serment à la constitution ! » s'écria Grandmaison d'une voix éclatante après s'être levé tout debout sur son banc.

« Oui ! oui ! » répondit-on unanimement.

L'appel nominal fait, chacun prêta serment ; l'élan fut général, irrésistible. Les Cinq-Cents imitèrent en quelque sorte le fameux

serment du jeu de paume de Versailles ; mais les temps n'étaient plus les mêmes.

Aux Anciens, Cornudet, lié au 18 brumaire, avait demandé qu'avant d'entamer toute discussion il fût constaté, par un message, si le Directoire exécutif était à son poste. Cette motion avait un but caché. Comme les conseillers qui étaient dans le secret savaient très-bien que la majorité du Directoire avait donné sa démission, il n'y avait plus de gouvernement de fait, il était urgent d'en nommer un nouveau.

Le message, formulé par les Anciens, fut immédiatement expédié au Luxembourg ; mais là, toutes les précautions avaient été prises pour que ceux qui en étaient porteurs ne fussent pas reçus et ne pussent, sous aucun prétexte, pénétrer jusqu'aux deux directeurs, retenus par Moreau en charte privée. Les sentinelles, placées à toutes les issues du palais directorial, observant strictement la consigne donnée par ce général, répondirent à ceux qui se présentèrent :

« On n'entre pas !

— Je suis membre du conseil des Anciens, disait l'un.

— On n'entre pas !

— Qu'il me soit au moins permis d'écrire un mot au président du Directoire, disait l'autre.

— On n'entre pas !

— Est-ce que le Directoire n'habiterait plus ici? demandait un troisième.

— On n'entre pas ! »

Ne comprenant rien à cette consigne, les porteurs du message voulurent aller chez Moreau pour s'en plaindre et protester ; mais le factionnaire placé à la porte du général leur répondit comme avaient fait ses camarades :

« On n'entre pas ! »

Sur ces entrefaites, une réponse du secrétaire du Directoire, le citoyen Lagarde, écrite à l'avance, fut envoyée aux Anciens ; elle portait en substance que « leur message n'avait pu être reçu, parce

que sur cinq membres dont se composait le Directoire, quatre avaient donné leur démission, et que le cinquième était absent. » C'était une inexactitude flagrante, puisque Gohier et Moulins, quoique mis au secret dans leur palais, n'avaient pas abdiqué leurs fonctions; mais dans les crises de ce genre, l'erreur est souvent plus efficace que la vérité. Il faut savoir oser beaucoup pour réussir. Que de choses, en politique, le succès n'a-t-il pas validées dans tous les temps, qui eussent été condamnées sévèrement par l'histoire en cas de revers!

La lettre du citoyen Lagarde, secrétaire-général du Directoire, fut lue par le président de l'assemblée des Anciens à deux reprises.

« Eh bien! s'écria enfin l'un des membres, s'il y a des démissions, la constitution prévoit le cas : il faut se hâter de pourvoir au remplacement des directeurs démissionnaires. »

Une proposition fut formulée, et le Conseil des Anciens s'en référa à celui des Cinq-Cents pour dresser sur-le-champ la liste quintuple des candidats au Directoire.

Comme on le voit, le succès était loin encore de couronner les plans de Bonaparte : la conspiration était même menacée dans son principe, lorsque celui-ci, instruit de la tournure que prenaient les choses, dit à ceux qui l'entouraient :

« Allons! le moment est venu de se montrer! »

Quelques instants après, on entendit dans les couloirs un bruit de sabres traînants, d'éperons et de talons de bottes militaires : les portières de tapisserie s'ouvrirent, et les Anciens virent entrer dans leur salle Bonaparte, vêtu de son sévère costume d'Egypte, son habit à larges basques, et ayant son damas suspendu à son cordon de soie cramoisie. Sa tête était découverte et ses cheveux plats encadraient sa figure pâle, mais énergiquement caractérisée. Les officiers de son état-major, qui le suivaient en silence, restèrent à l'entrée de la salle. Quant à lui, il s'avança seul à la barre, et d'une voix fortement accentuée :

« Représentants! dit-il, vous n'êtes pas dans des circonstances ordinaires : vous êtes sur un volcan! »

Des murmures éclatèrent. Bonaparte se tut un moment, puis il reprit :

« Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat, et suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous m'ayez entendu. J'étais tranquille à Paris, lorsque je reçus le décret du Conseil des Anciens, qui me parlait des dangers de la République. A l'instant j'appelai mes frères d'armes, et nous vînmes vous offrir nos bras.

— Vous n'étiez pas tranquille ! s'écria une voix forte dans l'assemblée ; vous conspiriez !

— Il veut faire le César ! — C'est un nouveau Cromwell ! » s'écrièrent d'autres voix.

A ces mots, la rougeur monta au front de Bonaparte, qui, commençant à s'émouvoir, s'écria à son tour :

« On parle de César ! de Cromwell ! Si j'avais voulu opprimer la liberté de mon pays ; si j'avais voulu usurper l'autorité suprême, plus d'une fois, dans des circonstances favorables, n'ai-je pas été sollicité de la prendre ? Après nos triomphes d'Italie, n'ai-je pas été appelé, par le vœu de la nation, par le vœu de mes camarades, par le vœu de toute l'armée ? C'est sur vous seuls, citoyens représentants, que repose le salut de la patrie, car il n'y a plus de Directoire, vous le savez !

— Général ! vous oubliez la constitution ! s'écria Linglet.

— La constitution ! reprit Napoléon en s'animant de plus en plus à mesure qu'il parlait, vous l'avez violée maintes fois !... Vous l'avez violée au 18 fructidor ! vous l'avez violée au 22 floréal ! vous l'avez violée au 30 prairial. La constitution, dites-vous ?... elle est invoquée par toutes les factions, et elle a été violée par toutes ! Elle ne peut plus être pour vous un moyen de salut, parce qu'elle n'obtient plus le respect de personne !

— A l'ordre ! crièrent les mêmes voix.

— A bas le dictateur ! — Pas de dictateur !

— Suis-je donc un misérable intrigant ? poursuivit Bonaparte avec un éclat de voix qui couvrit celle des interrupteurs : me suis-je

jamais couvert d'un masque hypocrite? Il me semble que j'ai suffisamment donné des preuves de dévouement à la République. La dissimulation m'étant inutile, je dirai tout.

— Oui!... Parlez!... Expliquez-vous!...

— Depuis mon retour, je n'ai cessé d'être entouré d'intrigues; toutes les factions se sont empressées autour de moi pour me circonvenir. Des hommes qui se proclament les seuls amis de la patrie, les soutiens de la liberté, m'ont offert leur concours pour épurer les Conseils, pour purifier le gouvernement.

— Nommez ces hommes!

— Oui, nommez-les! qui sont-ils?»

Ces cris partirent à la fois de tous les points de la salle. Bonaparte n'y répondit pas et poursuivit.

« Je connais tous les dangers qui vous menacent, et je déclare qu'aussitôt que ces dangers, qui m'ont fait déférer un pouvoir extraordinaire, seront passés, j'abdiquerai ce pouvoir. Je ne veux être, à l'égard de la nouvelle magistrature que vous nommerez, que le bras qui la soutiendra, que le bras qui fera exécuter la loi. »

Ici les trépignements, les dénégations, les rires ironiques, les marques d'impatience, les vociférations, ayant redoublé, la suite du discours de Bonaparte ne fut plus qu'un entrechoquement d'idées disparates et de mots plus ou moins sonores, parce qu'à chaque phrase qu'il commençait il était interrompu par le brouhaha, par les interpellations et les accusations qui lui étaient lancées de toutes parts. Enfin, les murmures éclatèrent avec une telle violence que, s'irritant de plus en plus de ne pouvoir se faire écouter, il ne prononça plus que des paroles acerbes, incohérentes; il était devenu comme fou à force d'exaltation, et, il faut bien l'avouer, il ne faisait plus que divaguer. Quelques-uns de ses amis intervinrent pour le tirer de ce mauvais pas. L'un lui fit signe de venir près d'eux (c'était Macdonald); l'autre (Berthier), le tira par la basque de son habit: un troisième (Lefebvre), lui dit, de façon à être entendu de toute l'assemblée : « Général, laissez donc là toutes ces vieilles

perruques qui ne vous comprennent pas!» Enfin un quatrième (Bourienne), qui était survenu, s'approcha et lui dit à l'oreille : « Général, sortez, vous ne savez plus ce que vous dites.» Cependant, Napoléon prononça encore quelques phrases sans liaison, parmi lesquelles on distingua les mots de *volcan*, de *tyrannie*, d'*agitation sourde*, de *traîtres* et de *constitution violée*.

Puis se retournant vers les officiers de son état-major, qui pour la plupart avaient pénétré dans la salle, il s'écria :

« Qui m'aime me suive! »

Les grenadiers des Conseils en faction à la porte de la salle ne firent aucune difficulté pour le laisser passer. Bessières, qui précédait, écarta tranquillement les deux rideaux de tapisserie qui fermaient la porte, et Bonaparte sortit, en proie à une agitation extrême. On ne sait trop ce qui serait arrivé si Lemercier, qui présidait le conseil des Anciens, en voyant Bonaparte se retirer, eût dit aux grenadiers de ne laisser sortir personne. Peut-être cet ordre eût-il amené la réalisation de ces paroles de Napoléon à Murat, tandis qu'ils passaient le matin sur la place Louis XV [1] pour se rendre à Saint-Cloud : « Mon cher, lui avait-il dit en souriant amèrement, je coucherai demain au Luxembourg, ou je finirai ici, à cette place. »

VIII

Il faut le dire, dans cette salle des Anciens, au milieu de ces tribuns, Bonaparte n'était pas dans son élément; mais dès qu'il eut repris le grand air et qu'il se vit entouré de son jeune état-major si brillant, si plein d'enthousiasme, il se retrouva l'homme d'action, le général qui se retrempe au milieu de ses soldats. Il les harangua à sa manière, et les cris de « Vive Bonaparte! » qui éclatèrent de toutes parts répondirent à ses paroles de feu; puis, plein d'une

[1] Où se faisaient alors les exécutions.

nouvelle assurance, il se dirigea vers le Conseil des Cinq-Cents, vers cette assemblée où siégeaient les plus ardents amis de la République, les tribuns fougueux, les jacobins implacables. Bonaparte voulait en finir ; ses amis lui avaient dit que le temps pressait et qu'il fallait prendre la résolution soudaine d'un coup d'État.

On se rappelle qu'aux Cinq-Cents, un serment solennel avait lié tous les représentants pour défendre la constitution de l'an III. Lucien Bonaparte, leur président, n'avait pu faire autrement que de s'associer à ce mouvement énergique. Il s'agissait donc de jouer le tout pour le tout. Aussi, cette fois, Bonaparte n'arriva pas suivi seulement de son état-major : un peloton de grenadiers se joignit à ses aides de camp. Arrivé à la porte drapée qui séparait la salle du couloir, il lui fit faire halte en dehors. Ces soldats, jugeant de l'exaspération des députés par le bruit qui se faisait dans l'intérieur, avaient obéi avec regret à cet ordre. L'un d'eux, nommé Thomé, lui avait même témoigné son inquiétude en lui disant :

« Mon général, méfiez-vous ; on dit qu'ils sont capables de tout, et qu'ils ont des poignards cachés sous leurs grandes casaques rouges.

— N'aie pas peur, lui avait répondu Bonaparte.

— N'importe ! avait répliqué Thomé, moi et mes camarades, nous ouvrirons l'œil. »

Bonaparte ne pouvait être arrêté par une telle crainte, parce qu'il pensait, comme le président Molé, qu'il y a loin du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme ; mais de leur chaise curule, les représentants avaient vu ces grenadiers à la face basanée, aux épaisses moustaches, suivre, de leurs regards inquiets, tous leurs mouvements et ceux de leur général bien-aimé. A l'aspect inaccoutumé de cette force armée placée aux abords de la salle des délibérations, Destrem retrouva une de ces phrases antiques dignes d'un tribun romain :

« Bonaparte ! lui dit-il en le voyant entrer ainsi escorté, est-ce donc pour cela que tu as vaincu ?

— Retire-toi, téméraire, lui cria Bigonnet, ne vois-tu pas que tu violes le sanctuaire des lois! »

A ces mots, il se fit un grand mouvement dans la salle, et Bonaparte n'était pas encore parvenu au milieu, qu'une explosion de cris furieux en ébranla les voûtes : ce n'est plus, dès lors, une séance législative, c'ést une émeute entre quatre murs.

« Quoi! s'écrièrent une foule de voix, des soldats ici! des baïonnettes! Que veut-on?

— A bas le dictateur! A bas le tyran! Hors la loi Bonaparte! »

Tels sont les cris qui se font entendre de toutes parts. Cependant, Bonaparte s'avance le long de l'estrade où siége son frère Lucien. Il est aussitôt entouré, menacé. Plus exaspéré que ses collègues, un député de haute stature s'élance vers lui, et, d'un bras vigoureux, essaye de le repousser de l'enceinte. Un autre va jusqu'à le menacer d'un coup de poignard, que ce même grenadier Thomé a le temps de parer avec son bras en s'élançant à propos au-devant de son général. Enfin, tandis que les députés continuent de crier *hors la loi!* Bonaparte, pâle de colère, pousse ce cri de bataille :

« A moi, grenadiers!

— Sauvons notre général! » s'écrient les soldats.

Et, se précipitant à son secours, ils l'arrachent des mains de ses adversaires et l'emportent hors de la salle; mais à peine est-il sorti que les cris : « A bas le tyran!... — Hors la loi! » se renouvellent avec plus de force. Lucien veut prendre la parole pour justifier son frère.

« Représentants! dit-il, pourquoi n'avez-vous pas entendu Bonaparte? »

Trop irritée pour écouter son président, l'assemblée ne fait entendre que ces terribles apostrophes :

« Dans un seul jour il a terni sa gloire!

— Tous ses lauriers sont flétris!

— Nous vouons Bonaparte à l'exécration des âges! »

Les propositions s'entre-choquent avec une indicible rapidité.

« Je demande que le dictateur soit traduit à la barre !

— Citoyen président, ajoute Destrem, fais décréter que Bonaparte est déchu du commandement !

— Bonaparte, avant tout, doit être mis hors la loi ! réplique Talot.

— Hors la loi ! répond une voix formidable.

— Oui, oui, hors la loi ! » répètent tous les députés, en menaçant Lucien du geste.

Ce dernier, maître de lui-même, quoique très-ému par le tableau qu'il a devant les yeux, et par les violences qu'on a exercées sur son frère, essaye encore de se faire entendre.

« Non ! non ! hors la loi ! » lui répond-on de toutes parts avec des trépignements de fureur.

A ces cris, à cette manifestation, Lucien se lève :

« Comment !... dit-il d'une voix altérée par l'émotion, c'est à moi que vous demandez la mort d'un frère ?... la mort de celui qui a sauvé maintes fois la République !... la mort de celui dont le nom seul fait trembler les *tyrans* de l'Europe !

— Hors la loi ! il a osé violer son sanctuaire !

— Jamais ma bouche ne prononcera cet exécrable anathème ! s'écrie Lucien en faisant un geste énergique ; vous êtes tous des misérables !... »

Et, déposant sur la tribune sa toque et sa toge :

« Je déclare, ajoute-t-il avec dignité, que je ne suis plus membre de cette assemblée ! »

Lucien quitte aussitôt le fauteuil et descend de la tribune, agité d'un tremblement convulsif et pâle de colère. Chazal, en sa qualité de vice-président, le remplace immédiatement.

« Levez la séance ! » crie-t-on à Chazal.

Mais c'est en vain que celui-ci cherche à rappeler un peu de calme. Au milieu du tumulte et du désordre qui continuent de régner dans l'assemblée, Chazal ne sait quelle résolution prendre, lorsque tout à coup on voit encore des baïonnettes luire à la porte d'entrée. Un

peloton de grenadiers se précipite dans la salle au pas de course et enlève Lucien, tandis que l'officier qui commande ce peloton s'écrie:

« C'est par ordre de notre général ! »

En même temps, dans les cours, dans les jardins, les troupes courent aux armes. Au dehors, les tambours battent; quelques députés s'élancent aux fenêtres; d'autres crient : « Vive la République ! — Vive la constitution de l'an III ! » Une compagnie entière de grenadiers paraît à la porte; devant eux marche un chef de brigade de cavalerie le sabre au poing : c'est Murat.

« Grenadiers, en avant ! » commande-t-il.

Les tambours battent la charge, et les soldats pénètrent dans la salle, la baïonnette croisée. Au milieu de la confusion et de l'étonnement, quelques voix se font entendre, mais celle de Murat les domine toutes.

« Par ordre du citoyen président de l'assemblée, dit-il, la salle doit être évacuée. »

Les députés, revenus un peu de leur stupeur, s'agitent, menacent, protestent. Murat ordonne un roulement de tambour; puis, agitant son sabre :

« Pour la dernière fois, citoyens représentants, je vous engage à vous retirer, ou je ne réponds plus de votre sûreté.

— Grenadiers, en avant, marche ! » s'écrie un officier.

Le bruit des tambours domine les clameurs confuses qui répondent à ce commandement. Les grenadiers exécutent l'ordre; en dix minutes la salle est évacuée par les députés, qui se dispersent en désordre dans les appartements, dans les cours et dans les jardins. Un quart d'heure après, il n'y avait plus vestige d'assemblée dans le château de Saint-Cloud. Bonaparte et les siens étaient maîtres du terrain, que la violence seule avait pu leur conquérir.

IX

Lorsque Bonaparte avait été enlevé de la salle des Cinq-Cents par ses soldats, ceux-ci l'avaient porté en triomphe jusque dans la cour du château, où ils l'avaient salué par des acclamations tumultueuses. Mais il semblait avoir perdu la tête, et ne répondait que ces mots à ceux de ses officiers qui l'interrogeaient avec anxiété :

« Ils ont voulu m'assassiner ! Ils ont voulu me mettre hors la *loi* !

— Allons, général, calmez-vous, lui dit Murat; la victoire ne peut manquer de nous rester. Il n'est pas raisonnable que celui qui a triomphé de tant d'ennemis puisse redouter des bavards. Ah ! si c'était moi et que je fusse à votre place ! »

Cette exclamation de Murat ne fut pas perdue. Berthier vint alors prévenir Bonaparte qu'on avait vu des députés des deux Conseils rôder autour des troupes, et principalement là où était parquée l'artillerie, pour tâcher de détacher les soldats de la cause qu'ils soutenaient.

« Le moment est critique, dit alors Murat : si on y met de l'indécision, tout est perdu. »

Sur ces entrefaites, un officier de la garde des Conseils étant venu, de son côté, prévenir Bonaparte de ce qui se passait aux Cinq-Cents, et des dangers qui menaçaient son frère Lucien, celui-ci reprit toute son énergie, et s'adressant aussitôt à un chef de bataillon d'infanterie (Ponsard, qui, depuis, est devenu général) posté à la grille du grand vestibule :

« Commandant, lui dit-il, prenez votre bataillon et allez sur-le-champ disperser cette réunion de factieux. Ce ne sont plus des représentants de la nation, mais des misérables qui ont causé tous nos malheurs et qui vont assassiner mon frère : sauvez-le! »

Ponsard se met en mouvement; mais il revint sur ses pas avec sa troupe. Napoléon crut qu'il hésitait : il n'en était rien; seulement cet officier voulait savoir ce qu'il devait faire en cas de résistance.

« Employez la force, lui répondit Bonaparte.

— Cela suffit, mon général, répliqua le commandant en saluant avec son épée. »

Et Lucien fut enlevé par Ponsard, comme Bonaparte l'avait été lui-même quelques instants auparavant. En voyant Lucien venir à lui, Bonaparte se jeta dans ses bras en lui disant en italien :

« Ils voulaient t'assassiner, toi aussi ! »

Mais Lucien, moins impressionnable, l'avait rassuré, et était monté aussitôt à cheval pour haranguer les soldats, car tout n'était pas fini ; il fallait un coup de hardiesse pour sauver la position, et, dans cette circonstance si critique, Lucien fit preuve d'un grand courage et d'une grande présence d'esprit. Il s'approcha des troupes restées en bataille et leur dit :

« Citoyens soldats ! le président du Conseil des Cinq-Cents vous déclare que, parmi ses membres, d'audacieux brigands, sans doute soldés par l'Angleterre, se sont mis en rébellion contre lui et le Conseil des Anciens. Ils ont osé parler de mettre hors la loi Bonaparte, mon frère, chargé de maintenir l'ordre et de faire exécuter les lois, comme si nous étions encore à ces temps affreux de leur règne, où ce mot exécrable de *hors la loi* suffisait pour faire tomber les têtes les plus chères à la patrie. Puis, se retournant vers Bonaparte : Général, continua-t-il, vous soldats, et vous tous citoyens qui m'écoutez, vous ne reconnaîtrez pour législateurs, en France, que ceux qui vont se rendre auprès de moi pour reconstituer un gouvernement que la lâcheté de ses membres avait mis en péril. Vive la République ! »

Ces paroles, prononcées d'une voix énergique, exaltèrent les soldats. Tous avaient les yeux sur Lucien, sur le frère de leur général, qui s'était présenté à eux, à cheval, ceint de l'écharpe tricolore, comme jadis les représentants du peuple aux armées, lorsqu'ils les faisaient marcher à la victoire *au nom de la loi*. Cependant, malgré les cris de vive Bonaparte ! qui avaient suivi sa harangue, Lucien, croyant remarquer un reste d'hésitation parmi quelques officiers,

tira son épée, et, nouveau Brutus, déclara qu'il la plongerait lui-même dans le sein de son frère s'il attentait jamais à la liberté.

A ces mots, qui étaient si bien dans le goût de l'époque, il n'y eut plus de restriction, l'enthousiasme fut unanime, et les cris de vive Bonaparte! se firent entendre avec plus de force encore. Bonaparte s'approcha alors de Murat et lui dit, à voix basse, quelques paroles, parmi lesquelles on distingua celles-ci : « Dites que c'est par ordre du président; la formule est toute légale. » Puis Murat alla se mettre à la tête du bataillon commandé par Ponsard. Nous avons raconté le reste.

Il était huit heures du soir; le plus grand calme régnait dans le château de Saint-Cloud, où tant de scènes tumultueuses venaient de se passer. Et cependant presque tous les députés des deux Conseils y étaient restés. On les voyait, comme des ombres, errer dans les escaliers, dans les corridors, dans les cours, les uns avec un air consterné, les autres avec un air de satisfaction qu'ils dissimulaient mal; mais tous semblaient impatients de revenir à Paris pour tranquilliser leur famille, leurs amis, et leur apprendre les événements qui venaient si subitement de changer l'ordre des choses.

A neuf heures, Bonaparte, bien qu'il fût à jeun depuis la veille, refusa l'invitation qui lui fut faite par le général Frégeville, au nom de ses collègues de la commission des inspecteurs, de venir prendre part au dîner qu'ils avaient fait préparer pour lui. Il retint près de lui son secrétaire intime et lui dit :

« Bourienne, nous avons autre chose à faire que de songer à souper. Il faut que dès ce soir j'adresse une proclamation aux habitants de Paris. Demain à leur réveil cela fera bon effet : à moi seul j'occuperai toute la capitale. »

Napoléon avait pris le bras de Bourienne et l'avait en quelque sorte entraîné dans une petite salle du rez-de-chaussée, attenant au bureau de la commission des inspecteurs; puis, ayant poussé le verrou de la porte, il lui dicta la fameuse *Relation des événements de Saint-Cloud*, qui parut le lendemain matin dans le *Moniteur*.



Une Journée mémorable.

Tandis que Bourienne mettait au net cette pièce, pour la faire porter à l'imprimerie, Bonaparte écrivit à sa femme le billet suivant. Il n'avait pas trouvé un moment dans la journée pour lui faire savoir ce qui se passait.

« Ma chère amie, tranquillise-toi ; tout va bien maintenant. Il « n'en était pas de même il y a quelques heures ! je te conterai cela. « Couche-toi, ne m'attends pas, et dors. Je te dirai bonsoir demain « matin. Je t'embrasse comme à l'ordinaire. Saint-Cloud, 19 bru- « maire, onze heures du soir. »

BONAPARTE.

Un guide de l'escorte fut chargé de porter ce billet à Paris. La nuit était des plus sombres, la route de Saint-Cloud n'était pas encore éclairée de lanternes comme elle le fut depuis. Ce guide [1], ayant trop pressé son cheval, fit une chute qui lui cassa la jambe et lui démit l'épaule du même coup. Ramassé sur la route, il fut transporté sans connaissance dans une auberge du Point-du-Jour. Joséphine ne reçut le billet de son mari *que le lendemain, et longtemps* après que Bonaparte lui-même était de retour de Saint-Cloud.

Cependant on avait passé la journée à détruire un gouvernement, il fallut consacrer la nuit à en édifier un nouveau. La nouvelle de *ce coup de main*, selon l'expression de M. de Talleyrand, fut portée aux Anciens par Sieyès et Rœderer, qui étaient aussi restés à Saint-Cloud. Lucien se mit à la recherche de quelques membres des Cinq-Cents, et parvint, non sans peine, à en réunir une trentaine, qui représentèrent avec leur président la nombreuse assemblée dont ils faisaient partie. Alors le Conseil des Cinq-Cents, qui n'était plus de fait, au dire de M. de N..., que le *Conseil des Trente*, rendit, sur la proposition du député Vittelard, un décret d'urgence qui prononçait

[1] Le nommé Resseinger. Malgré ce grand accident, il fit la campagne d'Italie, et reçut un sabre d'honneur à Marengo. Resseinger fut par la suite un des douze guides que l'Empereur envoyait en courriers extraordinaires. Entré aux Invalides en 1810 comme amputé, il y mourut en 1828.

l'abolition du Directoire et la remise du pouvoir exécutif aux mains de trois Consuls provisoires, Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte. Tous trois se rendirent à deux heures du matin dans la salle de l'Orangerie de Saint-Cloud, où un petit nombre de membres du Conseil des Anciens s'étaient également réunis, et prêtèrent serment entre les mains du président Lucien. Un quart d'heure après, tout était fini, et le château de Saint-Cloud, si tumultueux depuis la veille, n'offrit plus qu'une vaste solitude.

Toutes ces allées et venues ne permirent à Napoléon de prendre quelque nourriture qu'à deux heures et demie du matin, à la commission des inspecteurs, qui l'avait attendu jusqu'alors. Ce repas, qui était tout à la fois un déjeuner, un dîner et un souper, fut très-court; parmi les convives étaient Louis et Lucien Bonaparte, M. de Talleyrand, l'amiral Bruix, Murat, Rœderer, Bourienne. Les événements de la journée servirent de texte naturel à la conversation.

A trois heures, Bonaparte monta en voiture avec son secrétaire intime pour revenir à Paris. Il était extrêmement fatigué, et cela se conçoit après tant d'émotions. Un nouvel avenir s'ouvrait devant lui. Aussi tout le temps de la route ne prononça-t-il pas un mot, entièrement absorbé qu'il était dans ses pensées. Il arriva rue de la Victoire à trois heures. Joséphine, en proie à la plus vive inquiétude, l'avait attendu et se précipita au-devant de lui.

« Tu n'as donc pas reçu mon billet? » lui dit-il.

Sur sa réponse qu'elle n'avait vu personne depuis le matin, pas même M. de N..., Bonaparte reprit :

« Je ne l'ai pas vu non plus : mais tout est fini. Il paraît que j'ai *failli dire des bêtises!* Que veux-tu? J'aime mieux parler à des soldats qu'à des avocassiers. Ces gens-là (et il se servit d'une expression moins polie) m'avaient intimidé. Je n'ai pas encore l'expérience des assemblées : cela viendra. Je suis exténué, je vais me coucher. »

Cependant, Joséphine le retint pour lui parler de la famille de

Gohier, pour laquelle, malgré ce qui s'était passé la veille, elle conserva un grand fonds d'amitié.

« Que veux-tu, ma bonne amie? lui répondit Bonaparte; ce n'est pas ma faute. Pourquoi n'a-t-il pas voulu! Gohier est un brave homme, mais c'est un niais qui ne comprend jamais rien. Je devrais peut-être le faire déporter. Il avait écrit une espèce de libelle contre moi au Conseil des Anciens. Heureusement que j'ai pu intercepter sa lettre, et le Conseil n'en a rien su. Le pauvre homme! hier il m'attendait à dîner! Et cela se croit un homme d'État! »

En disant ces mots, Bonaparte haussa les épaules en souriant, puis il reprit :

« Je lui enverrai demain matin un de mes frères pour arranger tout cela. A propos, et Bernadotte, l'as-tu vu dans la journée?»

Sur la réponse négative de Joséphine :

« Je n'ai pas plus entendu parler de lui que du Grand-Turc, ajouta Bonaparte. Mais j'ai su de bonne part que, si j'eusse été mis hors la loi, on l'eût trouvé prêt à se mettre à la tête des soldats pour faire exécuter le décret. Et cependant, je le demande, ne lui ai-je pas fait assez d'avances? Tu en as été témoin, toi. Tandis que Moreau, qui a une bien autre réputation militaire, est venu tout de suite. Il est vrai que, comme homme politique, il n'est pas fort non plus, celui-là! N'importe, je me repens d'avoir tant cajolé Bernadotte; aussi vais-je songer à l'isoler de toutes ces coteries sans qu'on puisse gloser. Je ne pourrais me venger d'une autre manière : Joseph l'aime, j'aurais tout le monde contre moi. Ah! que les considérations de famille sont parfois une sotte chose! Allons, bon soir, ma chère amie. Ah! j'oubliais : nous coucherons demain au Luxembourg ; fais tes dispositions en conséquence, et préviens tes enfants, il faut qu'ils viennent avec nous. »

Il est certain que si les choses eussent mal tourné, Bernadotte eût été pour Bonaparte l'homme le plus à craindre. Quant à Gohier, s'il était venu le matin du 18 brumaire au déjeuner auquel Joséphine l'avait invité, il eût été un des membres du nouveau gou-

vernement; mais Gohier, esprit sévère et probe, se mit, comme on dit vulgairement, à cheval sur la constitution de l'an III, et, comme elle il fit une rude chute en tombant. Cet ex-président du Directoire avait, en effet, écrit aux Anciens, conjointement avec Moulins, une lettre dans laquelle on remarquait les passages suivants :

« Un grand attentat vient d'être commis, et ce n'est sans doute « que le prélude d'attentats plus grands encore. Le palais direc-« torial est livré à la force armée. Les magistrats du peuple à « qui vous avez confié la puissance exécutive sont en ce moment « gardés à vue par ceux-là même auxquels ils ont le droit de com-« mander.

« Quel que soit le sort que les ennemis de la République nous « réservent, nous lui jurons fidélité; fidélité à toute épreuve à la « constitution de l'an III. Puissent nos serments n'être pas les « derniers cris de la liberté expirante ! »

Cette lettre était signée de cette manière :

« Les deux directeurs, prisonniers dans leur palais,

« MOULINS, GOHIER (président). »

Ce fut une circonstance singulière qui empêcha ces deux directeurs de défendre leur constitution chérie; ce fut par respect pour elle qu'ils la laissèrent mourir, attendu que pour la sauver il aurait fallu violer l'article qui ne permettait aux directeurs de délibérer qu'au nombre de trois. Ce fut ainsi qu'un roi de Castille fut brûlé vif dans sa chambre à coucher, en présence de ses serviteurs, parce qu'il ne se trouvait pas là de personnages d'un rang assez élevé, à qui l'étiquette permît de toucher à la personne royale.

On a fait un crime à Bonaparte d'avoir employé la violence dans la journée du 19 brumaire. Nous n'avons pas mission ici d'examiner la moralité politique du fait en lui-même; nous n'avons voulu que le présenter dans tous ses détails. Tout ce que nous pouvons dire de son point de vue, c'est que les circonstances où il se trouvait lui commandaient impérieusement, et qu'il eût été perdu,

s'il eût tardé à employer la force. Bernadotte se fût trouvé prophète. Fouché s'en était expliqué avec Regnault de Saint-Jean-d'Angély. M. de N... entendit raconter la conversation qu'ils avaient eue ensemble, dans ce moment de crise.

« Que le général n'hésite pas, avait dit ce ministre; il vaut mieux qu'il brusque les choses, que de laisser aux jacobins le temps de se rallier. Il est perdu s'il est décrété. Je lui réponds de Paris, qu'il s'assure de Saint-Cloud. »

En effet, ayant jugé par l'état des choses que le Directoire ne pouvait se soutenir, il n'avait eu garde d'entraver la conspiration tramée en faveur de Napoléon, prêt à l'accepter si elle réussissait, et prêt à la frapper si elle ne réussissait pas. Mais il avait attendu l'événement pour se décider. Thuro, alors secrétaire-général du ministre de la police, l'avoua plus tard à M. de N..., en lui disant :

«Le dénoûment nous a fixés; mais toutes les mesures étaient prises par nous. Si Bonaparte eût échoué, lui et les siens portaient très-probablement leurs têtes sur l'échafaud !»

X

Le 20 brumaire, le premier soin de Napoléon, à son réveil, fut de dépêcher son frère Louis auprès de Gohier, pour le prévenir qu'il était libre de se retirer où bon lui semblerait, et le prier en même temps de céder les appartements du petit Luxembourg aux membres du nouveau gouvernement, qui désiraient en prendre possession dans la journée. En parcourant des yeux l'ameublement du salon de l'ex-président du Directoire, que Louis regardait déjà comme un mobilier de famille, ses regards s'arrêtèrent sur un magnifique buste de Napoléon, en marbre blanc, posé sur une console d'acajou, d'un style grec.

«C'est le portrait de mon frère! s'écria le jeune homme; il est frappant de ressemblance.

—Je l'ai reçu, lui répondit Gohier, d'un artiste qui m'en a fait hommage, en croyant m'offrir le portrait du premier défenseur de la République.

—Il vous appartient, citoyen Gohier, reprit Louis, d'un ton qui semblait dire qu'il n'avait pas l'intention de le revendiquer.

—Le buste du général Bonaparte, répliqua celui-ci, appartient au président du Directoire; il lui était cher à ce titre, mais celui du consul Bonaparte appartient maintenant à sa famille, je le lui abandonne sans regret. Seulement, je recommanderai l'artiste, qui est dans le besoin, à sa protection. »

Ce buste était le chef-d'œuvre du malheureux Ceracchi, impliqué, quelques mois plus tard, dans la conspiration de l'Opéra, avec Demonville et Topins-Lebrun. Tous les trois furent condamnés à mort et exécutés après l'événement de la machine infernale.

Gohier se retira le jour même à Antony, près Paris, dans la maison d'un ami du général Kléber, qui était également le sien, et y demeura tranquillement avec sa famille. Quant à Moulins, il parvint à s'évader de Paris dès que le triomphe de Bonaparte à Saint-Cloud fut connu. Le général Leclerc, qui avait servi sous ses ordres, favorisa son évasion, sans que jamais Bonaparte, dont il devint plus tard le beau-frère, lui fît le moindre reproche de ce qu'il appelait un dévouement inutile. Barras ne quitta pas Gros-Bois, quoique incertain si l'on ne violerait pas les engagements pris avec lui. M. Ouvrard alla le visiter après la journée du 19 brumaire et le trouva seul, abandonné de ses courtisans, mais se tenant sans cesse sur le qui-vive, et toujours bien armé.

Le soir du 20 brumaire, Bonaparte alla s'installer au petit Luxembourg et coucha dans le lit du président du Directoire, après avoir tenu avec les deux consuls ses collègues leur première séance. Tout était à créer ou à refaire. Les finances étaient dans une telle pénurie, qu'on ne trouva pas dans le trésor 1,200 fr. en numéraire pour donner à un courrier, qu'on voulait expédier au général Championnet, qui commandait alors en chef l'armée d'Italie.

Ce fut à cette première séance des consuls qu'il fut question de savoir lequel des trois prendrait la présidence; mais Roger-Ducos, que Sieyès comptait dominer, selon son habitude, trancha la question, en disant à Bonaparte, dès son entrée dans le salon :

« Il serait inutile de nous disputer ici la présidence, général, elle vous appartient de droit. »

Tel fut le premier désappointement de Sieyès, qui n'avait jamais douté, tant il s'était concentré dans le cercle de ses chimères favorites, que le général Bonaparte, satisfait de se montrer à la tête des armées, lui abandonnerait le fardeau de l'administration. Ce désappointement fut bien plus grand encore lorsque M. de N..., qui s'était lié plus intimement avec lui depuis les événements de Saint-Cloud, vint lui annoncer, de la part de Bonaparte, tout le contraire de ce qu'il espérait. Voici ce qui se passa à cette occasion.

Un matin, le Premier Consul envoie chercher M. de N..., et lui dit:

« Mon cher, me voici en position d'assurer l'avenir de la France, mais pour cela, j'ai besoin de n'être contrarié par aucun rêveur, par aucun de ces hommes qui, avec des théories formulées sur le papier, s'imaginent que l'on fait marcher un gouvernement, fût-il dans la crise la plus difficile. Vous connaissez Sieyès, vous l'avez entendu parler de son projet de grand électeur, de sa constitution métaphysique, de ses absorbements de pouvoirs, et de toutes les balivernes qui peuvent s'ensuivre. Ce plan m'a fait voir l'homme à nu, et certes ce n'est pas grand chose que le citoyen Sieyès. Cambacérès me soutenait l'autre soir que c'était un homme *profond*, moi, je lui ai prouvé qu'il n'était que *creux;* il ne faut pas confondre. Je ne puis donc l'associer à mes idées, qui sont toutes simples et vont droit au but; vous en jugerez plus tard. Je préfère Cambacérès, malgré son engouement pour l'ex-abbé; c'est un homme sage, grave, fort entendu. Préparez Sieyès à disparaître derrière la toile; dites-lui que je me charge de lui faire assurer une belle existence, mais désormais il ne peut plus être à la tête des affaires. Ma détermination est prise irrévocablement. Il viendrait lui-même plaider sa

cause auprès de moi, qu'il ne me ferait pas changer d'idée, au contraire. »

M. de N... ne fut pas très-flatté de la mission, mais, curieux de voir la figure du vieux politique joué par un jeune capitaine, il accepta. Il faut qu'on sache, pour bien apprécièr les motifs de Bonaparte, que Sieyès, dans un de ses rêves journaliers, avait conçu le plan d'une constitution dans laquelle un corps supérieur (le Sénat) eût absorbé dans son sein tout administrateur, tout militaire dont l'influence sur le peuple et l'armée aurait pu compromettre les libertés publiques, et qu'il ne craignit pas de proposer ce projet absurde à Bonaparte. Celui-ci n'en avait pas voulu, comme on doit bien le penser, mais n'en avait pas moins conservé rancune de ce qu'il s'était flatté tout haut de l'absorber, lui le général Bonaparte, comme les autres, et à son gré.

Sieyès reçut ce message comme un coup de foudre et resta un moment interdit : il balbutia quelques paroles de colère et demanda enfin si c'était là ce qu'on lui avait promis et ce qu'il devait attendre?

« Je n'en sais rien, lui répondit M. de N...,et ce qui est positif, c'est qu'on vous fera sénateur, qu'on vous donnera la terre de Crosne à titre de récompense nationale, et qu'on vous permettra de disposer entre vous et votre ami Roger-Ducos, dont le général Bonaparte ne veut pas non plus pour collègue, de la caisse particulière du Directoire exécutif. »

Cette caisse était un fonds de huit cent mille francs destiné à procurer une certaine aisance à chaque Directeur condamné par le sort à rentrer dans la vie privée. Après quelques récriminations, Sieyès répliqua :

« Eh bien! laissez faire l'ingrat! Je m'en doutais. Il espère donc pouvoir marcher seul? Parce que cela sait dresser un camp ou un plan de bataille, cela croit être capable de gouverner une grande nation! Je ne donne pas six mois à Bonaparte. Mais qu'il ne vienne pas me trouver alors, je ne risquerais même pas pour lui un cheveu de ma tête (Sieyès était complétement chauve). Vous verrez..., vous verrez,

mon pauvre monsieur de N..., comment, avant peu, tout sera sen dessus dessous ! »

M. de N... laissa Sieyès épancher librement son courroux contre un aussi vigoureux adversaire que Bonaparte, mais il tomba facilement d'accord avec lui sur tous les points de donation ; et lorsque M. de N... revint dire au Premier Consul que Sieyès lui cédait volontiers la place, à la charge, par lui, de lui faire délivrer les huit cent mille francs consignés dans la caisse directoriale, celui-ci répliqua :

« Je ne doute pas que si l'on eût offert à Sieyès un million pour se laisser fouetter à outrance sur la place de la Révolution, en costume de membre du Directoire, il n'eût trouvé, dans la Constitution, un article qui l'eût permis. »

Le Consulat provisoire dura quarante-trois jours, pendant lesquels la nouvelle Constitution (celle de l'an VIII) fut publiée et soumise au vote populaire. Pendant ce temps, Bonaparte avait proposé son mode de gouvernement, qui fut adopté. C'était un Premier Consul, chef de l'État, avec deux Consuls secondaires, comme conseil consultatif. Les trois Consuls étaient élus pour dix ans. La première place appartenait de droit au libérateur de l'Italie, au conquérant de l'Egypte. Bonaparte fut nommé. Il fit choix, pour le seconder, de Cambacérès, homme modéré, d'une haute capacité dans les affaires, et légiste renommé. Lebrun, écrivain distingué et administrateur probe, fut le troisième Consul. Quant à Sieyès, qui avait rêvé le titre de grand électeur, avec un traitement de six millions pour gouverner la république en chanoine, Napoléon acheva de le tuer d'un mot, en terminant une longue discussion par cette vive apostrophe :

« Comment avez-vous pu croire, citoyen Sieyès, qu'un homme d'honneur, qu'un homme de quelque capacité dans les affaires publiques, voulût jamais consentir à n'être qu'un pourceau à l'engrais de six millions dans un château royal ? »

A cette sortie, les membres de la conférence s'étaient pris à rire. Sieyès était resté confondu, et son grand électorat avait coulé à fond.

Aussi, le soir, dans son salon et en présence de Talleyrand, de Boulay, de Cabanis, de Rœderer, et de beaucoup d'autres, il avait dit, rouge de dépit :

« Messieurs, sans le vouloir, nous avons étranglé la République, et sans le savoir, nous nous sommes donné un maître. Ce petit Bonaparte veut tout faire, sait tout faire et peut tout faire. »

Sieyès, cependant, n'avait consenti, comme nous l'avons dit, à se démettre de sa dignité consulaire qu'en échange de la magnifique terre de Crosne, d'un million ; en outre, de 40,000 livres de rente, comme sénateur, indépendamment de son pot-de-vin directorial de huit cent mille francs, qu'il appelait sa poire pour la soif, et dont il prit plus des trois quarts, car Roger-Ducos ne put tirer de ses mains qu'une centaine de mille francs, tandis que, équitablement, ces deux ex-directeurs eussent dû partager également ; et enfin de la belle ferme de Bailly, située dans le parc de Versailles, et qui rapportait 15,000 francs. A ce prix, le bon abbé qui, au dire de Bonaparte, avait toujours écrit sur la figure : « Donnez-moi de l'argent ? » se consola de n'être plus pour un tiers dans la souveraineté républicaine, en se promenant dans un domaine vraiment royal.

A quelque temps de là, M. de N... se trouvant chez Garat, Moreau entra dans le salon de ce sénateur de fraîche date, où se trouvait beaucoup de monde. Le général parut très-embarrassé en apercevant Gohier. Cependant, il s'approcha de lui, sans doute pour essayer de justifier la conduite qu'il avait tenue dans la journée du 19 brumaire. Cette justification, dans tous les cas, ne pouvait être que maladroite ; mais à peine avait-il commencé de parler, que l'ex-président, qui ne s'était même pas levé de son siége, l'interrompit en lui disant avec beaucoup de dignité, et de manière à être entendu de ceux qui se trouvaient près de lui :

« Général, je suis, par mon état, appelé à lire dans les consciences; ne me forcez pas à vous dire que je ne vois rien dans la vôtre qui puisse vous excuser. »

Moreau, blessé du ton d'amertume avec lequel ces paroles lui étaient adressées, voulut élever la voix :

« Général, reprit Gohier en se dressant de toute sa hauteur, je ne vous ai pas cherché, je ne vous ai pas interrogé, je ne veux pas poursuivre une explication qui serait aussi pénible pour vous que désagréable pour moi. J'ajouterai seulement, fit-il en touchant légèrement de son doigt le pommeau de l'épée du général, que maintenant il ne manque là qu'un trousseau de clefs. »

Moreau devint pâle, car le trait avait porté. Il balbutia encore quelques mots que Gohier feignit de ne pas entendre, et se tournant vers M. de N..., qui s'était approché pendant ce colloque :

« Si j'ai fait une faute, dit-il à demi-voix, je saurai la réparer. »

Puis il s'esquiva du salon.

Si c'est en pointant les canons russes sur nos phalanges, en 1813, que Moreau crut réparer une faute qu'il déplora, dit-on, il prouva ainsi qu'il ne savait jamais ce qu'il avait à faire, et que Napoléon eut raison de dire en parlant de lui, à Sainte-Hélène :

« La nature n'a pas achevé sa création : il n'avait pas même d'instinct. »



LE CAMP DE BOULOGNE.

1804.



Paul Ier venait de périr d'une manière tragique. Sa mort avait rendu au cabinet de Saint-James toute son influence sur celui de Saint-Pétersbourg. La politique anglaise, si bien servie par l'événement qui avait ensanglanté le palais des czars, entraînait de plus en plus le jeune Alexandre dans un système d'hostilité contre le nouvel empire. Quelques historiens ont prétendu que la mort du duc d'Enghien contribua sur-

tout à cette alliance. C'est faire trop d'honneur à la diplomatie : le prince, qui abandonnait secrètement les alliés de son père pour suivre la direction des hommes d'État soupçonnés d'en avoir provoqué le meurtre, ne devait pas s'indigner beaucoup d'une mesure politique qui frappait au loin un individu étranger à ses affections. Quoi qu'il en soit, Napoléon, dans la prévoyance d'une rupture prochaine avec la Russie, voulut encore inspecter l'armée qu'il avait commencé de rassembler sur les côtes de la Manche, et disposer ses soldats à une nouvelle campagne continentale, tout en paraissant menacer ses adversaires d'outre-mer.

Dans ces sortes d'occasions, il arrivait à Boulogne au moment où les troupes l'y attendaient le moins, parcourait les divers camps, et était déjà de retour dans son cabinet des Tuileries, que ceux qui étaient à Boulogne le croyaient encore au milieu d'eux. Il partait ordinairement de Paris à une ou deux heures de la nuit, déjeunait le matin à Beauvais, dînait à Abbeville, et arrivait le soir même ou le lendemain avant le jour à Boulogne. Il faisait habituellement ce trajet en vingt-quatre ou vingt-cinq heures, y compris les temps de repos. Ceux qui l'escortaient étaient d'autant plus harassés, qu'à peine descendu de voiture il montait à cheval et y restait quelquefois jusqu'à la nuit. Il ne rentrait pas au quartier-général qu'il n'eût visité le moindre atelier, qu'il n'eût parlé à tous les chefs des nombreux services qu'il organisait en même temps.

Cette fois, il partit de Saint-Cloud le 18 juillet 1804, deux jours après la cérémonie qui avait eu lieu aux Invalides, à l'occasion des nouveaux drapeaux qu'il avait donnés à l'armée. Les troupes qui étaient à Boulogne s'occupaient encore des préparatifs de la réception qu'elles voulaient lui faire (car Napoléon avait annoncé qu'il irait lui-même distribuer les croix de la Légion-d'Honneur à l'armée de Boulogne), lorsqu'elles l'aperçurent tout à coup, monté sur une petite barque, au milieu du port. Il examinait les travaux, encourageait les ouvriers et pressait les ingénieurs, en leur disant d'un ton d'humeur : « Messieurs, nous n'en finirons jamais ! » Son in-

croyable activité semblait l'avoir multiplié : on le voyait partout.

Presque toutes les troupes qui étaient en France avaient été réunies en divisions et cantonnées sur les côtes, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à celle de la Seine. L'armée de Boulogne se composait alors d'environ 150,000 hommes d'infanterie et de 80,000 de cavalerie. Ces soldats avaient été répartis dans quatre camps principaux : le *camp de droite*, le *camp de gauche*, le *camp de Vimereux*, et le *camp d'Ambleteuse*. Les troupes ainsi rassemblées avaient été occupées et disciplinées à la manière des Romains; chaque heure avait son emploi : le soldat quittait le fusil pour prendre la pioche. Les ponts et chaussées avaient eu d'immenses travaux à faire. On avait creusé le port, construit une jetée et un pont de halage, et ouvert d'immenses bassins pour recevoir les bâtiments de la flottille.

Dans un de ces bassins, que Napoléon visita le lendemain de son arrivée, un jeune soldat de la garde, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux, tirait de toutes ses forces, sans pouvoir la dégager, une brouette encore plus embourbée que lui. Il jurait en véritable charretier embourbé, lorsqu'il aperçut, à quelque distance derrière lui, l'Empereur accompagné de Berthier. Aussitôt il se met à chanter, d'un ton sentimental, ce rondeau d'un opéra comique alors fort en vogue à Paris et qui finissait ainsi :

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez, à mon secours!

Napoléon ne put s'empêcher de sourire; il fit signe au soldat de venir à lui. Celui-ci accourut en passant coquettement ses doigts dans ses cheveux pour se donner un air plus présentable.

« Ah! ah! monsieur le troubadour », lui dit Napoléon, de quel pays êtes-vous?

— De Paris, sire ; enfant du faubourg Saint-Antoine.

— Je l'aurais parié. Vous êtes dans ma garde, à ce que je vois : quel régiment?

— Le premier de grenadiers, sire : premier bataillon; commandant Gros.

— Connu, connu! fit Napoléon ; et depuis quand?

— Sire, depuis que vous êtes Empereur.

— En ce cas, mon cher, il n'y a pas longtemps ; il y a même trop peu de temps pour que je te fasse sous-officier, n'est-ce pas?

— Sire, Votre Majesté en a le droit ; elle a même celui de me faire officier.

— Le crois-tu?

— Parole d'honneur, sire, reprit le soldat avec un sourire imperturbable, et en portant le revers de la main à son front.

— Eh bien! moi, je n'en suis pas certain, répliqua l'Empereur, en lui rendant ironiquement son salut ; mais conduis-toi bien, ne fais pas tant de roulades, et je te ferai nommer sergent l'année prochaine ; après cela, si tu as de l'ambition et que tu veuilles l'épaulette, c'est sur le champ de bataille que tu la trouveras ; c'est là que j'ai ramassé les miennes, moi! je ne vois pas pourquoi je te favoriserais plus qu'on ne m'a favorisé jadis.

— C'est juste, fit le soldat, avec un geste de conviction. Cependant, sire, vous n'avez pas trop à vous plaindre.

— Je ne me plains pas trop non plus. Berthier, ajouta Napoléon en s'adressant au major-général, prenez le nom de ce jeune homme ; vous lui ferez donner cent francs pour faire nettoyer son pantalon. Puis se tournant du côté de son protégé, il reprit avec un sourire gracieux : Etes-vous content, monsieur le Parisien?

— Très-content, sire », dit le soldat en saluant à la manière des gens du monde.

Napoléon continua tranquillement sa promenade au bruit des acclamations que poussaient les travailleurs accourus sur son passage.

Ce fut pendant ce séjour de l'Empereur à Boulogne que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projet si vaste et surtout

n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision. On construisit les bâtiments en même temps qu'on fondit l'artillerie, qu'on fila les cordages, qu'on tissa les voiles. Napoléon avait fait louer l'année précédente, près de Boulogne et à une demi-lieue de la mer, un petit château appelé le *Pont de Briques*, qui se trouvait sur la route de Paris. Il avait fait faire de nombreuses réparations à cette habitation. Dans les travaux de terrassement que l'on exécuta à l'entour, on trouva quelques médailles de Guillaume le Conquérant, et l'on découvrit, un peu plus loin, vers le rivage, les restes d'un ancien camp de César et une hache romaine. Napoléon, toujours superstitieux, tira un heureux présage de cette découverte, et ordonna que l'on construisît à cette place la baraque qu'il devait habiter, destinant le château à l'établissement du quartier-général.

Cette baraque, construite par M. Sordi, ingénieur en chef, était en planches comme les baraques d'un champ de foire, avec cette différence cependant que les planches étaient soigneusement jointes au dehors et artistement peintes au dedans. Elle avait en outre l'avantage de pouvoir se démonter et se remonter en une heure de temps, de sorte que l'Empereur eût pu la faire charger sur une charrette et la transporter ailleurs. Quant à sa forme, elle ressemblait à un carré long. Un pourtour, formé par un treillage en bois, régnait à l'entour. Elle était éclairée de jour par huit fenêtres latérales, et, de nuit, par des réverbères placés à quatre pieds de distance les uns des autres. La pièce principale était au milieu ; elle servait de salle de conseil et faisait face à la mer. On y voyait une grande table ovale, recouverte d'un tapis de drap vert uni, avec un modeste fauteuil à bras pour l'Empereur. Sur cette table étaient une demi-douzaine de flambeaux de cuivre garnis de bougies, du papier de toute dimension, une écritoire et une poudrière en buis avec quelques plumes taillées et jetées çà et là. Une immense carte des côtes de la Manche était clouée en face de la fenêtre. Tel était le mobilier de cette salle principale où Napoléon seul pouvait s'asseoir. Ses maréchaux, ses

amiraux, ses généraux se tenaient debout devant lui, lorsqu'ils étaient appelés à des conseils, qui duraient quelquefois deux ou trois heures, et n'avaient d'autre appui, pour se reposer, que la poignée de leur sabre. A droite de cette pièce était la chambre à coucher de Napoléon, fermée seulement par une petite porte vitrée. Là se trouvait un petit lit en fer de trois pieds de large, entouré d'un rideau de florence verte, fixé au plafond par un anneau de cuivre. Sur ce lit, deux matelas et un sommier de crin avec un traversin très-haut et très-dur. Il n'y avait pas d'oreiller. Napoléon ne s'en servit jamais qu'à Sainte-Hélène; encore l'usage lui en fut-il ordonné par Antomarchi, son médecin, et seulement quelques jours avant sa mort. Deux couvertures avec un couvre-pied ouaté et piqué garnissaient ce lit devant lequel étaient placées deux chaises de paille : l'une au pied, l'autre à la tête. A la croisée et à la porte vitrée étaient adaptés de petits rideaux semblables à celui du lit. Devant la croisée, un télescope de cinq pieds de long sur quatorze pouces de diamètre, monté sur un pied d'acajou; à côté du lit, à droite, une petite table recouverte d'une serviette blanche sur laquelle étaient posés une cuvette et un pot à eau de porcelaine à filets dorés, et quelques ustensiles de toilette d'une richesse et d'un travail exquis; sur un tabouret, à gauche du lit, une petite cassette, en forme de malle, dans laquelle était le linge de corps de l'Empereur, avec un habillement complet; au-dessus et accroché à un clou, un seul chapeau de rechange, déformé et usé, que Napoléon mettait de préférence lorsqu'il faisait quelque course dans les camps ou en rade. Il perdait souvent ce chapeau, soit qu'il fût emporté par le vent, soit qu'il tombât dans la mer; mais chaque fois on le lui rapportait fidèlement, comme un objet que nul n'eût osé s'approprier, dans la crainte de commettre un sacrilége.

De l'autre côté de la salle du conseil, et parallèle à la chambre à coucher, était le salon qui servait de salle à manger, avec une office, prise sur la largeur de la pièce et meublée avec la même simplicité. Au dehors et derrière la baraque, étaient construites deux

cabanes servant, l'une de cuisine, l'autre de logement aux gens de service. Lorsque l'Empereur avait du monde à dîner, ce qui arrivait presque tous les jours, *Réchaud* ou *Fourneau* (tels étaient les noms véritables, quoique fort étranges, de ses premiers maîtres d'hôtel), donnaient eux-mêmes de leur personne, et ne dédaignaient pas de mettre la main aux casseroles ; dans ce cas, secondés par deux aides, ils fonctionnaient en plein air, à moins que le temps ou la violence du vent ne s'y opposât. Un jour, en effet, un coup de vent venu de la mer enleva toute la batterie de cuisine, y compris un jeune marmiton qu'il fut impossible de retrouver, quoique l'Empereur l'eût fait chercher partout. Ce ne fut qu'en 1814 qu'on sut ce que le malheureux était devenu dans cette bourrasque : il était devenu... chef de cuisine de lord Wylly, en Angleterre !

Quant à la cave, elle était au quartier-général du *Pont de Briques,* et sous la surveillance spéciale de M. Phfister, contrôleur en chef, le même qui, plus tard et dans un accès de fièvre chaude, se pendit dans le grand escalier du corridor noir, aux Tuileries.

La baraque de l'amiral Bruix était à cent pas environ de celle de l'Empereur; quoique beaucoup plus petite, elle offrait la même distribution, mais elle contrastait singulièrement par son élégance et la richesse de son ameublement : on eût dit de l'appartement d'une petite maîtresse.

Entre ces deux baraques s'élevait le sémaphore des signaux, sorte de télégraphe maritime qui faisait manœuvrer la flotte. Un peu plus loin, on voyait la baraque du maréchal Soult, construite en forme de hutte de sauvage, éclairée par le haut et couverte en chaume ; et enfin, sur cette même ligne, une dernière baraque, celle de M. Decrès, ministre de la marine, construite dans le même genre que celle du maréchal, mais plus petite et plus incommode ; vue de loin, elle ressemblait à un énorme éteignoir.

De sa chambre à coucher, à l'aide de son télescope, l'Empereur pouvait observer toutes les manœuvres navales, et lorsque le temps était clair, il voyait distinctement le château de Douvres et la garnison

qui l'occupait. Les grenadiers à pied et à cheval, concurremment avec les marins de la garde, faisaient le service des baraques et du quartier-général.

Non loin du sémaphore se trouvait la *tour d'Ordre*, batterie formidable, composée de six mortiers, de six obusiers et de douze pièces de vingt-quatre. Ces six mortiers, du plus gros calibre qu'on eût jamais fondu, avaient seize pouces d'épaisseur; ils portaient une charge de quarante-cinq livres de poudre, et chassaient une bombe de six cents livres à douze cents toises en l'air et à une lieue et demie en mer. Chaque bombe lancée revenait à une dépense moyenne de 325 fr. Pour mettre le feu à ces épouvantables machines, que nos artilleurs appelaient des *monstres* et les canonniers de marine des *mignonnettes*, ceux-ci se servaient de lances de douze pieds de long; le *lancier* se fendait presque jusqu'à terre en se masquant l'oreille avec l'épaule, et ne se relevait qu'un instant après que le coup était parti. Ce fut l'Empereur qui voulut *baptiser* cette batterie en lançant la première *bombe monstre*. Il fit feu; le coup partit et le sang lui sortit aussitôt par les oreilles. Pendant deux jours il fut complétement sourd, et, comme on peut le penser, d'une humeur insupportable.

Trois jours après, comme un enfant qui n'a rien de plus pressé, une fois sa douleur passée, que d'aller toucher l'objet qui l'a blessé, Napoléon, à sa première sortie, alla examiner en détail la batterie de la *tour d'Ordre*. Comme il se promenait en silence autour du terrible mortier, il s'approcha d'un groupe d'artilleurs de marine où il venait d'entendre prononcer son nom, et adressa la parole à celui des soldats dont la mine le frappa davantage.

« Toi, comment t'appelles-tu? » demanda-t-il au marin, en le désignant du doigt.

Celui-ci était un Provençal, aux manières brusques, au langage naïf, et qui conservait parfaitement les locutions peu correctes et l'accent de son pays.

« *Tron de Diou!* sire, répondit-il en grasseyant et sans faire

sentir les *r*, vous avez peu de mémoire. Je suis Pomayrol, le fils au cambusier de *l'Orient*, lorsque vous étiez à son bord, il y a cinq ans, et que même, nous avons levé l'ancre à Toulon, belle ville, je m'en flatte !

— Ah! ah! fit Napoléon, en secouant la tête, comme pour rappeler un souvenir confus.

— De telle sorte, reprit le marin, que vous me donnâtes quatre écus de six livres, un certain soir que je me jetai à la mer pour aller en repêcher un qui y était tombé, que je croyais de votre état-major, que pas du tout : c'était une vieille carcasse de vache dont mon père, le cambusier, s'était débarrassé, parce que les vers y étaient venus à l'abordage, eh donc !

— Ma foi! tu as raison, dit Napoléon, en tirant une petite tabatière d'or de sa poche; je te reconnais maintenant, quoique tu sois un peu changé de figure. Es-tu toujours aussi original?

— Bagasse ! il faut bien être quelque chose sur cette terre de misère ! tout le monde, sire, ne peut pas être comme vous, Empereur des Français. *As pas peur !*

— C'est vrai, fit Napoléon en souriant. Quoi qu'il en soit, mon brave, je suis content de te revoir. Conte-moi un peu ce que tu as fait depuis que nous nous sommes quittés, car il y a longtemps de cela ! »

En disant ces mots, l'Empereur ouvrit sa tabatière et aspira une prise de tabac.

« Bagasse! sire, je vais vous le narrer, je m'en flatte ! » Et tendant aussitôt le jarret en avançant d'un pas, le marin allongea le bras vers la tabatière de l'Empereur, en lui montrant le pouce et l'index :

« Sire, dit-il en s'inclinant, voulez-vous me permettre?

— Avec plaisir, dit Napoléon, en lui présentant sa tabatière ouverte.

— Sire, excusez de la liberté. *As pas peur!*

Et le marin, ayant plongé ses deux doigts dans la tabatière, y prit quelques grains de tabac.

L'Empereur se hâta de remettre sa tabatière en poche, dans la crainte que les autres, enhardis par l'exemple de leur camarade, ne lui en demandassent autant.

« Maintenant, parle, lui dit-il en se croisant les mains sur le dos, je t'écoute.

— Eh donc! que j'étais toujours sur *l'Orient*, jolie petite poulette qui avait besoin d'être carguée sévèrement, je m'en flatte! quand vous descendîtes à terre pour aller à cette chétive cabine d'Alexandrie. Quel territoire maussade, *tron de diou!* Ennuyé de rester en panne, avec des matelots, de véritables *propres à rien*, je fis demander par mon père, le cambusier, à notre brave amiral Bruix (ici le marin porta la main à son chapeau), la permission de passer dans les canonniers. *As pas peur!* L'amiral me fit cette petite honnêteté, et j'étais sur *la Muiron*, lorsqu'arriva le branle-bas général d'Aboukir! quel tremblement! Eh donc! que je manquai d'être infusé dans le Nil, où les *crocodiles* m'eussent avalé avec armes et bagage, bagasse! Eh donc! que je suis revenu en France avec l'amiral Gantheaume (Pomayrol salua de nouveau), brave homme qui m'a donné un congé pour aller voir ma bonne femme de mère. Eh donc! que l'on m'a rappelé et que c'est moi que je sers à la batterie de 48 de Vimereux, les petits cousins aux *mignonnettes*, ici à côté. Voilà!...»

L'Empereur avait écouté le récit du marin avec intérêt : il se disposait à continuer sa promenade, lorsque revenant sur ses pas :

« A propos! lui demanda-t-il, et ton vieux père, le cambusier, comment se porte-t-il?

— Bagasse! il ne se porte plus, répondit Pomayrol en baissant tristement la tête.

— Ah! je comprends, tu l'as perdu? j'en suis fâché, je lui aurais fait une pension.

— Eh donc! as pas peur, sire! faites-la à son épouse, ma res-

pectable mère, cette pauvre bombarde, qui est sourde comme un vieux subrécart du pape.

— Tu as raison : annonce-lui qu'à partir de l'année dernière, à pareil jour, elle à 365 francs de pension.

— De l'année dernière!... A pareil jour!... bagasse! s'écria le marin d'un ton de reproche.

— Eh bien! qu'as-tu à me regarder de la sorte? Y a-t-il quelque chose de mal à cela? N'es-tu pas content?

— Mais... pas parfaitement, sire. Ce que vous dites là ne me semble pas magnanime de votre part, et pour parler par respect, c'est une fameuse injustice que vous faites à mon brave homme de père dont vous avez toujours joui de son estime absolue, parce qu'enfin l'année dernière à pareil jour, il n'avait pas encore cargué toutes ses voiles, le pauvre cher homme, que Dieu veuille avoir son âme, je m'en flatte! »

A ces mots, l'Empereur remarquant l'attendrissement de Pomayrol, leva les épaules avec impatience et se hâta de l'interrompre en lui disant d'un ton d'humeur très-prononcé :

« Tais-toi! car tu finirais par me lasser tout de bon avec tes réflexions saugrenues. Tu n'as pas le sens commun! Ecris à ta mère qu'elle a une pension sur ma cassette particulière, et voilà tout.

— Eh donc! suffit, sire. *As pas peur!* on s'y conformera. »

Napoléon continua ce qu'il appelait sa tournée. Le soir il ramena avec lui, pour dîner, la plupart des chefs de corps et ceux des différents services, de sorte qu'avant de se retirer dans sa chambre à coucher il savait l'état des affaires mieux que s'il eût parcouru des volumes de rapports.

Il faisait encore grand jour lorsque l'Empereur se leva de table. Après avoir poliment congédié ses convives, il appela son premier valet de chambre.

« Constant, est-il arrivé des estafettes en mon absence?

— Oui, sire, de son excellence le ministre de l'intérieur, et quelques lettres de Paris venues par la poste.

— Donnez-les-moi. »

Tandis que Constant était allé les chercher au *Pont de Briques*, où toutes les dépêches étaient scrupuleusement enregistrées, Napoléon gagna sa chambre à coucher, ouvrit la fenêtre et braqua le grand télescope sur Douvres. Lorsqu'il eut regardé quelque temps dans cette direction : Je n'y vois rien ce soir ! dit-il en se frottant inutilement les yeux. Il se promena lentement par la chambre ; puis, s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

« Un bon vent et trente-six heures !!! » s'écria-t-il.

Constant rentra avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres, en disant : Je connais cela... peu m'importe !... Certes, je ne les lirai même pas... Mais il décacheta le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir jeté les yeux sur un grand cahier plié en quatre : Qu'est-ce que cela? dit-il avec curiosité ; et sautant aussitôt tous les feuillets pour arriver au dernier, il lut cette signature : *Jones Fulton, ingénieur*.

« Ah, ah ! s'écria-t-il, le voilà donc enfin ce fameux mémoire ! Il y a longtemps, ce me semble, que j'aurais dû l'avoir. Voyons donc ! »

Puis, ayant tourné les feuillets en les comptant. C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain matin à tête reposée. Constant, donnez-moi ma robe de chambre et mon madras.

Un magnifique soleil d'été éclairait, à cinq heures du matin, la figure pâle d'un homme couché dans un petit lit entouré de rideaux verts. A côté de ce lit était une chaise sur laquelle on voyait une petite tabatière d'or et un mouchoir de batiste chiffonné, un élégant carnet de maroquin vert, garni de coins d'acier, et un flambeau dans lequel était encore le reste d'une bougie aux trois quarts consumée. Tous ces objets étaient là, posés sans ordre comme dans une chambre d'auberge. Cet homme était coiffé d'un madras à larges

raies, négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs et lisses. Il avait les bras élevés et hors du lit et tenait dans ses mains un assez gros cahier de papier qu'il feuilletait et refeuilletait sans cesse. Cet homme, c'était l'Empereur, et ce cahier, le Mémoire de l'ingénieur Fulton. Enfin Napoléon lut à voix basse ce qui suit :

« Sire,

« La mer qui vous sépare de votre ennemi lui donne sur vous « un immense avantage. Servi tour à tour par les vents et par les « tempêtes, il vous insulte impunément, il vous brave dans son île « inaccessible pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protége, je « puis le faire disparaître ; je puis, malgré toutes ses flottes, en tout « temps, en peu d'heures, transporter vos armées sur son terri- « toire, sans craindre les tempêtes, sans avoir besoin du secours « des vents..... »

« Diable! diable! fit l'Empereur en se mettant brusquement sur son séant, ceci vaut la peine qu'on y réfléchisse à deux fois. Puis regardant fixement devant lui sans cependant arrêter ses regards sur aucun objet : Si cet homme dit vrai, ajouta-t-il, je lui donne un royaume!... Voyons donc, voyons donc! » Et il continua :

« Mes moyens, sire, les voici !... etc. »

Pendant une heure et demie que dura cette lecture (car Napoléon la suspendit plusieurs fois pour songer aux conséquences de ce qu'il lisait), il parut tout à fait absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était soumis. Enfin, las de rester au lit, il appela Constant, qui couchait en dehors, sur un matelas posé en travers de la porte de sa chambre, il s'habilla d'un air pensif et uil dit :

« Courez au logement de Daru et qu'il vienne à l'iustant. »

Lorsque l'intendant-général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur la poitrine et comme en contemplation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

« Ah! ah! vous voilà, Daru; bonjour! Asseyez-vous là, à ma place, et écrivez. »

Comme nous l'avons dit, il n'y avait dans cette salle qu'un seul siége. Daru hésita en voyant que l'Empereur allait nécessairement rester debout devant lui.

« Mais... sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas...

— Attendre? C'est vrai! interrompit Napoléon, qui avait devine le scrupule de Daru. Allons! allons! » et passant lestement derrière l'administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules et le fit asseoir de force. Écrivez, c'est au ministre de l'intérieur :

« Monsieur de Champagny, je viens de lire le projet du citoyen « Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé beaucoup trop tard, en « ce qu'il peut changer la face du monde. Quoi qu'il en soit, je désire « que vous en confiiez immédiatement l'examen à une commis- « sion composée de membres choisis par vous dans les différentes « classes de l'Institut. C'est là que l'Europe savante irait chercher « des juges pour résoudre la question dont il s'agit. Une grande « vérité, une vérité physique, palpable, est devant mes yeux; ce « sera à ces messieurs de la voir et de tâcher de la saisir. Aussitôt « leur rapport fait, il vous sera transmis et vous me l'enverrez. « Tâchez que tout cela ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, « car je suis impatient. Et sur ce, monsieur de Champagny, je prie « Dieu de vous avoir en sa digne garde.

« De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804.

« NAPOLÉON. »

— Maintenant, continua l'Empereur, expédiez une estafette. »

Daru sortit; et Napoléon, en se promenant dans la salle, répéta plusieurs fois :

« Si ce Fulton ne me trompe pas, je lui donne un royaume; plus tard on lui élèvera des statues d'or. »

Les aides de camp de service entrèrent chez l'Empereur pour

prendre ce qu'on appelait l'*ordre du jour*. Napoléon dit à l'un d'eux d'aller à la baraque de l'amiral Bruix, pour le prévenir qu'après son déjeuner il visiterait la côte, depuis Boulogne jusqu'à Ambleteuse, c'est-à-dire une longueur de plus de deux lieues, et qu'il désirait qu'il l'accompagnât ainsi que tous les chefs des différents services.

En l'absence de Napoléon les constructions navales n'avaient pas été poussées avec moins d'activité que les travaux des ports. Les chaloupes canonnières, les bateaux plats et les péniches avaient été confectionnés sur tous les chantiers des petits ports de la Normandie et de la Bretagne, pour être amenés, en longeant les côtes, soit à Calais, soit à Dunkerque, où on les avait fait gréer et armer par des marins; puis ces embarcations avaient été immédiatement placées sous la protection des forts qui défendaient le port de Boulogne, au nombre de cinq : le *fort de la Crèche*, le *fort en Bois*, le *fort Musoir*, la *tour de Croï* et la *tour d'Ordre*, dont nous venons de parler tout à l'heure. La ligne d'embossage qui barrait l'entrée du port se composait de deux cent cinquante chaloupes canonnières et de plus de soixante bâtiments de haut-bord. La division des canonnières impériales en faisait partie. Indépendamment de cette formidable ligne de défense, toute la côte était encore hérissée de batteries de canons de gros calibre, servies par les artilleurs de l'armée de terre.

Au fond du port, il y avait un petit pont en bois qu'on appelait le *Pont de service*. Le magasin des poudres, des gargousses et des cartouches était derrière et renfermait d'immenses munitions. La retraite battue, on ne passait plus sur ce pont sans donner le mot d'ordre à la seconde sentinelle, car la première sentinelle laissait toujours passer, mais elle ne laissait jamais repasser. Ainsi, si un individu venait à oublier le mot d'ordre, une fois sur ce pont, auquel les troupes de terre avaient donné le nom de *Pont du Diable*, c'était fait de lui. Il était repoussé par le second factionnaire sur le premier, et celui-ci avait l'ordre de passer sa baïonnette au travers

du corps de quiconque se serait engagé dans ce passage dangereux sans pouvoir répondre au *qui vive* de la dernière sentinelle. Ces précautions si rigoureuses étaient devenues nécessaires à cause du voisinage de la poudrière, qu'une étincelle eût fait sauter avec la flotte, la ville et les deux camps, et de la présence des espions et des incendiaires que l'Angleterre jetait journellement sur nos côtes.

La nuit, on fermait l'entrée du port, du côté de la mer, par une énorme chaîne. Du côté de la terre, les quais étaient garnis de sentinelles placées à quinze pas de distance les unes des autres, qui criaient de quart d'heure en quart d'heure : *Sentinelle, prenez garde à vous!* Et les soldats de marine juchés dans les huniers répondaient à ce cri par celui de *bon quart !!!* qu'ils mettaient une sorte d'amour-propre à prononcer d'une voix traînante et sinistre. Rien alors n'était plus monotone que ce roulement continuel de voix, que le calme de la nuit rendait plus sinistre encore.

Quelques jours seulement avant l'arrivée de l'Empereur à Boulogne, il y avait eu un combat naval vraiment curieux par le sans-gêne avec lequel l'amiral français avait dirigé les opérations de ses marins et obligé Nelson à se retirer, bien qu'il combattît avec des forces très-supérieures. Pendant cinq heures la mer, couverte de feux et de fumée, offrit à toute la population de Boulogne le magnifique spectacle d'un combat où plus de huit cents coups de canon étaient tirés à la fois. Mais le génie de Nelson ne put rien cette fois encore contre celui de Bruix et le courage de nos soldats. Au moment où le Sémaphore signala le mouvement de la flotte anglaise, Bruix trouva aussi neuf que plaisant de livrer bataille sans sortir de sa baraque, où il était en train de déjeuner avec son état-major et quelques dames de Boulogne qu'il avait invitées. Il ne se leva même pas de table. Les joyeux convives étaient au dessert et chantaient en chœur l'hymne guerrier du *passage du Saint-Bernard par le premier Consul,* lorsque les frégates de Nelson lâchèrent toutes ensemble les premières bordées : Bruix s'y attendait, mais les femmes!...

« Ne vous dérangez pas, mesdames, leur dit-il avec cette galanterie et ce sang-froid qu'on lui connaissait; ce n'est rien.

— Absolument rien qu'une ritournelle qui, sans être obligée, est cependant de circonstance, reprit en souriant le contre-amiral Magon, qui était au nombre des convives. Allons, MM. les officiers, offrez du champagne à ces dames.

— Amiral, les bouteilles sont vides, dit un lieutenant de vaisseau.

— Qu'on apporte du champagne! s'écria Bruix, nous aurons le temps d'en boire. »

Et, tout en adressant de gais propos aux Boulonaises, l'amiral faisait manœuvrer la flotte et dirigeait le feu de toutes les batteries des forts, au moyen de signaux qu'il donnait de sa fenêtre près de laquelle la table avait été apportée, afin que ces dames, avait-il dit, pussent mieux jouir du coup d'œil.

Impatient de vaincre, Nelson avait fait avancer toutes ses forces; mais contrarié par le vent, que nous avions sur son escadre, il ne put tenir la promesse qu'il avait faite à son gouvernement de couler bas notre flottille dans le port même de Boulogne, et il se retira après un combat des plus acharnés. Bruix, voyant s'éloigner les Anglais, cria Victoire! en faisant sauter un bouchon et en versant lui-même du champagne à ses timides convives, pour porter la santé de l'Empereur ; et après qu'il eut fait remarquer aux Boulonaises la flotte de Nelson qui se dessinait au loin sur l'horizon, tout le monde reprit gaiement en chœur le refrain de l'hymne de Saint-Bernard avec un bruyant accompagnement de couteaux sur les verres et sur les assiettes à défaut de l'artillerie des forts, devenue muette. Ce jour-là les Anglais reconnurent enfin qu'il leur serait difficile d'approcher de la côte de Boulogne, qu'ils n'appelèrent plus autrement que *la côte de fer*.

En apprenant à Saint-Cloud les détails de ce combat, Napoléon fronça le sourcil. C'est que, il faut bien l'avouer, sans être jaloux de la gloire de ses lieutenants, il eût voulu seul la leur distribuer,

et ne les voir ou prendre qu'avec sa permission. Or, cette fois l'amiral ne la lui avait pas demandée du tout. Aussi, lorsque M. Decrès lui lut le rapport de ce combat naval, il s'écria d'un ton d'humeur :

« C'est très-bien, mais enfin ce n'est pas à table avec des femmes et un verre à champagne dans la main qu'on gagne des batailles ; cette méthode eût été bonne au temps de la régence ; mais, grâce au ciel ! nous n'y sommes plus. A présent c'est au milieu du feu et l'épée au poing qu'il faut donner l'exemple à ceux que l'on commande. »

Cela dit, non sans raison, comme on le verra plus tard, je reviens à Boulogne, où nous avons laissé l'Empereur.

Ce jour-là, après avoir visité dans les plus grands détails le magasin général, l'arsenal, le parc d'artillerie, la corderie et toutes les constructions, l'Empereur était rentré de très-bonne humeur à sa baraque pour se livrer à des travaux de cabinet. Il était trois heures de l'après-midi, lorsque tout à coup le fracas d'une artillerie formidable se fait entendre : c'est Nelson. L'amiral anglais a aperçu distinctement l'Empereur, accompagné de tout l'état-major de la marine, sur les côtes : *Buonaparte est à Boulogne!* a-t-il dit à ses capitaines. Il a encore sur le cœur le fameux échec que Bruix lui a fait essuyer ; il veut le réparer et tenter de nouveau le sort des armes. Le présomptueux Nelson s'imagine cette fois que pour forcer notre flotte à se resserrer dans le port afin de l'entasser pour la mieux incendier, il lui suffira du vaisseau amiral, de quatre frégates, de trois bricks et de quelques bombardes avec des brûlots. C'est dans cette persuasion que le vaisseau qu'il monte vient de lâcher sa première bordée ; mais notre artillerie lui répond aussitôt et le combat s'engage avec une égale ardeur de part et d'autre.

A ce signal Napoléon est sorti précipitamment de sa baraque, il a appelé ses aides de camp :

« Mon cheval, messieurs ! mon cheval ! Allons, dépêchons ! il y a du nouveau ; il nous faut aller voir cela. »

Rapp court aux écuries, mais un malheureux hasard veut que

Jardin, premier piqueur, ne s'y trouve pas pour seller. Le palefrenier qui le remplace n'ayant pas mis au cheval de l'Empereur sa bride accoutumée, l'animal recule, se cabre et finit par désarçonner son cavalier qui se relève et applique un vigoureux coup de cravache sur la tête du cheval, en disant :

« Eh bien ! j'irai à pied !... Suivez-moi, messieurs ! »

Les aides de camp de l'Empereur remettent leurs chevaux aux mains des piqueurs et accompagnent Napoléon, qui traverse le quartier-général, où tout est en mouvement, impatient d'observer de près les mouvements d'attaque et les moyens de défense. Il est bientôt rejoint par l'amiral Bruix et une partie de son état-major. En ce moment les cinq cents bouches à feu de nos chaloupes canonnières commencent à jouer sur l'ennemi, indépendamment de toutes les batteries des forts. Chaque bouche à feu tire environ trois coups à la minute. Le vaisseau amiral, les frégates et les bricks y répondent en lâchant toutes leurs bordées : c'est un bruit tel qu'on s'entend à peine en se parlant. On ne se voit guère mieux, parce que le vent de mer chasse la fumée du canon sur le rivage. On sent la terre trembler sous ses pas. Le ciel n'est qu'un épais brouillard rouge et bleu.

« Je n'y connais rien, dit Napoléon en promenant ses regards tout autour de lui. Voyons donc ! »

Suivi seulement de l'amiral et de quelques-uns de ses officiers, il se jette dans un canot que d'habiles marins de la garde manœuvrent, et se porte à force de rames au milieu des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, en passant à travers mille dangers et en affrontant une grêle de boulets qui se croisent en tous sens. Napoléon parcourt toute la ligne. Arrivé près de la tour de Croï :

« Amiral ! dit-il à Bruix, il faut doubler le fort. »

Bruix, effrayé des dangers auxquels l'Empereur s'est exposé déjà et de l'inutile péril qu'il veut courir encore, lui représente en termes respectueux toute l'imprudence de cette manœuvre. Napoléon n'a pas eu l'air de l'écouter, et s'adressant aux marins :

« Tout droit, vous dis-je!

— Sire, ajouta Bruix, que gagnerons-nous à doubler le fort? rien que des boulets!

— Eh bien! monsieur l'amiral, répond l'Empereur d'un ton sardonique, c'est déjà quelque chose. Mais bah! les boulets ne sont que pour ceux qui en ont peur.

— Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'en tournant le fort elle arrivera plus vite que si elle le doublait.

— Messieurs les marins, continuez de ramer dans cette direction», dit l'Empereur.

Au risque d'encôurir une disgrâce complète, Bruix donne l'ordre contraire, en faisant, avec la main, un signal d'arrêt.

« Marins de *ma* garde, obéissez à votre Empereur! s'écrie d'une voix terrible Napoléon, qui a deviné le signal de l'amiral.

— Marins de *la* garde, je vous le défends! s'écrie Bruix avec une pose vraiment sublime, et en agitant au-dessus de sa tête son bâton de commandant. En même temps il jette un regard superbe à l'Empereur et ajoute : Je suis ici sur mon terrain! Les marins sont à moi! Ils n'ont d'ordres à recevoir que de moi! Encore une fois, marins de la garde, obéissez à votre amiral! »

Les marins restent indécis, ils ne savent auquel de ces deux maîtres ils doivent obéir. Bruix a remarqué cette hésitation, il reprend avec une colère qu'il ne cherche point à dissimuler :

« Pressez le mouvement et ensemble!... ou sinon le premier de vous à qui je vois la rame basse, je le fais fusiller au retour comme un traître et un lâche! »

A l'instant même le canot fila et tourna le fort de Croï comme la faible ablette évite la gueule du brochet. Obligé d'en passer par là, Napoléon avait brusquement tourné le dos à l'amiral, et, les bras croisés sur la poitrine, sifflait entre ses dents en regardant fixement devant lui. A peine le canot avait nagé dix brasses qu'une embarcation de munitions qui doublait la tour de Croï est criblée par les boulets et coule bas; son pavillon flotte un instant sur la mer,

puis disparaît en ne laissant à sa place qu'un vaste entonnoir où l'eau se précipite en bouillonnant.

« Eh bien! sire? » s'écria Bruix en regardant l'Empereur.

Napoléon avait éprouvé comme un mouvement de vive contrariété; il continua de siffler, sans même regarder Bruix. Le reste de cette dangereuse promenade se fit sans accident. Arrivé au petit port de Vimereux, Napoléon, sans adresser la parole à l'amiral, qui, chapeau bas, lui présentait le bras pour l'aider à passer du canot à terre, s'élança sur le rivage sans le secours de personne et se dirigea lestement sur la falaise pour visiter la terrible batterie de vingt-quatre, appelée *Batterie de Marengo*, qu'on y avait établie. Le combat durait toujours.

« Ah! ah! avait dit Napoléon en frappant le terrain du pied comme pour juger de sa solidité, je m'y reconnais maintenant : voilà mon élément, à moi. »

Il s'approcha des canonniers de marine qui servaient ces pièces, et les encouragea à bien pointer :

« Hardi, mes amis! leur dit-il, ne vous pressez pas : il est encore de bonne heure. Songez qu'il nous faut *brosser* des gaillards qui tiendront ferme et longtemps. »

Puis, contemplant avec sa lorgnette la belle résistance du vaisseau amiral anglais, il demanda à un lieutenant d'artillerie :

« Croyez-vous, jeune homme, que les artilleurs de ce bâtiment soient Anglais?... Je ne le pense pas. »

Le lieutenant fit un signe affirmatif. Au même instant, un des boulets lancés par la frégate vint passer à dix pieds au-dessus de la tête de Napoléon avec un ronflement terrible et alla s'enterrer dans une petite butte située à deux cents pas derrière lui.

« Non! vous dis-je, reprit Napoléon, qui avait tourné la tête pour suivre l'effet du boulet, ces artilleurs ne sont pas Anglais. Ah! ah! dit-il ensuite en apercevant un canonnier qui manœuvrait à l'une des pièces avec une vigueur et une précision remarquables, à ce que je vois, je suis ici en pays de connaissance!

Tandis que l'Empereur parlait, le canonnier achevait de charger sa pièce, et d'une seule main ayant fait faire le moulinet au refouloir pour rafraîchir l'écouvillon dans le petit seau, avait repris vivement sa position de premier servant de droite.

« Bravo ! Pomayrol, dit Napoléon en lui frappant sur l'épaule ; c'est bien cela, mon vieux, je vois que tu t'y entends ! »

L'artilleur tourna la tête, et reconnaissant l'Empereur, lui tendit la main en s'écriant avec joie :

« *Tron de Diou!* sire, c'est vous ! Comment que vous vous portez?

— Très-bien, mon brave, et toi?... Tu es bien occupé, à ce que je vois?

— Bagasse! je m'en flatte. Le four chauffe, en attendant que nous les fassions cuire, les autres, là-bas, eh donc!»

Le coup partit et emporta le pavillon d'un des bricks anglais, qui tomba sur ses agrès.

« Rapp, dit Napoléon en se retournant pour désigner à son aide de camp celui des artilleurs qui avait pointé le coup, donne 20 francs à ce brave homme. »

Rapp n'avait sur lui qu'un double louis ; il le donna.

« Allons, reprit aussitôt Napoléon en s'adressant aux artilleurs, qui redoublaient d'ardeur et de vitesse, qui est-ce qui veut gagner vingt francs pour boire à ma santé? Voilà une des frégates qui s'avance.

— *Tron de Diou!* c'est moi qui pointe! s'écrie Pomayrol ; c'est à mon tour.

— Si tu fais une politesse à cette frégate qui a l'air de se moquer de toi, je te donne 40 fr.

— Eh donc! c'est comme si je les tenais. Je m'en flatte!

— Oh! oh! tu ne les tiens pas encore! dit Napoléon ; tu seras trop maladroit!

— *Tron de Diou!* vous allez lui voir descendre son beaupré, et un peu vite à ce brigand-là! Attention, vous autres! »

La pièce a été chargée ; Pomayrol a pointé, et les servants son à leur poste ·

« Allons maintenant, fâche-toi, ma poulette », dit Pomayrol en parlant à sa pièce et en faisant signe au canonnier qui tient la lance.

Celui-ci fait feu, le grand mât de la frégate tombe coupé en deux par le boulet ; Pomayrol bat aussitôt un entrechat en s'écriant :

« Eh donc ! bagasse !...

— Bravo ! s'écrie Napoléon en frappant des mains avec une sorte de ravissement. Rapp, donne cent francs à ce gaillard-là.

— Sire, répond l'aide de camp avec un signe de tête qui veut dire qu'il n'a plus d'argent.

— Comment ! plus d'argent !... mais il m'en faut, reprend Napoléon avec impatience, en promenant ses mains sur toutes ses poches. Pourquoi ne m'en avoir pas demandé tout à l'heure avant de partir?

— *Tron de Diou !* ne vous fâchez pas contre ce brave homme, j'aime mieux lui faire crédit toute ma vie, bagasse !

— Tiens, prends ! dit Napoléon en présentant au marin sa tabatière d'or, qui était le seul objet qu'il eût trouvé dans la poche de sa veste. Pomayrol n'osait avancer la main. Prends donc, te dis-je, crois-tu que je n'ai pas remarqué hier que cette tabatière te faisait envie? avoue-le-moi ; seulement, fais en sorte que les Anglais ne te la prennent pas !

— Bagasse ! me la prendre, à moi !... s'écria Pomayrol en serrant les poings ; je l'avalerais plutôt, fût-elle rouge comme les boulets qui mitonnent là-bas, *tron de Diou !* »

Napoléon sourit.

« Voilà que tu te fâches aussi, reprit-il ; allons, calme-toi ; j'espère que tu n'en seras jamais réduit là. Puis, s'adressant aux autres artilleurs : Continuez comme vous faites, je vous réponds qu'avant la fin de l'année prochaine vous boirez à Londres à ma santé, avec le rhum des Anglais. »

Non loin de la batterie de Vimereux étaient la forge et les grils qui

servaient à faire rougir les boulets. Napoléon alla voir travailler les forgerons :

« Vous voyez bien, leur dit-il, que vos boulets ne sont pas d'une belle couleur ; ce n'est pas encore cela. »

Alors l'un de ces ouvriers, qui avait connu Napoléon au siége de Toulon, lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'artillerie, et qui avait conservé le langage et les habitudes de cette époque, l'interpella en lui montrant de loin un boulet rouge qu'il tenait dans ses pinces :

« Tiens ! regarde, citoyen général, lui dit-il, voilà !... c'est comme les prunes que nous envoyions au fort Mulgrave, du temps de l'incorruptible Dugommier. »

A cette qualification de *citoyen général*, à laquelle depuis longtemps il n'était plus accoutumé, Napoléon tressaillit.

« Heim ! s'écria-t-il en levant la tête et promenant un regard mécontent autour de lui.

— Par ici, par ici ! citoyen général, répéta le forgeron. Napoléon s'avança avec indifférence, et, reconnaissant l'ouvrier pour l'avoir vu à Toulon :

— Ah ! ah ! dit-il avec un sourire forcé, c'est toi ! toujours avec tes anciennes habitudes !... Cependant, tout a bien changé depuis, excepté toi qui, à ce qu'il me paraît, es resté stationnaire.

— Pardonnerez, citoyen général ; j'ai diablement changé de garnison et d'arsenal depuis que le citoyen Songis a été nommé premier inspecteur d'ar...

— Ce n'est pas encore assez rouge..., se hâta d'interrompre Napaléon d'un ton d'humeur pour rompre cette conversation. Il faut que ton boulet soit presque blanc et qu'il scintille tout autour, comme de petites étoiles, Parbleu ! tu dois bien le savoir ! Mais est-ce que tu as jamais appris quelque chose, toi ? »

Avant de quitter la forge, il donna l'ordre qu'on distribuât une double ration de vin et d'eau-de-vie aux ouvriers, et fit remettre une gratification au chauffeur qui l'avait qualifié de *citoyen*



Les Boulets rouges.

général, puis il descendit sur le rivage. Le combat durait encore.

Napoléon avait donné les ordres les plus positifs pour que les étrangers, de quelque pays, de quelque condition qu'ils fussent, n'entrassent pas à Boulogne avant que leurs papiers et leur bagage eussent été préalablement visités. En son absence, il s'était journellement introduit dans le camp des espions anglais. On n'avait fait aucune grâce à ceux qui avaient été découverts : ils avaient été fusillés sur-le-champ; mais cette sévérité n'avait pas empêché d'autres Anglais de débarquer sur les côtes, de venir le soir au théâtre de Boulogne, de siffler le spectacle et de pousser l'audace jusqu'à placarder sur les murs de l'hôtel de la Préfecture des injures et des menaces contre l'Empereur et les autorités de la ville, bravant ainsi la police du colonel Delafons, chef de la gendarmerie de Boulogne, qui trouva un matin au point du jour, sur le rivage, deux petits batelets couverts en toile goudronnée, qui avaient servi probablement à quelques-unes de ces excursions clandestines.

En arrivant à Boulogne, où il apprit ces particularités, Napoléon s'emporta contre les Anglais, contre la police, contre le chef de la gendarmerie, contre le préfet, contre les comédiens, contre les spectateurs, contre tout le monde, et voulut que chaque jour, à son petit lever, le colonel Delafons lui fît un rapport sur les événements de la veille. A l'approche du 16 août, anniversaire de sa naissance, et jour qu'il avait choisi pour distribuer les décorations de la Légion-d'Honneur à l'armée, il recommanda à cet officier-magistrat de redoubler de surveillance; puis s'étant assis, il ajouta comme pour réchauffer son zèle.

« Que diable! monsieur le colonel, vous ne savez jamais rien! Vous ne voyez jamais rien! On se moque de vous! Les petits polissons de la ville attacheraient une queue de papier derrière le collet de votre uniforme que vous ne vous en apercevriez pas! Il y a des traîtres à Boulogne en ce moment, j'en ai la certitude. Voyons, que s'est-il passé hier? Lisez-moi votre rapport. —*Rien de nouveau*, n'est-ce pas, comme toujours?

— Pardon, sire, il y a du nouveau.

— Nous allons voir », dit Napoléon d'un air de doute.

Le colonel tira de sa poche un papier et commença de lire ce qui suit : « A Sa Majesté l'Empereur et roi.... »

« C'est bon, c'est bon! interrompit l'Empereur en s'agitant sur son fauteuil. Grâce pour le protocole! Au fait, au fait!

— Un homme d'assez mauvaise mine, continua le colonel, a été surpris hier matin, entre neuf et dix heures, sur la falaise du camp de droite, faisant avec ses bras des signaux télégraphiques. Arrêté presque au même instant par les agents en surveillance...

— Au même instant, par les agents en surveillance! répéta Napoléon en se levant avec vivacité. Ah! mon Dieu, mon Dieu! Et depuis quinze jours peut-être cet homme fait le même manége, tous les matins, à la barbe de messieurs de la police et sans qu'aucun factionnaire l'ait encore aperçu! Enfin, c'est comme cela! Continuez, monsieur le colonel, et lisons un peu plus vite si c'est possible.

— Il a d'abord voulu protester de son innocence, et...

— Parbleu! toujours!...

— Et tourner la chose en plaisanterie; mais l'adjudant de place Lebrigand, ayant...

— Lebrigand?... Qu'est-ce que cet adjudant-là? Drôle de nom!

— Sire, c'est un adjudant de place du 11ᵉ arrondissement de Paris qui m'a été délégué par le général Bucquet : cet adjudant est capitaine, et...

— C'est possible, je ne le connaissais pas ; allez et dépêchons.

— Lebrigand, ayant visité ses papiers, reconnut que cet homme était « un maître d'écriture, domicilié depuis peu à Boulogne, et « trouva dans une poche de son pantalon habilement dissimulée, « une correspondance avec lord Keith et lord Melvil, qui prouvait sa « connivence avec les Anglais.

— C'est heureux, ma foi! dit Napoléon d'un ton ironique; mais est-ce qu'on me croit jamais, moi! Allons, allons, traduit devant le conseil de guerre, M. le maître en fait de belles-lettres, pour lui ap-

prendre à faire le télégraphe avec ses bras au lieu de se borner à faire des panses d'*a*. Cependant, avant l'exécution, vous me soumettrez les pièces. Cet homme peut avoir des complices. Avez-vous encore autre chose?

— Oui, sire. A six heures du soir, on a arrêté dans la rue des minimes deux Anglais parfaitement bien vêtus, ayant de très-beau linge, des bas de soie blancs...

— Et puis! et puis! » fit Napoléon en frappant du pied.

« Des bijoux. Conduits au poste de la Comédie, ils ont été fouillés, « et on a trouvé sur eux des poignards, une montre à répétition, « un briquet chimique avec des mèches soufrées; le tout destiné bien « certainement à allumer un incendie...

— Mais cela me fait assez cet effet, monsieur le colonel, reprit Napoléon d'un ton goguenard, car je ne suppose pas que ce soit simplement pour allumer les lanternes de ma baraque, qui par parenthèse sont fort mal éclairées... Fusillés! Après, monsieur le colonel?

— Ces appareils, continua celui-ci, ainsi que portefeuille, argent, montre, bijoux et poignard, ont été immédiatement déposés entre les mains du général Morlot, commandant la 16e division militaire, qui en a dressé procès-verbal, pour être joint aux pièces du procès, afin de commencer immédiatement l'instruction.

— Elle est toute faite l'instruction, dit Napoléon.

— Voilà tout, sire. Qu'ordonne Votre Majesté à l'égard de ces deux Anglais?

— Eh bien! je viens de vous le dire : fusillés! aujourd'hui même, par derrière, comme des traîtres et de vils espions, trop lâches pour voir la mort en face! Ah! ah! messieurs d'Albion, je vous fais la guerre, moi! mais je la fais noblement et sans avoir recours à l'assassinat. Je prouverai à votre gouvernement qu'on ne vient pas impunément tenter de mettre le feu chez moi. On verra, on verra! »

En disant ces paroles, Napoléon prit son chapeau et sortit de sa baraque fort animé, et dirigea ses pas vers le *Pont de Briques*.

Ces trois individus furent fusillés le soir même au bord de la mer. Hâtons-nous de dire qu'ils avaient avoué leur criminelle mission.

L'Empereur n'agit pas toujours avec autant de sévérité ; il lui arriva souvent de faire grâce.

Cependant, tous ceux qui, dans l'armée, avaient obtenu des armes d'honneur, reçurent une lettre d'avis qui leur annonçait que, pour acquitter la dette de la patrie envers eux, et remplacer les armes d'honneur qu'ils avaient su mériter à différentes époques, ils étaient nommés chevaliers, officiers, commandants ou grands-officiers de la Légion-d'Honneur. Lors de l'institution de l'ordre, trois ans auparavant, cette création d'une nouvelle noblesse avait rencontré de la part des pouvoirs de l'État, auxquels son adoption fut soumise, une opposition presque unanime. Napoléon l'avait emporté, mais l'affaire avait été chaude ; il avait même dit à cette occasion :

«C'était trop tôt; j'aurais dû attendre. Les préventions sont encore trop fortes. Ils ne m'ont pas compris ; les orateurs du projet l'ont mal défendu. Le goût des distinctions doit nécessairement revenir, parce qu'il tient à la nature de l'homme. Je réponds qu'on obtiendra de grands résultats de mon institution, si *par la suite on ne la gâte pas*. Au surplus, on verra.»

Comprenant donc qu'il ne fallait pas heurter de front des opinions encore ardentes, Napoléon avait attendu que ces mêmes pouvoirs l'eussent proclamé Empereur pour faire ce qu'il appelait son *classement* des différentes croix qu'il voulait distribuer. Cette générosité surprit tout le monde, parce que, dans l'origine, on avait cru que la récompense et la distinction seraient uniformes pour tous. Il n'en fut pas ainsi. Plus tard même, Napoléon créa des dignités au-dessus de celle de grand-officier de la Légion-d'Honneur, telles que grand'croix, grand-cordon et grand-aigle ou grand dignitaire de l'empire. Or, le 16 août 1804, à huit heures du matin, 80,000 hommes des camps de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, d'Ostende, de Calais, de Dunkerque, de Furnes, de Vimereux, d'Ambleteuse, etc., furent rassemblés et réunis, sous les ordres du maréchal

Soult, à droite du port de Boulogne. Là, au fond d'un spacieux amphithéâtre formé par la nature, et non loin de cette terrible *tour d'Ordre*, on avait tracé l'emplacement de l'armée, de manière à ce que son front présentât l'arc concave d'une demi-conférence, et que chacune des colonnes figurât un rayon dirigé sur le trône de l'Empereur, situé au centre du diamètre. Ce trône, qui avait cent pieds d'étendue, était un tertre de forme carrée, semblable à ceux que les armées romaines élevaient à leurs empereurs, et sur lequel on avait placé isolé un siége de fer de forme gothique, que l'on prétendait avoir appartenu au *bon roi Dagobert*, et qu'on voit aujourd'hui dans la salle des antiques, à la Bibliothèque nationale.

Derrière ce fauteuil s'élevait un grand trophée d'armes, composé notamment avec les armures des anciens électeurs de Hanovre, audessus desquelles flottaient les drapeaux pris à toutes les époques aux ennemis de la France. L'ensemble de cette décoration était surmonté d'une immense couronne de lauriers d'or, sur laquelle s'agitaient encore les queues des pachas d'Egypte et les guidons des mamelucks, conquis aux Pyramides, à Aboukir et au Mont-Thabor. Des trépied supportaient, à gauche, les casques de Duguesclin et de Bayard, dans lesquels avaient été déposées les décorations; à droite, on voyait le bouclier et l'épée de François Ier, qu'on avait ajoutés à ces glorieux trophées, nous ne savons trop pourquoi, car ce roi, qu'on s'est plu à nous représenter comme le type de l'honneur, de la loyauté et de la grandeur d'âme, ne fut en réalité qu'un homme fort peu honorable, capitulant volontiers avec sa conscience et ses devoirs de roi; un fou, un débauché, un détestable monarque, en un mot, dont la France dut longtemps maudire le règne. L'Empereur le savait si bien, que lorsque le sénateur Monge lui en fit l'observation, il répondit :

«Les neuf dixièmes de mes généraux n'ont jamais lu l'histoire de France et ne savent pas au juste ce qu'était François Ier. Vous le savez, vous, et moi aussi : c'est bien; mais enfin, ce bouclier et cette épée feront de l'effet : il faut frapper les masses.»

La demi-lune formée par le fond de l'armée était restée vide, afin que l'Empereur pût être vu et entendu de tous les soldats. Les légionnaires, rangés en demi-cercle, en avant du front, étaient distribués en pelotons placés à la tête des colonnes auxquelles ils appartenaient, et n'en étaient séparés que par les drapeaux de ces mêmes colonnes réunis en faisceaux.

A trois cents pas environ, à droite du trône, sur un terrain qui s'élevait en pente douce et circulaire, presque comme un amphithéâtre, soixante ou quatre-vingts tentes avaient été construites avec les pavillons de l'armée navale, et étaient destinées aux dames de Boulogne et à toutes les personnes invitées à la cérémonie. Ces tentes faisaient de loin un effet charmant, quoiqu'elles fussent assez éloignées pour que les spectateurs qui les remplissaient ainsi que ceux qui voulaient les distinguer fussent obligés de se servir de lorgnettes. Entre le trône et ces tentes était une partie de la garde impériale à cheval, rangée par escadrons. Le temps était magnifique; il n'y avait pas un nuage au ciel : cet imposant tableau semblait encadré, du côté de la mer, par la ligne d'embossage, dont tous les mâts étaient pavoisés.

A dix heures, une salve d'artillerie de la *tour d'Ordre* annonça l'arrivée de l'Empereur et le commencement de la cérémonie. Napoléon partit de sa baraque au galop de son cheval, suivi de plus de quatre-vingts généraux et de deux cents officiers supérieurs d'état-major. Toute sa maison civile et militaire l'avait déjà précédé. Il était vêtu de l'uniforme de colonel des grenadiers à pied de sa garde: habit bleu à revers blancs, culotte et veste blanches, bottes molles à l'écuyère et *chapeau neuf*. C'était la seule dépense qu'il eût faite ce jour-là pour sa toilette. Il arriva au pied du trône au bruit des acclamations, des tambours, des trompettes et des décharges de toutes les *mignonnettes* (comme Pomayrol appelait les mortiers monstres). Il y avait de quoi rendre sourd. Tout le monde se boucha les oreilles ; les chiens se couchèrent la tête basse en hurlant; les chevaux même, tout aguerris qu'ils étaient, se cabrèrent sous leurs cavaliers.

Les maréchaux et les grands dignitaires allèrent au-devant de Napoléon, qui monta les degrés du trône à pas précipités, en saluant de la main. Lorsqu'il fut assis, ses frères, les grands-officiers de l'Empire, les amiraux, les ministres, les sénateurs, les conseillers d'État, se groupèrent autour de lui. Le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, Lacépède, se tenait un peu en avant du trône sur les premières marches de l'escalier du milieu, où s'étaient placés en arrivant les écuyers, les pages et les aides de camp de l'Empereur, prêts à recevoir et à transmettre ses ordres. A une seconde salve d'artillerie, toujours tirée de la tour d'Ordre, qui était un fâcheux voisinage, à en juger par l'empressement qu'avaient mis à fuir les curieux qui s'étaient placés au bas, lors de la première décharge, succéda un profond silence. Le grand-chancelier descendit quelques marches et fut censé prononcer un discours, qui dura au moins un quart d'heure et que personne n'entendit, excepté les deux grenadiers placés en faction à côté de lui, bien qu'ils n'eussent pas l'air d'y prêter la moindre attention. Après quoi, un roulement général de tous les tambours résonna au pied du trône, donna le signal aux légionnaires, qui s'avancèrent avec leurs drapeaux au milieu de l'arène pour prêter le serment. Napoléon en prononça lui-même la formule. A peine eurent-ils répondu : oui ! que l'Empereur ajouta, en élevant la voix :

« Et vous jurez de défendre au péril de votre vie l'honneur du nom français, votre patrie, votre Empereur ?

— Nous le jurons ! répondirent-ils en allongeant le bras.

— Vous le jurez ? répéta encore Napoléon.

— Oui ! oui ! oui ! »

Et tous agitèrent en l'air leurs bonnets et leurs chapeaux en s'écriant :

« Vive l'Empereur !... — Vive l'Empereur !... »

Napoléon se retourna vers le groupe compacte et doré qui l'entourait, il fit un signe, aspira une prise de tabac, et dit :

Allons, messieurs, commençons ! »

La distribution des croix se fit aussitôt.

Un aide de camp de l'Empereur appelait le militaire décoré; celui-ci, en arrivant, s'arrêtait au pied du trône, saluait, montait l'escalier de droite, était reçu par le grand-chancelier, qui lui remettait son brevet. Le page, placé entre le trépied et l'Empereur, prenait la décoration dans un des casques et la présentait à Napoléon, qui l'attachait lui-même sur la poitrine du brave; à cet instant, plus de huit cents tambours battaient un ban, et lorsque le décoré descendait du trône par l'escalier de gauche, en passant devant le brillant état-major resté au bas, c'étaient des poignées de main et des embrassades à n'en plus finir au bruit des fanfares exécutées par douze cents trompettes.

Cette cérémonie fut longue : commencée à dix heures et demie du matin, elle ne se termina qu'à plus de trois heures de l'après-midi, parce que l'Empereur, en donnant la croix, accompagnait presque toujours cette action de quelques mots d'éloges. Il arrivait quelquefois que le légionnaire était si ému, si troublé en approchant de l'Empereur, que la scène devenait burlesque. Par exemple, lorsque l'aide de camp qui appelait les noms vint à prononcer celui de Pomayrol, le Provençal, qui faisait partie du groupe des marins placés tout à fait à la partie gauche de la demi-lune, articula un énergique *tron de Diou! as pas paou!*

Cette exclamation dut être entendue même de la croisière anglaise dont toutes les longues-vues étaient braquées sur le trône impérial. Puis, sortant des rangs comme un homme ivre, bien qu'il fût à jeun, il prit une sorte d'élan, arriva au pied du trône, fit voler son chapeau en l'air, et, se trompant d'escalier, se trouva nez à nez avec le contre-amiral Magon, devant lequel il resta planté comme un terme, sans prononcer une parole, jusqu'à ce que des officiers-généraux lui eussent expliqué ce qu'il devait faire; mais le brave marin était hors d'état de comprendre : il avait tout à fait perdu la tête. Il descendit l'escalier de gauche et monta celui de droite, sans voir les personnes qui étaient devant lui; les jambes lui tremblaient

comme à un criminel qui monte à l'échafaud. Il arriva si brusquement aux derniers degrés qu'il fit faire une pirouette à Cambacérès, qui causait tranquillement avec Monge.

Enfin, quand l'Empereur, qui lui sourit d'une façon toute particulière, leva le bras pour lui attacher la décoration, Pomayrol, se trompant sur le but de ce geste, lui appliqua ses deux larges mains de chaque côté de la poitrine, comme pour l'embrasser. L'Empereur lui abandonna volontiers une de ses mains, que Pomayrol secoua en prononçant un : *Eh donc! je m'en flatte!* qui dut meurtrir les doigts de l'Empereur. Pomayrol se retira sans se tromper d'escalier, mais en enjambant quatre ou cinq marches à la fois, en renversant tout ce qui se trouva sur son passage. Arrivé au bas des degrés, il reprit sa course et rentra dans les rangs de ses camarades comme un régiment de cuirassiers qui charge à fond. Là, Pomayrol tomba sans connaissance; on le fit revenir à lui à l'aide de quelques gorgées d'eau-de-vie dont les gourdes étaient abondamment pourvues ce jour-là.

Lorsque la distribution des croix fut achevée, on vit les aides de camp parcourir les divisions; une troisième salve d'artillerie se fit entendre, et 80,000 hommes s'avancèrent en colonnes serrées jusjusqu'à vingt-cinq ou trente pas de distance du trône. Le silence le plus profond avait succédé au roulement des tambours, l'Empereur commanda lui-même le défilé et les troupes l'exécutèrent pour retourner dans leurs camps respectifs. En passant devant Napoléon, chaque chef de corps inclina son épée. Joseph Bonaparte, que son frère venait de nommer tout récemment colonel du 4e de dragons, fit un salut beaucoup plus civil que militaire. Lannes, qui remarquait tout et qui était naturellement un peu frondeur et jaloux, dit avec sa franchise accoutumée à un officier-général, en parlant de Joseph: « Que l'Empereur ne le mette pas sous mes ordres, car à la première faute, je le *fourre* aux arrêts pour huit jours. »

Napoléon entendit le propos, et en fronçant le sourcil il dit à demi-voix à Lannes, qui se trouvait près de lui :

« Monsieur le maréchal, n'ayez pas cette crainte, car c'est vous qui serez probablement et bientôt sous les siens. »

Sur la fin du défilé on remarqua que l'Empereur se retournait souvent vers le ministre de la marine et lui parlait bas; puis il prenait précipitamment sa lorgnette des mains d'un de ses pages et regardait du côté de la mer en manifestant une sorte d'inquiétude. Tous ceux qui étaient groupés sur le trône regardaient aussi du même côté, se rapprochaient les uns des autres et causaient à voix basse. Il était évident qu'on s'attendait à quelque événement. Enfin, un officier d'ordonnance arrive au grand galop, monte rapidement l'escalier de gauche et dit quelques mots à M. Decrès; celui-ci s'approche de l'Empereur, qui prête l'oreille et saisit la lunette du ministre de la marine. Tous les regards se dirigèrent aussitôt vers le *fort en Bois* et furent frappés d'un magnifique spectacle.

C'était la flotte du Havre, forte de quarante-sept bâtiments, sous les ordres du capitaine Daugier, qui entrait majestueusement dans le port de Boulogne, toutes voiles dehors, à l'instant même où la cérémonie finissait. Elle fut reçue au bruit d'un feu roulant de huit cents pièces de canon, et des acclamations de deux cent mille personnes. Ce coup d'œil était vraiment sublime. D'épais nuages de fumée s'élevaient dans toutes les directions, et, à travers leurs teintes rougeâtres, on distinguait au loin les mouvements de l'armée qui défilait pour rejoindre les campements au milieu de la poussière qui tourbillonnait en colonne autour de la cavalerie et d'un vent d'ouest qui tourmentait sans cesse les drapeaux placés au-dessus de la tête de Napoléon, dont la figure calme et radieuse semblait alors défier l'avenir.

Le contentement que l'Empereur avait éprouvé à la vue de la flottille du Havre fut de peu de durée : un jurement très-énergique du ministre de la marine (c'était assez le langage habituel de M. Decrès) l'avertit qu'il se passait quelque événement fâcheux. En effet, le lieutenant de vaisseau qui commandait la première division du convoi, n'ayant pas suivi les avis du pilote côtier, rencontra,

au moment d'aborder le *fort en bois*, quelques ouvrages à fleur d'eau; le choc que reçurent les chaloupes les fit chavirer. Quelques soldats firent le plongeon; heureusement l'eau était basse, quelques-uns seulement périrent. Cet accident, qui arrivait en plein jour, à la vue de nos ennemis, qui, à l'aide de leurs lunettes, voyaient tout ce qui se passait sur le port et dans le camp, mit l'Empereur de fort mauvaise humeur. Il descendit vivement du trône et retourna à pied à sa baraque sans parler à personne. Arrivé là, il se promena avec Berthier devant l'espèce de trottoir qui régnait le long du parapet qu'on avait construit du côté de la mer; et, marchant fort vite, il manifesta son mécontentement par des expressions énergiques qu'il laissait échapper par intervalles :

« Parbleu! disait-il, *les autres* ont bien raison de nous railler et de comparer nos péniches et nos chaloupes canonnières à des *coquilles de noix!* (C'était ainsi que les Anglais appelaient les bâtiments dont se composait la flottille de Boulogne.) Vit-on jamais semblable bêtise? aller échouer au port!... Mais messieurs les marins ont un amour-propre et une vanité! »

Et en disant ces mots, Napoléon haussait les épaules. M. Decrès, qui l'avait quitté pour aller à la côte, revint bientôt lui annoncer que le dommage n'était pas aussi grand qu'on l'avait craint d'abord. L'Empereur n'en continua pas moins de se promener en parlant très-haut, en gesticulant et en récriminant contre les marins, que dans son dépit il comparait à des *canards sauvages*. Cependant, le soir, cette mauvaise humeur se dissipa tout à fait, lorsqu'il alla visiter ses légionnaires, qui avaient été invités à un splendide banquet. Des *toasts* et des chants prolongèrent cette fête, qui se termina, à neuf heures du soir, par un feu d'artifice magnifique, à la fin duquel vingt mille hommes rangés en bataille exécutèrent un feu de file avec des cartouches à étoiles : ce fut là le bouquet. L'éclat que cette illumination guerrière répandit pendant un quart d'heure sur la ville et les côtes de Boulogne fut si vif, qu'il semblait qu'on fût en plein jour, et que les Anglais attribuèrent cette

clarté soudaine à l'incendie de notre flotte dans le port même.

Les jours suivants, Napoléon travailla avec les ministres de l'intérieur et des finances, avec M. de Talleyrand, qu'il avait retenu auprès de lui, et quelques conseillers d'État qui l'avaient accompagné dans ce voyage, car l'Empereur menait tout de front : les affaires de l'intérieur, les travaux de la guerre et les négociations diplomatiques. Ce fut au camp de Boulogne, pendant les mois d'août et de septembre 1804, qu'il rendit le décret qui instituait les prix décennaux (de 10,000 fr. chaque), et le décret sur les sépultures, dont les dispositions sont encore observées aujourd'hui. Douze écoles de droit furent créées dans les principales villes de l'Empire. Une nouvelle organisation de l'Ecole Polytechnique soumit les élèves au régime et à la discipline militaires. La vaccine, dont la découverte avait excité tant de discussions parmi les praticiens, fut imposée aux enfants sous la responsabilité des parents. Il décréta encore l'établissement des maisons de détention dans chaque département, pour réunir et employer au travail les condamnés à la réclusion. Les courses de chevaux furent instituées. L'école Normale de Paris fut fondée, ainsi que l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Le calendrier grégorien remplaça le calendrier républicain. Des négociations diplomatiques pour amener une paix générale furent entamées avec les puissances du continent. La tenue des livres en parties doubles remplaça, dans toutes les administrations financières de l'État, l'ancienne méthode de comptabilité. Enfin, Napoléon créa le chapitre de Saint-Denis pour les anciens évêques non pourvus, et des marguilliers d'honneur pour les paroisses principales de la capitale. Le grand-amiral prince Murat, son beau-frère, fut nommé par lui marguillier d'honneur de Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse ; et, en cette nouvelle qualité, il rendit en personne le pain bénit, le premier dimanche d'octobre, jour de saint Jérôme, son patron. L'Empereur, qui entendait régulièrement la messe tous les dimanches, avait voulu que sa famille et sa cour se distinguassent par des œuvres pieuses. Malgré ces graves et ces innombrables tra-

vaux, il s'occupait des plus minces détails de ce qu'il appelait *sa grande affaire, la descente en Angleterre.*

Une des choses les plus frappantes et les plus caractéristiques dans le spectacle qu'offrait alors le camp de Boulogne, c'était de voir ces vieux soldats, si terribles devant l'ennemi, se livrer là aux amusements les plus paisibles, les plus simples, comme eussent fait des enfants. Presque tous les soirs, les soldats de la vieille garde se rassemblaient sur la vaste pelouse qui entourait la baraque de l'Empereur. Morland, qui joignait à sa qualité de prévôt d'armes celle de maître de danse, prenait alors son violon, monté quelquefois, comme celui de Paganini, avec deux ou trois cordes seulement. Morland donnait des leçons de danse à quelques-uns de ses camarades, en accompagnant leurs *jetés-battus* et leurs *assemblés* du son criard de son instrument, dont, au dire du facétieux Pomayrol, il savait tirer *des accords de tron de Diou, à faire tourner une sauce blanche.* Quant au Provençal, il avait aussi certaines prétentions à savoir exécuter avec grâce les *ailes de pigeon*, et personne mieux que lui ne battait l'entrechat à huit. Plus d'une fois ses succès empêchèrent Morland de dormir, et lui donnèrent l'idée de lui faire, avec son demi-espadon, une boutonnière de plus dans sa veste; mais il savait aussi que Pomayrol n'était pas homme à rompre d'une semelle. Une telle affaire fût devenue une collision sanglante entre les marins et les grenadiers de la garde, et celle-là ne se fût pas terminée comme celle qu'ils avaient eue précédemment avec les *relintintins* et *les pékins*. L'Empereur, qui n'entendait pas raillerie en matière de duels, eût employé certainement quelque moyen de répression qui eût pu être aussi neuf cette fois que l'autre, mais qui eût été beaucoup moins paternel. Morland se contenta donc de dire que la danse de monsieur était *intempestible et incohérente* dans une société bourgeoise.

Une fois la leçon de danse terminée, les plus savants exécutaient un quadrille complet, depuis la figure du *pantalon* jusqu'à *la finale*, pour laquelle Pomayrol n'oubliait jamais de dire aux danseurs :

« Eh donc! en avant deux, les quatre ensemble, bagasse!

— Et du pied gauche *inclusivement* », ajoutait Morland, jaloux qu'un autre se permît de donner des conseils à ses élèves.

Comme il n'y avait pas de danseuses et qu'il fallait bien que ce rôle fût rempli, afin d'établir la distinction des sexes, ceux qui figuraient les dames relevaient leurs manches jusqu'au coude, ôtaient leur cravate, se rabattaient le collet sur les épaules, et, tenant délicatement entre le pouce et l'index les basques de leur habit, qu'ils écartaient un peu en arrondissant les bras, ils faisaient des pas plus petits et se tenaient un peu plus raides que les autres, et les yeux pudiquement baissés.

Ces jeux amusaient beaucoup l'Empereur, qui y assistait derrière la jalousie de la salle à manger de sa baraque. Personne ne semblait plus heureux que lui lorsqu'un de ses vieux sapeurs de l'armée d'Italie ou d'Egypte, à la barbe grisonnante, au teint hâlé, aux joues creuses, aux jambes sèches, avec la douceur et la complaisance qui les distinguaient, consentait, pour se rendre utile et agréable à la société, à remplir le rôle de danseuse. Il fallait voir le paisible grognard figurer *la poule* avec Pomayrol qui riait, criait, s'agitait, battait d'effrayants entrechats à tort et à travers, toujours hors de mesure, en donnant des coups de pied à droite, des coups de coude à gauche, à la grande désolation de Morland, que l'outrecuidance de son antagoniste navrait et scandalisait profondément, car la danse du Provençal n'avait rien de classique et se rapprochait beaucoup de la fameuse *cachucha* moderne. L'Empereur riait alors à se tordre; il était vraiment heureux de la joie de ses soldats bien-aimés.

D'autres fois, ses *vieilles moustaches*, qui savaient par cœur tous les couplets de circonstance, venaient chanter sous ses fenêtres la *Descente en Angleterre*, et répétaient ce refrain de l'un d'eux :

« Traverser le détroit
N'est pas la mer à boire. »

Ils se tenaient tous par la main et formaient autour de la baraque impériale un rond immense, composé souvent de tous les

hommes d'un bataillon, en entremêlant leurs couplets des cris de Vive l'Empereur! A ce cri, tous s'arrêtaient et demeuraient fixes et immobiles comme s'ils eussent été sous les armes; puis ils recommençaient en partant du pied gauche, selon l'ordonnance de l'école de peloton, et au commandement de Morland, qui était toujours leur chef de file. Napoléon leur faisait alors distribuer des rafraîchissements : une bouteille de vin pour trois hommes; mais il attendait pour paraître que le premier coup de la retraite fût battu. Au premier coup de tambour, il se mettait à la fenêtre, et, profitant du silence qui régnait aussitôt dans la foule, il criait :

« C'est très-bien. Maintenant, allez vous coucher! moi, je vais pouvoir travailler. Bonsoir! »

De leur côté, les marins de la garde n'avaient pas voulu rester oisifs. Ils avaient imaginé de monter de petits canots sur des roulettes, avec un long mât et une large voile; et, lorsque le vent était favorable, ils naviguaient à sec sur le bord de la mer. Des officiers d'état-major s'amusaient à suivre à cheval ces embarcations terrestres, que rarement ils parvenaient à atteindre. Lorsque le vent venait tout à coup à changer, les canots chaviraient sur le sol; les marins et les grenadiers qui les montaient roulaient pêle-mêle, les uns sur les autres, sur le sable, aux éclats de rire et aux battements de mains des *relintintins* de la ligne, modestement réduits à faire galerie.

Cette manie de courir devint si vive et si générale, que les soldats firent entre eux des courses à pied. Napoléon, qui voyait avec plaisir son armée se livrer à des jeux et à des exercices qui ne pouvaient qu'entretenir chez elle la vigueur et la santé, institua, pour les vainqueurs, des prix de 20, de 40 et même de 60 francs. Lorsqu'il s'agissait d'un défi entre plusieurs régiments, le prix était partagé proportionnellement entre les coureurs, selon le plus ou le moins de vitesse des vainqueurs. Ces luttes de vélocité n'avaient guère d'autre inconvénient que de procurer des *points de côté* à trois ou quatre cents hommes à la fois.

Il y eut aussi des courses à cheval pour la cavalerie légère. Les

prix étaient de 100 à 300 francs. Napoléon voulut un jour que les officiers concourussent, et promit cette fois 1,200 francs au vainqueur. Un conseil, composé d'officiers supérieurs, fut chargé de régler les conditions de la course, et soumit ce règlement à l'Empereur, qui l'approuva et indiqua lui-même le jour où elle aurait lieu. Ce fut à qui obtiendrait la faveur d'y figurer. Un jeune officier de dragons, nommé Thierry, se présenta pour être inscrit. Le conseil des officiers refusa de l'admettre, sous le prétexte qu'il n'était pas d'un grade assez élevé; il n'était en effet que sous-lieutenant; mais le véritable motif était que Thierry passait pour être le meilleur écuyer de l'escadron. Piqué de ce refus injuste, le sous-lieutenant s'adressa à l'Empereur, qui, après avoir pris des informations sur son compte, et apprenant que ce jeune homme était fort estimé dans son régiment, lui permit de concourir.

Le grand jour étant arrivé, l'Empereur présent, tous les concurrents sont rangés sur une même ligne, ils partent au signal donné: Thierry ne tarde pas à dépasser ses rivaux de beaucoup; il va toucher au but, lorsqu'un maudit caniche vient se jeter en aboyant dans les jambes de son cheval, qui se cabre, s'abat, roule plusieurs fois sur lui-même avec son cavalier, qui semble collé à la selle, arrive ainsi le premier et reste là sans mouvement, couché sur la poussière.

Tout le monde crut que le vigoureux animal était mort sur le coup, et que son maître avait au moins bras et jambes cassés. Deux secondes après, un aide de camp qui suivait de près l'officier de dragons arrive au but et est proclamé vainqueur. Pendant ce temps, le cheval tombé, ainsi que son cavalier, se relève tant bien que mal. Le cavalier se dispose tristement à s'éloigner, un peu consolé cependant par les marques d'intérêt que lui donnent les spectateurs, lorsque l'Empereur s'écrie :

« Mais pas du tout! c'est *le tombé* qui doit avoir le prix. »

Les membres du conseil, juges de la course, qui entourent Napoléon, lui font observer que cet officier n'a pas suivi le programme, et que rouler avec son cheval n'est pas courir.

« Il ne s'agit pas de cela, répliqua l'Empereur ; ce ne sont pas les moyens qu'il faut examiner ici : c'est la fin ; or, la fin justifie les moyens

— Certainement, Sire ; cependant...

— Cet officier est arrivé le premier avec son cheval, il doit avoir le prix ; je ne sors pas de là !

— Mais, Sire, Votre Majesté...

— C'est peut-être la méthode de MM. les dragons, interrompt encore l'Empereur, de courir de cette façon ; et vous, messieurs, qui prétendez que notre système d'équitation est vicieux, vous qui voulez sans cesse introduire des innovations dans l'*école d'escadron*, eh bien ! en voici une ! Vous n'aviez pas songé à celle-là ! ni moi non plus, je l'avoue. Au surplus, il est un moyen bien simple de concilier les choses : quel est l'unique but d'une course ? demanda-t-il au général qui remplissait les fonctions de président. N'est-ce pas de faire arriver un cheval avant les autres à un point indiqué ?

— C'est vrai, Sire ; cependant, je crois que...

— Général, répondez par oui ou par non. Le cheval de l'officier de dragons est-il arrivé avant celui de l'aide de camp ?

— Oui, Sire ; mais...

— Cela suffit. Or, puisqu'il est bien convenu que c'est le cheval de Thierry qui a gagné le prix de la course, c'est au cheval qu'on donnera les 1,200 francs. Seulement, comme le cheval ne saurait donner un reçu de cette somme, parce qu'il faut que les choses se fassent toujours régulièrement, ajouta-t-il en tâchant de garder son sérieux, son maître donnera le reçu, et on lui remettra les espèces en échange. » Puis, s'adressant au grand-maréchal du palais : « Duroc, vous ferez compter entre les mains du capitaine Thierry (car je le fais capitaine) la somme de 1,200 fr. Adieu, messieurs. »

Et tout le monde cria Vive l'Empereur ! et félicita le nouveau capitaine d'une si heureuse chute. Napoléon, en agissant ainsi, avait voulu indemniser le jeune Thierry du refus qu'il avait éprouvé d'abord et du fâcheux accident qui avait failli lui coûter la vie, en

même temps qu'il donnait une leçon à des officiers supérieurs qui s'étaient montrés injustes et jaloux envers un subordonné.

Ces divers amusements donnèrent à Napoléon la fantaisie d'essayer son adresse en faisant, lui aussi, autour de sa baraque, des courses en calèche attelée de quatre chevaux, qu'il voulut conduire lui-même à *grand'guides*, selon l'expression didactique. Il se plaça donc sur le siége et prit les rênes des mains de César, son cocher, qui monta derrière la voiture, où étaient assis Cambacérès, Monge et Rapp. Malheureusement, ces chevaux, qui avaient été offerts tout récemment à l'Empereur par la ville d'Anvers, bien que magnifiques et de la plus belle race, n'étaient pas encore parfaitement dressés. César lui-même, malgré sa longue expérience, avait besoin de toute son habileté pour les conduire. Jeunes et ardents, lorsqu'ils ne sentirent plus la main à laquelle ils étaient accoutumés d'obéir, ils partirent au grand galop et en droite ligne vers la mer. César, voyant la dangereuse direction que prenaient *ses bêtes*, criait à l'Empereur :

« Sire, à gauche! appuyez à gauche; Sire! rendez la main à la seconde guide du petit gris!

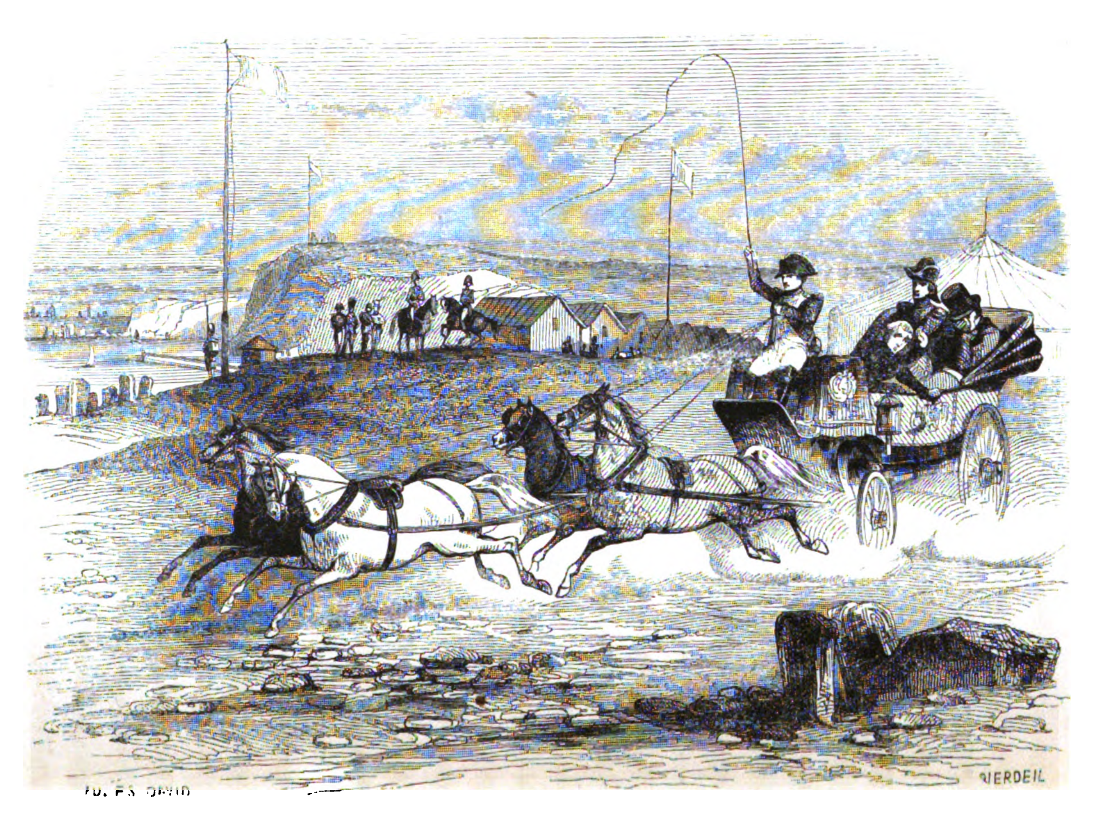
— Laissez, laissez, César; je connais mon affaire, lui répondait l'Empereur, qui déjà n'était plus maître des chevaux.

— Ah! mon Dieu! Sire, où va Votre Majesté? s'écriait Cambacérès, qui, de pâle qu'il était habituellement, était devenu jaune comme un citron.

— Vous, Cambacérès, vous avez toujours peur. Je sais ce que je fais : je vous mène très-bien.

— Certainement, monseigneur, reprit Rapp, qui s'inquiétait peu de rassurer l'archichancelier, S. M. l'Empereur, cette fois, nous mène tout droit en Angleterre. N'est-ce pas ce que nous désirons tous depuis longtemps?

— Sire, arrêtez! arrêtez! » continua Cambacérès d'un ton lamentable, en voyant l'Empereur qui, de dépit, fouettait encore les chevaux.



Le camp de Boulogne.

Quant à Monge, la tête baissée et les yeux fermés, il faisait ses réflexions tout bas en se cramponnant à une des portières de la voiture, et au moment où il disait tristement :

Il excelle à conduire un char dans la carrière,

un gros caillou se rencontra sous la roue de la calèche qui versa lourdement. Les chevaux s'arrêtèrent aussitôt.

L'Empereur, lancé avec violence sur le sable à dix pas de son siége, s'évanouit ; Cambacérès se fit une bosse énorme au front ; Monge eut son chapeau enfoncé jusqu'au menton, et César avait été laissé en route. Rapp sauta lestement à terre pour courir au secours de l'Empereur, qui ne revint à lui que lorsqu'on lui eut frappé plusieurs fois dans les mains. Tout le monde, excepté Rapp, avait été rudement froissé ; toutefois, personne ne put s'empêcher de rire lorsque l'Empereur remit le fouet à son cocher en disant, le plus sérieusement du monde :

« Il faut rendre à César ce qui appartient à César ; assez de courses comme cela ! je donne ma démission ! »

Tout le monde retourna à pied et fort gaiement au quartier général. L'Empereur se fit frictionner le soir avec de l'eau de Cologne. C'était sa panacée.

En rendant compte de la sensation qu'il avait éprouvée en tombant, il avoua qu'il s'était cru mort un moment :

« Au surplus, ajouta-t-il, qu'est-ce que la mort? un éternel sommeil sans rêve. »

Ce fut à cette époque que l'Empereur reçut enfin des membres de l'Institut le rapport qu'il avait demandé deux mois auparavant au ministre de l'intérieur, relativement à la découverte de l'ingénieur Fulton. Cette découverte avait été soumise à l'examen des savants et repoussée à l'unanimité par la commission. Dans le texte du rapport, l'inventeur était traité de *visionnaire,* sa découverte qualifiée d'*idée folle,* d'*erreur grossière*, et d'*absurdité*.

« Allons, n'y pensons plus, dit tristement Napoléon ; il faut que

j'aie mal lu ou que je me sois trompé. » Puis, se frappant le front du plat de la main : « Cependant, ajouta-t-il, cet homme a quelque chose là, j'en réponds... Les pompes à feu ne sont pas autre chose qu'un moteur produit par la vapeur. Ce Fulton a donc raison lorsqu'il prétend qu'on peut employer cette puissance à tout autre chose qu'à tirer des seaux d'eau de la rivière. Ah! continua-t-il en poussant une exclamation et en serrant le poing, j'aurais dû voir cet homme auparavant. Sa découverte semblait faite tout exprès pour moi. N'y pensons plus ! »

Napoléon devait y penser une fois encore, mais dans des circonstances, hélas! bien différentes! Mais n'anticipons pas sur les événements.

On était au commencement d'octobre, et on savait que dans les derniers jours de ce mois Napoléon devait quitter Boulogne pour aller s'occuper des préparatifs de son couronnement. Avant son départ, les maréchaux et les généraux voulurent lui offrir un bal. Il l'accepta, et en fixa lui-même le jour. Ce fut le 17. Toutes les dames de Boulogne y furent invitées. Le général Bertrand avait été nommé grand-maître des cérémonies, et le général Bisson, le plus grand gastronome de l'armée, était chargé du buffet et des rafraîchissements. Cette partie de la fête ne fut pas la moins bien entendue. La salle avait été construite tout exprès par les charpentiers de la marine. L'orchestre se composait des musiciens des quatre régiments de la vieille garde, sous la direction de Guebauer, le fameux basson. La musique de vingt régiments de ligne exécuta, au commencement du bal, la *Marche triomphale du camp de Boulogne*, composée tout exprès par Lesueur, maître de chapelle de l'Empereur. Il fallait, pour être admis à cette fête, avoir au moins le grade de commandant. Les maréchaux et les généraux qui la donnaient avaient fait venir de Paris des costumes et des uniformes brodés avec une richesse incomparable. Le groupe qu'ils formèrent autour de l'Empereur lorsqu'il arriva dans la salle était étincelant d'or, d'argent et de pierreries. Le maréchal Augereau, entre autres, était vraiment remarquable.

Napoléon ne put s'empêcher de sourire. Celui qu'il appelait son *frère d'armes* s'était fait faire un habit de maréchal selon la stricte ordonnance, mais en abandonnant les accessoires au goût de son tailleur. Or, comme l'artiste aux jambes croisées n'avait pas mieux demandé que de mettre de la dorure partout, il avait fait au ci-devant républicain un habit de velours pensée, brodé sur toutes les coutures, et avait joint à cela une culotte de satin blanc, dont les jarretières étaient pareillement brodées d'or, et des bas de soie à coins pailletés. Cette riche friperie avec une énorme queue pommadée et poudrée, de larges boucles d'oreilles d'argent, un sabre républicain de vieux modèle, tous ces accessoires plébéiens mêlés aux insignes de la noblesse, toute cette bonne envie d'être élégant et d'avoir des manières aristocrates, tout cela produisait une anomalie vraiment plaisante. Aussi, lorsque Augereau s'approcha de l'Empereur, qui était revêtu du simple costume de colonel des guides, et qu'il lui fit une révérence de marquis de l'ancien régime pour lui dire, le jarret tendu :

« Sire... »

Napoléon ne lui laissa pas achever son compliment ; il l'interrompit, lui serrant la main, et lui dit en souriant :

« Bonjour, bonjour, mon cher maréchal, mon vieux *frère d'armes* ; bonjour ! »

Et il passa outre, en lui jetant un coup d'œil qui était à lui seul tout un poëme burlesque.

L'Empereur était arrivé de bonne heure à cette fête. Il y resta trois quarts d'heure, dansa une *boulangère* avec Mme Bertrand, et se retira après avoir annoncé à ses maréchaux qu'il partirait le lendemain pour aller rejoindre l'impératrice Joséphine, à qui il avait donné rendez-vous à Mayence.

Le lendemain, avant de quitter Boulogne, et quoique la pluie tombât par torrents, il voulut encore voir ses soldats et visiter les deux camps. Un artilleur de marine s'était tenu aux aguets depuis le matin pour lui présenter une pétition et s'était mis à couvert

dans une espèce de guérite isolée sur le rivage et qui ne servait plus qu'à déposer des outils. Il vit enfin l'Empereur descendre le bord de la côte au grand galop et venir dans sa direction. Au moment où Napoléon passa devant la guérite, le solliciteur sortit brusquement de sa cachette, se jeta au-devant du cheval et tendit son placet, en se fendant et en allongeant le bras, comme un maître d'armes qui porte une botte :

« Une, deux, bagasse! et voilà! s'écria-t-il.

— Trois, quatre, et attrape cela! reprit vivement l'Empereur en appliquant un coup de cravache sur le bras de cet homme, dont la brusque apparition avait effrayé son cheval et lui avait fait faire un écart.

— *As pas peur, tron de Diou!* dit Pomayrol (car c'était lui), en ramassant sa pétition, qui était tombée dans la boue et en la présentant de nouveau. Eh donc! Sire. »

Napoléon, qui l'avait reconnu, prit alors le placet et lui dit avec humeur :

« Tu vois bien que tu as effrayé mon cheval! Ne pouvais-tu donc me donner cette pétition plus doucement?

— As pas peur! as pas peur! bagasse! dit encore le marin sans changer de posture.

— As pas peur! as pas peur! répéta Napoléon impatienté. Que veux-tu dire? est-ce à mon cheval ou à moi que tu parles?... Parbleu! ce n'est pas moi qui ai eu peur. » Puis, après une pose, il reprit avec bienveillance : « Je parie que je t'ai fait mal avec ma cravache?

— Bien du contraire, Sire : c'est comme si vous m'aviez donné les galons de caporal dans un branle-bas de *tron de Diou*. Ça m'a fait du plaisir, je m'en flatte.

— En ce cas, je te fais sergent.

— Merci, Sire; je suis votre servante; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Que Votre Majesté veuille bien lire la petite supplique en manière de grâce que je lui demande.

— Au fait, je n'y pensais plus, dit Napoléon en reprenant des mains d'un aide de camp la pétition, qu'il lui avait remise sans jeter les yeux dessus. Il l'ouvrit, la lut entièrement, et dit à Pomayrol :

— Tu veux donc quitter l'artillerie de marine pour entrer dans l'artillerie de ma vieille garde? Tu as tort.

— Nenni, que je m'en flatte! » répliqua le marin.

Et comme l'Empereur semblait réfléchir, en regardant tantôt la pétition et tantôt le solliciteur, Pomayrol se hâta d'ajouter en se dandinant :

« Bagasse! Sire, je sais les *grandes décimes* difficultés que ça présente au premier abord; mais que Votre Majesté n'en soit pas inquiète, *tron de Diou!* et qu'elle se rappelle un peu les petites *poulettes* de la *tour d'Ordre!* Je sais les faire roucouler passablement juste, ces chères petites poulettes, je m'en flatte!

— C'est vrai, dit l'Empereur, tu ne pouvais pas avoir une meilleure recommandation. Accordé. »

Et Napoléon continua son chemin.

Le vieux canonnier regarda son bras, le baisa à l'endroit où il avait reçu le coup de cravache, et, suivant des yeux l'Empereur qui s'éloignait au grand galop, il étendit la main de son côté en répétant d'une voix grave :

« *Eh donc! as pas peur, bagasse!* Qu'on s'avise de lui chercher querelle à celui-là! Je suis là, moi, *tron de Diou! as pas peur!* »

Quelques heures après, Napoléon avait quitté Boulogne à l'improviste, selon son habitude, pour aller ceindre son front de la double couronne de France et d'Italie.

Au milieu des immenses préparatifs que Napoléon multipliait dans tous les ports de la France, de l'Espagne et de la Hollande, pour triompher de l'Angleterre et pour la forcer à la paix, il avait posé sur son front la couronne de fer d'Italie (le 26 juin 1805, à Milan), comme pour apprendre au monde que Charlemagne avait un successeur. Mais aussi, pour que cette seconde couronne pût s'affermir sur sa tête, il avait pensé que la paix avec l'Angleterre lui était

nécessaire. Il écrivit donc directement, le 10 juin, au roi Georges une lettre qu'il data du camp de Castiglione; c'était là que 40,000 hommes l'attendaient, comme au camp de Marengo, pour le voir, avec son ancien habit de général, donner à l'impératrice Joséphine le *fac-simile* de la bataille qu'il avait gagnée neuf ans auparavant. Cette lettre était ainsi conçue :

« Sire, monsieur mon frère,

« Je n'attache pas de déshonneur à faire les premiers pas. J'ai « assez, je pense, prouvé à l'Europe que je ne redoute aucune des « chances de la guerre. La paix est le vœu de mon cœur, mais la « guerre n'a jamais été contraire à ma gloire. Je conjure donc V. M. « de ne pas se refuser au bonheur de donner la paix au monde. Une « coalition ne fera jamais qu'accroître la prépondérance et la gran- « deur continentale de la France.

« Et sur ce, Sire, monsieur mon frère, je prie Dieu qu'il ait tou- « jours V. M. en sa digne garde. »

Mais le roi que Napoléon avait cru devoir appeler *monsieur mon frère* parut peu disposé à reconnaître cette parenté politique. Dédaignant de correspondre d'égal à égal avec un monarque de création nouvelle, Georges fit transmettre à M. de Talleyrand, par lord Mulgrave, une lettre qui commençait en ces termes : « S. M. a reçu la « lettre qui lui a été adressée par *le chef du gouvernement français*, « *Buonaparte, etc., etc.* » Dans cette lettre, le ministre anglais ne s'appliquait qu'à échapper, par des circonlocutions diplomatiques, à une réponse claire et positive. Quand Napoléon eut connaissance de cette note, il se contenta de dire :

« Eh bien! cette paix, je l'obtiendrai à force de triomphes, et puis l'Angleterre saura ce qu'elle lui aura coûté; en attendant, je veux que l'insolente épître du roi soit mise sous les yeux des trois corps d'État; je veux qu'elle soit imprimée dans tous les journaux, sans réflexions, pour laisser à la France entière la liberté de faire les siennes et de voir par elle-même ce qu'il y a à faire avec de pareilles gens. »

La franchise de cette communication excita au plus haut degré l'enthousiasme public, déjà exalté par la générosité de la démarche que venait de faire l'Empereur auprès du prince régent, et la guerre contre l'Angleterre fut de nouveau sanctionnée par l'opinion.

Cependant, un événement funeste venait de priver Napoléon de l'homme sur lequel il comptait le plus pour l'accomplissement de ses projets. Le vice-amiral Latouche-Tréville venait de mourir à Toulon. Le choix d'un successeur pour commander l'expédition qui devait partir de Toulon était important : l'Empereur cette fois ne voulut pas prendre sur lui de décider seul, et proposa en quelque sorte des candidats à son ministre de la marine dans cette lettre si remarquable de laconisme :

« Monsieur Decrès, pour commander l'escadre de Toulon, il me « paraît qu'il n'y a que trois hommes : Bruix, Villeneuve, et Rosily. « Lequel des trois me faut-il prendre? Répondez-moi aussitôt mon « retour à Fontainebleau, où je serai vers le 10 juillet prochain; « sur ce, monsieur Decrès, je prie Dieu de vous avoir en sa digne « garde.

« Venise, le 30 juin 1805. NAPOLÉON. »

Par malheur, le ministre désigna Villeneuve. Ce choix fit manquer l'expédition d'Angleterre, et fut cause plus tard de la perte de notre marine.

Le 11 juillet, Napoléon était à Fontainebleau. Il était parti de Turin le 8, trois jours auparavant, au milieu d'une manœuvre qu'il faisait exécuter à la garnison. Le 14, il était dans la salle du Conseil de sa baraque, à Boulogne, entouré de ses maréchaux et de ses amiraux.

A peine était-il de retour au camp, qu'il reçut un grand nombre de projets qui tous avaient pour but les moyens d'effectuer plus sûrement et plus promptement la descente en Angleterre. Dans l'un on lui indiquait la manière de repousser les boulets de canon au moyen de matelas de laine ou de bourre dont il aurait fait garnir l'extérieur

de ses vaisseaux ; dans l'autre, il était question de grandes cloches de verre sous lesquelles un ou plusieurs soldats pouvaient se mettre à l'abri pour passer le détroit. Les hommes à projets obstruaient les avenues du quartier-général de Napoléon, devenu de jour en jour d'accès plus difficile, car il n'accordait plus d'audience particulière qu'elle ne lui parût suffisamment justifiée. Parmi eux, il faut mettre au premier rang M. Quatremère-Disjonval, frère de M. Quatremère de Quincy, dont le nom devint européen après la Restauration, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et des beaux-arts. M. Disjonval avait enfin trouvé le moyen de faire arriver une partie de l'armée en Angleterre sans qu'elle eût à craindre ni les bourrasques ni les attaques. Déjà l'auteur de ce fameux projet avait été poliment éconduit en l'absence de Napoléon par la plupart des chefs de l'armée ; mais il ne s'était pas tenu pour battu, et une fois l'Empereur revenu à Boulogne, il avait songé à Davoust, qui ne l'avait jamais vu et qui ne le connaissait pas. Il alla donc trouver le maréchal à Ostende, et lui présenta son Mémoire au moment où il achevait d'inspecter la magnifique division commandée par Friand, en lui adressant le compliment qu'il avait adressé déjà à tous les autres chefs de corps :

« Monsieur le maréchal, les choses grandes et gigantesques ne peuvent être comprises que par des hommes comme vous ; voilà pourquoi je viens trouver Votre Excellence *de préférence à toute autre.* »

Le lendemain, Davoust demanda à son état-major :

« Quel est l'homme qui m'a remis un Mémoire hier pendant la revue ?

— Monsieur le maréchal, c'est un savant, M. Quatremère-Disjonval, répondit un jeune aide de camp.

— Il y a de fort bonnes choses dans ce Mémoire. Quoique je ne connaisse pas personnellement l'auteur, lorsqu'il se présentera au quartier-général, vous lui remettrez ce manuscrit avec cette lettre

de recommandation pour S. M. l'Empereur qui, j'en suis certain, goûtera son projet. »

A quelques jours de là, Napoléon, rentrant une après-midi dans sa baraque, trouva près de la porte M. Quatremère qui l'attendait pour lui présenter la lettre du maréchal. L'Empereur y jeta les yeux, dit au solliciteur avec bienveillance :

« Mais, monsieur, ce n'est pas tout; d'après ce que je vois, vous avez encore quelque chose à me remettre?

— C'est vrai, Sire ; « les choses grandes et gigantesques ne peu- « vent être comprises que par des hommes comme Votre Majesté ; « voilà pourquoi je prends la respectueuse liberté de m'adresser à « elle de préférence à toute autre. »

Napoléon fit une légère inclinaison de tête. M. Disjonval lui remit, avec un humble salut, un gros rouleau de papier doré sur tranches et élégamment orné de faveurs bleues, roses et blanches, en disant :

« Sire, le moyen que je propose est le seul pour faire arriver sans péril la brave armée de Votre Majesté en Angleterre. Le procédé n'est pas ordinaire, mais il est économique. Sire, je supplie Votre Majesté de lire attentivement ce projet, qui doit donner à la science de l'histoire naturelle une impulsion immense. »

Napoléon jeta à M. Disjonval un regard de défiance; on lui avait déjà présenté tant de projets! Mais bientôt sa figure reprit son calme ordinaire, et, reculant de deux pas :

« C'est bien monsieur, répondit-il. Je le lirai avec attention. »

Et il fit un petit salut de la main.

Le soir, après avoir parcouru la volumineuse correspondance venue de Paris, et après avoir signé tout le travail de la journée, l'Empereur, debout devant la cheminée de son cabinet, lut avec étonnement ce qui suit : « Enfin, le moment est venu de conquérir « l'élément perfide de l'eau et d'en faire servir les habitants à la « gloire de la nation française. Si le bœuf laboure pour l'homme, « si le chien chasse pour lui, si le cheval le porte au milieu des « combats, si l'homme en un mot a su rendre tous les animaux de

« la terre tributaires et esclaves de sa puissance et de sa volonté,
« pourquoi n'essayerait-il pas de dresser à une pareille obéissance
« certaines classes de poissons, et notamment les marsouins? »

« Oh! oh! dit l'Empereur en rapprochant les deux bougies placées sur le manteau de la cheminée, voilà du nouveau! Où diable veut-il en venir avec ses marsouins? »

Et, ayant aspiré longuement une prise de tabac, il continua sa lecture : « Ce cétacé n'est autre que le dauphin dont parlent les « anciens, etc. » Sans citer davantage le texte de ce Mémoire, qui n'avait pas moins de trente pages d'une écriture fine et serrée, nous dirons que l'auteur invoquait le témoignage de l'histoire naturelle de tous les temps et de tous les pays pour prouver l'intelligence des animaux; il concluait que les poissons n'étaient pas plus *bêtes* que le chameau, le cheval, l'éléphant et même le serin. « Puisqu'on les « apprivoise facilement, disait-il, pourquoi n'apprivoiserait-on pas « de même les poissons? » Puis il citait les médailles d'Athènes qui représentent le Pirée avec un dauphin portant un homme sur son dos. Enfin il proposait sérieusement de dresser une certaine quantité de dauphins, autrement dit des marsouins, à porter chacun à cheval sur leur dos un tirailleur et des fusiliers de la garde. « Rien n'est « plus facile, disait-il : tandis que l'armée est cantonnée sur le bord « de la mer, on peut employer les marins de la flottille à pêcher des « marsouins que l'on parquera ensuite dans les bassins du port. Là « on pourrait les apprivoiser et leur donner des instructeurs! Voilà », ajoutait M. Disjonval, dans le ravissement que lui causait sa découverte, « voilà une cavalerie marine toute formée pour passer en An- « gleterre!... » Ce n'est pas tout; dans des notes particulières, il décrivait fort minutieusement comment on devait s'y prendre pour habituer les marsouins à la bride et au mors; en définitive il indiquait tout l'équipement du dauphin, car il tenait à ce nom poétique. Enfin il avait prévu même le cas où le marsouin, une fois en route, c'est-à-dire en pleine mer, viendrait à rencontrer quelques vieux amis avec lesquels il sentirait le besoin de renouer connaissance;

dans ce cas, le plongeon du cavalier et de la monture eût été inévitable. Pour prévenir cet accident, M. Disjonval proposait d'ajouter à l'équipement du marsouin-cheval deux énormes vessies gonflées d'air et attachées à l'arçon de la selle pour remplacer les fontes de pistolets... Tel était, en résumé, le contenu du Mémoire que Napoléon ne lut pas jusqu'au bout. Croyant même que l'auteur avait voulu le mystifier, il jeta le manuscrit loin de lui dans un premier mouvement, il avait la main sur le cordon d'une sonnette afin de donner des ordres sévères à l'égard du malencontreux auteur, lorsque, se prenant bientôt à sourire de pitié, il ramassa le cahier en disant :

« Bah! c'est un fou! ne nous montrons pas plus fou que lui. »

Et il jeta le manuscrit au feu.

Le lendemain matin, après avoir visité les travaux comme à l'ordinaire, il ramena avec lui pour déjeuner l'amiral Bruix, le maréchal Davoust, qui revenait d'Ostende, l'ingénieur des ponts et chaussées Sganzin, et le général Faultier, qui commandait le matériel de l'artillerie; il leur dit d'un air de mystère tandis qu'il était encore à table avec eux :

« Parbleu, messieurs, vous seriez bien étonnés si je vous présentais un de ces jours un escadron de tritons parfaitement équipé, monté et discipliné! Vous avez beau faire creuser des bassins, couler des canons : personne de vous, je gage, n'a encore songé à lever un régiment de cette espèce-là? Qu'en pensez-vous, Davoust? »

A ces mots, tous les convives se regardèrent sans trop savoir ce qu'il fallait penser, excepté pourtant le maréchal, qui baissa la tête en se pinçant les lèvres.

« Oui, reprit l'Empereur, d'un ton badin, un régiment de cavalerie marine, imperméable et incombustible. »

Et il raconta en souriant quel étrange projet lui avait été soumis la veille.

Dès les premiers mots, Bruix rit aux éclats; Sganzin parut réfléchir, et Davoust resta impassible.

« Sire, dit le général Faultier, saisi d'une sainte indignation, Votre Majesté ne peut permettre qu'on se moque journellement de nous avec autant d'audace; l'auteur de ce stupide projet doit être livré à la gendarmerie et conduit de brigade en brigade jusqu'à Paris pour...

— Pour être enfermé à Charenton, n'est-ce pas, général? interrompit l'Empereur avec vivacité. Et pourquoi? parce qu'il a un coup de marteau sur la tête!... Parbleu, ajouta-t-il en jetant un regard sévère au maréchal, s'il me fallait faire enfermer tous ceux qui viennent ici me présenter leurs idées saugrenues et leurs projets absurdes, il me faudrait ajouter une aile de plus à mon château de Vincennes. Il n'y a qu'une chose à faire, ce me semble, c'est d'engager doucement l'auteur du projet amphibie à s'occuper un peu moins de nos affaires et un peu plus de sa santé. »

A Boulogne, comme ailleurs, Napoléon excita l'enthousiasme. Chaque jour on recherchait avec avidité les plus petites circonstances de sa vie publique ou privée; chacun rendait hommage à sa justice, à sa générosité, à la politesse exquise qu'il mettait dans toutes ses relations. Cependant un jour il manqua de générosité et fut injuste envers un des hommes qui lui avaient rendu le plus de services : nous voulons parler de la scène qui eut lieu entre lui et l'amiral Bruix à propos d'un ordre auquel ce dernier ne crut pas devoir obéir. Le despotisme dont Napoléon fit preuve en cette occasion fut blâmé avec d'autant plus de raison, que l'événement justifia bientôt la résistance de l'amiral. L'Empereur n'en reparla jamais, si ce n'est une fois, à Sainte-Hélène. Dans un moment d'épanchement et d'abandon, le cœur chez lui imposa silence à l'amour-propre, et il dit douloureusement au comte Bertrand, qui, sans en avoir eu l'intention, venait de rappeler cet événement :

« Oui, celui-là a dû me maudire... Pauvre Bruix! si tous ceux qui m'ont entouré depuis avaient eu la même franchise et le même courage que lui, peut-être ne serais-je pas ici aujourd'hui. La Providence l'a bien vengé! » ajouta-t-il en étouffant un soupir.

C'était le matin, à son grand lever. L'Empereur annonce a ceux qui sont présents que dans la journée il passera en revue l'armée navale. Avant de monter à cheval pour aller faire sa tournée quotidienne, il dit à l'aide de camp de service :

« Savary, allez de ma part trouver l'amiral Bruix à sa baraque ; vous lui direz de faire changer la position des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, parce que je veux passer la revue des équipages en pleine mer. Recommandez-lui d'agir de sorte que toutes les dispositions soient achevées lorsque je serai de retour, à midi. »

Napoléon part suivi seulement de Roustan et d'un piqueur. Savary, sachant mieux que personne que le moindre désir exprimé par l'Empereur est un ordre positif, va trouver l'amiral et s'acquitte de sa commission.

« Général, lui répond Bruix après l'avoir écouté sans l'interrompre, je suis bien fâché, mais la revue projetée par S. M. l'Empereur ne peut avoir lieu aujourd'hui.

— Comment cela, monsieur l'amiral ? » reprend Savary, qu'une semblable réponse rend stupéfait. Mais craignant de s'être mal expliqué, il ajoute : « Votre Excellence ne m'a peut-être pas bien compris ?

— Pardonnez-moi, général, j'ai bien entendu, reprend Bruix avec un imperturbable sang-froid ; et c'est pour cela que je vous répète que cette revue n'aura pas lieu. »

En effet, aucun bâtiment ne bougea dans le port.

A midi, l'Empereur, revenu de sa promenade, allait se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'il aperçut son aide de camp, et il lui dit d'un air de satisfaction, en frappant du manche de sa cravache la paume de sa main gauche :

« A propos ! tout est-il prêt ? Que vous a répondu Bruïx ? »

Savary lui rapporte fidèlement la réponse de l'amiral.

« Allons donc ! fait l'Empereur avec un mouvement d'épaule, vous n'êtes pas encore bien éveillé, Savary. Vous dites donc... »

Et il se fait répéter une seconde fois et mot à mot les paroles de l'amiral.

« Qu'est-ce à dire ! s'écrie Napoléon avec un éclat de voix extraordinaire, accoutumé qu'il est à la plus ponctuelle obéissance ; sera-ce donc toujours la même chose ! et M. l'amiral Bruix pense-t-il encore être devant la tour de Croï ! Assurément l'un de nous deux se trompe sur le rôle qu'il doit jouer, ajouta-t-il en serrant convulsivement le manche de sa cravache. Savary, retournez auprès de l'amiral, et dites-lui que je lui ordonne, entendez-vous bien ! que je lui ordonne (Napoléon appuya sur le mot) de venir s'expliquer à l'instant !... Laissez-moi, messieurs ! » reprit-il en faisant un signe de la main au groupe qui l'avait accompagné ; et il rentra dans la baraque.

Dix minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Napoléon parut en proie à une extrême agitation. L'amiral n'arrivant pas assez vite au gré de son désir, il frappa de sa cravache avec impatience le bord de la table sur laquelle son déjeuner était resté intact, et s'écria de nouveau en se croisant les bras et en hochant la tête :

« Il n'ose peut-être !... Eh bien je vais aller le trouver, moi ! Il me faut enfin savoir à quoi m'en tenir avec M. l'amiral. »

En même temps Napoléon enfonce son chapeau sur sa tête, et, suivi d'une partie de ses officiers, sort précipitamment de sa baraque ; mais à peine a-t-il fait quelques pas au dehors qu'il aperçoit Bruix accompagné du contre-amiral Magon et suivi de Savary, qui se dirigeait vers lui. Dès qu'il vit l'Empereur, il hâta le pas.

« Ah ! ah ! le voilà ! dit Napoléon ; nous allons voir. »

L'amiral s'est approché, et l'état-major de l'Empereur s'est rangé silencieusement autour de lui. Les yeux de Napoléon lancent des éclairs.

« Monsieur l'amiral, lui dit-il d'une voix brève et altérée, pourquoi n'avez-vous pas fait exécuter mes ordres ce matin ?

— Sire, répond Bruix d'un ton respectueux, c'est parce qu'une terrible tempête se prépare. Votre Majesté peut le voir comme moi ;

j'ai pensé qu'elle ne voudrait pas exposer inutilement ni sa vie, qui nous est si précieuse, ni celle de tous les braves officiers qui l'entourent. »

En effet, la pesanteur de l'atmosphère, le grondement sourd qui se faisait entendre distinctement au loin, l'absence du moindre vent ne justifiaient que trop déjà les craintes exprimées par Bruix.

« Monsieur, reprit Napoléon, que le calme de l'amiral semblait irriter de plus en plus, je vous avais donné des ordres : encore une fois, pourquoi ne les avez-vous pas exécutés?

— Sire, je ne voulais pas avoir à me reprocher toute ma vie la mort des marins et des braves soldats de Votre Majesté.

— Monsieur, reprend en frappant du pied Napoléon, dont ces froides paroles exaltent la colère au plus haut degré, les conséquences de mes ordres ne regardent que moi seul; encore un coup, obéissez! je vous l'ordonne pour la dernière fois.

— Sire, je n'obéirai pas.

— Monsieur!... bégaya Napoléon les lèvres tremblantes, vous êtes... un... insolent!!! »

Et en disant ces mots, l'Empereur, qui tient toujours sa cravache à la main, s'avance vers l'amiral et fait un geste menaçant. Bruix recule de deux pas, et, portant comme par instinct la main à la garde de son épée, il s'écrie en pâlissant :

« Sire, prenez garde! Votre Majesté ne veut ni me déshonorer ni se déshonorer elle-même!... »

Quoique Bruix fût d'une complexion délicate et de très-petite taille, en faisant ce geste, en prononçant ces paroles, il semblait avoir dix pieds. Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'Empereur, immobile, la main convulsivement fermée, jeta un regard foudroyant sur l'amiral, qui conservait sa noble attitude. Chacun pensait que Bruix était un homme perdu à jamais. Enfin Napoléon lança sa cravache par-dessus sa tête; Bruix ramena alors son bras

dans sa position naturelle, et la tête découverte, l'œil toujours calme, attendit en silence le résultat de cette scène terrible [1].

« Monsieur le contre-amiral Magon, dit froidement l'Empereur, affreusement pâle, vous allez faire exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné ce matin. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'approchant tout à fait de Bruix et en prenant un des boutons de son habit, qu'il tirailla, il faut que vous quittiez Boulogne aujourd'hui même. Avant vingt-quatre heures vous aurez connaissance de la décision que je vais prendre à votre égard ; allez, monsieur. »

L'Empereur s'éloigna aussitôt. Quelques officiers généraux, entre autres le contre-amiral Magon, serrèrent en partant la main que leur tendit le brave Bruix. Cette manifestation n'échappa pas à Napoléon, qui pourtant n'eut pas l'air de s'en apercevoir. L'illustre amiral mourut l'année suivante à Paris, et ne laissa pour toute fortune à sa veuve et à ses enfants que la mémoire de ses glorieux services et de l'un des plus nobles caractères dont puisse s'enorgueillir la marine française.

Cependant le contre-amiral Magon a fait exécuter par la flotte le mouvement fatal exigé par l'Empereur ; mais à peine les premières dispositions ont-elles été prises, que la mer est devenue effrayante à voir ; le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné par des éclairs incessants, continuels ; le tonnerre ne semblait qu'un long grondement, et les vents, qui s'étaient subitement déchaînés, avaient rompu toutes les lignes. Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral quelques heures auparavant était arrivé : la tempête la plus furieuse avait dispersé çà et là les bâtiments de manière à faire désespérer même du salut de leurs équipages.

De la fenêtre de sa baraque, Napoléon a vu tout cela ; croyant entendre le cri des marins qui appellent au secours, il prend son

[1] Elle se trouve consignée dans divers écrits, notamment dans les intéressants *Mémoires sur la vie privée de Napoléon*, par Constant, son premier valet de chambre, qui l'a racontée avec d'autant plus de fidélité qu'il a toujours suivi l'Empereur dans ses voyages à Boulogne. (*Note de l'auteur.*)

chapeau sans mot dire, et s'élance au dehors, en murmurant avec une colère concentrée :

« Fallait-il donc que Bruix eût raison ! »

Il arrive bientôt sur le rivage, l'œil morne, la tête baissée. Là il trouve une foule inquiète et tremblante que la tempête a attirée sur les falaises. L'Empereur marche à pas précipités, les bras croisés sur la poitrine ; il ne parle à personne. Ses officiers, les chefs de corps, une partie de sa garde, sont là et l'examinent en silence ; personne n'ose ni donner un ordre ni montrer l'exemple du dévouement, tant la stupeur est grande et générale. Tout à coup, les cris qu'il a cru entendre il n'y a qu'un moment arrivent plus distincts et plus lamentables. Plusieurs chaloupes canonnières chargées de matelots et de soldats viennent d'être jetées à la côte, et les malheureux qui les montaient, luttant contre les vagues, implorent des secours que personne ne se sent le courage de leur porter.

« Ce spectacle est affreux! dit Napoléon avec le plus sombre désespoir, on ne peut ainsi laisser froidement périr tant de braves gens. Oh ! Bruix, Bruix ! qu'ai-je fait !... »

Et il se couvrit les yeux de ses deux mains.

« Messieurs, s'écrie-t-il en faisant un effort sur lui-même, où sont donc les embarcations? Pourquoi ne vois-je pas toutes les chaloupes en mer? elles devraient y être depuis longtemps. Un canot, vite un canot ; je veux aller moi-même au secours de ces malheureux ! »

On ne fait aucun mouvement. Une morne indécision règne partout.

L'Empereur s'irrite surtout contre les officiers de marine, qui se disent à l'oreille : « La mer n'est pas tenable... C'est folie que de vouloir sauver des hommes pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer... Nous périrons tous..., etc. » Napoléon leur dit avec un accent mêlé tout à la fois d'indignation et de sanglante ironie :

« Ah! ah! messieurs les marins ! vous avez peur de la mer?... Heureusement que je connais ici des gens qui ne s'effrayent pas de si

peu! Grâce à Dieu, j'ai là mes grenadiers d'Arcole et de Marengo avec mon brave Dorsenne! » Puis, faisant de la main un geste sublime en se retournant avec vivacité : « Gros, s'écrie-t-il, fais avancer la première compagnie de ton bataillon! Ceux-là, messieurs, ne sont pas des marins, ils n'auront pas peur de la mer. »

A ces mots, tout change de face, tout s'émeut, tout s'agite. On se précipite, on s'empresse de toutes parts. De nombreuses embarcations sont mises à flot comme par enchantement. Pendant ce temps, une admirable compagnie de grenadiers s'avance au pas accéléré, fière et obéissante. Morland est à la tête de cette compagnie, qui semble n'attendre qu'un regard de Napoléon pour s'élancer sur ces frêles embarcations. Il a deviné ce qui se passe au fond du cœur de ses soldats :

« A moi! mes braves! leur dit-il, suivez mon exemple, et secourons les naufragés! »

Un canot beaucoup plus grand que les autres et déjà chargé de douze vigoureux rameurs avait été amené. Napoléon s'élance le premier, seul, et bondit sur la planche qui sert de pont. « Vive l'Empereur! » s'écrient d'une seule voix tous les grenadiers. Ils le suivent sur deux rangs, l'arme au bras, dans l'ordre le plus parfait. Ils passent sur ce pont fragile serrés les uns contre les autres en emboîtant le pas, sans s'émouvoir, sans s'inquiéter, sans même regarder l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds. Tous étaient entrés dans l'embarcation au moment où une lame furieuse vint, en se brisant, envelopper l'Empereur, qui, debout, un pied posé sur le bord du bateau, regardait fixement devant lui, en criant aux rameurs d'une voix retentissante :

« Au large! au large! »

Les rameurs s'étaient courageusement mis à l'œuvre. Ils luttaient avec vigueur contre les vagues; mais le canot n'avançait pas, repoussé à chaque instant par la lame qui s'élançait dans l'embarcation où se trouvait l'Empereur au milieu de ses grenadiers.

« Nous n'avançons pas! répétait avec impatience Napoléon au

pilote qui tenait le gouvernail. Puis il s'adressait aux rameurs et leur disait : « Allons donc, vous autres! n'entendez-vous pas les cris de vos frères qui périssent là-bas! Oh! la mer! la mer! continua-t-il en serrant les poings, elle se révolte, mais on peut la vaincre! »

Au même instant le canot fut ébranlé violemment par la vague. Il semblait que ce fût une réponse de l'Océan aux paroles de l'Empereur.

« Sire, dit le pilote, la mer n'est pas tenable. Votre Majesté le voit : nos efforts ne peuvent rien contre elle. Si nous persistons à aller plus loin, Sire, je ne réponds plus ni du salut de Votre Majesté, ni de celui de ses soldats. »

Napoléon se retourna et vit ses grenadiers impassibles, le regard sombre et se tenant serrés les uns contre les autres, comme un faisceau d'armes.

« Mes braves grenadiers, dut penser Napoléon, me sont plus précieux que toutes les flottes du monde! Mais, ajouta-t-il en s'adressant au pilote, laisserons-nous périr tous ces malheureux?

— Sire, notre perte ne les sauvera pas. »

Napoléon ne répondit que par un signe. Le pilote se pencha sur le gouvernail et lui imprima un mouvement qui fit virer de bord le canot. Quelques instants après il toucha le rivage.

« Tout le monde à terre », dit l'Empereur.

Les grenadiers s'élancèrent; Napoléon sortit le dernier du canot, que l'eau de la mer avait rempli.

« Oh! la terre! la terre! répétait-il, elle ne manquera jamais aux pieds de mes soldats! elle ne se gonfle ni ne s'entr'ouvre; elle est docile; elle aura toujours un champ de bataille pour leur donner la victoire! »

En disant ces mots, il avait tristement baissé la tête et s'était acheminé lentement vers sa baraque. La pluie tombait par torrents : l'Empereur était sans chapeau : une dernière vague, plus furieuse que les autres, le lui avait enlevé en passant au-dessus de sa tête, comme si l'Océan eût voulu conserver un gage de sa folle témérité.

On ne put sauver qu'un petit nombre de ceux qui montaient les canonnières naufragées, et le lendemain, avant le jour, la mer avait déjà rejeté sur la plage plus de 200 cadavres. Ce fut une journée de deuil et de désolation pour le camp et pour les habitants de Boulogne. Il n'était personne qui ne courût au rivage pour chercher avec anxiété si parmi les corps des naufragés il ne se trouvait pas un parent ou un ami. Dans la journée, Napoléon vint s'asseoir sur un morceau de rocher au bord de la mer. Il regardait d'un œil morne les débris de toutes sortes que les vagues amoncelaient devant lui, lorsque tout à coup, allongeant le bras comme pour désigner quelque chose, il se retourna du côté de ses aides de camp, restés debout à quelques pas en arrière, et dit à l'un deux :

« Savary, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau. Serait-ce la tête d'un homme? »

L'aide de camp s'approcha du rivage et regarda avec attention.

« Sire, dit-il un moment après, je ne puis distinguer parfaitement, cependant cela m'a tout l'air d'être une giberne de soldat.

— Impossible, dit l'Empereur; elle n'aurait pu surnager si longtemps, eût-elle été vide. »

Au même instant une vague vint s'étaler en nappe sur le rivage; en se retirant, elle laissa sur le sable, et presque aux pieds de Napoléon, l'objet informe qu'il cherchait à reconnaître. Il se leva aussitôt, et, se baissant pour l'examiner de plus près :

« Ah! ah! dit-il avec surprise, je croyais pourtant bien ne plus le revoir! »

C'était son vieux chapeau. On peut juger dans quel état Napoléon le souleva du bout des doigts, car il ressemblait à une éponge ruisselante, et, le secouant légèrement :

« Allons, tu as fait ton temps avec moi, et tu as bien mérité les Invalides : tu les auras. Tenez, Savary, chargez-vous de cette coiffure, car il y aurait de ma part ingratitude à l'abandonner ici. »

En parlant ainsi, l'Empereur avait arraché le bouton à l'aigle et

la petite cocarde tricolore que couvrait la gance noire et unie de ce chapeau, et les avait mis dans sa poche.

Cependant, soldats et matelots brûlaient d'impatience de s'embarquer pour l'Angleterre. Un matin, quoique la mer fût un peu houleuse, le vent était bon et le ciel serein. Aucune voile ennemie n'avait été signalée pendant la nuit. Tout semblait favorable pour tenter la descente. Napoléon donne des ordres, les signaux partent du sémaphore, et les deux camps retentissent de cris de joie : « On va s'embarquer ! » Tandis que le rappel bat dans chaque direction et que les voiles sont hissées sur tous les bâtiments de la flottille, l'armée se dirige par divisions sur le port aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur !* Un immense roulement de tambours fait cesser ces acclamations sur toute la ligne.

Napoléon, monté dans une petite barque, accompagné seulement de quelques rameurs et de plusieurs officiers généraux de la marine, va et vient sans cesse d'une extrémité à l'autre du port, surveille tout, et l'embarquement des troupes s'opère dans un ordre parfait. Cette opération, commencée à sept heures du matin, est terminée à cinq heures de l'après-midi. En moins de dix heures, deux cent mille soldats, chevaux et bagage, tout est embarqué. Les troupes, sur leurs bateaux plats et sur leurs chaloupes, sont debout, la tête découverte et n'attendant plus que le signal qui va leur permettre de s'élancer sur une terre ennemie. L'Empereur, lui aussi, est debout dans sa péniche, et semble passer son armée en revue une dernière fois. Tout à coup on voit un canot partir du rivage et se diriger, à force de rames, vers celui de Napoléon. Un officier est dans cette embarcation ; il agite en l'air un papier. C'est une dépêche : elle est remise à l'Empereur, qui l'ouvre avec précipitation, jette avidement les yeux dessus, froisse le papier dans ses mains en laissant échapper une exclamation énergique, revient au rivage, met pied à terre, et, sans avoir adressé la parole à personne, sans qu'aucun des officiers généraux qui l'entourent ose l'interroger, reprend dans une agitation extrême le chemin de sa baraque. Un instant

après, le sémaphore transmet l'ordre à la flotte de faire débarquer toutes les troupes qui sont à bord, et qui, avant minuit, sont de retour à Boulogne et ont regagné les divers cantonnements qu'elles occupaient encore le matin. Quant à Napoléon, il s'est retiré de bonne heure et n'a mandé aucun de ses maréchaux.

Cette mystérieuse dépêche, arrivée de Bayonne, lui apprenait que Villeneuve, au lieu de suivre les instructions qu'il lui avait fait donner précédemment par son ministre de la marine, était entré avec sa flotte dans le port de Cadix. Alors s'évanouissaient, comme un rêve, ses grands projets contre l'Angleterre. Que faire? quelle punition, quelle vengeance, quel exemple pouvaient compenser une faute qui frappait de nullité les efforts et les frais énormes qu'il avait faits depuis deux ans? Il fallait se résigner.

« Daru, savez-vous où est Villeneuve? » Tels furent les premiers mots que Napoléon adressa le lendemain à l'intendant général de l'armée en le voyant entrer dans la salle du conseil, où il l'avait fait mander. « Il est à Cadix! Vit-on jamais semblable ineptie! Si je ne le connaissais, je croirais qu'il y a trahison. »

Le cœur de Napoléon était plein d'amertume. Sa colère, qui bouillonnait au dedans, avait besoin de s'épancher; elle éclata d'abord en phrases courtes, en exclamations vives, puis elle déborda. Les mots de Cadix, de Villeneuve, d'Angleterre, de Boulogne, de marine, de Decrès, de flotte, de postérité, jetés au hasard et sans suite, permirent à peine à Daru, stupéfait, de comprendre que l'entrée de Villeneuve à Cadix et la crainte qu'il ne s'y fût laissé bloquer par la flotte de l'amiral Collingwood étaient le sujet d'un si vif emportement. Enfin l'effusion ayant eu son cours, Napoléon éprouva ce soulagement qui vient de la lassitude même.

— Asseyez-vous là, Daru, dit-il, et écrivez. Napoléon lui dicta ce qui suit :

« Monsieur Decrès, envoyez-moi, dans la journée de demain, un « mémoire sur cette question : *Dans la situation des choses, si l'amiral « Villeneuve reste à Cadix, que faut-il faire?* Elevez-vous à la hau-

« teur des circonstances et de la situation où se trouvent présentement « la France et l'Angleterre. Surtout, ne m'envoyez plus de lettre « comme celle que vous m'avez écrite hier. Les flagorneries ne si- « gnifient rien : je ne les aime pas. Lorsque je vous demande conseil, « ce n'est pas pour que vous soyez de mon avis, c'est pour avoir le « vôtre.

« De mon camp de Boulogne, le 25 août 1805. »

Après avoir lu cette lettre, Napoléon apposa au bas une sorte d'hiéroglyphe pour signature, et s'écria :

— Me faire perdre d'immenses travaux, et qui plus est, deux années tout entières!... Le temps perdu ne peut se retrouver. »

Ici il y eut un silence. Puis l'Empereur, passant subitement à une idée nouvelle, dit doucement et avec une expression toute différente :

— Ecrivez, Daru.

Et alors il dicta froidement à l'intendant-général de l'armée le plan de la campagne d'Austerlitz ; plan hypothétique, dont l'exécution devait être ajournée jusqu'à la solution de la grande question maritime : cette solution ne devait pas longtemps se faire attendre.

Cette dictée de Napoléon avait duré cinq heures. L'empire absolu qu'il avait sur lui-même avait permis à sa puissante intelligence de reprendre tout son essor ; il avait embrassé à la fois l'ensemble et les détails ; il n'avait rien omis ; tous les obstacles avaient été aplanis, et ce fut à la suite d'une si violente secousse morale qu'il prépara, six mois à l'avance, cette merveilleuse bataille d'Austerlitz.

Quand Daru eut fini d'écrire, Napoléon lui dit :

« Vous allez partir pour Paris à l'instant même. Vous laisserez croire que vous vous rendez simplement à Ostende. Aussitôt après votre arrivée, qui, je l'espère, aura lieu cette nuit, vous vous enfermerez avec Dejean[1] ; vous préparerez tous les ordres pour la marche des corps qui sont ici en les dirigeant sur Munich ; vous ordonnerez toutes les dépenses présumées de vivres et d'approvisionnements, de

[1] Alors ministre de l'*administration* de la guerre.

manière à ce que je n'aie plus qu'à signer ces pièces lorsque j'arriverai à Paris. Faites tout ce travail à vous deux. Je ne veux pas qu'un seul commis y mette la main. Quant à moi, ajouta-t-il en laissant tomber ses bras avec tristesse, je vous rejoindrai bientôt. Adieu, Daru. Après-demain, moi aussi, je ferai mes adieux à mes soldats, mais ce ne sera pas pour longtemps.

Le même jour Napoléon dit à son premier valet de chambre de tout préparer pour son départ, et donna l'ordre au grand-maréchal du palais de régler et de payer les dépenses qui pouvaient avoir été faites pour lui pendant ses divers séjours à Boulogne. Il lui recommanda, selon son habitude, d'être économe et *d'éplucher* les mémoires. Dans le nombre de ceux qui furent remis à Duroc était celui de l'ingénieur qui avait construit la baraque impériale et qui avait été chargé en même temps de la faire décorer à l'intérieur. Ce chapitre de *décorations* s'élevait à une somme ronde de 30,000 fr. Le grand-maréchal fut effrayé de ce chiffre et n'osa prendre sur lui de l'acquitter sans en avoir préalablement parlé à l'Empereur. L'ingénieur donna à Duroc l'assurance qu'aucun des articles indiqués sur sa note n'avait été exagéré, parce qu'il n'avait fait que suivre les instructions données par l'architecte; il ajouta même qu'il avait longtemps débattu les prix avec les artistes chargés de cette décoration.

« Monsieur le maréchal, dit-il en terminant, il est vraiment impossible de faire supporter la moindre réduction à ce mémoire. »

Le lendemain à sept heures du matin, un valet de pied vint prévenir l'ingénieur que l'Empereur l'attendait. L'ingénieur arrive à la baraque impériale. Il est aussitôt introduit par l'aide de camp de service dans la salle du conseil, où il trouve Napoléon occupé, non à *éplucher* son mémoire, mais à suivre des yeux, sur une immense carte d'Allemagne étalée sur la table, les opérations de la campagne dont il avait dicté le plan à Daru trois jours auparavant.

« Ah! ah! c'est vous, monsieur l'ingénieur, dit Napoléon en se relevant, car il était presque couché sur cette carte. Quelle idée

avez-vous eue de dépenser tant d'argent pour décorer cette misérable baraque?

— Sire, je n'ai fait que suivre de point en point les instructions de l'architecte de Votre Majesté.

— Comment 30,000 francs! tant d'argent pour ces brimborions-là ! j'en suis bien fâché, monsieur, c'est trop cher! ajouta-t-il en se penchant de nouveau sur la carte. Me prend-on pour un grand seigneur d'autrefois? 30,000 francs ! répétait-il encore en suivant du doigt un itinéraire sur la carte. Je passe la Vistule à Warsovie..... Si les Russes viennent à moi, je les écrase...... Un tas de petites fanfreluches dorées !... Avant qu'ils aient eu le temps de repasser le Danube, il n'y aura plus d'armée russe ! S'ils osent m'attendre, je fais main basse sur eux, entre Augsbourg et Ulm !..... Les architectes sont la ruine des empires!..... Et ce vieux maréchal Mack qui s'en mêle aussi ! il verra, celui-là !.... jamais il ne m'arrivera de payer si cher des colifichets inutiles!

— Sire, dit l'ingénieur, comme s'il eût fait un effort sur lui-même, le nuage d'azur qui forme le plafond de cette salle et qui entoure l'étoile tutélaire de Votre Majesté a coûté 8,000 francs, il est vrai ; mais si j'avais mieux consulté les convenances, l'aigle impériale qui va de nouveau foudroyer les ennemis de la France, Sire, eût étendu ses ailes sur un nuage d'or, parsemé d'étoiles de diamants.

— Eh ! eh! dit l'Empereur en se redressant tout à coup; c'est fort bien ce que vous dites là, monsieur l'ingénieur; j'accepte volontiers cet augure; mais je ne vous payerai pas, du moins quant à présent. Je payerai ce compte, sans en rabattre un sou, avec les risdales de l'empereur François et les roubles d'Alexandre. »

Et Napoléon ayant pris un compas, calcula sur la carte le nombre d'étapes qu'aurait à parcourir la *grande armée*, car c'est ainsi qu'on appela dès ce moment les troupes qui avaient été réunies à Boulogne.

Deux mois après, l'ingénieur, qui avait fait la campagne d'Autriche en qualité d'ingénieur des communications militaires, était

mandé au quartier-général de l'Empereur, établi à Brunn : c'était le surlendemain de la bataille d'Austerlitz.

— Monsieur l'ingénieur, lui dit Napoléon, je suis enchanté de vous voir ici : vous aviez bien deviné lorsque nous étions encore à Boulogne. Or, comme un honnête homme n'a que sa parole, et qu'un souverain doit être le plus honnête homme de son royaume, les 30,000 francs qui vous sont dus pour ma baraque de là-bas vont vous être payés.

Sur un signe de Napoléon, Duroc alla prendre dans une espèce de coffret en acajou garni de coins en cuivre plusieurs rouleaux qu'il posa sur le bureau devant lequel l'Empereur était assis.

— Trente, dit Napoléon, c'est bien cela. Il brisa un de ces rouleaux, et des risdales tombèrent çà et là. Il en brisa un autre, et cette fois ce furent des roubles d'or qui tombèrent sur le tapis. Vous voyez que je suis de parole, reprit-il en souriant, examinez si le compte y est. »

Comme l'ingénieur se retirait en s'inclinant, Napoléon lui dit en lui rendant son salut :

« Ce n'est pas moi que vous devriez remercier, monsieur l'ingénieur, c'est l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie. »

Maintenant supposons que la proposition de Fulton eût été comprise et que sa découverte eût été mise en œuvre. Voyez des centaines de bateaux à vapeur transportant en Angleterre cette armée qui, comme son chef, se plaisait aux plus audacieuses entreprises. Comment douter que l'Angleterre, qui si souvent avait tremblé devant un danger imaginaire, n'eût été forcée de subir la paix et de se résigner à la puissance de la France? Telles étaient les réflexions que faisait dix ans plus tard Napoléon, tristement assis sur le pont du Northumberland et entouré d'officiers anglais. On était au 17 octobre 1815. Après avoir déjeuné, Napoléon était venu s'appuyer sur l'une des barres de l'avant du vaisseau et regardait fixement si dans l'immensité de cette mer il n'apercevrait pas Sainte-Hélène, car l'amiral Cokburn lui avait annoncé, dès le matin, que d'un

moment à l'autre l'île pouvait être signalée. Tout en passant un des coins de son mouchoir sur les verres de sa lorgnette, il crut remarquer un matelot qui cherchait à s'approcher de lui sans être observé. car il avait été enjoint aux marins du Northumberland de se tenir toujours à distance de Napoléon. Ce n'était pas la première fois que l'Empereur voyait cet homme rôder autour de lui, quoique sa figure, encadrée dans une énorme paire de favoris noirs, l'eût empêché jusqu'alors de distinguer ses traits. Soit par un sentiment de simple curiosité, soit par un de ces mouvements instinctifs dont on ne saurait expliquer la cause, Napoléon fit quelques pas vers le matelot; mais celui-ci l'arrêta court en lui disant, sans changer de position, mais d'une voix sourde et tremblante d'émotion :

— *Tron de Diou!* Sire, si vous faites un pas de plus je suis un homme perdu ; je me jette à la mer, bagasse ! et le pauvre Pomayrol va se périr avant le moment propice.

— Comment, c'est toi ! dit l'Empereur en reculant tout à coup comme frappé d'une apparition.

— Je m'en flatte ! reprit le marin en lançant un coup d'œil de côté et toujours la tête basse ; mais *as pas peur!*

— Tu n'as rien à craindre, lui dit l'Empereur avec une expression de dignité sublime et faisant deux pas en avant. Je te prends sous ma protection, ajouta-t-il ; viens, te dis-je, approche-toi.

Et l'Empereur tendit la main à Pomayrol, qui se précipita dessus et la baisa avec transport, la poitrine gonflée de soupirs et de larmes.

— Mais par quel hasard? lui demanda l'Empereur lorsque l'émotion du vieux marin de Boulogne se fut un peu calmée.

— *Eh donc!* par le hasard d'une circonstance, dit celui-ci en mettant un doigt sur sa bouche et en regardant autour de lui d'un air inquiet. Je ne puis pas vous le dire ici, Sire ; seulement qu'il vous suffise de savoir que tous les *Anglais* ne sont pas des *Turcs*.

Napoléon fit un geste de doute.

— Le capitaine Meitland est un brave garçon, reprit le marin, c'est à lui que je dois la bonne fortune de vous parler encore une fois

avant de.... Car personne ici ne me connaît; on me croit Italien et il me faut bien vivre à la muette, bagasse !... ou sans cela, houp ! »

En disant ces mots, Pomayrol avait fait le geste d'un homme qu'on jette à la mer.

L'Empereur lui tendit la main en disant :

« Puisqu'il en est ainsi, quittons-nous; adieu, car nous ne nous reverrons peut-être jamais, n'est-ce pas?

— Peut-être », murmura le Provençal avec un regard sombre. Puis il s'éloigna en sifflant entre ses dents l'air d'un cantique provençal.

Napoléon restait machinalement à la même place et comme absorbé par les souvenirs que le marin avait rappelés à sa mémoire. Il se demandait : Comment se fait-il que cet homme soit ici ? C'était un mystère que personne ne put jamais expliquer. L'Empereur fut tiré de sa rêverie par un objet qu'il aperçut au loin sur la mer : c'était comme une colonne noire glissant sur les eaux et laissant après elle une longue trace de fumée épaisse qui s'échappait comme d'une cheminée.

« Qu'est-ce que cela ? dit l'Empereur en braquant sa lorgnette ; on dirait le tuyau d'une de nos pompes à feu. »

Tout l'état-major du Northumberland monta sur le pont.

« C'est un bateau à vapeur, dit un lieutenant de la marine anglaise.

— Un bateau à vapeur ! répéta Napoléon visiblement ému, en remarquant le sillon écumeux que ce bâtiment traçait devant lui. Je n'en avais jamais vu. Quelle rapidité ! il semble glisser sur la mer comme sur des roulettes.

— Par ma foi ! c'est le *Fulton!* s'écria l'officier, qui s'était armé d'une longue-vue; je vois distinctement ce nom écrit sur la proue.

— Le *Fulton,* dites-vous? reprit l'Empereur, qui avait tressailli à ce nom.

— Oui, Sire, le *Fulton*, du nom de son inventeur.

— Ah! mon Dieu! » dit Napoléon en se frappant le front; puis il détourna la tête au moment où le bateau vint à passer, et il alla s'asseoir sur un banc placé à l'autre bout du pont, et laissant tomber sa tête dans ses mains, il resta quelque temps immobile dans cette posture. « Ainsi le sort des États dépend d'une idée nouvelle! dit-il à voix basse; ainsi la nature recélait dans son sein une force inconnue qui pouvait changer les destinées du monde! J'ai tenu ce secret dans mes mains, moi! et je l'ai laissé échapper, parce que je m'en suis rapporté à d'autres qu'à moi! Croyez donc aux savants! » ajouta-t-il en se levant brusquement et en se promenant à pas précipités.

Le grand-maréchal voyant l'Empereur si agité, le rejoignit.

« Bertrand, quel jour sommes-nous aujourd'hui, et quel quantième? lui demanda-t-il tout à coup.

— Jeudi, Sire, 17 octobre.

— Jeudi, 17, dites-vous? Eh bien, reprit-il avec un sourire amer, il y a juste onze ans aujourd'hui, jour pour jour, que je dansais avec madame Bertrand à Boulogne. Vous le rappelez-vous?

— Hélas! Sire! fut la seule réponse du grand-maréchal.

— Terre! terre! cria au même instant un matelot hissé dans une des cages du grand mât.

A ce cri, Napoléon fit un mouvement involontaire, et saisissant la main de Bertrand, qu'il pressa convulsivement, il dit avec un accent pénétré.

— Terre! terre! oui, la terre qui doit recouvrir le cadavre!... »

Le lendemain, 18 octobre 1815, Napoléon descendit dans le canot qui devait le déposer à sa dernière demeure. Au moment où l'amiral Cokburn s'apprêtait à mettre le pied sur la planche qui servait de pont pour passer du bateau sur la plage, l'Empereur l'arrêta par le bras et lui dit avec politesse :

— Pardon, monsieur l'amiral, ici, c'est à moi de descendre le premier. »

A peine Napoléon avait-il mis le pied sur le rivage de Sainte-

Hélène qu'il retourna la tête avec vivacité et comme s'il eût entendu un cri d'adieu, affaibli par la distance. A l'instant même une détonation d'arme à feu, suivie presque aussitôt du bruit que fait un corps lourd en tombant dans l'eau, fut distinctement entendue de tous ceux qui étaient sur le *Northumberland*. On courut à l'endroit, mais on ne vit rien que la mer légèrement colorée à sa surface d'une teinte rougeâtre, un peu de fumée qui se dissipait à l'air et un vieux chapeau de matelot laissé près des bastingages. On examina ce chapeau que personne ne réclamait, et sous la coiffe de toile on vit écrit en encre rouge : *Boulogne*. On ne comprit pas, parce qu'il n'y avait aucun matelot de ce nom parmi l'équipage.

En 1824, des voyageurs français ayant relâché à Sainte-Hélène, visitaient Longwood accompagnés d'un homme âgé, vêtu d'un habit rouge, qui avait été au service de Hudson-Low. Arrivés à l'allée d'arbres qui est derrière l'habitation, le cicerone anglais fit remarquer aux voyageurs un saule presque dépouillé de son écorce et sur le tronc duquel Napoléon, leur dit-il, s'était amusé quelquefois à tracer des caractères et des figures avec un canif. Ceux-ci s'approchèrent et virent en effet un nom distinctement gravé, celui de *Pomayrol*. Comme ils demandaient à leur cicerone quel pouvait être ce personnage, sans leur répondre, l'homme à l'habit rouge tira froidement un couteau de sa poche et enleva l'écorce de l'arbre à cette place.

❋



Pomayrol.

(Le camp de Boulogne.)

LE PÈRE CAPUCINE,

L'ANE DE LA MÈRE MARGUERITE

ET LE PETIT CAPORAL.

1800.

I



Il y avait à peine quelques jours que le général Bonaparte était premier Consul, qu'il comprit qu'il lui fallait frapper un grand coup propre à étonner l'Europe et à accroître sa propre renommée. Ses regards devaient naturellement se porter vers l'Italie ; et comme tous les débouchés lui en étaient fermés, il conçut l'idée d'y pénétrer, à la tête d'une armée, par le point où il devait être le moins attendu, quoique le principe établi par la constitution interdît aux Consuls le commandement des armées ; mais que peuvent les principes contre de certains caractères? Pour sauver les apparences, Berthier, alors ministre de la guerre, si vous vous le rappelez, fut nommé général en chef de cette armée, dite *de réserve*, bien qu'il fût évident que Napoléon, seul, devait la commander.

Tous ses préparatifs de guerre achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai, Napoléon quitta Paris pour se rendre à Dijon, sous le prétexte d'inspecter lui-même cette *armée de réserve*, dont le quartier-général y avait été établi. Cette nouvelle armée était magnifique et presque entièrement composée de vieux soldats, qui avaient tous fait leurs preuves. Cependant, la plupart d'entre eux ne connaissaient encore Bonaparte que de réputation, parce que les corps aux-

quels ils avaient appartenu jusqu'alors n'avaient point servi avec lui, soit dans ses campagnes d'Italie, soit en Égypte. Parmi les régiments de la division Victor, que Napoléon devait plus tard doter du bâton brodé d'abeilles, le 17e régiment d'infanterie légère se faisait distinguer tant à cause de sa belle tenue, que du nombre de chevrons qu'il comptait dans ses rangs. Et puis, ce 17e régiment faisait autrefois partie de la fameuse 36e demi-brigade, à laquelle l'armée avait décerné le titre tout à la fois terrible et glorieux de *brigade infernale*.

Le 17e léger était donc à Dijon, attendant patiemment, comme tout le monde, qu'il plût au premier Consul de franchir les Alpes et d'anéantir les Autrichiens. Il passait le temps comme les soldats des autres corps avaient coutume de le passer ; c'est-à-dire que le matin ils assistaient aux manœuvres, et le soir ils allaient à la cantine de leur vivandière, la mère Marguerite, fille majeure depuis plusieurs années. Cette héroïne, qui, dans plus d'une occasion, avait déployé autant de courage et de présence d'esprit qu'aurait pu le faire le soldat le plus aguerri, ne ressemblait point à ces cantinières en tablier rose, à l'œil vif, à la peau de satin, qu'on nous montre sur nos théâtres de vaudeville : Marguerite était une gaillarde vigoureusement constituée, d'environ cinq pieds deux pouces, à la voix de basse, au teint bronzé, à la bouche vermeille, et dont la lèvre supérieure était garnie d'un duvet, un peu rude, tirant sur le noir. Malgré une température de vingt-huit degrés de chaleur, elle portait habituellement des bottes de cavalier avec une capotte de fantassin, et était coiffée d'un chapeau rond, en feutre. Elle ne se gênait pas non plus pour appliquer un soufflet au guerrier de son régiment assez téméraire pour oser porter une main profane sur la partie la plus exubérante de ses attraits. Joignez à cela un langage des plus pittoresques, et vous aurez le portrait exact de l'aimable vivandière qui, depuis huit ans, servait dans le 17e léger.

Un soir que la mère Marguerite, après avoir été faire quelques achats de comestibles aux environs de Dijon, revenait à la ville en

cheminant seule et philosophiquement selon sa coutume, un homme jeune encore, de taille exiguë, maigre de figure et n'ayant du costume militaire qu'un petit chapeau à trois cornes et une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, l'accoste sur la route.

« Vous êtes, à ce que je présume, vivandière d'un des régiments qui séjournent à Dijon ? lui dit l'étranger en allongeant le pas pour se trouver en ligne avec elle.

— Un peu, mon neveu ! répond celle-ci en toisant l'interrogateur d'un air narquois. »

A ce langage, le petit homme ayant jugé tout de suite à qui il avait affaire, se promit bien de prolonger l'entretien autant que possible.

« Et à quel régiment appartenez-vous, citoyenne vivandière? reprit-il.

— Au plus brave et au plus soigné de l'armée, au 17e léger, surnommé *pas lourd*, si vous ne le savez pas.

— Si ma mémoire est fidèle, repartit l'inconnu en souriant du lazzi, ce régiment n'était ni à Lodi, ni à Arcole, ni aux Pyramides, ni à Aboukir...

— Ni, ni, ni, c'est fini ; s'il n'était pas là, il était ailleurs, et dans des endroits où il faisait aussi chaud, interrompit Marguerite. A ce que je vois, mon bon homme, vous êtes de ceux qui ont suivi le petit caporal en Italie et en Égypte?... Il n'y a eu de besogne bien faite que par vous et par lui, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'un ton de dépit.

— Rendez plus de justice au général Bonaparte et à ses amis. Il est loin de dénigrer les services rendus à la patrie sur d'autres terres que sur celles qu'il a conquises.

— Patatras ! les grands mots !... Il m'est avis que vous êtes un de ces bouffe-la-balle dont le petit caporal a coutume de se faire suivre dans ses expéditions... Comment donc qu'ils appellent ça?... Un philosophe, un mathématicien, un savant, un géographe, que sais-je ! c'est enfin quelque chose qui rime avec cela.

— Un savant, vous l'avez dit.

— Juste, un savant. Parbleu ! vous faites de fameux fricots avec leurs expériences !

— Si vous aviez été à Jemmapes, vous auriez été à même de voir...

— Un peu que j'ai été à Jemmapes ! interrompit encore la cantinière ; mais vous ! nisco !...

— Je n'y étais pas, c'est vrai, reprit le petit homme ; mais puisque vous y étiez, vous devez savoir que c'est aux... *savants* qui ont monté dans le ballon que l'on doit le succès de la journée.

— Plus souvent aux savants ! prends-garde de le perdre ! fit Marguerite en frappant du pied contre terre. On doit la victoire à toute l'armée, à Kellermann et surtout aux volontaires de *commune affranchie* embrigadés dans la ci-devant *infernale*, aujourd'hui le 17e léger, avec lequel j'ai l'avantage de coopérer ; et, pour être juste, on la doit encore, cette victoire, au régiment de cuirassiers, n° 3, ci-devant cuirassiers-dauphin, dit *Gros-Talons*, qui a chargé l'ennemi et a fait sauter ses carrés dos par-dessus tête. C'est comme ça ! Vous avez beau me regarder d'un air tout chose.

— Ne vous emportez pas, citoyenne cantinière, ne vous emportez pas, dit l'étranger en s'arrêtant et en se croisant les mains sur le dos ; mieux que personne j'aime à vous entendre rendre justice aux braves, et je serais fâché de vous mettre en colère, d'autant mieux que nous sommes du même avis.

— C'est que, voyez-vous, citoyen, quand on ne rend pas à César ce qui appartient à César, ça me met hors de moi. Maintenant, dites-le sans gloser, qu'est-ce que vous fricottez à l'armée de réserve, vous ?

— Je suis attaché aux subsistances militaires.

— Je m'en doutais ! vous êtes dans les riz-pain-sel [1] ; et cependant vous n'en êtes pas plus gras pour cela... C'est qu'apparem-

[1] Les soldats donnent la qualification de *riz-pain-sel* à quiconque, dans l'armée, fait partie de l'administration et de l'intendance : les gardes-magasins des vivres, entre autres, ne sont jamais désignés autrement.



Le père Capucine et l'âne de la vivandière.

ment vous ne vous êtes pas encore engraissé au métier, car, pour parler à mots couverts, vous êtes maigre comme un coucou ; mais ne vous effrayez pas, ça viendra, vous grossirez comme les autres; la partie est bonne.

— Croyez-vous?

— Pardi! si je le crois. Depuis bientôt huit ans que je suis au service, j'ai vu beaucoup de ces gens-là arriver à l'armée sans souliers et s'en retourner en voiture. Oh! il n'y a rien de tel que le métier de riz-pain-sel pour engraisser. Dites-moi, citoyen, vous devez avoir rencontré quelquefois le petit caporal, vous?

— Très-souvent.

— Eh bien! quel homme est-ce? je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme tout comme un autre

— Parbleu! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard, ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime : je veux savoir s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que par hasard vous auriez quelque chose à demander au premier Consul?

— C'est possible!

— Alors, contez-moi cela, peut-être pourrai-je...

— Je voudrais, interrompit Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille ; c'est au sujet d'une grande injustice à réparer.

— Et... cette injustice?

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses petits yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

— Ah! pardon, citoyenne, fit à son tour l'inconnu, c'est que vous m'inspirez une certaine confiance.

— Voilà! vous voulez savoir qui est-ce qui l'a couvé et qui est-ce qui l'a pondu, n'est-ce pas? Eh ben! au fait, je ne vous ferai pas

mystère de ce que j'ai à demander au petit caporal. Nous avons au 17me un lieutenant, la crème des lieutenants

— Comment s'appelle-t-il?

— Le citoyen Coppet, dit *Père Capucine*.

— Ah! oui!

— Tiens! vous le connaissez? Eh ben! oui, le lieutenant Coppet, dit Père Capucine, ancien sergent aux volontaires de Commune-Affranchie, comme je vous le disais tout à l'heure; ce brave officier, mon ami, mon protecteur, qui a reçu plus de blessures qu'il n'a de cheveux sur la tête, est depuis six ans lieutenant; il reste là, lui, tandis que des paltoquets, des intrigants, des pas grand'choses, lui ont passé sur le corps, et, par conséquent, l'ont dépassé. Je veux expliquer cela au petit caporal, moi; et je veux lui demander, pour le père Capucine, le grade de capitaine, qu'il n'a certes pas volé.

— Et si le premier Consul ne croit pas devoir faire droit à votre demande?

— S'il ne me l'accorde pas à moi, Marguerite, vivandière du 17me, je l'envoie faire..., vous m'entendez bien, et s'il n'est pas content, je lui propose une promenade champêtre sur mon âne, la tête tournée du côté de la queue, comme on fait dans mon pays. »

Tout en discourant de la sorte, Marguerite et son interlocuteur étaient arrivés aux portes de Dijon.

« Je vois là-bas, dit l'étranger en désignant un groupe d'officiers, des gens de ma connaissance. Je vous quitte, citoyenne cantinière; si dans le courant de la campagne, qui probablement ne va pas manquer de s'ouvrir, je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à vous adresser à moi. »

Et l'inconnu, après avoir fait de la main un geste affectueux, s'éloigna à grands pas pour rejoindre les officiers.

« Eh ben! bon soir, les voisins! En voilà encore un! fit la cantinière, il m'offre ses services, et il ne me dit pas seulement son nom; au surplus, je le reconnaîtrai bien, car tout maigrelet qu'il

est au physique, il a au moral des yeux qui brillent comme la gueule de nos obusiers ; c'est rare dans la partie des riz-pain-sel ! »

II

Comme Marguerite mettait le pied dans la cour du quartier, un sapeur de son régiment, appelé Triboulard, qui depuis longtemps lui faisait la cour, alla au-devant d'elle en se dandinant selon sa coutume.

« Eh ! eh ! citoyenne Marguerite, lui dit-il, le bruit court dans les chambrées que vous avez fait route avec le citoyen premier Consul en personne naturelle ?

— Qu'est-ce qu'a dit c'te bêtise, citoyen Triboulard ? demanda la vivandière.

— C'est le tambour-maître du 2me, qui a fait la campagne d'*Égyptre*, et qui connaît le petit caporal comme sa canne.

— Vous en êtes une autre, citoyen Triboulard ! s'écria la cantinière, s'imaginant que le sapeur voulait la mystifier.

— La... La !... Ne vous échappez pas ainsi, citoyenne Marguerite, reprit celui-ci, je vous dis la vérité.

— Serait-il Dieu possible ! exclama la vivandière ; et qu'est-ce que tu me dis là, Triboulard ?

— La vérité ! aussi vrai que la République une et *infusible* est notre chef de file à tous. Bombarde ! J'aurais voulu être à votre place tout d' même.

— Tu aurais dit et fait de belles choses ! Ah ! nom d'un petit bonhomme ! si j'avais su cela..., j'aurais mis un bonnet blanc ! N'importe, il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, comme dit le proverbe ; j'irai demain achever de chanter mon antienne au petit caporal. Où est son logement, le sais-tu ?

— A l'hôtel de la préfecture, ai-je ouï dire au gros-major.

— C'est bon! selle-moi demain matin mon âne, j'irai trouver moi-même le citoyen premier Consul à l'heure de son déjeuner.

— Il ne déjeune jamais! interrompit le sapeur.

— Alors ce sera à l'heure de son dîner.

— Il ne dîne pas non plus.

— Ah, mon Dieu! et moi qui l'ai pris pour un riz-pain-sel! je l'aurai insulté, c'est sûr. C'est égal, j'irai le trouver, n'oublie pas de seller mon âne.

— Suffit, citoyenne Marguerite; mais, sans être trop curieux, serait-ce pour quelque chose qui nous regarde respectivement, que vous voulez parler au petit caporal? quelque chose, par exemple, comme qui dirait, je suppose, une permission de vingt-quatre heures pour nous marier commodément?

— Il s'agit bien de cela, ma foi! exclama la vivandière; ne t'inquiète de rien et fais ce qu'on te dit : si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

— *Parbleur!* je ne mentirai pas, s'écria le sapeur, un peu piqué de la réponse.»

III

Le lendemain, Marguerite était dans les salons de la préfecture où le premier Consul, déjà entouré des chefs de corps de l'armée, donnait son audience d'habitude. Bonaparte reconnut tout d'abord la vivandière.

«Ah! ah! fit-il, voici une de mes nouvelles connaissances. Approchez, approchez, citoyenne.»

La vivandière, sans se déconcerter, s'avança, fit le salut militaire en portant le revers de sa main à son front, et dit avec un aplomb inexprimable :

«Votre servante, citoyen premier Consul, comment va votre santé depuis hier au soir?

— Très-bien, je vous remercie; et vous?

— A la douce, citoyen premier Consul, à la douce, comme les marchands de cerises. Je viens pour ce que vous savez !

— Ah ! oui ; mais c'est impossible, répondit le Consul en accompagnant ces paroles d'un signe de tête négatif.

— Comment, impossible ! fit à son tour Marguerite en ouvrant de grands yeux. Ah ben ! ah ben !

— Je ne puis accéder à votre requête, reprit le Consul.

— Tiens, tiens, tiens ! fit-elle sur trois tons différents.

— Est-ce que vous trouvez cela étonnant? demanda Bonaparte.

— Mais..., citoyen premier Consul..., je...

— Voyons, parlez, citoyenne cantinière; qu'avez-vous à dire?

— Eh ben ! puisque c'est ainsi, reprit Marguerite avec la plus grande volubilité, j'ai à dire que ce qui est dit est dit, et que si vous n'êtes pas content, mon âne est là, en bas, qui attend... vous savez?»

Cette réponse, ouïe par tous ceux qui étaient présents, ne fut cependant bien comprise que de Napoléon seul, qui partit d'un grand éclat de rire. Dès lors l'hilarité du chef de l'État fut partagée par les généraux qui l'entouraient sans qu'ils sussent pourquoi; mais dès que le Consul eut recouvré sa gravité habituelle, il dit à la vivandière, avec cette inflexion de voix qui n'appartenait qu'à lui :

« Citoyenne cantinière, consolez-vous; votre réclamation est juste. Je me suis fait représenter, hier au soir, les états de service de votre protégé, et j'ai vu qu'il méritait le grade que vous réclamez si généreusement pour lui. Voici sa lettre de nomination au grade de capitaine; portez-la au brave capitaine Coppet, et dites-lui que le premier Consul, en lui confiant le commandement d'une compagnie du 17e léger, espère le voir bientôt sur le champ de bataille.

— Nom d'un petit bonhomme ! s'écria la vivandière en prenant des mains de Bonaparte la précieuse nomination, ce que vous faites là, citoyen premier Consul, est magnifique ! Entre vous et Margue-

rite, c'est désormais à la vie, à la mort! Vive le premier Consul! vive le général en chef Bonaparte! vive le sénat et le consulat! vive la république et toute la boutique!»

Ce fut en faisant entendre ces cris d'une joie insensée que Marguerite sortit de l'hôtel de la préfecture. Elle courut aussitôt chez le lieutenant Coppet, et dans sa fièvre de bonheur elle oublia son âne, qui fut ramené au quartier par l'impassible Triboulard, dont l'humeur grave et posée était ennemie jurée de tous témoignages d'enthousiasme.

«Mon lieutenant, mon brave père Capucine, dit la vivandière en se jetant dans les bras du vieux soldat, vous voilà capitaine! tenez! voici le grimoire du petit caporal.»

Coppet croyait que la pauvre Marguerite était devenue folle: mais il prit le papier qu'elle lui tendait et vit tout de suite qu'elle disait vrai.

La vivandière lui raconta alors sa rencontre de la veille avec le premier Consul, et la manière originale dont elle venait d'enlever la promotion.

« Ma chère Marguerite, dit le vieil officier attendri, tu me rends plus que je ne t'ai donné.

— Comment! je vous rends plus! père Capucine, ce n'est pas vrai! N'est-ce pas à vos soins, à votre amitié que je dois ce que je suis? Que de fois, cher père Capucine, n'avez-vous pas retranché de votre portion de pain pour me nourrir! Dans combien de circonstances ne m'avez-vous pas prémunie contre les dangers que je pouvais courir! Ah! mon bienfaiteur, il me faudrait bien faire des rencontres pareilles pour m'acquitter vis-à-vis de vous!

— Ma bonne Marguerite, dit le nouveau capitaine en serrant avec effusion la vivandière dans ses bras, prie le Ciel de m'accorder encore quelques années d'existence pour que je puisse reconnaître, selon mon cœur, le bienfait de ma sœur d'adoption.

— Dieu vous conservera longtemps, mon capitaine, fit la vivandière; permettez-moi de vous donner ce nom la première. Il y a de

vieux soldats, comme il y a de vieux lions, et quand nous aurons achevé de battre les keserliks, nous nous retirerons ensemble dans quelque maisonnette. Je serai votre bâton de vieillesse, et nous passerons encore des jours heureux. »

PHYSIONOMIE DU CONSEIL D'ÉTAT

PRÉSIDÉ PAR NAPOLÉON.

1802.



ameux par ses victoires, Napoléon, général en chef, premier Consul et Empereur, remplit le monde de son nom; les monuments que sa volonté puissante a semés en France et en Italie éterniseront sa gloire. Qu'on vienne à prononcer le nom de Napoléon, on prononce à l'instant celui des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram; on parle de la Colonne, de la Bourse et du Louvre.

On se rappelle sans cesse le cheval blanc, la redingote grise et le petit chapeau; puis le pont brûlant d'Arcole, le plateau glacé de la Moscowa; puis ces vieilles phalanges de la garde, défilant sur les boulevards pour aller triompher de nouveau aux Invalides, au Panthéon ou à Notre-Dame, et enfin les fêtes pompeuses de l'Empire, l'enthousiasme du peuple, ce cortége de rois encombrant les antichambres de Saint-Cloud et des Tuileries, et embarrassant la marche des serviteurs de la maison impériale. En un mot, tout ce qui frappe les yeux ou caresse l'orgueil militaire de la nation est toujours présent à la mémoire, et au milieu de ce chaos de gloire, c'est à peine si l'on daigne se rappeler le plus beau titre de Napo-

léon, son titre de législateur. Elles ont eu cependant une bien puissante influence en Europe, ces séances du Conseil d'État où s'élaboraient les lois qui régissent aujourd'hui tant de peuples. La France a perdu ses conquêtes, mais le *Code Napoléon* règne encore là où nos armes ont cessé de régner.

Pour bien apprécier l'immense travail exécuté par le Conseil d'État, il faut se reporter à l'époque de sa création, en 1800. Les coutumes des anciens Parlements, le droit commun, le droit public et les décrets de la Convention venaient chaque jour se heurter devant les tribunaux, dont la jurisprudence n'était qu'une continuelle variation. C'est de ce dédale d'ordonnances, de coutumes et de décrets que, sous la présidence de Napoléon, on tira les *cinq Codes*, et qu'il y eut enfin justice égale et à peu près intelligible pour tous.

Parvenu au *consulat à vie*, Napoléon composa le Conseil d'État des hommes les plus capables. Tout le passé fut oublié pour doter l'avenir, et l'on vit successivement siéger à côté les uns des autres les Merlin, les Chaptal, les Gassendi, les Perregaux, les Gantheaume, les Fourcroy, les Gay-Lussac, les Tronchet, etc. Napoléon empereur leur adjoignit les princes de sa famille, les grands dignitaires de l'empire et les ministres. Le Conseil d'État ne se formait en assemblée générale que sur un ordre émané de l'Empereur, qui le présidait alors. En son absence, l'archi-chancelier Cambacérès ou l'archi-trésorier Lebrun remplissait les fonctions de président. Le Conseil d'État réuni se divisait en cinq sections : de législation, de l'intérieur, des finances, de la guerre et de la marine ; venaient ensuite les maîtres des requêtes et enfin les auditeurs de première et de seconde classes. Le traitement annuel de chaque conseiller était fixé à 25,000 francs ; celui des présidents de section à 35,000.

L'Empereur convoquait ordinairement le Conseil d'État deux fois par semaine, les mardis et vendredis, il faisait grouper autour de lui les membres du Tribunat et du Corps législatif qui venaient habi-

tuellement lui faire leur cour, et les interrogeait sur les questions qu'on devait agiter le lendemain. Le soir, il disait en se frottant les mains et d'un air de satisfaction : « Allons, allons, j'ai préparé ma séance pour demain. »

La salle du Conseil d'Etat, aux Tuileries, était une grande pièce latérale à la chapelle. A l'une des extrémités était une porte qui communiquait avec l'intérieur du palais, et par laquelle arrivait toujours l'Empereur. Les conseillers entraient par deux petites portes ouvertes à l'extrémité opposée. Le pourtour de la salle représentait des figures allégoriques : la Justice, le Commerce, l'Industrie, etc. En face du bureau de l'Empereur était le tableau de la bataille d'Austerlitz, comme pour indiquer que le chef de l'Etat portait l'épée et la main de justice d'un bras également ferme. Les conseillers étaient rangés par ordre d'ancienneté, en commençant par la droite. A l'extrémité de la salle siégeaient transversalement, sur des espèces de gradins peu élevés, les maîtres des requêtes, et derrière eux les auditeurs, assis sur des banquettes. En face et devant la grande porte était la place de l'Empereur. Une table couverte d'un simple tapis de velours vert et un fauteuil élevé sur une estrade de quatre marches simulaient le trône impérial. Sur cette estrade, et éloignés seulement de quatre pieds, étaient à sa droite le prince archichancelier, et à sa gauche le prince architrésorier. Devant le bureau, et un peu en avant, M. Locré, rédacteur des procès-verbaux, occupait une petite table posée de plain-pied avec le parquet de la salle.

Les séances étaient ordinairement indiquées pour midi, mais elles ne commençaient jamais avant une heure; elles duraient jusqu'à six, et quelquefois elles se prolongeaient jusqu'à neuf, dix et même onze heures du soir. En ce cas un buffet abondamment chargé de comestibles était dressé dans le petit salon qui servait d'antichambre à la salle des séances, et MM. les conseillers, sur l'invitation même de l'Empereur, prenaient vers les six heures quelques rafraîchissements ; Napoléon leur donnait l'exemple en trempant un biscuit

de Reims dans un demi-verre de madère. Du reste, il était rare qu'à l'issue des séances il ne retînt pas quelques conseillers d'État à dîner avec lui ; il les invitait habituellement à tour de rôle.

Le bruit des tambours qui battaient aux champs sous les arcades des Tuileries annonçait l'arrivée de Napoléon ; la grande porte de la salle s'ouvrait à deux battants ; un huissier du palais annonçait : l'Empereur !... qui arrivait bientôt précédé des deux aides de camp et des deux pages de service ; tout le monde se tenait debout jusqu'au moment où Napoléon, montant lestement à sa place, saluait à droite et à gauche et faisait signe de s'asseoir, en disant : « Allons, messieurs, commençons. » L'archichancelier présentait *le grand ordre du jour*. L'Empereur désignait l'objet dont il voulait s'occuper ; le conseiller qui en était chargé faisait son rapport, et la discussion commençait immédiatement.

Jamais tribune ne fut plus libre que celle du Conseil d'État. Chaque membre avait droit de prendre la parole et d'exprimer franchement son opinion. Il n'était pas d'usage de lire un discours, il fallait improviser. De là résultaient souvent les discussions les plus animées. Sur les derniers temps, pour moins intimider les orateurs, il se contraignait et semblait rester indifférent. Appuyé sur le dos de son fauteuil, dans lequel il se balançait, il mutilait son crayon ou le tapis de la table à coups de canif. D'autres fois il s'amusait à tracer des figures ou des caractères bizarres sur le papier qu'il avait devant lui. Alors la discussion devenait plus vive ; chacun se livrait à sa verve et à ses inspirations. Puis tout à coup Napoléon mettait fin à cette lutte parlementaire en s'écriant : « C'est entendu. » Il faisait ensuite un résumé concis, clair, lumineux, concluait et mettait aux voix. Quand il arrivait qu'on avait voté contre son opinion, il se soumettait à la majorité de la meilleure grâce du monde, en disant : « Allons, je vais tâcher de me persuader que j'ai eu tort. » Après la séance, les jeunes auditeurs se précipitaient sur les papiers griffonnés par l'Empereur et s'en disputaient les morceaux.

A Saint-Cloud, conversant un soir en petit comité et rappelant

quelques-unes des séances qu'il avait présidées et dans lesquelles le Code civil avait été discuté, l'Empereur caractérisait ainsi quelques-uns des principaux orateurs du Conseil d'État, et il ne les flattait pas :

« Cambacérès, disait-il, fait trop l'avocat-général : il parle tantôt pour, tantôt contre.

« Tronchet est un homme qui a de grandes lumières et une tête très-saine pour son âge : c'est dommage qu'il soit un peu sourd.

« Rœderer est trop *mou* : c'est une balle qui n'a aucune élasticité.

« Portalis serait l'orateur le plus éloquent du Conseil s'il savait s'arrêter à point; mais lorsqu'une fois il prend la parole, il est comme ces musiciens qui se font beaucoup prier pour jouer un morceau et qui ensuite ne peuvent plus quitter l'instrument.

« Quant à Siméon, c'est un honnête homme, mais cela ne suffit pas pour faire des lois.

« Thibaudeau ne vaut rien pour ce mode de discussion : il lui faut, comme à de Fontanes, une tribune, un vaste parterre, des applaudissements.

« Français de Nantes sacrifie le meilleur raisonnement au plus mauvais jeu de mots.

« Regnault de Saint-Jean d'Angély larde toutes ses opinions de petits compliments.

« Treilhard se couche toujours trop tard la veille pour n'avoir pas besoin de dormir le lendemain.

« Bigot de Préameneu est constamment de mon avis tout haut, puis tout bas il vote contre moi.

« Réal n'a pas plus de mémoire qu'une carpe. Etc. »

Napoléon, lui, ne cherchait pas à briller par la rondeur de ses périodes, le choix de ses expressions et le soin de son débit : il parlait sans apprêt, sans embarras, sans prétention. Il ne fut jamais inférieur à aucun membre du Conseil, il égala souvent les plus habiles d'entre eux par sa facilité à saisir le nœud des questions,

par la justesse de ses idées et la force de ses raisonnements. Il les surpassa toujours par le tour de ses phrases, l'esprit et la finesse de ses reparties.

Un jour Cambacérès, pour donner plus de poids à son opinion, lui ayant cité celle de Sieyès, Napoléon se contenta de lui répondre par un signe de tête négatif. L'archichancelier ajouta :

« Mais, Sire, Sieyès est un homme très-profond.

— Profond ! profond ! s'écria l'Empereur, c'est creux, très-creux, que vous voulez dire. »

Le conseiller Faure avait dans la voix et dans toute sa personne quelque chose de naïf et de juvénile. Cette naïveté fit un contraste singulier lorsqu'il vint à traiter la fameuse question de l'adultère. Ce fut lui qui établit dans le Code l'article par lequel le mari avait le droit de tuer l'épouse infidèle et son amant.

« Comment ! s'écria Napoléon ; mais c'est au moins un homicide involontaire. Et vous ne l'imputez pas à crime ?

— Certainement non, reprit Faure.

— Soit, puisque vous le jugez ainsi. Mais prenez-y garde, ajouta-t-il en souriant, les femmes diront que de telles lois ont été faites par des hommes bien dépourvus d'éducation et de savoir-vivre. »

Et la séance fut levée.

On disait de Louis XI que son cheval portait le monarque et tout son Conseil. Ce mot, pour l'Empereur, n'eût été vrai qu'à la guerre, Pour tout le reste, jamais il ne prit un parti sans qu'une discussion préalable dans le Conseil d'État eût approfondi la question.

Il arrivait quelquefois que, se rendant au Conseil après une nuit employée au travail, Napoléon cédait malgré lui à la fatigue. Alors, les bras arrondis sur la table et la tête appuyée sur ses mains, il s'endormait. L'archichancelier prenait la présidence du Conseil, et la discussion continuait. A son réveil, Napoléon reprenait la discussion au point où elle était, et, chose étrange, en faisant son résumé, il citait l'opinion des orateurs mêmes qui avaient parlé pendant son sommeil.

D'autres fois, quand au milieu de la gravité des séances un mot plaisant, une brusque repartie échappait à un des membres et excitait le rire de l'assemblée, l'Empereur partageait la gaieté commune.

Le général Gassendi, chargé de la division d'artillerie au ministère de la guerre, appuyant un jour son opinion de raisonnements puisés dans les doctrines des économistes, Napoléon, qui aimait beaucoup ce conseiller d'Etat, mais qui détestait les économistes, l'interrompit, en s'écriant avec une sorte d'impatience :

« Mais, mon cher, qui diable vous a rendu si savant?... Où êtes-vous allé déterrer de tels principes?»

Le général, peu habitué à prendre la parole, ne crut pouvoir mieux faire que de répondre :

« Mais, Sire, c'est auprès de Votre Majesté.

— Allons donc ! reprit l'Empereur avec chaleur, que me dites-vous là ! moi qui ai toujours pensé que s'il existait une monarchie de granit, il suffirait des idées des économistes pour la réduire en poussière ! Allez, allez, mon cher Gassendi, vous vous serez endormi dans votre bureau et vous y aurez rêvé tout cela.»

Gassendi, d'un naturel très-vif, répliqua avec humeur :

« Ah ! pardieu oui ! s'endormir dans les bureaux ! j'en défierais bien une marmotte, grâce au tourment que nous y donne Votre Majesté !

— Eh bien ! à la bonne heure ! s'écria gaiement l'Empereur, j'aime mieux cela : voilà de la franchise !»

Cette boutade excita un rire général auquel Napoléon prit une large part.

L'Empereur, quoi qu'on ait dit, n'aimait pas la flatterie. Tandis qu'on s'occupait d'organiser les provinces illyriennes, acquises depuis peu à la France, on proposa dans le Conseil la suppression des régiments croates. Cette milice, qui avait une organisation particulière, avait été créée pour garantir nos frontières des incursions et des brigandages des Turcs. Elle avait jusqu'alors très-bien rempli sa mission.

« Est-on fou ! s'écria l'Empereur ; a-t-on bien compris l'excellence de cette institution, son utilité, son importance?

— Sire, répondit l'un des conseillers, les Turcs n'oseraient pas aujourd'hui recommencer leurs excès.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Sire, parce que Votre Majesté est devenue leur voisin.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

— Sire..., cela prouve... qu'ils ont trop de respect pour votre auguste personne pour oser se permettre...

— Ah oui!... nous y voilà!... Sire!... Votre Majesté!... Mon auguste personne!... reprit l'Empereur, en cherchant à imiter l'inflexion de voix de l'orateur. Monsieur, allez les porter aux Turcs, vos majestés et vos augustes personnes, vous verrez comme ils recevront tout cela à coups de fusil; vous viendrez m'en dire des nouvelles ! »

Les régiments croates furent conservés.

On a recueilli de Napoléon plusieurs improvisations dont voici quelques fragments.

Un jour, parlant des droits politiques à accorder à des étrangers d'origine française, il dit : « Le plus beau titre sur la terre, c'est d'être né Français. C'est un titre dispensé par le Ciel et qu'il ne devrait être donné à personne sur la terre de pouvoir retirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français d'origine, fût-il à la dixième génération d'étranger, se trouvât encore Français, s'il réclamait ce titre. Je voudrais, s'il se présentait sur l'autre rive du Rhin, disant: « Je suis Français! » que sa voix fût plus forte que la loi; que les barrières s'abaissassent devant lui, et qu'il rentrât triomphant au sein de la mère patrie. Je veux élever la gloire du nom français si haut qu'il devienne l'envie des nations. Je veux un jour, Dieu aidant, qu'un Français, voyageant en Europe, croie se trouver partout chez lui. »

Lors de la discussion sur l'*adoption d'enfants naturels*, l'assemblée ayant décidé en principe l'établissement de l'adoption : « Il

s'agit maintenant, dit Napoléon, de savoir si elle sera permise aux célibataires. » Puis, élevant la voix : « Allons, messieurs, qui demande la parole !... qui veut parler pour les célibataires ?... Voyons, Cambacérès, dites-nous au moins quelque chose ? »

Cette demande faite à l'archichancelier, qui toute sa vie fut, comme on sait, grand partisan du célibat, fit rire tout le monde excepté Cambacérès, qui s'inclina en disant d'un ton un peu piqué .

« Bien obligé de la préférence ! Puisqu'on donne tant de gravité à cette discussion, je vais parler. Chacun ici, messieurs, a sa réputation à défendre.

— C'est juste, dit Napoléon à voix basse. On ne peut donc trop élever l'action de l'adoption, continua-t-il après le discours de Cambacérès ; c'est au législateur comme au pontife à lui donner un caractère sacré. Il faut frapper fortement l'imagination. Le vice de nos législations est de n'avoir rien qui parle à l'imagination. On ne peut gouverner l'homme que par elle ; sans elle l'homme n'est qu'une brute. Ce n'est pas pour cinq sous par jour que je donne à un soldat qu'il va se faire tuer pour défendre sa patrie : c'est la distinction toute chétive que je lui donne, cette distinction du soldat français, qui l'électrise et qui fait qu'il sait succomber quand il le faut. »

Une des improvisations les plus chaleureuses de Napoléon fut celle qu'il prononça au sujet de l'organisation des trois bans de la garde nationale : on va juger jusqu'à quel point il poussait la prévoyance. Ce fut un an avant l'expédition de Russie que ce projet fut présenté au Conseil. Le premier ban, composé de jeunes gens, devait, en cas d'invasion, marcher jusqu'aux frontières ; le second, composé de gens mariés, ne devait pas quitter le département ; le troisième, composé d'individus d'un âge mûr, était spécialement attaché à la défense du chef-lieu. Par cette vaste organisation, plus de deux millions d'hommes se trouvaient armés, classés, enrégimentés : la France était imprenable.

Malouet parla contre ce projet, et déclara que cette mesure, si

elle était adoptée, alarmerait tout le monde; que chacun craindrait que sous prétexte de défense intérieure on ne l'entraînât plus loin.

« Messieurs, s'écria l'Empereur, vous êtes tous pères de famille, jouissant d'une certaine aisance et exerçant des emplois importants; vous devez avoir une certaine popularité et pour ainsi dire une clientèle; vous seriez bien gauches ou bien peu zélés si avec tous ces avantages vous n'exerciez pas une grande influence d'opinion. Or, comment se fait-il que vous tous qui me connaissez si bien me laissiez si peu connu? Et depuis quand, dites-moi, m'avez-vous vu employer la ruse et la fraude dans mon gouvernement? Est-ce que je suis timide? Ai-je l'usage des voies obliques? Si j'ai un défaut, c'est de m'expliquer quelquefois trop vertement, trop laconiquement peut-être. J'ordonne en gros, parce que je me repose ensuite, pour la forme et pour les détails, sur les intermédiaires qui exécutent, et Dieu sait si sur ce point j'ai beaucoup à me louer! Mais passons, je ne veux faire ici la censure de personne. Si donc j'avais besoin d'hommes, je les demanderais hardiment au sénat, qui me les accorderait; et si je ne les obtenais de lui, je m'adresserais moi-même au peuple, et vous le verriez marcher avec moi.

« C'est que le peuple, voyez-vous bien, ne connaît que moi; c'est par moi qu'il jouit sans crainte de ce qu'il a acquis; c'est par moi qu'il voit ses frères, ses fils indistinctement avancés, décorés, enrichis; c'est par moi qu'il voit ses bras utilement employés, ses sueurs accompagnées de quelques jouissances. Il me trouve toujours sans injustice, sans préférence; car il voit, il touche, il comprend tout cela, et rien de plus. Croyez donc qu'il fera toujours ce que nous réglerons pour son bien. Soutenez donc avec moi l'institution des bans de la garde nationale; que par vous chaque citoyen connaisse au besoin le poste qu'il devra occuper; que Cambacérès que voilà, que M. le comte Merlin, qui cause là-bas et ne m'écoute pas, que Frochot, qui s'est encore dispensé de venir à la séance d'aujourd'hui, soient dans le cas de prendre un fusil et de monter la garde devant la porte de leurs hôtels, et alors vous aurez une nation maçonnée à

chaux et à sable, et capable de défier les hommes et les siècles ! »

Ce projet changea vingt fois de rédaction, et, malgré ces paroles de l'Empereur, finit par être mis de côté. S'il eût été adopté, peut-être n'aurions-nous eu à déplorer ni la souillure des alliés, ni les désastres de Waterloo.

En général, lorsque l'Empereur voyait qu'une proposition qu'il avait soumise au Conseil *ne marchait pas bien*, une sorte d'impatience se manifestait dans tous ses mouvements ; il ne pouvait rester tranquille dans son fauteuil, et cherchait par d'innocentes distractions à détourner l'espèce de curiosité et d'attention qui s'attachait à sa personne. En pareil cas, dès qu'il voyait un membre du Conseil fixer ses regards sur lui, il lui faisait un signe en avançant le bras et agitant le pouce et l'index, comme pour lui dire : « Donnez-moi une prise de tabac. » Celui-ci s'empressait de faire passer sa tabatière à l'Empereur, qui, après avoir aspiré une prise, jouait avec la tabatière qu'il faisait pirouetter dans ses mains, ou semait çà et là le tabac qu'elle contenait. Dans sa préoccupation, au lieu de renvoyer ensuite la boîte à son propriétaire, il la mettait dans la poche de son habit. Une, deux, trois et même quatre tabatières disparaissaient de la sorte dans une seule séance, et ce n'était qu'après être sorti du Conseil qu'il s'apercevait de sa distraction. On pense bien que ces tabatières ne tardaient pas à aller retrouver leurs légitimes possesseurs ; souvent même d'agréables métamorphoses s'opéraient en elles au sortir de la poche impériale : tel conseiller qui avait une boîte en racine ou en écaille voyait revenir à la place une très-belle tabatière d'or enrichie de diamants ou du portrait du maître.

Toutefois, quelques-uns de MM. les conseillers, qui tenaient à leurs boîtes parce qu'elles provenaient de cadeaux ou d'héritages de famille, imaginèrent, bien qu'ils ne perdissent jamais au change, de n'apporter avec eux au Conseil d'État que des tabatières de carton verni, de cuir ou de racine de buis, comme on en voit étalées dans les boutiques à vingt-cinq sous. L'Empereur n'en continua pas moins d'empocher les tabatières. Un jour, à la sortie du Con-

seil, où sans doute, comme il le disait, « il avait été repoussé avec perte », il entre d'assez mauvaise humeur chez l'impératrice, veut mettre son mouchoir dans sa poche, et agissant avec trop de précipitation, le laisse tomber. Joséphine le ramasse gaiement et lui dit :

« Dieu ! que tu es maladroit ! laisse-moi faire. » Et voulant à son tour mettre le mouchoir dans la poche de son mari : « Qu'est-ce que tu as donc là ? s'écrie-t-elle avec surprise et en retirant les unes après les autres six tabatières de carton. Est-ce que tu as l'intention de te faire marchand de bric-à-brac ? »

Napoléon ayant donné à sa femme le mot de l'énigme, celle-ci en rit beaucoup, et le soir même six magnifiques tabatières d'or étaient envoyées aux quatre propriétaires des tabatières à vingt-cinq sous.

L'Empereur ayant proposé au Conseil un projet de décret sur la responsabilité des ambassadeurs étrangers, en cas de crime ou délit :

« M'objecterez-vous, dit-il, que les souverains, se trouvant compromis dans la personne de leurs représentants, ne m'enverraient plus d'ambassadeurs ? Eh bien ! où serait le mal ? Ne serait-ce pas en vérité un grand malheur ! Je retirerais les miens, et l'État y gagnerait d'immenses salaires fort onéreux et souvent fort inutiles. Ecoutez ; au plus fort d'une crise célèbre, on vint m'avertir qu'un grand personnage s'était réfugié chez M. de Coblentz, et s'y croyait à l'abri sous les immunités de cet ambassadeur d'Autriche. Je mandai celui-ci sur-le-champ pour m'enquérir de la vérité, en lui déclarant qu'il serait malheureux qu'il en fût ainsi ; car un pareil usage ne serait rien à mes yeux, et que je n'hésiterais pas à faire saisir le coupable et son recéleur privilégié ; vous entendez bien, messieurs, son recéleur privilégié, pour les livrer tous les deux à un tribunal qui les eût certainement condamnés, et j'aurais fait exécuter le jugement ! Oui, messieurs, je l'aurais fait, ajouta Napoléon en élevant la voix et en frappant son bureau du plat de ses deux mains, je vous en donne ma parole d'Empereur... Ah ! ah ! on le savait..., aussi on ne s'y frotta pas ! »

Malgré l'insistance de l'Empereur, ce projet ne fut pas adopté, et

cette fois encore on put juger de la liberté des votes. A l'issue de cette mémorable séance Napoléon invita à dîner ceux des conseillers d'État qui s'étaient montrés le plus opposés à son projet, et entre autres le comte Daru, alors secrétaire-général du ministère de la guerre, qui à toutes les époques de sa vie conserva avec l'Empereur l'indépendance de ses opinions. Avant de se mettre à table, Napoléon attira Daru dans une embrasure de fenêtre et recommença avec lui la discussion qui avait eu lieu quelques heures auparavant. L'Empereur soutenait vivement ses idées; Daru ne cédait rien des siennes; mais le pauvre conseiller, déjà exténué de fatigue et n'ayant plus de voix, ne pouvait articuler que ces trois mots : « Sire, je persiste ! » Au moment du dîner l'Empereur présente son antagoniste à l'Impératrice qui, s'inquiétant de trouver la voix de son mari visiblement altérée, lui en demande la cause :

« Prends-t'en à ce diable d'homme, lui répond gaiement Napoléon ; mais le voilà lui-même réduit au silence, et maintenant il faudra bien qu'il m'écoute sans répliquer. » Et là-dessus Napoléon reprend ses arguments un à un, en ajoutant chaque fois : « Répondez, Daru ; répondez donc, si vous pouvez ! » Celui-ci, poussé à bout, rassemble enfin tout ce qui lui reste de poumons, et branlant de la tête comme pour faire un dernier effort, il s'écrie d'une voix presque inintelligible à force d'enrouement : « Sire, je persiste ! »

L'Empereur en rit aux larmes ; et depuis, dans les différentes discussions qu'ils eurent ensemble au Conseil d'État, Napoléon, se rappelant cette scène, disait au comte Daru lorsque son tour était venu d'exprimer son sentiment :

« Daru, vous savez que vous n'avez qu'un mot à dire : Persistez-vous, oui ou non ? »

Le Conseil d'Etat était aussi la cour de justice des hauts fonctionnaires. Lorsqu'une plainte contre eux était portée à l'Empereur, il nommait trois conseillers pour examiner la conduite de l'accusé ; le rapport fait, il acquittait ou condamnait : c'était toujours de la bonne justice.

M. de Las-Cases parlant un jour à Napoléon, à Sainte-Hélène, des séances du Conseil d'Etat, en obtint pour toute réponse :

« Hélas ! encore quelque temps, et à peine en restera-t-il vestige dans le souvenir ! »

Pour l'honneur de la civilisation, nous aimons à croire que cette fois la voix de l'Empereur n'aura pas été prophétique, et que l'auteur du Code Napoléon ne vivra pas moins longtemps dans l'admiration des hommes que le vainqueur des Pyramides et de la Moskowa.



QUELQUES AIDES DE CAMP DE NAPOLÉON.

1803.

I



Rien n'excita jamais autant l'envie des officiers généraux de Napoléon que l'emploi d'*aide de camp* auprès de sa personne. Il n'est pas jusqu'à cette foule de princes étrangers qui venaient assidûment quêter un de ses regards, une de ses paroles, qui n'eussent ambitionné l'honneur d'être attachés, en cette qualité, à la maison militaire de l'Empereur.

« Messieurs, disait-il à Sainte-Hélène, un jour que la conversation s'était engagée à ce sujet, lorsque j'eus créé la confédération du Rhin, les souverains qui en faisaient partie ne doutèrent plus que je ne fusse prêt à renouveler pour moi l'étiquette et les formes du saint empire romain ; tous, jusqu'aux rois même, se montrèrent empressés de former ma maison, mon cortége, et de devenir, l'un mon grand-panetier, l'autre mon grand-échanson, etc.; mais le plus grand nombre n'aspirait qu'à un emploi, et, le croiriez-vous? c'était celui d'aide de camp ! Alors ces princes avaient envahi les

Tuileries : ceci est à la lettre, ajouta Napoléon en regardant fixement ses auditeurs. Ils encombraient les salons, modestement confondus, perdus, au milieu de vous autres. Il est vrai qu'il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais, et même, chose incroyable !... il n'est pas jusqu'au prince Léopold de Cobourg[1] qui ne m'ait sollicité pour que je le prisse au nombre de mes aides de camp. Je ne sais ce qui s'est opposé à sa nomination ; mais il est fort heureux qu'il n'ait pas réussi; ce titre se fût sans doute opposé au mariage qu'il a fait dernièrement. Et puis, ajouta-t-il en hochant la tête, qu'on vienne nous dire ce qui est heur ou malheur dans la vie des hommes !... »

Il est de fait que l'Empereur avait jeté sur ses aides de camp un tel prestige, il leur avait donné une telle importance en se faisant quelquefois représenter par eux comme ambassadeurs, en les envoyant souvent aux souverains de l'Europe pour traiter de gré à gré avec eux des graves intérêts de la paix ou de la guerre, qu'il était tout naturel que ce grade fût considéré dans l'armée comme le premier de tous. Dans le cours de sa carrière militaire, Napoléon a eu plus de quarante aides de camp, ce qui fit dire malignement à Louis XVIII, un jour qu'il causait avec Rapp, qu'il ne connaissait pas dans l'histoire, ancienne ou moderne, de monarque, de héros, de conquérant qui eût fait une plus prodigieuse *consommation* d'aides de camp que Bonaparte. La remarque était juste ; cependant aucun d'eux n'abandonnait jamais ce poste honorable que pour devenir maréchal de l'Empire, ministre, ambassadeur, ou même roi, à moins qu'il ne fût tué sur le champ de bataille, ce qui arrivait quelquefois.

Un jour qu'un général demandait au comte de Lobau (Mouton) ce qu'il fallait faire pour devenir aide de camp de l'Empereur :

« La chose du monde la plus facile, lui répondit celui-ci ; il faut tâcher de se faire tuer à toutes les occasions et de ne pas réussir. »

Cependant Napoléon disait aussi :

[1] Aujourd'hui roi des Belges.

« Parmi mes aides de camp, j'ai ceux du feu et ceux du salon. »

II

A dater de l'époque où il avait été nommé général de division (16 octobre 1795), quelques jours après le *treize vendémiaire*, jusqu'au 29 juin 1815, qu'il quitta Paris pour se rendre à Rochefort, Napoléon n'eut pas moins de *six* aides de camp ; devenu Empereur, leur nombre ne dépassa jamais celui de *douze*, excepté à l'île d'Elbe, où il n'en eut qu'un seul, le général Drouot. Tant que Napoléon ne fut que général en chef, il ne compta pas d'aide de camp dont le grade fût plus élevé que celui de chef de brigade, c'est-à-dire de colonel. La plupart n'étaient que capitaines ou chefs d'escadron ; mais une fois nommé premier Consul, ses aides de camp, au nombre de *huit*, furent au moins chefs de brigade. Lebrun seul n'était que capitaine en 1802. Sous l'Empire, tous avaient été faits généraux, à l'exception du baron Gueheneuc, qui n'était que colonel en 1811. De même, tous étaient Français d'origine ; il n'y avait que le général Hogendrop qui fût Hollandais. Ils prenaient rang, non par le grade militaire, mais par l'ancienneté de leurs services.

Deux aides de camp étaient habituellement de service auprès de Napoléon : l'un d'eux ne le quittait pas plus que son ombre, on l'appelait l'*aide de camp du jour ;* l'autre, en remplaçant son camarade le lendemain matin, recevait les ordres de ce dernier, qui était alors désigné par la qualification d'*aide de camp sortant*. Celui-ci avait sans cesse un cheval tout sellé et une voiture attelée dans une des remises du palais, pour être à même d'exécuter sur-le-champ les ordres que l'Empereur pouvait avoir à lui donner. Du moment où Napoléon était couché, il devenait plus spécialement chargé de la garde de sa personne. Il se tenait dans la pièce voisine de celle où reposait le maître. On lui dressait un petit lit de camp portatif, qui était lestement enlevé le matin, dès qu'on présumait que l'Empereur était éveillé. On sait qu'il lui arrivait souvent de faire

appeler ses secrétaires et même ses ministres pendant la nuit; dans ce cas, l'aide de camp du jour demandait la voiture, allait chercher à son hôtel la personne désignée, et l'annonçait.

Le lendemain ou le surlendemain de son retour aux Tuileries, après la campagne d'Austerlitz, Napoléon s'était mis au lit de bonne heure : il n'était que minuit. L'aide de camp Lemarrois se disposait à prendre aussi un peu de repos, lorsque l'Empereur l'appelle, et lui dit d'aller chercher M. de Talleyrand. Celui-ci arrive : l'entretien se prolonge assez avant dans la nuit; mais Napoléon, qui tout en causant avait la tête sur l'oreiller, ne tarde pas à s'endormir profondément. Lemarrois, qui ne peut se coucher qu'après le départ du ministre, entend sonner deux heures à l'horloge du palais, et, dans la crainte que M. de Talleyrand ne soit sorti par le cabinet de dégagement, va trouver le premier valet de chambre de l'Empereur, qui seul peut entrer dans sa chambre sans y avoir été appelé, et lui fait part de ses doutes.

« Général, il est encore là, lui répond Constant, j'en ai la certitude.

— Cependant j'ai écouté plusieurs fois à la porte, et je n'ai entendu aucun bruit.

— Si M. de Talleyrand était parti, Sa Majesté n'eût pas manqué de me sonner pour aller allumer sa veilleuse et éteindre les bougies; vous le savez bien, général! »

Lemarrois retourne à son poste. Quatre heures sonnent. Il remonte chez Constant, qui, de même que lui, commence à trouver l'entretien un peu long, et consent à entrer chez l'Empereur. Il entr'ouvre la porte le plus doucement possible, l'aide de camp regarde... La plus profonde obscurité règne dans la pièce : toutes les bougies sont consumées. Napoléon, dont le sommeil était très-léger, s'éveille et demande d'une voix forte :

« Qui va là?... Qu'est-ce?... »

Son valet de chambre lui répond que, pensant que le prince de

Bénévent était sorti, il venait souffler les bougies ; en même temps il se hâte d'apporter de la lumière.

« Il est parbleu bien temps ! s'écrie Napoléon après avoir soulevé la tête pour regarder le cartel fixé au pied de son lit. A propos, ajouta-t-il en se mettant sur son séant, et Talleyrand, où donc est-il?... Talleyrand ! Talleyrand ! appela-t-il en voyant le ministre étendre les bras sur le canapé où il s'était couché. Comment ! je crois, Dieu *lui* pardonne, qu'il s'est endormi devant moi!... Hé! hé, levez-vous donc, monsieur le paresseux ! »

En effet, dès qu'il avait vu l'Empereur se laisser gagner par le sommeil, le ministre, n'osant sortir de l'appartement dans la crainte de le réveiller, parce que Napoléon n'aurait pas manqué de le rappeler, avait jeté les yeux autour de lui et avisé un canapé assez commode ; il s'y était étendu et n'avait pas tardé à s'endormir lui-même.

« Pardon, Sire, fit M. de Talleyrand en bâillant malgré lui, c'était pour ne pas réveiller Votre Majesté, qui, je lui en donne ma parole, a dormi mieux que moi.

— Allons, allons, reprit Napoléon en riant, approchez-vous du feu, et causons un peu, puisque vous êtes encore là. »

Pendant ce temps, Constant avait allumé d'autres bougies et s'était retiré. Lemarrois attendit encore pendant une demi-heure la fin du tête-à-tête : enfin M. de Talleyrand sortit.

« A mon tour de dormir », dit alors l'aide de camp, qui tombait de sommeil.

Mais à peine avait-il dégrafé le collet de son uniforme, qu'un valet de pied vint enlever le lit de camp du général.

En campagne, l'aide de camp de service couchait sur un tapis ou sur la peau d'ours dont Napoléon s'enveloppait dans sa voiture de voyage, ou enfin sur une botte de paille, qu'il était souvent forcé de partager avec le premier valet de chambre de l'Empereur, dont ils n'étaient séparés que par une toile qui servait de cloison. Quant à Napoléon, il reposait habituellement sur son petit lit de fer (à

moins qu'il ne couchât sur le champ de bataille, parce qu'alors lui et ses aides de camp s'arrangeaient comme ils pouvaient); mais dans le premier cas, à peine ceux-ci commençaient-ils à s'endormir, que l'Empereur appelait :

« Constant!... Oh hé! monsieur Constant!

— Sire..., répondait aussitôt celui-ci en se mettant sur pieds.

— Qui est de service? »

C'était de l'aide de camp du jour qu'il voulait parler.

« Sire, c'est le général *un tel*.

— Dites-lui de venir. »

Si l'aide de camp était là, il entrait immédiatement, car sa toilette n'était pas longue à faire, attendu qu'il ne se déshabillait jamais; sinon, Constant allait le chercher et l'amenait.

« Vous allez vous rendre auprès de *tel* corps, commandé par *tel* maréchal, lui disait-il; il doit être à présent à *tel* endroit. Je ne veux pas que vous preniez par *tel* ou *tel* chemin. Vous lui enjoindrez d'envoyer *tel* régiment dans *telle* position; après quoi vous pousserez en avant pour vous assurer de celle de l'ennemi, et vous reviendrez m'en rendre compte. Surtout, ajoutait-il dans ces sortes de recommandations, prenez garde de vous faire *pincer*. Je vous attends. »

L'aide de camp montait à cheval, exécutait ces ordres à la lettre et revenait, non sans qu'on eût tiré sur lui quelques coups de fusil, qui, par bonheur et grâce à l'obscurité de la nuit, ne l'atteignaient que rarement. Puis, lorsqu'il avait rendu compte de sa mission et qu'il avait vu Napoléon faire mine de se rendormir, il allait lui-même se jeter sur sa paillasse, accablé de sommeil et de fatigue: mais un quart d'heure après :

« Constant!... criait de nouveau l'Empereur.

— Sire! répondait celui-ci en s'éveillant en sursaut.

— *Un tel* (l'aide de camp) est-il là?

— Oui, Sire.

— Dites-lui qu'il vienne. »

Celui-ci se présentait comme la première fois.

« Allez chercher le prince de Neufchâtel. »

Le major-général, dont la tente était toujours dressée à quelques pas de celle de l'Empereur, se jetait à bas du lit, s'habillait à la hâte, et arrivait avec empressement. Souvent ce dérangement avait lieu plusieurs fois dans la même nuit; mais, vers le matin, Napoléon s'endormait presque toujours, et ses officiers ne tardaient pas à faire de même, à moins que ce ne fût la veille ou le lendemain d'une bataille, parce que ces jours-là le sommeil était prohibé au quartier-général.

Au palais, la nuit, toutes dépêches arrivant pour l'Empereur étaient remises à l'aide de camp du jour. Qui que ce fût ne pouvait entrer dans la pièce où reposait Napoléon, ou même dans celle où se tenait l'aide de camp, qui la tenait fermée en dedans au moyen d'un verrou. Il allait recevoir la personne. Si elle devait parler elle-même à Napoléon, tout en la conduisant, il devait fermer le verrou sur elle pour que nul ne pût la suivre; puis il frappait à la porte de l'Empereur et entrait.

Soit au quartier-général, soit au bivouac, en supposant que l'Empereur dormît, il allait l'éveiller sur-le-champ en lui touchant légèrement sur l'épaule et en lui disant bien bas à l'oreille :

« Sire !... Sire !...

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il?... demandait Napoléon en ouvrant les yeux. Ah! c'est vous, *un tel*. Eh bien?

L'aide de camp faisait son rapport, et, s'il en était besoin, l'Empereur se levait aussitôt, sortait de sa tente, demandait l'heure qu'il était, et montait à cheval.

III

Napoléon aimait ses aides de camp comme un père aime ses enfants; aussi tous se seraient-ils fait tuer volontiers pour lui prouver leur reconnaissance : l'Empereur le savait. Rapp, entre autres, fut

peut-être celui de tous pour lequel ce sentiment se manifesta avec le plus d'abandon : il lui pardonnait quelquefois des excès de franchise qui eussent valu à tout autre une disgrâce complète.

« Que voulez-vous! disait-il, c'est un frondeur, une mauvaise tête; mais il a bon cœur, et je crois qu'il m'aime bien. »

Entre autres exemples, nous ne rappellerons que le suivant : Quelques jours après la bataille de Wagram, l'Empereur jouait un soir au vingt-et-un avec ses aides de camp. Il aimait beaucoup ce jeu; il s'amusait à tricher et riait de ses supercheries; il avait devant lui une grande quantité d'or qu'il étalait avec complaisance sur la table.

« N'est-ce pas, Rapp, dit-il en lui montrant ce monceau de pièces de vingt francs, que les Allemands aiment bien ces petits napoléons-là?

— Oui, Sire, bien plus que le grand! »

A cette réplique, l'Empereur regarda ses aides de camp d'une façon singulière, et dit après un silence :

« Voilà, j'espère, ce qu'on peut appeler de la franchise germanique! »

Dans les parades et les mouvements militaires, les aides de camp de l'Empereur devaient marcher devant lui à dix pas; mais Napoléon, au contraire, les devançait toujours, et alors ils se trouvaient confondus avec le reste du nombreux état-major dont il était entouré. Au palais, l'aide de camp du jour, ainsi que le major-général de la garde, recevaient le soir de la bouche de l'Empereur les mots d'ordre et de ralliement, qu'ils devaient ensuite, pour le service de nuit, transmettre aux différents chefs de poste.

Lorsque l'Empereur accordait quelques faveurs ou lorsqu'il voulait faire un cadeau, c'était ordinairement l'aide de camp de service qui servait de messager; or, on sait que Napoléon possédait à un haut degré le don exquis de savoir offrir; on sait aussi que le maréchal Brune était un de ces hommes à probité rigoureuse qui n'admettent pas la moindre transaction avec la délicatesse : aussi était-il pauvre, pauvre du moins comme un maréchal de l'Empire pouvait l'être,

c'est-à-dire qu'il n'avait pour toute fortune que les traitements attachés à sa dignité. Un jour, il reçoit de grand matin la visite du comte Caffarelli, qui vient sans façon lui proposer une partie de chasse, que le maréchal, mauvais chasseur s'il en fut, accepte, bien plutôt comme but de promenade et pour *causer des affaires*, que dans l'intention de faire le moindre mal aux lièvres et aux lapins. Cependant, au moment de monter en voiture, il fait cette objection au comte Caffarelli :

« Je vous croyais de service auprès de l'Empereur?

— C'est vrai, je suis même *de jour* en ce moment.

— Alors, comment songez-vous à vous absenter?

— L'Empereur m'y a *autorisé*, répond celui-ci avec une intention que le maréchal ne devine pas.

— En ce cas, il faut en profiter, réplique Brune en souriant, ce sera toujours autant de pris sur l'ennemi. »

Ils partent, et bientôt ils arrivent dans un délicieux château situé à quelques lieues de la capitale. Après quelques rafraîchissements pris à la hâte et deux heures de promenade dans les environs avec le fusil en bandoulière, ils rentrent. Un déjeuner est servi avec luxe et profusion. Après le café, on visite les appartements : tous sont disposés et meublés avec soin et magnificence. Au moment de remonter en voiture, le comte Caffarelli dit à son compagnon de chasse :

« Mais, monsieur le maréchal, puisque vous semblez si bien vous plaire ici, pourquoi n'y resteriez-vous pas?

— Mon cher général, je ne puis m'établir ainsi votre pensionnaire.

— Comment! mon pensionnaire!... Vous n'êtes pas chez moi.

— Chez qui donc suis-je? demande alors le maréchal.

— Vous êtes chez vous.

— C'est très-aimable de votre part, mon cher général, ajoute-t-il en souriant; mais, je vous le répète, je ne saurais abuser à ce point de votre hospitalité.

— J'ai l'honneur de vous répéter aussi, monsieur le maréchal,

que vous êtes chez vous. Cette propriété vous appartient, elle vous est donnée par l'Empereur, qui m'a chargé ce matin de vous y installer aujourd'hui, puis ensuite de lui rapporter l'acte que voici, revêtu de votre signature : or, vous savez aussi bien que moi qu'il faut obéir à l'Empereur. »

Chaque fois que Napoléon sortait en voiture, l'aide de camp du jour, qui l'accompagnait à cheval, se tenait à la portière de droite, de manière à être prêt à recevoir ses ordres. Lorsqu'il y avait deux voitures commandées, il se plaçait dans la seconde avec un chambellan ou un écuyer.

En campagne, les aides de camp faisaient le service de chambellans, ce qui ne les empêcha jamais d'augmenter sur le champ de bataille la part de gloire qu'ils surent tous acquérir au prix de leur sang. Aussi l'histoire ne manquera-t-elle pas un jour d'illustrer le nom des aides de camp de Napoléon, parmi lesquels il faut citer en première ligne ceux de Junot, Muiron, Elliot, Eugène Beauharnais, Marmont, Louis Bonaparte, Guibert, Murat, Lavalette, Julien Sulkowski, Croisier, Caffarelli, Lacuée, Bertrand, de Narbonne, Labédoyère, Reille, Corbineau, Mouton, Bernard, Duroc, Savary, Lauriston, de Flahaut, Rapp, etc., etc. Dans ce nombre, *deux* sont devenus rois : Louis Bonaparte et Murat; *un* vice-roi : Eugène de Beauharnais; *trois* maréchaux : Marmont, Lauriston et Mouton; *deux* grands-maréchaux du palais : Duroc et Bertrand ; *deux* autres ambassadeurs · Junot et de Narbonne; *un* seul devint ministre, ce fut Savary.

IV

Au siége de Toulon, un commandant d'artillerie qui se trouvait à la *batterie des sans-culottes* demande à l'officier du poste un soldat qui eût tout à la fois de l'audace et de l'intelligence.

« *La Tempête!* appelle aussitôt le lieutenant. »

Un sergent de grenadiers se présente; le commandant fixe sur lui cet œil qui semble déjà connaître les hommes.

« Tu vas quitter ton habit, lui dit-il, pour aller *là-bas* porter cet ordre. »

En même temps il lui indique un des points les plus éloignés de la côte et lui explique ce qu'il veut de lui ; mais pendant ce temps le jeune sergent était devenu rouge comme une grenade ; ses yeux étincelaient.

« Citoyen commandant, je ne suis pas un espion, répondit-il froidement; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre. »

Il allait se retirer, lorsque le commandant le retint en lui disant d'un ton sévère :

« Comment! tu refuses d'obéir!... Sais-tu bien à quoi tu t'exposes?

— Je suis prêt à obéir ; mais je n'irai où vous voulez m'envoyer qu'avec mon uniforme, ou... je n'irai pas. C'est encore trop d'honneur pour ces Anglais que de leur faire voir cet habit-là ! ajouta-t-il en frappant de la main le galon cousu de sa manche. »

Le commandant sourit et le regarda fixement.

« Mais ils te tueront ! reprit-il.

— Que vous importe? vous ne me connaissez pas assez pour que ma perte vous fasse de la peine?... Quant à moi..., cela m'est égal. Alors, citoyen commandant, je vais partir comme je suis là, n'est-ce pas? ajouta-t-il en l'interrogeant du regard.

— Oui, et j'espère te voir revenir de même. »

Le jeune sergent mit la main dans sa giberne, passa l'ongle de son pouce sur la pierre de son fusil :

« Bien! fit-il, j'ai des dragées ; si les habits rouges veulent me parler, je leur répondrai : la conversation ne languira pas. »

Puis, son arme sur l'épaule, il partit gaiement en chantant le refrain de la *Carmagnole*.

« Comment s'appelle ce grenadier? demanda le commandant au chef du poste.

— Andoche Junot, autrement dit *la Tempête*.

— Je me souviendrai de lui, répliqua le commandant en inscri-

vant ces noms sur ses tablettes. Celui-là fera son chemin, ajouta-t-il à voix basse.»

C'était un jugement de grand poids, car on a deviné déjà que ce commandant d'artillerie n'était autre que Napoléon.

Junot était né en 1771, à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), et, pour le dire en passant, sa famille lui avait donné pour nom patronymique celui de tous les saints du calendrier le plus difficile peut-être à accoupler à une rime. Aussi, au temps de sa haute faveur, le duc d'Abrantès dut-il faire le désespoir des poëtes qui essayèrent de chanter les puissances impériales.

V

Lorsqu'en 1792 un cri de guerre retentit dans toute la France, la passion des armes fit oublier en un instant à Junot la vie oisive et toute confortable qu'il menait chez son père. Il entra dans ce fameux bataillon des *volontaires de la Côte-d'Or*, si renommé par la quantité de héros et de grands officiers de l'Empire qui sortirent de ses rangs. Après la reddition de Longwy, ce bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre aux Anglais. Junot était alors sergent de grenadiers; ce grade lui avait été décerné sur le champ de bataille même par ses camarades, qui déjà l'avaient surnommé *la Tempête*, à cause de son bouillant courage : il n'avait encore que vingt-deux ans.

Peu de jours après sa première entrevue avec Napoléon, ce dernier, se trouvant à la même batterie, demande quelqu'un qui ait une belle écriture. Junot, désigné par ses camarades, sort des rangs et se présente. Le commandant d'artillerie le reconnaît pour le sergent qui a déjà fixé son attention.

«Eh mais..., c'est Andoche! s'écrie-t-il en souriant; j'en suis bien aise.»

Puis il lui désigne du bout du doigt une place sur l'épaulement même de la batterie, en lui disant :

« Mets-toi là, afin d'écrire la lettre que je vais te dicter. »

A peine Junot l'a-t-il achevée qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

« Merci! fit-il en souriant; je n'avais pas de sable pour sécher l'encre : en voilà! »

A cette repartie, Napoléon arrêta son regard sur le sergent... Il était demeuré calme, et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida de la fortune de Junot. Il demeura près du commandant d'artillerie. La ville prise et Napoléon nommé général de brigade, le jeune sous-officier ne lui demanda d'autre récompense pour sa belle conduite pendant le siége que d'être son aide de camp, préférant un grade inférieur à celui qu'il aurait sans doute obtenu en rentrant à son corps; mais pour cela il lui eût fallu quitter Napoléon : Junot ne le pouvait déjà plus. Bientôt il s'attacha à son général avec un dévouement qui tenait du culte; l'aide de camp avait une âme de feu et le plus noble cœur; et, sans savoir encore la mesure du géant qui était devant lui, il avait cependant jugé qu'il obéissait à un grand homme.

A Toulon et dans ses relations avec les commissaires de la Convention, Napoléon s'était particulièrement lié avec Robespierre jeune, dont le frère disposait à la Convention des faveurs du gouvernement; aussi la réaction thermidorienne ne respecta-t-elle pas le vainqueur des Anglais, et le général Bonaparte fut-il arrêté à Nice comme *robespierriste*. Cependant cette fois les passions cédèrent à l'intérêt du pays, et la mise en liberté du chef de l'artillerie ne tarda pas à être ordonnée. La prise d'Oneille et le combat del Cairo signalèrent son retour au milieu de ses compagnons d'armes. Sur ces entrefaites, le représentant Aubry, ancien capitaine d'artillerie, fut placé à la tête des affaires militaires. Napoléon lui avait trop laissé pressentir sa supériorité pour ne pas exciter la jalousie du représentant : celui-ci le rappela de l'armée d'Italie, et lui offrit le commandement d'une brigade d'infanterie, afin de faire tomber une réputation qui l'offusquait. Rayé injustement du tableau des offi-



L'Explosion

ciers généraux de l'artillerie, Napoléon quitta Nice pour venir plaider lui-même sa cause à Paris. En passant par Châtillon-sur-Seine, il s'arrêta vingt-quatre heures chez le père du capitaine Marmont, qu'il connaissait depuis longtemps. Laissons-le raconter lui-même la réception qui lui fut faite, ainsi que les motifs qui l'engagèrent à prendre le jeune Marmont pour aide de camp.

« Le château de cet ancien militaire, dit-il, se trouvait sur ma « route : je m'y arrêtai. Commençant déjà à avoir une certaine ré- « putation, je fus magnifiquement traité par ce brave homme, qui « cependant était un avare, mais qui avait à cœur de bien accueillir « l'hôte qui avait eu mille bontés pour son fils. Il le fit à la façon « fastueuse des avares, c'est-à-dire qu'il jeta tout par les fenêtres. « On était au mois de juin, il fit faire dans toutes les chambres de « son château des feux à étouffer. En le quittant, j'emmenai le fils « avec moi. Je l'avais apprécié à l'armée d'Italie, et je continuai « d'avoir pour lui les sentiments d'un père. N'ayant pu entrer dans « le corps royal de l'artillerie avant la Révolution, Marmont avait « dû s'attacher à un bataillon provincial. Neveu d'un de mes cama- « rades de Brienne, avec lequel je m'étais retrouvé au régiment de « La Fère, celui-ci me le recommanda en partant pour l'émigra- « tion ; cette circonstance m'avait mis dans le cas de lui tenir lieu « de tuteur. J'en fis mon aide de camp, et plus tard je fis sa for- « tune. Son père était un ancien chevalier de Saint-Louis, proprié- « taire de forges magnifiques en Bourgogne, et jouissait d'une for- « tune considérable. »

Junot et Marmont furent donc les deux premiers aides de camp du général Bonaparte, et devinrent nécessairement les privilégiés de son état-major naissant.

VI

En arrivant à Paris, Napoléon avait trouvé la France épouvantée du passé, mais plus épouvantée encore de l'avenir incertain qui

était devant elle. Le pays sortait de l'état de crise dans lequel le gouvernement révolutionnaire l'avait tenu pendant trois ans. Malgré les éclatants services qu'il avait rendus au siége de Toulon, le jeune général avait éprouvé d'affreuses injustices. A cette époque il avait eu à supporter toutes les souffrances à la fois. Sans état, sans fortune, sans ressources, l'âme froissée par la pauvreté de sa famille qu'il avait laissée à Marseille, malade du chagrin dont le génie ne préserve par les grands hommes à vingt-cinq ans, l'imagination sans cesse en travail, il se consumait en plans vides, et chaque soir en s'endormant il formait cent projets dont l'Orient était toujours le théâtre.

« Il serait étrange, disait-il en souriant, qu'un pauvre Corse devînt roi de Jérusalem ! »

Si le nom de la Chine était prononcé devant lui :

« C'est dans ce lieu, interrompait-il, qu'on attaquerait efficacement la puissance des Anglais ! »

Les désastres de l'armée d'Italie seuls pouvaient l'arracher à ses rêveries. Ses amis les plus intimes, parmi lesquels étaient Bourienne, Talma, Patrault, son ancien professeur de Brienne, Junot et Marmont, ses fidèles aides de camp, parvenaient-ils à l'entraîner au spectacle, la gaieté de ces jeunes gens, rieurs et insouciants, ne faisait qu'épaissir les nuages de son front : il s'éloignait d'eux pour aller se confiner au fond d'une loge déserte, d'où probablement il suivait à son aise le seul spectacle qui l'intéressât, celui de ses créations.

Enfin, un jour, il prend sur lui d'adresser au Comité de salut public un projet pour la restauration de l'état militaire dans l'empire turc, qu'il se charge d'accomplir, lui, avec quelques officiers qu'il désigne. Il prouve l'utilité dont cet établissement doit être à la Porte Ottomane et à la nation française : on ne lui répond même pas... Cependant, si un commis eût mis au bas cette note : *accordé*, ce mot eût changé peut-être la face de l'Europe.

Les journées de Napoléon continuaient donc de s'écouler dans

ces déceptions douloureuses, lorsqu'un grand événement vint tout à coup le jeter sur la scène du monde. On était au 12 vendémiaire : les sections de Paris avaient couru aux armes pour marcher sur la Convention. Instruits de leurs périls, les députés, assemblés à onze heures du soir, délibéraient sur les moyens de sauver la Révolution compromise ; les commissaires, rejetant sur le général Menou toutes les fautes commises, le décrètent d'accusation ; mais ce n'était pas tout que de discuter, il fallait agir. On cherche un général qui ne craigne pas de tout oser : on propose Barras, d'autres noms sont mis en avant, celui de Bonaparte est prononcé par ceux des représentants qui se souviennent de Toulon, et va frapper, dans une tribune, l'oreille d'un jeune homme pâle, maigre, mal vêtu, qui écoute attentivement les débats qui s'agitent devant lui. C'est Napoléon !

Ce même soir, il était allé à Feydeau, où il avait entendu raconter le conflit qui avait eu lieu dans la rue Vivienne entre des troupes de la Convention et la garde nationale. Il avait abandonné le spectacle pour suivre les mouvements infructueux de Menou ; puis, dans un but de curiosité inquiète, il s'était rendu à la Convention pour voir ce qui s'y passait. Depuis un quart d'heure qu'il avait entendu retentir son nom dans la salle, la tête appuyée dans ses mains, il était resté immobile au milieu de l'agitation de ceux qui l'entouraient ; tout à coup il se lève, descend de la tribune publique, court au Comité, qui vient de décider que Barras aura le commandement en chef de la force armée... Celui-ci l'aperçoit, l'appelle, et le choisit aussitôt pour second. Il était une heure du matin.

On sait le rôle que Barras fit jouer à Napoléon dans cette journée mémorable ; on sait quelles en furent les conséquences :

« N'oubliez pas, — disait le lendemain Fréron à la tribune na« tionale, — que le général Bonaparte n'a eu qu'un moment pour « faire les dispositions savantes dont vous avez vu les effets ! »

Quelques instants après, Barras vint appeler formellement l'at-

tention de ses collègues sur les services de son lieutenant, et fit rendre un décret qui le confirmait dans l'emploi de *commandant en second* de l'armée de l'intérieur. De l'Assemblée nationale, le nom de Bonaparte passa dans les journaux, et sortit ainsi de l'obscurité qui l'avait enveloppé.

Le 15 vendémiaire, Napoléon fut promu au grade de général de division, et dix jours après nommé définitivement *général en chef de l'armée de l'intérieur.*

Cette faveur insigne qui éclatait tout à coup sur un homme nouveau, et le contraste de sa jeunesse avec la haute position qu'il venait d'atteindre, devaient nécessairement fixer l'attention sur lui : il était à peine âgé de vingt-six ans. Sa taille était petite et grêle, sa figure creuse ; de longs cheveux sans poudre lui tombaient de chaque côté du front et se rattachaient en queue derrière sa tête. L'uniforme de général de brigade dont il était encore vêtu se ressentait de la fatigue des bivouacs. Les broderies du grade s'y trouvaient représentées, dans toute leur simplicité républicaine, par un petit galon de soie qu'on appelait alors *système;* en un mot, son extérieur n'avait rien d'imposant, si ce n'était la fierté de son regard. En le voyant, on se demandait qui il était, d'où il venait, par quels services antérieurs il s'était recommandé. Personne ne pouvait répondre, excepté ses aides de camp et les représentants du peuple qui avaient été à Toulon.

Quand le nouveau général de l'armée de l'intérieur prit possession de l'état-major de Paris, alors situé rue des Capucines, il amena avec lui Junot et Marmont. Peu de jours après, le jeune Lemarrois, élève de l'école de Mars, que Letourneur de la Manche lui recommanda chaudement, vint prendre rang parmi ses aides de camp, dont il avait dû augmenter le nombre, ainsi que son jeune frère Louis Bonaparte, sous-lieutenant de dragons, « avec lequel, disait Napoléon, il avait partagé son pain et sa solde quand il n'était que lieutenant d'artillerie. » Un peu plus tard il s'attacha Murat; la sixième place d'aide de camp était réservée à Muiron.

« Le citoyen Muiron, — écrivit-il à ce sujet au Directoire, — a « servi depuis les premiers jours de la Révolution dans le corps de l'ar- « tillerie. Il s'est spécialement distingué au siége de Toulon, où il « a été blessé en entrant un des premiers, par une embrasure, dans « la célèbre redoute anglaise. Le 13 vendémiaire, il a commandé « une des batteries d'artillerie qui défendaient la Convention. Il m'a « été très-utile dans cette journée : je veux en faire mon sixième « aide de camp, et je demande pour lui le brevet de capitaine. »

Cet instinct infaillible de Napoléon, qui lui faisait juger au premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer d'un homme, lui avait fait jeter les yeux sur Murat pour en faire un de ses aides de camp dans cette journée. Il avait déjà deviné tout ce qu'il pouvait attendre d'un jeune homme ambitieux dont l'ardent courage ne demandait que des périls.

VII

Aussitôt après le *treize vendémiaire*, Napoléon avait reçu de la Convention l'ordre de désarmer les sections de Paris. Il s'était fait livrer toutes les armes qui se trouvaient au pouvoir des citoyens. A cette occasion, Mme de Beauharnais, qui tenait à conserver l'épée de son mari, saisie pour la seconde fois, résolut d'envoyer son fils Eugène à l'état-major général pour y réclamer cette épée. Ce fut alors que Napoléon vit Eugène de Beauharnais pour la première fois. On sait quels furent les détails et les suites de cette entrevue.

Après son mariage avec Joséphine, Napoléon traita Eugène comme un fils. Il le plaça dans son état-major, parmi ses aides de camp, dont il remplit les fonctions, notamment pendant la campagne d'Italie, quoique Eugène n'ait jamais été ni reconnu ni breveté comme tel par le comité de la guerre, et qu'il n'eût encore aucun grade dans l'armée.

En sa qualité de général en chef de l'armée de l'intérieur, Napoléon, devenu populaire, était chargé du maintien de l'ordre public,

et forcé souvent de parcourir les halles et les faubourgs pour étouffer les émeutes que la disette et la misère du temps faisaient surgir chaque jour. Il ne sortait jamais de l'hôtel de l'état-major, qu'il habitait avec ses aides de camp, sans que chacun s'étonnât de le voir accompagné d'officiers si jeunes, bien qu'il n'eût lui-même que vingt-six ans. Mais son frère Louis n'en avait que vingt-sept, Murat vingt-huit, Junot vingt-quatre, Muiron vingt, Marmont dix-neuf, Lemarrois dix-sept, et Eugène n'en avait pas quinze. Dès que ce petit cortége se mettait en route, disons-nous, il était aussitôt suivi par des ouvriers qui, n'ayant rien à faire, l'accompagnaient par désœuvrement, et précédé d'une foule de véritables gamins de Paris, dont la place Vendôme était alors le rendez-vous ordinaire, les uns avec un casque de papier sur la tête, les autres avec un sabre de bois au côté. Tous marchaient ainsi en agitant dans leurs doigts ces débris de poterie brisée que les enfants appellent vulgairement des *cascarinettes*, et imitaient avec leur voix les *rrrlan-plan-plan* des tambours. Napoléon souriait à leurs jeux et ne disait rien; seulement il avait le soin d'écarter, avec le bout de sa cravache, ceux des plus enthousiastes qui s'approchaient trop près de lui, dans la crainte que son cheval ne vînt à les fouler aux pieds. Mais ses aides de camp, qui n'étaient guère plus âgés que la plupart de ceux qui formaient cette escorte rieuse et bruyante, n'avaient ni la même modération ni la même patience; ils eussent volontiers pourchassé cette marmaille en se servant du plat de leur sabre, si leur général ne leur eût expressément défendu ce mode de répression.

VIII

En partant de Paris, au mois de mars 1796, pour se rendre à Nice, quartier-général de l'armée d'Italie, Bonaparte emmena, outre son frère Louis et Eugène de Beauharnais, six aides de camp : Junot, Marmont, Lemarrois, Murat, Muiron et Duroc. Ce dernier avait

quelque chose de moins brillant que ses camarades, mais il avait peut-être plus d'instruction et de solidité dans l'esprit. Officier d'artillerie avant la Révolution, Duroc avait émigré; mais il était rentré en France presque aussitôt. Bonaparte avait été à même d'apprécier ses nombreuses qualités au siége de Toulon, et depuis ce moment il s'était sincèrement attaché à lui. Duroc se montra toujours reconnaissant : nul doute que, s'il eût survécu aux événements, sa fidélité n'eût noblement supporté les délicates épreuves de 1814 et de 1815.

A peine entré en campagne, Bonaparte prit deux aides de camp de plus : Elliot, neveu du général Clarke, et Sulkowski. Ce dernier était d'une bravoure chevaleresque ; il était plein de savoir et parlait admirablement toutes les langues de l'Europe. A peine adolescent, il avait combattu pour la liberté de son pays ; blessé au siége de Varsovie et forcé de fuir, il s'était réfugié en France. Envoyé à Constantinople auprès de notre ambassadeur, Descorches, en qualité d'interprète, il fut ensuite chargé par le Comité de salut public d'une mission secrète dans l'Inde. Il avait déjà dépassé Alep, quand les Anglais l'ayant dépisté le firent attaquer et piller par les Arabes, afin de s'emparer des instructions dont il était porteur. Échappé de leurs mains, il revint à Paris où il obtint facilement des lettres de service pour l'armée d'Italie. Il servait devant Mantoue, lorsqu'un de ses rapports tomba par hasard sous les yeux du général en chef : le lendemain Sulkowski était son huitième aide de camp.

Muiron est peut-être de tous ses aides de camp celui que Napoléon affectionnait le plus, sans même excepter Junot, Duroc et Rapp. On a beaucoup parlé de l'espèce d'opposition que firent ceux-ci sous l'Empire, des remontrances de Junot, des brusqueries de Rapp et des sévères conseils de Duroc ; mais ces petites dissidences d'opinion entre l'Empereur et ses aides de camp, si elles ont existé, n'ont jamais été poussées jusqu'à la désobéissance. Sa supériorité était si reconnue, si bien admise, qu'on exécutait ses ordres aveuglément, et à aucune époque Napoléon n'eût permis qu'on raisonnât l'obéis-

sance. Il lui arrivait parfois d'être familier avec ses aides de camp; il leur adressait quelquefois aussi des paroles d'encouragement, dont la rareté augmentait le prix; souvent même il leur demandait avis; mais dans aucun cas, sa volonté une fois exprimée, il n'eût toléré la moindre objection. Il estimait les gens en raison de leur mérite, de leur valeur, de leur activité partout, et surtout de leur dévouement.

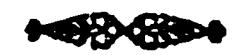
Cependant, le jeune général poursuivait le cours de ses succès en Italie par les combats de Vico, la bataille de Mondovi, la prise de Cherasco, d'Alba et le combats de Fombio, où le général Laharpe, *grenadier par la taille et par le cœur*, selon l'expression de Bonaparte, fut tué par ses propres soldats, qui tirèrent sur son escorte dans l'obscurité. Cette mort fut un deuil pour l'armée. Enfin la bataille de Lodi ouvrit les portes de Milan au vainqueur, qui y fit son entrée triomphale après avoir adressé à ses troupes cette fameuse proclamation que l'on regarde comme la plus remarquable de ses allocutions militaires, et qui commençait ainsi : « Soldats! vous « vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin!... « Vous avez culbuté tout ce qui s'opposait à votre marche, etc. »

De Milan, Bonaparte envoya son aide de camp Murat porter au Directoire les vingt et un drapeaux qui avaient été pris aux Autrichiens dans cette courte et brillante campagne. Personne n'était plus propre que Joachim à donner à cette solennité presque théâtrale tout l'éclat convenable. Murat fut accueilli avec enthousiasme par le Directoire, qui le nomma aussitôt général de brigade. Cet aide de camp n'était pas seulement chargé de cette mission d'apparat; le général en chef lui avait remis pour sa femme une lettre pressante où il l'engageait à venir le rejoindre en Italie; mais Joséphine, alors gravement indisposée, ne voulut pas s'exposer aux dangers d'une longue route, et Murat dut retourner seul à Milan. C'est Junot qui devait un peu plus tard accompagner Mme Bonaparte dans ce voyage.

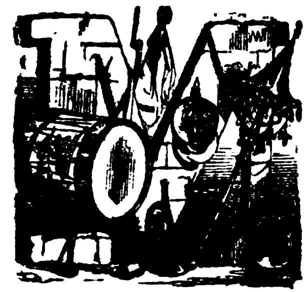
MURAT ET TATAREAU,

OU

LA QUEUE COUPÉE.



I



urat n'avait pas toujours la prudence d'un officier-général, il oubliait souvent qu'il était à la tête de la cavalerie pour la commander et non pour combattre en personne comme un simple soldat. Monté sur d'excellents chevaux arabes, il se laissait emporter par son bouillant courage et s'éloignait souvent du gros de l'armée pour attaquer les Turcs. Parfois même il poussait la témérité jusqu'à s'élancer seul au milieu d'un groupe d'Arabes ou de mamelucks qui l'eussent infailliblement accablé si ses cavaliers ne se fussent hâtés d'accourir à son secours. Aussi s'était-il acquis en Egypte une réputation égale à celle qu'il avait en Italie; on assure même que le fameux Mourad-Bey, général en chef de l'armée ottomane, était flatté de la conformité qui existait entre son nom et celui de l'intrépide général français, dont il ne parlait jamais qu'avec admiration.

Au mois d'août 1798, après la bataille des Pyramides et l'occupation du Caire, Bonaparte lui ordonna de s'avancer avec une partie de la cavalerie légère dans la direction de Belbeis, où s'était retiré Ibrahim avec ses mamelucks. Aussitôt Murat prit le commandement d'un escadron des guides, du 3e régiment de dragons, et d'une compagnie de hussards pour lui servir d'éclaireurs, puis il s'avança dans la plaine de Boulaq.

Sa petite troupe venait de tourner un bouquet de palmiers, lors-

qu'à la hauteur d'El-Khanka elle aperçut au loin comme une nuée mouvante.

« Ce sont les mamelucks! » dit Murat aux officiers qui l'accompagnaient; et, s'adressant aux soldats en portant machinalement la main à la poignée de son sabre, il s'écria : « Garde à vous! »

En effet, c'était un corps de cavalerie fort de trois mille hommes qui allait rejoindre l'armée d'Ibrahim. Ces mamelucks étaient commandés par le vizir Aybou-Bey, surnommé *Abou-Seff* (le père du sabre). Murat n'avait avec lui que six cents chevaux.

« Enfants! dit-il à ses soldats, c'est aujourd'hui qu'il faut mourir, car nous ne pouvons espérer de nous défendre longtemps contre un si grand nombre; mais au moins tâchons d'en tuer le plus que nous pourrons.... » Et changeant d'inflexion de voix : « Attention! s'écria-t-il encore, serrez vos rangs! Vive la République!

— Vive la République! mort aux casaquins brodés! » hurlèrent les guides et les dragons en exécutant avec leurs sabres un moulinet au-dessus de leurs têtes.

Les Turcs, de leur côté, n'avaient pas tardé à reconnaître combien étaient peu nombreux les braves qui semblaient vouloir gêner leur marche, et, prenant l'initiative et faisant volte-face, ces trois mille mamelucks entourèrent bientôt les six cents cavaliers de Joachim. Celui-ci, confiant dans sa fortune et dans cette impétueuse valeur qui enfantait tant de prodiges, s'écria dans son enthousiasme et en brandissant son sabre :

« Enfants! ces gens-là veulent décidément nous barrer le passage! Ils sont las de fuir, ne nous lassons pas de les vaincre. En avant!... »

Électrisée par ses paroles, la petite troupe chargea avec furie cette masse, qui d'abord tournoyait autour d'elle comme les vagues de la mer autour d'un rocher isolé, l'attaqua à son tour en se ruant sur elle, et alors commença un terrible combat. C'était un spectacle horrible et magnifique tout à la fois, que de voir cette poignée de Français fondre, tête baissée, sur une armée de cavaliers dont

l'adresse et le courage étaient proverbiales en Orient. Les étendards échevelés des Turcs se heurtaient dans la mêlée au vieux coq gaulois dont les drapeaux républicains étaient surmontés; les turbans étaient épars sur le sable avec les colbacks et les casques français; les lames recourbées des damas se brisaient sur les sabres plats de notre cavalerie, et les timbales de Constantinople devenaient la proie de dragons normands montés sur des chevaux limousins. Ces contrastes singuliers, ces bizarreries faisaient naître dans les âmes les moins poétiques de nos soldats des idées sanglantes et sublimes qui tournaient toujours au profit de la gloire et de la liberté.

Emporté par son humeur chevaleresque, Murat, dès la première charge, s'était précipité comme un lion au plus épais de la bataille. Cependant son incomparable adresse, son sang-froid, son indomptable valeur, ne diminuaient pas assez vite, au gré de ses désirs, le nombre de ses ennemis. Ceux des mamelucks qui l'avaient déjà vu combattre osaient à peine se mesurer avec un homme que, dans leurs fictions superstitieuses, ils comparaient à El-Mohdhy (l'ange exterminateur), car Murat donnait la mort autour de lui sans pouvoir la recevoir. Tout à coup, au plus fort de l'action, une voix lui crie :

« Mon général, prenez garde à vous ! »

Joachim se retourne et voit Aybou-Bey dont le damas voltige au-dessus de sa tête. En moins de temps qu'il n'en faut pour écrire ceci, il prend la bride de son cheval entre ses dents, se penche sur l'arçon de sa selle, et faisant passer de sa main gauche dans la main droite le pistolet qu'il a tiré de ses fontes, il envoie le *père du sabre* tomber dans les bras des siens, atteint d'une balle au milieu du front.

A cette vue, un vieux cheik, dont la barbe grise et les cicatrices qui sillonnent son visage attestent l'expérience et la bravoure, veut rompre le prestige qui semble entourer le général français : il rassemble ses cavaliers les plus aguerris, et profitant d'un instant où Murat se trouve isolé de ses dragons, il fond sur lui en poussant

trois fois le cri de *Allah!*... Joachim, surpris, mais non effrayé, tue d'un seul coup de revers le cheik, qui déjà avait saisi son cheval par la bride. Aussitôt vingt sabres s'agitent autour de lui : il allait infailliblement succomber sous le nombre, lorsqu'un dragon, ou plutôt un démon, le même qui vient de lui jeter l'avertissement auquel il doit déjà la vie, s'élance en s'écriant d'une voix de Stentor :

« Nom d'une pyramide, *Joquin!*... Voilà Tatareau!... »

Alors tout change de face : ce dragon, doué d'une force et d'une agilité sans pareilles, frappe d'estoc et de taille : à droite, il abat un poignet; à gauche, il fend une tête; il tue ou culbute tout ce qui se présente devant lui, et parvient ainsi à dégager son général, qui achève de mettre les Turcs en déroute; et après trois quarts d'heure de carnage, tous s'enfuient dans le désert.

Les Français firent un magnifique butin, parce que Aybou-Bey avait emmené ses trésors et ses femmes. Les dragons dressèrent sur le champ de bataille même les tentes ottomanes qu'ils avaient prises, et Joachim s'installa sous le riche pavillon du vizir qu'il avait tué de sa main.

Cependant Bonaparte, présumant que Murat pourrait bien être attaqué par des forces supérieures aux siennes, avait envoyé sur ses pas son aide de camp Lavalette avec une brigade et deux pièces de canon ; mais quand celui-ci arriva à El-Khanka, tout était fini, et Joachim, en souriant, lui dit seulement :

« Ma foi! mon cher, tu arrives à propos pour nous aider à garder nos prisonniers. »

Une magnifique soirée d'Egypte termina cette belle journée. Le soleil s'ensevelit majestueusement dans des nuages de pourpre; des milliers d'étoiles scintillèrent à l'occident. On peut juger si les dragons fêtèrent cette victoire! Le suave tabac d'Aybou-Bey passa des bourses de soie tissues d'or et de perles, où il était soigneusement conservé, dans les *blagues* de peau graisseuse des soldats, qui, après avoir brisé les flacons d'essence de rose qu'ils avaient trouvés

dans les bagages des Turcs, s'en étaient frottés de la tête aux pieds pour se parfumer.

Quant aux femmes du vizir, Murat, aussitôt leur arrivée, les avait fait parquer toutes ensemble sous une seule tente hermétiquement close, et pour plus de sûreté avait ordonné qu'un double cordon de sentinelles régnât à l'entour, afin d'empêcher les soldats d'en approcher.

Joachim, sans même se donner le temps de prendre le repos qu'une si chaude rencontre lui avait rendu nécessaire, voulut voir le dragon qui avait été son libérateur, afin de lui témoigner sa reconnaissance. Un de ses aides de camp alla à sa recherche et pénétra, non sans peine, au milieu d'un groupe de soldats assis à la manière des Orientaux sur un riche tapis de Perse. Ils étaient en train de dévorer l'angélique confite et les pâtes de fleurs d'oranger trouvées dans les caisses de bois de cèdre qu'ils avaient défoncées. De temps en temps ils assaisonnaient ces délicieuses conserves d'un peu d'eau-de-vie de pommes de terre, le seul liquide qu'on leur eût distribué avant leur départ, et ils buvaient cette détestable liqueur dans des coupes de porcelaine du Japon, en criant à tue tête :

« Vive la République ! »

Malgré la présence d'un officier d'état-major, aucun soldat ne bougea.

« Qui de vous, demanda l'aide de camp en élevant la voix, a dégagé ce matin notre général du groupe de mamelucks qui l'avait entouré ? »

Personne ne répondit.

« Je demande, répéta-t-il d'un ton d'humeur, le dragon qui...

— Eh bien ! c'est moi, nom d'une pyramide ! interrompit alors un dragon assis comme ses camarades et fumant tranquillement du tabac de France dans une superbe tchibouque de cristal à tuyau d'ambre incrusté de turquoises ; est-ce qu'il y a du mal à cela ? ajouta-t-il en levant la tête pour chasser une bouffée de fumée noire et épaisse.

— Ah! c'est toi?... alors viens avec moi à la tente du général? il veut te parler.»

Le dragon se leva lentement, après avoir repoussé d'un coup de sa botte la tchibouque posée près de lui, et suivit l'aide de camp en enfonçant son casque sur l'oreille droite.

Ce soldat était un petit homme fort et trapu, auquel il eût été difficile d'assigner un âge précis, tant les longues tresses qui pendaient sur chacune de ses joues et ses moustaches noires, frisées en tire-bouchon, lui donnaient, à la première vue, un air singulier et rébarbatif. Cependant, en l'examinant bien, on eût pu voir que sa physionomie était des plus expressives; ses grands yeux bleus avaient les regards d'un enfant, et lorsque sa bouche s'entr'ouvrait elle laissait apercevoir deux rangées de dents qui eussent été enviées d'une danseuse de l'Opéra. Quoiqu'il fût de petite taille, il était admirablement proportionné, mais il avait dans la tenue et dans le geste quelque chose d'embarrassé et d'indécis qu'on aurait pris volontiers pour de la gaucherie; ce n'était pourtant que de la défiance de lui-même et de la timidité respectueuse, bien qu'il eût le courage d'un lion. En marchant, il exhalait une odeur d'essence de rose qui eût infailliblement asphyxié ceux qui se seraient trouvés avec lui dans un lieu fermé; mais Murat ne fit aucune attention à tout cela, et dès qu'il vit le dragon entrer dans sa tente, il courut à lui, le prit dans ses bras et l'embrassa à deux reprises avec une effusion qui fut largement partagée. Puis, lorsque cette émotion réciproque se fut un peu calmée :

«Oui, mon vieux, lui dit Murat, tu m'as tiré deux fois de main d'un bien mauvais pas. Je te dois la vie, je ne l'oublierai pas.»

Et lui serrant une main qu'il avait prise dans la sienne, il ajouta :

« Tu es brave!

— Je suis dragon, mon général, répondit le soldat en portant la main à son casque.

— De quel pays es-tu?... Comment t'appelle-t-on?

— Tatareau nom d'une pyramide!... Mais vous me connaissez

bien, mon général, ajouta-t-il d'un ton presque fâché, nous sommes *pays*. Je suis né natif de la Frontonnière-Gourdon, département du Lot, vrai pays de noces!... »

Et il poussa un gros soupir.

« Comment! reprit Joachim avec vivacité, est-ce que tu serais le fils de Tatareau, le maître d'école de la place aux Mûriers, celui à qui j'ai caché si souvent sa férule autrefois?

— Non, mon général, mais je suis son neveu : mon père, Séverin Tatareau, le cordonnier, avait sa maison à l'extrémité de la place de l'Église, à droite..., vous savez bien?...

— Parbleu! si je me le rappelle, dit Murat en faisant un mouvement. C'est là où nous jouions aux quilles au lieu d'aller à l'école.»

Tatareau porta la main à son casque en disant :

— Tout juste, mon général.

— Eh bien! continua Joachim, que ces souvenirs avaient peu à peu ému, et, tendant de nouveau les bras au dragon, ne suis-je donc plus ton ancien camarade *Joquin*, comme tu m'appelais alors?... Mais embrasse-moi donc encore! »

Le général et le soldat se jetèrent une seconde fois dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés ; alors Murat commença à l'accabler de questions :

« Et ton bonhomme de père?... lui demanda-t-il, et ta mère, qui nous faisait de si bonnes grillades de beurre d'oie?... et ta sœur?... Ah! ta sœur! Elle était bien gentille avec son petit berret de velours et ses longs cheveux noirs nattés, de même que les tiens.

— Mon père est mort, répondit tristement Tatareau. Et ma mère est bien vieille. Quant à ma sœur Joséphine, elle n'a pas quitté ma mère, qui a eu bien du chagrin de ce que je me suis engagé : elle habite toujours à droite de l'église, sur la place...

— Où, se hâta d'interrompre Murat, lorsqu'il s'élevait quelque querelle entre toi et les enfants de Mme La Barthe, qui étaient traîtres et méchants comme des Piémontais, je venais à ton secours. Je n'étais pas toujours le plus faible, n'est-ce pas?

— Oh! soigneusement!... fit le dragon en essuyant une larme tombée sur sa moustache ; mais ils étaient toujours les plus *rageurs*. Tenez, mon général, c'était tout comme aujourd'hui, que je me suis écrié : Courage, *Joquin!*... Voilà Tatareau, nom d'une pyramide! Et à mon tour je vous ai défendu ; je n'ai fait ni plus ni moins que ce que vous avez fait autrefois pour moi. Quand je vous ai vu *embarlificoté* dans la chose, je me suis dit : Voilà *Joquin* (excusez de l'habitude, mon général), voilà *Joquin* qui va encore la *gober* tout seul au milieu des *moricauds!* Et ça n'aurait pas manqué si je n'avais piqué un peu raide Janneton Courte-Oreille, huup! huup!... à toi *za* moi *mamouchis*, et voilà, nom d'une pyramide! Vous savez le reste, mon général : ce n'est qu'un rendu pour un prêté.

— Oui, je sais le reste, fit Murat avec attendrissement; mais je dois t'adresser quelques reproches : comment! tu es dragon du 3e, et quand ce régiment est sous mes ordres, tu ne tentes aucune démarche pour te faire reconnaître de ton ancien camarade et demander de l'avancement!... Tatareau, c'est mal; si ta mère et ta sœur savaient cela, elles ne seraient pas contentes.

— Excusez, mon général; mais, voyez-vous, je sais ce que je vaux. Je mords bien à la pointe et à la riposte; mais je n'ai jamais pu mordre à la théorie. Allez donc demander de l'avancement, à moins d'être une de ces poires molles de savants qui apprennent par cœur les *hérogliffes peintes* sur les pyramides; nom d'une pyramide!... Le général en chef ne le permettrait pas, il ne connaît que la consigne qui lui est donnée par la République une et indivisible.

— Bah! fit Murat en relevant la tête avec fierté, j'ai été soldat comme toi : pourquoi ne deviendrais-tu pas général comme moi?

— Pourquoi! pourquoi! Encore une fois, mon général, c'est parce que je ne me sens aucune disposition. Toute mon ambition se borne aux galons de maréchal-des-logis, qu'on me donnera peut-être un de ces jours si je ne suis pas *couic* (en prononçant ces mots, le dragon se frappa sur le cou avec le revers de la main), car je tape dur, et Janneton Courte-Oreille file ferme; cependant, mon

colonel m'a dit qu'à la première promotion de sous-officiers au choix, je pourrais bien attraper les pattes d'écrevisse.

— Eh bien! moi, dès aujourd'hui je te fais maréchal-des-logis. Le général en chef confirmera ta nomination, je te le promets, lorsque je lui aurai rendu compte de la bravoure que tu as montrée ce matin ; et puis, plus tard, lorsque tu seras officier, je te prendrai avec moi, tu me parleras de ton oncle, du pays, de ta sœur... Ce doit être maintenant une belle et grande fille que Joséphine?

— Grande et superbe, mon général, une véritable cathédrale de femme! reprit le dragon en se redressant avec suffisance; c'est tout mon portrait. Ah! si vous la voyiez, elle vous ferait un drôle d'effet avec sa robe cerise. Sa taille tiendrait dans le fourreau de votre sabre, et puis elle possède des yeux si ruisselants et des petites mains si blanches! ses cheveux sont si noirs, qu'il n'y a pas de sabretache de hussard qui puisse leur être comparée. Depuis que le juge de paix de Gourdon en est devenu amoureux, il rend la justice en zigzag. C'est une si bonne fille que Joséphine! Elle m'a promis de ne pas se marier pour ne pas quitter notre vieille bonne mère; et moi, je lui ai juré de ne jamais prendre d'épouse : je resterai vierge et martyr, nom d'une pyramide! »

Joachim ne put s'empêcher de sourire.

« Diable! fit-il, tu veux donc devenir un dragon de vertu?

— Un dragon de vertu? répéta le soldat avec étonnement; ma foi! mon général, connais pas!... J'ai vu tous les dragons de l'armée, mais je n'ai jamais entendu parler de ceux de ce régiment-là. N'importe, continua-t-il d'un air réfléchi, la seule place qui me conviendrait serait celle d'aide de camp auprès de vous; mais je suis trop *buzon* pour la remplir. Je resterai dragon ; avec cet uniforme-là on entre partout; le casque est estimable à porter : puis on n'a aucune responsabilité intérieure.

— Bien mon vieux! tu penses et tu agis en pur dragon. Plus je te regarde, plus je trouve que tu fais un joli soldat. Mais qui diable aussi aurait jamais pu te reconnaître après dix ans, avec ces énormes

tresses, ces formidables moustaches et cette queue qui, par parenthèse, n'est pas d'ordonnance : elle est nouée trop bas.

— Ma queue? fit Tatareau avec un frémissement d'orgueil. Ma queue, mon général, n'a rien à se reprocher, elle m'a sauvé la vie; car ce matin, quand j'ai commencé à jouer du bancal, un de ces satanés farceurs, qui avait une demi-lune en or sur son bonnet de mousseline, m'a salué d'un coup de sa polissonne de serpette qui ne m'aurait pas glissé sur la nuque si ma queue ne se fût trouvée à point nommé bras dessus bras dessous avec celle de mon casque, qui n'est pas flambante. Sans elle, votre serviteur, les anciens, *Joquin* (excusez la vieille habitude, mon général) et Tatareau eussent été achever leurs évolutions dans le royaume des taupes, nom d'une pyramide! Ma queue peut se vanter avec honneur d'avoir rendu aujourd'hui un fameux service au général en chef et à la République une et indivisible : cela fait que je ne me la raccourcirais pas plus que la prunelle de mes yeux.

— Garde ta queue telle qu'elle est, mon brave, répondit Murat au dragon, qui s'était un peu animé à la seule pensée qu'on voulût lui en faire diminuer l'ampleur; ce n'est certes pas moi, qui ne trouve rien de plus beau qu'une chevelure d'homme, qui voudrais te priver de la tienne; mais tiens, accepte cette babiole, reprit-il d'un ton ému après avoir tiré de son gousset une magnifique montre qui lui avait été donnée deux ans auparavant par le duc de Modène. A la première occasion, lorsque nous serons de retour en France, tu l'enverras à ta mère en lui disant que c'est un souvenir de moi. Et puis, toutes les fois que nous ne serons pas trop éloignés l'un de l'autre, viens voir ton *pays*, ton ancien camarade d'école, ton général. Je veux que tu sois capitaine avant la fin de la campagne; songes-y et conduis-toi de façon à mériter ce beau grade. Maintenant, retourne à ton escadron, car il est tard, et il faut que j'envoie mon rapport au général en chef avant de me coucher. Adieu, Tatareau, adieu, mon vieux.

— Mon général, dit encore le dragon d'un ton grave, je ne vous

promets pas de venir vous voir souvent à votre tente ou à votre logement quelconque, mais à coup sûr nous nous rencontrerons plus d'une fois sur le champ de bataille, et Tatareau n'y perdra jamais de vue son ancien ami Joquin, son respectable général », ajouta-t-il en portant la main à son casque.

Murat lui tendit une de ses mains, que le dragon pressa avec énergie, puis il s'éloigna en faisant de grands mouvements de bras et en grommelant entre ses dents :

« Mais qu'ils y reviennent donc, ces brigands de *mamouchis!* Je voudrais revoir ces satanés casaquins brodés! Qu'on m'apporte six mamelucks, nom d'une pyramide! »

II

Au mois de mai de l'année 1803, une petite caisse de trois pieds et demi de long, sur huit pouces de large, soigneusement recouverte de toile cirée, ficelée et cachetée au timbre du ministère de la guerre, arriva à Lyon à l'adresse du nommé Tatareau, maréchal-des-logis du 3ᵉ dragons. Ce sous-officier était à l'hôpital militaire par suite d'un coup de fleuret démoucheté qu'il avait reçu au-dessous du sein droit, à la suite d'une querelle avec un maître perruquier du régiment de ligne en garnison à Lyon. Cette caisse renfermait un sabre dont la poignée, la monture et les anneaux étaient en argent; autour du fourreau bronzé était roulé un parchemin sur lequel on avait écrit :

LIBERTÉ—ÉGALITÉ.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

BREVET D'HONNEUR POUR LE CITOYEN TATAREAU.

« Bonaparte, premier Consul de la République française, d'après
« le compte qui lui a été rendu de la conduite distinguée et de la
« bravoure éclatante du citoyen Séverin Tatareau, né le 25 mai
« 1769 (vieux style), à la Frontonnière-Gourdon (Lot), à l'affaire

« d'El-Khanka (Egypte), et notamment au combat de Bassano et « au passage de la Brenta (Italie), lui décerne, à titre de récom« pense nationale, un sabre d'honneur.

« Le citoyen Tatareau jouira des prérogatives attachées à ladite « récompense par l'arrêté du 4 nivôse an VIII.

« Donné à Paris, le 4 pluviôse an XI de la République française.

« Le ministre de la guerre, Alex. BERTHIER.
« Le secrétaire d'État, Hugues MARET.
« Le premier Consul, BONAPARTE. »

Le dragon garda le brevet et envoya le sabre à sa mère, en lui recommandant de le suspendre dans sa chambre au-dessous de la montre de Murat, qu'il lui avait portée une année auparavant.

III

Déjà quelques chauves novateurs du grand état-major-général de l'armée avaient fait entendre à l'Empereur, après son couronnement, que rien n'était plus disparate à l'œil que les tresses et les queues de la cavalerie légère, tandis que l'infanterie et même une partie de la cavalerie de la garde avaient la tête rase. Napoléon, qui d'ordinaire ne faisait pas grande attention aux observations presque toujours puériles de ces messieurs, finit cependant, soit lassitude de leur entendre toujours répéter la même chose, soit conviction, par être de leur avis.

Quelques mois après, il passait à Milan la revue des légions étrangères au service de la France, réunies alors dans cette capitale de la Lombardie. C'était au commencement de juin 1805, quelque temps après avoir présenté au Corps législatif de son nouveau royaume Eugène de Beauharnais, son fils d'adoption, son élève sur les champs de bataille, et l'avoir proclamé vice-roi d'Italie. Il avait plu tout le temps qu'avait duré cette parade, où pendant six heures vingt mille hommes avaient admirablement manœuvré sous ses

yeux. En rentrant au palais, il changea de costume, car la pluie n'avait pas plus épargné ses habits que ceux de ses soldats ; puis, avant le dîner, il se rendit chez l'impératrice Joséphine, qu'il trouva à sa toilette ; il s'assit dans une bergère, et, l'esprit encore préoccupé de la revue, il dit tout à coup :

« Je ne veux plus de ces chapeaux : de quelque manière qu'ils soient posés sur la tête, il y a toujours une corne qui fait gouttière ; c'est aussi disgracieux que nuisible à la santé. »

Joséphine avait justement reçu la veille une caisse de Paris expédiée par la célèbre mademoiselle Despeaux. En véritable femme qu'elle était, elle s'imagina que Napoléon faisait allusion à ses chapeaux, que les nobles Milanaises trouvaient *deliciozi*, et elle lui répondit d'un ton un peu piqué :

« Comme je sais qu'ils me vont très-bien, je ne veux pas les changer. D'ailleurs, tu n'y entends rien. »

Napoléon, de même que ceux qui sont profondément absorbés par une idée, ne s'aperçut pas d'abord du malentendu. Il ne crut pas que sa femme pût parler d'autres chapeaux que de ceux de ses troupes, et la regardant fixement, il lui répondit avec un grand sérieux :

« Je voudrais bien te voir, par un temps pareil, affublée d'un de ces tricornes, dont une partie tombe sur le nez, tandis que l'autre est collée au dos. »

Joséphine, devinant alors le quiproquo, se mit à rire et l'expliqua à son mari, qui en rit avec elle ; mais les tricornes préoccupaient toujours l'esprit de l'Empereur, et il ajouta après que cet accès de gaieté fut calmé :

« Je m'en rapporte à toi, qui as du goût, n'est-ce pas chose ridicule que de voir, un jour de pluie ou de grande chaleur, un soldat avec le collet de son habit couvert d'une pâte blanchâtre, ses cheveux mal contenus dans un ruban équivoque, le front et les joues ruisselantes d'une eau laiteuse, et tout cela recouvert d'un feutre étriqué, mal retappé, qui ne préserve le visage ni du vent ni du soleil ? C'est en Italie et en Egypte qu'il fallait les voir : je souffrais pour eux.

— Que faire à cela? reprit Joséphine en rassemblant coquettement sur son front les boucles de cheveux qu'elle abandonnait ensuite à Duplan, son coiffeur. N'est-ce pas la mode?

— La mode! la mode! s'écria Napoléon avec un sourire moqueur. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma chère amie, mais de la tenue et surtout de la santé du soldat. Rien n'est plus facile à tenir propre que des cheveux coupés ras; rien n'est plus avantageux qu'un shako ou un bonnet de grenadier, même pour la cavalerie; mais ce qui m'embarrasse le plus, ce n'est pas de faire adopter au reste de l'armée une coiffure uniforme, c'est de faire abattre toutes les queues inutiles...

— Comment! s'écria à son tour Joséphine avec étonnement; tu veux faire tondre tes soldats?

— Oui, ma chère amie, comme des moutons.

— Tu feras couper à la légion napolitaine que commande ton beau-frère ces belles tresses qui vont si bien à leur visage?

— C'est justement par eux qu'on commencera.

— A leur place, je n'y consentirais jamais, reprit Joséphine avec indifférence.

— Je voudrais bien voir cela! s'écria Napoléon en se levant avec vivacité. Je voudrais bien voir que des étrangers que j'ai pris à ma solde, des soldats que je traite presque aussi bien que ma garde, s'avisassent de faire la moindre réflexion! Ne suffit-il pas que je le veuille?... Est-ce que mes grenadiers ont soufflé mot lorsque j'ai exigé qu'ils coupassent leurs cheveux? »

Et Napoléon, passant avec vivacité la main sur sa tête, ajouta :

« Est-ce que je porte une queue, moi?... Est-ce que j'ai des tresses? N'ai-je pas les cheveux coupés ras, comme eux?

— Aussi, repartit Joséphine malignement, ne t'appellent-ils plus autrement que le *petit tondu* : c'est gentil. »

Napoléon sourit malgré lui.

« Eh bien! raison de plus, reprit-il, un soldat doit suivre en tout l'exemple de son chef. Je sais bien que quelques sous-lieutenants

godelureaux, quelques Adonis de l'état-major ne se montreront pas très-satisfaits; mais ceux qui ne seront pas contents... »

Sans achever sa phrase, Napoléon se croisa les bras sur la poitrine et commença à se promener en diagonale dans l'appartement, en hochant de temps en temps la tête d'un air menaçant. Après un moment de silence que Joséphine se garda bien d'interrompre, il reprit :

« D'ailleurs, j'en parlerai à Murat avant mon départ; je commencerai par exiger de lui le sacrifice de cette chevelure à la Louis XIV qui n'est que ridicule avec nos habitudes et notre costume militaire. C'est aux chefs de l'armée à montrer l'exemple de l'obéissance; je ne veux ni tresses, ni queues, ni poudre, ni pommade. Grâce à Dieu, nous ne sommes plus au temps où les soldats portaient le catogan et les maréchaux de France des perruques. »

Ayant dit, l'Empereur prit ses gants et son chapeau et sortit de l'appartement sans ajouter un mot de plus.

IV

Après la revue, et malgré le mauvais temps, il y avait à Milan une espèce de fête militaire. Le soir, en sa qualité de gouverneur de la ville, Murat vint au palais pour prendre, comme à l'ordinaire, les ordres de l'Empereur.

« Sire, lui dit-il, oserais-je demander à Votre Majesté si elle a été contente du défilé de la cavalerie et surtout de la légion napolitaine que j'ai l'honneur de commander?

— Très-content, mon cher; mais, ajouta Napoléon en arrêtant avec intention ses regards sur la chevelure longue et bouclée de son beau-frère, fais-moi rogner toutes ces perruques, je serai encore plus satisfait. »

Murat, préjugeant que l'Empereur n'était pas aussi content qu'il voulait bien le dire, et sachant mieux que personne qu'il n'y avait

rien à répondre, s'inclina et se perdit dans la foule des officiers-généraux qui encombraient la grande galerie du palais. Avec son tact ordinaire, il avait compris que le règne des queues allait passer sans retour, et que Napoléon venait de rayer à tout jamais de l'empire de la mode celle illustrée par les hussards de Berchini et la garde constitutionnelle du malheureux Louis XVI, dans laquelle il avait lui-même servi jadis.

A l'extrémité de la galerie il rencontra le maréchal Bessières, dont la queue formidable était devenue populaire dans l'armée.

« Eh bien! mon cher, lui dit-il en l'abordant d'un ton à la fois triste et goguenard, tu as entendu tout à l'heure les paroles de l'Empereur. Plus de queues! Accepte d'avance mes compliments de condoléance bien sincères sur la chute prochaine de la tienne.

— Mon cher, répondit froidement le jeune maréchal, la racine des queues semblables à la mienne va jusqu'au cœur, et l'Empereur, avec toute sa puissance, ne pourrait venir à bout de la faire tomber. Je souhaite, ajouta Bessières en appuyant sur ces mots, que nos vieux camarades d'Italie et d'Égypte soient moins récalcitrants que moi sur ce chapitre-là. »

On voit que Bessières connaissait bien l'espèce d'idolâtrie et la tendresse enfantine des vieux soldats pour leur queue. Au reste, cet attachement que les militaires d'alors montraient pour leur chevelure n'était pas chose nouvelle. Tacite, dans son *Histoire des Germains,* et Jules-César dans ses *Commentaires,* nous apprennent que les Germains et les Gaulois, leurs frères, estimaient surtout dans leur parure guerrière de *longs cheveux* et des *moustaches fournies*, et que nul de ces guerriers n'eût survécu à la honte de se voir couper les uns ou raser les autres.

Mais Napoléon avait entrevu tout le bien qui devait résulter d'une telle mesure : il en parla encore le lendemain à Murat, qui intérieurement était de l'avis de Bessières, mais qui n'osa pas ou ne voulut pas manifester un sentiment contraire à celui du maître. L'Empereur lui dit fort laconiquement à cette occasion :

« Ma vieille garde seule portera la queue; encore ne devra-t-elle pas avoir plus de deux pouces : telle est l'ordonnance.»

La plupart des officiers-généraux adoptèrent avec enthousiasme le projet de Napoléon et firent afficher dans les quartiers et dans les casernes un ordre du jour dans lequel, après avoir fait ressortir les avantages qu'il y avait à porter les cheveux courts, il était dit que les soldats qui voudraient couper leurs queues et leurs tresses feraient une chose utile pour eux-mêmes et agréable à leur colonel; mais le nom de l'Empereur ne figura en aucune manière dans cette pièce. Le jour même de cette publication, les perruquiers de Milan abattirent plus de deux mille queues; mais dans la soirée il y eut plus de vingt duels, et cela parce qu'un soldat qui buvait dans un cabaret avec un de ses camarades qui s'était fait tondre le matin, l'avait appelé *caniche*. Le camarade lui avait répondu :

« J'aime encore mieux ressembler à un caniche qu'à une vilaine tête à perruque comme toi.»

Des mots on était passé aux menaces : les deux soldats s'étaient battus, les camarades avaient pris fait et cause pour l'un et pour l'autre, et bientôt cette querelle de cabaret avait dégénéré en affaire de corps.

Napoléon eut connaissance de cette collision par les rapports particuliers qui lui furent adressés au camp de Boulogne, où il était retourné. Il en écrivit à son beau-frère, en lui disant, entre autres choses, dans une lettre datée du 1er août 1805, «qu'il fallait faire « en sorte que personne ne *s'insurgeât*, et que pour cela il ne s'a« gissait que de convaincre.» Il l'engageait aussi à ne pas employer ce qu'il appelait des *façons prussiennes*, et terminait par cette phrase : «Persuadez vos hommes, rien ne doit être tenté par la « force.» Murat adressa à l'Empereur le détail des faits tels qu'ils s'étaient passés, en lui faisant observer que dans une garnison aussi nombreuse que celle de Milan il était impossible d'espérer, en songeant surtout à l'esprit de corps qui animait tous les régiments français et étrangers, qu'un changement aussi complet dans la tenue du

soldat s'opérât subitement et sans opposition. « Il est encore heu-« reux, ajouta-t-il, que la réforme ordonnée n'ait pas occasionné « plus de désordre. » Enfin, il terminait son rapport en disant qu'on ne pouvait exécuter cette mesure que petit à petit, mais que du reste il répondait de son entière exécution.

En effet, pour arriver à ce but, Joachim ne négligea rien. Il alla lui-même dans les casernes, parla aux sous-officiers qui se montraient les plus entêtés à repousser le changement de coiffure, car ce sont toujours ceux-là qui sont les *farauds* des régiments, et, à cette époque, la coutume *faraude* consistait principalement dans une queue bien tamponnée, pommadée, poudrée et ornée d'un ruban noir qui formait une espèce de rosette *bouillonnée*. Plus cette queue était colossale, plus le fantassin se montrait fier de cette parure naturelle; quant au cavalier, il se faisait remarquer par des tresses nattées de la largeur de trois doigts, et tombant perpendiculairement jusque sur la poitrine, au moyen de petites bandes de plomb attachées aux extrémités; mais au fur et à mesure que les queues et les nattes d'un régiment tombaient, les autres corps mettaient plus d'obstination à garder leurs cheveux : parmi ces derniers se trouva la légion napolitaine, dont les soldats déclarèrent qu'ils aimaient mieux être fusillés que tondus.

Cependant Joachim croyait son honneur engagé à ce que cette négociation tournât à bien : elle était devenue pour lui une affaire toute d'amour-propre, et on sait si Murat en manquait. Adoré de cette légion, il la fit assembler dans la cour du quartier, et après que les sous-officiers eurent formé le cercle autour de lui, il les harangua, essayant, comme on dit, de les *prendre par les sentiments;* mais il en fut pour son éloquence, et il ne put obtenir d'eux la moindre concession, malgré l'espoir d'avancement dont il les flatta. Il commençait à désespérer de réussir aussi facilement qu'il se l'était promis, lorsque, par bonheur, il vint à songer à Tatareau, cet ancien dragon qui lui avait sauvé la vie en Égypte, et qu'il avait fait incorporer, sur sa demande, dans les hussards napolitains, dès que cette légion

avait été placée sous son commandement. Le grade de Tatareau (bien qu'il fût toujours resté maréchal-des-logis), son ancienneté, la croix de la Légion-d'Honneur qui décorait son uniforme, son courage éprouvé, ses qualités privées, tout avait concouru à faire de ce hussard une espèce d'oracle dans la légion, où ses camarades l'avaient posé comme chef de file et ne juraient que par lui. Joachim savait tout cela; aussi le fit-il appeler secrètement auprès de lui, persuadé que s'il parvenait à le séduire en obtenant de lui le sacrifice de sa queue et de ses tresses, celles de ses camarades ne tarderaient pas à tomber. Dans ces sortes d'affaires, il n'en faut qu'un qui donne l'exemple aux autres; de tout temps les soldats ont agi comme les moutons de Panurge.

Lorsque Tatareau arriva, Murat crut remarquer, cette fois, que la queue du sous-officier était plus volumineuse encore que de coutume, et que ses tresses étaient plus longues et nattées avec plus de coquetterie qu'à l'ordinaire.

« Bonjour, mon vieux, lui dit-il d'un ton ouvert, je suis bien aise de te voir aujourd'hui; comment te portes-tu?

— Mais, mon général (Tatareau avait conservé l'habitude de donner cette qualification à Murat, bien que celui-ci fût maréchal de l'Empire depuis la création), ça ne va pas plus mal, comme vous voyez, nom d'une pyramide! la santé du corps est bonne, le service est indubitable, l'ordinaire toujours extraordinaire, les liquides abondants et les Milanaises assez *chouettes*. »

Murat sourit; mais venant tout à coup à changer de ton et de langage, il reprit brusquement :

« Ah çà! dis-moi donc? il paraît que décidément tu fais partie des mutins?

— Moi! mon général? dit le hussard avec étonnement.

— Mais... oui, toi! ne te vois-je pas encore une queue et des tresses?

— Mon général, ça fait partie de la nature : donc c'est naturel.

— Soit! répondit Murat avec un geste d'humeur; mais ce qui

n'est pas naturel, c'est de prêcher par ton exemple, à tes subordonnés et à tes inférieurs, la désobéissance et l'indiscipline. »

Ici Tatareau fit un mouvement; Murat reprit avec un calme apparent :

« Ecoute, tu joues un jeu à te faire fusiller, je ne te dis que cela.

— Mon général, reprit le maréchal-des-logis avec une sorte de dignité, on ne fusille que les traîtres et les lâches; mais on ne touche pas à ceux qui n'ont d'autre tort que de vouloir conserver une parure qui fait la gloire du militaire et qui a sauvé sa vie..., accompagnée de plusieurs autres, ajouta le hussard à voix basse. »

Joachim sentit l'allusion, mais il n'en continua pas moins, en s'échauffant au fur et à mesure qu'il parlait :

« On fusille les soldats quand ils ferment l'oreille à la voix de leurs chefs, et un soldat aurait-il gagné à lui seul des batailles et pris des centaines de drapeaux, on ne lui en tient aucun compte : on le fusille de même; car ce qui fait la différence d'un soldat à un brigand, c'est la discipline : or, quand la discipline n'existe plus, le soldat n'est qu'un brigand !

— Un brigand ! nom d'une pyramide ! s'écria Tatareau

— Oui, un brigand ! répéta Murat en frappant de sa botte les dalles, sur lesquelles résonnèrent les molettes de ses éperons d'argent. Et dans ce cas, ajouta-t-il encore, il faut en purger le régiment. »

Cette argumentation, tant soit peu soldatesque, devait produire de l'effet sur la rude intelligence de Tatareau, qui savait mieux se battre avec courage que raisonner avec logique ; cependant il répondit avec le plus grand calme :

« Mon général, les ex-dragons du 3e ne méritent pas plus que les hussards de la légion napolitaine le titre de brigands. Ils ont toujours fait leur devoir devant l'ennemi ; mais ils tiennent plus à leur queue qu'à leur peau : on peut porter une queue sans être criminel.

— Enfin, interrompit Murat impatienté, vous voulez contrevenir

aux ordres de vos chefs. Eh bien! moi qui commande à tous, moi que l'Empereur a investi du pouvoir de récompenser et de punir, je saurai bien vous faire obéir, toi tout le premier! ajouta-t-il en faisant avec l'index un geste de menace.

— Vous en avez le droit, mon général, répondit Tatareau, qu'aucune de ces paroles n'avait ému. Et, portant la main à son colback : On s'y conformera, ajouta-t-il encore.

— Voyons, écoute-moi! poursuivit Murat d'un ton beaucoup plus doux et en saisissant le bras du sous-officier : tu sais que je suis l'ennemi des mesures violentes? Eh bien! mon vieux, fais couper ta queue et tes tresses; ton exemple sera bientôt suivi par tes camarades; alors je ne me verrai pas forcé de sévir contre tant de braves gens que j'aime, tu le sais, comme mes enfants; car enfin, toi, je t'estime!... Donne donc l'exemple; fais de bonne grâce ce sacrifice à ton général, à ton ancien camarade d'enfance, à celui dont tu as sauvé la vie autrefois; j'instruirai l'Empereur de ton dévouement. »

Ces paroles émurent singulièrement Tatareau; il baissa la tête et resta un moment comme absorbé dans ses réflexions. Un combat terrible dut se passer en lui; mais enfin la *gloriole* l'emporta, et ne voulant point en démordre et encore moins démériter dans l'esprit de ses camarades :

« *Joquin!* fit-il en levant sur Murat des yeux remplis de larmes. Puis se reprenant aussitôt : Mon général, dit-il, demandez-moi ma vie, mon sang, nom d'une pyramide!... mais ne me demandez pas ma queue. Dites-moi : Tatareau, monte à cheval avec armes et bagage sur la tour de la cathédrale de Milan... J'enfourche vivement le poulet d'Inde, qui n'est plus ma pauvre Jeanneton Courte-Oreille, et j'y grimpe au triple galop. Dites-moi : Tatareau, il faut que tu traverses l'Arno à la nage, les yeux bandés, pieds et poings liés... Tout de suite je vais donner dans l'eau la plus belle tête à la hussarde qu'on ait jamais vue à l'école des plongeurs, pour faire quelque chose qui vous soit agréable; mais vous abandonner ma queue,

mon général!... ah! cela m'est aussi impossible que de *paqueter* la lune sur ma schabraque. »

En prononçant ces mots, le soldat fondit en larmes.

« Eh bien! va-t'en donc, et ne t'en prends qu'à toi si tu viens à payer plus cher que les autres cette opiniâtreté coupable; va-t'en, te dis-je, je ne veux plus te voir.

— Mon général, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez. Coupez mon corps en mille morceaux, pilez-le dans un mortier de cent cinquante, donnez-le ensuite à manger aux ours de la ménagerie, cela ne me fera rien. »

Ayant dit, le hussard s'était éloigné de quelques pas, mais il revint aussitôt, comme saisi d'une idée subite :

« J'espère, mon général, dit-il froidement, que, malgré mon opinion, vous ne doutez pas de l'attachement irrécusable et du respect indéfini que je vous porte? »

Murat qui, pendant ce temps, s'était promené dans la salle, en proie à la plus vive agitation, s'arrêta tout court.

« Ton attachement!... ton respect pour moi!... répéta-t-il avec un léger mouvement d'épaules. Oui, j'ai cru que tu m'en donnerais une preuve; mais, va! les amitiés comme les tiennes sont bien fragiles, puisqu'elles ne tiennent qu'à une poignée de cheveux... Va-t'en, reprit-il d'une voix terrible, je ne t'aime plus, tu n'es pas de mon pays, nous n'avons jamais été élevés ensemble... Ce n'est pas vrai, tu ne t'appelles pas Tatareau, toi! tu n'es qu'un ingrat, et voilà tout.

— Vous ne m'aimez plus, mon général? bégaya le hussard, les membres agités d'un tremblement convulsif. Je ne suis pas né à la Frontonnière, sur la place de l'Église? Nous n'avons pas été ensemble à l'école chez mon oncle? En Egypte, je ne vous ai pas... Il s'arrêta, mais il reprit presque aussitôt : Et je ne m'appelle pas Tatareau?...

— Non, dit encore Murat en détournant brusquement la tête.

— Et... je...e...e... ne suis qu'un...un in...in...ingrat?...

ajouta Tatareau suffoqué. Su...u...uffit!... mon...on...on général... »

Il tourna lentement sur le talon gauche en portant la main à son colback, et sortit du salon en chancelant comme un homme ivre.

Dès le lendemain, Murat publia, comme *mesure générale*, un ordre du jour, dans lequel le désir de Napoléon, beaucoup moins que la volonté du gouverneur de Milan, était nettement exprimé.

Qui pourrait peindre l'étonnement, l'effroi et le mécontentement des vieux soldats, dès qu'ils eurent connaissance de ce manifeste du beau-frère de l'Empereur?

« Ma queue ou la mort! s'écrièrent-ils en masse. Quand même, ajoutaient-ils dans leur langage énergique et original, n'est-elle pas de la première utilité dans un gouvèrnement? »

— Sans mes tresses, disait un vieil hussard, ces gueux de mamelucks m'auraient décoré la figure d'une croix de Saint-André qui n'aurait pas été bénite par le pape.

— Si je n'avais pas toujours eu ma queue avec moi, ajoutait un autre, je serais revenu d'*Égypre*, comme mon patron saint Denis, ma tête à la main. »

Peu à peu les esprits s'exaltèrent, et bientôt les rapports qui parvinrent de toutes parts à Joachim prouvèrent jusqu'à l'évidence qu'une collision bien plus sérieuse que celle qui avait eu lieu précédemment était près d'éclater dans plusieurs régiments, et principalement dans la légion napolitaine. Cette résistance ne pouvait manquer d'entraîner avec elle les plus déplorables résultats, parce qu'elle forcerait la justice militaire à sévir avec toute sa rigueur. Cependant, quelques jeunes hussards, dans l'espoir de l'avancement qui leur avait été promis, s'étaient conformés aux ordres de Murat; mais à peine avaient-ils fait le sacrifice de leurs queues qu'ils avaient été incessamment en butte aux sarcasmes et aux provocations de leurs camarades. De nouveaux duels s'en étaient suivis, et le sang français avait coulé sur les remparts de Milan, comme s'il se fût agi de l'honneur national à défendre. Joachim désespérait

de jamais réussir, lorsque, fort heureusement pour lui, un auxiliaire, sur lequel il était loin de compter, lui vint en aide. Un matin, tandis qu'il déjeunait, l'aide de camp de service vint le prévenir qu'un maréchal-des-logis de la légion napolitaine demandait à lui parler.

Murat était toujours accessible au soldat, parce qu'il n'avait pas oublié que quand il était soldat, lui, il eût trouvé fort mauvais que son général ne le reçût pas. Cependant il fronça le sourcil lorsque l'aide de camp lui eut dit à demi-voix :

« Monsieur le maréchal, ce troupier est un des gros chignons de la légion, un de ceux qui se sont montrés jusqu'à présent le plus récalcitrants à la tonte générale que Votre Excellence avait ordonnée.

— Vous a-t-il dit son nom? demanda Joachim.

— Oui, monsieur le maréchal, il s'appelle Tatareau. »

A ce nom, le souvenir de la scène qui avait eu lieu entre eux quelques jours auparavant vint tout à coup à l'esprit de Murat, et une légère rougeur colora son visage, car il ne put se rappeler, sans une espèce de honte, la manière si dure et si peu généreuse dont il avait traité l'homme auquel il devait la vie; mais la gravité des circonstances l'emportant sur les sentiments particuliers, il se remit aussitôt.

« Très-bien, dit-il en se levant de table, je le connais; faites-le entrer, et laissez-nous. »

Tatareau fut introduit; Murat prit un air sévère, et gardant tous les avantages que lui donnaient naturellement le prestige de son grade et l'éminence de sa position :

« C'est vous, lui dit-il sans le regarder. Eh bien! que voulez-vous? qu'avez-vous à me dire? soyez bref! »

Cette réception glaciale, ce *vous* surtout qu'employait Joachim pour la première fois depuis vingt-cinq ans, brisa le cœur de Tatareau. Il pâlit et sentit ses jambes trembler sous lui; mais au fond de l'âme il ne croyait avoir aucun reproche à se faire, et comme il n'était pas homme à reculer d'une semelle lorsqu'il avait pris une

résolution, il refoula les sentiments qui l'agitaient, en disant à voix basse : « *Tant pire, nom d'une pyramide!* » Et portant la main à son colback :

« Mon général... mon maréchal, reprit-il aussitôt d'une voix assurée, je désirerais savoir si c'est Sa Majesté l'Empereur et Roi qui a ordonné *expressément et comme mesure générale* de se couper la queue et les tresses. Comme je n'ai encore lu cela que dans l'ordre du jour affiché officiellement il y a déjà...

— L'Empereur n'a rien ordonné, interrompit Murat d'un ton bref; j'ai seulement fait demander aux sous-officiers et soldats de la garnison, dont il m'a confié le commandement, une chose que j'avais cru devoir leur faire demander précédemment par leurs chefs respectifs; mais on n'a tenu aucun compte du désir que j'avais exprimé... Parbleu! ajouta-t-il en jetant un regard terrible à Tatareau et en oubliant d'employer le *vous*, tu le sais mieux qu'aucun sous-officier de l'armée! et cependant, je devais penser qu'en retour de ce que j'ai obtenu de l'Empereur pour la légion napolitaine, le corps le plus favorisé de tous ceux qui sont ici, le sacrifice de quelques cheveux incommodes ne leur coûterait rien. La preuve en est que les régiments français qui sont à Milan n'ont point agi comme ces entêtés Italiens que vous êtes tous!...

— Faites excuse, mon général, dit à demi-voix Tatareau, qui, comme Murat, reprit aussi son ancienne habitude, je suis Français, moi! et trrrrès-Français, nom d'une pyramide!

— C'est possible, mais les Français ont coupé leurs cheveux, ce qui rend encore plus sensible la désobéissance de ceux qui, comme toi, se sont obstinés à conserver leurs tresses et leur queue... Et à quoi sert une vilaine queue? continua Murat en s'animant; qui est-ce qui porte une queue, maintenant? Les casques de dragons, et c'est laid!... Ah!... cependant, puisque tu aimes tant la queue, puisque tu la préfères à l'estime de tes chefs, j'ai résolu de te faire quitter ma belle légion pour te réintégrer dans les dragons, où tu servais autrefois; au lieu d'une queue tu en auras deux, comme ce

pacha d'Égypte qui faillit me tuer... Mais, je te l'ai déjà dit, et je te le répète, tu n'es qu'un ingrat! »

En prononçant ce mot, Murat avait détourné les yeux; quant à Tatareau, ce souvenir d'Égypte encore palpitant et ce nouveau reproche d'ingratitude, plus encore que la menace de lui faire quitter un corps d'élite, réveillèrent toutes ses douleurs. Il recula de deux pas et répondit avec l'accent de la plus profonde conviction :

« Mon général, dans toute la nature entière, dans le département du Lot, dans l'*Egypre*, n'importe dans quoi, il n'est pas un bras, un cœur surtout qui vous soit plus dévoué que celui de Séverin Tatareau, né natif de la Frontonnière; c'est connu. Et à preuve que je ne suis ni un ingrat ni un désobéissant, c'est que le commandant Jacquemin a dit hier encore en manière de conversation, en faisant sa ronde dans les chambrées : « Les hommes qui voudront couper leurs « cheveux feront bien; ceux qui ne le voudront pas en sont les maî« tres, les volontés sont libres; mais ceux de vous à qui je verrai des « tresses et une queue demain à l'heure du pansement du soir, je « les *fourrai* au cachot pour un mois, et, en sortant, pour trois « mois à la garde d'écurie; mais je ne veux forcer personne. » Or, mon général, vous avez l'avantage de connaître depuis longtemps ma vieille bonne femme de mère et ma sœur Joséphine, qui n'a pas changé. *Pour lors,* quand je suis allé au pays, il y aura trois ans à la Saint-Napoléon, pour leur apporter moi-même et en personne la montre que vous m'avez donnée en *Egypre* (Ici de grosses larmes coulèrent sur les joues de Tatareau, qui conserva cependant beaucoup de calme), toutes les deux ensemble et isolément m'ont demandé de mes cheveux pour se faire un collier et des bracelets... Je n'ai *tant seulement* pas voulu leur en laisser une mèche; jugez du motif!... Je tiens à ma queue au point que le petit caporal qui est à Boulogne (Tatareau porte le revers de sa main à son front), reviendrait à Milan pour me la demander, il m'offrirait l'empire français et son superbe royaume d'Italie, troc pour troc, que je lui dirais : *Faites*

excuse, mon Empereur, cela ne vaut pas une queue, à moins cependant que vous ne preniez la tête avec, parce qu'alors il y aurait moyen de s'arranger. »

Ici, Murat, qui avait écouté tranquillement le soldat, ne put réprimer un mouvement tout à la fois de dépit et d'impatience, qui n'échappa pas à Tatareau.

« C'est la pure vérité! reprit celui-ci; mais quant à vous, mon général, c'est différent; je veux bien vous en faire le sacrifice, puisque les autres régiments l'ont fait avant moi. Je serai le seul des maréchaux-des-logis de la légion, mais *tant pire*, nom d'une pyramide! je veux vous prouver que je vous aime et que je vous respecte plus que tous mes collègues : seulement, c'est à une condition.

— Laquelle? demanda vivement Joachim, comprenant tout le parti qu'il allait tirer de la condescendance du soldat. A la condition, sans doute, que tu n'entreras pas dans les dragons? ajouta-t-il.»

Tatareau tourna la tête en signe de négative.

« Que je te ferai passer officier?

— Je ne donne pas ma queue pour si peu de chose, j'ai la croix; quand même, mon bancal se chargera de me faire avoir les épaulettes à la première *esbrouffrade*. Ce n'est pas là ce que je veux.

— Explique-toi donc, fit Murat avec une impatiente vivacité.

— Tenez, mon général, voilà la seule grâce que je vous demande.»

Tatareau avait lentement tiré de sa sabretache une de ces grandes paires de ciseaux dont se servaient les tailleurs du régiment pour couper les manteaux, et l'avait présentée à Joachim, qui, ne comprenant pas encore son idée, reprit avec étonnement :

— Que veux-tu que je fasse de ces ciseaux?

— Mon général, je veux que vous donniez vous-même le premier coup dans ma chevelure, ça me semblera moins pénible. »

Et mettant un genou en terre, Tatareau baissa la tête et présenta à Murat une chevelure plus magnifique encore que la sienne; mais en faisant cette action, les traits de son visage étaient si altérés, sa

voix si tremblante, que Joachim, en voyant cette belle tête se courber avec tant de résignation, pour être dépouillée d'une parure dont lui-même était plus fier que qui que ce fût, Joachim, disons-nous, naturellement impressionnable, eut pitié du pauvre soldat.

« Non, mon vieux, lui répondit-il après un moment d'hésitation, puisque c'est un sacrifice, je ne le veux pas : garde tes cheveux.

— Mon général, il faut qu'ils soient coupés avant l'heure du pansement, car vous ne voudriez pas me déshonorer en me faisant aller au cachot... Je sais ce que mes collègues diront lorsque je retournerai au quartier, mais ça m'est égal.... Je vous en supplie, mon général, ne me faites pas languir ; il n'y a que le premier coup qui coûte ; et, en échange du sacrifice que je vous fais aujourd'hui, aimez-moi comme autrefois et ne dites plus que je suis un ingrat.

— Allons, mon vieil ami, dit Murat en faisant un effort pour vaincre l'émotion que trahissait sa voix, puisque tu le veux !... »

Quelques coups de ciseaux mal assurés fauchèrent cette belle chevelure, qui tomba par masse autour de Tatareau. Quand les tresses rebondirent sur le parquet, cet homme qui n'avait jamais eu peur ni sous le feu des mamelucks, ni sous le feu de la mitraille, frémit comme un lion à qui l'on aurait arraché sa crinière.

« C'est fini ! » dit Murat avec un accent étouffé.

Puis aidant le soldat à se relever, il se jeta dans ses bras et l'étreignit avec abandon en lui disant d'une voix entrecoupée :

« Merci, mon bon Tatareau, merci ! tu viens de faire une bonne action ; ton général, ton frère d'armes t'en sait gré.

— Oui, tout est fini, répéta le soldat d'une voix sourde. Je suis content, nom d'une pyramide ! »

Puis ramassant avec soin les longues tresses et la lourde queue qui étaient à ses pieds :

« Maintenant, mon général, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire, ma sœur Joséphine pourra se faire des bracelets, et ma mère aura

une chaîne pour porter à son cou la montre que vous m'avez donnée... Adieu, mon général.»

Ayant dit, Tatareau fit le salut militaire et sortit précipitamment du salon. Dès qu'il fut parti, Joachim se prit à pleurer comme un enfant.

V.

Murat s'était complétement mépris sur l'effet que devait produire le généreux sacrifice de Tatareau. Cette déférence du soldat pour son général fut considérée par les hussards de la légion napolitaine comme une honteuse défection, et ils dirent :

« Voyez-vous ce Tatareau, qui criait plus haut que les autres !... Eh bien ! il s'est tondu lui-même pour mieux flatter les chefs.

— C'est un mouchard, grommelait un vieux brigadier jaloux. »

Puis, lorsque Tatareau se présenta à la cantine, les sous-officiers, ses camarades, se mirent à le railler.

« Combien as-tu vendu ta queue ? lui demanda l'un.

— Il ne lui manque plus que de se faire rogner les oreilles pour ressembler à un carlin, dit un autre.

— Quand passes-tu officier ? reprit un troisième. »

Pendant quelque temps les mêmes insultes se continuèrent. Tatareau baissait la tête et ne répondait pas, parce que, s'il eût mis le sabre à la main pour se venger, il eût été forcé de se battre dix fois par jour, et il préféra dévorer son ressentiment. Ses camarades interprétèrent à son désavantage sa magnanimité et sa grandeur d'âme et le traitèrent de *lâche ;* mais le brave hussard méprisa jusqu'à ce dernier et sanglant outrage. Il se fit un mérite à part soi de toutes ces humiliations en songeant à son général. Cependant, lorsqu'il était seul, le naturel chez lui l'emportait sur la résignation, et il ne pouvait s'empêcher de s'écrier, tout en chargeant sa pipe de manière à la briser entre ses mains :

« Nom d'une pyramide ! j'aurai du courage jusqu'au bout : je ne me battrai pas ! »

L'occasion de se réhabiliter aux yeux de ses camarades ne devait pas tarder à se présenter, mais elle lui coûta cher.

La queue et les tresses du plus récalcitrant comme du plus brave des sous-officiers de la légion une fois tombées, Murat crut qu'il ne lui restait plus qu'à faire abattre celles des autres, et il agit en conséquence. Un matin, le commandant Jacquemin, le même qui avait adressé aux hussards l'allocution rapportée textuellement par Tatareau, arrive dans les chambrées suivi d'une douzaine de perruquiers étrangers à la légion, et escorté d'une compagnie de grenadiers de la ligne. Cet officier supérieur proclame hautement l'*extirpation générale et définitive* des tresses et des queues. Bien que Jacquemin fût Français, il était peu aimé des soldats à cause des préférences marquées qu'il avait pour les uns et de la sévérité excessive avec laquelle il traitait les autres ; aussi les hussards refusèrent-ils d'obéir à ses injonctions. Jacquemin les menaça : ceux-ci ne répondirent que par des murmures. Alors s'adressant aux soldats qu'il avait amenés avec lui, il leur montre un jeune hussard en leur disant :

« Grenadiers ! empoignez-moi cet homme-là et livrez-le aux perruquiers pour qu'ils lui abattent ses tresses et sa queue ; s'il ne se tient pas tranquille, ils lui couperont les oreilles par-dessus le marché. »

A peine ces imprudentes paroles sont-elles prononcées qu'un caporal et deux hommes s'élancent sur le soldat désigné ; mais au même instant dix hussards tirent leur sabre, et l'un d'eux s'écrie :

« Fantassins ! laissez ce jeune homme *s'évacuer !* »

Le hussard s'échappe des mains des grenadiers ; Jacquemin tire son épée et s'avançant de quelques pas, s'écrie avec un effroyable juron :

« Bas les armes, hussards ! Bas les armes ! »

De terribles imprécations lui répondent. Les grenadiers croisent



Typ. Lacrampe et Comp.

LA MÊLÉE.

(Murat et Tatareau.)

la baïonnette, les perruquiers se sauvent, et cavaliers et fantassins se jettent les uns sur les autres, en essayant de se désarmer. D'autres hussards accourent aux cris de leurs camarades; ceux qui ont conservé leurs queues, de même que ceux qui ne les ont plus, font cause commune. La voix des officiers devient impuissante, le respect dû au grade et à la hiérarchie militaire est méconnu. Une lutte terrible s'engage; Tatareau, qui s'est jeté des premiers dans la bagarre pour tâcher d'éviter l'effusion du sang, désarme un lieutenant de grenadiers qui vient de blesser un hussard d'un coup de sabre. A cette vue, la fureur de Jacquemin ne connaît plus de borne, il porte à Tatareau un coup d'épée, que celui-ci pare habilement sans riposter; mais au même instant un des hussards étend d'un coup de pointe le commandant aux pieds de Tatareau, qui s'écrie avec désespoir :

« Nom d'une pyramide! que faites-vous?... Vous voulez donc que nous nous dévorions tous? »

Le combat continua avec un acharnement sans égal, mais il ne dura pas longtemps. Murat, prévenu à temps, intervint lui-même à la tête d'un escadron de carabiniers et de deux bataillons d'infanterie légère. Les hussards napolitains ne pouvaient opposer une longue résistance; ils se rendirent. La légion tout entière demeura prisonnière dans son quartier; les morts des deux partis furent enlevés; on porta les blessés à l'hôpital, et vingt-deux hussards, parmi lesquels se trouvait Tatareau, furent immédiatement livrés à l'autorité militaire et jetés dans un des cachots de la citadelle, en attendant qu'on les mît en jugement.

Deux jours après, on rendit les honneurs funèbres au malheureux Jacquemin. Toute la garnison assista au service, qui fut célébré dans la cathédrale de Milan. Seulement les sous-officiers et soldats de la légion napolitaine y parurent avec l'habit retourné et sans armes. Aucun d'eux n'avait plus ni queue ni tresses.

Murat se hâta de rendre compte à l'Empereur de cette déplorable affaire. Napoléon, qui déjà en avait été instruit par une dépêche té-

légraphique, répondit à son beau-frère une longue lettre à ce sujet. On y remarquait surtout les passages suivants :

« ..... Vous avez agi non-seulement avec trop de précipitation, « lui disait-il, mais encore avec maladresse ; il fallait vous en référer « aux instructions contenues dans ma lettre du 1er août dernier...

« ..... Une révolte de cette nature est un de ces exemples d'in- « discipline qu'il importe de réprimer d'une manière éclatante. Il « faut être sévère ; mais fusiller les vingt-deux hussards pris les ar- « mes à la main serait une boucherie odieuse et pire que l'événe- « ment même ; je n'en veux pas. Le plus coupable d'entre eux sera « seul exécuté. Une enquête minutieuse sera faite...

« ..... La légion napolitaine assistera à cette exécution, pendant « laquelle l'aigle que je lui ai donnée sera recouverte d'un crêpe. Elle « devra quitter Milan immédiatement après, pour aller tenir garni- « son à Vigenare.

« ..... Une statue sera élevée au commandant Jacquemin, comme « martyr de l'honneur et de la discipline militaires, etc., etc. »

L'enquête eut lieu et l'instruction de l'affaire ne traîna pas en longueur ; mais par une fatalité qu'on ne saurait expliquer, ce fut Tatareau qu'elle signala comme le principal instigateur de la révolte, et comme le plus coupable des révoltés ; il dut payer pour tous. Cependant il est présumable que Murat fit donner des ordres au nommé Campo-Dolcino, geôlier de la citadelle, qui lui était redevable de ce poste lucratif, pour que Tatareau ne manquât de rien, car pendant le peu de temps qu'il demeura en prison, cet homme eut pour le hussard des prévenances qu'il n'avait eues encore pour nul autre prisonnier, et le jour du jugement il l'engagea charitablement *à bien se tenir*.

« Vous n'aurez jamais joué un rôle si important dans une si noble assemblée, lui dit-il ; il n'en sera pas là comme dans la légion napolitaine, où tous les regards sont pour l'état-major : c'est sur vous qu'ils se fixeront.

— C'est possible ! lui répondit Tatareau en le regardant de tra-

vers, car il ne pouvait s'habituer à la figure de cet homme. Puis il se mit tranquillement à brosser son uniforme et à se préparer comme s'il se fût agi simplement d'une revue de l'inspecteur-général. Diantre! ajouta-t-il, une tache à mon pantalon!...

— Allez, allez, laissez cette tache, reprit Campo-Dolcino, piqué du ton avec lequel son prisonnier lui parlait; entre nous soit dit, vous en avez une sur la conscience qui sera plus difficile à faire disparaître que celle-là.

— Nom d'une pyramide! s'écria le hussard en lançant un coup d'œil terrible au geôlier; *fiche-moi* la paix, satané grippe-jésus, et éclipse-toi un peu vite.»

Il arriva calme et résigné dans la salle du conseil de guerre, où les nombreux assistants l'accueillirent par un brouhaha qui, pour la première fois, lui fit monter le rouge à la figure, en même temps qu'il sentit un frisson parcourir tout son corps; mais son visage vint à pâlir affreusement quand, après avoir promené lentement son regard sur cette foule bourdonnante qui l'entourait, il crut reconnaître Murat dans une petite tribune placée à l'angle de la salle; il baissa les yeux et tomba sur son banc, car les forces lui manquaient tout à fait. Cependant il rappela tout son courage lorsque l'interrogatoire commença. Il répondit avec autant de franchise que de simplicité; puis il raconta les faits en acceptant toutes les charges que l'accusation avait amoncelées contre lui, et en cherchant à diminuer celles qui s'élevaient contre ses camarades. Arrivé au fait principal, il blâma avec énergie la conduite du commandant Jacquemin et celle de l'officier de grenadiers, qui avaient été les premiers agresseurs. Le président du conseil lui imposa silence.

« Vous êtes ici pour vous défendre si vous le pouvez, lui dit-il, et non pour accuser celui que vous avez lâchement assassiné.»

Tatareau allait répondre lorsqu'il lui sembla voir Joachim faire un geste et lui lancer un regard d'intelligence. Il se tut en disant à voix basse :

« On s'y conformera, nom d'une pyramide! assez causé!»

Les débats ne furent pas longs, mais le capitaine-rapporteur parla longtemps. Il termina par une péroraison où, tout en feignant de déplorer le devoir rigoureux qui lui était imposé, il n'en appela pas moins sur la tête du coupable toute la sévérité des lois militaires. Tatareau ne permit pas à l'avocat qui lui avait été donné d'office de commencer sa plaidoirie. Il le prit par le bras et le fit asseoir de force, en lui disant :

« Vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen, nom d'une pyramide !... c'est un carré enfoncé ! »

Après avoir résumé les débats, le président fit retirer Tatareau, puis il posa la question fatale : « L'accusé est-il coupable ? » Les juges répondirent *oui* à l'unanimité. On ramena Tatareau, à qui le président annonça sa condamnation à la peine de mort, en le prévenant que l'exécution aurait lieu le lendemain sur la place d'armes, après qu'il aurait subi la dégradation militaire. A ces mots, une exclamation plaintive retentit sourdement de la tribune située à l'angle de la salle.

« Adjugé ! fit Tatareau à demi-voix.

— N'avez-vous rien à dire contre l'application de la peine ? » ajouta le président.

Le condamné se leva, et, portant la main à son front :

« Non, mon colonel, répondit-il d'un ton calme et respectueux. Seulement, je voudrais, si cela est possible, que ma vieille mère et ma sœur apprissent que je n'ai pas été fusillé pour avoir fait un acte de lâcheté, mais parce qu'il a plu au petit caporal, que je respecte, de faire de la légion napolitaine un régiment de rats sans queues. Vous comprenez, mon colonel ? Du reste, Tatareau en a toujours valu un autre, nom d'une pyramide !... Vive l'Empereur ! Puisque telle a été son idée, je ne m'y oppose pas. »

On le ramena en prison. Quelques heures après, Murat se rendit au quartier de la légion et annonça aux soldats quelles avaient été les intentions pleines de clémence de S. M. en recommandant l'in-

dulgence au conseil de guerre à leur égard. Puis, avec un geste et son énergie habituelle, il ajouta :

« Un seul parmi les coupables sera donc fusillé, et cet homme, c'est le maréchal-des-logis Tatareau ! »

A ce nom, la stupéfaction et la douleur furent générales ; quelques cris de *grâce!* se firent entendre. Joachim les réprima aussitôt en s'écriant d'une voix formidable :

— Silence ! Demain vous assisterez tous à son exécution avant de quitter Milan. »

Puis, au milieu de la nuit, il fit donner l'ordre à Campo-Dolcino de venir le trouver secrètement au palais et d'amener avec lui le condamné. En traversant un sombre corridor de la citadelle, une voix, que Tatareau ne reconnut pas, lui dit bien bas :

« Courage et espoir ! »

— Je n'en ai d'autre que celui de mourir en soldat », répondit-il sans même chercher à deviner celui qui venait de lui jeter ces paroles mystérieuses.

Introduit dans le cabinet de Murat, celui-ci fit violence à son émotion, et tâchant de conserver sur son visage une expression de colère :

« Tu seras fusillé demain à six heures du soir », lui dit-il brusquement.

Le hussard demeura impassible, et sans même lever les yeux sur son ancien général, il répondit d'une voix sourde :

« Le plus tôt possible sera le mieux, nom d'une pyramide !

— Est-ce que tu ne te repens pas ?

— J'ai fait ce que je devais faire. Si j'ai prouvé jusqu'où allait mon attachement pour vous, mon général, ce n'était pas une raison pour abandonner mes camarades cruellement vexés, et quoiqu'ils m'en aient fait avaler de dures et de rapides, ce serait à recommencer que je ferais encore la même chose ; ma queue cette fois m'a porté malheur : n'importe.

— Tais-toi, mauvaise tête... J'espère au moins que tu sauras mou-

rir en brave? Ce sera la seule manière de faire oublier un peu ta faute.

— Oh, mon général! vous savez que je n'ai jamais eu peur des balles; un peu plus près, un peu plus loin, elles m'ont toujours été inférieures. Demain, je ne les entendrai pas siffler, et voilà tout. Il est sûr et certain que j'eusse mieux aimé mourir sur un champ de bataille, à côté de vous, reprit-il en hochant tristement la tête.

— Je le crois parbleu bien! mais tout le monde n'est pas heureux. Je me charge de transmettre tes adieux et tes dernières volontés à ta mère, à ta sœur... Tu n'avais donc pas songé à ces pauvres femmes... Sans cela, je suis sûr que cette algarade n'aurait pas eu lieu.»

A ce souvenir de sa mère et de sa sœur, Tatareau, qui jusque-là avait tenu ferme, fondit en larmes et couvrit son visage de ses mains. Murat détourna la tête pour lui cacher les siennes.

« Oui, mon général, reprit-il en sanglotant, vous ne pouvez pas faire autrement; je vous remercie. Je sais que la nouvelle est capable de donner à ma vieille bonne femme de mère son congé absolu pour l'autre monde; quant à Joséphine... alors elle se mariera, si on ne la méprise pas trop à cause de moi...

— Tu ne dois plus songer qu'à Dieu, interrompit Joachim, qui de tout temps conserva au fond du cœur les sentiments de piété dont il devait, lui aussi, donner d'éclatantes preuves à l'heure de sa mort. Dès à présent, ajouta-t-il, en passant son mouchoir sur ses yeux, tu ne dois plus compter dans ce monde. Adieu donc; j'ai voulu te voir une dernière fois. Aie du courage, je m'acquitterai de ta commission. »

En achevant ces mots, Joachim fit mine de s'éloigner; mais le hussard le retint par la basque de son habit, et, tombant à ses pieds, il lui demanda de lui pardonner avant de mourir.

« Ah! mon général, ajouta-t-il en tendant les bras vers lui, dites-moi que vous ne m'en voulez plus, je mourrai content!...

— Et si je ne veux pas que tu meures! s'écria tout à coup Murat en le regardant fixement; si je prends sur moi de te faire grâce!

Puis, se rapprochant du soldat et le relevant, il l'emmène dans un coin obscur du salon. Là il lui serra la main et il répéta : « Je ne veux pas que tu meures !... Ne suis-je pas le maître ici ? »

Tatareau arrêta ses regards ébahis sur son général ; un sourire indéfinissable d'espérance et d'incrédulité erra un moment sur ses lèvres pâles et tremblantes ; mais presque aussitôt sa physionomie reprit l'expression qu'elle avait auparavant ; et, pour toute réponse, il se contenta de faire un mouvement de tête qui voulut dire *non*.

— Je te sauverai, ajouta Murat d'un ton ferme et bref.

— C'est mal à vous, mon général, de vous moquer de moi, reprit le soldat avec un air de reproche affectueux. Laissez-moi recevoir ma portion de plomb ; c'est pesé, enlevez ! Nom d'une pyramide ! vous oubliez que le petit caporal...

— Je n'oublie pas que tu m'as sauvé la vie, et que c'est à ton courage et à ton dévouement que je dois en partie ma fortune militaire. Écoute-moi, je...

— Mon général, je n'écoute rien, interrompit Tatareau avec plus de vivacité encore, puisqu'il est dit dans la pancarte que m'a lue le curé que vous m'avez envoyé dans la prison, que je ne pouvais plus porter ma décoration... Qu'on me fusille, c'est juste... je le veux !

— Et moi, je ne le veux pas. Je n'ai jamais commandé le feu que sur les ennemis de la patrie, et tu veux que je l'ordonne sur toi, mon compatriote, mon ami. Allons donc !... Tu oublies que Dieu me demanderait un jour compte de ton sang..., car tu n'es pas le seul coupable dans cette maudite affaire. Tu ne mourras pas, je l'ai décidé.

— Ah ! *Joquin ! Joquin !*... mon général, veux-je dire, s'écria Tatareau d'une voix entrecoupée et en embrassant les genoux de Murat. Je vous aimerai même après ma mort.

— Écoute, te dis-je, et songe à me bien seconder. Il faut que tu sois mort pour tout le monde, pour ta mère, pour ta sœur et pour ton régiment surtout. Demain, un peu avant le coucher du

soleil, tu seras conduit, non sur la place d'armes, mais à la porte de Rome, derrière les remparts. Le peloton de chasseurs sédentaires chargé de ton exécution n'aura que des cartouches blanches. On tirera sur toi à vingt pas; ne manque pas de tomber, comme si tu avais été atteint mortellement, personne ne s'approchera. Lorsque la dernière compagnie de la légion napolitaine aura défilé, trois hommes, dont j'ai acheté la discrétion, parmi lesquels sera Campo-Dolcino qui me doit plus que la vie, te placeront sur une petite charrette, te couvriront de paille et te conduiront au cimetière de la Passion, qui n'est qu'à un quart de lieue. Tu trouveras chez le gardien des habits de matelot avec un passe-port sous le nom de Popoli. Campo te comptera dix mille francs en or. Tu resteras caché là jusqu'à ce qu'un des hommes qui t'auront amené vienne te prendre pour te conduire à Gênes, où un bâtiment américain est en rade en ce moment pour aller... je ne sais où. Embarque-toi au plus vite; va au Pérou, à la Chine, n'importe où; va au diable si tu veux, pourvu que tu ne reviennes jamais ni en Italie, ni en France. Tu as bien compris tout ce que je viens de te dire?... Alors, va! car le temps presse. Pense quelquefois à ton ancien général, et embrasse-moi pour la dernière fois. Ta mère et ta sœur ne manqueront de rien! ajouta Murat très-ému. Maintenant, nous sommes quittes.»

Tatareau se précipita dans les bras de Joachim sans pouvoir prononcer une seule parole; et ces deux braves se tinrent un instant étroitement embrassés. Il n'y avait plus dans cette scène ni maréchal d'Empire ni soldat, il n'y avait que deux hommes qui s'aimaient comme deux frères, et qui s'estimaient comme des héros.

VI

Le hussard fut reconduit à la citadelle par Campo, qui ne lui adressa pas un seul mot pendant le trajet. Le lendemain, à six heures du soir, le condamné, escorté de ceux qui devaient présider

à son exécution, fut amené à la porte de Rome. Il lui fallut traverser à pied la moitié de la ville, sous le poids de cette commisération vulgaire et de cette stérile pitié que le peuple jette toujours à celui qui va mourir. On arriva au lieu fatal; toute la garnison de Milan s'y trouvait déjà rassemblée, la légion napolitaine en première ligne. Un roulement de tambour se fit entendre : l'adjudant chargé de commander le feu indiqua au patient la place qu'il devait occuper. Tatareau se dirigea machinalement vers le point indiqué, et en ce moment suprême la terrible pensée que les balles n'avaient peut-être pas été retirées des cartouches vint tout à coup lui traverser l'esprit :

« Eh bien, *tant pire!* » se dit-il à lui-même.

Et il s'effaça devant les douze soldats placés à vingt pas en face de lui; aussitôt l'adjudant passa à la droite du peloton, en disant :

« Portez... armes!... Apprêtez... armes! »

Et faisant le signal convenu, il ajouta d'un ton bref :

« Joue... feu!... »

Tatareau se laissa tomber sans savoir bien positivement s'il était mort ou vivant. Ce ne fut que lorsqu'il entendit au loin la musique des régiments qui regagnaient leurs casernes, qu'il se tâta pour s'en assurer. Puis il leva la tête avec précaution pour voir ce qui se passait autour de lui, et il aperçut trois hommes qui se tenaient un peu à l'écart, et qu'il ne reconnut pas parce qu'il faisait nuit. Il ne douta pas que ce ne fussent ceux dont Joachim lui avait parlé, et dans l'excès de sa joie il ne put s'empêcher de dire :

« Le tour est fait, nom d'une pyramide! Vive l'Empereur! »

Tout se passa comme Murat l'avait arrêté. Un exemple terrible avait été donné à la garnison, et il n'y avait pas eu de sang répandu. Napoléon, tout en s'applaudissant de n'avoir sacrifié qu'un seul homme à l'inflexible exigence de la discipline militaire, ignora toujours la ruse employée par son beau-frère pour sauver la vie d'un homme à qui il devait la sienne.

VII

Une après-midi du mois de février 1816, Napoléon, malgré la tristesse du temps, se promenait seul, et silencieux comme tout ce qui l'entourait, dans les allées humides du jardin de Longwood. M. de Las-Cases vint le rejoindre : il tenait à la main quelques journaux anglais, que le capitaine de la frégate la *Thébaine*, qui relâchait à Sainte-Hélène, avait trouvé moyen de lui faire parvénir secrètement. M. de Las-Cases, selon sa coutume, s'empressa de traduire ces gazettes à l'Empereur. L'une d'elles contenait la nouvelle suivante en date du mois de novembre 1815 :

« L'ex-roi Joachim Murat, beau-frère de Napoléon Buonaparte, « étant débarqué en Calabre avec quelques hommes de sa bande, y « a été poursuivi et arrêté par le nommé Campo-Dolcino, noble « piémontais, qui avait été une des victimes de la tyrannie de l'ex-roi « de Naples, alors qu'il commandait à Milan en 1805. Joachim « Murat a été jugé et fusillé le 13 octobre dernier. »

A cette nouvelle inattendue, Napoléon fit un mouvement et pâlit.

« Campo-Dolcino ! répéta-t-il en relevant la tête d'un air méditatif comme pour rappeler un souvenir confus. Je connais ce nom-là... Campo-Dolcino ! répéta-t-il encore ; mais c'est un malheureux qui devait être pendu, et à qui j'accordai la vie, grâce à Murat qui le recommanda chaudement à ma clémence, et même le plaça quelque part. »

Puis, ayant serré le bras de M. de Las-Cases, que la nouvelle avait consterné, il s'écria :

« Les Calabrais ont été plus humains, plus généreux que ceux qui m'ont envoyé ici. »

Alors, M. de Las-Cases ayant essayé de reprendre sa lecture d'une voix altérée, l'Empereur ajouta d'un ton plein d'amertume :

« Murat s'est perdu : sa fin malheureuse répond à toute sa con-

duite; mais cette exécution n'en est pas moins un crime abominable; c'est un événement immense dans les mœurs des nations; c'est une infraction aux bienséances politiques et à la morale publique. Comment! un roi ose faire fusiller un roi reconnu comme tel par tous les autres!... Quel charme il a violé! quel prestige il a détruit!... Et maintenant, ajouta-t-il avec un accent plein de dédain, qu'un roi de l'Europe vienne à être détrôné, chassé de ses États, et qu'il ose se plaindre!... Quant à ce Campo-Dolcino, je reconnais bien là certains hommes... Oh! mon Dieu! » s'écria-t-il encore en agitant les deux mains au-dessus de sa tête.

Napoléon rentra, et voulut rester seul toute la soirée.

VIII

Dans les landes qui séparent la Caroline du Mississipi, aux États-Unis, un voyageur, monté sur un cheval d'origine calabraise, gravissait lentement les arêtes tranchantes d'une route nouvelle, ouverte péniblement à l'aide de la hache et de la flamme. C'était dans une matinée d'août 1819, et d'énormes nuages rouges et noirs qui glissaient dans le ciel interceptaient les rayons du soleil. Des flancs nitreux de ces nuages jaillissaient de temps à autre de vifs éclairs, suivis de sourds roulements de tonnerre. Bientôt des torrents de pluie s'échappèrent de ces lourdes nuées. Ce voyageur s'était arrêté; le vent qui soufflait avec furie permettait à peine à son cheval harassé de lutter contre la tempête.

« Pauvre Aboukir, disait le voyageur en flattant de la main le cou de l'animal; pauvre Aboukir! le travail et la peine t'ont suivi en Amérique. Pour toi, comme pour ton maître, il n'y a plus de repos. Marche! marche toujours! Voilà les seules paroles qu'on m'adresse partout! Il faut bien que je me résigne, et toi aussi. »

L'animal, comme s'il eût compris ces paroles, se mit à hennir et à frapper de son pied le sol humide et rocailleux.

« Si je pouvais au moins découvrir une hutte, le plus misérable abri pour toi, reprit le voyageur d'une voix triste, je me consolerais d'avoir fait fausse route; mais rien... rien... Si vraiment! là-bas, sur la lisière de ce bois de sapins, j'aperçois une maison assez jolie, ma foi!... Allons, Aboukir, nous sommes sauvés, ajouta-t-il en sautant à bas de son cheval, qu'il conduisit par la bride, car le chemin était devenu plus difficile encore. Viens!... dans quelques instants tu vas trouver un peu de paille, et moi peut-être un peu de pain. »

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme de dix-huit à vingt ans tout au plus, d'une taille souple et élancée. Des boucles de cheveux d'un blond cendré descendaient sur son front large et ouvert. Il avait les yeux bleus et pleins de fierté, et son costume, quoique d'une simplicité extrême, décelait un homme né dans la classe élevée de la société. Il chemina ainsi pendant une demi-heure environ, malgré la pluie, et il arriva enfin devant la porte d'une maison d'assez bonne apparence. Le voyageur frappa plusieurs fois à la porte sans qu'on lui répondît. Comme il allongeait le bras pour frapper une dernière fois, il entendit distinctement des pas précipités dans l'intérieur de la maison. La personne qui vint ouvrir était une femme grande et encore remarquablement belle, quoiqu'elle parût avoir quarante ans au moins. Ses cheveux lisses et d'un noir de jais étaient simplement relevés en chignon derrière sa tête. Ses mains étaient petites, et sa taille fine avait quelque chose d'onduleux, qui donnait de la grâce à ses moindres mouvements. Quant à sa mise, la hauteur du corsage de sa robe, dont la ceinture était placée seulement un peu au-dessus des hanches, annonçait assez qu'elle suivait les modes françaises. En voyant le voyageur, elle parut interdite et même un peu troublée : celui-ci se hâta de la rassurer.

« Madame, lui dit-il en souriant et après l'avoir saluée, je suis un pauvre voyageur égaré et étranger dans ce pays; j'ose vous demander l'hospitalité jusqu'à ce que le temps me permette de continuer ma route. »



TYP. J. CLAYE ET Cie.

L'HOSPITALITÉ.

(Murat et Fatareau.)

En entendant l'étranger s'exprimer ainsi, la dame avait tressailli.

« Vous êtes Français, monsieur? lui demanda-t-elle avec vivacité en fixant sur lui des regards pleins de douceur.

— Oui, madame, j'ai cet honneur.

— Hélas! fit-elle en baissant tristement la tête; mais, la relevant aussitôt, elle reprit d'un ton mélancolique : C'est une double raison, monsieur, pour que nous nous empressions de vous recevoir. Mon frère est au fond du jardin. Je vais l'envoyer chercher; il sera charmé d'accueillir dans son habitation un... »

Elle n'acheva pas.

« Dites un ami, madame, se hâta d'ajouter le jeune homme, car je suppose à votre langage que M. votre frère est Français aussi? Peut-être est-il de ceux que les derniers événements politiques du continent ont forcés de se réfugier en Amérique? ajouta-t-il curieusement.

— Oui... monsieur, répondit la femme inconnue avec une sorte d'hésitation; il s'est établi ici depuis longtemps, et grâce à Dieu, il n'a pas lieu de s'en repentir. Mais veuillez entrer, monsieur, reprit-elle en rompant cette conversation, et laissez-moi le soin de faire conduire votre cheval à l'écurie, où rien ne lui manquera. »

Elle fit à l'étranger une gracieuse révérence, et sortit pour aller chercher son frère.

Pendant ce temps, la pluie avait cessé. Le voyageur confia son cheval à un vigoureux paysan virginien qui était accouru à l'appel de sa maîtresse, et il entra dans une salle basse où un grand feu avait été allumé. Il se débarrassa de son manteau, et, après avoir réchauffé ses membres engourdis, il jeta un coup d'œil sur les objets qui l'environnaient.

Cette salle, assez spacieuse, était modestement meublée : une table, un buffet d'acajou et quelques chaises de bambou en composaient tout le mobilier; mais cette simplicité était relevée par une propreté exquise et un air d'aisance remarquable. Ce qui surtout

attira l'attention du voyageur, ce fut la décoration de cette pièce : en face de la porte d'entrée on voyait un portrait gravé, grand comme nature, représentant Murat en costume de maréchal de l'Empire; au-dessus était fixée une couronne de lauriers et d'immortelles desséchés et jaunis par le temps ; au milieu de cette couronne on avait accroché une fort belle montre d'or; au-dessous du portrait était suspendu un sabre de cavalerie légère d'un modèle français remontant au temps de la République; à droite, on voyait dans un petit cadre un morceau de ruban d'une couleur douteuse, avec une croix de la Légion-d'Honneur à l'effigie de Napoléon, et à gauche, sous un verre demi-bombé, plusieurs touffes de cheveux noirs, longs et magnifiques, attachés ensemble par un crêpe. Il y avait encore çà et là, appendus aux murs lambrissés, des gravures et même quelques-unes de ces images grossièrement coloriées qui représentent des faits d'armes héroïques et des batailles de Napoléon. Après avoir reposé ses regards sur tous ces objets, l'étranger revint s'asseoir devant le foyer en cherchant à se rendre compte de ce bizarre assemblage.

En ce moment, le maître de la maison entra, suivi de sa sœur. C'était un homme qui pouvait avoir cinquante ans. Il était de petite taille, et, selon l'expression vulgaire, *bâti en force*. Ses traits, quoique réguliers et sévères, exprimaient la plus franche bonhomie et la tranquillité d'âme la plus parfaite ; et cependant les rides nombreuses qui sillonnaient son front disaient assez que le sceau de la douleur avait dû s'y marquer autrefois. Il avait sur la tête une espèce de bonnet de police, d'où s'échappaient des mèches de cheveux déjà blancs. Il portait, à la mode des cultivateurs aisés des États-Unis, un pantalon de toile retenu autour des reins par une large ceinture de cuir verni ; il portait encore une petite veste de drap bleu, sur laquelle était une double rangée de boutons ronds, inégaux et mal dorés, représentant une aigle impériale couronnée. Les gestes, le langage et les façons un peu brusques du frère contrastaient singulièrement avec les manières si polies de sa sœur. Il était facile de juger au premier coup d'œil que l'éducation de l'un avait été fort

négligée, tandis que celle de l'autre semblait faire supposer que cette femme était fort au-dessus de sa condition.

« Mon ami, dit-elle à son frère, monsieur nous a fait l'honneur d'entrer chez nous pour s'y reposer. C'est un Français! se hâta-t-elle d'ajouter.

— Un Français ! répéta le maître en portant vivement le revers de la main à son front, suivant l'habitude des vieux soldats, pour saluer ; qu'il soit le bienvenu, nom d'une pyramide! Et, faisant quelques pas vers le voyageur qui s'était levé, Tatareau (car on a déjà deviné que c'était lui) lui présenta cordialement la main : Ah! Dieu ! fit-il en reculant et comme frappé d'une apparition subite.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda l'étranger avec douceur, en pressant cette main qu'il sentit trembler dans la sienne : est-ce que j'aurais l'honneur d'être connu de vous?... nous serions-nous déjà rencontrés quelque part?

— Non, non, monsieur, balbutia le vieux soldat sans pouvoir détourner la vue de la belle physionomie de son hôte, dont la voix semblait l'avoir ému encore davantage. Ce n'est rien... un souvenir confus... une ressemblance avec quelqu'un... »

Il ne put achever tant il était troublé.

« Ma foi! c'est possible, reprit le jeune homme d'un ton dégagé, croyant ainsi mettre le maître plus à son aise ; tous les hommes se ressemblent plus ou moins.

— Oh! non, dit à demi-voix Tatareau, aucun d'eux ne saurait ressembler à celui-là. Monsieur, ajouta-t-il, vous allez me trouver bien *intempestif*; mais à qui ai-je l'honneur de parler?

— Mon nom, n'est-ce pas? »

Tatareau fit un geste affirmatif.

« C'est justement la seule chose que vous me permettrez de vous taire, du moins quant à present. Je pourrais prendre un nom supposé, vous tromper... Mais quand on s'appelle comme moi, on ne saurait mentir... Et à présent que j'ai refusé de vous dire mon nom, j'aurais bien mauvaise grâce à vous demander le vôtre. »

Tatareau baissa les yeux ; un sourire plein d'amertume vint errer sur ses lèvres.

« Ah ! continua l'étranger, est-ce que vous seriez, comme moi, obligé de le taire? »

Tatareau poussa un soupir. Cependant, après un moment de recueillement, il parut faire un effort sur lui-même, et il répondit :

« Eh bien ! oui, nom d'une pyramide !... mais il n'y a pas d'affront : on ne me connaît dans le pays que sous le nom de Popoli.

— Mais pour cela, monsieur, se hâta d'ajouter sa sœur en faisant un mouvement de fierté, il ne faut pas croire que mon frère ait à rougir du nom qu'il a été forcé d'abandonner. N'est-ce pas, mon ami ? reprit-elle en fixant sur lui des regards pleins de tendresse ; des motifs politiques... particuliers... comme vous le disiez tout à l'heure, monsieur.

— C'est comme moi, reprit le voyageur, je ne dis mon nom qu'à ceux qui peuvent l'avoir entendu prononcer autrefois ou qui sont dignes aujourd'hui de ma confiance. Votre air de franchise, mon cher hôte, vous a désormais mérité la mienne. Vous pouvez parler sans crainte, et si l'amitié d'un proscrit ne vous effraye pas, mon amitié vous est acquise. Est-ce que vous avez été banni de France?

— Mieux que cela : *esquinté*, nom d'une pyramide ! Je suis censé mort !

— C'est-à-dire mort civilement? dit le jeune homme d'un ton de surprise qui allait toujours croissant.

— Mort militairement, indéfiniment, crânement et *farcement!* reprit Tatareau. Ah ! voyez-vous, jeune *voilliageur* que vous êtes, c'est toute une histoire, et des plus fameuses encore ! je m'en vais vous la narrer ; mais un instant. »

Et il fit un signe à sa sœur et lui dit quelques mots à l'oreille :

« Je rends grâce au Ciel de m'être égaré, dit pendant ce temps l'étranger, puisque je devais être accueilli dans la maison d'un de mes compatriotes, d'un vieux soldat de l'Empire ; car vous avez servi, je n'en saurais douter.

— Un peu, nom d'une pyramide ! Et continuant de parler à sa sœur, il lui dit à haute voix : tu entends, *Fifine*, celle que j'appelle l'eau de Cologne des hussards. Va !... cela nous aidera à attendre le dîner avec calme et modération. »

Dès que Joséphine eut posé sur la table le flacon d'eau-de-vie, Tatareau en remplit deux verres, offrit l'un à l'étranger, et, après avoir bu l'autre à sa santé, il lui montra le portrait de Murat.

« Tenez, lui dit-il en ôtant son bonnet, voilà celui qui m'a sauvé la vie.

— Dans un combat ! interrompit le jeune homme en se levant avec vivacité ; sur le champ d'honneur, n'est-ce pas ?

— Non ! sur le champ du déshonneur. (Le voyageur fit un mouvement.) Écoutez-moi. »

Alors Tatareau lui raconta tout ce que nous savons de son histoire.

« En apprenant mon jugement et mon exécution par *frime,* dit-il en terminant, de douleur ma pauvre bonne femme de mère tortilla de l'œil : c'était prévu et convenu. Deux ans après, j'écrivis à *Fifine*, que vous voyez, de venir me retrouver ici présent. Cette chère sœur, qui avait reçu depuis longtemps les paperasses de mon décès, faillit s'aplatir pour tout de bon, mais c'était de joie.—Fifine, dis-je en la revoyant encore plus superbe femme, si tu veux te marier ici il y a *moillen.*—Non, mon frère, me répondit-elle, à moins que tu ne te maries de ton côté.—Impossible : j'ai aimé trop de choses de tout mon cœur : ma mère, toi, *Joquin* et le grrrrrand Napoléon, pour faire la félicité d'une épouse quelconque. Ils ont dévoré mon appétit de tendresse. Eh bien ! restons garçons l'un et l'autre, me répondit Fifine ; nous ne nous quitterons jamais.

— C'est fait. Depuis, nous n'avons pas cessé de travailler, chacun dans ses attributions respectives, et aujourd'hui nous sommes riches, nom d'une pyramide ! Mais que le fils à *Joquin*, que l'enfant de mon bienfaiteur, celui que ces païens de Napolitains ont forcé d'aller courir la pretentaine je ne sais où, après avoir escoffié le père comme un simple inconnu, m'écrive tant seulement un mot, je le jure sur

l'honneur, j'en fais le serment sur ma croix et sur les débris de ma queue que j'ai exposés là en serre-file, ma vie, mon bras, mon bien, toute la boutique sont à lui, car tout lui appartient, et voilà! Maintenant, jeune *voilliageur,* me ferez-vous celui de me dire comment vous vous appelez ? »

L'étranger, qui avait écouté le récit de Tatareau sans chercher à dissimuler les impressions profondes et les poignants souvenirs qu'il lui avait rappelés, se leva alors, et d'un ton aussi digne qu'affectueux, il lui dit :

« Monsieur !... regardez-moi bien. Je m'appelle Achille, et je suis le fils de Murat !

— Ah! mille noms d'un million de pyramides! s'écria Tatareau en se redressant, j'aurais dû m'en douter. »

Et saisissant le bras de Joséphine avec une sorte de violence :

« A genoux! ma sœur, à genoux! » s'écria-t-il, et tous deux tombèrent la face contre terre, comme foudroyés par ces paroles du jeune prince.

« Oh ! mon digne père! s'écria le fils de Murat en levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

— Prenez tout ! répétait Tatareau, suffoqué par ses sanglots; prenez tout, car il m'a fait grâce.

— On ne lui a pas fait grâce, à lui, murmura le prince en baissant la tête. »

A ces mots, le vieux soldat se releva, et de l'œil et du geste montrant le ciel :

« Il est là-haut! fit-il d'un ton solennel; là-haut! nom d'une pyramide!

— Console-toi, mon ami, s'écria Joséphine en jetant ses bras autour du cou de son frère; tu sais bien que tous les jours je prie Dieu pour lui.

LES PAGES DU PALAIS IMPÉRIAL.

1804.



Ce fut dans une soirée du mois d'octobre 1804 que Napoléon, à son retour d'un voyage à Boulogne, fit appeler Duroc, et lui dit :

« Mon couronnement est fixé au 2 décembre prochain, nous n'avons donc pas de temps à perdre pour compléter le personnel de ma maison ; je veux qu'elle soit montée, de même que celle de l'impératrice, à l'instar de celle de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Cet arrangement aura le double avantage d'inoculer une certaine force à la stabilité de mon gouvernement et de donner des témoignages de reconnaissance à des familles qui m'ont déjà bien servi et à d'autres qui ne demandent pas mieux que de me servir, peut-être parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement ; mais peu importe, si elles me servent bien. Je veux rétablir les pages tels qu'ils étaient autrefois. Comme cela vous regarde, en votre qualité de grand-maître de ma maison, vous me ferez à ce sujet un rapport que vous m'apporterez demain. »

Le grand-maréchal voulut hasarder quelques observations relatives au peu de temps qui lui était donné pour s'occuper de ce travail ; mais Napoléon, désireux d'en finir avec ce qu'il appelait des *détails de ménage*, et d'égaler bientôt aux Tuileries le faste et la magnificence de l'ancienne cour de Versailles, interrompit Duroc en lui disant encore :

« Voyez Caulaincourt, entendez-vous avec lui ; en un mot, faites comme vous voudrez, consultez, interrogez qui bon vous semblera, mais il me faut demain ce rapport ; allez, Duroc. »

Et il le congédia. Le grand-maréchal fut bien forcé de se résigner et de suivre, comme beaucoup d'autres, le torrent impérial.

Ce rapport fut fait et remis à l'Empereur trois jours après. Napoléon assembla sur-le-champ une espèce de conseil pour le discuter. On commença d'abord, comme on le faisait tous les jours depuis quelque temps, par agiter une question de puérile étiquette, interminable comme toutes celles de ce genre, et, après trois heures passées en discussions qui n'aboutirent à aucun résultat, M. de Caulaincourt lut enfin le rapport sur l'établissement des pages. La faiblesse de la vue du grand-maréchal s'était opposée à ce qu'il s'acquittât lui-même de ce soin. Le grand-écuyer fit connaître d'abord l'organisation établie par les anciens rois de France jusqu'à Louis XVI. Napoléon s'arrêta à celui-ci, sauf modification, et provisoirement le nombre des pages du palais impérial fut fixé à douze, avec la faculté d'en augmenter le nombre dans le cas où il serait insuffisant, et de le porter successivement à vingt-quatre. (Plus tard, le nombre des pages s'éleva à trente, et même jusqu'à trente-sept, en 1810, lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise.) L'Empereur décida ensuite que la dépense de chacun d'eux ne dépasserait pas annuellement 1,400 fr., que les mêmes pages feraient alternativement le service auprès de lui et auprès de l'impératrice ; puis la séance fut levée et remise au lendemain pour s'entendre sur le costume, les prérogatives, l'éducation, l'administration et enfin les qualités et les droits que les jeunes postulants devraient posséder pour être admis en cette qualité dans la maison impériale.

Non pas le lendemain, comme il avait été convenu, mais huit jours après, l'Empereur convoqua de nouveau le conseil et ouvrit la séance en disant :

« Messieurs, je veux non-seulement que les pages servent à quelque chose chez moi, mais je veux encore que cette qualité leur soit

utile pour l'avenir. Je me chargerai de leur instruction, car ils n'auront pas toujours quinze ans; je veux que ceux qui seront admis appartiennent de préférence aux anciennes familles ou aux nouvelles qui déjà m'ont bien servi et sur le dévouement desquelles je puis compter. Ils devront avoir au moins dix ans révolus; c'est déjà bien jeune, comme vous voyez; passé quinze ans je n'en veux plus; qu'en pensez-vous, Messieurs? »

Tous les membres du conseil furent nécessairement de l'avis de l'Empereur; un seul lui fit observer que, les pages devant commencer leurs fonctions à dix ans, s'ils les abandonnaient à quinze, on ne saurait jamais leur confier des missions qui demandassent un tact, une discrétion et une intelligence que beaucoup de jeunes gens de vingt-cinq ans étaient loin quelquefois de posséder.

« C'est juste, dit Napoléon, ils resteront pages jusqu'à dix-huit ans; à cet âge, je les caserai dans mon état-major, ou je les enverrai dans une école militaire. »

Il fut convenu ensuite qu'il y aurait un *premier* et un *second page*, lesquels exerceraient une sorte d'autorité sur les autres; mais que, du reste, tous seraient élevés de la même manière et militairement.

« Oui, militairement, reprit Napoléon en appuyant sur ce mot. Cependant, ajouta-t-il, je veux qu'ils apprennent la danse et la musique; les mathématiques, c'est essentiel; le latin et le français, cela va s'en dire.

— L'allemand et l'anglais, dit à demi-voix un membre du conseil.

— C'est inutile, reprit vivement Napoléon : la langue française est devenue européenne; mais à la place de ces deux langues, l'histoire et la géographie; l'escrime et la natation; ce dernier exercice est devenu aujourd'hui de première nécessité dans l'éducation. Dernièrement, à Boulogne, Decrès, faute d'avoir appris à nager étant jeune, a failli se noyer en tombant à la mer. Un ministre de la marine se noyer! C'est un anachronisme par trop ridicule.

« Les pages auront donc un maître de natation. Tous appren-

dront à monter à cheval. Vous, Caulaincourt, vous me présenterez un état nominatif des professeurs que je veux leur donner; je les veux entièrement de mon choix.

— Mais, Sire, dit M. l'abbé de Pradt qui avait été appelé à ce grand conseil, Votre Majesté oublie une des choses principales pour des enfants : l'enseignement de la religion.

— Pardonnez-moi, monsieur l'abbé, reprit Napoléon un peu piqué de la remarque, j'y ai pensé; la preuve, c'est que j'ai déjà fait choix pour eux d'un aumônier, l'abbé Gaudon, que vous connaissez; il joindra à cette qualité celle de sous-gouverneur.

— En effet, dit le colonel d'Arrigny, il leur faut un gouverneur et un sous-gouverneur.

— Colonel, je les ai déjà nommés : vous d'abord.

— Moi! gouverneur des pages de Votre Majesté! s'écrie le colonel.

— Non pas, non pas, je vous ai nommé sous-gouverneur, avec l'abbé Gaudon; il sera chargé de la partie morale et religieuse; vous, de la partie physique et administrative. Pour être gouverneur, pardonnez-moi de vous le dire, colonel, vous n'avez pas ce qu'il faut; vous seriez trop faible, ou plutôt trop bon. Un page, Messieurs, est malin comme un singe, espiègle comme un élève de sixième, colère comme un dindon, gourmand comme un chat, étourdi comme un hanneton, paresseux comme une marmotte et vaniteux comme un paon. Ah! ah! vous ne les avez pas connus comme moi! »

Ici, le conseil en masse ne put s'empêcher de rire du portrait.

« Oui, messieurs, continua Napoléon, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; voilà pourquoi je veux qu'ils soient tenus ferme. Gardanne a ce qu'il faut, aussi l'ai-je déjà nommé. Quant à vous, Caulaincourt, vous exercerez la haute-main sur ces petits messieurs. Je mettrai à votre disposition un hôtel à Paris et un à Saint-Cloud; ceux qui ne feront pas bien le service lorsque nous serons aux Tuileries, resteront à Saint-Cloud. Je veux surtout qu'ils

n'aient aucune relation avec la maison de Joséphine. Je n'aime ni le commérage ni le scandale, on le sait. »

Malgré les intentions formelles de Napoléon, dès que les pages furent en activité de service dans le château, on les vit plus souvent dans les appartements de Joséphine que partout ailleurs, et cela s'explique : c'est que ces jeunes gens, je pourrais presque dire ces enfants, aimaient mieux se tenir dans le salon de service, où on ne rencontrait que des femmes jeunes et belles, que de rester à se morfondre ou à périr d'ennui dans la galerie de Diane avec les officiers-généraux. Napoléon n'aimait pas cela, et lorsqu'on l'entendait arriver, ou qu'un huissier venait à l'improviste annoncer : l'Empereur ! toutes les personnes présentes se tenant debout sur son passage, ces excellentes dames cachaient derrière elles le délinquant, qui se trouvait être ordinairement un fils, un neveu ou un cousin. Souvent Napoléon, marchant toujours très-vite, ne s'apercevait de rien ; mais si malheureusement il venait à s'arrêter un instant pour adresser la parole à quelqu'un, le réfractaire était pris. L'Empereur prenait alors le page par une oreille, et la lui tirant plus ou moins fort, selon qu'il était bien ou mal disposé, il le conduisait lui-même jusqu'à la porte en lui disant moitié gaiement, moitié sérieusement :

« Ah ! ah ! que faisiez-vous donc là, monsieur le drôle ? Vous savez bien que ce n'est pas là votre place ! Allez retrouver vos camarades, et que cela ne vous arrive plus ! »

Mais si Napoléon était de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait assez souvent, il lançait un coup d'œil menaçant aux personnes complices de l'infraction, et appelant l'huissier, il lui disait très-haut :

« Qu'on fasse appeler le général Gardanne ! »

Pour le coup, le pauvre enfant pouvait être certain d'aller passer au moins vingt-quatre heures à la *salle des arrêts*. Il y en avait deux ou trois parmi eux qui étaient tellement habitués à ce dénoûment, que lorsque le cas échéait, ils n'attendaient pas l'arrivée de

leur gouverneur, et se rendaient d'eux-mêmes, et en droite ligne, à la salle en question.

Le général Gardanne, brave militaire s'il en fut, et excellent homme, était cependant très-sévère pour tout ce qui regardait l'ordre et la discipline, et très-peu disposé à rire de toutes les espiégleries des *petits gaillards* confiés à sa surveillance. Heureusement pour eux qu'il n'était pas toujours là, et qu'il se voyait souvent forcé de résigner ses fonctions au colonel d'Arrigny que les pages aimaient beaucoup parce qu'ils ne le craignaient guère. Aussi ne se gênaient-ils pas pour lui jouer des tours fort peu respectueux. Par exemple, un jour que le colonel se disposait à se rendre chez l'Empereur, il s'était mis ce qu'on appelait en *tenue de palais*. Ainsi costumé, il entre dans la classe de mathématiques et s'asseoit sur une chaise, à côté du tableau. Un des plus jeunes lorgnait depuis un instant les blancs mollets du sous-gouverneur, dont l'aspect lui donnait une démangeaison d'espiéglerie. Tout à coup une mouche vient à se poser sur son banc; il l'attrape, la traverse d'une épingle, et, se baissant tout doucement jusqu'aux jambes du colonel, lui enfonce son épingle dans le mollet, en s'écriant : « Je la tiens ! » M. d'Arrigny jette un cri; le page se relève, et d'un air triomphant montre au pauvre colonel la mouche percée de part en part.

« Satané petit diable ! lui dit M. d'Arrigny en se frottant la jambe, tu m'as fait bien du mal, mais tu es bien adroit ! »

Mais l'homme qui servait surtout de point de mire à la malice de ces messieurs était, sans contredit, le plus remarquable de tous, le vénérable abbé Gandon. Je ne citerai qu'un de leurs tours. Il arrivait souvent que leur aumônier faisait appeler un de ses enfants (c'est ainsi qu'il les désignait) pour lui donner quelques conseils, ou, mieux que cela, quelques friandises tout exprès servies sur sa table après son dîner. Un soir, deux des plus jeunes arrivent chez le bon ecclésiastique au moment où il était à prendre son café :

« Bonjour, mes enfants, dit-il d'un air satisfait ; je vais vous régaler : voilà du café exquis, je vais vous en donner une petite demi-

tasse pour vous deux, et tandis que vous la boirez, moi je finirai mon journal, fort intéressant à cause du discours de M. de Fontanes ; puis vous me direz le motif qui vous amène. »

L'abbé Gaudon consommait prodigieusement de tabac, surtout lorsqu'il lisait. Il prend donc le *Journal de l'Empire*, et continue sa lecture après avoir aspiré deux énormes prises de virginie. Aussitôt un des pages prend une goutte de café dans sa cuiller, et la passant par-dessus la tête du gouverneur, la laisse tomber sur le journal. L'abbé Gaudon croit que cela provient du tabac qui exerce sur ses fosses nasales une certaine action ; il se mouche et continue sa lecture. Bientôt une seconde goutte de café vient tacher le discours de M. de Fontanes ; l'abbé se mouche de nouveau et se remet à lire. Troisième goutte de café ; le pauvre abbé se mouche d'une force à se fendre la cervelle et se dispose à reprendre son journal, lorsqu'un grand éclat de rire, poussé derrière son fauteuil, lui fait tourner la tête au moment où le page allait recommencer pour la quatrième fois. Les deux petits diables en furent quittes pour un sermon.

Il ne faut pas croire cependant que tous les pages fussent aussi étourdis. Il y en avait de très-raisonnables. L'Empereur faisait de ceux-là un cas tout particulier, et les chargeait quelquefois de missions qu'un officier-général et même un diplomate se fût montré jaloux de remplir. Ainsi, le 20 mars 1811, à dix heures du soir, au moment où Joséphine, qui était à Navarre, se disposait à passer dans le salon, où le thé avait été préparé pour elle et ses dames, un grand mouvement se fit entendre dans l'antichambre ; les deux battants de la galerie sont ouverts tout à coup par un de ses valets de chambre, qui s'écrie : *De la part de l'Empereur !* L'impératrice, et Eugène, qui était venu passer quelques jours avec sa mère, se lèvent et vont au-devant d'un page qui s'avance accablé de fatigue. Ce jeune homme est porteur d'une lettre autographe de Napoléon, qui annonce à sa première épouse la naissance du roi de Rome. Le page avait tellement craint de perdre cette missive en route, qu'il l'avait placée fort avant dans la poche de côté de son habit, et qu'il

avait quelque peine à la retrouver. Joséphine, toujours bonne, et ne voulant pas avoir l'air de s'apercevoir de l'embarras du messager, qu'elle a parfaitement deviné, lui adresse pendant ce temps quelques questions avec cet air gracieux qu'elle savait apporter dans ses moindres paroles. Enfin, la lettre remise, l'Impératrice se retire, accompagnée du vice-roi, après avoir donné des ordres pour qu'on fasse souper le page, et qu'on ait pour lui toutes les attentions imaginables jusqu'au lendemain ; mais ce dernier fait observer à Sa Majesté qu'il a ordre de l'Empereur de ne point s'arrêter, et de repartir aussitôt qu'il aura la réponse au message. Une heure après, le page est prévenu qu'il peut entrer dans la galerie pour prendre les ordres de l'Impératrice.

« Voilà pour l'Empereur, et voici pour vous », lui dit Joséphine en allant à sa rencontre et lui remettant une lettre et un petit étui de maroquin contenant une fort belle épingle en diamans. « J'aurais désiré, ajouta-t-elle, que vous restassiez avec moi au moins le temps de vous reposer, mais, mieux que personne, je sais qu'il faut obéir à l'Empereur avant tout. Partez donc, et que Dieu vous conduise! »

Et elle lui tendit sa main, sur laquelle le page posa respectueusement ses lèvres. Cinq minutes après il galopait vers la capitale, et à cinq heures du matin il était de retour aux Tuileries. Il était venu de Paris à Navarre à franc étrier, en six heures : on compte vingt-huit lieues de poste. Cela peut donner une idée de la célérité et de l'exactitude avec lesquelles les pages remplissaient leurs devoirs.

Excepté dans des circonstances semblables, au quartier-général de l'Empereur ou en campagne, ou bien encore quand on était d'escorte dans les petits voyages, comme ceux de Fontainebleau, de Compiègne et de Rambouillet, le service des pages n'avait rien de bien pénible. Deux d'entre eux se tenaient ordinairement près de l'Impératrice pendant les grandes réceptions ; au plus ancien appartenait l'honneur de porter la queue de son manteau; l'autre précédait

de quelques pas Sa Majesté, en se mêlant parmi les officiers de sa maison. Deux pages suivaient toujours l'Empereur lorsqu'il allait à la chasse, quatre l'accompagnaient ordinairement dans ses campagnes. A Paris ou à Saint-Cloud, six pages au moins, jamais plus de douze, faisaient le service au palais. Deux accompagnaient Napoléon lorsqu'il montait à cheval ou qu'il sortait en voiture ; dans ce dernier cas, l'un précédait le premier piqueur qui allait en avant de l'escorte, l'autre se tenait à la portière de gauche, un peu en arrière de l'écuyer de service ; mais lorsque Napoléon se servait des voitures de cérémonie et allait en cortége, comme par exemple pour assister à l'ouverture du Corps législatif ou à quelques anniversaires à Notre-Dame, il montait sur cette voiture autant de pages qu'elle pouvait en supporter. Aux audiences diplomatiques, aux réceptions d'ambassadeurs, les dimanches à la messe, les jours de bal ou de spectacle à la cour, douze pages faisaient le service. Quand leurs Majestés rentraient de nuit au château, deux d'entre eux les attendaient dans le vestibule au pied du grand escalier pour les précéder dans les grands appartements. Ils tenaient chacun un flambeau chargé de bougies qu'ils remettaient aux valets de chambre une fois que Leurs Majestés étaient arrivées à la porte des petits appartements.

L'Empereur et l'Impératrice avaient beaucoup de bonté pour leurs pages. Cependant, tout affectueuse que se montrât Joséphine envers les siens, elle ne leur adressait jamais la parole qu'avec une certaine politesse qui aurait ressemblé à de la froideur. Si elle les traitait tous comme de *grands garçons* ; c'est que cette façon d'agir lui était imposée par les convenances. Quant à l'Empereur, il en usait avec les siens tout à fait sans façon, et cela se conçoit. Il tutoyait habituellement les plus jeunes et les plus petits en les appelant par leur nom de baptême tout court. Lorsqu'il était content d'eux et que lui-même n'était pas de mauvaise humeur, *Viens ici, petit !* était une de ses locutions favorites ; mais lorsqu'il était mal disposé ou qu'il avait quelque sujet de mécontentement contre l'un

d'eux, il adressait la parole à celui-là en employant toujours la qualification de ***Monsieur,*** suivie du nom de famille qu'il articulait très-haut et très-distinctement. Quoique beaucoup de monde ait cru, et que des faiseurs de ***Mémoires historiques sur l'Empire*** aient écrit que Napoléon traitait souvent les officiers de sa maison comme des laquais en employant à leur égard un langage grossier et des épithètes injurieuses, je puis affirmer qu'il n'en était rien; personne plus que Napoléon n'était poli, affectueux, cérémonieux même avec ceux qui faisaient partie de sa maison, et il ne se servit jamais, à l'égard de ses pages, d'expressions virulentes, si ce n'est une seule fois. Voici à quelle occasion :

C'était à la Malmaison ; un soir qu'il était à causer en tête-à-tête avec Joséphine dans le ***petit salon bleu***, il appela, et demanda une tasse de thé. Le page de service qui se tenait dans la pièce voisine en apporte une toute préparée. Après l'avoir posée sur un plateau de vermeil, il aurait dû, en la présentant à l'Empereur, rester à une distance respectueuse, comme cela se pratiquait ; mais voulant apparemment lui épargner la peine de se lever pour la prendre, il s'approche trop étourdiment; le bout de son pied s'engage dans un pli du tapis, il perd l'équilibre et renverse la tasse brûlante sur les jambes de l'Empereur qui, ce soir-là, n'avait pas de bottes. Napoléon recule son fauteuil avec un signe de douleur qu'il exprime énergiquement. Joséphine éclate de rire.

« Mon Dieu! Bonaparte, dit-elle, comme tu jures depuis quelque temps! Quelle vilaine habitude!

— Mais, reprend l'Empereur en essuyant ses bas avec son mouchoir, ce petit malotru-là m'a brûlé les mollets d'une manière horrible! »

Le pauvre enfant, honteux à l'excès, ne riait pas ; car en effet, en entrant dans le salon, il avait interrogé la glace des yeux afin de juger par lui-même de la grâce qu'il allait mettre à présenter son plateau à l'Empereur, auquel ce petit mouvement de coquetterie n'avait point échappé. Heureusement qu'en tombant, la tasse, quoi-

que de délicate porcelaine, ne s'était pas brisée. Napoléon, qui la ramassa lui-même, en fit la remarque en l'examinant avec curiosité, ce qui fit que Joséphine dit encore en riant plus fort :

« Allons, Bonaparte, ne te fâche pas ; tu vois qu'il n'y a que demi-mal. »

Les personnes les plus considérées à la cour ambitionnaient extrêmement la place de page du palais impérial pour leurs enfants. Cette charge avait, pour le petit nombre de ceux qui l'obtenaient, une foule d'avantages : d'abord ils approchaient plus que qui que ce fût, et à tous les instants de la journée, de la personne de Leurs Majestés ; puis c'était un acheminement aux postes les plus élevés, car, à l'attachement que Napoléon avait pour ses pages, il pouvait joindre une confiance sans borne, en raison de l'éducation que ces jeunes gens avaient reçue pour ainsi dire sous ses yeux.



UN TRAIT DE MÉMOIRE.

1804.



Napoléon disait :

« Une tête sans mémoire est une place sans garnison. »

Sa mémoire, à lui, était merveilleuse. On peut dire qu'elle provenait surtout du cœur, tant il conservait fidèlement le souvenir de tout ce qui lui avait été cher.

A Sainte-Hélène, en racontant un jour à table une des chaudes affaires d'Egypte, il désigna numéro par numéro toutes les demi-brigades, et par leur nom tous les officiers qui y avaient pris part.

« Sire, lui dit Mme Bertrand qui était présente, comment Votre Majesté peut-elle se rappeler si exactement de tels détails après tant de temps écoulé ?

— Madame, lui dit Napoléon, le souvenir que je garde de mes compagnons d'armes est le souvenir d'un amant pour ses anciennes maîtresses. »

A l'époque du Consulat et des discussions du Conseil d'Etat, le jurisconsulte Treilhard, qui en faisait partie, ne pouvait comprendre la mémoire prodigieuse dont le premier Consul faisait preuve dans ses discussions. Les articles du Code civil, après avoir été préparés dans les conférences particulières du Conseil d'État, étaient mis en délibération dans les séances ordinairement présidées par Napoléon. Celui-ci éclairait quelquefois les questions les plus obscures en citant à l'improviste des passages entiers du droit romain, étude qui semblait lui devoir être tout à fait étrangère. Un matin que Napoléon avait mandé Treilhard pour lui faire part de ses idées sur un point de législation criminelle, celui-ci lui demanda comment il se faisait qu'il connût si parfaitement les lois, lui qui n'avait guère vécu que dans les camps. Napoléon répondit en souriant :

« N'étant encore que simple lieutenant d'artillerie à Auxonne, je fus mis aux arrêts pour un temps illimité, injustement, il est vrai, mais il n'importe. Dans la chambre qui m'avait été donnée pour prison, il n'y avait pour tout mobilier qu'une vieille chaise, un vieux lit, une vieille armoire, et, sur cette vieille armoire, un vieux livre, plus poudreux, plus vermoulu que tout le reste : c'était le *Digeste*. N'ayant à ma disposition ni papier, ni crayons, ni livre, je regardai ce bouquin comme une bonne fortune. Il était si volumineux, les pages en étaient si jaunies, si surchargées de notes marginales écrites à la main, qu'eussé-je dû rester un siècle aux arrêts, j'aurais eu de la pâture pour tout ce temps. Je ne fus que dix jours privé de ma liberté ; mais, quand je la recouvrai, j'étais saturé de vos légistes romains. Voilà d'où me vient cette surabondance de jurisprudence dont je vous inonde quelquefois. »

Mais Treilhard se fût bien plus étonné de la mémoire de Napoléon s'il eût eu connaissance d'un fait concernant M. Lombard de Langres, qui, après avoir été ambassadeur de la République à La Haye, avait été quelque temps son collègue à la Cour de cassation.

Après le 18 brumaire, dès que le premier Consul fut installé aux Tuileries, toutes les autorités réunies en corps vinrent lui présenter leurs hommages. M. Lombard de Langres était au nombre des complimenteurs. Napoléon l'ayant aperçu parmi les membres de la Cour de cassation, lui demanda, de ce ton bref dont il avait déjà contracté l'habitude :

« Comment vous appelez-vous?

— Lombard de Langres, général.

— Bien ! Nous causerons tout à l'heure. »

Le nom de Lombard ne pouvait lui être tout à fait inconnu, car le premier soin de M. de Talleyrand, en arrivant au ministère des relations extérieures, avait été de lui remettre une liste des agents diplomatiques dont il pouvait avoir besoin, et l'ex-ambassadeur en Hollande s'y trouvait favorablement noté. Napoléon s'était rappelé cette circonstance. Après avoir conversé un moment avec le président de la Cour de cassation, il revint sur ses pas.

« Vous avez été à La Haye? demanda-t-il à M. Lombard.

— Oui, général.

— Il y a eu de votre part, dans cette mission, du bonheur et du bien joué. »

M. Lombard s'inclina sans répondre.

« Ces gens-là, poursuivit le premier Consul, sont encore riches, n'est-ce pas?

— Général, ils prétendent que non.

— C'est possible ; mais moi, je n'en crois rien. »

Et indiquant du doigt une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre et garnie de tout ce qu'il fallait pour écrire :

« Allez me faire une note, ajouta-t-il.

—Une note ! exclama M. Lombard d'un air étonné ; et sur quoi?... sur la Hollande ou sur la situation des affaires générales?

— Sur ce qu'il vous plaira ; seulement soyez bref. »

A tout hasard, M. Lombard alla s'asseoir et écrivit ce qui suit :

« L'existence politique de l'Europe est aujourd'hui un problème « dont la fortune du premier Consul donnera bientôt la solution. »

Puis, tenant à la main son papier ouvert, il épie le moment favorable et le présente à Napoléon, qui le prend, y jette les yeux, le met dans sa poche, et dit à l'auteur en lui tournant le dos :

« C'est encore trop long. »

Le papier ne contenait que les deux lignes qu'on vient de lire. M. Lombard craignit un moment d'avoir déplu; il se trompait. Il alla voir M. de Talleyrand, qui le tranquillisa en l'engageant à retourner aux Tuileries. La première fois qu'il y parut, Napoléon vint à lui avec affabilité.

« Savez-vous ce qu'on m'a rapporté de vous depuis que nous nous sommes vus ? lui dit-il.

— Sans doute peu de bien, général, et beaucoup de mal ; car, en révolution, il faut avoir été complétement nul pour n'avoir pas d'ennemis.

— C'est juste. Je veux faire quelque chose pour vous ; mais il faut opter entre la magistrature et la diplomatie. Choisissez.

— Mon choix est fait, général, et, puisque vous daignez m'en laisser le maître, je préfère la diplomatie.

— Quittez donc votre tribunal d'appel et voyez Talleyrand. »

Ce conseil d'abandonner le tribunal avant d'être placé souriait peu à M. Lombard. Il savait qu'on ne rentrait pas facilement dans la magistrature. Quoi qu'il en soit, il ne fit pour être réélu aucune démarche auprès du sénat, dont le premier soin, après son installation, avait été de recomposer la Cour de cassation et d'y appeler de nouveaux membres. Pendant ce temps, M. Lombard eut l'occasion de voir M. de Talleyrand, qui lui demanda s'il avait été renommé.

M. Lombard lui fit part des raisons qui l'avaient empêché de se mettre sur les rangs.

« Vous avez eu tort, répliqua le ministre ; il faut suivre cette affaire s'il en est temps encore, ou tâcher du moins de vous caser, en attendant mieux, dans un tribunal quelconque.

— Mais, si le premier Consul veut me charger de quelque mission diplomatique...

— Quand Bonaparte veut employer les gens, il sait bien les prendre où ils sont. »

Il ne restait plus à nommer, pour compléter le tribunal de cassation, que trois membres sur soixante dont il se composait : il n'y avait pas de temps à perdre. Afin d'obtenir une des places encore disponibles, M. Lombard dirigea une requête où il étala ses titres judiciaires, administratifs, littéraires, diplomatiques, etc. Il la fit imprimer, mais le jour même où le premier exemplaire était distribué aux sénateurs et à ses protecteurs, la dernière nomination était insérée au *Moniteur*.

M. Lombard se consola de cet échec en songeant que le premier Consul, lui ayant fait quitter son tribunal, avait contracté l'obligation de le replacer dans la diplomatie. Tous les *décadis* suivants il se rendit aux Tuileries, le matin ; et, le soir, chez le ministre des relations extérieures. Le matin, il recevait une promesse de Napoléon, et le soir une défaite de M. de Talleyrand.

Plus d'un an s'était écoulé en de telles alternatives, quand le solliciteur se résolut, de guerre lasse, à aller passer avec sa famille quelques mois dans une ferme qu'il possédait à quatre-vingts lieues de Paris. Les dispositions sont bientôt faites ; il est à la veille de son départ ; mais les promesses du premier Consul lui tiennent au cœur. Avant de quitter la capitale il veut aller encore une fois aux Tuileries pour savoir bien décidément sur quoi compter. Arrivé dans la grande galerie, il se place sur le passage de Napoléon.

« Eh bien ! y a-t-il quelque chose de nouveau pour vous ? lui demande celui-ci en s'arrêtant devant lui.

— Hélas! non, général.

— Vous avez donc négligé le ministre des relations extérieures?

— Au contraire, général.

— Et rien encore, m'assurez-vous? »

M. Lombard fit un geste négatif.

« C'est par trop fort! reprend Napoléon avec un geste de mauvaise humeur. Il faut en finir. Allez de ce pas trouver Talleyrand, et dites-lui que je veux, entendez-vous? que je veux absolument qu'il vous case quelque part sans aucun délai. Ne manquez pas de revenir demain, à pareille heure, me rapporter ce qu'il vous aura dit. Allez, je vous attendrai. »

M. Lombard avait reçu de M. de Talleyrand tant d'eau bénite diplomatique, qu'il regarda comme parfaitement inutile la nouvelle visite que lui conseillait le premier Consul. Ses places étaient retenues à la diligence qui partait le lendemain matin; il quitta donc Paris sans avoir vu le ministre. Il resta six mois absent. Quand il fut de retour, sa première visite, le *décadi* suivant, fut pour le premier Consul, qu'il aperçut en entrant dans la galerie de réception, au milieu d'un groupe, à l'extrémité de la pièce. M. Lombard se plaça dans l'embrasure d'une croisée et se mit à causer, en attendant, avec quelques membres du Tribunat. Napoléon tourne la tête par hasard, reconnaît M. Lombard, quitte tout le monde, traverse rapidement la galerie, va droit à lui, et, se croisant les bras sur la poitrine, lui demande d'un ton sévère :

« Eh bien! monsieur, me direz-vous aujourd'hui ce que vous a répondu le ministre des relations extérieures, lorsque je vous ai envoyé à lui, il y a six mois? »

Etourdi de l'apostrophe, M. Lombard ne sut que répondre.

« Est-ce donc ainsi, poursuivit Napoléon, que vous vous acquittez des commissions dont on vous charge? »

L'ex-ambassadeur essaya de balbutier quelques mots; Napoléon l'interrompt en disant :

« Monsieur, de ce moment, je me crois parfaitement quitte envers vous. »

A partir de ce jour, M. Lombard n'osa plus se présenter aux Tuileries, et peut-être fit-il bien, car Napoléon ne modifiait jamais une décision. Dans les petites choses, comme dans les grandes, rien ne pouvait le déterminer à revenir sur ses pas. Plus tard, cependant, il se souvint de ce pauvre M. Lombard, et voulut réparer le tort que M. de Talleyrand, bien plus que lui, avait causé à cet ancien magistrat; il donna ordre au ministre de le placer avantageusement, mais de manière que lui, chef de l'Etat, eût l'air de n'en pas être instruit. Malheureusement pour M. Lombard, les événements se pressaient, et la Restauration arriva sans qu'il pût profiter de ces bonnes dispositions. La fatalité devait le poursuivre jusqu'à la fin de ses jours. Un peu avant la révolution de Juillet, l'homme qui avait été conseiller à la Cour de cassation et ambassadeur à La Haye, n'occupait à Paris que le modeste emploi de secrétaire du théâtre des Variétés.

M. Lombard est mort depuis; mais le diplomate déchu a du moins laissé à sa famille un souvenir que beaucoup de diplomates ne laissent pas toujours à la leur : la réputation d'honnête homme.



UNE FATALITÉ

1804.

I



Boulogne, dans le nombre des jeunes officiers d'état-major qui désespéraient d'entendre le signal de la descente en Angleterre, était D***, capitaine et aide de camp du général de H***, qui commandait une brigade d'infanterie. Il commençait à trouver ce séjour un peu monotone, et sa mauvaise humeur s'exhalait quelquefois en épigrammes contre les dispositions navales de la descente, et les fameux bâtiments de transport, qu'on appelait dans les salons de Paris des coquilles de noix. A ces héros en herbe, avides de périls et d'aventures, il fallait des occasions de faire briller leur courage et de conquérir des grades; le camp de Boulogne était donc pour eux une véritable prison, et ils cherchaient partout des diversions à la fastidieuse uniformité des évolutions préparatoires; — et puis, on était si près de Paris! comment n'aurait-on pas gémi de la rigueur des ordres supérieurs, qui rendaient si difficile à obtenir même une permission de huit jours, pour venir dans la capitale, où la plupart de ces officiers avaient leur famille et leur maîtresse? Mais Napoléon avait prévu la tentation et le péril, et il avait voulu les conjurer tous les deux. Plus que tout autre voisinage, il redoutait celui de Paris. Il avait donc recommandé aux chefs de corps un redoublement de sévérité relativement aux demandes de congés.

Cependant ces nouvelles dispositions, ce surcroît de rigueur et

de difficultés, ne découragèrent pas D***. On était au commencement de mars 1804, et tout semblait annoncer que la descente en Angleterre allait enfin s'effectuer, lorsqu'un matin le général de H***, après avoir parcouru quelques dépêches relatives au service, vit entrer dans son logement, au moment où il allait se mettre à table pour déjeuner, son aide de camp le capitaine D***.

« Eh bien! mon cher, lui dit-il, venez-vous déjeuner avec moi? vous tombez bien. Comment diable! exclama-t-il en remarquant les traits fatigués de son protégé, vous avez l'air triste aujourd'hui, vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Ah! mon général, je suis réellement bien à plaindre, répondit le capitaine en poussant un gros soupir, qui n'empêcha pas M. de H*** de manger comme un ogre.

— Vous commencez à vous ennuyer ici, n'est-pas, mon pauvre D***? c'est comme moi. Je conviens que la vie que nous menons n'est pas très-amusante; mais que voulez-vous, mon cher! c'est la volonté du premier Consul, il n'y a rien à y opposer. Voyons, reprenez votre bonne humeur et votre appétit. Que diable! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. »

Le capitaine D*** était depuis quatre ans aide de camp du général de H***, qui avait beaucoup d'affection pour lui.

« Eh quoi! poursuivit le général de H***, vous ne me répondez pas? Est-ce que par hasard vous seriez devenu muet? Cependant, j'ai fort bien entendu votre gros soupir; mais ce n'est pas une réponse, et il faut déjeuner et s'expliquer. Je parierais qu'il s'agit encore de quelque amourette qu'on veut traiter en grande passion.

— Mon général, vous avez deviné, et...

— Et vous êtes en ce moment le plus infortuné des hommes, interrompit celui-ci, enfin un véritable martyr. Est-ce que, par hasard, vous voudriez chercher ici des consolations? vous savez bien, mon cher ami, que je ne me mêle pas de ces sortes d'affaires. Mais je vous le demande, où allez-vous vous aviser d'être amoureux? à

Boulogne! est-ce qu'il y reste encore une beauté disponible, aujourd'hui?

— Vous avez eu jusqu'ici, mon général, tant de bonté pour moi, que j'ose solliciter de votre bienveillance une faveur, une grande faveur..., mais...

— Mais, mais!... Voyons, de quoi s'agit-il? parlez, mon cher D***; si ce que vous désirez est possible, je le ferai pour vous. »

Le capitaine hésita à répondre; et puis balbutia quelques mots qui annonçaient son embarras : il était cependant entré chez son général avec beaucoup de résolution, mais sa fermeté l'avait abandonné au fur et à mesure qu'il avait vu approcher le moment de formuler nettement sa demande.

« Parlez donc, dit enfin le général, avec un mouvement d'impatience.

— Eh bien! je perds tout ce que j'aime, si... si...

— Ah! nous y voilà! la phrase de rigueur. »

Et M. de H*** se prit à rire, sans pitié pour l'amant malheureux. Celui-ci, toutefois, ne se déconcerta pas. Il crut que la bonne humeur de son général rendrait le succès plus facile, et lâcha le grand mot, le mot fatal de *permission* de trois jours seulement.

« Une permission de trois jours! s'écria M. de H*** en bondissant sur sa chaise; une permission de trois jours! répéta-t-il avec l'accent de la colère; vous n'y songez pas, capitaine; c'est impossible, vous le savez; je suis même étonné que vous ayez songé à m'en parler. Et sans doute cette permission est pour aller à Paris?

— Oui, mon général; elle m'y a donné rendez-vous.

— Là! voyez-vous, juste à Paris, où aucun officier de l'armée de Boulogne ne peut aller en ce moment, sans une autorisation spéciale du premier Consul. En vérité, les amants sont quelquefois bien fous. Impossible, capitaine; maintenant parlons d'autre chose.»

Le général se leva brusquement de table, et crut que son aide de camp ne renouvellerait pas d'inutiles instances. Mais D*** ne

se tint pas pour battu; il connaissait le côté faible de son général, et s'adressa à ses souvenirs, pour triompher de son refus.

« Eh bien! mon général, lui dit-il d'un ton résolu, puisque vous ne voulez pas m'accorder cette permission, je la prendrai.

— Vous la prendrez, monsieur! vous la prendrez! répliqua celui-ci. Un coup de tête! c'est cela : perdre son état, son avenir, pour une....je ne sais qui, une coquette, peut-être, qui vous oubliera, qui vous trahira dans quinze, dans huit jours, qui vous fera peut-être pis encore, qui sait!

— Une fois déjà, mon général, vous avez été plus indulgent pour moi. C'était aux avant-postes de Dusseldorf, vous savez... malgré la consigne et la défense du général en chef, vous me fîtes partir, la nuit, avec une lettre qui n'avait aucun rapport avec le service.

— Parce que j'ai fait une... sottise, est-ce à vous de me la reprocher, monsieur? »

La voix de M. de H*** s'était singulièrement radoucie. Le capitaine s'aperçut de cet heureux changement, car il venait de rappeler un fait dont le souvenir avait produit une vive impression sur l'esprit de son général: L'aide de camp lui avait, dans cette circonstance, donné une grande preuve de dévouement, et la reconnaissance élevait déjà une voix plus puissante que les prescriptions de la discipline. Le général parut réfléchir.

« Vous voulez absolument aller à Paris? lui demanda-t-il avec calme.

— Oui, mon général.

— Vous n'ignorez pas qu'en ce moment une surveillance rigoureuse rend le séjour de la capitale fort peu agréable pour les militaires qui ont le droit d'y être, et très-dangereux pour ceux qui ne doivent pas s'y trouver? Avez-vous fait toutes vos réflexions là-dessus? En accordant la permission que vous me demandez, je me compromets, peut-être; mais vous, mon cher, qui sait comment cette présence à Paris sera jugée par l'état-major de la place?»

D*** ne manqua pas de raisons à faire valoir pour combattre les craintes et faire disparaître les scrupules de son général. Celui-ci n'opposa plus qu'une faible résistance, puis se décida enfin à accorder la permission si ardemment désirée, toutefois en disant :

« Ecoutez, mon cher D***, je ne suis pas superstitieux, pourtant rien ne m'ôtera de l'idée que ce voyage vous portera malheur. Réfléchissez-y bien, tandis qu'il en est temps encore : peut-être me saurez-vous gré un jour de mes observations. »

Le capitaine ayant, par un signe de tête, témoigné qu'il avait fait toutes ses réflexions, et que, quoi qu'il dût arriver, il ne renoncerait pas à son projet, M. de H*** crut devoir lui dire encore en terminant :

« Il vous faut être de retour dans trois jours ; surtout pas d'imprudence : ne vous montrez pas dans les lieux où vous pourriez rencontrer des connaissances. Cette recommandation est autant dans votre intérêt que dans le mien. Adieu donc, mon cher capitaine, fit-il en lui serrant la main, Dieu veuille que mes craintes ne se réalisent pas ! »

Une heure après cet entretien, le capitaine D*** était à cheval, et galopait sur la route de Paris.

II

C'était le ..... mars, au matin ; onze heures sonnaient, et D***, arrivé depuis un quart d'heure seulement dans la capitale, n'avait point encore déjeuné. Or, en ce moment, la faim faisait quelque tort à l'amour, et le jeune capitaine songea à déjeuner avant d'aller au rendez-vous, qui était le but de son voyage. Le Palais-Royal était si près de l'hôtel dans lequel il était descendu, qu'il devait résister difficilement à la tentation d'un lieu où, avec de l'argent, on déjeunait alors si bien. Il se rappela, il est vrai, les dernières recommandations de son général, qui l'avait engagé à éviter de se

montrer dans les endroits trop fréquentés; mais l'appétit l'emportait. D'ailleurs, le jeune homme avait décidé qu'il traverserait rapidement le Palais-Royal, enveloppé de son manteau et le chapeau rabattu sur les yeux; il espérait, au moyen de ces précautions, échapper à de fâcheuses rencontres.

Le voilà donc qui se glisse par une allée latérale dans la galerie du café de Foy, à l'extrémité de laquelle il y avait un restaurateur célèbre, celui-là même qu'il aurait dû, de préférence, regarder comme le plus dangereux de tous; mais les amoureux ne pensent jamais à tout : son estomac ne lui permettait ni les réflexions ni le choix du restaurant. Et puis, s'il faut le dire, la prédiction de son général devait s'accomplir. Il débouche donc dans cette galerie, où il y avait, malheureusement pour lui, beaucoup de monde, et se voit forcé de ralentir sa course. Cependant, il était parvenu devant la porte du restaurateur; il allait y entrer, quand il sent tout à coup une main qui lui frappe légèrement sur l'épaule. Il se retourne vivement :

« Vous ici, capitaine? » lui dit un monsieur, portant moustaches et vêtu d'une redingote bleue.

D*** resta interdit. Celui qui lui parlait était justement un chef d'escadron attaché à l'état-major de la place de Paris.

« Oui, mon commandant, répliqua le capitaine, me voici à Paris, et tout prêt à très-bien déjeuner, avec vous, si vous voulez bien me faire l'honneur d'accepter cette politesse.

— Je vous rends grâces, capitaine, j'ai déjà déjeuné; mais dites-moi, comment se fait-il que vous soyez ici, je vous croyais à Boulogne avec votre général?

— J'y étais encore il y a deux jours, mais une affaire très-pressante... Oh! je vous conterai cela en déjeunant; entrez donc, mon commandant, vous prendrez au moins un verre de champagne.

— Ma foi! très-volontiers, dit celui-ci en se décidant; je ne serais pas fâché de savoir, autrement que par les journaux, ce qui

se passe à Boulogne, et puis je suis enchanté de vous avoir rencontré aujourd'hui. »

Les deux officiers entrent dans le restaurant et se mettent à table. Mais à peine étaient-ils assis que le chef d'escadron se lève, et alléguant tout à coup une affaire grave qui l'oblige de s'absenter pour un moment, il dit au capitaine qu'il va revenir bientôt. M. D***, qui ne demandait pas mieux que d'être débarrassé de la présence d'un supérieur importun, n'insista pas pour lui faire ajourner cette grave affaire, cependant il crut devoir lui recommander le silence sur sa rencontre. Le chef d'escadron pensa un moment que M. D*** était venu à Paris sans autorisation.

« Quoi ! capitaine, lui dit-il en cherchant à lire dans ses regards, est-ce que par hasard vous vous seriez dispensé de demander une permission?

— Oh ! je l'ai dans ma poche ; mais c'est égal, je tiens à ce que mes amis ne sachent pas que je suis ici.

— A la bonne heure ; car vous courriez le risque d'être arrêté. J'espère bien que vous ne retournerez pas à Boulogne sans m'en prévenir. Au surplus, je ne vous dis pas adieu, puisque je reviens. »

Et le chef d'escadron s'éloigna. D***, rassuré par les protestations d'une de ses plus anciennes connaissances, déjeuna bien, paya de même, et sortit du restaurant sans que le chef d'escadron fût venu le rejoindre comme il le lui avait promis.

« C'est à monsieur le capitaine D*** que j'ai l'honneur de parler? » lui dit un officier de gendarmerie en se présentant tout à coup à lui avec beaucoup de politesse.

Le capitaine, avant de répondre, examina de la tête aux pieds la personne qui lui adressait la parole; mais il n'y avait pas moyen d'éluder la réponse.

« Oui, monsieur, je suis le capitaine D***. Oh! je vois bien ce dont il s'agit, Dieu merci, je suis en règle. Il est vrai que je ne me suis pas encore présenté à l'état-major de la place ; mais j'avais une faim..., et tenez, j'y allais ; j'y vais même de ce pas.

— Capitaine, je ne doute pas que vous ne soyez en règle; mais voici une lettre que je suis chargé de vous remettre.

— De quelle part, s'il vous plaît?

— Vous allez le savoir, lisez. »

Le lieutenant de gendarmerie remit la lettre au capitaine : c'était un ordre du gouverneur de Paris, de se rendre immédiatement à Vincennes, accompagné de l'officier porteur du message.

— Mais je suis en règle, monsieur! s'écria D*** en fouillant dans sa poche ; n'importe, allons à l'état-major.

— Pardon, capitaine, c'est à Vincennes qu'il faut aller; relisez donc cette lettre du gouverneur.

— Comment! moi à Vincennes! arrêté comme un déserteur, comme un réfractaire! Mais, monsieur, vous dis-je encore une fois, je suis en règle.

— Je n'en doute pas, capitaine; mais il ne s'agit pas de cela; il faut venir avec moi à Vincennes! on nous y attend tous les deux.

— Mais! que veut-on faire de moi?

— Ma foi, capitaine, je n'en sais rien, je vous en donne ma parole; mais si vous n'avez rien à vous reprocher, je ne vois pas ce que vous pourriez avoir à craindre. Si vous le trouvez bon, nous monterons dans ce fiacre, c'est le gouverneur de Paris qui payera la course. »

Le capitaine, fort de sa conscience et de sa permission, monta en voiture avec son compagnon de voyage. Il voulut en vain, pendant le trajet, obtenir quelques renseignements sur ce qu'il persistait à appeler une arrestation arbitraire. L'officier de gendarmerie soutenait toujours qu'il ne savait rien à ce sujet, et renvoyait sans cesse le capitaine à l'ordre expédié par le gouverneur de Paris. Enfin, on arriva à Vincennes. L'officier déposa dans la forteresse celui qu'il croyait être au moins un prisonnier d'État, et prit congé de lui avec des formes qui commencèrent à lui inspirer de sérieuses inquiétudes.

Il ne douta plus de son malheur quand il vit arriver un sous-

officier d'artillerie qui lui annonça qu'il allait le conduire par-devant le commandant du château. Ce devait être, d'après les appréhensions de D***, pour subir un interrogatoire.

« Je suis cependant en règle, se disait-il encore en montant l'escalier qui le conduisait aux appartements du commandant. »

A peine fut-il en présence de cet officier supérieur, que celui-ci se leva :

« Capitaine, lui dit-il, soyez le bienvenu; je me félicite d'être chargé de vous annoncer une heureuse nouvelle : le ministre, appréciant votre patriotisme et vos talents, vous donne un précieux et bien vif témoignage de confiance et d'estime : il vous a choisi pour être capitaine-rapporteur de la commission militaire qui va s'assembler ici, tout à l'heure, pour juger un émigré, un chouan, un conspirateur, accusé de complot contre le gouvernement et le premier Consul. Voici votre nomination et la série de questions que vous aurez à adresser à l'accusé, ainsi que le dossier dans lequel sont rassemblées toutes les pièces relatives à l'accusation. »

Le capitaine, tout ému, prit la lettre du ministre, et la parcourut rapidement.

« Le comte de P*** est ici! s'écria-t-il comme atterré, et c'est lui qui va être jugé?

— Lui-même, répondit froidement le commandant du château. Le conseil de guerre espère que le capitaine-rapporteur fera son devoir. »

Après cette entrevue, D*** fut introduit dans une salle où il trouva déjà réunis les membres de la commission. Le comte de P*** était très-coupable. Lié avec la bande de Georges, il n'y avait aucun moyen de le sauver; et, quelques heures après, un jugement longuement motivé le condamnait à passer par les armes, comme convaincu du crime qui lui était imputé.

Le lendemain matin, les gardes du bois de Vincennes trouvèrent, dans un taillis, le cadavre d'un jeune officier qui s'était fait sauter la cervelle. C'était celui de l'infortuné D***, qui avait provoqué, la

veille, la condamnation du comte de P***, frère de la jeune personne qu'il aimait, et pour laquelle il avait voulu venir à Paris.

« Je lui avais prédit que ce voyage lui porterait malheur, dit le général de H*** en apprenant à Boulogne la fin déplorable de son aide de camp. Il n'a pas voulu me croire, voilà le résultat de l'entêtement des jeunes gens qui ne veulent jamais faire qu'à leur tête. »

SUPERSTITION.

1804.

I[1]

Par une belle matinée du mois de juin 1807, une voiture, sans armoiries aux panneaux, mais remarquable par son élégance fastueuse et la perfection irréprochable d'un attelage gris pommelé, s'arrêta rue de Tournon, devant une maison d'assez modeste apparence. Un chasseur mit pied à terre, entra sans adresser la parole au concierge, gravit les douze marches d'un petit perron faisant angle sur le côté gauche de la cour, et bientôt reparut, suivi d'une femme jeune encore, petite, grosse, d'un aspect commun dans son ensemble, mais dont le regard pénétrant, les noirs sourcils, les traits fortement accentués, la démarche virile, avaient quelque chose de bizarre et de saisissant.

[1] C'est à l'obligeante collaboration d'un de mes plus anciens amis et camarades d'études au Lycée impérial, M. Horace Raisson, qui dès longtemps s'est fait un nom honorable dans les lettres, que je dois la communication de ce curieux fragment, ainsi que de quelques autres, particulièrement celui où un épisode de la jeunesse et des derniers moments du maréchal Ney sont retracés avec tant de verve originale et d'exactitude historique.

Cette femme monta lestement dans la voiture, et les chevaux partirent au grand trot.

Trois quarts d'heure après, le riche équipage arrivait à la Malmaison, et l'alerte et courte petite femme était introduite dans l'appartement de Mme Bonaparte, qui, depuis quelques jours seulement, avait été saluée du titre d'impératrice.

« Soyez la bienvenue, ma chère sibylle, dit la nouvelle souveraine, en se levant avec empressement de son *somno,* à la vue de la visiteuse ; je n'eus jamais autant qu'aujourd'hui besoin de votre science et de vos avis ; il s'agit de me donner l'explication d'un rêve tout à fait extraordinaire.

« Ce matin, un peu avant le jour, étant profondément endormie, je me suis figuré que je voyais tous les souverains de l'Europe réunis dans une salle immense. Bonaparte, Napoléon, veux-je dire, présidait à cet imposant congrès de rois. J'étais assise près de lui. A un signal donné, toutes ces têtes couronnées se levèrent et commencèrent à défiler devant nous en s'inclinant respectueusement. Un seul, le czar, l'empereur de Russie, rétrograda au moment d'arriver au pied du trône. Il alla reprendre silencieusement sa place, et de là, assis, couvert, il examina avec attention ce qui se passait. Tout à coup il disparut, puis il revint ; et, sur un signe que je lui fis, il s'approcha et salua gracieusement Napoléon. Ce changement subit, cette sorte de rapprochement imprévu me causa une si grande joie que je me réveillai en sursaut. J'étais seule, et je me trouvais assise sur mon lit. »

Joséphine se tut. Mlle Lenormand, car c'était elle, Mlle Lenormand, qui l'avait écoutée dans un recueillement silencieux, parut quelques instants absorbée dans une profonde méditation, une sorte de contemplation intérieure ; bientôt son visage s'anima, ses yeux brillèrent d'un éclat fébrile, ses lèvres s'agitèrent sans produire aucun son, comme si elle eût répondu à une sorte d'intuition secrète ; puis enfin, d'une voix saccadée et masculine, elle s'écria :

« Quel brillant avenir !... que de splendides merveilles !... Napo-

léon sera le maître du monde ; tous les rois le craignent et l'admirent. Un seul, des régions glacées où il commande, tentera d'obscurcir l'éclat de cet astre éblouissant ; mais, par les soins de Votre Majesté Impériale, il reviendra bientôt à de plus prudentes résolutions. C'est à vous, madame, à vous, noble Impératrice et Reine, que le destin réserve la gloire de conjurer l'orage, de le dissiper avant qu'il éclate avec fureur. »

Elle se tut ; l'espèce d'agitation qui venait de s'emparer d'elle parut s'éteindre : ses yeux se voilèrent ; sa tête retomba sur sa poitrine haletante.

Cette scène bizarre et rapide avait produit sur l'esprit superstitieux de Joséphine une profonde impression [1], et lorsque la pythonisse, relevant son front pâle et agité, eut recouvré quelque calme, elle commença à la presser de questions :

« Quel était le souverain dont on devait craindre la jalouse et audacieuse inimitié ? Que fallait-il faire pour se rendre ce puissant antagoniste favorable ? »

La sibylle ne répondit pas d'abord ; elle tira d'un étui de peau de chagrin quelques cartes mystérieusement tarotées, puis, après les avoir disposées d'une façon particulière et examinées dans un profond recueillement :

« L'empereur de Russie, dit-elle, le fils et successeur de Paul Ier, a dû envoyer à Paris un agent secret chargé d'étudier l'esprit public ; cet agent doit rendre compte directement à l'empereur de ses impressions et de ses découvertes. Il n'a, du reste, aucune mission diplomatique ; son séjour doit demeurer inconnu de l'ambassadeur de Russie lui-même...

— Tout ceci est gros de menaces, interrompit Joséphine ; mais qu'y puis-je ? en quoi suis-je intéressée dans un pareil fait ?

[1] Des nobles, des prêtres, des magistrats, des militaires, de grands seigneurs, des potentats fameux, se pressèrent plus d'une fois pour faire agréer leurs offrandes à la pythonisse de la rue de Tournon. Napoléon ne dédaigna pas de la consulter, il est constant que l'impératrice Joséphine la recevait dans son intimité.

(*Biographie Jay, Jouy, Norvins.*)

— Votre Majesté pourrait, reprit la chiromancienne d'un ton grave, faire rechercher le personnage dont ces tarots fidèles annoncent la venue et le séjour ; peut-être serait-il possible de le séduire, de le gagner. Je ne vois rien de net, rien de bien précis sur les moyens à employer pour se rendre favorable cet agent mystérieux, mais ce que je puis affirmer, ce que j'ose garantir avec certitude, c'est qu'il est à Paris, que sa mission est grave, décisive peut-être, et qu'il s'occupe de la remplir et d'en justifier l'importance avec autant de persévérance que d'habileté.

— J'aviserai », dit gravement Joséphine, qui depuis quelques semaines s'efforçait de se mettre à la hauteur du rôle suprême où l'étoile prédestinée de Bonaparte venait d'élever la veuve du général Beauharnais.

J'aviserai est un mot superbe, inventé pour déguiser la nullité des incapacités supérieures ; par exception, le *j'aviserai* de Joséphine signifiait la ferme volonté d'agir. Pendant tout le jour, la pauvre et désolée impératrice avisa : elle se dit d'abord qu'il lui fallait un confident, un homme sûr et capable, qui ne s'effrayât pas des difficultés, et elle pensa naturellement au ministre de la police Fouché. Puis, grâce à ce tact intime que possèdent, à un si éminent degré, les femmes, elle comprit tout le danger qu'il y aurait à faire une telle confidence à un homme sur qui elle ne pouvait pas compter, et elle chercha un autre dépositaire de son secret.

Le soir était venu, et Joséphine, indécise, se disait toujours qu'il importait d'aviser, lorsqu'on lui annonça la visite de Cambacérès, nommé depuis quinze jours seulement prince archichancelier de l'empire.

« Voilà précisément l'homme qu'il me faut, pensa-t-elle ; il ne me trahira pas, car il n'a plus rien à désirer, sinon la stabilité de l'édifice qu'il a contribué à élever. »

Cambacérès fut introduit.

« Monsieur l'archichancelier, lui dit Joséphine, votre visite arrive on ne peut plus à propos ; j'allais donner des ordres pour vous faire

prier de vous rendre ici ; j'ai à vous entretenir d'une affaire d'Etat.

— D'une affaire d'État? » s'écria Cambacérès, manifestant à la fois, par l'expression de son visage et l'inflexion de sa voix, l'incrédulité et la surprise.

Puis, se remettant promptement, il ajouta :

« Pardon, madame; mais nous allons si vite depuis quelque temps, que parfois je ne sais plus en vérité où j'en suis. Je tâcherai, que Votre Majesté n'en doute pas, de me rendre digne de la nouvelle marque de confiance dont elle daigne en ce moment m'honorer.

— Voici de quoi il s'agit, reprit avec une gravité presque comique l'Impératrice : j'ai la certitude, la preuve même, que la Russie entretient à Paris un agent chargé d'étudier l'esprit public. Le nom de cet agent, ses titres, sa demeure, j'ignore tout cela ; il faut le découvrir et agir de telle sorte que les rapports qu'il doit faire au czar nous soient complétement favorables. Vous comprenez, monsieur l'archichancelier, toute l'importance du service que nous pouvons rendre en cette occasion à la France, car la Russie reste désormais la seule puissance continentale vraiment redoutable. L'Empereur, qui plus tard en sera instruit, vous témoignera assurément sa satisfaction à ce sujet, car j'entends vous laisser tout le mérite de l'entreprise, toute la gloire du succès.

— Il y aurait un moyen bien simple de découvrir ce personnage, dit Cambacérès après quelques secondes de réflexion, ce serait d'en parler à Fouché.

— Gardez-vous-en bien, interrompit Joséphine ; cet homme, moitié fouine, moitié renard, ne m'inspire aucune confiance ; il travaillerait pour lui seul. Et puis, pour mettre sa responsabilité à couvert, il en parlerait à l'Empereur, qui se fâcherait. Il ne faut pas que Napoléon sache un mot de tout cela avant que nous ayons atteint le but... Enfin, j'ai la certitude que le bien ne peut pas se produire par cette voie ; cette affaire doit rester entre nous seuls. Me promettez-vous votre concours efficace, monsieur l'archichancelier?

— Trop heureux d'être agréable à Votre Majesté en même temps que je puis servir l'État, répondit Cambacérès en s'inclinant; vous pouvez, madame, compter sur mon dévouement absolu; dès demain, dès ce soir, je m'occuperai activement de cette affaire. »

Deux heures après cette conversation, le prince archichancelier rentrait dans son hôtel, et assis, la figure inquiète, devant son bureau, il grommelait entre ses dents, en se frappant le front :

« Comment diable veut-elle que je découvre ce personnage? »

II

Deux jours s'étaient écoulés; l'archichancelier était d'une humeur détestable; il avait mis en campagne, pour découvrir l'agent secret, quelques serviteurs intelligents qui avaient en vain prodigué l'argent, multiplié les démarches, sans rien découvrir; il avait fait prendre adroitement des informations sur tous les Russes de distinction qui se trouvaient à Paris; on n'avait pu recueillir aucun indice, rien apprendre qui fût propre à faire déduire quelque induction.

« C'est à en devenir fou! disait-il en se promenant à grands pas dans son cabinet. Mais aussi quelle fantaisie de s'adresser à moi pour une affaire de police, quand elle a sous la main Réal, Fouché, Cochon-Laparant!... Il s'agit bien de l'État : voilà un grand mot qui couvre bien des sottises. »

Le prince continuait d'exhaler son impatience sur ce ton, quand un des huissiers de la chancellerie vint demander si son excellence pouvait recevoir M. Léopold Clion.

« Qu'il aille au diable! » s'écria Cambacérès.

Puis se ravisant aussitôt :

« Faites-le entrer, dit-il; j'ai précisément besoin de lui. »

Léopold Clion appartenait à une famille d'honnêtes gens qui avait autrefois rendu d'importants services à Cambacérès. C'était un gar-

son d'esprit, qui eût pu faire un chemin rapide, si l'amour des plaisirs eût été chez lui moins vif, et qu'il eût un peu plus pensé à l'avenir. Plus d'une fois le prince archichancelier l'avait mis dans des positions avantageuses et où il ne lui fallait que vouloir, pour être, selon le terme parisien, en passe d'arriver à tout; jamais il n'avait su se tenir en place, de telle sorte que, pour la quatrième ou cinquième fois, il se trouvait sans emploi et sans ressources. Cambacérès ne l'avait cependant pas entièrement abandonné; il l'aimait à cause de son esprit, de sa joyeuse humeur, de son insouciance même; il le recevait fréquemment, et quelquefois l'aidait même de sa bourse, tout en le grondant bien fort pour son désordre et sa prodigalité.

Cambacérès venait de concevoir l'idée de mettre Léopold à la recherche de l'agent secret dont la présence à Paris et la mission l'occupaient si fort.

« Voyons, monsieur le drôle, dit-il en l'apercevant, est-ce encore quelque triste aventure ou votre honteuse pénurie ordinaire qui vous amène en solliciteur à mon hôtel?... »

Et comme Léopold s'apprêtait à l'interrompre :

« Ecoutez-moi attentivement, poursuivit-il; il s'agit de me prouver aujourd'hui si vous n'êtes réellement pas tout à fait indigne de ma confiance. Je puis vous charger d'une mission délicate, qui exige de l'adresse, de la persévérance, de l'esprit, et surtout une inviolable discrétion.

— Monseigneur peut compter sur mon dévouement, sur mon zèle. Je m'estimerais mille fois heureux si je pouvais...

— Tâchez d'abord, interrompit l'archichancelier, de m'écouter, et ensuite de ne pas agir à l'étourdie : il se trouve en ce moment à Paris un Russe de distinction, qui se cache, et qui a un grand intérêt à ne pas être dépisté. Vous croyez-vous capable de le découvrir, de le trouver sans recourir à l'aide de qui que ce soit?

— Je me sens capable de tout entreprendre pour y parvenir, répondit Léopold, et cela ne me paraît pas entièrement impossible,

pourvu que monseigneur puisse me donner quelques renseignements, me mettre sur la trace par quelque indice.

— Et précisément, c'est ce qui m'est impossible! Ce Russe doit parfaitement parler le français; ce doit être un homme d'esprit et de sens, éminemment doué du talent d'observation; dans le monde parisien, il doit faire assez bonne figure pour être admis partout, tout voir, tout apprécier, tout recueillir. Voilà, monsieur, ce que je puis vous communiquer et vous dire... Il y a bien encore quelque chose qui pourrait le faire reconnaître, c'est qu'il tient nécessairement un journal où s'enregistrent quotidiennement ses impressions, puis il doit adresser en Russie de fréquents messages..... J'espère que vous me comprenez et qu'il n'est pas nécessaire que j'insiste sur toutes les déplorables conséquences que pourraient avoir une indiscrétion, une inconséquence. Maintenant allez, et puissiez-vous justifier, en cette occurrence délicate, la confiance que je ne crains pas de placer en vous.

— Monseigneur, dit Léopold en se levant de son siége, et avec le salut respectueux d'un homme qui s'apprête à prendre congé, Votre Altesse me permettra-t-elle de lui faire observer...

— Ah! oui, je devine, interrompt en souriant l'archichancelier, l'antienne ordinaire...

— Les recherches actives auxquelles votre confiance m'oblige à me livrer sans retard nécessitent un train de vie, des relations que la médiocrité de ma position ne me permettrait pas de soutenir.

— Cela est vrai, et ne croyez pas que ce qui motive votre remarque soit un oubli; je voulais éprouver si vous aviez bien compris toute la portée de votre rôle. »

L'archichancelier, en disant ces mots, prit sur son bureau une petite cassette qu'il ouvrit en pressant un bouton presque imperceptible; il en tira trois rouleaux de pièces d'or qu'il donna à Léopold Clion.

« J'espère que cela vous suffira, lui dit-il, mais là ne se bornera pas la récompense que l'on vous destine en cas de réussite. Tâchez

donc de profiter de cette occasion heureuse pour sortir de la mauvaise position où vous vous êtes laissé déchoir par votre faute. Adieu ; puisse le succès récompenser vos efforts et justifier mes bontés. »

Léopold Clion avait empoché les rouleaux avec une dextérité merveilleuse : la joie dans l'âme, le front radieux, il s'était élancé hors de l'hôtel de la chancellerie. Une fois dans la rue, il se prit à réfléchir. De longtemps il ne s'était trouvé à la tête d'une somme aussi rondelette, et sa première pensée fut de se rendre au Palais-Royal, et d'aller faire un dîner à la fois coquet et confortable, chez l'un des restaurateurs à la mode alors, Legacque, Billiotte, Méaut ou Véry.

« Je possède la confiance du prince archichancelier de l'Empire, dit-il à part soi : c'est beau, c'est très-beau même, mais ce n'est pas une raison pour que je me laisse mourir de faim ; au contraire, et je serai bien plus capable de découvrir le mystérieux Moscovite à la piste duquel me voilà lancé, lorsque j'aurai dîné moi-même comme un prince. Les grandes pensées viennent de l'estomac, assure l'illustre Grimod de la Reynière, et j'ai essentiellement besoin de réfléchir. Rien, d'ailleurs, ne stimule et ne titille l'imagination comme un moka généreux humé à la sortie d'un dîner à trois services. »

Or, durant ce monologue gastronomique, que plus tard Brillat-Savarin ou M. de Périgord eussent classé au rang des méditations, Léopold Clion avait instinctivement suivi le chemin du Palais-Royal. Au moment d'arriver dans la cour étroite qui séparait alors les galeries de bois des baraques où se tenait la Bourse, il rencontra un de ses amis.

« Parbleu ! mon cher Adrien, s'écria-t-il en lui serrant cordialement la main, c'est le Ciel qui t'envoie sur mon passage ! Je me trouvais dans la déplorable alternative de ne pas dîner ou de dîner seul. Donne-moi le bras, mon brave camarade, et allons choquer joyeusement un verre de vieux Constance et de pétillant Aï, au plaisir de nous revoir après une si longue séparation.

— Tu parles en grand seigneur et en sage, répondit celui que Léopold venait d'accoster si brusquement.

— Parbleu ! ne suis-je pas du bois dont on les fait, reprit celui-ci? mais allons, la foule se presse et se hâte dans le jardin, peut-être ne trouverions-nous plus de place, et c'est ici seulement qu'on jouit à la fois des plaisirs de la table et de ceux non moins ravissants de la vue d'un panorama sans égal.

— Bien ! très-bien ! à ton air, à ta parole, je devine que tu es en fonds.

— Toujours ! est-ce qu'un homme qui se respecte manque jamais, à Paris, d'argent?

— Parfois, et pour ma part je te dirai tout net que tu m'obligerais en me prêtant cinq ou six écus.

— Ah! Adrien, quel langage! entre amis comme nous, demande-t-on donc de telles misères?

— Tu me refuses?

— Cinq ou six écus? assurément!.. Vingt-cinq ou trente louis, à la bonne heure : ils sont tout à ton service, et de grand cœur... Mais allons dîner d'abord. »

Adrien ne se fit pas prier, et la confiance de son camarade d'études doubla la dose d'assurance, de sérénité et d'appétit que la nature, du reste, lui avait départie très-largement. Le dîner fut choisi, il dura longtemps; à la seconde bouteille de champagne, Léopold prêta, avec un laisser-aller fraternel, vingt-cinq napoléons à son convive; mais, bien qu'il fût devenu très-expansif, il ne dit pas un mot de la mission dont il était chargé; seulement, il se proposa *in petto* de ne commencer ses investigations que le lendemain, afin de pouvoir donner sa soirée aux charmes de l'amitié, et un peu aussi à ceux de la digestion.

Léopold, on le voit, était un digne élève et adepte de l'archichancelier, dont la réputation n'était pas moins grande comme gastrosophe que comme légiste, jurisconsulte et administrateur.

Vers dix heures, cependant, le dîner fini, et comme il n'y a pas



Imp. Bénard et Ce.

La Maison de jeu.

(Superstition.)

de plaisir qui n'ait pour terme naturel le désenchantement et la fatigue, Adrien et Léopold se levèrent de table, disant tous deux à la fois, comme si la pensée eût été entre eux deux commune :

« Eh bien ! que faisons-nous?

— Il y aurait une chose toute simple à faire, dit Léopold, après quelques secondes de silence : ce serait de nous donner la satisfaction de faire sauter la banque de la roulette ou du trente et un.

— Il est certain, répondit Adrien, que nous aurions une rude revanche à prendre contre le tapis vert et ses séduisantes déceptions.

— Prenons-la complète, » fit Léopold : et, tous deux, ils gravirent l'obscur et fameux escalier du tripot connu à cette époque sous le nom de grand salon de Paphos.

Avant minuit les deux amis sortaient de l'antre fatal, les traits renversés, le pouls battant d'un accès fébrile, les vêtements en désordre, les cheveux hérissés, la bourse à sec.

« Que devenir? disait Léopold, en se frappant le front. Plus rien... absolument rien...

— Quant à moi, mon parti est irrévocablement arrêté, fit Adrien ; il y a assez longtemps que je lutte : la Seine est profonde, et je vais y ensevelir mes ennuis.

— Un beau remède, interrompit Léopold, la ressource de la valetaille sans place et des grisettes sans amoureux. Si tu n'as pas d'autre consolation à m'offrir...

— Que veux-tu? il n'y a dans cet exécrable pays aucune ressource... A l'étranger, du moins, en Allemagne, en Prusse, en Russie, j'ai pu, aux mauvais jours, donner des leçons comme maître de langues : j'enseignais le français, ou quelque chose d'approchant. Mais que diable enseignerais-je aux Parisiens? Irai-je leur proposer des leçons de russe?

— Quoi! s'écria Léopold, comme si quelque chose d'extraordinaire se passait en lui, tu sais le russe?

— Mais oui, et à la rigueur...

— Tu sais le russe ! ah ! mon ami, mon cher Adrien, nous sommes sauvés !... Tu sais le russe !... mais alors tu n'es plus un homme, tu es un dieu !... Écoute : je te proclame prince ; entends-tu bien ! dès ce moment, tu es une altesse, une altesse sérénissime, impériale même, pour peu que cela puisse te faire plaisir... Tu sais le russe ! ah ! j'avais bien raison de dire tantôt que c'était le Ciel qui te jetait sous mes pas... c'est que tu ne sais pas : quand je t'ai rencontré, je cherchais un Russe ; ce Russe était devenu nécessaire à mon existence ; il me le fallait mort ou vif... Plus heureux que Diogène, je puis dire aujourd'hui : J'ai trouvé mon homme !... Tu es mon Russe, Adrien... tu es le prince... le prince... Attend que je te trouve un nom hyperboréen : le prince Petrolow. Tu parcours la France pour t'instruire ; en conséquence, tu observes les hommes et les choses, tu tiens un journal de tes observations, de tes vues, et tu écris souvent à Saint-Pétersbourg...

— Quel diable de salmigondis me fais-tu là ? dit enfin Adrien, auquel la volubilité de son ami n'avait pas permis jusqu'alors de témoigner sa surprise.

— Cela n'est pas ton affaire : tu n'as rien à voir pour le moment en tout ceci ; contente-toi d'être prince ; il me semble que cela n'est pas déjà si désagréable.

— C'est selon, si le titre ne rapporte rien.

— Il rapportera tout ce que nous voudrons ; et maintenant allons nous coucher, car il s'agit pour demain d'être frais et dispos.

— Et nous déjeunerons comme nous avons dîné aujourd'hui ?

— Mieux ! crois-moi, et n'aie nul souci de l'avenir.

— Au moins, tu m'expliqueras ce mystère ?

— Ce mystère ?

— Oui.

— Cela te fait l'effet d'un mystère ? Eh bien ! à moi aussi ; mais comme les mystères ne s'expliquent pas, tu n'en sauras pas plus que moi.

— Au moins, j'en saurai autant ?

— Cela ne sera pas difficile, car je ne sais rien, absolument rien.

— Mais alors, pourquoi veux-tu me faire passer pour un prince?

— Mon Dieu, c'est la chose du monde la plus simple : je te fais prince comme je te ferais pacha à plusieurs queues, émir, mamamouchi. Les produits sont en raison des besoins; voilà tout.

— Le diable m'emporte si tu n'es pas fou!

— Pas que je sache; mais le principal est que mon projet soit d'un succès assuré; et nous saurons demain précisément ce que ma folie nous rapportera. »

III

Le lendemain, sitôt que le prince archichancelier fut visible, Léopold Clion entra dans son cabinet, la tête haute, l'air radieux.

« Ah! ah! fit Cambacérès, il paraît que nous avons fait merveille?

— Monseigneur, je n'ai rien négligé pour arriver au résultat que désirait si vivement Votre Altesse, et je crois presque avoir réussi.

— Très-bien, mon cher Clion, contez-moi cela par le menu; vous avez trouvé mon agent russe?

— J'ai même eu l'honneur de dîner avec lui. Je dois dire avant tout à Votre Altesse que dans le cours de mes pérégrinations, trop souvent forcées, j'ai rencontré en Suisse, il y a trois ans, un Russe de la plus haute distinction, avec lequel une conformité d'âge, de caractère, et sans doute aussi d'humeur, me fit contracter une sorte de liaison, ou du moins d'intime familiarité. Hier, après avoir pris congé de Votre Altesse, je me rappelai cette circonstance, et je me ressouvins en même temps que j'avais aperçu, il y a quelques mois à Paris, ce personnage, dont une sorte de timidité m'avait éloigné; car, je l'avoue, lorsque je suis brouillé avec la fortune, je n'aime

pas me trouver en contact avec ceux que j'ai connus dans une meilleure situation, et alors je n'étais guère en état de faire une figure présentable. Comme, grâce à la générosité de Votre Altesse, le même obstacle ne m'arrêtait plus, je cherchai à découvrir mon ancienne connaissance, et je parvins enfin, bien qu'il eût depuis lors changé de titre et de nom, à le rejoindre et à me faire présenter à lui. Il se fait appeler le baron Silmer, mais son véritable nom est Pétrolow, son titre est celui de prince ; c'est du reste un homme charmant, instruit, facile, gracieux autant qu'on puisse désirer, mais en même temps d'une extrême réserve, et, dans toutes les circonstances de la vie, essentiellement maître de lui. Le prince m'a convié à dîner; au dessert, nous avons longuement causé, surtout des changements politiques survenus en France durant ces deux dernières années, et je me suis aperçu que mon interlocuteur m'accablait de questions qui, pour être présentées avec adresse, n'en étaient pas moins dictées par un but tout autre qu'une curiosité de touriste, un simple intérêt de voyageur.

— C'est très-bien, mon cher Clion, c'est parfaitement bien, dit Cambacérès, lorsque le jeune homme eut terminé ; et maintenant, puisque vous avez renoué vos relations avec ce personnage, il faut faire tous vos efforts pour me l'amener.

— Peut-être ne sera-ce pas chose facile, le prince me paraît défiant ou au moins extrêmement réservé ; j'ose espérer cependant que le bonheur que j'éprouve à seconder les intentions de Votre Altesse me donnera le talent de surmonter les difficultés. Ah ! monseigneur, c'est maintenant que je regrette d'avoir été placé par mes fautes dans une si humble situation ! »

Cambacérès comprit parfaitement le sens de cette exclamation, qui n'était rien moins que philosophique.

« Diable ! fit-il, il me semblait que les subsides étaient de nature à durer plus de vingt-quatre heures ; mais il ne faut pas trop compter avec ses amis, et vous êtes des miens, Léopold. »

En parlant ainsi, l'archichancelier ouvrait de nouveau la bien-

heureuse petite cassette ; cette fois ce fut une demi-douzaine de rouleaux d'or qu'il en tira et qu'il remit à Clion.

« Je suis très-content, lui dit-il en même temps, du zèle et de l'intelligence dont vous venez de faire preuve. Continuez, car, en me secondant, vous servez votre pays. Amenez-moi surtout votre prince russe ; c'est à cela que je tiens par-dessus tout.

— Je vous l'amènerai, monseigneur ! s'écria Léopold, que la joie exaltait à la vue de l'or ; je vous l'amènerai, je m'en porte garant sur ma tête. »

Par bonheur, il lui était d'une extrême facilité de tenir parole ; aussi, dès le lendemain soir, une voiture de remise l'amenait, en compagnie d'Adrien, à l'hôtel du prince archichancelier.

« Ah çà ! disait Léopold pendant le trajet, ne va pas oublier que tu es Russe. Parle français tant que tu voudras, mais ne perds pas de vue la Russie un seul instant... C'est que, vois-tu, pour le moment, le russe est une langue admirable, une langue précieuse.

— Sois donc tranquille, répondit le faux Pétrolow, tu peux t'en rapporter à ma prudence, à ma réserve, et au danger aussi auquel nous exposerait quelque imprudence. »

Devisant ainsi ils arrivèrent.

Le prince Pétrolow fut présenté à l'archichancelier, qui l'accueillit d'une manière affable et distinguée ; il causa longuement avec lui, fit adroitement plusieurs questions sur les sentiments de l'empereur de Russie pour la France, et le sonda sur l'effet qu'avait produit à la cour de Saint-Pétersbourg l'investiture impériale de Napoléon.

Adrien éluda adroitement de répondre d'une manière explicite à son interlocuteur ; il s'exprima avec une réserve toute diplomatique ; mais en même temps il laissa deviner que cette réserve pourrait cesser d'être aussi sévère lorsqu'il aurait l'honneur d'être plus directement connu du prince. Cambacérès invita le seigneur russe à le venir visiter aussi fréquemment qu'il le pourrait.

— Je le crois ; car, sans défiance qu'il est de moi, il n'aurait nul motif de m'en imposer, surtout en recourant à un prétexte qui, en soi, a quelque chose de mesquin, presque d'humiliant.

— En ce cas, retournez près de lui avec toute la célérité possible : dites-lui que je ne lui pardonnerais pas de me priver du plaisir de lui rendre un léger service : dites-lui que je veux être son banquier discret, et que, de toute manière, dussé-je lui faire fermer les barrières, il faut qu'il dîne aujourd'hui avec moi. »

Moins d'un quart d'heure après, Léopold était chez le prétendu prince de Pétrolow.

« Écoute, lui dit-il, l'archichancelier te croit obligé de quitter Paris par besoin d'argent ; à toute force il veut t'en prêter pour que tu demeures. Tu comprends que, la situation donnée, un prince russe, un agent confidentiel du czar ne peut se contenter d'une misère ; quand on tient la bobine à discrétion, il faut prendre du galon en véritable indiscret : tu demanderas vingt mille francs.

— J'en demanderai trente, répondit Adrien, et on s'empressera de me les donner. Ah ! va, tu n'as pas besoin de me faire mon thème ; j'ai deviné désormais ce que l'on croit obtenir de moi, et je saurai mener notre affaire à bien, sans nous compromettre ni l'un ni l'autre : ceci est de la diplomatie transcendante qu'il s'agit tout simplement de combiner avec les égards et le respect que doit inspirer le Code. Tu vas me voir à l'œuvre, et tu jugeras si je sais saisir l'esprit d'un rôle. »

Et cela dit d'un ton moitié insoucieux, moitié railleur, ils partirent, se dirigeant vers l'hôtel de l'ex-second consul.

Cambacérès vint au-devant de Pétrolow dès qu'il l'aperçut.

« Savez-vous, mon cher prince, dit-il en l'abordant avec une gracieuse affabilité, que si votre nation nous juge aussi sévèrement que vous, elle nous fait une grave injure. Vous doutez que nous devions saisir avec empressement l'occasion d'être agréable à un homme d'honneur ?

— Pardonnez-moi, monseigneur, répondit Pétrolow, je rends à

votre loyale nation toute justice ; mais étant à peine connu de vous, ne désirant l'être de qui que ce soit durant ce voyage, j'ai pensé n'avoir rien de mieux à faire que de quitter Paris, loin duquel des affaires pressantes et de graves intérêts m'appellent, sauf à y revenir dans un délai qui, je pense, et je dirai même j'espère, ne sera pas long.

— Non, prince, non, interrompit d'un ton persuasif l'archichancelier, il ne faut pas songer à nous quitter aussi brusquement ; daignez prendre la peine de passer, avant que mon monde arrive, dans mon cabinet ; nous allons régler cette petite affaire, afin qu'il n'en soit plus question. »

Adrien ne se fit pas prier davantage ; il suivit dans son cabinet l'archichancelier, et lorsqu'il en sortit au bout de quelques instants, il avait précieusement renfermé dans son portefeuille un bon sur le Trésor, de 30,000 francs, somme dont il avait dit avoir besoin seulement, et pour laquelle il avait voulu faire son billet, que Cambacérès avait courtoisement refusé.

Le dîner fut de ceux qui méritèrent à l'archichancelier de l'Empire une réputation dont le souvenir s'est précieusement conservé. Les vins étaient délicieux, et les gens de service avaient ordre de verser fréquemment au prince russe.

Adrien n'était pas dupe de cet empressement ; mais, comme il était bon convive et se sentait la tête assez forte pour résister même à de plus fortes séductions, il fit bravement raison à toutes les santés qu'il plut de porter à l'amphitryon et à son inamovible commensal gastronomique, M. d'Aigrefeuille.

Lorsque au sortir de table toute la compagnie eut passé dans le salon, Cambacérès, attirant Pétrolow dans une embrasure de fenêtre, sous prétexte de demander son avis sur un délicieux moka, sucré avec les premiers produits de la betterave, que venait de cristalliser Chaptal, il lui fit de nouveau ses offres de services, et finit par amener adroitement la conversation sur les dispositions dans

lesquelles l'empereur de Russie se trouvait vis-à-vis de la France, et surtout de l'Empereur.

Adrien feignit d'abord d'être surpris, presque embarrassé de la question; mais bientôt se remettant et parlant lentement, comme s'il eût pesé intérieurement la portée de chacune de ses paroles :

« Ce serait mal reconnaître les honorables procédés de votre altesse, répondit-il, que de garder un silence absolu sur cette question; néanmoins, le service même que je viens d'accepter de votre courtoisie hospitalière...

— J'espère, dit Cambacérès en l'interrompant, que vous ne vous préoccupez nullement de cette bagatelle.

— Je crois à la probité politique de votre altesse, à son amour d'un pays à la puissance et à la prospérité duquel elle a concouru si puissamment pour son présent et son avenir, et je le lui prouverai en lui faisant loyalement des confidences qu'elle n'exigerait certainement pas. Vous désirez savoir quels sont les sentiments de l'empereur, mon maître, et de la cour de Russie, relativement à la nouvelle dignité où vient de s'élever Napoléon? Personne, je l'avoue, ne serait mieux que moi en état de donner à cet égard des renseignements assurés; mais, votre altesse le sait mieux que je ne pourrais le dire, de telles confidences ne peuvent se faire sans de nécessaires restrictions, et le laisser-aller d'une causerie tête-à-tête entraîne quelquefois plus loin que la prudence et le devoir ne le permettent. Je n'ignore pas, d'ailleurs, que votre altesse est le conseiller le plus intime et le plus justement apprécié de Napoléon : vous lui reporteriez nécessairement mes confidences, et je déclare, du reste, ne voir à cela nul inconvénient. Mais je tiens positivement à ce que mes opinions, mes vues, mes paroles, ne parviennent à l'Empereur que d'une manière précise et exempte d'interprétations, même involontaires. J'écrirai donc tout ce que je ne puis dire à ce sujet; je le promets à votre altesse, je m'y engage; et avant deux jours elle aura entre les mains une note qui satisfera, je pense, au désir qu'elle vient de me faire l'honneur de me témoigner. »

Cambacérès exprima au prince combien cette réserve lui paraissait convenable ; il redoubla de soins, de prévenances auprès du jeune étranger, auquel il finit par offrir de le présenter le lendemain à l'impératrice Joséphine.

« Je craindrais de me compromettre, répondit Adrien : j'ai le plus grand intérêt à ce que ma présence à Paris soit ignorée.

— Soyez tranquille, répliqua l'archichancelier, c'est sans apparat, à la Malmaison, presque dans l'intimité, que je veux vous présenter à Sa Majesté. Il faut qu'à votre retour en Russie vous emportiez une idée de tout ce que la grâce dans la puissance, la séduction dans la grandeur peuvent offrir de plus accompli.

— J'accepte donc ; à demain, répondit Pétrolow. »

Quelques instants après l'archichancelier s'approcha de Léopold.

« Mon cher Clion, lui dit-il, je suis très-content de vous ; vous avez fait preuve en cette occasion d'une connaissance, d'une sûreté que je ne vous soupçonnais pas. C'est bien, très-bien, je tâcherai d'obtenir pour vous quelque mission honorable et avantageuse. »

La joie des amis était plus grande encore que celle de l'archichancelier. Dès qu'ils furent sortis, ils tinrent conseil pour aviser à ce qu'il leur restait de mieux à faire.

« Je crois, dit Léopold, qu'il ne serait pas mal que nous allassions faire un petit tour en Angleterre. Si nous partions demain?

— Du tout. Demain Sa Majesté l'impératrice me fait l'honneur de me recevoir en audience particulière, et, ma foi, je ne serai pas fâché de me trouver tête-à-tête avec cette excellente Joséphine, qui est encore une fort jolie femme.

— Ah çà ! Adrien, est-ce que tu ne crains pas de tendre un peu trop le ressort?

— Je n'entrevois pas le moindre danger : on se jette à notre tête, nous nous laissons faire, et nous pouvons de la sorte aller très-loin.

— Très-loin, en effet ; trop loin, peut-être, et pour ma part, si

j'ai grand souci de voyager, ce ne sera jamais par la grande route de Toulon que je voudrais prendre le chemin d'Italie.

— Poltron! laisse-moi faire; ne suis-je pas le plus engagé? Je suis bien aise de causer un peu avec l'impératrice Joséphine; et puis, 30,000 francs ne peuvent pas durer toujours, et s'il était possible de doubler la somme, cela m'agréerait fort et ne te déplairait pas, que je sache.

— Eh bien, soit! *Audaces*, *etc*. Mais, à propos de latin, je remarque que le russe ne t'a pas servi à grand'chose jusqu'à présent.

— Cela pourra venir : j'ai des projets là-dessus. Au fait, le métier de prince est fort de mon goût, et je n'y renoncerai qu'à regret...

— A ton aise. De ma seule volonté je t'ai fait prince! vois si tu te sens au cœur de quoi t'élever au rang suprême de Majesté! »

IV

Prévenue par l'archichancelier de la visite que devait lui faire le prince Pétrolow, Joséphine s'était levée toute joyeuse. Dans la matinée, Napoléon vint à la Malmaison, et l'Impératrice se montra charmante.

« Bon Dieu! Madame, lui dit en souriant l'Empereur, comment faites-vous pour être plus gracieuse, plus jolie encore aujourd'hui que de coutume?

— C'est que je suis contente, répondit-elle, et que rien, vous le savez, ne sied à notre sexe comme le bonheur.

— Que vous est-il donc arrivé d'heureux? dites, que je prenne en bon mari la part qui me revient dans vos petites félicités. »

Joséphine hésita avant de répondre; mais les choses étaient désormais si avancées, le succès lui paraissait si certain, qu'elle crut pouvoir se dispenser de garder plus longtemps une réserve qui lui pesait. Elle raconta donc à Napoléon comment, avec l'aide de Cam-

bacérès, elle avait découvert et gagné à peu près un agent secret envoyé à Paris par l'empereur de Russie, avec une mission dont les conséquences devaient être de la nature la plus délicate et la plus grave.

— Mais, dit l'Empereur, après l'avoir écoutée attentivement, êtes-vous bien assurés, M. le prince archichancelier et vous, de ne pas être dupes de quelque intrigant ?

— Cambacérès a obtenu là-dessus des renseignements certains, répondit Joséphine ; d'ailleurs l'agent russe doit nous remettre, en réponse à toutes les questions qui lui ont été posées, une note précise et explicite. Vous pourrez examiner cette pièce, et, je n'en doute pas, elle lèvera vos doutes, que j'oserais presque qualifier d'injurieux pour notre zèle et la perspicacité de M. l'archichancelier. »

Napoléon se tut : après quelques instants de réflexion, la chose ne lui paraissait pas impossible. Il dit à Joséphine qu'elle pouvait recevoir le seigneur russe, puis après s'être occupé d'autres soins, il retourna à Paris.

A peine arrivé aux Tuileries, il fit appeler Fouché.

« La police est bien faite, monsieur, lui dit-il durement dès son entrée, je vous en félicite ! la Russie entretient à Paris des agents secrets, et vous êtes le dernier à en être instruit !

— Sire, répondit Fouché, sans se montrer troublé de cette boutade, habitué qu'il était à en supporter de semblables de la part de Napoléon, j'ai la certitude que cela n'est pas.

— Je vous dis, moi, que cela est positif ! le prince Pétrolow est ici, avec mission d'observer l'esprit public. Cet homme ne peut pas remplir sa mission sans se montrer. Comment est-il possible que vous ignoriez sa présence ?

— On a trompé Votre Majesté. La Russie n'a à Paris que des agents avoués pour le moment, et il n'y a pas de prince Pétrolow. Je ne sais quel but peut se proposer l'inventeur d'une fable que l'on n'a pas sans dessein accréditée près de Votre Majesté.

— Mais ce n'est pas une fable, encore une fois, interrompit l'Em-

pereur avec impatience. Ce seigneur a dîné hier chez le prince archichancelier, et il est à peu près convenu qu'il était envoyé par Alexandre.

— Sire, il y a là quelque intrigue que je découvrirai promptement. D'abord, permettez-moi de faire remarquer à Votre Majesté que c'est tout au moins un singulier agent secret, que celui qui va prendre pour confident le premier dignitaire de l'État.

— C'est vrai, dit Napoléon en se radoucissant, et cela m'avait aussi frappé ; mais cependant on a des renseignements si précis qu'il est impossible de n'y pas croire.

— Je prends l'engagement de donner promptement à Votre Majesté des nouvelles certaines de ce prince, que je soupçonne fort d'être un diplomate de contrebande.

— Peut-être, dit Napoléon, pourrai-je savoir tout de suite à quoi m'en tenir. L'Impératrice le recevra aujourd'hui ; probablement même est-il déjà à la Malmaison, où Cambacérès doit le conduire. Venez, monsieur le ministre, et vous m'y accompagnerez.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit Fouché, mais je désirerais qu'elle daignât m'accorder quelques instants pour que je puisse prévenir et amener un des secrétaires de mon cabinet qui a lui-même vécu à la cour de Saint-Pétersbourg. »

Cependant, l'archichancelier et le faux Pétrolow étaient partis de Paris ; ils arrivèrent à la Malmaison de bonne heure, ce qui les obligea d'attendre quelque peu ; bientôt ils furent introduits, et Cambacérès présenta le seigneur étranger à l'Impératrice qui lui fit un excellent accueil. Aux questions que Joséphine lui adressait avec plus de curiosité sans doute que d'adresse, Adrien répondit avec aisance, avec naturel, et sans paraître le moins du monde embarrassé.

Joséphine, durant le cours de cet entretien, éprouvait une satisfaction, une joie que trahissaient peut-être trop indiscrètement ses regards veloutés et ses paroles bienveillantes ; le prince archichancelier, de son côté, prenait part à la conversation qui, naturelle-

ment, roula sur la Russie, et dont chaque phrase, comme il arrive dans un pourparler diplomatique, se termine invariablement par un point d'interrogation.

Tout à coup Napoléon et Fouché entrèrent sans avoir été annoncés. Adrien ne se déconcerta pas ; il se pencha vers Cambacérès, et parlant à demi-voix :

« Monsieur l'archichancelier, lui dit-il, suis-je victime d'une trahison ?

— J'espère que vous ne le croyez pas, répondit de même Cambacérès, et je suis aussi étonné que vous.

— Pardon, madame, dit Napoléon en prenant place sur la causeuse où se tenait nonchalamment assise l'Impératrice, je croyais vous trouver seule, et je voulais vous présenter un jeune créole, un compatriote, auquel M. le duc d'Otrante s'intéresse, et qui, amené tout jeune en Europe, ayant depuis lors voyagé presque constamment, parle toutes les langues, depuis votre doux et nonchalant dialecte tropical, jusqu'aux idiomes de l'Afrique et de l'Asie : ce jeune homme est un véritable polyglotte.

— S'il parle russe, dit Joséphine en souriant gracieusement à l'Empereur, voici le prince Pétrolow, qui m'a fait l'honneur de me venir visiter, et qui mieux que personne pourra décider de son mérite. »

Adrien, qui s'était levé, s'inclina respectueusement, et presque aussitôt le polyglotte fut introduit.

Fouché lui adressa la parole en allemand, Napoléon lui parla en italien, Cambacérès en anglais.

Adrien, sans hésiter et lorsqu'à son tour il y fut convié par l'Empereur, l'interrogea en russe. Le jeune secrétaire engagea alors une assez longue conversation avec lui, puis répondit à chacun de ses interlocuteurs dans les langues différentes dont eux-mêmes s'étaient servis.

« Sire, dit Fouché à Napoléon qui l'avait attiré sur le péristyle

du parc, cet homme-là parle russe, mais j'ai la certitude qu'il n'est qu'un audacieux intrigant.

— Eh bien! avisez, monsieur le ministre de la police; faites seulement que ce personnage ignore qu'il est observé. J'ai à cœur de voir la note manuscrite qu'il doit remettre à M. l'archichancelier. »

Cependant Cambacérès, qui craignait les reproches de l'Empereur, était impatient de se retirer. Il ne tarda pas à prendre congé, et partit avec le prince Pétrolow, qu'il reconduisit dans sa voiture.

« Je suis fâché, dit l'archichancelier, chemin faisant, que l'Empereur nous ait surpris; mais je compte sur l'esprit de l'Impératrice, et je me porte fort que votre présence à la Malmaison ne pourra vous compromettre en aucun point.

— Eh! mon Dieu! répondit Adrien de l'air le plus naturellement indifférent, une fois le premier mouvement de surprise passé, je n'ai pas été du tout fâché de me trouver face à face avec l'Empereur. »

Mais, mentalement, il ajoutait à part soi :

« Du diable si l'on m'y rattrape! »

En quittant l'archichancelier, il alla trouver Léopold qui l'attendait.

« Cher ami, lui dit-il, hier tu voulais aller en Angleterre; aujourd'hui, moi, je m'embarquerais pour la Chine. Avant une heure toute la police de Paris sera à nos trousses... Ce que nous avons donc de mieux à faire, c'est de gagner au pied lestement. »

Le soir même, au lieu de la note semi-officielle que devait lui faire tenir le prince Pétrolow, l'archichancelier recevait une lettre dans laquelle Léopold Clion lui annonçait que le prétendu agent russe n'était qu'un intrigant dont il avait été dupe, et à la poursuite duquel il se mettait, car il avait pris la fuite en toute hâte à l'issue de sa présentation au château de la Malmaison.

V

A quelque temps de là, deux jeunes écervelés, qui se disaient originaires du haut Canada pour expliquer la pureté avec laquelle, bien qu'étrangers, ils parlaient la langue française, mangeaient joyeusement, aux eaux de Bade, une trentaine de mille francs, dont l'origine paraissait assez suspecte, à voir le train dont leurs joyeux détenteurs les menaient.

Napoléon rit beaucoup de cette aventure ; Cambacérès aussi s'efforça de rire quand elle fut indiscrètement ébruitée, mais Fouché prétendit qu'il riait jaune.

En dépit de cette hardie mystification, Joséphine continua de rêver, et Mlle Lenormand, de son côté, expliqua comme devant la cartomancie, commenta le présent et devina l'avenir au plus juste prix, sans perdre la confiance de ses dupes.

LE JOUR DE L'AN AU PALAIS DE SAINT-CLOUD.

Janvier 1805.



'Impératrice Joséphine avait dans le cœur tous les trésors de la tendresse maternelle. Ce sentiment, poussé chez elle à l'extrême, se reportait naturellement sur les enfants ; aussi en avait-elle sans cesse autour d'elle, et se plaisait-elle à les questionner et à leur faire de jolis cadeaux. Il ne se passait guère de semaine où elle n'achetât de magnifiques jouets pour les leur distribuer elle-même : elle y joignait toujours un bon conseil ou une sage recommandation. Que de fois ne vit-on pas le boudoir

de l'Impératrice ressembler aux beaux magasins de joujoux qui existent dans nos passages!... Mais c'était toujours à l'époque du jour de l'an qu'il fallait voir ce coquet bazar! En entrant dans l'étroit cabinet qui servait d'antichambre à la salle de bain, on aurait cru entrer dans une des galeries d'Alphonse Giroux; on y voyait entassés les uns sur les autres des bijoux, des étoffes, des porcelaines et des sacs de bonbons.

La veille du 1er janvier 1805, Joséphine, sachant que le lendemain elle ne pouvait quitter l'Empereur de toute la journée, à cause des grandes réceptions des Tuileries, donna ses ordres à Mme de la Rochefoucauld, sa dame d'honneur, pour qu'elle prévînt les personnes qui devaient venir lui souhaiter la bonne année avec leurs enfants, de ne se présenter que le surlendemain, 2 janvier, à Saint-Cloud, où elle se rendrait tout exprès.

Ce fameux jour arriva bientôt, et, dès le matin, on aurait pu croire que l'Impératrice n'était autre qu'une maîtresse de pension. Tous les joujoux, les armes, les bonbons avaient été apportés de Paris.

A midi Joséphine annonça qu'elle allait procéder elle-même à la distribution; alors on passa dans la salle des prodiges, où petits et grands convoitèrent d'un œil avide les riches babioles étalées çà et là.

Chacun des enfants reçut le cadeau qui lui avait été destiné à l'avance : après quoi tous l'embrassèrent et lui récitèrent un petit compliment.

Les petits garçons avaient décidé à l'unanimité qu'on jouerait *à la guerre*, et voulurent enrôler de force les petites filles. Celles-ci s'y étaient opposées en masse : quelques-unes même avaient protesté hautement contre cette espèce de violence, lorsque le jeune Achille Zaluski (fils d'un général polonais naturalisé Français, pour lequel Napoléon avait la plus grande estime) qui, de sa propre autorité, s'était élu chef de la troupe, décida que celles des petites filles qui s'étaient montrées les plus récalcitrantes allaient être provisoire-

ment enfermées dans la citadelle pour y rester jusqu'à ce qu'elles consentissent à obéir à ce nouveau mode de conscription, en venant se ranger sous les drapeaux. Or, la citadelle désignée n'était autre que le délicieux boudoir de Joséphine, situé à côté de la petite bibliothèque éclairée par une fenêtre formée d'une seule glace sans tain, et tendue de soie verte brodée d'abeilles d'argent.

Il fut question un moment d'improviser un conseil de guerre, de juger et même de fusiller la petite Emma, qui, à ce qu'il paraît, s'était mise à la tête de l'opposition, lorsque, fort heureusement pour elle, Mme de la Rochefoucauld vint interposer son autorité, et menacer M. Achille de ne lui donner que du pain sec à goûter, s'il voulait s'opposer à ce que les petites demoiselles jouassent entre elles comme bon leur semblerait; et, dans la crainte qu'elles ne fussent encore inquiétées, elle les fit passer dans la *citadelle*. Une fois ces enfants séparés, il n'y eut plus de contestation; mais en revanche il se fit double tapage. En entendant ces joyeux rires, Joséphine paraissait enchantée; mais Napoléon, qui était arrivé à Saint-Cloud sur ces entrefaites pour travailler plus librement, et dont le cabinet était situé positivement au-dessous du petit salon bleu, monta chez sa femme et lui demanda d'un ton moitié gai, moitié sérieux, la cause du bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Joséphine le lui dit.

« Tu devrais bien, reprit-il, distribuer tes étrennes lorsque je n'y suis pas. Je vais aller moi-même prier tes petits invités de faire moins de vacarme, et s'ils continuent...

— Laisse donc ces pauvres enfants s'amuser, ajouta Joséphine; ils jouent à la guerre. Est-ce que tu ne fais pas plus de bruit qu'eux, toi? S'ils te voient, tu les effrayeras? je vais envoyer quelqu'un qui saura bien les contenir.

— Ah! ils jouent à la guerre!... répéta Napoléon en souriant; cela doit être drôle; je ne serais pas fâché de voir comment ils s'y prennent. »

Et, marchant sur la pointe des pieds, tout en se frottant les mains, l'Empereur arrive à la porte du salon. Il écoute un moment et ne

distingue que ces mots : *En avant!... Fonçons!... Je l'ai tué!...* *Ce n'est pas vrai!... Si!... Tiens!... Mort!...* Puis des pleurs se mêlent à des cris immodérés, à des éclats de voix retentissants. Alors Napoléon tourne doucement le bouton de la porte et se montre :

« Eh bien! qu'est-ce cela? dit-il d'un ton sévère. On pleure ici? »

A ces mots la petite troupe lève la tête, les armes s'abaissent, tous restent immobiles de surprise et de crainte.

L'Empereur promène ses regards sur cette réunion de petits diables, tous plus gentils les uns que les autres : il ne peut s'empêcher de sourire en remarquant la façon grotesque dont chacun d'eux s'est accoutré : celui-ci s'est fait, avec une feuille de papier, un chapeau à trois cornes sur lequel, à défaut de cocarde, il a attaché un énorme macaron; celui-là a placé sa petite veste sur une de ses épaules pour mieux figurer le dolman d'un hussard; un autre, le petit Adolphe, s'est dessiné une paire de moustaches avec de l'encre de Chine, et de la palatine d'une petite fille s'est fait une ceinture dans laquelle il a passé un plioir de nacre de perle en guise de poignard; ses manches sont retroussées jusqu'au coude, il tient un pistolet de chaque main. Sous ce déguisement, M. Adolphe a une mine si espiègle, que Napoléon s'est assis pour le regarder plus à son aise; il lui fait signe de venir à lui, et le plaçant entre ses deux jambes :

« Comment vous appelez-vous, monsieur le rodomont? lui demanda-t-il en tâchant de garder son sérieux.

— Je m'appelle Adolphe.

— Je parie que c'est vous qui avez crié le plus fort tout à l'heure?

— Dame! aussi, c'est Achille qui ne veut jamais que je sois le général; c'est toujours lui qui l'est!

— Ce n'est pas juste; chacun doit l'être à son tour. Et où est ce M. Achille?

— Le voici là-bas; c'est celui qui a une cuirasse.

— Ah! ah! continua Napoléon, je vais lui parler à ce M. Achille, qui s'érige ici en maître. »

Et Adolphe, en se retournant, avait désigné du doigt à l'Empereur un petit garçon un peu plus grand que lui, qui s'était fait une espèce d'armure d'un livre de musique sur lequel brillait, en sautoir, une étoile de sucre candi.

Et donnant une petite tape sur la joue d'Adolphe, l'Empereur le laisse aller et appelle M. Achille. Celui-ci accourt en gambadant, et d'un seul bond vient se placer à califourchon sur les genoux de Napoléon, qui lui dit aussitôt :

« Comment s'appelle votre papa, monsieur Achille?

— Il s'appelle le général Zaluski. »

A ce nom, la physionomie de l'Empereur s'anime, ses yeux deviennent brillants, il attire l'enfant plus près de lui, et, le regardant avec tendresse :

« Zaluski ! dis-tu ; mais c'est un de mes bons amis, c'est un brave!... Et toi, qu'est-ce que tu veux être un jour?

— Moi! je veux être comme papa ; je veux avoir deux grosses épaulettes en or, avec un grand sabre qui coupe bien.

— Diable !... Et qu'en ferais-tu?

— Je tuerais tous les ennemis.

— Vraiment! mais j'espère bien que d'ici là nous n'en aurons plus.

— Et puis, ajoute l'enfant, je veux avoir autour du cou un beau ruban rouge comme papa, avec une belle croix d'honneur bien grande. C'est joli ça !... Mais pas comme celle-là. »

En parlant ainsi, Achille arrache l'étoile de sucre candi qu'il a sur la poitrine, et la fait croquer sous ses dents.

« Ceci est autre chose, reprend l'Empereur ; tu vas un peu vite en besogne. Quel âge as-tu maintenant?

— J'aurai neuf ans le jour de la fête de maman.

— Eh bien, dans une vingtaine d'années d'ici...

— Mais je veux tout cela auparavant. Papa m'a dit qu'à dix-huit ans je serais officier.

— C'est que ton père t'a jugé d'après lui. Au surplus, cela dépend

de toi. En attendant, tiens..., lorsque tu auras cassé ton sabre, tu en achèteras un autre. »

Et Napoléon avait tiré de sa poche une pièce de quarante francs, et la lui avait donnée. Il engagea ensuite M. Achille à continuer de jouer avec ses petits camarades, et recommanda à tous de faire un peu moins de bruit, si cela leur était possible.

« Adieu, mes petits amis, leur dit-il en les quittant ; amusez-vous bien ; mais surtout ne vous battez pas *pour de bon*, je vous le défends. »

Neuf ans s'étaient écoulés ; c'était au commencement de 1814. L'Europe, qui naguère encore obéissait aux ordres de Napoléon, s'était liguée contre lui. La grande armée avait fait des prodiges. Après autant de victoires que de combats, fort du succès de chaque jour, l'Empereur était venu, le 6 mars, s'établir à Craone, et, pour ainsi dire, se camper au milieu des bivouacs de l'armée russe, concentrée sur tous les points environnants.

Là, pendant la nuit, il reconnut lui-même les différentes positions de l'ennemi, et le lendemain, à la pointe du jour, toute l'armée se déploya pour livrer bataille. A huit heures du matin les cris des soldats signalèrent la présence de l'Empereur : l'action s'engagea. C'était de la possession définitive d'un plateau, pris et perdu alternativement, que dépendait le succès de la journée. La grande difficulté était de pouvoir s'y maintenir après s'en être emparé une dernière fois. Il est quatre heures ; déjà le jour commence à baisser, et rien n'est encore décidé. Napoléon jette un regard indécis sur sa vieille garde, qui est derrière lui immobile, mais impatiente... Il n'a qu'un mot à dire, et tout peut finir en un instant. Peut-être va-t-il le prononcer, ce mot, lorsque tout à coup un aide de camp arrive à bride abattue en criant :

« L'Empereur ?... l'Empereur ?... où est-il l'Empereur ? »

Napoléon sort aussitôt du groupe de son état-major, et s'avance couvert de boue, car il n'y a qu'un instant qu'il a roulé avec son cheval dans un fossé.

« Qu'est-ce, dit-il, me voilà! que me veut-on?

— Sire, reprend l'aide de camp, en mettant pied à terre, nous sommes maîtres du plateau.

— Enfin!... s'écrie l'Empereur en élevant les bras, qu'on amène mon cheval! »

Et tandis que Roustan tient l'étrier, il continue de s'adresser à l'aide de camp qui, la figure pâle, l'habit couvert de sang, semble avoir à peine la force de se soutenir debout.

« Qui vous envoie?... Est-ce le maréchal ou votre général?

— Sire..., ce n'est pas mon général; il a été tué sur le plateau par les grenadiers russes..., et..., moi-même..., je... »

Il n'en peut dire davantage; ses yeux se ferment. Il chancelle et tombe.

« Qu'on prenne le plus grand soin de cet officier, dit Napoléon d'une voix émue; il est capitaine... Un moment, messieurs, attendez! »

Détachant sa croix aussitôt, il se baisse et la place sur la poitrine du jeune aide de camp blessé mortellement. Celui-ci fait un dernier effort; il saisit la main de l'Empereur, et, la portant à ses lèvres, lui dit d'une voix entrecoupée et presque éteinte :

« Ah! Sire..., je meurs content; je l'avais bien dit à Votre Majesté, il y a neuf ans, à Saint-Cloud, que je serais digne un jour de porter cette croix... Sire, vous ne me reconnaissez donc pas?... Je suis Achille Zaluski... Dites à mon père que je suis mort digne de lui... Quant à ma pauvre sœur... »

A ces mots sa tête se pencha, ses lèvres s'agitèrent encore; mais on n'entendit plus rien.

Pendant ce temps, Napoléon l'avait regardé avec attention et comme en cherchant à rappeler un souvenir confus; les dernières paroles du jeune aide de camp le firent tressaillir.

« Oui, oui, noble enfant, je m'en souviens, dit-il d'une voix étouffée par l'émotion qu'il éprouvait. A cheval, messieurs », ajouta-t-il en élevant la voix.

Puis, en passant devant le front d'un escadron de la garde, rangé en bataille, il s'écria :

« Hors de selle, grenadiers ! la bataille est gagnée. »

Il continua sa route suivi de son état-major et aux cris prolongés de vive l'Empereur ! qui se faisaient entendre sur toute la ligne.

Le lendemain Achille reçut les honneurs dus aux braves qui meurent pour la patrie.

Deux jours après, et tandis que Napoléon prenait toutes ses dispositions pour enlever Reims aux alliés, il aperçut le général Zaluski; il le fit appeler :

« Général, lui dit-il d'un ton grave, votre fils est mort au champ d'honneur : le saviez-vous?

— Sire, je le savais.

— Il y a une sœur, n'est-ce pas?

— Oui, Sire... Elle n'avait plus que lui et moi.

— Et moi donc, reprit vivement Napoléon ; vous m'oubliez, général ! J'ai signé hier son admission à mon institution impériale d'Écouen ; je me charge de sa dot. J'avais décoré son frère de la Légion-d'Honneur...

— Merci, merci, Sire !... Mais mon fils !... Je n'ai plus de fils !... »

Et comme deux ruisseaux de larmes coulaient sur les joues pâles et amaigries du vieux Polonais, Napoléon mit pied à terre avec précipitation, et lui tendant les bras :

« Viens, mon pauvre Zaluski, lui dit-il d'un ton pénétré, viens embrasser ton Empereur ; car lui aussi est bien malheureux ! »

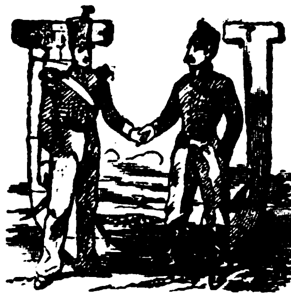
A ces mots, le père d'Achille se précipita dans les bras de Napoléon en laissant un libre cours aux sanglots qui le suffoquaient.

Mlle Zaluski entra à Écouen pour passer presque aussitôt à la maison royale de Saint-Denis. Seulement l'Empereur n'eut pas le temps de la doter comme il le voulait, parce qu'on l'envoya bientôt, lui aussi, pleurer à Sainte-Hélène un fils vivant, mais exilé comme lui. Le souvenir d'Achille est toujours présent à la mémoire de sa sœur.

A TRAFALGAR.

1805.

I



n ciel pur et sans nuages embrassait l'immensité de l'horizon; le soleil versait des torrents de feu sur le pont de la frégate *l'Étoile;* le calme des Tropiques, lourd et suffocant, avait frappé d'inertie tous ceux qui montaient ce bâtiment; quelques matelots, étendus sur des cordages, goûtaient les douceurs du sommeil; un silence profond régnait à bord: il semblait que la mort planât sur cette machine mouvante.

Un homme à la taille courte et ramassée, aux formes athlétiques, était appuyé sur un bastingage, et aspirait d'énormes bouffées de tabac par le tube d'une pipe d'une capacité prodigieuse. Ses traits hâlés et brûlés par les feux de l'équateur; quelques rares cheveux, qui commençaient à grisonner sur un front large, sillonné de rides, accusaient une cinquantaine d'années. La mine haute et fière, une balafre sur la joue gauche, ainsi qu'un ruban rouge attaché à la boutonnière de son frac bleu, attestaient qu'il avait vu des jours moins tranquilles, mais plus glorieux.

Il regardait, avec le flegme des personnes habituées à ces sortes de spectacles, la surface de l'Océan bleu et uni comme une glace, et les milliers de poissons qui se jouaient autour du vaisseau, en étalant coquettement à ses yeux les mille couleurs rouge, aurore et nacrée, qui scintillaient sous la réverbération des rayons lumi-

neux. Ses yeux suivaient par intervalles les replis tortueux et fantastiques de la fumée qui sortait de sa bouche en serpentant : il était plongé dans cette apathie qui tient lieu de bonheur aux habitants de la zone torride.

Il y avait plus d'une heure qu'il savourait cette insouciante béatitude, lorsque quelques-uns des dormeurs s'éveillèrent, se frottèrent les yeux en bâillant et se mirent debout, en étendant leurs membres engourdis.

« Tiens! fit l'un d'eux, quel est donc le philosophe qui regarde ainsi le ciel, appuyé sur le *bastingage de bâbord?*

— Chut! lui répondit un autre : c'est maître Lajoie.

— Oh! oh! oh!» fit sur trois tons différents celui qui avait parlé le premier.

Et un air de vénération s'imprima sur toutes ces figures de bronze.

« C'est un *dur à cuire*, celui-là! ça ne craint ni l'eau, ni le feu. Il a assisté à vingt naufrages, à trente combats, et a reçu cent bordées dans la *carène*.

— Et puis jamais *sombré?*

— Ah! bien oui! le vieux *lougre*, il est fort comme le grand mât!

— Je m'en souviens, nom d'une *caronade!* l'autre jour, il m'a *largué* un coup de poing sur les *écoutilles,* qui m'a *affalé* contre un baril de goudron.

— C'est que tu l'avais sans doute ennuyé? Il est bon, mais sévère. Oh! sévère en diable; il ne faut pas *louvoyer* avec lui. Hier il a *couru une bordée* sur le *maître coq*, et a failli lui engloutir le *fanal* dans sa chaudière, parce qu'il avait *jeté le grappin* sur les meilleurs morceaux pour lui et ses marmitons. Et pourtant il n'a pas prévenu le commandant.

— Ah! c'est le père véritable du matelot. »

Puis ils chuchotèrent tout bas entre eux, en tournant souvent les yeux du côté du maître d'équipage, qui était toujours dans le même état d'absorption. Bientôt un jeune mousse, à la figure espiègle et

enjouée, se détacha du groupe, avança sur la pointe des pieds jusque auprès de maître Lajoie, et ôtant son bonnet :

« Maître ? » fit-il avec une petite voix flûtée.

Lajoie n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre.

L'enfant tourna derrière lui deux ou trois fois, fit quelques mines comiques, et répéta :

« Maître ? »

Même silence.

Enfin il se détermina à le tirer par l'habit. Lajoie se retourna brusquement à cette interruption, et jetant sur le mousse un regard sévère :

« Que me veux-tu, *caïman?* lui dit-il d'un ton de voix énergique. Porte cela à la *cambuse*, en allant débarbouiller ta figure, vilain *marsouin*. »

Et il lui lança un vigoureux coup de pied, que reçut le postérieur de l'enfant, doublé à cet effet avec un vieux pantalon replié plusieurs fois sur lui-même, accoutumé qu'il était à ces caresses significatives.

« Mais... mais... dit le mousse en faisant une grimace piteuse et en tortillant son bonnet dans ses mains, ce sont eux... »

Et il désigna le groupe de matelots dont nous avons parlé.

« Eux? répéta-t-il. Eh bien! que me veux-ton ?

— Que vous veniez, maître. »

La figure du vieux marin s'éclaircit : il s'avança gravement vers le groupe indiqué.

« Eh bien! mes garçons, dit-il, qu'est-ce qu'il y a ?

— Excusez, maître, dit le moins timoré, je désirerais... nous désirerions... Mais excusez-nous...

— Mais parle donc, imbécile! tu tournes comme une *mouette* au milieu d'une *rafale*.

— C'est que je n'oserais..., et puis..., et puis ça vous dérangerait peut-être?

— Voyez si on ne dirait pas un *requin amarré* à un crochet? Non, cela ne me gênera pas, parle!

— C'est que vous savez de si belles histoires! et puis le temps est si calme, que nous n'avons rien à faire.

— Ah! j'entends : vous voulez que je vous conte quelque chose, n'est-ce pas?

— Oui, maître ; vous êtes si bon pour le matelot!

— Eh bien! mes enfants, nous allons vous satisfaire. Mais je vous ai déjà débité toutes mes campagnes. Qu'est-ce que je vais vous dire aujourd'hui?

— Ce qu'il vous fera plaisir. Si vous vouliez pourtant nous raconter l'affaire à laquelle vous avez gagné votre croix d'honneur, ça doit être bien beau, ça! Vous n'avez pas encore touché cette corde-là. »

Chacun a quelque douce faiblesse dans sa malheureuse humanité, quelques péchés privilégiés qui échappent à la censure intime : celui de maître Lajoie était de raconter ses exploits; aussi était-il le narrateur obligé de l'équipage qui l'adorait, quoiqu'il fût le plus sévère observateur de la discipline du bord; mais c'est que les punitions qu'il infligeait étaient toujours justes et ne dépassaient jamais les bornes de la culpabilité. Il se consolait de ne pas avoir l'épaulette, par la possession du cœur des matelots, dont il amusait souvent les loisirs par quelques épisodes de sa vie militaire et maritime.

En un instant, les autres dormeurs furent éveillés par leurs camarades, et coups de pied et coups de poing se mirent de la partie avec tant d'énergie, que matelots et mousses furent bientôt debout, le cou tendu, la bouche béante. Bientôt ils s'assirent sur le tillac, et formèrent un cercle étroit et compacte autour du maître d'équipage.

Ce dernier prit dans sa boîte une énorme chique qu'il mit dans sa bouche, passa sa large main sur son front rembruni du souvenir de tous les malheurs de la guerre navale, et commença en ces termes :

II

« J'avais alors quinze ans; j'étais mousse à bord du *Vengeur* [1], commandé par le capitaine Lucas, qui était petit, tout petit, mais, morbleu! raide comme une ancre! dans cette enveloppe mesquine gisait l'âme d'un héros.

« La flotte anglaise était sous les ordres de Nelson, d'une part; de l'autre, les forces combinées de la France et de l'Espagne, obéissant à l'amiral Villeneuve. On était à la hauteur du cap Trafalgar, on se canonnait vivement; les coups se multipliaient sans interruption, et bientôt la fusillade entra en danse; c'était une fumée à ne pas se voir à quatre pas; un bruit assourdissant pareil à celui de mille tonnerres roulant dans l'atmosphère. Vous n'avez jamais ouï cela, vous autres? Pour ma part, c'est la première fois que j'assistais à pareille fête : le sang me sortait par tous les *bâbords*.

« J'allai me réfugier derrière le grand mât, je tamponnai mes oreilles avec mes doigts, et je fermai les yeux en tremblant comme une *flamme* agitée par la brise. Je ne fus pas longtemps dans cette position : un vigoureux coup de pied appliqué sur ma *poupe* m'arracha à cette espèce d'anéantissement; je me retournai avec vivacité, croyant que c'était une balle qui m'avait atteint; mais je rencontrai deux yeux brillants qui m'atterrèrent par les éclairs qu'ils lançaient : c'était le maître canonnier qui était venu me débusquer.

« Que fais-tu là, maudit poisson d'eau douce? me dit-il d'une voix terrible. File ton nœud! Des *gargousses!* allons, vite! des *gargousses!* »

« Je jetai sur lui des regards hébétés par la terreur.

« Des *gargousses*, donc, vilain *congre!* des *gargousses!* » hurlait le maître canonnier en se démenant comme un possédé du démon.

« Et comme je ne faisais aucun mouvement, *il jeta le grappin* sur

[1] C'était le deuxième vaisseau de ce nom.

mon *bossoir de tribord,* me fit pirouetter deux ou trois fois et me traîna à la *remorque* jusqu'à l'entrée de la *sainte-barbe;* là, un second coup de pied me fit voler par-dessus l'escalier. Je roulai dans les jambes d'un de mes camarades qui était sans doute descendu moins lestement que moi, et j'entendis encore une fois la voix du redoutable maître canonnier qui jurait en criant d'une voix de tonnerre :

« Des *gargousses,* enfants ! des *gargousses!* »

« Après avoir passé la main sur ma *carène* et ma *quille,* endolories par cette chute, je me mis en devoir d'exécuter les ordres que j'avais reçus. Après quelques voyages de la *soute* sur le pont, opérés sans accident, je m'enhardis un peu, et cependant les balles et les boulets sifflaient de temps en temps à mes oreilles. « Allons! me dis-je, advienne que pourra ! tout le monde n'y reste pas, et j'espère bien que le requin ne m'avalera pas encore aujourd'hui ! du courage, sacrebleu ! »

« Et les corps morts ou expirants s'empilaient sur le tillac comme des mâts de rechange. C'étaient des plaintes, des soupirs arrachés par la douleur ; c'étaient de sourds gémissements et des râlements convulsifs. L'un avait une jambe, l'autre un bras emportés; un troisième recueillait un reste de vie pour se soulever un peu et crier encore une fois : *Vive la France!... Vive l'Empereur!...* puis c'était fini. Ça vous saignait le cœur; mais, bah ! il fallait marcher tout de même.

« Le capitaine Lucas, alerte comme une hirondelle, volait, le sabre à la main, de l'avant à l'arrière du vaisseau : on le voyait partout.

« Courage, enfants! criait son porte-voix; c'est pour le coup que nous les tenons, ces maudits Anglais; ils commencent à *caler.* Canonniers, pointez vos pièces à *couler bas!...* feu de *tribord!...* Timonnier, *lof pour lof!...* feu de *bâbord!... Sombré* l'Anglais!... *Vive l'Empereur!...*

« — Vive le capitaine Lucas ! » vociféra l'équipage.

« Aussitôt un gouffre s'ouvrit sous les pieds des ennemis; leur vaisseau tourbillonna deux ou trois fois et s'engloutit dans les abîmes : un large cercle indiqua la place où il avait disparu, et puis... plus rien.

« Cependant nos manœuvres étaient hachées, notre grand mât et notre artimon étaient percés à jour par plusieurs boulets, nos voiles étaient criblées, et nous avions perdu beaucoup de monde ; ceux qui restaient étaient devenus noirs comme des nègres, par l'action de la poudre; nous étions harassés; c'est égal, il n'était pas question de se reposer.

« La victoire semblait se déclarer pour nous; les Anglais commençaient à *larguer les escoutes* pour donner plus de jeu à leurs voiles, afin de fuir avec plus de vitesse, lorsque nous remarquâmes que le vent, que nous avions en poupe, avait changé tout à coup de direction, et qu'il nous soufflait toute la fumée au visage. Nous fûmes obligés de *carguer nos voiles* pour ne pas *dériver*.

« Pour comble de malheur, treize vaisseaux de notre flotte gagnèrent le large et s'éloignèrent à toutes voiles, en se dirigeant vers les côtes d'Espagne. A cette vue, une pâleur subite couvrit le visage de notre commandant; ses lèvres blanchirent et tremblèrent; ses mains crispées se cramponnèrent à ses cheveux.

« Le lâche! murmura-t-il d'une voix étouffée. Oh! Dumanoir! Dumanoir! quel compte tu auras à rendre! »

« Il se remit un peu, puis, embouchant son porte-voix, il s'écria :

« Matelots et soldats! nous sommes trahis; mais la victoire n'est pas encore perdue. *Debout au corps* à l'amiral anglais! *à l'abordage!* enfants, *à l'abordage!* Disposez les *grappins!* Timonnier, *barre à tribord!* »

Au même instant, le vaisseau amiral, que nous reconnûmes facilement à sa grandeur et à la cornette qu'il portait à son grand mât, s'avança à notre rencontre, comme s'il avait prévu notre intention, et nous lâcha sa bordée, qui nous désempara de notre grand mât de hune. Nous ripostâmes vivement, et la fusillade recommença avec

la même activité qu'auparavant. J'étais aguerri, je n'avais plus peur; les boulets m'avaient jusqu'alors épargné. Je volais avec sécurité d'un bout à l'autre du vaisseau, et je me trouvais partout où mes petits services pouvaient être de quelque utilité. Comme je passais à côté du capitaine, une balle atteignit mon chapeau et le fit voler à une demi-*encâblure* de moi; je le ramassai : il était percé d'outre en outre.

« Oh! oh! me dis-je, ça commence à chauffer; chacun son tour, sans doute; un peu plus bas, et la *boussole* était *avariée*. Mais, mille sabords! vogue la galère! Un boulet de vingt-quatre aux pieds, et puis voilà! »

« Cependant l'artillerie tonnait toujours; une de nos pièces de *bâbord* ne pouvant plus ronfler, parce que tous les canonniers avaient été tués ou blessés.

« Lajoie, me dit le capitaine, tu es un bon petit luron; je suis content de toi; mets-toi là à cette pièce.

« — Oui, commandant.

« — Connais-tu ce grand maigre qui *louvoie* là-bas, sur le pont de l'ennemi, qui a un bras de moins et un panache blanc à son chapeau?

« — Non, commandant.

« — C'est l'amiral Nelson. »

« Et, sans en dire davantage, il courut à un autre endroit où sa présence était nécessaire.

« Ces quelques mots avaient éveillé mon ambition d'enfant; j'inspecte la pièce qui m'avait été confiée; elle était chargée. J'appelle à mon aide quelques mousses, je la pointe du mieux qu'il m'est possible, et je fais feu.

« *Affalé* le panache blanc! *Vive l'Empereur!*... m'écriai-je de toute la force de mes poumons. Capitaine! capitaine! dans la *cale* l'Anglais. »

« Il l'avait vu aussi bien que moi.

« Un hourra infernal mêlé de cris de : *Vive l'Empereur!* et *mort*

aux Anglais! retentit sur le tillac et dans les entreponts; ce cri ébranla *le Vengeur*.

« Le capitaine Lucas me frappa sur l'épaule :

« Lajoie, me dit-il, tu es un brave. Continue, mon garçon, j'aurai soin de toi.

— Merci, commandant. »

« Un boulet me rasa les deux genoux, et coupa en deux un matelot qui était derrière moi.

« N'aie pas peur! reprit le commandant, ça respecte les héros.

« — Peur! ah ben oui! plus maintenant.

« — A la bonne heure! »

« Au même moment, un cri de douleur était parti du pont de l'Anglais, une consternation générale régnait à son bord : l'amiral expirait dans les bras de ses officiers. Cette circonstance ralentit un peu l'ardeur de nos ennemis. Notre commandant profita habilement du désordre qui régnait parmi eux, et leur fit lâcher plusieurs bordées générales qui nettoyèrent en partie le pont de leur vaisseau et l'offensèrent dans ses œuvres vives.

« Sortez les rames, mes enfants! *A l'abordage!* Vite, les *grappins!* Il est à nous.

« Et les rames ébranlèrent l'énorme masse du *Vengeur*.

« Nous allâmes donner de *l'éperon* dans le flanc de l'ennemi.

« Barre à *bâbord!* vite, et tous à plat ventre!... » cria le commandant d'une voix tonnante.

« Il était temps, nom d'une *caronade!* une bordée de mitraille, partie de l'Anglais, passa au-dessus de nous et déchiqueta presque toutes nos manœuvres, qui, en tombant, blessèrent quelques-uns de nos gens.

« Canonniers, à vos pièces! Feu!... »

« Le vaisseau amiral était tout à fait désemparé, et nous allions bientôt l'*amariner,* lorsque le capitaine Lucas, jetant des regards inquiets autour de lui, vit tous nos vaisseaux pris ou mis en fuite, à l'exception du *Redoutable,* monté par le capitaine Infernet, qui

faisait feu de *tribord* et de *bâbord* sur plusieurs vaisseaux dont il était entouré, et au milieu desquels il se défendait comme un lion.

« Au moins, voilà encore un brave, murmura-t-il doucement; mais les autres! oh! les autres!... Villeneuve, où es-tu donc pour laisser périr ainsi les vaisseaux de la patrie? »

« Et quelques larmes vinrent mouiller les paupières du héros.

« Pauvre France! reprit-il, à qui donc as-tu confié tes destinées! »

« Et il se frappait rudement la poitrine.

« Il fut bientôt arraché à cette torture mentale par la vue de deux gros vaisseaux qui accouraient aux signaux de détresse de l'amiral pour le secourir dans son pressant danger, et qui se placèrent l'un à notre droite, l'autre à notre gauche. Les canons grondèrent de tous côtés autour de nous, et les boulets, en se croisant sur notre pont, faisaient des ravages effroyables. L'amiral lui-même, revenu de la confusion dans laquelle l'avait jeté notre brusque attaque, nous foudroyait aussi de toute son artillerie. Il s'agissait de nous défendre contre trois vaisseaux de haut bord, dont le moindre était beaucoup plus fort que le nôtre; les deux derniers arrivés n'avaient pris qu'une part très-médiocre dans la bataille qui venait de se livrer, et étaient frais par conséquent.

« Alors le capitaine emboucha son porte-voix pour proférer ces paroles à jamais mémorables :

« Officiers, sous-officiers, matelots et soldats! la marine française n'a plus ici de représentants que *le Redoutable* et *le Vengeur*. A nous seuls est réservée la gloire de laver la tache ineffaçable imprimée à l'honneur de la nation! Montrons que nous sommes Français, et jurons de nous ensevelir sous les ruines de notre vaisseau plutôt que de baisser pavillon. Là, au fond des abîmes, pour nous sera l'honneur, là sera la France!...

« — Nous le jurons! cria l'équipage d'une voix unanime. *Vive la France! vive l'Empereur! vive le capitaine Lucas!*

« — Bien, mes braves! feu des deux bords!... »

« Et sa voix surmontant le bruit du canon, son œil s'animant du

feu de la gloire, un calme impassible se lut sur sa physionomie : il semblait grandir au milieu de cette scène d'horreur.

« Cette lutte atroce se prolongea encore plus d'une demi-heure.

« Voilà, mes garçons, ajouta Lajoie en mâchonnant sa chique, voilà un combat, celui-là, mille sabords ! et un combat tel que je n'en vis jamais de pareil. Les boulets pleuvaient sur nous comme la grêle, et tuaient tout notre monde. Nous avions plus des trois quarts de nos gens hors de service, couchés pêle-mêle sur le pont avec les vergues brisées, les cordages et les débris de nos mâts ; tout était haché ; on faisait feu malgré cela, et personne ne parlait de se rendre. Il n'aurait pas fallu que le capitaine entendît ce propos. Voilà un luron ! il voltigeait à bâbord, à tribord ; il chargeait lui-même les pièces et les pointait. Il consolait les blessés, il était partout. L'équipage le regardait comme son Dieu, et se serait fait hacher jusqu'au dernier plutôt que de reculer.

« Les décharges continuaient à pleuvoir sur nous. Bientôt *le Vengeur* se trouva ras comme un ponton.

« A la mer les manœuvres brisées ! vociféra le capitaine ; feu partout ! Vaincre ou mourir, mes amis !...

« — Vaincre ou mourir ! » répéta-t-on.

« En ce moment le feu cessa à bord des ennemis ; l'un d'eux ayant fait signe qu'il voulait parler, nous l'écoutâmes en silence.

« Capitaine du *Vengeur*, dit-il, vous avez assez fait pour votre gloire ; je serais au désespoir de voir périr tant de héros : rendez-vous !...

« — Jamais !... » répondit le commandant.

« Et le bruit de l'artillerie ébranla encore une fois les airs.

« Cependant le maître charpentier vint dire à l'oreille du capitaine que plusieurs boulets avaient percé la carène du vaisseau à fleur d'eau, que les pompes ne pouvaient plus fonctionner, et nqe nous allions couler bas.

« En effet, nous ne nous étions pas aperçus, dans le fort de l'action, que le navire s'enfonçait insensiblement. Quelques officiers

représentèrent au commandant qu'il y aurait de la barbarie à sacrifier tant de malheureux ; que d'ailleurs *le Redoutable* venait de se rendre, et que nous n'avions pas d'autre ressource.

« Qu'on baisse le pavillon ! dit-il avec une angoisse inexprimable. Mort et infamie aux traîtres !... »

« Et il brisa son épée sur l'affût du canon sur lequel il se tenait appuyé.

« Une heure après nous étions tous à bord du vaisseau amiral, et nous recevions les félicitations de l'équipage ennemi, qui ne se lassait pas d'élever jusqu'aux nues notre bravoure pendant ce combat gigantesque. Les capitaines Lucas et Infernet (ce dernier venait aussi d'être hissé à bord) furent bientôt entourés de tout l'état-major, qui les complimenta de leur héroïque résistance : le vice-amiral les assura qu'ils seraient traités avec tous les égards dus à leur valeur.

« On nous débarqua à Plymouth : les officiers eurent la ville pour prison. Je ne me séparai point du capitaine Lucas, qui eut la bonté de s'intéresser à moi, en me prenant à son service. Il était souvent triste et rêveur, malgré la liberté dont il jouissait et l'aimable compagnie qui faisait tous les frais possibles pour l'égayer. La malheureuse bataille de Trafalgar était toujours présente à sa mémoire, et quand il se croyait seul, il répétait souvent ces mots :

« Dumanoir, Dumanoir, quel compte tu auras à rendre !... »

« Puis sa tête retombait dans ses deux mains.

« Nous fûmes bientôt rendus à la liberté et à notre patrie. Je ne m'amuse pas à vous peindre la joie dont nos cœurs furent animés en touchant le sol de la France; il n'y a pas de pinceaux pour ces tableaux-là.

« L'Empereur voulut voir les capitaines Infernet et Lucas; ce dernier désira que je l'accompagnasse à la cour, et ces braves officiers reçurent tous les deux le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur, titre qu'ils avaient mérité à tant d'égards.

« Quel est cet enfant? demanda Napoléon en me désignant du doigt.

« — Sire, répondit mon capitaine, c'est lui qui a tué l'amiral Nelson.

« — Oh! oh! fit-il, si jeune?

« — Oui, Sire.

« — Nelson était un grand homme, je l'estimais, mais il était l'ennemi de la France. »

« Puis il me remit une croix.

« Porte-la longtemps, me dit-il en me frappant familièrement sur l'épaule (et Lajoie se redressait avec fierté); porte-la longtemps, et souviens-toi qu'il faut la défendre aussi bravement que tu l'as gagnée. »

« Je me jetai à ses genoux; je ne pus rien répondre, mais je baisai ses mains, j'étais suffoqué : des larmes coulaient le long de mes joues. Vous ne l'avez jamais vu, vous autres, avec sa redingote grise et son petit chapeau? il avait un diable d'air qui nous imposait, un regard brillant qui vous fascinait et vous forçait à baisser les yeux. »

. . . .

Ici, un coup de sifflet se fit entendre; et le narrateur, ainsi que ceux qui l'écoutaient, l'œil en feu, se rendirent à leur poste respectif.



UN LAPIN SAVANT.

1805.



e Pont-Neuf, il y a trente ans, n'avait pas la physionomie qu'il a aujourd'hui. Sur l'emplacement où s'élève actuellement la statue équestre de Henri IV, existait alors une espèce de jardin qu'un limonadier, nommé Pâris, avait embelli de cabinets de verdure et de grottes en plâtre, dans l'intérêt des mœurs en général et de ses habitués en particulier. Là se réunissaient chaque jour un grand nombre d'oisifs, les uns pour applaudir aux savants carambolages et aux blocs *fumants* que Charrié et Persicot, les deux plus fameux amateurs de l'époque, exécutaient à qui mieux mieux sur le billard du café Pâris ; les autres, et c'était le plus grand nombre, pour admirer les équilibres et les tours de gibecière des bateleurs et des histrions en plein vent qui se tenaient en face de la place Dauphine, alors encombrée des matériaux nécessaires à l'érection du monument de Desaix, mort, comme on sait, à Marengo.

Parmi ces hardis saltimbanques, il en était un surtout plus remarquable que les autres, et dont la baraque, entourée de lambeaux de vieux tapis, était établie à la jonction du quai des Orfévres au pont. Cette échoppe était surchargée de tableaux de toutes dimensions, grossièrement peints à la détrempe, qui formaient à eux seuls une épopée tout entière dont un lapin était le héros. Ici, le timide animal prenait un fort; plus bas, il battait la charge; à droite, il mettait le feu à une pièce de canon; à gauche, il faisait

assaut avec le tambour-major des grenadiers de la garde. Mais ce qui contribuait le plus encore à attirer la foule devant cette espèce de tente, c'était la séduisante originalité de la parade : un homme, vêtu d'un costume de paillasse par-dessus lequel il avait endossé un habit de marquis de couleur éclatante, brodé au plumetis et surchargé de taches de toutes sortes, la tête affublée d'une énorme perruque de chiendent et les mains parées de longues manchettes de mousseline jaune et dégoûtante, mangeait de la filasse et faisait sortir périodiquement de sa bouche des bouffées de fumée. A ce passe-temps, il faisait succéder un repas diabolique; on lui apportait une torche de résine tout allumée, et, à l'aide d'une fourchette de fer, il détachait de la mèche la résine enflammée et l'avalait au grand ébahissement de la foule, qui saluait de ses bravos l'incombustible opérateur.

Ceci avait lieu en 1805, au commencement du mois de janvier, c'est-à-dire quelques jours après le couronnement de Napoléon. La population de la capitale se trouvait en quelque sorte doublée, tant par l'affluence des provinciaux et des étrangers que ce mémorable événement y avait attirés, que par la quantité de militaires de tous les régiments de l'armée qu'on y avait fait venir en députation. Jamais peut-être ce que le saltimbanque appelait ses expériences de *physique*, accompagné de son éloquence de tréteaux, n'avait eu un si grand nombre de spectateurs crédules et d'auditeurs attentifs.

Après avoir mâché sa filasse, après avoir vomi feu et flamme, après s'être repu de résine, notre homme s'essuya la bouche avec une de ses manchettes; puis, frappant alternativement de la baguette qu'il tenait à la main le manche à balai qui servait de balustrade à ses tréteaux, et les tableaux appendus au-dessus de sa tête, il s'adressa à la foule béante, en disant avec une voix de Stentor :

« Messieurs et dames, c'est trop longtemps vous amuser aux bagatelles de la porte. Je deviendrais coupable aux yeux de l'aimable société qui m'entoure et à mes propres yeux si je prolongeais

davantage des exercices incohérents et facultatifs, qui n'ont d'autre mérite que de prouver à l'homme qu'il peut facilement se nourrir de toute espèce de légumes *chaudes* ou *froides*, *fraîches* ou *sèches*, selon les temps, les contrées et les circonstances. Mais, messieurs et dames, je possède *ici dedans* un prodige cent fois, mille fois, que dis-je! imbécile que je suis!... cent mille fois plus curieux que tout cela. C'est le lapin *frrrrançais* que j'ai l'honneur d'offrir à votre patriotisme impatient et à votre admiration éclairée. Le grand naturaliste, feu M. de Buffon, et le célèbre M. de Fourcroy, premier chimiste de S. M. l'Empereur et Roi et de diverses cours de l'Europe, administrateur en chef des mammifères, des crustacés et des volatilles du Jardin des Plantes, grand-officier de la Légion-d'Honneur et sénateur (le saltimbanque ôte son chapeau), a proclamé la plus grande des vérités en disant que, si le lion était le roi des animaux, messieurs! le lapin était le prince des quadrupèdes. En effet, la faible créature appelée par les peuples Lapin, et *Lapinus* par les Grecs, est, après l'éléphant, le singe et l'homme, la bête la mieux organisée par la nature, car son intelligence est susceptible de tout apprendre et de tout retenir, excepté cependant les langues étrangères. Chacun de vous, messieurs et dames, s'en convaincra facilement s'il veut honorer de sa présence les fabuleux exercices du lapin *frrrrançais*. Cet animal, tel que vous le voyez ici représenté, pince agréablement de la guitare, fait des armes, danse la gavote à l'instar de M. Vestris, premier sujet de l'Académie impériale de musique, et s'acquitte généralement de tous les devoirs de l'homme et du citoyen, ni plus ni moins que vous et moi le pourrions-t-être. Mais, un moment, ce n'est pas tout!... »

Ici le saltimbanque interrompit tout à coup son discours pour jeter sa perruque à la tête de quelques enfants qui se poussaient les uns sur les autres devant son échoppe, en s'écriant dans son dépit :

« Petits drôles! voulez-vous bien me laisser travailler! »

Puis, s'adressant à une espèce de Jocrisse qui lui servait de compère :

« Groslichard, lui dit-il à demi-voix, mets-les à la porte, et fais-les s'*esbigner*. »

« Messieurs et dames, reprit-il aussitôt, dans une suite de scènes qu'il serait trop long de vous détailler, le lapin *frrrrançais* manifestera à tous les yeux sa bravoure et son intrépidité. Vous le verrez exécuter la charge en douze temps, tirer un coup de fusil, puis, le sac sur le dos, monter à l'assaut. Enfin, il mettra le feu à une pièce de canon chargée à mitraille. Ces exercices divers seront terminés par la *grrrrande* batterie d'honneur, où l'intelligence et la sagacité de l'intéressant animal se montreront dans toute leur fraîcheur. Mais, allez-vous me dire, combien prends-tu pour faire voir une merveille jusqu'alors inconnue dans tout l'univers et en province ?... Messieurs et dames, si tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous *récupérer* est falsifié, si le lapin *frrrrançais* n'exécute pas les différentes manœuvres dont je viens de faire le bref narré, vous ne payerez pas; mais si, au contraire, vous reconnaissez que je n'ai rien promis de trop; en un mot, si vous êtes contents et satisfaits, vous donnerez, en sortant, la somme et la bagatelle de deux sous par personne! Et pour faire jouir un chacun de ce spectacle vraiment incroyable et le mettre à la portée de toutes les bourses, les femmes *enceintes* ne payeront que demi-place, les enfants rien du tout, les chiens et les militaires entreront gratis! Entrez, messieurs et dames! c'est le moment!... *Prrrrenez* vos billets au bureau. *Prrrrenez* vos billets!... Groslichard, la musique! »

L'explosion d'une grosse caisse attaquée vigoureusement par le jocrisse, mêlée au son aigu d'une clarinette dont jouait une espèce de virago en costume de bergère avec un pantalon, accompagnèrent les dernières paroles du saltimbanque, qui descendit précipitamment de ses tréteaux en criant de plus belle :

« Les exercices *surrrrprenants* du lapin *frrrrançais! Prrrrenez* vos billets; on commence à l'instant! »

Parmi les militaires qui avaient prêté une sérieuse attention aux

discours du saltimbanque se trouvait un grenadier de la garde en petite tenue d'hiver ; ses yeux avaient été continuellement fixés sur la figure du maître du lapin. Plusieurs fois il avait passé la main sur son front, comme pour rappeler un souvenir presque effacé de sa mémoire, et il avait laissé échapper des mots incohérents et sans suite :

« Je connais ce lapin-là, dit-il enfin comme quelqu'un qui vient de prendre une détermination ; ce doit être lui. »

Et, s'approchant du saltimbanque, il lui frappa familièrement sur l'épaule.

« Si je ne m'égare pas l'*imaginative,* lui dit-il, vous devez être Christophe Merlandier?

— Je suis en effet Christophe Merlandier, si on ne m'a pas changé en nourrice ; mais, grenadier, ajouta-t-il en portant la main machinalement à sa perruque, serait-ce un effet de la vôtre de me dire à qui j'ai celui d'articuler mon nom? Votre figure m'est totalement ignorée.

— Nous étions ensemble au camp de la Lune, reprit en souriant le soldat. Vous faisiez partie du bataillon des *cadenettes retroussées*[1], autrement dit le régiment des *écornifleurs*, des maraudeurs et des *fricoteurs*, de *ceuses* enfin qui ont toujours les yeux tournés du côté de la marmite, *au lieur* de les avoir autre part.

— C'est exact, répondit le saltimbanque en souriant à son tour. Mais, votre nom à vous?

— Je suis Jabalot. J'étais grenadier à la 77e demi-brigade, qui faisait brigade avec la vôtre... Nous ne nous quittions guère à l'époque.

— Jabalot! s'écria Merlandier en se jetant au cou du soldat; mon ami intime! Par les pantoufles du Père éternel! je ne t'aurais jamais reconnu, vrai!... Mais embrasse-moi donc, vieux! »

Et les deux amis se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en

[1] C'est ainsi qu'on avait qualifié, en 1793, le 2e bataillon des volontaires de Paris.

s'abandonnant, en présence de la foule ébahie et des militaires attendris, aux étreintes d'une fraternelle amitié.

« Tu as donc quitté le service? demanda Jabalot.

— J'y avais eu des déboires sur la fin; on m'avait fait subir plusieurs injustices; je me suis *transvasé* dans le civil, et, comme tu vois, je me suis établi. Je ne regrette pas mon ancien métier; je passe doucement ma vie au sein des arts et de ma famille, en me livrant exclusivement à l'éducation des animaux. »

En disant ces mots, le saltimbanque désignait Groslichard et la bergère des Alpes, qui avaient cessé leur concert pour continuer d'attirer la foule en criant :

« *Prrrrenez* vos billets au bureau! on va commencer

« Ah çà! nous ne nous séparerons pas, j'espère, sans avoir bu la goutte et cassé la croûte collectivement, reprit Merlandier; voilà ma dernière représentation; entre voir les exercices de mon élève, et puis après je serai tout à toi.

— Ni poudre ni plomb, fit le grenadier en frappant sur son gousset vide, pour entrer dans ta cabine de lapin. Je ne suis pas allé au prêt avant-z-hier.

— Ce n'est pas un motif, puisque c'est gratis pour vous autres; entre, et place-toi sur le devant. Après le spectacle, tu iras m'attendre au *Cocher fidèle*, sur le quai des Orfèvres. »

Merlandier ayant soulevé le lambeau de tapisserie qui servait de portière à sa baraque, fit entrer avec Jabalot une demi-douzaine de conscrits, que l'exemple du grenadier de la garde avait enhardis à profiter du bénéfice. Une fois l'assemblée au grand complet, le lapin patriote fut placé sur une table et offert aux regards de tous.

Il faut le dire, ce petit animal avait été dressé merveilleusement : il ne pinçait pas de la guitare comme Gambaro, ne faisait pas des armes comme Grisier, et ne dansait pas comme Fanny Elssler; mais enfin il grattait les cordes de l'instrument, il s'agitait et se dandinait avec gentillesse. On l'affubla d'une giberne et d'un sabre, on lui mit entre les pattes un fusil à sa taille, et il trotta avec résolution

vers un fort de carton qui le salua tout d'abord de trois pétards. Notre lapin, sans se déconcerter, tira un coup de fusil, escalada la forteressse et redescendit tranquillement en passant sur le pont-levis, qui s'était abattu, pour venir manger dans la main de son maître un bouquet de serpolet, récompense promise à son obéissance et à sa valeur. Mais ce qui charma les assistants plus que tout le reste, ce qui fit rugir de plaisir les *tourlourous* qui, debout, se pressaient autour du lapin savant, ce fut le dernier de ses exercices, l'exécution de la grande batterie d'honneur, annoncée avec tant d'emphase par Merlandier. L'innocent quadrupède fut placé sur un petit escabeau; on mit devant lui un tambour, et, au moyen de petites manchettes, on adapta à chacune de ses pattes de devant une baguette. Alors le saltimbanque s'avança gravement, et, après avoir fait trois saluts, se plaça en avant de son élève, en disant d'une voix de fausset :

« Mon camarade! vous venez de donner à la société qui vous contemple des preuves non équivoques de votre bravoure et de votre sang-froid; il faut maintenant que vous lui donniez un témoignage sensible de votre patriotisme. Lapin, mon ami! exécutez en présence de ces messieurs et dames la *grrrrande* batterie d'honneur en faveur de celui des monarques de l'Europe que votre cœur et vos sentiments chérissent le plus; je vais avoir celui de vous les *rénumérer* tous, les uns après les autres. Attention! ne nous trompons pas, mon ami! »

A cette invitation, le lapin dressa les oreilles, et les tourlourous en firent autant.

« Lapin, mon ami, reprit Merlandier en posant le poing sur sa hanche, tambourinez pour sa hautesse le grand Turc. »

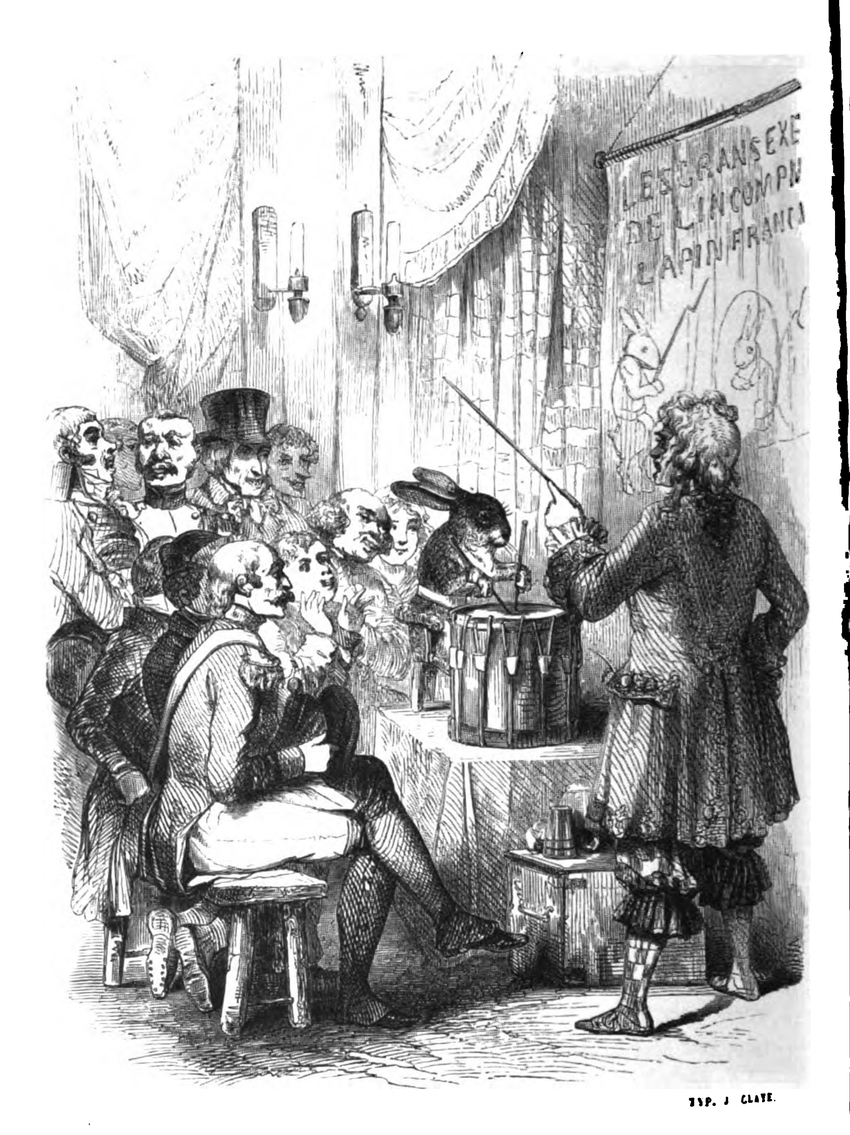
Le lapin ne bougea pas.

« Alors tambourinez pour S. M. l'empereur d'Autriche. »

Le lapin ne fit pas un mouvement.

« Ce sera donc pour S. M. l'empereur de toutes les Russies? »

Le lapin resta encore immobile.



IMP. J. CLAYE.

LE LAPIN SAVANT.

Et pour S. M. le roi de Prusse? »

Le lapin se passa vivement la patte sur le museau.

« Lapin, mon ami, continua Merlandier en élevant la voix, aimez-vous mieux tambouriner pour S. M. Napoléon, empereur des *Frrrrançais*, roi d'Italie, médiateur de la confédération du Rhin, etc. »

A peine ces mots avaient-ils été prononcés, que le lapin exécuta un roulement si bien nourri, qu'on aurait pu croire que ses pattes étaient soumises à l'action de la pile de Volta. Des bravos, des trépignements, des cris d'admiration retentirent dans la baraque. Les militaires surtout furent transportés; tous voulurent caresser l'intéressant animal; c'était à qui lui toucherait le bout de la patte en signe d'affection. L'enthousiasme de Jabalot fut au comble.

« C'est *superbe!* fit un pompier du voisinage.

— *Cette petite* animal a tout de même des *moilliens,* ajouta un sapeur de la ligne.

— Tu peux te vanter, dit à Merlandier Jabalot en redressant sa moustache, de posséder un fameux lapin : il m'a donné la chair de poule.

— Tu n'es pas le premier, répondit le saltimbanque avec une sorte de fierté; mais, tandis que je vais opérer ma recette, va m'attendre où je t'ai dit; je ne tarderai pas à te rejoindre avec mon épouse et mon beau-frère, *dont auxquels* tu ne seras pas fâché de faire connaissance. Demande du cachet vert et le cabinet n° 2 : c'est celui d'habitude. »

Le souper offert au grenadier par le saltimbanque fut ce qu'il devait être, gai, bruyant et abondant en libations de nectar à quinze sous. Mme Merlandier, et Groslichard son frère, tinrent convenablement tête aux deux amis, et ne se décidèrent à quitter la table qu'à l'injonction plusieurs fois répétée du maître, qui ne voulait pas que son établissement restât plus longtemps privé de ses gardiens naturels. Une fois les deux amis en tête-à-tête ils entamèrent, avec une sixième bouteille, le dialogue suivant :

« Tu viens de voir ma famille, dit Merlandier à Jabalot, comment la trouves-tu ?

— Je trouve que ton épouse et ton beau-frère sont des particuliers fort aimables en société. La bourgeoise principalement est une superbe femme ; elle m'a rappelé la déesse de la liberté que nous avons promenée en procession au camp de la Lune le jour de l'*adversaire* de la fédération.

— Mon épouse est très-méritante au fond, parce qu'avec une femme de cette trempe-là on peut tout entreprendre. Avant de montrer mon lapin savant je la faisais voir...

— Tu faisais voir ta femme ! interrompit le grenadier presque scandalisé.

— Sans doute : je l'exposais aux regards du public sous le costume exact d'une *sauvagesse* de la mer Rouge, et j'avais transformé mon beau-frère en cannibale des îles les plus inconnues. Tous les deux me dévoraient chaque jour trois livres de poitrine de mouton, que nous mangions ensuite avec des navets ou des pommes de terre ; mais les sauvages sont passés de mode, il a fallu se rabattre sur les animaux savants ; alors j'ai embrassé la carrière du règne animal. Avant mon lapin, j'avais un merle qui jouait aux dominos et tirait l'horoscope des personnes de la société ; je l'ai perdu... »

Et le saltimbanque fit un soupir en baissant tristement la tête. Jabalot tâcha de ne pas rire.

« Il a pris sa volée ? demanda-t-il. Il a peut-être déserté avec armes et bagages, comme d'*aucuns* que nous avons connus jadis.

— Non, il s'était crevé un œil. J'ai toujours pensé, comme je le crois encore aujourd'hui, que c'est par mégarde, en jouant avec son bec. Enfin il en est mort ; n'est-ce pas étonnant ?

— Il n'y a rien de surnaturel, reprit Jabalot. Cela a manqué de m'arriver l'autre jour, avant l'inspection du colonel, en plaisantant avec ma baïonnette. Alors tu t'es rabattu sur les lapins ?

— Et, comme tu vois, je ne m'en trouve pas trop mal ; je gagne ma vie.

— Merlandier ! fit Jabalot d'un ton solennel en frappant sur la table avec son verre qu'il venait de remplir.

— Eh bien ! quoi ? tu me considères comme un événement : parle donc !

— A ta santé, Merlandier !

— A la tienne, vieux ; et puis ensuite ?

— Ecoute ! reprit Jabalot après avoir essuyé ses moustaches, je n'ai pas comme toi la parole en main, je ne sais pas *astiquer* une histoire plus ou moins palpable ; mais je vais te dire ce que je pense *de dessur* ton compte, sans conversion et sans demi-tour.

— Marche ! marche ! fit Merlandier en posant ses coudes sur la table.

— Eh bien ! mon ancien, le métier d'histrion que tu pratiques me semble intempestif et malencontreux ; il est au-dessous de toi-z-et de moi, et de tes capacités militaires et civiles. Je ne vais pas à l'encontre de ton talent ; mais il me semble que tu pourrais l'utiliser à autre chose qu'à manger de la filasse indigène ou à boire de la poix résine plus ou moins frite, ce qui est incompatible à un troupier qui se respecte, à un vieux *fricoteur* du ci-devant camp de la Lune.

— Et que veux-tu que je fricasse? s'écria le saltimbanque que ce discours avait visiblement piqué.

— Je veux que tu fasses comme moi : je t'offre ma protection ; réintègre-toi dans le 1er de la garde, où j'ai celui de servir depuis sa formation. Notre colonel-major, Dorsenne, qui est un troupier fini, t'y recevra si tes papiers sont en règle. En ce moment ici on recherche de préférence les vieux troubadours de l'ex-république française ; on les mijote, on les dorlote d'après la manière dont ils se comportent. Soit au quartier Bonaparte, soit à la caserne de Courbevoie, tu auras une bonne paye, tu toucheras ton prêt tous les dix jours, avec un ordinaire solide matin et soir, et un habit de ce numéro-là, ajouta le grenadier en frappant avec orgueil sur les revers blancs de son uniforme. Cela te chaussera mieux qu'une per-

ruque dérisoire et cette casaque rouge ornée de deux lavettes au bout des manches. De plus, je m'engage à te faire obtenir du capitaine Réant, bon enfant, quartier-maître et trésorier, le payement de ta grenade aussitôt que tu seras présent au drapeau.

— Vieux, répondit le saltimbanque que cette longue énumération de biens avait semblé convaincre un moment, tout cela est très-fascinant à l'ouïe ; mais que veux-tu que je fasse de mon épouse et de mon beau-frère?

— Ton épouse?... Ne me disais-tu pas tout à l'heure que tu la transformais en tout ce que tu voulais? N'y a-t-il pas des cantinières au 1er de grenadiers? elle entrera cantinière à la suite. Quant à ton beau-frère, qui module passablement de la grosse caisse, nous tâcherons de le colloquer dans le corps de musique du régiment en qualité de triangle, de timbalier ou de pavillon chinois. Ah! diable! fit Jabalot d'un ton de réflexion, j'oublie que l'ordonnance veut que dans la garde les *ceuses* de la musique soient nègres de naissance. Est-ce que tu ne pourrais pas faire un mauricaud de cet ancien sauvage-là?

— Impossible! les lois et la nature s'y opposent formellement.

— Alors fais-en autre chose : un sapeur, par exemple; il a la taille. Ses antécédents seront tolérés, et de cette façon nous pourrons *fricotter* de nouveau tous les quatre ensemble ou individuellement.

— Et mon lapin! fit encore Merlandier avec vivacité, tu n'y penses seulement pas à ce pauvre petit animal qui me nourrit moi et ma famille.

— Il continuera à vous nourrir si vous en faites un pâté ou un civet, au choix ; ce n'est pas lui, comme tu vois, qui est embarrassant.

— Un civet de lapin savant! s'écria le saltimbanque en frappant avec colère de son poing fermé sur la table; un lapin qui m'a coûté les yeux de la tête! un lapin pour lequel j'ai gaspillé deux années de ma vie à lui montrer toutes les manœuvres! Au moins si je pou-

vais trouver à m'en défaire avantageusement en le plaçant quelque part, je ne dis pas...

— Allons, ne te fâche pas; je n'ai pas voulu mépriser ton quadrupède, qui a des qualités aimables; il est tout placé; tu peux le faire entrer aux Invalides, où, pour changer, il aura droit d'être mangé en gibelotte, c'est son état primitif. Je ne comprends pas que tu puisses balancer entre lui et le 1er des grenadiers de la garde, qui tous sont des lapins dans leur genre; ce sont les seuls qu'on puisse fréquenter amicalement. Tu seras adoré de tes chefs, tu jouiras de toutes les douceurs de la vie privée, tu auras une permission de onze heures chaque semaine, la culotte de nankin, le bas de coton blanc et la boucle sur le soulier en petite tenue d'été, avec l'épée, toujours l'épée, le tout accompagné de pain blanc dans la soupe et de un franc cinq centimes de paye par jour, sans compter les postes d'honneur ou de corvée. Est-ce que ce n'est pas beau, ça? Et puis tous les dimanches, grande parade dans la cour des Tuileries, où Sa Majesté *l'épouse* du Petit-Caporal ne manque jamais d'assister, sur le balcon du milieu, quand il ne pleut pas, ce qui est toujours flatteur pour nous autres. Enfin, mon ancien, tu peux devenir caporal d'ordinaire et grand-officier de la Légion-d'Honneur tout comme un autre.

—Ta, ta, ta!... laisse-moi tranquille ; en voilà assez, tu divagues. Tu as toujours été soldat, toi! par conséquent tu ne sais pas ce que c'est que la fière indépendance et la liberté. Moi je suis fait à cette vie, et depuis le temps que j'ai répudié la clarinette de cinq pieds, j'aurais trop de mal à *recohabiter* avec elle. Cependant je te remercie de tes conseils, j'en ferai part ce soir à mon épouse et à mon beau-frère... Oh! la liberté!... Liberté chérie, va!... ajouta Merlandier en jetant les yeux au ciel. »

A cette exclamation, Jabalot haussa les épaules avec pitié.

« Mais *laisse* donc tranquille avec ta liberté, égalité ou la mort... s'écria-t-il en se levant avec empressement pour prendre son épée et son chapeau, qu'il avait accrochés à un clou en entrant dans le

cabinet ; nulle part on ne se porte mieux et on n'est plus libre que dans le 1[er] des grenadiers de la garde.

— Où vas-tu donc? lui demanda Merlandier d'un ton presque de reproche.

— Où je vais?... Est-ce que tu n'entends pas ce roulement? Je retourne au quartier Bonaparte et vivement ; je suis déjà en retard.

— Et si tu ne rentrais que dans une heure?

— Collé pour trois jours à la salle de police, et ma grenade suspendue.

— Merci! fit le saltimbanque, je sors d'en prendre. C'est égal, adieu, vieux ; encore une santé pour la dernière : le coup de l'étrier, comme disait jadis le vertueux Dugommier, qui a été crânement dégommé depuis. Et à quand maintenant? ajouta-t-il.

— Je ne sais pas ; le bataillon part demain, à quatre heures du matin, pour le camp de Boulogne.

— Eh bien! soupons encore demain, tu ne *rejoindras* qu'après-demain?

— Oui, prends garde de le perdre! pour être porté sur le rapport comme déserteur, avec trois ans de boulet au bout.

— Excusez du peu! s'écria encore le saltimbanque avec un sourire amer. »

En cet instant, deux tambours, partis du corps-de-garde des pompiers en battant la retraite, repassaient sur le quai des Orfèvres pour rentrer à la caserne, suivis d'une bande d'enfants qui agitaient dans leurs mains, de même que des castagnettes, de petits morceaux de faïence cassée. Alors Merlandier se leva, et prenant une pose héroïque :

« Mon vieux! dit-il au grenadier, voilà une sérénade emblématique qui me suggère une réponse philosophique et dilatoire ; j'aime mieux rester ce que je suis que de devenir ce que tu es. File donc, tout est payé ; mais pour l'état militaire, vois-tu, je donne ma démission à perpétuité, en disant comme feu M. La Fontaine, qui

cultivait, lui aussi, le langage des animaux, dont j'ai le volume :

« Adieu donc, fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre! »

— C'est bon, c'est bon, fit Jabalot, qui bouillait du désir de partir. Mille tonnerres! tu vas me faire avoir des désagréments avec l'adjudant Vésu, qui est patient comme un chat dont on tire la queue. Adieu, mon ancien. »

Cela dit, les deux amis, après s'être embrassés, se quittèrent, l'un pour retourner à sa caserne, l'autre pour rentrer dans son échoppe; et le lendemain l'un était sur la route de Boulogne, le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule, maudissant tout bas les Anglais et les envoyant de grand cœur à tous les diables; l'autre, une perruque de chiendent sur la tête et une badine de jonc à la main, était monté sur les tréteaux de sa baraque et annonçait à haute voix une représentation extraordinaire des exercices *fabuleuses* du lapin *frrrrançais!*

Au commencement d'une belle soirée de juin 1817, une foule de curieux et de désœuvrés se promenaient lentement dans les allées poudreuses du boulevard du Temple. Ce boulevard, qui n'a presque rien conservé de son ancienne renommée, avait autrefois l'exclusif privilége d'attirer une foule avide d'émotions et de nouveautés. Là, mieux que partout ailleurs, tous les goûts, tous les désirs, toutes les exigences de l'époque trouvaient une ample satisfaction. Près des tréteaux où s'illustraient Bobèche et Galimafré, on voyait le théâtre de la Gaîté, avec ses drames lugubres, son niais classique et ses tyrans peu délicats, séparés seulement par un mur mitoyen de ceux de l'Ambigu-Comique, si triste et si enfumé. Plus loin, la cage élégante où Mme Saqui dansait sur la corde raide, sans balancier, avait pour voisins les serins savants et les puces travailleuses. A droite étaient les figures de Curtius, et à gauche, *le plan en relief du départ de l'usurpateur pour Sainte-Hélène, exécuté à la main*, au dire du propriétaire, *par un aveugle,* et les fantoccinis

occupaient le premier étage d'une bicoque dont le rez-de-chaussée était loué à un crocodile vivant, des bords du Nil. Les voix glapissantes des marchands de coco et des vendeuses de pommes, jointes à celles des négociants en contremarques (car alors aucun directeur n'eût osé, comme aujourd'hui, laisser vendre tranquillement des billets de premières loges devant son théâtre), se mariaient merveilleusement à celles des gamins qui pullulent de toute éternité sur le boulevard du Temple, sans parler ni du sifflement des cochers de fiacre qui attendent pratique, ni des cris des marmots que des bonnes, trop sensibles aux galanteries des tourlourous casernés à Popincourt, laissent errer entre les jambes des passants.

Parmi les flâneurs qui se pressaient ce jour-là sur le *boulevard du Crime*, comme on a désigné depuis ce boulevard, chacun regardait un homme dont la mise hiéroglyphique était une espèce d'enseigne ambulante. Il pouvait bien avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Il était grand et sec; les traits de son visage, encadrés dans une large paire de favoris, presque blancs sur les tempes, étaient mâles et réguliers, et tels que notre célèbre Guérin nous en a montré le modèle dans son Marcus Sextus. De plus, cette figure était ornée de deux longues cicatrices transversales qui semblaient s'y être donné rendez-vous pour faire un duplicata avec le fragment de ruban rouge qui tranchait sur une capote presque en lambeaux, et veuve de ses boutons, dont le soleil, la pluie, la poussière et le temps avaient effacé la couleur. Un pantalon de toile grise et un simulacre de bonnet de police complétaient le costume de ce singulier personnage, qui marchait machinalement au milieu de la foule sans paraître s'inquiéter autrement de ce qui se passait autour de lui. Cependant, de temps en temps il s'arrêtait, tantôt devant une parade, tantôt devant un escamoteur; un moment après c'était devant un chanteur public; mais chacune de ses stations n'était pas longue, et il reprenait bientôt sa promenade misanthropique en haussant les épaules et en grommelant entre ses dents quelques paroles de dépit. Tout à coup il s'arrête et se pose, comme un terme,

devant la façade d'une maison étroite où une énorme affiche jaune était placardée au-dessous d'un tableau représentant un lapin monstrueux. L'affiche portait cette annonce en gros caractères :

Par autorisation spéciale
de M. le comte Anglès, préfet de police,

SOIRÉES AMUSANTES.

Séances de physique expérimentale
et de prestidigitation.

Exercices variés
de l'incomparable lapin savant,
qui a fait l'admiration et les délices de plusieurs
cours de l'Europe, y compris N. S. P.
le pape, leurs hautesses l'empereur des Turcs,
le roi de Maroc, etc., etc., etc.

« Le lapin savant! exclame Jabalot. Tiens! si c'était... Ce serait fameux! »

Et ses regards se portent tout d'abord sur l'entrée de ce spectacle où un homme, vêtu d'un habit noir taillé en queue de morue, avec la décoration du lis à sa boutonnière, et coiffé d'un claque surmonté d'une cocarde blanche d'une énorme dimension, semblait stimuler le zèle de ses *aboyeurs*. Le vieux soldat se rapproche davantage, et ses yeux vont incessamment de la figure de l'homme à l'habit noir au tableau, et du tableau à l'affiche jaune.

« Voyons *voir*, se dit-il ; faute de parler on meurt sans *rémission*, comme disait autrefois le curé de chez nous. On n'est pas pendu pour se tromper. Merlandier! » fit-il en se haussant sur la pointe des pieds.

A ce nom, l'homme à la décoration du lis et au claque se retourna vivement :

« Qu'est-ce?... quoi?... fit-il en levant la tête.

— Jabalot, du camp de la Lune! Hé! là-bas!... »

Aussitôt Merlandier fendit la foule et vint à lui :

« Comment, vieux, c'est encore toi ? dit-il au grognard d'un ton presque ému.

— Toujours, et efficacement, mon ancien. C'est moi, en chair et en os, comme saint Amadou, patron des pipes, dit le soldat en se jetant dans les bras que lui tendait son ancien camarade. Qui m'aurait dit, il y a un an, que j'étais-t-encore dans les déserts de la Sibérie blanche, sur les bords de la mer Noire, que la première chose que je ferais en arrivant serait d'embrasser Merlandier sur le boulevard du Temple ?

— Ah ! mon pauvre vieux, dans quel état je te revois ! mais aussi quels changements se sont opérés en France depuis ton départ !... Si tu savais !

— Je sais tout, et d'autres choses encore, dit Jabalot d'un ton grave ; mais moi, je n'ai point changé, ajouta-t-il d'une voix sourde. Le diable, avec toute sa séquelle, s'est mis de la partie ; alors nous n'avons plus été de force. Il nous a taillé des croupières inconnues jusqu'alors. Que veux-tu ? C'est ce coquin de sort. Quant à moi, fait prisonnier par les *Russiens* à *Malojetarroselaveste*, où nous n'avons rien arrosé du tout, j'ai été emmené par une température tempérée, au moins je ne sais combien de degrés de glace *au-dessus* de tous les zéros du monde, à une espèce de *Missipipi* où on n'arrive jamais, tant c'est loin ; et là, ils m'ont fait travailler aux mines comme un nègre, ce qui m'a maigri, comme tu vois. Au surplus, j'ai eu le bonheur de me faire infiltrer en France après la paix ; je suis revenu à pied : huit cents lieues d'étapes, sans rations, sans logements réguliers chez les bourgeois du pays, attendu qu'il n'y a que des forêts. Depuis avant-z-hier je me promène, la canne à la main, dans Paris que je ne reconnais plus, avec l'espérance de toucher bientôt les trente-cinq centimes que le gouvernement accorde par jour gratuitement à tous les soldats de la vieille garde qui reviennent de Russie. Et toi, l'ancien, tu as prospéré, à ce que je *m'perçois* ?

— Tu vois, répondit Merlandier en désignant du doigt sa maison, ce n'est plus une misérable échoppe qui m'abrite moi et mon mobilier, c'est une bonne et solide maison dont je suis devenu le *propriliétaire*, et électeur. Quelque temps après ton départ pour le camp de Boulogne, je suis allé donner des représentations n-en province z-et à l'étranger, qui m'ont été *fructifieuses*. Dans mes *voillages*, j'ai eu la douleur de perdre mon épouse...

— Tu l'as fait réclamer? interrompit vivement Jabalot avec intérêt, et j'espère que tu l'as retrouvée? »

Merlandier fit un geste d'impatience, et reprit :

« Elle est morte, te dis-je, à la suite d'une maladie de *longueur*, et c'est très-avantageux, parce qu'elle commençait à me tanner sévèrement, vu ses légèretés au sujet de l'honneur nuptial. Mon beau-frère Groslichard, avec lequel tu t'étais également trouvé *z-en* société sur le quai des Orfévres, est parti pour la Turquie avec l'ambassadeur d'Angleterre, en qualité d'aide de cuisine. Je suis seul maintenant; je vis avec mes préposés. D'ici à deux ans, j'ai l'intention de me retirer des affaires pour me livrer tout entier à l'éducation de ma fille, qui est belle comme plusieurs amours; elle danse déjà comme à l'Opéra, où j'espère la faire entrer en sortant du Conservatoire royal de musique, d'après les immenses protections que je *m'ai* acquises. »

En disant ces mots, Merlandier se redressa en se rengorgeant dans sa cravate.

« Je t'en *fécilite*, dit froidement Jabalot.

— Tu comprends maintenant, poursuivit Merlandier en mettant orgueilleusement ses deux mains dans ses goussets pour faire sonner son argent, que j'eusse fait une fameuse boulette si j'eusse *suivisse* tes conseils il y a douze ans; où en serais-je aujourd'hui? Peut-être, comme toi, réduit à la mendicité...

— Un soldat de la grande armée, un grenadier du 1er du 2e de la vieille — ne mendie pas, interrompit brusquement le grognard en toisant avec un regard de mépris son ancien camarade. Quand le

pain lui manque, il sait s'en passer, et quand la mort arrive, il sait s'en arranger, car c'est une vieille connaissance avec laquelle il s'est souvent promené bras dessus bras dessous en manière de conversation ; mais depuis deux ans les opinions, chez certains particuliers, ont drôlement changé, je le sais.

— Allons, allons, viens! fit Merlandier en serrant la main de Jabalot, qui paraissait fort ému ; ce que j'ai dit n'était pas pour t'insulter, au contraire, et à preuve, c'est que si tu as besoin... »

Merlandier porta de nouveau la main à sa poche ; mais le vieux soldat ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase et lui retint le bras.

« Je n'ai plus besoin, interrompit-il sèchement ; c'est ce que j'ai répété hier à un de mes anciens chefs, que je respecterai toujours, mais que je méprise spontanément. Lui aussi m'a offert une pièce de cent sous à la *frimousse* de Louis XVIII ; je lui ai dit : Merci, mon général, j'ai encore de la monnaie. Car, tu vois, j'ai solidement *trimé* et manœuvré à droite et à gauche, en avant et en arrière, en Allemagne et en *Egypre*, en Prusse, en Autriche, en Pologne, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Lombardie, en Dalmatie, en Ligurie, en Moravie, en Russie, en Circassie et en Sibérie; j'ai souffert partout... ; mais quand je réfléchis que c'était pour le bien de la patrie, et quand je regarde à ma boutonnière ce brimborion que le Petit Caporal m'a donné autrefois, je me dis : Ça suffit, n'en parlons plus ; soyons fidèle et constant.

— C'est juste, fit Merlandier. J'ai encore une demi-heure à moi avant de commencer ma représentation ; viens avec moi jusqu'au *Petit Capucin* : c'est là à côté ; nous mangerons un morceau sur le pouce. »

Tout en causant ainsi, ils entrèrent chez ce marchand de vin-traiteur, qui était alors en grande réputation.

« Ah çà! nous ne nous quitterons pas cette fois comme l'autre, avec une jambe, dit Merlandier à son ami. Tu vas venir à mon spectacle, cela te distraira ; après quoi nous souperons chez moi, afin de causer d'affaires plus librement.

— J'aurai beaucoup de plaisir à renouer connaissance avec ton lapin, répondit Jabalot d'un ton goguenard : il doit compter plus d'années de service que toi, qui n'as jamais été qu'au camp de la Lune, tandis que lui a déjà fait plusieurs campagnes, m'as-tu dit?

— Oh! depuis ton départ, j'ai eu plus de quatre lapins savants; mais c'est toujours le même aux yeux du public.

— C'est comme moi, je suis toujours le même; j'ai au moins cela de commun avec les quadrupèdes vraiment français.

— Entre!... fit Merlandier. »

Merlandier avait eu le soin de faire asseoir son ancien ami sur le devant de l'amphithéâtre. Jamais le vieux soldat ne s'était vu l'objet de tant d'égards et de prévenances de la part de ceux qui l'entouraient ; mais il faut dire que l'ex-saltimbanque avait fait répandre le bruit par ses *préposés*, aux abords de son théâtre, que cette représentation était donnée au bénéfice d'un ancien grenadier de la garde impériale qui arrivait de Russie, où il avait été fait prisonnier cinq ans auparavant, et que le bénéficiaire assistait à la séance. Il ne lui en avait pas fallu davantage pour attirer à son spectacle un nombre de spectateurs triple de celui qu'il rassemblait d'habitude, et quoique le prix des billets eût été doublé, une grande partie de ceux qui se présentèrent ne put trouver à se placer. Tous les regards étaient fixés sur Jabalot, qui seul ignorait qu'il fût l'objet de cette curiosité, et que le lapin ne jouait là qu'un rôle secondaire

« En voilà un de vieux lapin! disaient les gamins qui encombraient le paradis, en désignant du doigt le grognard; celui-là n'a pas, comme l'autre, l'air de bouder. »

Ce que Merlandier appelait ses *expériences physiques* amusa beaucoup Jabalot, qui eut une joie d'enfant à voir deviner la carte *pensée*. Il ouvrit des yeux énormes lorsque le prestidigitateur coupa en deux un mouchoir, auquel, en définitive, il ne faisait pas la moindre égratignure; mais il ne revint pas de sa surprise lorsque son ami vint à piler dans un mortier une montre qui se trouvait parfaitement intacte après l'opération. Les merveilles produites par l'é-

lectricité ne le charmèrent pas moins. Cependant, il faillit se fâcher tout de bon contre ses voisins lorsque, tenant la chaîne, il ressentit tout à coup à l'avant-bras une commotion semblable à celle d'un coup de bâton qui lui aurait été appliqué par un être invisible. Enfin, le glorieux lapin apparut monté sur un char de bois doré, orné de plumes blanches, et traîné par deux tortues de mer, bridées et caparaçonnées. A l'ordre de Merlandier, le quadrupède vint s'accroupir sur la petite table ou étaient étalés symétriquement les divers objets nécessaires à ses exercices. Jean Lapin fit tout ce que nous lui avons vu faire (à lui ou à l'un de ses frères) douze ans auparavant. Puis le maître s'avança fièrement en tenant d'une main un petit bâton d'ébène incrusté d'ivoire aux extrémités, et de l'autre un tambour de basque garni de ses petites cimbales en cuivre et de ses grelots. Il annonça à l'*aimable société* que le lapin patriote allait exécuter la *grande* batterie d'honneur. Il se fit alors un profond silence : c'était là où l'attendait Jabalot ; déjà le cœur lui battait de plaisir.

« Lapin, mon ami, dit Merlandier, en présentant le tambour à l'animal, vous allez terminer vos étonnants exercices par un échantillon de votre instinct surnaturel et de votre opinion *bien pensante*. Lapin, mon ami, tambourinez pour Sa Hautesse le Grand-Turc ! »

Le lapin resta coi.

« Et pour S. M. le *rrrrroi* de Prusse ? ajouta Merlandier. »

Le lapin ferma les yeux.

« Et pour S. M. l'empereur de toutes les Russies ? »

Le lapin baissa les oreilles.

« Alors ce sera pour S. M. l'empereur d'Autriche ? »

Le lapin fit une grimace de singe.

Le vieux soldat sourit malignement, en disant à voix basse, et d'un ton de pitié :

« C'*est* pas encore pour celui-là !

— Lapin, mon ami, poursuivit le maître en élevant la voix,

est-ce que vous tambourinerez pour l'usurpateur Buonaparte, cet ex-empereur des Français, ex-roi d'Italie, ex-médiateur de la confédération du Rhin, *et cœtera, et cœtera?* »

Le lapin ne bougea pas davantage; mais à cette invitation ainsi formulée par Merlandier, le grognard pâlit, se leva brusquement, et enfonçant sur sa tête son bonnet de police :

« De quoi!... de quoi!... fit-il... le quadrupède se mêle de politique!

— *Pour lors,* lapin, mon ami, poursuivit le maître, qui n'avait fait aucune attention ni aux gestes, ni aux paroles de son ancien camarade, vous aimez mieux tambouriner pour S. M. Louis XVIII le Désiré, *rrrrroi* de France et de Navarre, n'est-ce pas? »

A ce dernier mot, le lapin allonge les pattes sur le tambour, et exécute un roulement épouvantable, incessamment accompagné des bravos et des applaudissements de tous les spectateurs. Mais aussitôt le vieux grognard s'élance, tremblant de fureur; d'un coup de pied il fait sauter le fort de carton, en même temps qu'il jette la pièce de canon à la tête de Merlandier; puis, saisissant de sa large main le pauvre lapin par le milieu du râble, il lui broie les os sur la table, en s'écriant, avec un épouvantable blasphème :

« Jusqu'aux animaux qui ont changé d'opinion!!!..

Puis il sort précipitamment de la salle, en laissant les spectateurs indignés et stupéfaits.

Merlandier suivit le conseil que lui avait donné Jabalot douze ans auparavant: il mit son lapin savant en gibelotte, puis après avoir fait empailler la peau, il en fit cadeau au Cabinet d'histoire naturelle, où on peut le voir, le mardi et le vendredi de chaque semaine, dans la troisième salle à gauche en entrant, où il est étiqueté sous le n° 1839. L'ex-saltimbanque ne vit ni n'entendit jamais reparler de son ancien camarade du camp de la Lune.

LES ORPHELINES DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

ÉCOUEN ET SAINT-DENIS.

1806.

Après la victoire d'Austerlitz, un décret daté du champ de bataille avait assuré de nouvelles récompenses au courage malheureux. Napoléon, qui déjà disposait des destinées de la France, et réglait pour ainsi dire avec l'épée celles de l'Europe, mû sans doute par une des grandes et sublimes pensées qui lui étaient habituelles, décida que l'État se chargerait d'élever, à ses frais, les filles, les sœurs et les nièces de ceux que décorait déjà l'étoile de la Légion-d'Honneur. Les enfants des guerriers morts en combattant avec gloire devaient retrouver les soins de la maison paternelle, à Ecouen, dans cette antique demeure des Montmorency et des Condé : ces héros n'auraient pu lui choisir une plus noble destination.

Habitué à rapprocher de lui toutes les supériorités, n'en redoutant aucune, Napoléon chercha longtemps la personne que son expérience, son nom, ses talents, pouvaient placer à la tête de ce nouvel établissement ; enfin il choisit Mme Campan.

Ecouen était à créer tout entier. La nouvelle directrice commença donc ce grand ouvrage, aidée des conseils de l'élève, de l'ami de Buffon, du comte de Lacépède, alors grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. La surveillance qu'exigeaient la santé, l'instruction et jusqu'aux jeux des élèves, les principes religieux qui servent de base à l'éducation, la distribution méthodique et graduelle du temps

pour chaque étude spéciale, tous ces soins d'une administration compliquée furent compris par Mme Campan avec autant de bonheur que de discernement; et l'Empereur, qui descendait si facilement des plus hautes pensées politiques à l'examen des moindres détails, qui inspectait un pensionnat de jeunes filles comme il aurait passé la revue de ses vieux grenadiers, voulut connaître tout ce qui concernait l'ameublement, le régime, l'instruction et l'éducation de ses protégées. En conséquence, les règlements intérieurs de la maison lui furent soumis.

Dans le rapport circonstancié que lui adressa Mme Campan à ce sujet, il était dit : « Les élèves entendront la messe tous les dimanches « et les jeudis. » Napoléon raya ces derniers mots, et écrivit en marge : « tous les jours ; » puis il ajouta au bas du rapport : *C'est très-bien.*

Plus tard, dans une conversation que la directrice eut avec lui pour le même objet, elle lui demanda qu'il fût accordé à son établissement des pompiers.

« Votre surveillance doit suffire, dit Napoléon.

— Oui, sire, dans les cas ordinaires; mais puis-je empêcher le feu du ciel?

— C'est juste, vous avez raison. »

Et l'Empereur, qui sentait toujours la vérité lorsqu'on savait la lui faire découvrir, arrêta qu'à l'avenir quatre pompiers seraient de garde, jour et nuit, au château.

D'après les règlements de la maison, chaque élève devait prendre soin d'une compagne plus jeune, et lui tenir, pour ainsi dire, lieu de mère. Elles ne pouvaient être admises que jusqu'à douze ans; passé dix-huit, elles retournaient au sein de leur famille, à moins qu'elles ne préférassent être attachées à la maison en qualité de *novices*. Elles ne sortaient jamais. Une élève de semaine, choisie parmi les *grandes*, était chargée de montrer l'établissement aux étrangers, quand ceux-ci en avaient obtenu l'autorisation délivrée par le grand-chancelier. Il ne leur était permis d'écrire qu'à leurs père

et mère, à leurs oncles, à leurs tantes et à leurs grands-parents. Elles ne recevaient de lettres que des mains de la directrice.

A six heures du matin en été, à sept heures en hiver, la cloche les appelait à l'église, et de là au déjeuner. Alors elles entraient en récréation. A dix heures, elles se rendaient dans leurs classes. On interrompait l'étude à midi, pour faire le second déjeuner qui ne consistait qu'en un morceau de pain sec; ensuite elles reprenaient l'étude jusqu'à trois heures. Venait alors le dîner et la récréation jusqu'à cinq heures; puis les ouvrages à l'aiguille jusqu'à sept. Récréation jusqu'à huit; souper et prière du soir. A neuf heures, toutes les élèves étaient couchées.

Jamais on ne les laissait seules ou abandonnées à elles-mêmes un moment, ni le jour, ni la nuit; les dames surveillantes ne les quittaient pas : elles couchaient auprès d'elles dans les dortoirs où d'autres dames faisaient encore des rondes d'heure en heure. Chacune des élèves marquait son trousseau, confectionnait son linge; elles commençaient la journée par faire leur lit, approprier et ranger leurs pupitres.

Pour les études, les élèves étaient distribuées en sections: chaque section comprenait deux classes; chaque classe était indiquée par la couleur de la ceinture. Tous les trois mois les inspections avaient lieu, et deux fois l'année seulement sous le nom de *grand concours* [1], présidé par le grand-chancelier, accompagné de la di-

[1] *Le grand concours pour les orphelines de la Légion-d'Honneur* était pour elles comme le jour du jugement dernier : les récompenses y étaient distribuées à chacune selon ses œuvres, et si beaucoup d'élèves sentaient la veille leur cœur palpiter d'espérance en songeant que le lendemain elles seraient proclamées *une des bien*, et qu'elles échangeraient une *ceinture verte* contre une *ceinture violette*, quelques autres redoutaient ce moment, parce qu'elles devaient être déclarées, aux yeux de tous, *sujettes insoumises*, et recevoir *la ceinture grise*. Tout, dans ce jour si impatiemment attendu par le plus grand nombre, si redouté par quelques-unes, avait quelque chose d'imposant et de solennel.

Et d'abord on donnait aux élèves des *bas blancs*, ce qui était une grande fête pour elles, car elles n'en portaient habituellement que des *bleus*. Ensuite, au signal de la cloche, elles étaient conduites par leurs *dames surveillantes* dans la *salle d'inspection*, où avaient été disposés des gradins en amphithéâtre, dont les derniers

rectrice, de l'inspectrice générale, de la trésorière et des autres dames dignitaires; les élèves étaient réunies dans une salle immense, appelée *salle Hortense*, où des prix et des ceintures nouvelles leur étaient distribuées.

Jusqu'en 1809, l'organisation de l'institution d'Ecouen ne fut que provisoire; mais au mois de mars de cette année, un nouveau décret rendu par l'Empereur l'arrêta définitivement : il donnait à la reine de Hollande le titre de protectrice des maisons impériales

s'élevaient jusqu'au cintre. Cette vaste salle circulaire avait été décorée à l'avance *d'exemples* d'écriture et de dessins exécutés par les élèves qui avaient été jugées dignes des honneurs de l'exposition. En face de l'amphithéâtre était le fauteuil réservé au grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, avec un bureau; de chaque côté devaient s'asseoir la surintendante et l'inspectrice générale. D'autres siéges étaient çà et là, et un peu en avant, pour *les dames dignitaires*; nulle personne étrangère à l'institution ne pouvait assister à cette cérémonie, pas même une mère pour applaudir au succès de sa fille.

« Chut! silence, mesdemoiselles! s'écriaient quelques dames. Voici M. le maréchal! »

Et le grand-chancelier, suivi des dames dignitaires, entrait dans la salle. Alors toutes se levaient en masse; le cri prolongé de *Vive le maréchal!* se faisait entendre de toutes parts : et celui-ci y répondait par des saluts pleins de bienveillance. Lorsque le calme et le silence avaient succédé à l'agitation et aux chuchottements que cette apparition ne manquait jamais de produire, le grand-chancelier prononçait, debout, un petit *discours de circonstance*, qu'à l'exception des dames placées près de lui, personne n'entendait ni n'écoutait, ce qui n'empêchait pas les élèves, une fois que l'orateur avait fini, de s'écrier de nouveau et à tue-tête : *Vive notre bon maréchal!* Celui-ci répondait à ces applaudissements par de nouveaux saluts.

C'était alors que les deux premières sections descendaient des gradins et venaient former un demi-cercle autour du bureau, devant lequel le souverain juge était assis. Il commençait par interroger les élèves, une à une, sur différents points d'histoire, de géographie et de calcul. Après quoi chacune retournait à sa place. Chaque section venait ainsi subir un examen qui, quelquefois, ne tournait à l'avantage ni de l'examinateur ni de l'élève. Pour ce cas, la faute en était à l'inspectrice qui, de droit, remplissait les fonctions de souffleur. Au surplus, personne n'attachait une grande importance à cet examen dont le programme était connu un mois d'avance; les élèves réservaient leur amour-propre pour une meilleure occasion, la danse, par exemple.

A un signe de la maîtresse de ronds de jambes, s'élançaient de chaque côté de la salle, en sautillant et en fredonnant, celles des jeunes filles jugées les meilleures danseuses, pour exécuter, au son du piano, une contredanse inédite. Ce dérangement était ordinairement interrompu par les éclats de rire et les battements de mains des *petites classes*, surtout lorsqu'*une des grandes*, en passant devant le

de la Légion-d'Honneur; la directrice échangea le sien contre celui de surintendante. Du reste, rien ne fut changé aux habitudes intérieures; seulement, un établissement à peu près sembable à celui-ci fut créé à Saint-Denis, où les jeunes personnes, qui, aux termes du règlement d'admission, ne pouvaient pas être reçues gratuitement, n'y furent pas moins admises en payant 1,000 fr. de pension par an, et même une demi-pension de 500 fr.

Dans une autre visite que fit Napoléon aux élèves d'Ecouen, beau-

maréchal, faisait une révérence un peu gauche ou par trop prétentieuse. Et puis ce n'était pas les pieds des figurantes qu'il fallait examiner pour savoir si les pas étaient formulés avec grâce et précision, c'était le visage de la respectable maîtresse de danse, dont les traits se contractaient à faire peine par l'impatience qu'elle éprouvait lorsque l'une de ses écolières venait à manquer son *solo*. Nouvelles Sylphides, ces petites nymphes reprenaient ensuite leur vol aérien pour aller se jucher sur les régions les plus élevées de l'amphithéâtre.

Après le bal venait le concert; il durait au moins une heure. On y entendait depuis la classique *sonatine* jusqu'à la *brillante fantaisie* de Kalkbrenner; depuis la plaintive romance de Plantade jusqu'au bruyant finale de Spontini. Les divers exercices étaient immédiatement suivis de la distribution des *bons cachets* : c'étaient les prix.

Il ne faut pas croire que ces prix ressemblaient à ceux que l'on donne aux jeunes gens des colléges; ce n'étaient ni de verdoyantes couronnes, ni de beaux volumes dorés sur tranches. Leurs prix, à elles, pauvres orphelines de la Légion-d'Honneur, ne consistaient qu'en de petits carrés de papier sur lesquels était écrit le nom de l'élève qui avait su le mériter, avec désignation de la spécialité d'étude dans laquelle elle s'était le plus distinguée. Eh bien! ce modeste petit morceau de papier, bien fin, bien transparent, entouré d'une simple vignette, causait à celle qui le recevait une joie indicible. Oh! qu'elles étaient fières de leurs petits papiers!

Cette distribution achevée, on passait à une autre : celle du *pain de midi*. Des bonnes le leur donnaient, et cette fois elles ne le mangeaient pas *tout sec*, grâce aux bonbons et aux tablettes de chocolat dont leurs parents avaient eu le soin de les approvisionner, la veille seulement, afin d'être sûrs qu'il leur en resterait pour le lendemain.

Après un moment d'entr'acte et de causeries particulières, de nouveaux *chut! chut! mesdemoiselles!* appelaient l'attention sur l'institutrice, qui prenait un grand registre dans lequel étaient inscrits les noms des élèves jugées dignes de passer dans une classe supérieure. Alors la distribution des ceintures qui distinguaient ces classes se faisait en commençant par les petites. L'inspectrice nommait d'abord celles des élèves qui, dans chacune des sections, avaient mérité *la médaille*; le maréchal la leur remettait en les complimentant avec une bonté toute paternelle, puis il distribuait lui-même les nouvelles ceintures aux élèves. La liste épuisée, on en appelait encore quelques autres; mais, hélas! c'étaient celles à qui la ceinture

coup plus tard, il les trouva encore réunies dans les classes, s'occupant d'ouvrages à l'aiguille. Après avoir adressé à chacune d'elles quelques questions ou un mot obligeant, il demande tout à coup à Mlle Brouard combien elle pensait employer d'aiguillées de fil pour faire une chemise.

« Sire, lui répondit-elle, je n'en emploierais qu'une si je pouvais la prendre assez longue. »

Cette réponse, si juste et si naïve à la fois, valut à la jeune élève une chaîne d'or que l'Empereur lui donna. Dans son enthousiasme elle jura de ne s'en séparer jamais.

Six semaines environ après cette visite de Napoléon, qui avait eu lieu dans les premiers jours de janvier 1814, comme il passait par Ecouen pour se rendre à son quartier-général, le maître de poste de ce village, qui savait que les élèves attendaient encore les bonbons que l'Empereur leur avait promis pour leurs étrennes (ce maître de poste était un ancien commandant de la garde, qui

grise était dévolue ! Elles devaient la garder six mois, de même que la médaille dont leurs compagnes avaient su se rendre dignes. Au reste, cette ceinture était la plus forte punition qui pût être imposée à la maison royale, si on en excepte celle du *renvoi*; mais cette peine n'était infligée que fort rarement, et pour des motifs extrêmement graves.

Le grand concours achevé, les élèves rentraient un moment dans leurs classes. Là, elles s'embrassaient, se félicitaient franchement au milieu des pleurs, des trépignements et des plaintes des pauvres amies qui, n'ayant pas eu le bonheur de passer dans une section plus avancée, se désolaient d'être forcées de quitter leurs *intimes*.

L'heure du dîner venue, toutes se rendaient au réfectoire; et, quoique le menu ordinaire fût toujours bon et suffisant, on y ajoutait, ce jour-là, un plat d'excellente pâtisserie avec une crème. C'était l'instant que le maréchal choisissait de préférence pour faire ses adieux.

Enfin cette journée, aussi fatigante que féconde en émotions diverses, se terminait par les justes témoignages de déférence, de gratitude et d'amitié que les pensionnaires prodiguaient à leurs *dames institutrices;* puis, toutes regagnaient leurs dortoirs, impatientes d'être au lendemain; car le lendemain était *un jour de grand congé*. La plupart d'entre elles étaient bien sûres d'embrasser leurs chères mamans, et de pouvoir leur montrer avec une sorte d'orgueil les bonnes cartes qui leur étaient échues en partage.

(*Note communiquée par* une ancienne élève de la Maison royale de Saint-Denis, Mlle Eglantine Pégot.)

comptait sa fille au nombre des élèves), eut la hardiesse de lui dire :

« Sire, vos petites protégées comptent toujours sur les bonbons de Votre Majesté.

— Ah ! ah ! je m'en souviens, répondit l'Empereur en riant ; eh bien, je ferai dire à Lacépède de les leur envoyer. »

Peut-être y songea-t-il ; mais il est probable que ce furent MM. les Cosaques qui s'en régalèrent, car, tout alléchées qu'elles étaient de cette nouvelle promesse, elles ne tâtèrent pas de ces friandises, parce que bientôt après, des fenêtres du château qui leur servait d'asile, les orphelines de la Légion-d'Honneur purent distinguer, dans la plaine qui s'étendait à leurs yeux, les feux des bivouacs russes et prussiens.

UNE GRANDE REVUE DANS LA COUR DES TUILERIES.

1805.

I

Bien avant l'époque du couronnement, Napoléon avait choisi le dimanche pour ses grandes revues, parce qu'il ne voulait pas, avait-il dit à ce sujet, « que les ouvriers perdissent une journée de leur semaine à admirer le tambour-major de ses grenadiers. » Le temps perdu semblait à Napoléon une véritable calamité. Il avait dit précédemment en plein Conseil d'État, pendant les discussions soulevées par le concordat : « Ce qui m'effraye le plus en rétablissant le culte catholique, c'est cette multiplicité de fêtes qu'on célébrait autrefois. La fête des saints est la

fête des paresseux ; je ne veux pas de ces fêtes-là. Le peuple a besoin de tout son temps pour vivre. Je consentirais volontiers à ce qu'il y ait dans l'année quatre ou cinq jours fériés, mais voilà tout ; encore ferai-je en sorte qu'il y en ait au moins deux qui tombent le dimanche. Et, ma foi ! si ces messieurs venus de Rome ne veulent pas en passer par là, eh bien ! moi, je les enverrai... à Rome. »

C'est par suite de cette économie systématique du temps, que les revues passées par l'Empereur n'étaient pas de vaines parades. Tantôt à pied, tantôt à cheval, il avait constamment près de lui, indépendamment de son nombreux état-major, le ministre de la guerre, le gouverneur de Paris, le général commandant la première division militaire, les commissaires ordonnateurs, les inspecteurs aux revues, le payeur, etc. ; en un mot, toutes les personnes auxquelles un ordre pouvait être immédiatement transmis, dans le cas où, pendant sa minutieuse inspection, il trouverait à faire quelque changement ou quelque amélioration. De cette manière, tout s'exécutait avec la rapidité de sa volonté, car on savait que le chef de l'Etat appréciait la célérité autant que l'exactitude.

L'Empereur commençait par parcourir les rangs, pour reconnaître les officiers et les soldats et se faire connaître lui-même. Il entrait dans les moindres détails de l'équipement, de l'armement et de la manœuvre; s'informait de tous les besoins, distribuait, au nom de la nation, l'éloge et le blâme, les distinctions et les récompenses. Il faisait ensuite passer l'armée sous les yeux des innombrables spectateurs. Ces solennités excitaient une noble émulation et rehaussaient à tous les yeux la valeur des soldats. La nation s'enorgueillissait de son armée, l'étranger apprenait à la craindre.

Napoléon prenait un plaisir extrême à ces revues. Il restait quelquefois trois, quatre, cinq heures de suite environné de tout cet appareil militaire, à la vue duquel un peuple immense faisait entendre de continuelles acclamations. Pendant ce temps, les grands appartements des Tuileries étaient encombrés par les grands dignitaires de l'Empire, les sénateurs, les conseillers d'Etat, les hauts

fonctionnaires et les agents diplomatiques de presque toutes les cours de l'Europe, avides de voir Napoléon et d'attendre de lui la faveur d'une parole.

Ces grandes revues offraient encore à l'Empereur l'occasion la plus favorable d'exposer aux yeux du peuple et de l'armée un échantillon de son activité, de sa supériorité dans l'art militaire, et d'exercer sur la foule cet ascendant irrésistible du pouvoir, de la force, du génie et de la fortune réunis dans un seul homme.

II

Or, un samedi du mois de mai 1806, à l'heure ordinaire de la toilette du soir de l'Impératrice (cinq heures de l'après-midi), Napoléon arriva en fredonnant à sa manière les dernières mesures d'une cavatine italienne que Crescentini avait chantée quelques jours auparavant au concert des petits appartements. Joséphine était entourée de ses femmes et Duplan achevait de la coiffer :

« Je suis en voix aujourd'hui, dit l'Empereur en se laissant aller dans une bergère. Bonjour, bonjour !

— Il paraît que tu n'es plus enrhumé? répondit Joséphine avec un sourire un peu moqueur.

— Non, non; mais en revanche je suis *éreinté*.

— Tu travailles trop ; tu finiras par te rendre malade tout à fait. Tiens, ajouta-t-elle en lui présentant un papier plié qu'elle prit dans le tiroir de sa toilette, voici qui te regarde : j'ai promis de m'intéresser à cette pauvre femme ; elle t'aime bien, je t'assure ; tu lui accorderas ce qu'elle demande, n'est-ce pas ? »

Napoléon jeta les yeux sur la signature, fronça le sourcil, et répondit d'un ton sec à sa femme en lui rendant le papier :

« Non, ma chère amie, elle ne l'aura pas.

— Comment ! tu me refuses ?... à moi? reprit Joséphine avec cette

voix mélodieuse dont elle savait si bien varier les accentuations. Et pourquoi?

— Parce que je ne veux pas, et que lorsqu'on viendra à savoir que c'est à toi, à l'Impératrice que j'ai refusé cette pension, personne, je l'espère, n'osera m'en reparler. Cette femme est allée à Coblentz, et depuis elle a *clabaudé* contre moi avec d'anciens émigrés, des bavards et des niais. Je sais à quoi m'en tenir sur son compte; je me suis fait faire un rapport à ce sujet.

— On t'a trompé, comme on le fait toujours, on a calomnié la pauvre femme! s'écria Joséphine; elle n'a jamais quitté la France; elle est à Paris, dans un grenier, où elle meurt de faim; c'est une injustice!... c'est une horreur!...

— C'est tout ce que tu voudras, reprit Napoléon avec une feinte impassibilité; en attendant, ma chère amie, n'en parlons plus, je t'en prie. »

Cependant, Joséphine essaya encore de risquer quelques mots en faveur de sa protégée, mais l'Empereur lui ferma la bouche en s'écriant d'un ton sévère :

« Encore! »

Puis, se levant brusquement, il se croisa les bras sur la poitrine, et d'un air d'impatience se promena par la chambre.

« Vous saurez, madame, dit-il, visiblement ému et d'un ton bref, en rompant le silence qui régnait autour de lui, que j'ai donné l'ordre à M. de Ségur de faire avancer l'heure de la messe demain. Il y a grande revue; la réception du corps diplomatique doit la précéder. Je vous en préviens, afin que vous ne vous fassiez pas attendre, comme vous en avez l'habitude. »

Ce reproche était d'autant moins fondé que Joséphine mettait une attention particulière à ce que l'Empereur, qui peut-être était moins exact que qui que ce fût, la trouvât toujours prête lorsqu'elle devait l'accompagner; et sous ce rapport elle avait souvent poussé le scrupule jusqu'à se faire habiller la veille, au risque de ne pas dormir la nuit pour être plus tôt disposée le lendemain; c'est ainsi

que, pour le sacre, s'étant fait coiffer la veille, elle ne se coucha pas dans la crainte de déranger sa coiffure. Aussi l'avertissement de l'Empereur la blessa-t-il vivement. Elle lui répondit avec des larmes dans les yeux :

« Mon Dieu! Bonaparte, que tu es quelquefois injuste! Il ne m'est arrivé qu'une seule fois en ma vie de me faire attendre cinq minutes, et encore n'y avait-il pas de ma faute, puisque c'était toi qui étais venu trop tôt.

— Parbleu! fit Napoléon, en poussant un éclat de rire ironique, est-ce que les femmes ont jamais tort? »

A ces mots Joséphine, frappant de ses deux petites mains sur les côtés de la tête, qu'elle avait avancée vers la glace de sa toilette pour se voir de plus près, reprit avec un ton de dépit et d'impatiente humeur :

« Dieu! que ces boucles collent mal sur le front! En vérité, Duplan, je ne sais ce que vous avez aujourd'hui, mais vous ne m'avez jamais si mal coiffée! »

Duplan avait beaucoup de tact. Il avait vu la spirituelle comédie de Picard, intitulée *les Ricochets*, qui était alors la pièce en vogue. Il comprit qu'il fallait bien que quelqu'un ressentît le contre-coup; et comme il n'avait personne là sur qui rejeter la faute à son tour, il baissa les yeux et sortit à reculons, sans essayer de se justifier. L'Empereur lui sut gré de cette marque de convenance, et par un regard bienveillant le dédommagea de la boutade qu'il venait de subir.

« Allons! allons! ne vas-tu pas te fâcher maintenant? lui dit-il lorsque le coiffeur fut sorti, et en imitant par sa pantomime et le jeu de sa physionomie le geste et la petite mine boudeuse que faisait sa femme, tout en continuant de se mirer et de se plaindre. S'il en est ainsi, je me sauve. » Mais il n'en fit rien, et sentant qu'il l'avait *menée un peu trop raide*, pour me servir de ses propres expressions, et se rapprochant d'elle, il lui prit le menton, en faisant de sa grosse voix : « Houuu!... houuu!... Tu n'es pas jolie, va! lors-

que tu avances le *rageur* que je tiens là. » Puis l'ayant embrassée sur le front, il continua de lui parler comme on le ferait à un petit enfant. « Demandez-moi pardon tout de suite d'avoir été méchante avec moi, et avec *un autre*, et promettez-moi que cela ne vous arrivera plus jamais.

— Tu fais tout ce que tu peux pour me rendre malheureuse! répliqua Joséphine, en passant son mouchoir sur ses yeux.

— Je suis un monstre, reprit Napoléon, en tâchant de tenir son sérieux. Allons, allons, c'est fini; la paix est faite; tâche seulement de te faire bien belle demain, pour venir à la messe avec moi : il y aura beaucoup de monde.

— Je n'ai rien à mettre.

— C'est encore vrai », reprit Napoléon, en tournant la tête de côté et en se pinçant les lèvres. Puis, ayant pris ses gants et son chapeau, qu'il avait déposés sur une console en arrivant, il se dirigeait lentement vers la porte pour sortir, lorsque, se retournant tout à coup : « A propos! ton cousin Lapagerie est arrivé hier à Paris avec son régiment, le 4e de ligne, que je passerai en revue demain. C'est un bon et brave jeune homme : il ira loin, s'il...

— S'il n'est pas tué à l'armée, interrompit en souriant Joséphine, qui avait repris insensiblement sa bonne humeur.

— Allons donc! s'écria Napoléon, en faisant une pirouette sur le talon, et en se redressant ensuite avec complaisance : allons donc! est-ce que j'ai jamais été tué, moi!

— Toi, c'est différent; mais puisque tu es si satisfait de Lapagerie, ajouta-t-elle avec sa voix séduisante, pourquoi ne le prends-tu pas avec toi pour le récompenser?... Ou bien, en attendant, que ne le places-tu dans l'état-major de Berthier, où il y a des jeunes gens si bien? Là, du moins, il aurait moins de fatigue que dans un régiment où on est toujours à pied.

— Bah! bah! c'est pour lui apprendre son métier que j'ai mis ton cousin dans l'infanterie : il faut qu'il y reste encore quelque temps. L'infanterie!... vois-tu, ma chère amie, l'infanterie!...

c'est l'âme, c'est le nerf de la guerre; tu ne sais pas cela, toi... Dépêche-toi de t'habiller, afin de dîner plus tôt, parce que je te conduirai ce soir à l'Opéra, si tu le veux ; on donne *Iphigénie en Aulide*, et *Psyché*, beau spectacle, ma foi !

— Merci, mon ami, ma migraine ne m'a pas quittée d'aujourd'hui.

— Ah! ah! vous étiez brouillées la semaine dernière; tu t'es donc raccommodée avec elle ?

— Tu plaisantes toujours !

— Cette fois-ci tu as complétement raison, dit Napoléon en souriant ; alors ce sera pour un autre jour, quand tu voudras. Quant à moi, je profiterai de ta migraine pour travailler ce soir avec Talleyrand ; j'ai dans l'idée qu'il y a *quelque anguille sous roche* en Prusse. On verra. »

Et Napoléon, plus préoccupé de la revue du lendemain que des intrigues que fomentait alors le cabinet prussien, s'en alla comme il était venu, en fredonnant gaiement, de la voix la plus fausse qu'il y eût alors en France, le commencement de cette vieille chanson militaire :

Nous nous verrons demain,
Sur le champ de batââââaille;
Nous nous verrons demain,
L'épée nue à laaaa main.

III

Le lendemain, le soleil, qui d'abord s'était levé pâle et voilé, reprit peu à peu son éclat. De bonne heure les salons des Tuileries étaient encombrés par la foule des courtisans. A la messe, qui cette fois avait été dite à dix heures précises, et *enlevée d'assaut*, au dire du cardinal Maury, l'Empereur entra dans les grands appartements et donna audience. Il était d'une humeur charmante. Il avisa, à quelques pas de lui, modestement caché derrière un petit groupe

formé par les ambassadeurs d'Autriche et de Russie, un aide de camp du roi de Prusse, que celui-ci avait envoyé à Paris, dans le seul but, prétendait-on, d'y enrôler une troupe de danseuses pour le théâtre royal de Berlin. Cet officier-général ayant été *présenté* par son ambassadeur quelques jours auparavant, Napoléon lui fit signe de la main de venir à lui.

« Monsieur le baron, lui dit-il, si vous êtes curieux d'assister à un beau spectacle, vous n'avez qu'à venir avec moi tout à l'heure; je vais passer la revue de ma garde et de mes *petits rintintins* (il désignait ainsi ceux des régiments de ligne qu'il affectionnait le plus), vous me direz ensuite ce que vous aurez pensé de cette représentation. »

M. de Guerlitzendorff, devinant l'intention qu'avait Napoléon de faire passer sous ses yeux les troupes qui, l'année précédente, à Austerlitz, avaient exterminé celles des empereurs d'Autriche et de Russie, les alliés de son maître, crut esquiver l'invitation en répondant :

« Sire, tout autre que moi serait heureux de l'honneur insigne que daigne me faire Votre Majesté; mais... elle le voit... je n'ai pas de cheval.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Napoléon qui s'apercevait bien qu'il avait été deviné, je vais à l'instant vous en faire donner un des miens. Monsieur de Guerlitzendorff, reprit-il avec un ton qui avait quelque chose de caressant, je vous prie de m'accompagner. »

Cette prière équivalait à un ordre positif. Aussi, pour toute réponse, le baron s'inclina. Mais ce n'était pas tout ; on ne monte pas à cheval en bas de soie et en souliers à boucles. Un des écuyers de l'Empereur, à qui l'aide de camp diplomate avoua son embarras, l'emmena dans son logement du *corridor noir*, situé dans les combles du château, lui fit essayer toutes ses bottes jusqu'à ce que le baron en eût trouvé une paire un peu plus large que les autres et qui lui permit d'y loger le pied sans trop de douleur, au moyen de quelques entailles qui figuraient assez bien l'ancienne chaussure espagnole. Tous deux se hâtèrent ensuite de rejoindre l'Empereur.

IV

Longtemps avant que les troupes eussent commencé à prendre position dans la cour des Tuileries, une foule immense se pressait à l'entour; le cordon des sentinelles établi pour laisser un passage libre à l'Empereur avait beaucoup de peine à ne pas se laisser déborder. Un petit cheval blanc, de race arabe, richement harnaché d'une selle de velours ponceau à torsades d'or, que le mameluck Roustan tenait par la bride devant l'arcade du pavillon de l'Horloge, piaffait en arrière des autres chevaux de main qui attendaient l'état-major. Il était midi. Tout à coup, au bruit de l'horloge du château, succède un immense bourdonnement, bientôt suivi du plus profond silence. Un cliquetis d'épées, un bruit de talons de bottes éperonnées retentit sur les dalles sonores du péristyle. Paraît alors un petit homme, à la figure amaigrie, au teint pâle, vêtu d'un simple uniforme vert avec deux modestes épaulettes de colonel. Il a sur la tête un petit chapeau à trois cornes tout uni. Les seuls insignes de la Légion-d'Honneur et de la Couronne de Fer brillent sur sa poitrine. Il s'est arrêté, a fait un geste de la main, et quelques secondes après on le voit entouré d'un groupe de militaires dont les uniformes sont resplendissants de broderies d'or et d'argent. Tous tiennent leur chapeau à la main; l'aide de camp du roi de Prusse est parmi eux. A cette vue, les tambours battent aux champs dans toutes les directions ; les cris de commandements se font entendre et se répètent comme d'écho en écho d'une extrémité de la ligne à l'autre ; les soldats, par un mouvement unanime et régulier, présentent les armes, les drapeaux s'inclinent, et un immense cri de Vive l'Empereur ! est poussé par la multitude enthousiaste.

Napoléon monte sur son cheval favori, *Marengo*, dont la tête toujours en mouvement exprime l'impatience. Napoléon le dirige vers le guichet du Pont-Royal pour commencer par se montrer à

ses vieux *grognards*. Au moment où il va entrer dans leurs rangs un jeune homme de quinze à dix-huit ans parvient à se dégager de la foule ; sa figure est pâle, il agite un papier au-dessus de sa tête. Au même instant un des grenadiers qui n'a cessé de répéter : « En arrière ! » voit le mouvement, se précipite sur lui, le saisit au collet et veut le forcer à rentrer dans la foule. Le jeune homme résiste, une lutte s'engage ; quelques assistants se joignent au factionnaire, qui, ne pouvant abandonner son arme, n'oppose qu'une main aux efforts multipliés de son antagoniste.

« Je ne veux que lui remettre une pétition, dit ce dernier d'un ton suppliant. Il s'agit de ma mère ! Oh ! je vous en prie, messieurs, ne m'empêchez pas de passer... Sire !... sire !... » s'écrie-t-il d'une voix qui domine toutes les autres, et en continuant d'agiter son papier.

« Laissez approcher ce jeune homme, dit froidement Napoléon ; ne voyez-vous pas qu'il veut me parler ! »

A ces mots, le grenadier abandonne son prisonnier ; il présente les armes et reste immobile. Le jeune homme s'élance et vient tomber à genoux à côté de *Marengo*, qui reste en arrêt, les deux jambes de devant écartées sur une même ligne, comme habitué à de tels incidents.

« Que me voulez-vous, mon jeune ami ! lui demande Napoléon en se couchant presque sur l'arçon de sa selle pour prendre le papier que le solliciteur lui présente d'une main tremblante. Puisque vous aviez quelque chose à me demander, pourquoi ne m'avoir pas écrit ? je vous aurais répondu. »

Celui-ci ne répond rien, mais il attache un regard suppliant sur l'Empereur, et de grosses larmes coulent sur ses joues.

« Voyons cela », reprend Napoléon en déchirant l'enveloppe de la pétition, qu'il lit d'un bout à l'autre ; puis regardant attentivement le jeune homme, qui était resté dans la même posture, il ajoute avec un sentiment mêlé de bonté et d'impatience :

« Levez-vous donc ! ce n'est que devant Dieu qu'on s'agenouille !...

D'après ce que je vois, madame votre mère n'a jamais quitté la France?» Le mot *jamais* sortit comme étouffé de la bouche du jeune homme. Napoléon reporta les yeux sur la pétition, puis il se dit à voix basse : «Joséphine avait raison hier ; on m'a encore trompé; mais cette fois ils me le payeront cher!... Voilà donc le fils du malheureux qu'ils ont impitoyablement massacré parce qu'il avait fait son devoir!... Monsieur de Launay, ajouta-t-il en élevant la voix, annoncez à madame votre mère, à l'honorable veuve du malheureux gouverneur de la Bastille, que dès à présent elle a une pension de mille écus sur ma cassette particulière. En outre, je lui ferai compter demain une année échue. Vous pouvez lui dire également que si elle désire me voir, elle peut venir me demander, quand bon lui semblera, à l'aide de camp de service; il l'introduira auprès de moi : j'aurai toujours grand plaisir à la recevoir.»

En entendant de si consolantes paroles, la joie du jeune de Launay fut si subite et si forte qu'il ne put la supporter. Sa pâleur devint extrême, ses yeux se fermèrent, il retomba sur les deux genoux, et sa tête heurta violemment les jambes de devant de *Marengo*. L'animal effrayé recule, se cabre et se dresse; son cavalier va vider les arçons lorsqu'un des aides de camp se jette à bas de son cheval, saisit le bridon de celui de l'Empereur, et d'une main ferme parvient à le contenir. Pendant ce temps on entoure le pauvre jeune homme et l'on s'empresse de lui porter secours.

V

Lorsque Napoléon avait été sur le point d'être jeté à bas de *Marengo*, des cris de frayeur s'étaient élevés de la foule; mais quand on le vit descendre tranquillement de cheval et se diriger avec empressement vers le jeune de Launay, qui gisait à quelques pas de là, pour lui porter aussi quelques secours, tout le monde battit des mains et il y eut de longues acclamations d'enthousiasme.

Cependant l'Empereur avait soulevé le jeune homme et l'examinait avec une curieuse attention :

« Un chirurgien ! demanda une voix ; n'y a-t-il pas ici un chirurgien?

— Laissez, monsieur, laissez, dit Napoléon à l'officieux personnage placé près de lui, un chirurgien est inutile, la joie n'est jamais funeste à cet âge ; il faut seulement un peu d'eau. »

Et posant la main sur le cœur du jeune de Launay, pour en étudier les battements :

« Vite, un peu d'eau ! s'écria-t-il, il doit s'en trouver dans les bidons du corps-de-garde. Dépêchons ! »

Un moment après, un des spectateurs faisait passer son chapeau, dont il s'était servi pour puiser de l'eau à la fontaine voisine du poste. L'Empereur en jeta lui-même quelques gouttes sur le visage du jeune homme. Ce moyen ne lui paraissant pas assez efficace, il tira un mouchoir de sa poche, en imbiba un des coins, avec lequel il lui frotta les tempes. Le jeune homme recouvra peu à peu ses sens et ouvrit les yeux ; il prit les mains de l'Empereur et les baisa avec une sorte de transport et en fondant en larmes.

« Bon ! bon ! fit Napoléon, qui commençait à partager l'émotion de tous les assistants, y compris le baron prussien dont les sanglots attiraient l'attention générale ; pauvre jeune homme !... Eh bien ! messieurs, n'avais-je pas raison ? Cela va bien, c'est fini. »

Puis ayant dit un mot à l'oreille du maréchal Duroc :

« En selle, messieurs !... s'écria-t-il en s'élançant sur *Marengo*, qu'une petite correction avait rendu docile. »

Et Napoléon pénétra au galop entre les deux premières files de l'infanterie.

VI

Pendant ce temps, une scène d'un genre tout différent s'était passée à l'autre extrémité de la cour du château : une reconnais-

sance d'un dramatique fort burlesque avait eu lieu entre le tambour d'un régiment de ligne et un général de la garde, qui tous deux avaient été camarades de lit, quinze ans auparavant : je veux parler du tambour Castagnet et du général Gros, connus tous deux de toute l'armée. L'Empereur avait pour ce dernier une estime et une amitié toutes particulières :

« Gros, disait-il, vit dans la poudre à canon, comme le brochet dans l'eau ; c'est son élément. »

La manière originale dont cet officier avait été promu à un grade si élevé ne saurait être passée sous silence. Je dois me hâter de dire qu'il eût été difficile de trouver un homme plus digne d'être placé à la tête d'une brigade de grenadiers de la vieille garde; tous ses hommes le chérissaient et disaient de lui :

« C'est un troupier fini. »

Je ne sache pas que les soldats d'alors pussent faire de leurs chefs un plus bel éloge, et Gros le méritait sous tous les rapports.

Il avait à peine trente-six ans. Il était grand, bien fait ; sa figure était mâle et belle. A tous ces avantages il joignait celui d'une voix forte et sonore, une excessive générosité et une valeur qui se plaisait au milieu du danger. Par malheur il était assez peu *lettré*. Il avait une manière de s'exprimer qui n'appartenait qu'à lui seul. Ainsi, voulant un jour préciser l'époque d'un de ses plus beaux faits d'armes :

« C'est, dit-il, quand les *austérités recommença* avec les *quinze reliques* », c'est-à-dire lorsque les hostilités recommencèrent avec les Autrichiens.

Gros, qui n'était encore que colonel commandant des fusiliers de la vieille garde, se trouvait un matin à Saint-Cloud, seul, dans un des petits salons attenant au cabinet de l'Empereur. Là, ne sachant que faire, et attendant avec impatience que l'aide de camp de service vînt le chercher pour l'introduire auprès de Napoléon, il s'était posé devant une Psyché dans laquelle il se mirait avec complaisance, haussant son col, ajustant ses épaulettes et s'extasiant sur

la régularité de sa tenue. La satisfaction que lui causait cet examen l'entraîna peu à peu à s'adresser des compliments :

« Ah ! mon *cadet*, se disait-il à lui-même en se toisant de la tête aux pieds, il y en a peu de *ficelés* comme cela !... Quel dommage que tu n'aies pas fait ta *ric-à-ric* (rhétorique), comme disent ces petits blancs-becs de l'état-major, ou que tu n'aies pas *apprise* les *méthamétiques*, comme le veut ton Empereur, qui t'estime ! Tu serais général aujourd'hui !...

— Tu l'es ! » lui dit tout à coup Napoléon en lui frappant sur l'épaule.

Pendant le court monologue de Gros, l'Empereur était entré dans le petit salon sans bruit, sans être aperçu ; il l'avait entendu et avait saisi cette occasion pour le nommer général de la garde, d'autant mieux que c'était pour lui apprendre lui-même sa nomination qu'il l'avait fait venir à Saint-Cloud.

Le jour de cette revue, Castagnet, cet ancien camarade de Gros, se trouvait dans la cour des Tuileries, placé au premier rang des tambours du 45e régiment de ligne, dont la droite était appuyée au guichet de la rue de l'Echelle. De l'aveu de ses collègues, MM. les *officiers de la peau*, Castagnet, caporal-tambour décoré, était en outre *un satané farceur très-aimable en société*. Castagnet, disons-nous, apprend que c'est le général Gros qui doit donner au régiment le *coup d'œil préparatoire d'inspection* avant que l'Empereur vienne donner celui du maître. Castagnet brûle du désir de voir cet officier-général, avec lequel il a vécu dans la plus grande familiarité.

Dès que le superbe tambour-major du 45e aperçoit le général Gros qui s'avance tranquillement au pas de son cheval, il en prévient Castagnet, puis se pose majestueusement devant le front de ses *subordonnés*, auxquels, en tournant la tête de droite et de gauche, sans remuer le torse, il parle comme un nourrisseur parlerait aux petits poussins qu'il élève : il les flatte, les cajole et leur recommande surtout de *l'ensemble*, lorsque le moment de se faire entendre sera venu.

Quant à Castagnet, son cœur bat avec violence; il a frisé les extrémités de ses longues moustaches rousses, il s'est affermi sur sa jambe gauche, et de ses deux mains il a imprimé à ses baguettes un mouvement analogue à celui du moulinet que l'on fait fonctionner dans une chocolatière. De plus, il a composé un compliment pour son ancien camarade. Or, dès que le général Gros se trouve en face de lui, il porte vivement la main au schako, et d'une voix de basse-taille le harangue en ces termes :

« Eh! *nom d'un nom!*... C'est vous, mon général!... Regardez-moi donc : c'est moi qui suis ce farceur de *Relintintin*, avec lequel vous avez bu plus de *schnick* qu'il n'y a de bouillon dans la marmite des Invalides!... Comment va donc cette santé? Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon général? »

Aux premiers mots, et plus encore au son de voix de Castagnet, Gros avait reconnu son ancien camarade de lit, volontaire comme lui dans le bataillon des patriotes de l'Aude. Il descend précipitamment de cheval, se jette dans les bras du tambour, l'embrasse avec effusion, et lui répond, en lui serrant la main de manière à lui broyer les os :

« Très-bien, très-bien! mon vieux Castagnet; et toi?

— Toujours! comme les anciens du camp de la Lune; mais pas si bien que vous, mon général! car, à ce qu'il me paraît, vous le portez beau à présent! cela fait que vous avez un peu oublié Castagnet. Quant à moi, toujours resté *rrrroulant,* comme vous voyez; tandis qu'autrefois vous partagiez avec moi votre *de quoi* pour charger ma pipe.»

Et en prononçant ces mots, *vous le portez beau,* Castagnet s'était emparé du chapeau du général, et l'avait mis sans façon sur sa tête à la place de son schako.

Gros avait ri, comme tous les témoins de la scène, et sans paraître le moins du monde fâché de cette hardiesse d'un soldat: après avoir repris son chapeau des mains de Castagnet, il était remonté à cheval en lui disant :

« Viens me voir demain, après l'appel du matin ; tu verras que j'ai toujours à mon logement, pour les anciens amis, la *bouffarde* de l'amitié, et *le laisse-toi faire* de la consolation.

— Je n'y manquerai pas, mon général, quoique ce que je vous en dis ne soit qu'histoire de rire, parce qu'à présent, grâce au brimborion du petit Caporal que voilà, ajouta-t-il en montrant avec fierté l'étoile qui brillait sur sa poitrine, la *blague* est toujours au grand complet, et on peut se gargariser instantanément, après la diane battue, quand on a le gosier par trop *sèche*. »

Pendant cette burlesque conversation, Napoléon, après avoir parcouru les premières files de sa garde, s'apprêtait à déboucher dans le Carrousel par une des grilles latérales. En levant les yeux dans cette direction, il croit distinguer, à l'extrémité de la ligne, un soldat coiffé d'un chapeau de général !... Ne pouvant en croire ses yeux, il donne de l'éperon dans les flancs de *Marengo*, qui part comme un trait, et vient s'arrêter court devant le chef de musique du 45ᵉ de ligne. Celui-ci, pris au dépourvu par cette brusque arrivée, s'empresse de donner à la grosse caisse le signal d'usage pour commencer la symphonie ; mais d'un geste Napoléon lui fait signe d'attendre, et élevant la voix :

« Qu'est-ce que cela signifie, général Gros?... s'écrie-t-il d'un ton sévère, en fronçant le sourcil ; se passe-t-il donc ici une scène de carnaval ? »

Le général se découvre, et désignant à l'Empereur un tambour qui est devenu immobile à son rang, répond avec le franc-parler qui lui était ordinaire :

« Sire, c'est un ancien ami, un des plus braves soldats de Sambre-et-Meuse, qui aime à plaisanter quelquefois avec un chef, pour faire rire ses camarades. Je vous le donne pour un *troupier* solide, et qui n'a point *d'engelures aux yeux* devant l'ennemi. Tel que vous le voyez, Sire, il a déjà roulé sa caisse en vainqueur dans toutes les *contrées possibles de la nature*. Il s'appelle Castagnet : c'est lui qui ne battit la charge que d'une main devant Saint-Jean-

d'Acre, parce qu'il avait eu l'autre traversée par la balle d'un Arabe dès le commencement *du tremblement*. C'est un fait d'armes *soigné*, Sire! il lui a valu une paire de baguettes d'honneur, et dernièrement, vous l'avez décoré à Boulogne, comme vous voyez. »

Napoléon aimait la discipline, mais la bravoure encore davantage. Aussi tandis que Gros parlait, il avait d'abord fixé des yeux sévères sur Castagnet, dont le cœur battait plus violemment encore; mais peu à peu son regard s'était adouci et avait fini par briller d'une expression toute bienveillante.

« Ah! ah! fit-il, en secouant la tête, cela est différent. »

Puis s'adressant au tambour, il ajouta, avec cet accent dont on pouvait dire qu'il grisait les soldats :

« C'est donc toi, mon brave, qui entras le troisième dans le fossé de Saint-Jean-d'Acre? Je suis bien aise de renouer connaissance avec toi. Général Gros, continua-t-il avec une sorte de dignité, je vous remercie de m'avoir présenté Castagnet. »

Et en parlant ainsi, Napoléon porta la main à son chapeau, qu'il souleva légèrement.

A ces mots, à ce geste de l'Empereur, le visage du tambour devint pourpre; sa moustache se hérissa sur sa lèvre supérieure; il répondit, en se dandinant :

« Et moi aussi, mon Empereur, j'en suis... flatté... *indéfiniment*...

— C'est encore toi, si j'ai bonne mémoire, reprit Napoléon, qui avais fait preuve d'une présence d'esprit et d'un courage si admirables, au combat de Montebello, en sauvant la vie à ton commandant? »

D'écarlate qu'elle était déjà, la face de Castagnet devint bleue. Ses yeux brillèrent comme deux escarboucles; il répondit encore plus bas que la première fois :

« Un peu, mon Empereur : *toujours du même tonneau!*

— Gros, ajouta Napoléon, dès ce soir tu prendras cet homme avec toi : il est dans ma garde, et s'il continue à faire parler de lui



TYP. J. CLAYE ET Cᵉ.

UNE GRANDE REVUE.

en bien, je lui donnerai de l'avancement; peut-être le ferai-je caporal, ou même le nommerai-je sergent, pourvu, toutefois, qu'il ait les droits acquis et la capacité nécessaire.

— Et vous aurez raison, Sire, répondit le général, car à lui seul et sans tambour ni trompette, Castagnet peut faire plus de bruit que tout un parc d'artillerie qui saute en l'air : vous allez en juger. Allons, Castagnet, ajouta-t-il, pour remercier ton Empereur de l'avancement rapide qu'il te fait l'honneur de te promettre, donne-lui un petit échantillon de ton savoir-faire. Allons, mon vieux, ne tremble pas ; en batterie : haut le bras et point de quartier, comme nous avons fait à *Austrelic!* »

A l'instant même, et sans paraître retenu par la présence de l'Empereur, le tambour se mit en devoir de satisfaire le désir de son général.

Introduisant ses doigts les uns après les autres dans sa bouche, et les retirant vivement, il fit claquer ses joues, comme un bouchon qui s'échappe d'une bouteille de Champagne; puis il imita le sifflement des balles, le ronflement des boulets, et enfin l'éclat d'une demi-douzaine d'obus ; c'était un vacarme indicible. Napoléon ne savait trop comment prendre la plaisanterie ; mais à mesure que l'imitation était devenue plus parfaite, il avait souri, et avait fini par rire comme tout le monde.

Lorsque Castagnet eut achevé ses exercices de ventriloque, et que l'hilarité générale se fut un peu calmée, Napoléon dit au général Gros, qui avait conservé le plus imperturbable sérieux :

« C'est peut-être dans l'artillerie de marine que j'aurais dû caser ton protégé ; quoi qu'il en soit, rappelle-le à mon souvenir dès que nous aurons entendu ronfler de véritables obus. »

Puis se tournant du côté du tambour :

« Au revoir, monsieur Castagnet, ajouta-t-il avec un signe de tête presque amical.

—A l'avantage, Sire», répondit celui-ci, en portant respectueusement le revers de la main gauche à son schako.

Napoléon, suivi du général Gros, avait de nouveau lancé Marengo et était entré dans le Carrousel.

Après avoir passé en revue les escadrons de la garde et ceux de grosse cavalerie qui y étaient rassemblés, il revint dans la cour des Tuileries et alla se placer devant le pavillon de l'Horloge, en avant du petit escadron d'officiers-généraux qui composaient son état-major, et au milieu duquel figurait le baron prussien, qui l'avait toujours accompagné.

Napoléon fait un signe : un officier d'ordonnance s'approche, se découvre, se penche vers l'Empereur, part au galop, parcourt rapidement tout le front des troupes, et revient à sa place.

Un instant après, Napoléon fait avancer de quelques pas *Marengo*, dont les flancs sont haletants et les naseaux couverts d'écume. Il lève le bras, agite la main au-dessus de sa tête, et aussitôt on entend un roulement de tambours qui grossit peu à peu comme un *crescendo* de tonnerre, puis cesse tout à coup.

Un bruit régulier de fusils y succède en se prolongeant sur toute la ligne. Au commandement qu'une seule voix a jeté dans l'espace, tout s'ébranle. Alors, la figure de l'Empereur, naguère si pâle, si impassible, s'anime et se colore. Il s'affaisse sur la selle de son cheval, appuie la main droite sur sa hanche et jette un regard triomphant à l'aide de camp du roi de Prusse qui semble absorbé dans la contemplation de ce magnifique tableau. C'est que Napoléon a remarqué l'ondulation imprimée aux aigles des drapeaux; c'est qu'il a aperçu au loin ses grognards qui s'avancent lentement, mais dans un ordre admirable; c'est qu'enfin le défilé de la garde va commencer, et que ce spectacle était une véritable magie.

VII

La vieille garde approchait. Ces vieux soldats représentaient une des gloires de la France : c'étaient les quatre régiments de la garde,

les vainqueurs de Marengo et d'Austerlitz, les vainqueurs futurs d'Iéna, d'Eylau, de Wagram. Dès qu'ils avaient commencé à défiler, Napoléon s'était retourné vers l'aide de camp du roi de Prusse et lui avait fait signe de se placer à côté de lui. Celui-ci s'empressa d'obéir, au grand étonnement de MM. les maréchaux de l'Empire, groupés derrière l'Empereur, et qui ne devinaient pas quel pouvait être le motif d'une telle distinction en faveur d'un étranger, et qui plus est d'un Prussien. Napoléon avait ses raisons. S'adressant à M. de Guerlitzendorff :

« Monsieur le baron, lui dit-il avec bienveillance, restez ainsi près de moi. Peut-être allez-vous revoir quelques anciennes connaissances parmi mes petits *relintintins*, ce sont eux qui viennent maintenant.

En effet, les premiers régiments de ligne arrivaient au pas accéléré. A la vue du premier, Napoléon s'écria :

« Oh! oh! A qui donc appartient ce tambour-major qui lance ainsi sa canne à la hauteur des cheminées du palais? Tout le monde a la tête en l'air! Cet hurluberlu doit être fort adroit!... Ah! parbleu! ajouta-t-il en souriant, j'aurais dû m'en douter : c'est *Coco*, mon casseur de lanternes!... C'est mon 45e; ce sont mes braves *enfants de Paris!*... Voyez-vous ces petits *gringalets*, monsieur de Guerlitzendorff?... Eh bien! ce sont eux que j'opposerais à vos dragons, et même à la garde impériale russe. En guerre, ce sont des lions; en paix, ce sont des vauriens qui ne tiennent aucun compte de la discipline, et ne songent qu'à boire et à faire l'amour, et, qui pis est, à se quereller avec les bourgeois. Leur colonel n'a jamais pu obtenir qu'ils rentrassent au quartier à l'heure de la retraite; ils se moquent de la salle de police parce qu'ils méritent tous d'y être, et qu'il n'y en a pas d'assez grande pour cela [1] ; cependant

[1] Voici un trait qui achèvera de peindre le caractère des soldats de ce régiment. Le 22 février 1814, au combat de Mery-sur-Seine, la division Boyer, dont le 45e de ligne faisait partie, repoussa le corps de Sacken, appartenant à l'armée de Silésie, et l'empêcha d'effectuer ce passage qui eût porté l'ennemi sur le flanc et sur les derrières du corps de Napoléon. C'était le jour du mardi-gras; les soldats du 45e

j'y mettrai bon ordre. Mais en campagne! quel élan! quel intrépidité! et surtout quelle gaieté!... Monsieur de Guerlitzendorff, ajouta-t-il en fixant sur le baron prussien des yeux étincelants, si jamais il arrivait qu'on *brouillât les cartes* entre mon frère de Prusse et moi, je porterais l'effectif de mon 45ᵉ à six bataillons, et c'est à lui que sa garde royale aurait affaire, alors on verrait! Tenez, voyez cette dernière compagnie, elle ne pense seulement pas à conserver l'alignement. »

Puis élevant la voix :

« Capitaine du 45ᵉ, faites donc serrer les rangs! coudes à gauche!... Bah! ils ne m'écoutent pas! ne dirait-on pas qu'ils vont se promener la canne à la main?... Et cependant c'est ce régiment qui s'est précipité sur les batteries russes à Austerlitz; c'est un caporal de voltigeurs, un des petits *lions* que vous voyez courir le fusil sous le bras, qui, se trouvant aux prises avec un officier des cuirassiers de Kléñau, s'élança en croupe derrière ce cavalier tout bardé de fer et l'étrangla de ses deux mains, ne trouvant pas d'autre moyen de se débarrasser de lui. Que pensez-vous maintenant de *mes enfants de Paris?...* »

L'aide de camp du roi de Prusse ayant répondu qu'un trait pareil était comparable aux plus beaux faits de l'antiquité, Napoléon le regarda malignement et ajouta :

« Eh bien! il n'existe pas dans mon armée un régiment qui ne pût citer cent faits plus admirables encore. »

Quand il vit passer devant lui les drapeaux du 26ᵉ, du 84ᵉ et du 108ᵉ, comme ces drapeaux ne consistaient plus qu'en un bâton surmonté d'une aigle, qui semblait tenir dans ses serres un lambeau de soie criblé de balles et noirci par la poudre, Napoléon ôta son chapeau et s'inclina en signe de respect. Chacun de ces hommages

ayant trouvé un grand nombre de masques dans la boutique d'un papetier de la ville, les prirent et se battirent masqués toute la journée, sous prétexte que les événements de la guerre n'étaient pas une raison qui pût empêcher de se déguiser, de s'amuser et de *faire le carnaval* comme ils en avaient l'habitude.

(*Note communiquée.*)

du grand capitaine à des enseignes mutilées sur le champ de bataille fut salué par d'unanimes acclamations.

« Tenez! reprit-il ensuite, vous voyez bien ce lieutenant tout couvert de poussière qui vient à nous au pas de course, avec sa compagnie; eh bien! c'est le cousin germain de l'impératrice, c'est le filleul de ma femme. Malgré cela, ou, pour mieux dire, à cause de cela, il n'a point de faveur à espérer; il ne devra rien qu'à son mérite. Et cependant quel dévouement! Quel empire j'exerce sur son esprit! Vous allez en juger. »

En ce moment, le bataillon de M. Tascher était arrivé devant l'état-major général. Sur un signe de Napoléon, le jeune lieutenant accourut, baissa la pointe de son épée et porta la main à son schako.

« Bonjour, Tascher, lui dit Napoléon d'un ton familier; comment te portes-tu? Es-tu content?

— Sire, je suis bien heureux, en ce moment surtout!

— Dis-moi : à ta première affaire, tu n'as pas eu peur?

— Non, Sire, vous étiez avec nous.

— Crois-tu que tu seras tué dans une bataille?

— Non, Sire.

— Bon! mais si tu le croyais, que ferais-tu?

— Sire, je ne reculerais pas d'une ligne; mais... j'aurais peut-être un peu moins de cœur à aller en avant.

— Eh bien! va toujours, il ne t'arrivera rien; c'est moi qui t'en réponds. Adieu, Henri, va rejoindre ton bataillon. Je te permets de venir voir demain ta cousine, à qui je dirai ce soir que je suis content de toi. »

M. de Tascher, arrivé de la Martinique à l'âge de quinze ans, avait été presque aussitôt placé à l'école militaire de Fontainebleau. Il en était sorti sous-lieutenant comme tous ses camarades, et avait été incorporé dans le 4e régiment d'infanterie de ligne, avec lequel il fit la campagne de 1805. Après Iéna, M. de Tascher fut nommé capitaine. Malgré sa jeunesse, il supporta courageusement toutes les privations

et toutes les fatigues de la guerre. A Eylau, le 4e régiment fut presque entièrement détruit; l'Empereur, en passant le lendemain en revue ses glorieux restes, chercha des yeux le jeune Tascher : ne l'apercevant pas, il s'informa de lui et apprit qu'il avait été blessé la veille; il l'envoya chercher, le nomma sous-officier d'ordonnance, et lui dit :

« Tu as fait ton devoir hier, je suis content; le mauvais temps est passé pour toi. »

Il lui demanda ensuite sans affectation s'il avait besoin de quelque chose.

« As-tu des chemises? ajouta-t-il.

— Sire, je n'ai que celle que je porte sur moi depuis dix jours.

— Diable! pour un créole, c'est un peu dur. Je ne puis t'en donner, car moi-même je n'en ai pas en ce moment; mais dès que tu seras rétabli, je te donnerai de l'argent, je t'enverrai à Varsovie, où tu en achèteras de meilleures et de moins chères que celles dont tu pourrais faire emplette partout ailleurs.

M. de Tascher fit les campagnes d'Espagne et de Russie, en qualité d'aide de camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie. Il resta auprès de lui jusqu'à sa mort. M. de Tascher est encore à Munich.

La cavalerie défila à son tour, et alors, à travers un tourbillon de poussière, on distingua les chasseurs de la garde avec leurs colbacks à longs poils, que le vent faisait ondoyer comme les épis d'un champ de blé.

« Ah! ah! fit Napoléon, en continuant de s'adresser à l'aide de camp du roi de Prusse, voici Eugène, mon fils adoptif. Voici maintenant le brave Kretly, une vieille connaissance d'Italie et d'Égypte. Tel que vous le voyez, il compte déjà moins d'années que de blessures. Ce gaillard-là, à lui seul, aurait ruiné mes manufactures d'armes d'honneur. »

Après les guides, vinrent les grenadiers à cheval; puis l'escadron des mamelucks, au turban de mousseline parsemé d'étoiles

d'or et surmonté d'un croissant; puis les cuirassiers de Kellerman, que la couronne de duc devait un jour récompenser de la part glorieuse qu'il avait prise à la victoire de Marengo ; puis les dragons au casque léger, commandés par Arrighi, cousin de l'Empereur; puis l'intrépide Lasalle, qui avait pris la forteresse de Stettin avec deux régiments de hussards qu'il commandait ; puis les Polonais, avec leurs élégants kamckas aux flammes panachées, conduits par Poniatowski ; puis enfin l'artillerie, sous les ordres de Lariboissière et de Drouot.

Chaque division, chaque régiment, chaque escadron, chaque batterie avait successivement poussé un hourra de *vive l'Empereur!*

Quand il ne resta plus à défiler que les équipages du train, que les soldats, dans leur langage épigrammatique, avaient baptisé *hussards à quatre roues*, Napoléon mit pied à terre et rentra sous le grand vestibule, où il adressa à la plupart des chefs de corps des compliments sur la belle tenue de leurs troupes. L'aide de camp du roi de Prusse était toujours là. Napoléon lui ayant demandé ce qui l'avait le plus frappé parmi tout ce qu'il avait vu :

« Sire, répondit-il, c'est la prodigieuse mémoire de Votre Majesté ; c'est cette facilité à se souvenir, après un si long temps, des faits d'armes et du nom de tant de soldats.

— Monsieur le baron, c'est la mémoire du cœur, répliqua Napoléon ; c'est celle d'un amant qui se rappelle ses premières maîtresses : celle-là ne se perd jamais. »

Enfin l'Empereur, qui paraissait très-fatigué, se disposait à remonter dans ses appartements, lorsqu'il fut arrêté au bas de l'escalier par le général Gros :

« Voyons, que me veux-tu? lui dit Napoléon, avec une aimable brusquerie. Serait-ce encore un de tes amis de Sambre-et-Meuse, quelque artiste ventriloque que tu voudrais me présenter? tu choisis mal ton moment; mais c'est égal, dépêche-toi, j'ai hâte de me reposer.

— Non, Sire, c'est au contraire un des vôtres... Vous savez bien... votre *trouvé mal.*

— Je ne sais ce que tu veux dire, reprit Napoléon, qui déjà avait gravi les premières marches.

— Oui, Sire, votre *trouvé mal ;* un jeune homme, une espèce de conscrit en habit noir, celui dont vous avez débarbouillé le visage, pour avoir effarouché *Marengo*, ici présent, qui demande à vous parler.

— Quel amphigouri me fais-tu là? Ah! j'y suis : le jeune de Launay. Eh bien ! que veut-il de plus ?

— Sire, il veut prendre du service et se faire tuer le plus tôt possible pour Votre Majesté. Voilà ce qu'il m'a chargé de vous demander.

— Eh bien! dis-lui de ma part que la meilleure manière de me servir et de me prouver sa reconnaissance, c'est de ne pas se faire tuer inutilement comme un niais. Tu n'as qu'à l'incorporer dans mes vélites et à payer pour lui les cent écus de pension, je te les rendrai. Au revoir. »

Et l'Empereur monta rapidement le grand escalier. En retrouvant l'Impératrice toute radieuse et qui s'était tenue au balcon du pavillon de l'Horloge avec ses dames, Napoléon lui dit gaiement, en se frottant les mains :

« Cela a très-bien été, n'est-ce pas?... A propos! j'ai accordé à Mme de Launay ce que tu m'avais demandé pour elle. En venant plaider lui-même la cause de sa mère, le fils a été bien inspiré : c'est un bon fils ce jeune homme-là.

— En ce cas, remercie-moi de t'avoir procuré l'occasion de réparer une grande injustice, car tout cela c'est moi qui l'ai imaginé; il le fallait bien. Est-ce que tu m'accordes jamais quelque chose, à moi? Mais, en revanche, que le premier venu t'aborde, n'importe où, pourvu que ce soit devant tout le monde, il est bien sûr d'obtenir tout ce qu'il voudra.

— Allons, allons, ma chère amie, ne gronde pas : je suis trop



heureux! Comme ma cavalerie est bien montée!... Hein! comme c'était beau! fit l'Empereur en aspirant longuement une prise de tabac. Ah! ah! je ne conseille pas aux *autres* de venir s'y frotter!

— Eh! mon Dieu, Bonaparte, personne ne songe à te faire la guerre! Est-ce qu'on oserait? »

VIII

On était aux derniers jours de septembre. Napoléon, naturellement frileux, avait quitté sa résidence favorite de Saint-Cloud pour venir habiter les Tuileries.

Une après-midi qu'il était occupé, dans son cabinet, avec le directeur-général de la guerre, il se leva tout à coup, passa derrière Daru, lui appliqua ses deux mains sur les épaules pour l'empêcher de se lever à son tour, et lui dit :

« Non, non, Daru, ne bougez pas; je vais demander quelque chose à ma femme tandis que j'y pense; je reviens à l'instant, restez assis, vous dis-je. »

Et il sortit.

Arrivé chez l'Impératrice, il la trouva, comme six mois auparavant, assise devant sa toilette, occupée cette fois à se faire arracher par Duplan quelques cheveux blancs qui avaient eu la hardiesse de de se montrer sur sa jolie tête brune. La toilette absorbait la plus grande partie de la vie de Joséphine; elle n'aurait pas *vécu* si le soir, en se couchant, l'immense travail de trois toilettes n'eût été fait pour le lendemain. Napoléon disait à ce sujet :

« Il serait à désirer que les reines de France n'eussent jamais eu d'autres goûts..Avec quelques écus d'or, les princes en eussent été quittes. Quand les femmes, au contraire, s'occupent d'autre chose que de toilette, elles ne font que mettre le désordre partout; ce sont elles qui toujours ont causé la ruine et la chute des empires. J'aime mieux voir Joséphine s'occuper de chiffons que de politique. »

Lorsqu'il entra chez elle et qu'il la vit en peignoir de toilette, il s'écria gaiement et sur trois tons différents :

« Oh! oh! oh! déjà! Tu commences de bonne heure aujourd'hui.

— J'allais envoyer M. de Beaumont chez toi pour te demander si tu voulais me conduire à l'Opéra ce soir; on donne *Iphigénie en Aulide;* tu sais que tu me l'as promis depuis longtemps.

— C'est vrai. Disposez donc de moi, madame, je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Tu te moques toujours de moi, Bonaparte.

— Du tout! C'était justement ce que je venais te proposer; à ce soir donc. En attendant, fais-toi bien belle. »

C'était encore là un de ses refrains habituels. Cela dit, il rejoignit Daru.

A huit heures du soir, de longues salves d'applaudissements accueillaient LL. MM. qu'on venait d'apercevoir dans la première loge d'avant-scène à l'Opéra.

Le spectacle n'était encore qu à la moitié.

Dérivis père, de sa voix foudroyante, avait un peu rabaissé le caquet d'*Achille*, qui, d'une voix de fausset, avait gasconné d'imprudentes menaces contre le *roi des rois*, lorsque Rapp entra précipitamment dans la loge de l'Empereur et lui remit une dépêche extraordinaire. Napoléon l'ouvrit et la parcourut des yeux; ses lèvres se crispèrent aussitôt, ses yeux s'animèrent, il fronça le sourcil.

« Je savais bien qu'ils complotaient », s'écria-t-il en froissant d'un mouvement le papier qu'il tenait à la main.

Puis, aspirant coup sur coup deux prises de tabac :

« Ah! ah! messieurs les Prussiens, ajouta-t-il plus bas, je vous le ferai payer cher! Quant à vous, monsieur le baron de Guerlitzendorff, je vous prouverai qu'en effet j'ai bonne mémoire. Si vous m'avez jugé assez sot pour croire que vous ne veniez dans ma capitale que pour lui enlever quelques-unes des vestales fardées qui gambadent là-bas à la suite de Mme Clytemnestre, vous vous êtes

grossièrement trompé. Je n'ai agi ainsi à votre égard que pour tenter un dernier moyen : celui de la peur, en vous mettant à même de rendre un compte fidèle de tout ce que vous avez vu. Mais puisque votre maître est devenu fou, qu'il y prenne garde ! car s'il m'y force, j'effacerai la Prusse de la carte du monde ! »

Puis, s'étant un peu calmé, il se pencha vers Berthier, qui se tenait debout derrière son fauteuil, et lui dit à demi-voix :

« Maréchal, on nous donne un rendez-vous d'honneur en Saxe pour le 8 du mois prochain; jamais Français n'y a manqué. On me prévient qu'une belle reine veut être témoin du combat; soyons courtois, ne nous faisons point attendre. »

Et se retournant aussitôt vers Rapp, placé du côté opposé :

« Toi, monte à cheval, cours à Neuilly et dis à Murat qu'il vienne me trouver sur-le-champ; je rentre au palais. »

Se levant alors, il pressa la main de Joséphine en lui disant :

« Ma chère amie, je suis forcé de te quitter parce qu'il y a du nouveau; mais reste pour voir le ballet si cela t'amuse, nous nous retrouverons bientôt. »

Le lendemain, Rapp recevait l'ordre d'aller immédiatement prendre le commandement de la division militaire de Strasbourg; d'y organiser les bataillons et les escadrons de marche, et de les diriger, au fur et à mesure, sur Mayence, avec le plus d'artillerie possible. L'infanterie devait s'embarquer sur le Rhin pour arriver plus tôt : toute la garde impériale, cantonnée autour de Paris, partit en poste sur des chariots et des fourgons qu'on mit en réquisition à cet effet.

Le 29 septembre, à trois heures du matin, Napoléon quitta Paris pour aller se mettre à la tête de la grande armée. Le 3 octobre il était à Wurtzbourg, et le 6 à Bamberg, en Saxe. Le 9, le prince Louis de Prusse était tué au combat de Saalfeld. Le 11, le baron de Guerlitzendorff, l'aide de camp en question, était emporté par un de nos boulets en poussant une reconnaissance sur Auerstaedt. Le 13, à deux heures de l'après-midi, l'Empereur arrivait à Iéna. Le len-

demain, 14 octobre 1806, la monarchie prussienne s'écroulait! En moins de quinze jours, la Prusse tout entière avait été conquise, comme s'il eût suffi à Napoléon de souffler sur l'armée prussienne pour la faire disparaître.

A TILSITT.

1807.

Dès les préliminaires du congrès de Tilsitt, en 1807, Napoléon et le czar Alexandre avaient oublié, l'un, qu'il était le vainqueur et le maître, l'autre le vaincu, battant en retraite, poursuivi à outrance jusque sur la frontière de son empire, et demandant la paix. Malgré le désavantage de sa position, l'empereur de Russie touchait au moment de sa plus grande puissance. Jamais les projets de Pierre Alexejewitsch et de Catherine II n'avaient été si près d'arriver à une réalisation, que la politique russe, ambitieuse et patiente, ne prévoyait pas aussi rapide, aussi complète : Alexandre pouvait alors partager l'empire du Monde avec Napoléon.

Ces deux hommes, de l'union desquels dépendait le repos de tant de peuples, et dont les fortunes, si différentes d'origine, se rencontraient sur un même terrain, avaient conçu l'un pour l'autre une amitié des plus vives. Le premier était homme de naissance, élevé pour occuper un trône héréditaire; le second un enfant du génie et de la gloire, digne de constituer et de gouverner un empire. Leurs situations respectives semblaient devoir leur opposer une barrière de rivalité; néanmoins, leurs intérêts mis loyalement en commun, une

sorte de conformité dans les goûts, dans les habitudes, dans la manière d'envisager la politique, tout contribua à entretenir Napoléon et Alexandre dans une intimité qu'aucune circonstance fâcheuse ne vint troubler pendant les vingt jours que dura le congrès de Tilsitt. Plus tard, cette amitié si honorable pour les deux empereurs, et qui devait porter de nobles fruits, s'altéra, puis se brisa. Peut-être, dans le principe, fut-elle entachée de perfidie et de mauvaise foi, mais à coup sûr ce n'était pas la sincérité de Napoléon qu'on pouvait mettre en doute. Le cœur d'Alexandre était généreux, mais en même temps le czar était d'une rare susceptibilité, et il accueillait malheureusement, à la longue, les insinuations lâches et méchantes, tranchons le mot, les calomnies de M. de Talleyrand, alors très-courtisan de l'Empereur, et vendu à ses ennemis, en lui disant que Napoléon s'était vanté de l'avoir joué à Tilsitt et à Erfurth. C'était un mensonge, et Napoléon, qui n'avait pas pu parer ce coup parti d'une main ténébreuse, conserva toujours un souvenir profond de ses rapports avec Alexandre. A Sainte-Hélène il disait, en parlant du czar : « C'est l'intrigue qui me l'a aliéné; il me plaisait et je l'aimais.»

Quand ils se connurent, en 1807, ils étaient tous deux jeunes, beaux, spirituels, pleins de cette noble ambition des grandes âmes, de cette confiance dans le présent, qui fait marcher les hommes d'un pas si fier, quand ils sont encore dans toute la force de l'âge. Quel esprit chagrin, quel sombre prophète de l'avenir eût osé dire, en ce temps-là, que les destinées de ces deux jeunes empereurs devaient se dénouer d'une manière si fatale et si tragique? A l'un, tous les tourments du plus affreux exil ; à l'autre, les regrets et les angoisses d'une mort violente.

Mais il ne faut pas jeter un voile de deuil sur le magique et riant tableau, plein de contrastes et de grandeur, qu'offraient alors Tilsitt et les bords du fleuve.

C'était au mois de juin : la terre était couverte, par larges places, de prés où l'herbe mûre ondoyait déjà, de moissons verdoyantes et d'arbres en fleurs : la nature paresseuse du pays s'était

réveillée dans toute sa gloire, aux rayons caressants et chauds de ce soleil du Nord, qui se fait attendre et se hâte de partir. Il fut salué dans sa course pendant deux jours par de brillantes salves d'artillerie, qui se répondaient des deux camps, et faisaient trembler les vieux murs démantelés des forteresses bâties autrefois sur les hauteurs environnantes par les chevaliers de l'Ordre teutonique. Les 25 et 26 juin 1807, ce frais paysage, qui d'habitude se mirait paisiblement dans les eaux limpides du Niémen, était coupé en larges bandes horizontales par les mille couleurs des uniformes français et russes, animé par les fanfares éclatantes et les roulements des tambours, qui ne cessaient de se faire entendre sur la double ligne des deux armées.

A un signal qui se répandit au loin avec la rapidité de l'éclair, les bruyantes acclamations des soldats étouffèrent le bruit des canons, des tambours et des trompettes; tous les regards se dirigèrent avec enthousiasme vers le même point, et l'on vit les empereurs Napoléon et Alexandre entrer en même temps dans l'élégant pavillon vitré, construit au milieu du fleuve, sur un radeau dont la grossière charpente disparaissait tout entière sous les larges plis des étendards et la profusion des trophées militaires. Le roi de Prusse ne figurait pas à la première de ces entrevues solennelles, qui ne furent, après tout, l'une et l'autre, que des cérémonies d'apparat, où se lurent seulement les articles déjà rédigés du traité de paix. Dans leurs conversations intimes, les deux empereurs avaient discuté, réglé leurs intérêts communs. Personne n'avait pris part à cette politique confidentielle. A leur grand regret, M. de Talleyrand et le prince Kourakin n'avaient pas été plus consultés que le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, à qui le hasard des combats venait d'enlever ce royaume militaire, si péniblement arrondi par le grand Frédéric. Son successeur et descendant n'était là que pour accepter, en personne, la loi qu'on allait lui donner. Alexandre s'était déclaré tout d'abord le protecteur du malheureux roi de Prusse, et c'était grâce à la haute intervention de son ami que Napoléon

l'avait laissé figurer au congrès de Tilsitt. L'avenir prouva qu'il eût été prudent de tenir Frédéric-Guillaume à l'écart de toute délibération; car sa simple présence, mal utilisée, influa beaucoup sur le sort des Etats; et si les intérêts du royaume de Prusse eussent été représentés à Tilsitt par la reine, qui arriva trop tard au secours de son maladroit époux, le traité lui eût été beaucoup plus favorable. Sûre de l'appui d'Alexandre, cette dernière eût peut-être triomphé de la réistance de Napoléon.

Frédéric-Guillaume, entièrement démoralisé par des revers de fortune, que, du reste, il avait mérités, tantôt avait recours à des supplications maladroites, et tantôt, livré à des emportements grotesques, ne songeait plus à déguiser la haine profonde que lui inspirait son loyal ennemi. La reine usa de meilleures formes oratoires. Sa tactique fut des mieux conduites et des plus parlementaires, et peu s'en fallut qu'à force de coquetterie et de manœuvres féminines elle n'obtînt, faute de mieux, Magdebourg, l'objet de tous ses désirs et de ses plus vives démarches. Mais Napoléon avait compris d'un coup d'œil le danger de ces instances, d'autant plus réitérées, qu'il ne restait à la reine que peu de temps à perdre. L'ardeur même qu'elle mit à exécuter avec beaucoup d'art deux ou trois scènes attendrissantes, la gêne et la contrainte qui en résultaient pour les deux empereurs, ne firent que hâter de quelques jours la conclusion des articles du traité. La politique de la Prusse avait déjà fait beaucoup de chemin en vingt-quatre heures : elle arriva trop tard.

Alexandre s'attendait de jour en jour à voir la reine à Tilsitt. Il ne savait pas que son voyage était différé par la volonté de son royal époux, et s'inquiétait avec impatience de ce retard. Aussitôt qu'il apprit l'arrivée de la reine, sur laquelle il commençait à ne plus compter, il s'empressa d'aller lui faire visite. L'empereur Napoléon, en même temps qu'Alexandre, rendit ses devoirs à la reine de Prusse. C'était une femme qui avait été très-belle, mais qui commençait à perdre de sa première jeunesse. Cette fatigue, cette

pâleur d'une teinte égale et douce, imprimait à son caractère une sorte de langueur qui n'allait pas mal au caractère régulier de sa beauté. Ses yeux étaient beaux, fiers et tendres à la fois. Son front était de la plus rare noblesse, et ses mains d'une éclatante blancheur.

« Elle me reçut, dit Napoléon, comme M[lle] Duchesnois, dans la Chimène du *Cid*, demandant et criant : « Justice! »

La scène réussit très-bien et fut parfaitement jouée; mais il était facile de s'apercevoir qu'elle n'avait pas été improvisée. La reine parla longtemps avec beaucoup de chaleur, et Napoléon eut quelque peine à calmer sa première fougue. S'apercevant toutefois que le ton qu'elle avait choisi pouvait fatiguer son auditeur, elle revint peu à peu aux formes ordinaires de la conversation, avec un tact, un esprit qui tinrent l'Empereur sous un charme dont il eut peine à se défendre. Plusieurs fois il tenta d'éloigner la reine du sujet qu'elle avait particulièrement à cœur de traiter; elle avait le talent d'y revenir par des détours, en apparence très-naturels, et sans brusquer les transitions. De la sorte, elle domina toujours la conversation, et dans cette première visite de l'Empereur, elle avait déjà fait prendre une meilleure tournure aux affaires de la Prusse.

Par malheur, le roi, qui était arrivé sur ces entrefaites, voulut contredire sa femme, et il suffit à Sa Majesté prussienne de deux ou trois mots pour compromettre l'avantage qu'elle avait déjà conquis; la reine se mordit les lèvres, et perdant à la fin patience, ne cacha pas le déplaisir que lui causait une pareille maladresse. Mais on comptait avoir du temps; d'ailleurs, Napoléon devait avoir la reine de Prusse le soir même à dîner, et celle-ci se promit bien de renouer sans délai le cours des négociations, qu'elle conduisit avec une si parfaite habileté.

Un instant avant qu'on se mît à table, Napoléon s'étant approché d'une console qui supportait une corbeille de fleurs, y avait pris une très-belle rose, qu'il avait offerte de sa main à la reine de Prusse. Sa Majesté prussienne sembla hésiter un instant, et faire à l'Empereur une espèce de refus apprêté; mais, se ravisant aussitôt,

et avec cette admirable coquetterie où le sang-froid était pour beaucoup, elle jeta un coup d'œil rapide à l'Empereur, en lui disant :

« Oui, Sire, mais au moins avec Magdebourg. »

L'Empereur, sur le point d'éclater de rire à ce coup si adroitement porté à brûle-pourpoint, répliqua, avec un certain embarras et avec sérieux :

« Mais, je ferai observer à Votre Majesté que c'est moi qui lui donne cette fleur, et qu'elle veut bien la recevoir de moi. »

Le temps du dîner et le reste de la soirée se passèrent de la sorte. La reine employa toutes les ressources de son esprit à défendre la cause de son pauvre royaume : elle avait eu la précaution de se placer entre les deux empereurs, du côté de la bonne oreille d'Alexandre. Tous deux firent assaut de galanterie, et rendirent en compliments à la reine de Prusse tous les éloges flatteurs qu'elle leur distribuait à propos, tout en colorant des motifs les plus plausibles la conduite de Frédéric-Guillaume.

Quand la reine se fut retirée, Napoléon jugea qu'il était temps d'en finir avec la Prusse : on ne voulait pas lui sacrifier de graves intérêts, ou trop l'autoriser à dire un jour qu'on l'avait bercée de vaines espérances. Il demanda M. de Talleyrand et le prince Kourakin, et leur dit fort et ferme qu'il entendait que la signature du traité eût lieu sur-le-champ. Ainsi les affaires du congrès de Tilsitt furent tout à coup avancées de quinze jours.

Le lendemain, quand la reine apprit ce qui se passait, son désappointement fut cruel ; elle bouda tout le monde, et protesta qu'elle ne voulait point assister au second dîner que devait donner Napoléon. Alexandre fut obligé d'aller lui-même la décider à changer de détermination. Il s'évertua à lui faire comprendre qu'un pareil procédé ne serait pas convenant ; la reine de Prusse jetait pendant ce temps-là les hauts cris.

« La conduite de l'Empereur à notre égard est affreuse, répétait-elle. C'est un soldat sans foi. J'ai été trompée de la manière la plus cruelle.

— Il ne vous a rien promis, répondait froidement Alexandre.

— Mais avouez, du moins, qu'il m'a donné à entendre..., répliquait à son tour la reine.

— Non, je suis forcé de rendre justice à sa bonne foi, persistait à dire le czar, il ne vous a rien promis ; mais il a fait beaucoup pour vous, et la Silésie ne resterait point à la Prusse s'il n'avait obéi qu'à ses intérêts. »

A ce dernier mot, la colère de la reine s'apaisa, et elle consentit à voir encore Napoléon.

D'abord, elle se montra un peu triste, et prit un langage de coquette offensée ; mais bientôt elle eut le bon esprit de redevenir aimable et spirituelle. Pendant ce second dîner, Napoléon fut plein de complaisances pour elle. N'étant plus sur la défensive, il s'abandonna tout entier à la piquante conversation d'une femme de goût, et reçut quelques mots aigres-doux qui partaient d'un cœur si profondément blessé, que Napoléon n'eut pas le courage de lui opposer les répliques malignes qui lui venaient sur les lèvres. Mais on lui gardait rancune, dans les formes aristocratiques allemandes, et au moment où il reconduisit la reine, celle-ci lui pressa la main avec une sorte d'exaltation un peu sentimentale, en disant d'un accent pénétré :

« Est-il possible qu'ayant eu le bonheur de voir d'aussi près l'homme du siècle et de l'histoire, il ne me laisse pas la liberté et la satisfaction de pouvoir lui dire qu'il m'a attachée pour la vie ! »

Napoléon reprit gravement et d'un air contrit :

« Que voulez-vous, madame ! je suis à plaindre, je l'avoue, d'avoir mérité vos rigueurs : c'est un effet de ma mauvaise étoile. »

Le ton de politesse froide avec lequel ces dernières paroles furent prononcées ne laissa à la reine de Prusse aucun doute sur les résolutions bien arrêtées de l'Empereur ; et les yeux remplis de larmes, appuyant avec force son mouchoir sur ses lèvres, elle se jeta en sanglotant dans sa voiture. Toutefois, avant de partir, elle échangea quelques mots avec le grand-maréchal Duroc, qu'elle ho-

norait de son estime particulière. C'étaient encore des recommandations *in extremis* relatives au traité, qui ne pouvaient avoir aucune chance de succès, mais telles qu'en font les femmes supérieures qui ne se tiennent pour battues qu'après avoir épuisé les dernières ressources de leur esprit.

Napoléon faisait grand cas du mérite de la reine de Prusse; il parla quelquefois d'elle dans son exil, et les détails anecdotiques que nous essayons de mettre en scène et de grouper sous leur date positive, sont empruntés aux documents les plus authentiques. L'Empereur rendait également justice au roi de Prusse, dont le rôle, de l'avis de tous, au congrès de Tilsitt, était insoutenable ; aussi Frédéric-Guillaume le joua-t-il jusqu'à la fin de la manière la plus maussade. D'un caractère naturellement sombre et grave, il était devenu morose et dur. Entêté de quelques mauvaises raisons allemandes, dont il ne voulut pas départir, et au nombre desquelles était la prétendue violation de son territoire à Anspach, lors de la bataille d'Austerlitz, il causa de vifs mouvements d'impatience à sa femme, qui comprenait un peu mieux que lui ce qu'avait de fâcheux une pareille logique dans la circonstance. La reine se vit donc forcée d'imposer silence à la rancune de son mari, qui s'avisait, pour compléter le ridicule de sa position, de se montrer jaloux des prévenances qu'elle adressait aux deux empereurs, et surtout à Aléxandre.

Cette dernière préoccupation acheva de le mettre en veine de maladresse, et ce ne fut pas sans en ressentir une joie secrète qu'il vit s'approcher le terme de son supplice; car il souffrait lui-même de la comparaison que chacun pouvait faire de sa nullité avec la finesse d'Alexandre et l'intelligence de Napoléon. Il s'était vu souvent mis à l'écart par eux; mais comme on employait les formes de l'étiquette tout en l'éloignant des entretiens graves, il ne pouvait s'en fâcher.

Il était toujours des promenades à cheval, et cela sauvait les apparences, parce que Napoléon se montrait en public, à son égard,

de la plus exquise politesse. Cependant, l'insignifiance de Frédéric-Guillaume trouvait encore moyen de se faire jour, quoiqu'on s'efforçât de la déguiser. Avec la tournure d'un excellent militaire, il était inhabile à manier son cheval, au point de lui laisser prendre, à son gré, toutes les allures. Le cavalier, guidé par sa monture, demeurait en arrière ou se heurtait à son voisin; ou bien encore il barrait le passage à Napoléon lorsqu'il était auprès de lui. L'ennuyeuse promenade terminée, non sans encombre, Napoléon et Alexandre sautaient légèrement à bas de leurs chevaux; mais le roi de Prusse n'en avait pas sitôt fait; il fallait lui tenir l'étrier. Il mettait plus de trois temps, bien comptés, avant de toucher la terre. Les deux empereurs, voulant céder le pas au roi, l'attendaient sur les marches du perron de la résidence pour n'entrer qu'après lui, et comme il pleuvait souvent, ils se mouillaient, sans que sa majesté prussienne daignât se presser davantage. Ce spectacle, qui se renouvela plusieurs fois, causa du dépit à Alexandre et aux officiers qui en furent témoins; mais Napoléon, sous les dehors très-sérieux d'un cérémonial affecté, prenait la chose fort au comique, et quand il voyait arriver, d'un pas lent et lourd, la triste personne de Frédéric, il était désarmé et n'avait plus le courage de lui en vouloir.

« Car, après tout, disait-il, c'était un brave homme, une bonne nature allemande, qui se pliait stoïquement à toutes les circonstances, et se laissait gouverner par sa femme, ou, quand elle n'était pas là, par ceux qui l'avaient sous la main. »



L'ESPIONNE.

I



Il y a vingt ans, je me promenais philosophiquement un matin sous les vieux marronniers des Tuileries, lorsque je crus reconnaître, à quelques pas devant moi, un de mes anciens camarades du lycée impérial. Je m'approchai davantage... Je ne m'étais point trompé : c'était bien lui, M. de..., qui tournait et retournait, ouverte dans ses doigts, une petite lettre de forme longue, sur laquelle étaient quelques lignes d'une écriture microscopique...

« Oh ! dit-il avec surprise en levant la tête, est-ce vous, mon cher ami ?... Et par quel heureux hasard ici ? Il y a au moins dix ans que nous ne nous sommes vus... »

Et il me tendit la main.

En peu de mots je satisfis la curiosité de M. de...; puis, ce fut à mon tour de l'interroger :

« Qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps? lui demandai-je : je vous croyais en Italie.

— Ah ! vous avez su...

— Parbleu ! cette aventure a fait assez de bruit à Paris; cependant je n'en ai jamais connu les détails.

— Je le crois bien, reprit mon interlocuteur. Et tenez, ajouta-t-il en me montrant le billet qu'il tenait toujours à la main, voici quelque chose qui me la rappelle, cette terrible aventure... Qu'en pensez-vous? »

Je pris la lettre, et après l'avoir parcourue des yeux :

« Je pense, lui dis-je, que la femme qui vous écrit ceci doit être belle comme un ange, jeune et impressionnable. Je pense que vous devez l'aimer comme un fou ; je pense que vous allez lui répondre, que vous serez exact au rendez-vous qu'elle vous assigne pour demain ; je pense...

— Eh bien ! vous vous trompez, interrompit M. de... ; je connais à peine cette femme qui ne m'a vu qu'une seule fois ; ainsi je ne puis l'aimer comme vous le prétendez ; puis, je me garderai bien de lui écrire.

— Et pourquoi ? lui demandai-je un peu surpris.

— Pourquoi ? pour une foule de raisons. La première, c'est qu'elle est Espagnole.

— Ah ! oui. Je me rappelle, en effet, que la dame d'autrefois était Espagnole ; mais alors raison de plus, vous pourrez comparer.

— Non, non, dit mon ami en souriant amèrement ; je sais ce que m'a coûté l'amour de la première, et bien certainement... Tenez, mon cher, reprit-il, si vous saviez...

— Eh justement ! m'écriai-je, je ne le sais pas, et j'ai toujours désiré l'apprendre de votre bouche.

— Eh bien ! il fait beau, il est de bonne heure ; si vous n'avez rien de mieux à faire aujourd'hui, et que vous vouliez m'écouter, asseyons-nous sur un banc ; puis, lorsque je vous aurai tout appris, à votre tour vous me direz si je dois ou non accepter le rendez-vous qu'on me donne ; je vous en laisserai juge.

— Volontiers ; je vous écoute. »

Et M. de... commença en ces termes :

Vous savez, poursuivit-il, que ce fut au milieu des fêtes de son mariage avec Marie-Louise, en 1810, que Napoléon nomma le duc de Rovigo ministre de la police, en remplacement de Fouché ? Eh bien ! c'est à ce changement que je dus mon entrée au Conseil d'Etat, en qualité d'auditeur. Voici comment : mon père avait intimement connu, sous l'ancien régime, le comte Boulay, alors pré-

sident d'une des sections du Conseil ; moi-même, j'avais fait toutes mes classes avec Régnier fils, bien qu'il fût de quatre ou cinq ans plus âgé que moi, et par conséquent votre aîné de beaucoup ; il était parvenu au poste éminent de secrétaire-général du Conseil du sceau et des titres, ce qui ne l'avait point empêché d'entretenir avec moi ces relations d'amitié qui commencent avec l'enfance et ne finissent souvent qu'avec la vie. Il me suggéra un jour l'idée de tâcher d'*aborder* au Conseil d'Etat, en me faisant entrevoir qu'une fois que j'y serais *ancré*, ma carrière se trouverait tracée d'avance.

« Lorsque tu auras été nommé auditeur de première classe, me dit-il, tu seras infailliblement appelé à une sous-préfecture ; ce n'est qu'un surnumérariat, en attendant une préfecture ; et, si tu es assez heureux pour te faire porter sur la liste des candidats au Corps législatif, une sénatorerie est la perspective brillante qui s'offrira à tes yeux. »

« Mais, mon cher, interrompis-je, je ne vois pas le rapport qui peut exister entre cette kyrielle d'emplois et votre dame espagnole ?

— Un peu de patience, nous n'y sommes pas encore. »

Et M. de... reprit son récit en me priant de ne pas l'interrompre. Je le lui promis.

— Régnier fils avait parlé pour moi au comte Boulay. Ce dernier, très-lié avec le duc de Rovigo, qui jouissait alors d'un grand crédit, pressa le nouveau ministre de me proposer à l'Empereur. Ma famille avait rendu quelques services à M. Savary père dans le cours de la Révolution ; le fils crut devoir acquitter, en me servant, une dette de reconnaissance paternelle. La place fut obtenue pour moi, et la commission immédiatement expédiée. Tout cela ne fut l'affaire que de huit jours ; alors on allait vite en besogne. Dans la même semaine, je m'empressai de remercier mes protecteurs, et le comte Boulay, sans doute en mémoire de l'amitié qui l'avait uni jadis à mon père, m'offrit de me servir de parrain auprès de l'Empereur, qui voulait toujours qu'on lui présentât les nouveaux fonctionnaires,

ne fût-ce que pour avoir l'occasion de faire la critique ou l'éloge des anciens.

A cet effet, le dimanche suivant, le comte Boulay m'emmena avec lui à Saint-Cloud. Arrivé au palais, je fus surpris de la quantité de grands officiers de la couronne, de généraux et de hauts fonctionnaires qui se trouvaient dispersés dans les grands appartements, attendant le passage de LL. MM. Il était midi, lorsqu'un huissier annonça à haute voix : « l'Empereur ! » A ce mot, le plus grand silence succéda au murmure des conversations particulières, et chacun devint immobile, les regards tournés du côté de la porte par où Napoléon devait entrer. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il arriva, le chapeau sur la tête, et marchant fort vite, selon son habitude. Il était seul, et sortait de chez l'Impératrice, qui, s'étant trouvée légèrement indisposée la veille, avait profité de ce malaise pour se dispenser d'aller à la messe le lendemain. A peine eut-il fait quelques pas, que ses yeux de lynx parcoururent avec la rapidité de l'éclair l'étendue de la galerie, sans doute pour y chercher d'avance les personnes auxquelles il voulait dire quelque chose. Aux uns, il fit une légère inclinaison de tête; il ôta son chapeau à tout le monde. Le comte Boulay fut un des derniers que Napoléon aperçut; aussi lui fit-il avec bienveillance un petit signe de la main, qui semblait dire : « J'irai à vous, attendez-moi. »

En effet, après avoir parlé à deux ou trois généraux qui s'étaient empressés sur son passage, changeant subitement de direction dans sa marche, il vint droit à nous, et s'arrêta devant le comte, tout en reposant son regard sur moi. C'était la première fois que je voyais l'Empereur d'aussi près ; sur son front large et élevé reposaient le génie et la puissance; le sourire le plus aimable éclairait cette belle physionomie, en lui prêtant un charme indéfinissable. En le voyant ainsi, il était impossible de ne pas l'aimer.

Au même moment, mon protecteur s'étant avancé d'un pas et me prenant par la main, lui avait dit :

« Sire, c'est M. de... que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté.

— Bien ! bien ! j'y suis, répondit Napoléon. Je vous sais gré, comte Boulay, de m'avoir amené aujourd'hui M. de... On m'a beaucoup parlé de son père, jadis : c'était un honnête homme. »

Puis, s'adressant à moi, il ajouta avec une inflexion de voix plus douce :

« On m'a aussi parlé de vous, monsieur de... ; mais je ne vous croyais pas si jeune ; quel âge avez-vous donc?

— Sire, lui répondis-je en baissant les yeux, j'ai juste le même âge qu'avait Votre Majesté lorsqu'elle prit Toulon. »

Cette réponse le fit sourire.

« Ah ! ah ! dit-il, je veux bien accepter la moitié de ce compliment, quoiqu'il ne réponde pas à ma question.

— Sire, répondis-je alors avec un peu plus de hardiesse, on n'est jamais trop jeune lorsqu'il s'agit de servir Votre Majesté et l'Etat.

— A la bonne heure !.. A propos ! pourquoi ne vous êtes-vous pas fait militaire ?

— Sire, la faiblesse de ma vue...

— Ah ! oui, j'entends, interrompit Napoléon. » Puis, s'adressant au comte Boulay, il reprit avec un sourire dans lequel perçait une certaine ironie : « Ces messieurs, aujourd'hui, ont mis à la mode d'avoir la vue basse. Heureusement que moi j'ai de bons yeux. Au surplus, monsieur de... (il s'était retourné de mon côté), remplissez vos nouveaux devoirs avec exactitude, ne vous mêlez que des affaires qui seront de votre ressort, et nous verrons. Je ne vous oublierai pas, car je m'aperçois qu'on ne m'avait pas trompé. Adieu, messieurs. »

A ces mots, le comte Boulay s'inclina ; je fis une profonde révérence ; l'Empereur acheva sa tournée.

« Eh bien ! me dit mon protecteur après que Napoléon eut quitté

la galerie pour entrer dans la chapelle, êtes-vous satisfait de la réception ?

— Monsieur le comte, je suis enchanté, enthousiasmé !

— N'est-ce pas que l'Empereur, quand il veut, a quelque chose qui attire à lui, qui fascine, qui subjugue?...

— C'est vrai.

— J'y ai été pris comme vous, comme bien d'autres; malheureusement, ce n'est pas toujours de même avec lui; mais l'Empereur est véritablement un homme unique.

— Unique est le mot, monsieur le comte. Vous n'avez plus besoin de moi à présent ? ajoutai-je.

— Non, vous pouvez vous en retourner de votre côté. Vous avez bien compris ce que l'Empereur vous a dit ? Ne l'oubliez pas, soyez exact aux réunions ; avant quatre ans, vous serez peut-être sous-préfet.

— Et préfet ensuite?...

— Un moment, mon jeune ami, vous allez trop vite en besogne; d'une sous-préfecture à une préfecture, on ne marche pas de plain-pied... Allons, je vous quitte; aussi bien j'aperçois là-bas Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui ne se soucie guère de messe, lui; j'ai quelque chose à lui dire. Au revoir. »

Qui croirait maintenant qu'après l'immense service que m'avait rendu le comte Boulay, qu'après la réception que l'Empereur avait daigné me faire, et les espérances dont je pouvais me flatter, qui croirait, dis-je, qu'au lieu de me livrer exclusivement aux travaux qui seuls devaient m'occuper, je ne refusai aucune partie de plaisir, que je continuai ces folies de jeunesse, auxquelles la raison, plus encore que la position sociale que j'occupais, aurait dû me faire renoncer? Que voulez-vous ! à mon âge, avec une fortune dont je ne m'occupais guère, et une figure dont je ne m'occupais pas davantage ; original dans mes propos, magnifique jusque dans mes extravagantes dépenses, je ne pus faire différemment que continuer de vivre en sybarite désœuvré, m'ennuyant tout le jour, même

pendant les séances du conseil que présidait Napoléon en personne. Je ne jouissais de la vie que la nuit. Blasé sur tout, malgré ma jeunesse, je soupirais après quelque péripétie, après quelque grande aventure qui pût jeter de la nouveauté sur une existence que je trouvais monotone, incomplète. J'en étais là, lorsque la naissance du roi de Rome vint m'offrir, avec les fêtes auxquelles ce grand événement donna lieu, ce que je cherchais depuis si longtemps.

Vous savez que pendant le cours de l'année 1811 Paris offrit, pour ainsi dire, un aspect nouveau. Chacun ne semblait occupé que de luxe et de plaisirs. Tous les dimanches, dans la matinée, le peuple se portait en foule dans le jardin des Tuileries ou sur la place du Carrousel, dans l'espoir d'entrevoir la jeune impératrice ou l'enfant-roi que son père se plaisait déjà à montrer à ses soldats. Et le soir, cette population venait encore dévorer de ses regards ce spectacle de riches livrées, de femmes jeunes et belles qui se rendaient au palais. Dans l'intérieur, les réceptions étaient brillantes. Jamais Paris, au temps de l'Empire, ne s'était présenté sous un aspect plus enivrant. De son côté, Napoléon ne négligeait aucun moyen de faire les honneurs de la capitale et de la rendre digne de l'admiration des illustres étrangers qui s'y trouvaient réunis en grand nombre. J'assistais donc, toujours par désœuvrement, à toutes les fêtes qui étaient données à cette occasion par les ministres et les ambassadeurs étrangers. J'étais à celle qui fut offerte à l'impératrice par la ville de Paris, à l'époque de ses relevailles.

A leur arrivée à l'Hôtel-de-Ville, leurs Majestés, qui s'étaient fait attendre, comme de coutume, furent complimentées par le préfet, accompagné des douze maires. Napoléon ne répondit au discours de M. Frochot qu'en adressant quelques mots flatteurs à chacun des maires en particulier. Il y eut ensuite un concert fort court dans une salle qui, bien que construite en quarante-huit heures, était aussi magnifiquement décorée que les autres. On chanta une cantate. Immédiatement après, le bal fut ouvert par les rois et les

reines. Le banquet de la famille impériale précéda d'une heure celui auquel les femmes seulement durent prendre place. Ce coup d'œil de tables chargées de vermeil sous les étincelantes bougies de cent lustres d'or, avait quelque chose de magique.

Dans un des angles du salon qui précédait la salle du festin, j'aperçus une femme d'environ vingt-huit ou trente ans, d'une taille moyenne, mais admirable surtout par ses délicieux contours. Elle était habillée de velours noir. Sur ses épaules de neige était posé un collier de jais. Entourée d'un cercle d'hommes, elle tenait à la main un éventail qu'elle semblait n'agiter que par distraction.

Cette femme attira toute mon attention. Comme je repassais devant elle pour la mieux contempler, elle m'arrêta par un sourire qui cependant s'adressait à un autre. Une place devint inoccupée près d'elle, je m'en emparai : elle n'eut pas l'air de faire attention à cette préférence, ce fut alors que je pus la voir à mon aise.

A la manière dont elle s'était posée devant ses interlocuteurs, je jugeai qu'elle devait être étrangère et passionnée. Ses lèvres, d'un rouge vif, tranchaient sur un teint d'une blancheur extrême. Ses cheveux noirs allaient admirablement bien avec ses yeux d'un bleu clair ; seulement on aurait pu accuser les lignes de son visage d'un peu de dureté à cause de ses sourcils trop fortement arqués peut-être; quoi qu'il en soit, cette femme était charmante.

Peu à peu la conversation s'engagea entre nous comme entre deux personnes qui se voient pour la première fois. J'appelai à mon aide toutes les ressources de mon esprit. Je crus m'apercevoir que j'avais l'honneur de l'amuser. Soit que je prisse des formules polies pour des paroles venant du cœur, à mon tour je me persuadai que j'avais su plaire. Mais bientôt une agitation extraordinaire se manifesta dans les salons. On se demandait ce qu'il y avait : c'était l'Empereur qui, voulant juger par lui-même des sentiments de chacun, et apprécier le degré de plaisir que devaient éprouver les nombreux assistants conviés à cette fête, se promenait dans les salles en adressant la parole à tous ceux qui se mettaient un peu en

évidence. Tout le monde était frappé de la gaieté qui régnait sur la figure du maître. Il faisait des compliments aux dames qu'il avait vues danser, et grondait doucement les hommes qui ne dansaient pas. En passant devant la belle étrangère, que je n'avais pu me décider à quitter, il m'aperçut et s'arrêta :

« Ah! ah! monsieur de..., me dit-il en souriant malignement, pourquoi n'avez-vous pas fait un choix parmi les jeunes personnes qui vous entourent?

— Sire, lui répondis-je un peu confus de l'apostrophe, je ne danse jamais.

— Et pourquoi, monsieur?

— Sire, parce que je ne sais pas danser. »

L'Empereur, qui ne s'attendait pas à cette naïve réponse, me regarda un moment sans parler; puis, lançant un regard interrogateur à ma belle voisine qui, debout comme tout le monde, semblait très-émue et baissait les yeux, il ramena son regard sur moi, en ajoutant d'un ton moitié sévère, moitié badin :

« Tant pis, monsieur; car il faut être utile, même dans un bal, quand on est à mon service. Vous êtes jeune : prenez un maître. »

Et Napoléon s'éloigna en riant sous cape de mon embarras, que je n'avais pu dissimuler. Jamais l'Empereur n'avait été de si belle humeur, jamais je ne dus avoir l'air plus maussade.

Ma belle inconnue ayant paru me prendre en pitié, par un sentiment de dépit ou plutôt d'amour-propre, je la quittai froidement, mais non sans avoir été séduit par elle. Cependant je me sentis bientôt si ému, si exalté, que je compris toute la puissance du charme qui attirait auprès de cette femme cette foule de jeunes militaires et de vieux diplomates que j'y avais remarqués. Je voulus la revoir; elle n'était plus à la place où je l'avais laissée, et, jusqu'à la fin du bal, que j'abandonnai un des derniers, je la cherchai vainement. Mais la semaine suivante, quelle ne fut pas ma joie, en entrant, un soir, dans le salon de Mme Bartolucci, femme d'un conseiller d'État depuis peu en mission à Naples, en apercevant, assise

à côté de la maîtresse de la maison, ma belle inconnue du bal de la Ville ! Elle eut l'air de ne faire aucune attention à moi ; mais ce qui me consola, c'est qu'elle me parut être au mieux avec Mme Bartolucci, devant qui elle semblait être en contemplation. Elle vantait sans cesse son esprit, ses grâces, et jusqu'à ce nez si admirable, qu'à lui seul il avait fait naître plus d'une passion sérieuse, sans compter celle de son mari qui, disait-on, ne l'avait épousée qu'à cause de cette perfection.

Aussi Mme Bartolucci assurait-elle que sa chère bonne (c'était ainsi qu'elle appelait l'étrangère) avait des idées politiques d'un ordre supérieur ; elle la plaçait au-dessus de Mme de Staël. Quant à moi, il me sembla, dès la seconde fois que je la vis, que si cette dame avait des idées supérieures, elle ne les arrêtait fixement que sur un seul objet : l'amour ; mais un de ces amours violents, impétueux, et que rien ne peut retenir ; je ne me trompais pas.

Mme Montinella (c'était son nom) se disait Italienne, et cependant elle avait un accent espagnol très-prononcé. Elle n'était ni demoiselle ni veuve... ; un profond mystère environnait son existence. On la disait riche... ; le train de sa maison venait à l'appui de cette assertion. Elle aimait les arts, fréquentait les spectacles ; mais à l'entendre, elle n'appréciait que les douceurs d'une liaison intime, et cependant elle semblait s'ennuyer lorsqu'une demi-douzaine d'hommes aimables ne folâtraient pas autour d'elle. Je n'ai pas connu de femme dont les paroles s'accordassent moins avec les actions. Ni ce nom de Montinella, ni les façons que j'avais déjà remarquées en elle, ne me portaient à la croire née sur les bords du Tibre, mais bien sur ceux du Mançanarès.

Ayant sollicité la faveur d'être reçu chez elle pour lui rendre mes hommages, elle me l'accorda, mais ce fut avec un air de protection et un ton de suffisance tels qu'une marquise de l'ancien régime n'eût pas mieux fait ; en un mot, Mme de Montinella me donna mes *petites entrées*. J'en usai d'abord ; puis je ne tardai pas à en abuser.

Jusqu'alors, je n'avais guère eu que ce qu'on appelle des fantai-

sies ; cette fois, je devins amoureux tout de bon. J'avouai ma défaite à Mme Montinella, mais elle ne répondit nullement à mes soins. Avec son imagination brûlante et son caractère fougueux, cette femme avait achevé de me faire trouver insipides les plaisirs auxquels je m'étais accoutumé. J'étais las des ingénues de coulisses. Habitué que j'avais été à ne faire que peu de frais, je me piquai, et, par cette raison peut-être qu'il m'était plus difficile de réussir avec Mme Montinella, j'attachai plus de prix au besoin de lui plaire. Je redoublai d'attentions. Longtemps Dolorès (c'était aussi son nom) parut faire peu de cas de mes soins ; elle me désespéra de plus en plus par son indifférence.

II

Un soir que Mme Montinella n'était point allée au spectacle, et que la foule de ses adorateurs nous avait laissés seuls, je la regardai encore plus tendrement que de coutume.

« Madame, lui dis-je en laissant échapper un soupir qui m'oppressait, je n'ai qu'un désir, je ne forme qu'un vœu...

— Et... quels sont-ils, monsieur ? interrompit-elle en me lançant un de ces regards qui vont à l'âme.

— Celui que vous m'aimiez un peu, et celui de vous aimer toujours. »

Ces mots la firent tressaillir. Elle hésita à me répondre. Croyant l'encourager, je penchai ma tête vers elle, et de mes deux lèvres j'effleurai sa main. Ce mouvement porta le trouble dans sa personne, et tandis que moi, le regard suppliant, je cherchais à lui faire comprendre tous les tourments que sa froideur me causait, elle se leva précipitamment pour fuir sans doute, lorsqu'un domestique, qu'elle n'avait point appelé, entra inopinément.

Cependant plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'occasion qui nous avait laissés seuls un moment se représentât pour me permettre de m'expliquer tout à fait. Deviner ce qui se passe dans

le cœur d'une femme, qu'elle soit de Paris ou de Madrid, savoir ce qui l'occupe, ce qu'elle craint ou ce qu'elle désire, n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'on l'aime véritablement. Un geste, un regard mal interprété, peut vous donner une espérance menteuse. C'est de la bouche même de ce qu'on aime qu'on veut entendre prononcer l'arrêt qui absout ou qui condamne.

N'est-ce pas fonder son bonheur sur un rêve que de se fier aux apparences? J'aurais pu interpréter le silence et l'espèce de frayeur qu'avait manifestée Dolorès en bien ou en mal. Peut-être ne m'avait-elle rien dit dans la crainte de subir le charme qui succède toujours à un tendre aveu? Je ne sais, mais j'aurais donné tout au monde pour connaître sa pensée.

Une après-midi, je m'armai de courage, et changeant tout à coup de propos, je lui demandai brusquement et même d'un ton assez impératif :

« M'aimez-vous, madame, oui ou non? »

Elle me regarda un moment comme étonnée, puis elle me répondit tranquillement :

« Vous êtes trop jeune et trop inconstant pour moi.

— Trop jeune! m'écriai-je avec exaltation; eh! madame, vous et moi ne sommes-nous pas à peu près du même âge?

— C'est vrai, répondit-elle en souriant.

— Trop inconstant! ajoutai-je en prenant une de ses mains, qu'elle ne retira pas, vous savez bien que désormais il ne m'est plus possible de l'être.

— Je n'en suis pas certaine. Au surplus, ce ne serait pas avant un an que je voudrais chercher à m'en assurer.

— Et ce temps écoulé? répliquai-je en tremblant.

— Si vous m'aimez sincèrement, reprit-elle en baissant les yeux, alors je verrai... Mais vous savez à quoi vous vous engagez. »

J'attendis un an, une année entière d'inquiétude, de tourments; car il me semblait que M[me] Montinella devenait de jour en jour plus belle, et c'était cette beauté, que je maudissais, qui amenait à ses

pieds des adorateurs nouveaux, plus hardis, certes, que je n'avais osé l'être! Ce terme expiré, je lui rappelai sa promesse.

« Oh! me répondit-elle en badinant, à présent c'est moi qui suis trop vieille pour vous.

— Mais, lui répondis-je, la proportion d'âge entre nous sera toujours la même.

— Je ne veux encore rien décider avant une autre année : attendez.

— Et cette seconde année écoulée?...

— Si vous m'aimez comme vous le dites..., comme je le veux..., alors, peut-être vous aimerai-je à mon tour. »

Je l'aimais si passionnément que j'attendis encore. Mais deux ans de plus sur la tête d'un homme, deux ans de tristesse et d'amour, le vieillissent. Le chagrin me creusa des rides, et aussi la jalousie; car je voyais souvent Mme Montinella accorder à d'autres de ces sourires qui font monter la pâleur au visage d'un amant.

Un jour je rencontrai aux Tuileries, comme vous aujourd'hui, un de nos anciens camarades, de Lanorville, vous savez?...

Je l'avais perdu de vue, comme vous, depuis quelques années, quoique nous fussions très-liés l'un et l'autre.

« Ah! mon Dieu! mon cher, s'écria Lanorville en me voyant, comme tu es changé! Est-ce que tu es malade?

— Malade!... moi? au contraire, lui répondis-je en souriant tristement, je suis l'être le mieux portant et le plus heureux de la terre : j'aime et je me crois aimé d'une femme adorable; mais aimé, vois-tu, comme on n'aime pas. Toutes les heures de ma vie s'écoulent près d'elle. Tu la connais, tu as dû la voir chez Mme Bartolucci il y a deux ans : c'est Mme Montinella.

— Cette belle Italienne?

— Non, elle est Espagnole.

— C'est possible; je ne vais plus chez Mme Bartolucci depuis longtemps; mais toi, la connais-tu bien cette dame? Sais-tu quelle est sa position dans le monde? T'a-t-on dit...

— Mon cher, répliquai-je avec impatience, je l'aime comme un fou.

— Oh! alors c'est différent! exclama mon ami d'un air narquois; puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus rien à te dire. Adieu, mon cher, continue à être heureux. »

Et de Lanorville me quitta en jetant sur moi un regard singulier dont je ne compris pas bien l'expression, mais que j'interprétai tout à mon avantage.

Mme Montinella, poursuivit M. de..., continua encore quelques jours à me désespérer; mais enfin lorsqu'elle vit mon imagination montée au diapason de la sienne, en un mot, lorsqu'elle eut acquis la certitude qu'elle m'avait subjugué entièrement, elle agréa mes vœux et se mit à raffoler de moi. Dès lors nous ne nous quittâmes plus; Dolorès m'aimait avec ivresse, avec transport. C'était chez elle une passion ardente, impétueuse; c'étaient des pleurs, des emportements, des accès de jalousie, des reproches, des menaces en cas d'abandon, des brouilles et des réconciliations journalières, en un mot, des folies de toutes sortes.

Une pareille existence me parut d'abord délicieuse; mais je me lasse de tout. Peu à peu je sentis diminuer ma passion, et à tel point, qu'un soir, en quittant Dolorès, je fus forcé de m'avouer que je ne l'aimais plus. Le prisme était brisé. Et comment en aurait-il été autrement? Jalouse de son ombre, elle me suivait comme la mienne. Mes relations m'appelaient-elles à la campagne, elle me suivait dans sa voiture sans que je le susse, et s'en prenait à son cocher de ce que ses chevaux n'allaient pas aussi vite que le mien. Lorsque je rentrais du Conseil d'Etat, que j'avais tout à fait négligé, je la trouvais établie chez moi, attendant mon retour. Au spectacle, défense m'était faite de regarder une femme. Avait-elle à sortir de chez moi, moi m'y trouvant, elle m'enfermait dans son boudoir. Elle ne se contentait pas de vouloir que je fusse uniquement à elle, il me fallait encore lui rendre compte de mes pas, de mes actions et de mes pensées. J'étais forcé de lui dire ce que j'a-

vais fait la veille et ce que j'aurais à faire le lendemain. Je ne pouvais visiter ni mes parents ni mes amis ; toute société où elle n'allait pas m'était interdite. En un mot, elle m'étouffait à force de m'aimer, et jamais il ne fut tendresse plus propre à me jeter dans le désespoir ; aussi commençais-je à détester de grand cœur Mme Montinella. Malheureusement, il n'en était pas de même chez elle. Sa passion pour moi, bien loin de diminuer, semblait s'être accrue avec le temps ; elle ne vivait que pour moi ; tout le reste lui était indifférent. Hélas ! si j'avais eu à me plaindre de la jalousie de quelques femmes, celle de Mme Montinella était bien pire, ma foi !

Je sais qu'une femme ne peut être parfaite. Toutes ont leurs faiblesses et leurs défauts ; n'avons-nous pas les nôtres ? Seulement j'aurais voulu que Dolorès en comptât un peu moins. Elle avait régulièrement par semaine trois jours diaboliques ; alors elle m'aurait volontiers battu ou se serait jetée par la fenêtre. Elle s'évanouissait, et paraissait ensuite être fort contrariée de ce que je m'en étais peu inquiété. Avait-elle une attaque de nerfs ?... une fois qu'elle avait repris ses sens, elle s'emportait contre moi, parce que je n'y avais pas fait assez d'attention. Le suicide la préoccupait-il ? elle me reprochait amèrement de désirer sa mort. Son regard devenait ironique, son visage pourpre ; elle brisait tout ce qui se trouvait sous sa main, chassait femmes de chambre et domestiques, et si j'avais le malheur de lui laisser deviner le chagrin que ses extravagances me causaient, le bonheur étincelait dans ses yeux. Dans l'espace de six semaines, elle tenta une fois de me poignarder et deux fois de s'empoisonner, le tout par amour pour moi.

Je ne savais vraiment de quelle manière m'y prendre pour échapper à ce débordement de sentiment, lorsqu'un matin je reçus la visite de Lanorville, qui, aux Tuileries, s'était si bien apitoyé sur mon sort. Il avait, comme vous savez, un caractère singulier ; avec une taille colossale, l'extérieur le plus calme et les manières d'une jeune fille ; très-jeune, il avait parcouru le cercle de toutes les extravagances. C'était un fou à froid. Tandis que nous faisions

notre droit, je l'avais vu toujours le premier dans nos querelles, soit au parterre du Théâtre-Français, soit dans les lieux publics que nous fréquentions alors. Il employait avec flegme sa force prodigieuse sans qu'aucun muscle de son visage éprouvât la plus légère contraction, sans qu'une parole passionnée sortît de sa bouche. Il venait me voir pour je ne sais quel renseignement dont il avait besoin, après avoir été maintes fois dans les bureaux du Conseil d'Etat sans jamais m'y rencontrer.

Mon ancien camarade me fit à ce sujet quelques réflexions dictées par l'amitié, en ajoutant qu'on pouvait fort bien mener de front les plaisirs et les devoirs, et que, par la négligence que je mettais à remplir les miens, je perdrais infailliblement l'avenir brillant ouvert devant moi. Mais jugeant, à la manière dont j'accueillis les lieux communs qu'il lui plut de me débiter ce jour-là, que ce serait prêcher en pure perte, il changea de conversation, et me demanda où j'en étais de mon intrigue avec Mme Montinella. Précisément la veille, elle m'avait poussé à bout. Me sentant le besoin d'épancher mon cœur, je lui contai tout ce qui l'oppressait.

« Parbleu! mon cher, me dit-il, après avoir écouté avec son flegme ordinaire, te voilà bien à plaindre! Il faut rompre en visière avec une femme semblable, c'est elle qui te perd.

— Le moyen de le faire sans allumer une fureur que je ne me sens pas capable d'affronter?

— On écrit.

— Mauvais moyen! c'est fournir des armes contre soi; et Dieu sait l'usage qu'elle pourrait en faire!

— Bah!... Terreur puérile! je te reconnais bien là!

— J'aimerais mieux que quelqu'un se chargeât de la négociation et lui fît entendre que désormais il ne m'est plus possible de vivre de cette manière, et que je veux absolument en finir.

— S'il ne faut que cela pour t'obliger, j'en fais volontiers mon affaire.

— Hum ! repris-je, elle est délicate, la négociation ; mais n'importe, je te laisse le maître de dire tout ce que tu voudras. »

Et croyant que, de la part de Lanorville, ce n'était qu'une plaisanterie, j'ajoutai en souriant :

« Mme Montinella demeure rue Saint-Florentin.

— Cela suffit, me répondit-il très-sérieusement ; demain tu recevras de bonnes nouvelles, je te le promets. »

Après que nous eûmes causé de l'affaire qui l'avait amené, il sortit ; et moi, n'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, j'allai au Conseil d'Etat. Le soir, en rentrant chez moi, le concièrge me remit un petit billet tout parfumé. Je reconnus l'écriture : il était de Dolorès. Elle me priait de passer chez elle, toute affaire cessante, si je tenais à ce qu'elle ne se livrât pas à un acte désespéré. La sachant capable de tout, mais bien loin cependant de me douter de ce qui pouvait ainsi l'agiter, je me rendis à son appel. A peine lui avais-je été annoncé, qu'elle vint à moi dans un état d'exaspération inimaginable : elle parlait avec une volubilité convulsive ; sa poitrine était haletante, son teint mat, sa toilette dans le plus grand désordre : elle était vraiment belle en cet état. C'est une des plus belles colères de femme que j'aie vues de ma vie.

Je compris enfin que de Lanorville sortait de chez elle. Il était venu de ma part, et sans préambule, avec ce ton calme dont on ne peut se faire l'idée, il avait dit à Mme Montinella que, fatigué de sa jalousie, excédé de sa passion furibonde, j'avais décidément renoncé à elle, et qu'il croyait devoir lui donner le conseil de faire de même à mon égard.

Je demeurai confondu de ce trait caractéristique de de Lanorville. Cependant, poussé dans mon dernier retranchement, je voulus, puisque l'éclat que je craignais était fait, en profiter. D'abord, je me justifiai ; je convins ensuite que notre liaison ne me présentait plus de charmes, et que ce n'était pas exister que vivre de la sorte. A cette déclaration, Dolorès répliqua avec plus de véhémence, en joignant le geste aux paroles offensantes ; ce fut au point que, pour

ne pas être battu, force me fut d'exécuter une retraite précipitée. Quelques jours s'étaient écoulés sans que je fusse retourné chez Mme Montinella, elle ne m'avait rien fait dire. Ce silence me parut inquiétant; mais, en y réfléchissant davantage, je crus devoir m'expliquer cette indifférence : peut-être, me dis-je, ne pense-t-elle plus à moi? s'il en était ainsi, je serais trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Hélas! j'étais bien loin de compte! Vous allez en juger.

III

Un matin, je reçois de M. Desmarets, chef de la première division au ministère de la police, une invitation de passer le plus tôt possible à son cabinet : « pour affaire me regardant personnellement. » Tel était le texte du billet. Surpris de ce message, je m'empresse d'aller au ministère. M. Desmarets me reçoit poliment, mais il me prévient que je viens d'être dénoncé au ministre de la police comme agent secret de Charles IV, que l'Empereur retenait alors à Valençay.

Cette accusation, tout absurde qu'elle est, me fait trembler. Je la repousse avec chaleur.

« Je suis très-porté à vous croire, me dit M. Desmarets, et cependant... »

A ces mots, je me récriai de plus belle.

« Ecoutez, monsieur de..., reprit avec beaucoup de calme le directeur de la police; vous avez été signalé comme entretenant une correspondance coupable avec un certain baron de Kolly que nous surveillons... Vous connaissez bien ce baron?

— Je n'ai même jamais entendu parler de lui.

— Vraiment!... Cependant vous vous êtes trouvé souvent ensemble.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Allons, pourquoi dissimuler? puisque vous avez pour accusateur une belle personne... avec laquelle vous... êtes au mieux... que vous voyez... souvent, et chez laquelle le baron est reçu !... »

A ces mots, je ne pus retenir plus longtemps mon indignation.

« Eh bien ! monsieur, dis-je aussitôt, qu'on me confronte avec cette personne, et, quelle qu'elle soit, je vous réponds qu'elle n'osera soutenir devant moi son odieuse inculpation.

— C'est Mme Montinella. Vous la connaissez, n'est-ce pas?... Eh bien ! nous autres, nous la connaissons mieux que vous. »

Je restai anéanti. Dolorès avait fait la folie de me dénoncer au ministre de la police comme un des acolytes du baron de Kolly, dont je lui avais, en effet, entendu prononcer le nom quelquefois, mais que je ne me rappelais pas avoir jamais rencontré chez elle. Mieux que cela, elle s'était engagée à fournir les preuves de mes intelligences avec lui, dans l'espérance de me perdre, ou tout au moins de me faire emprisonner, pour être certaine que, pendant ce temps, je ne pourrais lui faire d'infidélités.

Comme vous le pensez, il me fut facile de prouver à M. Desmarets que cette dénonciation était absurde, et que la passion insensée de Mme Montinella, sa jalousie inimaginable, l'avaient seules poussée jusqu'à me calomnier; il me crut, mais en même temps il m'engagea d'un ton paternel à rompre sans bruit avec cette dame.

« Voyez cependant à quoi vous vous êtes exposé, ajouta-t-il; si le ministre n'avait pas usé de ménagement, et qu'il eût lancé un mandat d'amener contre vous, comme on eût dû le faire pour tout autre... Mais n'est-ce pas à son Excellence, autant que je l'ai ouï dire, que vous devez votre entrée au Conseil d'Etat?

— C'est vrai.

— En ce cas, si vous tenez à conserver votre position, croyez-moi, monsieur de..., Mme Montinella est une femme qui ne peut être que très-dangereuse pour vous; je ne puis vous en dire davantage. Je n'ai pas besoin de vous engager à garder, vis-à-vis d'elle, le plus

grand silence sur cet entretien, vous en comprenez toute l'importance. »

A peine avais-je quitté M. Desmarets, que je repassai dans ma mémoire tout ce qu'il m'avait dit. Je résolus d'agir de ruse, en faisant les premiers pas pour rentrer en grâce auprès de Dolorès. C'était une femme trop à craindre pour que je me hasardasse une seconde fois à rompre brusquement en visière, et pour cela, j'y retournai le soir même, et j'eus l'air d'ignorer la dénonciation. Le lendemain, Dolorès ne songeait plus à ce qui s'était passé, mais moi, je ne pouvais l'oublier. Quand même mon amour n'eût pas été tout à fait éteint, il ne manquait plus qu'une distraction nouvelle pour que je ne m'occupasse plus de Mme Montinella : l'occasion se présenta bientôt.

Ordinairement, c'est l'opposé de ce que l'on possède qui vous charme. Dolorès était une femme à passions brûlantes; je m'engouai d'une de ces jeunes filles blondes et languissantes dont tout le mérite ne consiste que dans des yeux bleus et une humeur égale; mais toujours par suite de mon système de prudence, je m'arrangeai de façon à ce que Mme Montinella ne pût même soupçonner cette nouvelle passion. Et puis, je vous l'avouerai, en amour, j'ai toujours aimé les contrastes.

Les choses allèrent ainsi, pendant deux mois, de la manière la plus paisible et la plus piquante pour moi; mais un matin, que j'étais allé chez Dolorès, elle me dit qu'elle avait quelques emplettes à faire, sortit, et me laissa seul, me promettant de revenir bientôt.

Ce que m'avait appris M. Desmarets me revint à l'esprit. Il me prit fantaisie d'éclaircir le fait. Je me mets donc à fureter dans un secrétaire auquel elle avait laissé la clef par mégarde, car je n'avais jamais vu ce meuble ouvert, et je parvins à découvrir dans le double fond d'un tiroir une volumineuse correspondance, non-seulement avec le duc de Rovigo, mais encore avec Fouché, son prédécesseur. Je vis clairement qu'il s'agissait, entre ces deux ministres de la police et Mme Montinella, d'espionnage de salon.

Cette découverte fut un trait de lumière. Alors je pris le seul parti qui me convenait, celui de rompre immédiatement avec Dolorès. J'avais beau jeu ; aussi je ne crus pas trop abuser de mon avantage en lui écrivant sur-le-champ en ces termes :

« Vous n'êtes qu'une espionne, j'en ai appris la preuve irrécusable ; vous ne m'êtes plus qu'odieuse, et vous ne me reverrez jamais. Je vous défends de jamais mettre le pied chez moi ; si vous osiez vous y présenter, je vous déshonorerais publiquement, pour ne pas me déshonorer moi-même. »

Je remis ce billet cacheté à sa femme de chambre, en lui recommandant de le donner à sa maîtresse dès qu'elle rentrerait, et je sortis, car cette fois l'Espagnole n'avait pas songé à me mettre sous clef. A cette époque de l'Empire, la société était infestée d'espionnes de bonne compagnie, comme Mme Montinella ; je doute cependant que beaucoup d'entre elles fussent aussi belles, et eussent autant de séductions que cette femme, dont l'existence et le train de maison cessèrent d'être une énigme pour moi. Voulant me distraire ce jour-là, j'allai passer la journée avec l'objet de ma seconde passion.

Le soir, je revenais lentement chez moi, le cœur rempli des émotions que m'avait laissées cette ravissante créature ; il était près de minuit ; à peine entrais-je dans ma chambre à coucher, que ces mots : Le voilà donc enfin ! prononcés par une voix qui m'était familière, vinrent frapper mon oreille. A la faible lueur de la bougie que je tenais à la main, je reconnus Dolorès, assise sur ma causeuse ; la vue de cette femme me fit frissonner.

« Comment ! vous ici ? » m'écriai-je.

Et, malgré moi, je considérai cette figure pâle sur laquelle les larmes avaient tracé leur route brillante, cette physionomie si expressive de repentir et d'amour. Elle faillit un moment me faire abandonner ma résolution ; mais à peine eus-je fait quelques pas qu'elle vint se jeter à mes pieds, en s'écriant :

« Pardon ! pardon ! »

Et elle embrassa mes genoux.

« Laissez-moi, madame, lui dis-je d'un ton impératif, et sortez!...

— Ah! pitié pour moi!...

— Si vous demeurez ainsi, repris-je, c'est moi qui m'en irai.

— J'aime mieux mourir à cette place.

— Alors c'est à moi de l'abandonner; je pars.

— Si tu me quittes, je me tue! ajouta-t-elle d'une voix tremblante, mourir, moi qui t'aime tant, mourir haïe, détestée de toi! oh non! c'est impossible.»

Et elle saisit mes mains qu'elle couvrit de larmes et de baisers.

« Regarde-moi, continua-t-elle du ton le plus suppliant, pardonne, prends pitié de celle qui donnerait mille fois sa vie pour toi!

— Non jamais!»

Et comme je la repoussais plus durement encore, elle se releva avec vivacité, courut se rouler sur le tapis de mon cabinet en tâchant de s'étrangler avec son écharpe qu'elle avait roulée autour de son cou; ses cheveux étaient épars; ses épaules presque nues, elle se tordait en proie au plus violent désespoir... Que vous dirai-je? je ne fus plus maître de moi, je pardonnai et j'oubliai tout, jusqu'à la pauvre femme que j'avais quittée il n'y avait qu'un instant.

Cependant Mme Montinella, jalouse par instinct, ombrageuse et défiante par habitude, se douta bientôt de la vérité. Me voyant rêveur et distrait lorsque j'étais près d'elle, et ne pouvant en deviner la cause, elle voulut des explications; malheureusement mes réponses embarrassées confirmèrent une crainte qui, chez elle, n'était encore qu'un soupçon.

« Ecoute, me dit-elle un soir que, plus triste que de coutume, j'étais assis à côté d'elle, je t'aime par-dessus tout. Si tu me trompes, prends garde à toi et à ta... complice; tu ne sais pas ce dont je suis capable.»

Puis, s'attendrissant tout à coup, et passant de la menace à la prière:

« Mon amour, reprit-elle en m'enlaçant de ses bras, je t'en supplie, ne paye pas d'ingratitude la passion la plus vive et la plus vraie

que jamais homme ait inspirée à une pauvre femme comme moi. Aurais-tu le courage de détruire mon bonheur, d'oublier les serments que tu m'as faits?»

Je rassurai Dolorès en tâchant de lui faire comprendre qu'il n'y avait rien d'éternel sur la terre. Je cherchai même à lui prouver qu'elle était assez riche pour se procurer tous les plaisirs de la vie, lors même que l'amour serait passé chez moi : cette idée la mit en fureur.

«Crois-tu donc, répliqua-t-elle avec exaltation, que l'on puisse jamais compenser pour moi le malheur de me voir abandonnée par toi? Eh bien! juges-en...»

Et se précipitant sur un petit portefeuille qu'elle ouvrit avec précipitation, elle offrit à ma vue une liasse de billets de banque et ajouta :

«Tiens! regarde!»

Et elle jeta le paquet au feu.

Je m'élançai pour sauver ces billets, qui étaient peut-être la plus claire partie de sa fortune : il n'était plus temps, la flamme avait tout dévoré. Alors, avec un sourire amer qui peignait toute la violence de la passion, Dolorès continua :

«Abandonne-moi maintenant, si tu l'oses, me voilà pauvre. Tu vois si l'or a pour moi le même prix que ton cœur.»

A ces mots, je restai stupéfait. Je vous le demande, poursuivit M. de M..., n'est-il pas désolant d'être aimé de la sorte?

Ce fut dès ce moment que je compris de quelle importance il était pour moi d'éloigner de l'esprit de Mme Montinella jusqu'au moindre soupçon d'infidélité de ma part. Malheureusement, j'oubliai peu à peu le plan de conduite que je m'étais tracé; et Dolorès, vigilante comme le sont les Espagnoles lorsqu'il s'agit d'affaires de cœur, me fit épier, gagna mon domestique, et découvrit bientôt qu'elle avait une rivale dont elle ne tarda pas à connaître le nom et la demeure. Une fois instruite de toutes les particularités de ce

qu'elle appelait *mon infamie*, elle ne songea plus qu'à assurer sa vengeance. Cette vengeance fut épouvantable.

Quinze jours s'étaient écoulés sans que je me fusse présenté chez Dolorès ; c'était la première fois qu'il m'arrivait de faire une si longue absence. Ce temps, je l'avais passé auprès de ma charmante maîtresse, qui justifiait de plus en plus le sentiment qu'elle m'avait inspiré. Un jour que je l'avais quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, en lui exprimant le regret de ne pouvoir la revoir le soir (j'allais au bal chez le ministre de l'intérieur), je rentrais chez moi, à neuf heures, pour changer de costume, et je trouvai un billet de Mme Montinella, qui m'invitait gracieusement à venir souper avec elle, à onze heures. Un post-scriptum me recommandait d'être exact.

« Allons, pensai-je, encore des explications, des prières, des menaces; soumettons-nous : j'irai au bal une heure plus tard. »

Arrivé chez Dolorès à l'heure prescrite, je ne la trouvai pas. Sa femme de chambre supposait sa maîtresse à Feydeau. Je consultai ma montre ; le spectacle devait être fini. Dans la crainte de nous croiser en route, je ne voulus pas aller au-devant d'elle, et je l'attendis. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé, qu'elle rentra. Ses traits étaient bouleversés, elle était dans un état de trouble extraordinaire, et pourtant elle ne m'adressa aucune parole désobligeante, ne me fit aucun reproche; seulement, elle me pressa d'un ton qui me parut singulier de me mettre à table. Pendant ce triste souper, il ne fut débité de part et d'autre que des lieux communs ; cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle parlait beaucoup en gesticulant d'une façon qui avait quelque chose d'étrange. Cette collation achevée, Dolorès, qui n'avait rien mangé, se leva, alla pousser le verrou des portes, et d'un accent solennel :

« Tu l'as voulu, me dit-elle, tout est fini ! je viens de la tuer ! Je lui ai plongé un couteau dans le cœur ; j'ai entendu son dernier soupir, et afin que tu n'en puisses douter, j'ai là un témoin que tu ne récuseras pas. »

Et cherchant dans un mouchoir tout taché de sang, qu'elle tenait



Imp. Bénard et Cie

L'Espionne.

de la main droite, elle prit de la gauche une bague qu'elle m'avait donnée jadis, et que mon amie m'avait prise, il y avait quelques jours, en badinant.

A cette vue, je reculai d'horreur, et ne pouvant maîtriser un premier mouvement, je renversai la table chargée de porcelaine et de cristaux. Alors, les yeux de l'Espagnole brillèrent d'une joie féroce.

« Tu la reconnais donc cette bague? s'écria-t-elle.

— Ah! furie de l'enfer! m'écriai-je à mon tour, tu as pu commettre ce meurtre abominable! va! l'échafaud me fera raison de cette atrocité.

— L'échafaud! répéta-t-elle avec un rire d'aliénée. Tu me crois donc bien peu prévoyante? Vois-tu ces deux verres brisés, nous avons bu la mort tout à l'heure : toi, sans le savoir; moi, volontairement.

— Comment, infâme!...

— Oui, c'est moi qui ai préparé le poison et qui te l'ai versé. Dans quelques heures, ton cœur et le mien auront cessé de battre. »

Le bruit que la table avait fait en tombant avait attiré l'attention des domestiques : bien que les gens de la maison fussent familiarisés avec ces sortes de scènes, les mots de *sang*, de *poison* et d'*échafaud* les avaient effrayés, car ils avaient écouté aux portes, et, craignant cette fois que leur maîtresse ne se portât à quelque acte homicide sur ma personne, les uns avaient été querir l'autorité, tandis que les autres avaient enfoncé la porte de la pièce où nous étions et s'y étaient précipités pour venir à mon secours.

Je profitai du tumulte pour m'esquiver. Je n'avais pas un moment à perdre. Grâce aux soins que me prodigua un médecin qui demeurait dans la même maison que moi, et à ma bonne constitution, j'eus le bonheur de survivre à cette affreuse aventure. Il n'en fut pas ainsi de Mme Montinella. Elle mourut, dans la nuit même, au milieu des convulsions, et en proie à des souffrances inouïes. Mon nom fut le dernier qu'elle prononça en expirant.

Cet événement, comme vous devez le croire, fit grand bruit dans les salons de Paris. Huit jours après, je reçus du comte Boulay une lettre qui m'engageait à donner ma démission d'auditeur au Conseil d'État, et me conseillait d'aller faire un voyage en Italie *pour y rétablir ma santé*. Je compris parfaitement, et je m'exécutai de bonne grâce. Le jour où j'allai à la préfecture de police prendre un passe-port, la première personne que je rencontrai dans la cour fut M. Desmarets.

« Eh bien! monsieur de..., me dit-il en m'abordant, ne vous avais-je pas prédit ce qui vous arrive aujourd'hui? Vous n'avez pas voulu me croire. »

Je ne lui répondis pas cette fois, parce que je n'aurais su que lui dire pour me justifier. Deux jours après, je partis pour l'Italie... C'est seulement depuis trois mois que je suis revenu à Paris.

Ici M. de... cessa de parler et resta quelque temps comme absorbé dans ses réflexions, les yeux toujours fixés sur le petit billet de la dame espagnole qu'il avait constamment tenu dans ses doigts tout le temps qu'avait duré son récit.

« Maintenant, lui demandai-je après un silence, m'expliquerez-vous quel rapport peut exister entre cette dame Montinella, morte depuis longtemps, et celle qui vous donne ce rendez-vous? »

A ces mots, mon ami sembla sortir d'un rêve, et, me regardant d'un air préoccupé :

« Ce rapport est bien simple, me répondit-il en me montrant la petite lettre. La femme qui m'écrit ceci est la plus jeune sœur de Mme Montinella...

— Grand Dieu! m'écriai-je en me levant brusquement du banc sur lequel nous étions restés assis; mais il ne vous faut jamais revoir cette femme.

— C'est bien mon intention, reprit M. de ...; et je vais lui répondre.

— Que vous ne pouvez accepter son rendez-vous?

— Au contraire; mais ce n'est que par politesse.

— Mon cher, lui dis-je alors en lui serrant la main, vous êtes incorrigible...

— J'en ai peur », fut la seule réponse que me fit M. de ... en hochant la tête.



LA QUERELLE DES DEUX FRÈRES.

Novembre 1807.



Un matin, on apprend que l'Empereur est parti dans la nuit à quatre heures, pour un voyage dont on ignore le but; on ne sait même pas de quel côté S. M. s'est dirigée. Cependant, l'Italie est le seul lieu où l'Empereur veut aller. C'est en effet à Milan qu'il veut d'abord se rendre; mais un des motifs presque ignorés de ce voyage est de se rapprocher de son frère Lucien, qu'il n'a pas vu depuis le mariage de ce dernier. Napoléon sait enfin, ou plutôt il n'a jamais douté que Lucien est de tous ses frères le seul qui puisse le comprendre et marcher avec lui dans une large route, bien que le caractère de Lucien ne soit pas facile, et que l'Empereur, qui le connaît, ait résolu de le voir lui-même; en conséquence, les deux frères se sont donné rendez-vous à Mantoue.

Lucien arrive le soir, vers neuf heures : il est dans une berline de voyage avec M. Boyer, cousin germain de sa première femme, et le comte de Châtillon, l'un de ses amis.

« Ne faites pas dételer, dit Lucien à ces messieurs, en descendant

de voiture, peut-être repartirai-je ce soir, même tout à l'heure. »

Et il monte chez l'Empereur.

J'ai eu des deux côtés des détails sur cette remarquable entrevue, et tous deux s'accordent parfaitement ensemble.

Napoléon était dans une grande galerie, où il se promenait avec Eugène, Murat et le grand-maréchal. Il alla au-devant de son frère et lui tendit la main avec toute l'apparence de l'amitié. Lucien fut ému. Il n'avait pas revu son frère depuis Austerlitz ; et toute cette gloire dont il jouissait, bien loin d'en être jaloux, lui apparaissait en ce moment grande et lumineuse, comme elle l'était en effet : son noble cœur en était touché. Lucien fut un moment sans répondre, et dit ensuite à Napoléon combien il était heureux de le servir.

L'Empereur fit un signe, et tous ceux qui étaient dans la galerie se retirèrent aussitôt.

« Eh bien ! Lucien, dit Napoléon, quels sont vos projets maintenant, voulez-vous enfin marcher dans ma route ? »

Lucien regarda son frère d'abord avec étonnement, car cette question sur ses projets, à lui qui n'en formait aucun, lui semblait étrange.

« Je ne fais pas de projets, répondit-il enfin. Quant à marcher dans la route de Votre Majesté, Sire, comment l'entendez-vous ? »

Il y avait là, sur une table ronde, une carte d'Europe d'une immense grandeur. L'Empereur la prit par l'un des bouts, et la déroulant par un geste plein de grâce, il la jeta sur la table avec une sorte de nonchalance, en disant à Lucien :

« Choisissez le royaume qui vous plaît, et je vous engage à l'instant ma parole de frère et d'Empereur de vous le donner et de vous y maintenir..., car les rois d'Europe, entendez-vous, Lucien !... »

Il s'arrête, et, regardant son frère avec une admirable expression :

« Lucien, continua Napoléon, vous pouvez partager avec moi ce pouvoir que j'exerce sur des hommes inférieurs ; il ne faut pour cela que marcher dans la route que je vous ouvrirai pour maintenir et établir mon système, le plus vaste et le plus beau qu'un homme

ait jamais conçu ; mais pour qu'il reçoive son exécution, il faut que je sois secondé, et je ne puis l'être que par les miens ; de mes frères, il n'est que vous et Joseph qui puissiez me servir efficacement. Louis n'est qu'un entêté, et Jérôme un enfant sans capacité... C'est donc sur vous que se portent toutes mes espérances...; voulez-vous les réaliser?

— Sire, avant d'aller plus loin dans cette explication, répondit Lucien, je dois prévenir Votre Majesté que je ne suis point changé ; mes principes sont toujours les mêmes qu'en 1789 et en 1803. Je suis ici, près de Napoléon, Empereur, ce que j'étais sur ma chaise curule le 18 brumaire. Maintenant, mon frère, c'est à vous de voir si vous voulez poursuivre.

— Ce que vous dites là est absurde, dit Napoléon en levant les épaules ; autre temps autre direction à donner aux idées. C'est bien le moment de venir parler de vos utopies de républiques ! Il faut comprendre mon système, vous dis-je, marcher dans mes voies, et demain je vous fais le chef d'un grand peuple. Je reconnais votre femme pour ma sœur. Je la couronne comme vous. Je vous fais le plus grand de l'Europe après moi, et je vous rends toute mon amitié. Eh bien ! mon frère ? » ajouta-t-il d'une voix caressante et douce, de cette voix que je n'ai connue qu'à lui, et dont les cordes fortes et moelleuses vous remuaient le cœur à le faire palpiter. Cet homme était une séduction tout entière.

Lucien tressaillit en l'écoutant : il devint pâle, car il l'aimait.

« Je ne me *vends pas*, répondit-il d'une voix émue. Écoutez-moi, mon frère, écoutez-moi, car cette heure est bien importante dans votre vie comme dans la mienne. Je ne veux pas être votre *préfet*. Si vous me donnez un royaume, je veux le régir selon mes idées, selon ses besoins surtout. Je veux que les peuples dont je serai le chef ne maudissent pas mon nom ; je veux qu'ils soient heureux et honorés, et non pas esclaves, enfin, comme ils le sont en Toscane et dans toute l'Italie. Vous-même, Sire, vous ne devez pas désirer trouver en votre frère un lâche complaisant qui, pour quelques

douces paroles, vous vende le sang de ses enfants; car un peuple, après tout, n'est autre chose qu'une grande famille, dont le chef doit compte à Dieu de chacun de ses membres. »

L'Empereur regarda Lucien avec les sourcils froncés et toute l'apparence du plus profond mécontentement.

« Pourquoi donc alors venir vers moi? dit brusquement Napoléon, car si vous êtes entêté, je le suis, vous le savez, pour le moins autant que vous. Hum ! la république ! Vous n'y songez pas plus que moi. D'ailleurs pourquoi l'aimeriez-vous, votre république? C'est comme Joseph, qui s'avise l'autre jour de m'écrire une lettre incroyable, pour que je lui laisse faire sa *besogne de roi;* il ne lui manquerait plus vraiment que de rétablir la haquenée ! »

Et Napoléon levait les épaules et souriait avec mépris.

« Pourquoi non, dit Lucien, si cela était utile aux intérêts du pays? C'est une absurdité, à la bonne heure ! mais si la chose eût été bonne pour Naples, Joseph eût très-bien fait d'insister pour le faire. »

Napoléon fit alors plusieurs mouvements. Diverses impressions se succédèrent sur son visage et lui donnèrent un aspect étrange. Il marcha très-rapidement, répétant avec un accent qui révélait une vive émotion intérieure :

« Toujours le même ! toujours le même ! »

Et se tournant tout à coup vers son frère, il cria d'une voix tonnante, en frappant de son pied la dalle de marbre de la galerie :

« Mais encore une fois, monsieur, pourquoi donc alors êtes-vous venu vers moi? pourquoi toutes ces contestations? Ne devez-vous pas m'obéir comme à votre père, comme au chef de la famille? Et pardieu ! vous ferez ce que je veux ! »

Lucien commençait à s'échauffer; et toute la raison qu'il s'était promis d'avoir s'était épuisée peu à peu, car elle était devenue bien orageuse cette entrevue qui devait décider non-seulement de son sort à venir, mais de celui de l'Europe peut-être; car, comment présumer ce qui serait arrivé si cet homme vraiment supérieur

eût été roi d'Espagne, ou de Prusse, ou de Pologne, par exemple!

« Je ne suis pas votre sujet, s'écria Lucien à son tour, et si vous croyez m'imposer votre joug d'airain, vous vous trompez..., jamais je n'y courberai la tête... Et rappelez-vous bien, écoutez bien ceci... rappelez-vous bien, dis-je, ce que je vous prédis un jour à la Malmaison ! »

Un long silence, un silence effrayant, presque sinistre, suivit cette explosion d'une généreuse colère.

Les deux frères étaient là, en présence l'un de l'autre, séparés seulement par la table sur laquelle était cette carte d'Europe, jouet de l'ambition capricieuse de Napoléon. Il était fort pâle ; ses lèvres serrées, la teinte presque livide de ses joues révélaient une commotion intérieure ; il lançait à Lucien des regards furieux, tandis que la belle physionomie de celui-ci devait être admirable dans ce moment d'orage. Ce fut l'Empereur qui rompit le premier le silence; il avait maîtrisé son agitation, et ce fut même avec calme qu'il dit à son frère :

« Vous réfléchirez à tout ce que je vous ai dit, Lucien. La nuit porte conseil. Demain, j'espère vous trouver plus raisonnable dans l'intérêt de l'Europe, si ce n'est pas dans le vôtre au moins... Bonsoir et bonne nuit, mon frère. »

Et Napoléon lui tendit la main : Lucien la prit et la serra avec émotion, car son âme est susceptible des plus vives et des plus fortes impressions, et la pensée qui le dominait en ce moment était de nature à en provoquer de bien profondes...

« Sire, bonsoir et bonne nuit, répéta-t-il en retenant la main de son frère dans les siennes. Adieu, mon frère...

— A demain ! répéta l'Empereur. »

Lucien fit un signe de tête, comme pour dire quelque chose ; puis, ouvrant la porte, il s'élança hors de l'appartement, remonta dans la voiture où l'attendaient ses deux amis, et partit au moment même de Mantoue.

Lucien ne revit Napoléon qu'aux jours de son malheur.

Maintenant, quant à la prédiction de la Malmaison que Lucien rappelait à son frère, elle avait eu lieu peu de temps avant que

l'Empire fût proclamé; mais Napoléon était déjà considéré comme tel dans la famille, et les querelles amenées pour le mariage de Lucien en avaient pris une teinte d'autant plus sombre, que Napoléon se voyait trompé dans ses calculs relativement à ce frère, dont il comptait faire un de ses plus puissants *lieutenants*. Mais Lucien, qui avait toujours espéré voir renaître ses beaux jours du *Forum*, et qui ne voyait que ceux ramenés par Auguste, fut terrible dans ses reproches; il dit à l'Empereur qu'il avait manqué de parole, qu'il avait agi avec *déloyauté* envers lui; enfin la discussion devint une querelle, puis elle dégénéra en des plus vives.

« Vous voulez étrangler la république! s'était écrié Lucien en fureur; eh bien! *assassinez-la !*... Elevez-vous sur son cadavre et sur celui de ses fils !... Mais écoutez bien ce qu'un d'eux vous prédit: cet empire que vous fondez par la force, que vous ne soutiendrez que par la violence, eh bien! il sera abattu par la violence et par la force, et vous-même vous serez brisé ainsi !... »

Et saisissant un écran qui était sur la cheminée, il le brisa d'une main tremblante de rage. Puis, comme s'il eût voulu rendre sa colère plus sensible encore, il prit sa montre, la jeta à terre et l'écrasa du talon de sa botte, en répétant: « Oui! brisé, broyé, ainsi!... »

LE GÉNÉRAL JEAN PEGOT.

Ce fut un de ces hommes tout d'une pièce que la révolution jeta sur les champs de bataille, lorsque Dumouriez, du haut de la tribune de l'Assemblée législative, dénonça les intrigues et les rassemblements de Pilnitz.

Alors, on fondit les cloches des églises pour avoir du canon; notre territoire entier devint un arsenal; une

généreuse effervescence mit sur pied cinq cent mille volontaires : la France offrit l'effectif de plus d'un million de combattants, tous décidés à prendre l'initiative du défi plutôt que de souffrir l'outrage de l'invasion étrangère. Nos frontières allaient être entamées par l'Autriche... Sur ces entrefaites, la prise de Verdun déchaînant la terreur, la guerre civile éclata tout à la fois dans l'Ouest et dans le Midi. Un des premiers, dans cette imminente crise, Jean Pegot, alors âgé de dix-huit ans, enflamme par son exemple les jeunes patriotes de Saint-Gaudens, sa ville natale, saisit un fusil de volontaire, et, lui cinquième, court rejoindre à Nice le troisième bataillon de la Haute-Garonne. Par ses capacités et son courage, Pegot est bientôt élevé au grade de sous-lieutenant, puis de capitaine d'artillerie : c'est en cette qualité qu'il prend part au siége de Toulon. La destinée de la génération militaire qui se groupe autour de Bonaparte est de se distinguer sur divers points dans un espace de temps qui donne aux états de service de ces braves un caractère de merveilleux.

Dugommier pérît, sous les yeux de Pegot, dans les ravins de la Catalogne, après avoir applaudi à cette bravoure dont les Espagnols ont gardé la mémoire, après avoir uni les mains de Pérignon et de Pegot sur sa poitrine.

Tandis que la Convention se débat dans les luttes du 9 thermidor, Pegot, étranger aux partis, mais fidèle au drapeau de la liberté, combat en Italie près d'Augereau ; et, sous l'impulsion de la grande pensée qui prend alors les rênes de la guerre, il participe aux victoires de Millesimo, de Dego et de Lodi.

C'est à Coni que le jeune volontaire de Saint-Gaudens subit les premières épreuves de la fortune. Investi dans la forteresse et réduit aux dernières extrémités, après une résistance glorieuse, il est fait prisonnier dans le même temps que Pérignon ; et celui-ci, l'un des plus justes appréciateurs du mérite militaire, s'occupe avant tout de l'échange de Pegot. Rendu à sa patrie, ce dernier, brûlant de trouver un cadre où son zèle se déploie avec plus d'activité

que dans l'artillerie, quitte cette arme, et, à la demande du colonel Arnoult, il entre, sous ses ordres, dans le 7e régiment de ligne.

Pegot s'embarqua bientôt sur la flottille qui sortit des ports de Lorient et de Brest pour transporter le général Leclerc à Saint-Domingue ; expédition mémorable où les Français eurent à lutter contre des ennemis maîtres de la mer, contre les fièvres pestilentielles et la révolte. Nommé chef de bataillon à la 11e légère, Pegot, cerné par l'ennemi dans le blockaus de Breda, devant le cap Français, se maintient avec une persévérance inouïe, malgré le manque d'eau et de munitions de guerre, au milieu d'un monceau de cadavres et de l'embarras des blessés. Une pièce de quatre et un obusier placés derrière une batterie gabionnée faisaient un dégât continuel dans le blockaus ; après avoir riposté pendant vingt-quatre heures par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie, à des attaques qui ne purent l'entamer, il attendit de pied ferme un dernier coup de main où le reste de ses soldats devaient brûler leur dernière cartouche. Le général en chef ennemi, quoiqu'il eût là toute son armée contre une poignée d'hommes, surpris de tant d'inflexibilité devant des forces si supérieures en nombre, lui fit proposer une capitulation honorable.

Après la reddition de Saint-Domingue, en 1803, Pegot obtint de Dessalines de ne pas être compris parmi les prisonniers de guerre. Le général noir, qui avait pu apprécier cet officier, lui envoya en cadeau une paire d'éperons d'argent, accompagnée d'une lettre honorable, dans laquelle étaient ces mots : « Brave citoyen Pegot, je sais respecter l'honneur et le courage partout où je les rencontre, et même chez mes ennemis ; je vous en donne une preuve en vous exemptant du nombre des prisonniers de guerre. »

Rochambeau, devenu général en chef de l'expédition de Saint-Domingue, par la mort de Leclerc, fit décerner à Pegot un sabre d'honneur.

Pegot salua l'Empire avec joie, comme toute l'armée. Les hommes de dévouement dont la vie appartient au premier boulet que

l'on voudra diriger sur la frontière, comprennent aussi que la recherche du grade et l'ambition des hautes dignités puissent être du dévouement. Napoléon fut regardé par les soldats comme le bras droit de la nation et de la révolution française, comme le représentant de leurs propres sacrifices. S'ils applaudirent à sa dictature, ce ne fut pas par un servile esprit de discipline, ni pour qu'il s'écartât du programme d'égalité dont le drapeau tricolore était le symbole ; ce fut parce qu'il avait à continuer l'œuvre de notre prépondérance sur le continent. Pour cela seul, Napoléon reçut les pleins pouvoirs du pays et les applaudissements de l'armée.

De retour en France en 1804, Pegot, toujours chef de bataillon, fut incorporé dans le 5e régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Dubreton, aujourd'hui lieutenant-général et pair de France.

Aucun des officiers de ce régiment n'était encore décoré, parce qu'aucun d'eux n'avait fait partie de la grande armée ; aussi, à une revue que l'Empereur passait dans la cour des Tuileries, Pegot dit à son colonel, qu'il traitait tout à fait en frère d'armes : « Jean-Louis, j'espère que tu parleras à l'Empereur de nos croix. » La revue terminée, l'Empereur ayant, selon sa coutume, mandé les officiers supérieurs devant lui pour adresser des encouragements et des éloges à ceux dont les corps avaient manœuvré comme sur le champ de bataille, Pegot, qui se trouvait derrière son colonel, lui poussa légèrement le bras pour l'engager à porter à l'Empereur la juste réclamation qu'il s'était chargé de faire au nom des officiers du régiment; puis, ne trouvant pas que son chef y mît assez de décision et de promptitude, il s'avança lui-même de quelques pas en avant de la ligne, et portant la main au schako :

« Sire ! dit-il. »

L'Empereur s'entretenait avec un officier-général ; il retourne vivement la tête, et s'écrie :

« Qu'est-ce?

— Sire, nous avons l'air d'être les bâtards de votre armée.

— Comment cela? dit l'Empereur étonné.

— Sire, aucun de mes camarades n'est encore décoré; mon colonel lui-même ne l'est pas, ni moi!... Et cependant j'ai reçu un sabre d'honneur.»

L'Empereur fronça le sourcil, et se retournant vivement vers Berthier :

« Qu'est-ce que cela signifie!... s'écria-t-il avec une sorte d'irritation; qu'on donne sur-le-champ la croix à ces officiers! »

Quoique Pegot eût droit à la *croix d'officier*, puisqu'il avait reçu une arme d'honneur, on ne lui donna que la décoration de simple légionnaire.

Lorsque la Prusse, dans un accès d'imprudence chevaleresque, nous déclara la guerre, Pegot fut nommé major du 26e de ligne, après les merveilles d'Iéna, consacrées par la paix de Tilsitt. Dès ce jour il fit constamment partie de la grande armée.

En 1809, il commandait à Cadzan, lors de l'expédition des Anglais sur Flessingue, et de la prise de Walkren. En 1810, il était en Espagne, cet éternel foyer de résistance aux projets de l'Empire, alors que Masséna évacuait le Portugal, et que l'Angleterre montrait à l'Europe ces alternatives de nos armes dans la péninsule, comme un symptôme de décadence.

Ce fut peu de temps après son retour en France, le 19 avril 1811, que Pegot obtint, avec le grade de colonel, le commandement du 84e régiment de ligne, qui se trouvait alors en Italie.

A cette occasion, quand on présenta la liste des officiers qui méritaient d'être promus au grade de colonel (la liste en était longue), Napoléon la parcourut des yeux, et, prenant la plume, d'un seul trait il biffa le tout, sauf le nom de Pegot qui figurait le dernier.

« Je nomme Pegot, dit-il.» Et tout le monde fut d'accord que l'Empereur avait bien choisi.

Arrivé à Bergame, où se trouvait le 84e, les officiers offrirent à leur nouveau colonel un banquet suivi d'un bal. Toutes les autorités civiles et militaires de la ville et du camp de Montechiaro y assistèrent.

Parmi les trophées qui décoraient la table, s'élevait un pavillon surmonté d'une aigle et d'un drapeau ; sur le drapeau était écrit : *Un contre dix!* Allusion à la brillante affaire de Gratz en Styrie, dix jours avant la bataille de Wagram [1].

Après le repas, un des amis de Pegot lui faisait remarquer ce trophée :

« C'est une fameuse lettre de change que l'Empereur tire sur moi, dit-il, mais, morbleu, j'y ferai honneur. »

En effet, il l'acquitta plus tard à Malojaroslawez, devant Gênes en 1814, et à Waterloo.

Ce fut donc en qualité de colonel du 84e que Pegot fit la campagne de Russie.

A la bataille de la Moscowa, pendant le fort de l'action, le vice-roi, parcourant une partie de la ligne, la trouva interceptée sur un point où la cavalerie ennemie tentait une trouée en colonne serrée.

Le prince, ramené malgré lui de même que son état-major, est reporté devant le 84e. Pegot avait deviné le mouvement des Russes ; il s'était porté sans ordres supérieurs sur un terrain plus favorable, et y avait fait former son régiment en carré.

Dans sa précipitation, le prince demande :

« Où suis-je? Quel est ce régiment? »

Son sous-chef d'état-major, le général Durieu, répond :

« Prince, c'est le carré du 84e.

— Ah! c'est vous, Pegot, s'écrie Eugène; en ce cas, je suis tranquille.

[1] Le 26 juin 1809, le maréchal Macdonald ayant laissé la division Boursier devant Gratz, à une lieue et demie du champ de bataille de Rabb, en Hongrie, vingt mille ennemis forcent cette division à lever le blocus et enveloppent le 84e régiment. Alors ces braves se retirent sur une hauteur, et non-seulement s'y maintiennent pendant près de dix heures, mais encore ils font éprouver aux Autrichiens une perte considérable. Secourus enfin par le 9e régiment, le 84e se précipite sur l'ennemi, qui est rompu et qui fuit en laissant sur le champ de bataille deux mille morts et plus de prisonniers que le 84e ne comptait d'hommes. L'Empereur, apprenant ce beau fait d'armes, dit : « Tous les soldats du 84e sont des braves ; ne pouvant les décorer tous, je décorerai leur aigle. » En effet, Napoléon fit mettre cette devise sur le drapeau de ce régiment : UN CONTRE DIX. *(Note de l'éditeur.)*

— Et vous avez raison, prince, lui répond le colonel, car Votre Altesse sera parmi nous aussi en sûreté que dans les murs de son palais de Milan. »

Pegot fut fait commandeur de la Légion-d'Honneur sur le champ de bataille même.

Entre Ostrowno et Witepsk, parmi les régiments qui se distinguèrent le plus, on remarqua encore le 84[e], qui faisait partie de la division Delzons, appartenant au quatrième corps, toujours sous les ordres du vice-roi d'Italie.

Après l'affaire, l'Empereur, passant la revue de ce corps d'armée pour accorder les récompenses à ceux qui s'étaient le plus distingués, arrive devant le front du 84[e], et demande au colonel de lui présenter les sujets pour les promotions. Pegot, qui avait dans la tête et non sur une liste le nom des plus dignes, appelle aussitôt un adjudant sous-officier, dont nous regrettons bien de ne pas savoir le nom.

Napoléon, sachant mieux que personne que les colonels comptaient souvent des privilégiés parmi leurs adjudants, dit en souriant et en se frottant les mains, aux officiers-généraux qui l'entouraient :

« Je parie que ce sera un favori du colonel. »

Pegot répondit aussitôt avec dignité :

« Sire, je ne favorise que les sujets qui servent bien Votre Majesté. »

L'adjudant arrive ; l'Empereur le regarde un instant, et lui demande :

« Combien d'années de service?

— Vingt-un ans, Sire.

— Et d'années de grade?

— Sept ans, Sire.

— A la bonne heure. »

Et l'Empereur se retournant vers Pegot, lui dit en s'inclinant :

« Ma foi, colonel, je vous dois une réparation. »

Mais alors nous étions dans cette période de désastres qu'il n'était

pas donné au génie de l'homme de vaincre. Une retraite jonchée de morts, des privations inouïes, la démoralisation plus meurtrière mille fois que les manœuvres de Kutusoff et de Wittgenstein, décimaient l'armée; sans le courage moral des chefs, tout succombait, et c'était le comble de l'héroïsme que d'inspirer de la verve à ces hommes abattus que le froid et la faim tuaient dans les rangs, tandis que des nuées de Cosaques les suivaient à la piste pour les massacrer un par un.

Entre Ovesha et la Bérésina, l'Empereur, étant à pied au milieu des colonnes débandées, reconnaît à ses boutons un soldat du 84e; il l'arrête, et le prenant par le pan de son habit, il lui dit d'un ton de reproche :

« Comment! soldat du 84e, tu fuis? »

Pegot, qui dans ce moment se trouvait à quelques pas de l'Emreur, entend ces paroles. Il s'approche et s'écrie :

« Non, Sire, le 84e ne fuit pas!... Le 84e n'existe plus!...

— Comment cela? dit l'Empereur en faisant un mouvement.

— Oui, Sire, reprend Pegot, le 84e a perdu six cents hommes à Malojaroslawez... Il en a péri le double au passage du Wopp. »

A cette réponse inattendue, l'Empereur saisit le bras de Pegot, et le lui serrant avec une intention marquée :

« Allons, colonel, lui dit-il, il faut retremper le moral de ces hommes-là. »

Pegot avait été proposé plusieurs fois à l'Empereur pour le grade de général. Un jour que le vice-roi rappelait à Napoléon les droits que le colonel du 84e avait à ce grade, l'Empereur lui répondit :

« J'ai trop de généraux, j'ai besoin de mes braves colonels; après cette campagne, tu sais bien, Eugène, que Pegot ne sera pas oublié. »

Ce ne fut qu'en Italie, où Pegot suivit le vice-roi et s'illustra par de nouveaux faits d'armes, qu'il reçut le grade de général de brigade : il le méritait bien. Le prince Eugène, voulant être le pre-

mier à lui annoncer sa nomination et à l'en féliciter, lui écrivit cette lettre toute de sa main :

« Monsieur le colonel Pegot,

« Je m'empresse de vous annoncer que Sa Majesté a signé, le 31 du mois dernier, le décret que je lui avais présenté, et qui vous nomme général de brigade. Je suis bien aise que cette récompense ait été accordée à vos services. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Vérone, 8 janvier 1814.

« EUGÈNE NAPOLÉON. »

En effet, le 31 décembre 1813, l'Empereur ayant vu le nom de Pegot sur la liste des officiers supérieurs qui devaient passer officiers-généraux, s'arrêta en disant :

« Pour ce qui est de celui-ci, c'est de toute justice; et puis cela se rencontre à merveille : il y a longtemps que je dois des étrennes à Pegot. »

La crise de l'invasion était commencée. Les alliés avaient franchi le Rhin. Eugène s'était vu forcé, par la défection de Murat, de quitter l'Adige et de battre en retraite sur le Mincio. Le congrès de Châtillon n'avait rien produit, et Napoléon se multipliait avec une énergie qui n'avait jamais été si redoutable. Malgré le nombre de ses ennemis et les fautes de ses lieutenants, seul il paraissait devoir tenir tête à la fortune. Lord Bentinck jetait en Italie ces proclamations de liberté qui venaient de soulever toute la confédération allemande, crédule à la parole de ses souverains et se flattant d'obtenir de leur reconnaissance des institutions populaires. On sait ce qu'il en fut de ces encouragements donnés aux nations... Elles comprirent un peu trop tard la mission de l'Empire et la politique de leurs chefs.

Dès les dernières affaires d'Italie, au combat de la Sturla, le 13 avril 1814, devant Gênes, Pegot, à la tête de sa brigade, après s'être opposé au débarquement de l'amiral anglais, fut atteint de trois balles : la première, au côté droit; la deuxième lui traversa le bras gauche, et la troisième la poitrine.

Pegot, le matin et dans la prévision que la journée serait chaude,

avait voulu remettre à son domestique sa redingote, dans la poche de laquelle se trouvaient, avec son livret, les ordres qui lui avaient été expédiés par le prince. Il se ravisa et les reprit. Sans ce livret qu'il portait sous son frac et qui amortit le coup, c'en était fait du brave général. Quoi qu'il en soit, Pegot, jeté à bas de son cheval, fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Après l'action, grâce aux soins qui lui furent prodigués à Gênes, il revint à la vie; mais ces trois blessures ne se cicatrisèrent jamais, et plus tard elles causèrent sa mort.

Pegot ne prit pas de service sous les Bourbons. Aussi, en 1815, l'Empereur reprenant son trône comme par miracle, en vingt jours, sans résistance, à la stupéfaction de l'Europe, Pegot, quoique souffrant de ses blessures, accourut saluer le grand capitaine qui venait rendre au pays les trois couleurs de notre glorieuse révolution, et commanda à Waterloo une des brigades de la division Durutte.

Après la désastreuse journée du 18, et lorsque l'armée battait en retraite de toutes parts, tout en cheminant, le général Pegot rassemblait les débris de sa brigade et des divers régiments dispersés çà et là. Étant venu à passer, l'Empereur, qui s'était arrêté sur le revers d'un fossé qui bordait la route : « Voilà encore de braves gens », s'écrie Napoléon; puis, apercevant le général :

« Ah! c'est vous, Pegot! je vous reconnais bien là. »

Pegot fut en effet l'un des derniers à quitter les champs de Waterloo.

Repoussé, mais non vaincu, il ramena sa brigade jusqu'à Angoulême, où elle fut licenciée, et se fixa momentanément dans cette ville. Plusieurs fois il y fut en butte à des tracasseries, à des dénonciations absurdes et ridicules, entre autres, en 1816, où on écrivit au ministre de la police : « Qu'il tenait chez lui des conciliabules, et qu'il conspirait contre l'État. »

Le ministre de la police écrivit au préfet, M. Creuzé de Lessert, pour que celui-ci eût à rendre compte de ce qui se passait. Le préfet, après avoir écrit sa réponse, descendit à la maison de campagne

qu'habitait Pegot; et, le trouvant entouré de ses trois enfants qu'il tenait sur ses genoux, il s'écria :

« Il faut avouer que vous avez bien l'air d'un conspirateur!... »

Puis il lui montra la lettre, fort honorable pour lui, qu'il venait de répondre au ministre.

Pegot, depuis le commencement de sa carrière, n'avait été qu'une seule fois visiter sa famille; c'était en 1805, à son retour d'Amérique. Dans le cours de l'année 1818, il fut tourmenté du désir de la revoir, comme si le pressentiment qu'il devait bientôt mourir l'eût dès ce moment agité. Il se rendit à Saint-Gaudens, avec sa femme et ses enfants, et là, après une maladie courte, mais douloureuse, toutes ses blessures s'étant rouvertes, et particulièrement celle qu'il avait reçue dans la poitrine devant Gênes, il s'éteignit le 1er avril 1819, entre les bras de sa famille, qu'il laissait inconsolable et sans patrimoine.

A PROPOS DU SIÉGE DE DANTZICK ET D'UNE CHANSON.

1807.

Napoléon continuait de frapper à coups de victoires sur les puissances de l'Europe : une bataille n'attendait pas l'autre, et chaque journée un empire s'écroulait, un royaume était rayé de la carte du monde. Il a battu l'Autriche à Austerlitz, il venait de briser la Prusse à Iéna, il poursuivait la Russie à travers les plaines glacées de la Pologne et de la vieille Prusse. A Eylau, une rencontre eut lieu sans autre résultat qu'un carnage épouvantable; le *Te Deum* entonné dans les deux camps fut un hymne de douleur à la mémoire de 30,000 braves, dont les cadavres n'eurent que des flots de neige pour linceul. Cette fois, l'Em-

pereur était rentré en lui malgré lui. Avant et après les combats de Pultusk et de Golynin, livrés à la fin de décembre 1806, son intention n'était pas de continuer la campagne; il voulait donner du repos, non à sa pensée et à son corps, qui n'en avaient jamais besoin, mais à son armée qui, en quelques semaines, s'était élancée des bords du Rhin à ceux de la Vistule; il ne songeait qu'à prendre ses quartiers d'hiver, lorsqu'une agression imprévue l'obligea d'y renoncer.

L'empereur Alexandre s'était fait un point d'honneur de réparer promptement le grand désastre d'Austerlitz. Une armée russe envahit la Moldavie; une autre marcha sur la Vistule. Napoléon ne pouvait souffrir que l'ennemi le resserrât dans ses positions, et il en sortit pour l'écraser; mais le destin des combats ne lui permit pas d'obtenir un de ces triomphes qui ne laissent au vaincu d'autre ressource que de demander grâce au vainqueur. La bataille d'Eylau témoigna, par la rudesse du choc, de l'énergie et de l'animosité des adversaires. Des deux partis, il y eut nécessité de respirer, d'étancher le sang, de panser les blessures : les Russes se retirèrent à Kœnisberg. Napoléon établit son quartier-général d'abord à Osterode, puis au château de Finkenstein, ayant Bernadotte à sa gauche, Davoust à sa droite, Ney et Soult à peu de distance, et là, il résolut de mettre à profit son inaction forcée en s'emparant de la place de Dantzick, que le maréchal Lefebvre avait reçu l'ordre d'assiéger.

Comme ville fortifiée, Dantzick réunit les accidents de terrain les plus variés : montagnes, rivières, plaines et marais. L'eau concourt à sa défense, sauf les temps de l'année où la gelée change en péril le secours tiré de l'inondation. C'est ce qu'on vit en 1813, lorsque le général Rapp s'illustra en défendant la même place, dont six ans plus tôt la conquête avait illustré le maréchal Lefebvre. Il ne fallut que deux mois à Lefebvre pour l'enlever aux Prussiens et aux Russes; il fallut une année entière aux Prussiens et aux Russes pour la prendre au général Rapp. Les chefs et les soldats seraient trop à plaindre si l'on ne jugeait leur mérite que d'après le bonheur ou le malheur de

leurs armes. La guerre ne compte-t-elle pas beaucoup d'infortunes qui ont droit de lever la tête plus haut que certaines victoires?

Quand le maréchal Lefebvre investit Dantzick, le célèbre Bousmard venait de mettre cette place, depuis longtemps négligée, en état de soutenir un siége régulier. Le général Kalkreuth, sur lequel Bousmard exerçait une grande influence, avait sous ses ordres une garnison de douze mille Prussiens et de trois bataillons russes. Bessière avait pour l'attaquer le 10ᵉ corps, composé de Français, de Polonais, de Badois et de Saxons, au nombre d'environ seize mille. Lannes et Oudinot l'appuyaient avec des forces imposantes : ils l'aidèrent à se délivrer des douze mille Russes qui débarquèrent à Weichselmunde, et que le général Kamenski voulait introduire dans la ville. Ce combat meurtrier fut un des nombreux épisodes d'un poëme auquel ne manquèrent ni l'héroïsme ni le merveilleux. Lefebvre donnait toujours à ses soldats l'exemple du courage et de la modestie. Le maréchal de l'Empire n'oubliait pas qu'il avait été sergent aux gardes françaises. Un jour que l'ennemi s'était emparé d'une redoute destinée à couvrir nos travaux sur les hauteurs de Holzenberg, et que nos troupes, foudroyées à bout portant, pliaient de toutes parts, c'en était fait de l'armée peut-être, si Lefebvre ne fût accouru, suivi de ses aides de camp. S'élançant à la tête d'un bataillon du 44ᵉ :

« Allons, enfants ! s'écria-t-il, c'est aujourd'hui notre tour. »

Dans la mêlée, des soldats voulurent lui faire un rempart de leur corps.

« Non ! non ! s'écria-t-il en les repoussant ; moi aussi je veux me battre ! »

Et à travers une grêle de balles, il pénétra dans la redoute dont tous les défenseurs furent tués.

Voilà comment le brave maréchal menait les opérations de ce siége.

Deux mois pour en venir à bout n'étaient pas trop sans doute, excepté au compte de Napoléon, qui trouvait que Lefebvre *n'en finis-*

sait pas; et il en avait le droit, lui qui avait étonné tout le monde par la rapidité de ses conquêtes. De son camp de Finkenstein, promenant son regard sur l'Europe, remuant la Turquie, observant l'Angleterre, menaçant la Russie, concluant des traités avec l'Allemagne, lançant des décrets, et frappant du pied la terre pour en faire sortir des soldats, chaque fois qu'il pensait au siége de Dantzick, il ne pouvait contenir son impatience...

« A quoi pense donc Lefebvre? s'écriait-il; je ne conçois rien à ses lenteurs... »

Telles étaient les brusques exclamations qui s'échappaient de sa bouche.

S'il arrivait un rapport dans lequel le maréchal rendait compte d'une difficulté nouvelle, dont l'explication entraîne quelques détails sur les localités, l'Empereur le parcourait, puis il le jetait avec dépit :

« C'est du grimoire, disait-il; le diable emporte l'Alsacien, avec son style descriptif. »

Le bombardement avait commencé dans la nuit du 23 au 24 avril, et dans les premiers jours de mai les assiégés ne donnaient aucun signe de détresse.

« Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir, dit Napoléon ; je ne comprends rien aux rapports de Lefebvre. Il me fait un Dantzick qui n'a pas le sens commun. Denon, partez sur-le-champ, rendez-vous auprès du maréchal, et rapportez-moi un croquis de la place ; allez. »

Un quart d'heure après, Denon courait sur la route de Dantzick, avec son portefeuille et ses crayons.

II

Depuis l'expédition d'Égypte, Denon n'avait pas quitté Napoléon. Sur le sol des Pharaons, l'artiste avait pris l'habitude de saisir

la nature sur le fait et la victoire au vol, sans se soucier des inconvénients inséparables de ce genre de travail. A Eylau, près de l'Empereur, un boulet vint briser une pièce de canon et tuer trois hommes. En ce moment, Denon parut, toujours armé de son portefeuille.

« Je pensais à vous, lui dit l'Empereur; et il le renvoya, en ajoutant : Il y a ici trop de dangers et de brouillards. »

Napoléon n'oubliait rien ; le sang-froid de l'artiste pendant la bataille d'Eylau était présent à sa pensée, lorsqu'il l'envoya lever des plans au milieu de la canonnade de Dantzick. Denon arrive aux avant-postes ; il demande à parler au maréchal, et lui expose sa mission.

Lefebvre, qui n'en sent pas bien la portée, soupçonne qu'elle en cache une autre ; il ne sait pas que l'homme qu'il a devant les yeux est incapable d'une action équivoque, et que, sans porter l'uniforme de soldat, il en a le courage. Lefebvre n'était pas de l'expédition d'Egypte ; il se battait alors en Allemagne et commandait l'armée de Sambre-et-Meuse ; d'ailleurs il avait peu de goût pour les arts. Il était plus familier avec les noms de ses caporaux qu'avec ceux des peintres et des poëtes chargés de retracer et de chanter ses exploits. Nul rapport n'avait donc existé entre le maréchal et l'artiste. Denon connaissait fort bien Lefebvre ; mais Lefebvre connaissait à peine Denon. Il le toise de la tête aux pieds, en fronçant le sourcil, et tout à coup un éclair de gaieté sillonnant sa mâle physionomie, il lui dit, d'un ton que relève encore son accent alsacien :

« Ah ! monsieur veut voir Dantzick ?... monsieur veut voir par lui-même où en est le siége que je dirige ?... C'est un spectacle assez joli ! Je vais vous envoyer aux premières loges. »

Denon remarque le ton plaisant du maréchal, mais peu lui importe ; ce qu'il lui faut, c'est qu'on le mette à même de satisfaire l'Empereur. Le maréchal y paraît disposé.

En effet, il appelle un grenadier, un de ses anciens, qui serait devenu officier vingt fois pour une, s'il eût pu s'incruster dans la

cervelle la forme des lettres de l'alphabet; mais, comme le brave Firbach le disait lui-même avec un noble orgueil :

« Le crâne est trop dur ; c'est ce qui fait que ni les balles, ni les coups de sabre n'y mordent pas non plus. »

Lefebvre s'adresse à lui :

« Firbach, tu vas conduire ce monsieur à l'endroit d'où l'on découvre le mieux Dantzick..., tu sais..., sur le glacis... en face du bastion de Bichofsberg.

— Oui, mon général», répond le grenadier, en faisant à l'instant un demi-tour.

Denon se dispose à suivre son guide.

« Monsieur le maréchal, je vous remercie, dit-il à Lefebvre, qui répliqua en clignant l'œil :

— Il n'y a pas de quoi. »

Lefebvre n'attendit pas que Denon fût loin pour s'écrier :

« Ah ! l'Empereur ne s'en rapporte pas à moi !... L'Empereur me détache un espion !... Ma foi ! si celui-ci n'est pas dégoûté du métier, il en dira des nouvelles; la marchandise en deviendra plus rare. Il croyait me tromper, le farceur, avec ses plans, comme si l'Empereur avait besoin d'images pour s'amuser. Dès le premier abord j'ai flairé mon homme..., c'est un pékin. Il dit s'appeler Denon, c'est possible... Je crois l'avoir vu au sacre, ou ailleurs..., la police se fourre partout. Eh bien ! si l'Empereur l'aime tant, qu'il le charge de commander le siége. »

Cependant Denon et son guide cheminaient d'un pas alerte. Ils eurent bientôt dépassé la ligne des batteries françaises qui, dans ce moment, entretenaient, avec le canon des forts ennemis, le dialogue le plus dramatique. Les boulets et les bombes se croisaient au-dessus de la tête de l'artiste et du grenadier ; le sol sur lequel ils marchaient, labouré en tout sens, témoignait que tous les projectiles n'observaient pas exactement leur feuille de route. Dès qu'ils furent à portée des remparts, on se mit à les ajuster par manière de passe-temps, et les balles leur sifflaient aux oreilles. Le grenadier

s'arrêta le premier, et avertit Denon qu'ils étaient arrivés au point désigné par le maréchal. Sans prononcer un mot, Denon s'établit dans un trou creusé par une bombe, dont le rebord lui offrait une espèce de pupitre; il ouvrit son portefeuille et se mit à dessiner. Le brave Firbach le regarda faire d'abord, non sans quelque étonnement.

« Drôle de place pour tirer des points de vue ! » pensait-il en lui-même.

Puis, voyant que Denon n'avait pas l'air de se presser :

« Camarade, lui dit-il, en avez-vous pour longtemps ?

— Pourquoi cela, mon ami? lui demanda froidement Denon.

— Pourquoi ?... Parce qu'il fait chaud ici !

— C'est juste. Mais que je ne vous retienne pas, vous pouvez me laisser...

— Merci, camarade. Alors, au revoir, le plus tôt que vous pourrez. »

Le grenadier fit volte-face, et s'en alla au pas de course.

Le maréchal avait eu quelques affaires à expédier. Une heure s'était passée, et il n'avait revu ni Denon, ni Firbach. Il s'en souvint tout à coup.

« Comment ! s'écria-t-il, ni l'un ni l'autre ! leur serait-il arrivé malheur ? J'en serais fâché. Pour un brave qui n'a jamais eu froid aux yeux, se faire tuer en se promenant à côté d'un pékin, c'est désagréable !

— Firbach se porte comme un charme, dit un aide de camp, je viens de le voir à la cantine, sans doute pour se réconforter l'estomac.

— Alors c'est donc l'autre qui manque à l'appel? reprit Lefebvre. Diable, la plaisanterie a été un peu sévère ; j'aurais préféré qu'il retournât près de l'Empereur, pour lui rendre compte de sa réception ; mais enfin, s'il est mort, ce n'est qu'un espion de moins.

— Mort ! ah bien oui! reprit l'aide de camp. Prenez ma lunette, monsieur le maréchal, et regardez !... Ce particulier que vous voyez là-bas, qui marche tranquillement, comme si de rien n'était, c'est lui, c'est votre homme.

— Il se pourrait! Mon gaillard serait resté là pendant une heure en observation, à remuer les quatre doigts et le pouce! Où est Firbach? qu'on m'amène Firbach! »

Firbach arriva et raconta naïvement comment s'étaient passées les choses; il avait à peine fini, que Denon rentrait au camp.

Alors, il eût fallu voir le maréchal courir au-devant de l'artiste, lui sauter au cou, le serrer dans ses bras; il eût fallu l'entendre s'écrier dans son enthousiasme soldatesque:

« Non, tu n'es pas un espion, toi! Tu es un vrai lapin! Je te reconnais pour digne de marcher avec nous, et je remercie l'Empereur de m'avoir fait faire ta connaissance. »

Après cette explosion de joie admirative, dans laquelle il entrait quelques remords d'avoir exposé les jours d'un brave homme, Lefebvre reprit son discours d'un ton plus mesuré.

« Monsieur Denon, lui dit-il, je m'étais trompé sur votre compte; je vous en fais mes excuses. Je vous proclame un brave. Dessiner sous la mitraille! c'est dix fois plus fort que de charger à la baïonnette ou le sabre à la main. Sa Majesté l'Empereur et Roi vous a chargé de lui rapporter une description exacte de la place; vous en connaissez déjà un côté... Pardon si je vous ai fait commencer par le plus rude; mais je vous montrerai le reste moi-même. Je ne laisserai à personne l'honneur de vous accompagner; je tiens à ce que vous m'accordiez votre estime, comme vous avez la mienne. »

Lefebvre tint parole : il conduisit Denon partout, le laissant dessiner à son aise, et ne cessant d'admirer son sang-froid et la fermeté de sa main. Denon repartit pour Finkenstein ; et quelques jours après, le 24 mai 1807, lorsque l'assaut allait être livré, le général Kalkreuth obtint les mêmes conditions que celles qu'il avait accordées quatorze ans auparavant à la garnison de Mayence. Lefebvre le fit conduire aux avant-postes prussiens avec tous les honneurs de la guerre; le vieux compagnon du grand Frédéric exprima sa reconnaissance dans une lettre affectueuse, écrite au maréchal. Quant au vainqueur, il reçut pour récompense le titre

de duc de Dantzick. Dans les lettres-patentes qui le lui conféraient, on lisait ces lignes, tout empreintes du génie impérial : « Que le « titre de duc, porté par ses descendants, leur retrace les vertus « de leur père; et qu'eux-mêmes s'en reconnaissent indignes si « pendant la guerre, ils préféraient jamais un lâche repos, aux « périls et à la noble poussière des camps. »

Il est donc manifeste que l'artiste ne garda pas rancune au maréchal, et que Denon ne nuisit pas à Lefebvre dans l'esprit de Napoléon; mais l'illustre maréchal mourut sans laisser un héritier de son nom, et, vers la fin de 1815, Dantzick retomba au pouvoir des ennemis de la France!

III

Napoléon manifestait toujours une sorte d'aversion pour les usages réputés à la mode : ainsi, il n'aimait pas qu'on fît de la nuit le jour, comme cela arrivait souvent dans la haute société de la capitale et de préférence chez les personnes de la cour. Mais l'Impératrice Joséphine était loin de partager les habitudes simples et uniformes de l'Empereur. Esclave soumise de la mode, elle aimait à prolonger ses soirées, et dès que Napoléon s'était retiré dans ses appartements intérieurs, soit pour se livrer au travail avec ses ministres, soit pour prendre un peu de repos, elle réunissait chez elle ses dames les plus intimes avec quelques officiers du service d'honneur de sa maison, et elle leur donnait du punch, du thé, des glaces; puis, vers une heure après minuit, elle faisait servir ce qu'on appelait alors un *ambigu*, c'est-à-dire un souper composé de viandes froides et de mets légers. Elle ne congédiait jamais ses invités avant trois heures du matin.

C'était une manière toute particulière de faire les honneurs du palais, et qui n'existait dans aucune autre cour de l'Europe. La séduisante souveraine savait aussi donner aux soirées un charme inexprimable, en même temps que ces entretiens de bon ton étaient pour elle le plus agréable délassement. Il arriva même plus d'une

fois que ce petit cercle d'élus passa la nuit entière au château, sans que Napoléon, qui laissait faire à sa femme tout ce qu'il savait lui être agréable, y trouvât à redire, parce qu'il savait que ces réunions étaient fort innocentes, et que le jeu ou la politique n'en faisait jamais les frais.

Cependant quelques officiers indiscrets, jaloux sans doute de n'être pas invités à ces petits soupers, lui présentèrent ces réunions sous un jour tout opposé, en cherchant à lui faire entendre qu'on s'y occupait des affaires du moment, ce qui était de toute fausseté. Après en avoir témoigné son mécontentement à sa femme, Napoléon lui intima l'ordre de cesser à l'avenir ses causeries du soir, et dès lors, Joséphine se coucha en même temps que lui. Voici à quelle occasion eut lieu ce changement.

On sait qu'après la prise de Dantzick le maréchal Lefebvre reçut de Napoléon le titre de duc. Aussitôt que la nouvelle en parvint à la cour, ce qui occupa le plus les duchesses de *naissance* (comme les désignait l'Empereur), dont Joséphine aimait à s'entourer de préférence, fut de savoir comment Mme Lefebvre, qui depuis longtemps jouissait du privilége exclusif de faire rire à ses dépens dans les salons du faubourg Saint-Germain, supporterait sa nouvelle dignité à son retour dans la capitale : car depuis le départ de son mari pour la grande armée, elle avait constamment vécu dans une de ses riches fermes de la Beauce.

Mme Lefebvre se présente un matin aux Tuileries pour remercier l'Impératrice de la nouvelle grâce que l'Empereur a daigné accorder à son mari. Joséphine était dans le petit salon jaune, occupée, sur son canapé, à faire quelques découpures, lorsque l'huissier entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'a pas demandé d'audience. Il sort bientôt, et, habitué qu'il est à annoncer Mme Lefebvre avec son ancienne qualification, il dit en tenant ouvert un seul battant de la porte :

« Mme la maréchale peut entrer chez Sa Majesté. »

Celle-ci, qui sait déjà que son titre de duchesse lui donne le droit

d'avoir les deux battants ouverts devant elle, regarde l'huissier de travers, en même temps que Joséphine se lève et s'empresse de venir au-devant de la maréchale, en lui disant avec cette grâce qu'elle savait mettre dans ses moindres paroles :

« Comment se porte Mme la duchesse de Dantzick ?»

Au lieu de répondre à l'Impératrice Joséphine, la maréchale lui fait un petit signe d'intelligence, puis, se retournant avec vivacité vers l'huissier qui se dispose à fermer la porte, elle lui dit en donnant un petit coup de son éventail sur le battant resté ouvert :

« Hein ! *mon fiston !* cela te la coupe !... La prochaine fois tu ouvriras la porte tout entière, comme tu fais pour ces *chipies* du faubourg Saint-Germain. »

Quelle gravité aurait pu résister à un rappel à l'ordre formulé de cette manière? Cependant Joséphine se contint, et, faisant asseoir la maréchale à côté d'elle, elle reprit en cherchant à excuser son huissier :

« Pardonnez-lui, ma chère duchesse ; il n'y a pas longtemps qu'il est à mon service ; il n'est pas encore très au fait de l'étiquette.

— En ce cas, reprend Mme Lefebvre, je me charge de former *ce cadet-là,* et de lui apprendre les usages de l'*étiquetète.* »

A ces mots, et plus encore au ton de bonne opinion d'elle-même avec lequel la maréchale les prononça, Joséphine ne put se contenir plus longtemps, et se mit à rire à gorge déployée. La duchesse, croyant que l'huissier faisait seul tous les frais de cette hilarité, la partagea elle-même en répétant toujours :

« Je formerai ce cadet-là ! »

C'est qu'en effet, ni l'Impératrice ni l'Empereur n'imposèrent jamais à Mme Lefebvre ; elle n'était pas d'un caractère timide, la maréchale, et n'eût pas répondu en baissant les yeux, comme la comtesse Fabre de l'Aude, à qui Napoléon demandait un jour :

« Eh bien ! madame, quand comptez-vous accoucher ?

— Sire, quand il plaira à votre Majesté. »

Joséphine se hâta d'inviter la maréchale à ses ambigus en disant

plaisamment, que son *esprit original* ne pouvait que *donner du ton* à la conversation, et ce fut à une de ces réunions que la duchesse de Dantzick conta, entre autres histoires, celle d'un diamant qui lui avait été volé par un de ses cochers et qu'on retrouva dans un endroit où certes personne, si ce n'est elle, ne se fût avisé de le chercher. Cette aventure fut mise en vers burlesques par M. de Rémusat, alors premier chambellan de l'Empereur, et tout le monde au château les apprit par cœur. Une autre fois ce fut avec une chanson inédite que M[me] Lefebvre égaya l'impérial auditoire. Cette chanson, composée par un de ses postillons auquel elle avait donné le sobriquet de *Poétaillon*, avait pour refrain : *Il y a de l'oignon*. Elle fut bientôt après connue et chantée dans tout Paris, et le refrain devint même par la suite un dicton populaire. Bien que cette chanson se composât de quinze ou vingt couplets, nous ne nous rappelons que le premier; le voici :

« On dit qu' l'Empereur d'Autriche,
Qui n'est pas blanc d' savon;
Il y a de l'oignon !
A vraiment l'air gaudiche,
Depuis qu' nous l' savonnons;
Il y a de l'oignon !...
Il y a de l'oignon, de l'oignon, de l'oignette;
Il y a de l'oignon !... »

Tout vulgaires et même tout grossiers qu'étaient ces couplets, ils n'en firent pas moins fureur à la cour comme à la ville, sans doute à cause de leur esprit d'à-propos et du caractère bien connu de la maréchale, à qui ils furent faussement attribués. Quoi qu'il en soit, on les chanta partout.

Un matin, M. de Talleyrand, à la suite d'une longue conférence avec Napoléon au sujet des affaires d'Espagne, entra chez l'Impératrice avec un air soucieux et réfléchi qui ne lui était pas naturel. Joséphine, avec un intérêt mêlé d'inquiétude, interroge le ministre des relations extérieures sur ce qui s'est passé entre l'Empereur et lui. Le prudent diplomate, craignant peut-être de se compromettre, ne répond pas de suite; l'Impératrice, poussée par le sentiment d'une curiosité, chez elle portée à l'excès, ajoute avec impatience :

« Mais qu'y a-t-il donc ? je veux le savoir.

— Eh bien ! madame, répond M. de Talleyrand, d'un ton mystérieux et en se penchant à son oreille : *Il y a de l'oignon.* »

Et l'Impératrice de rire aux éclats. Elle songea à la chanson et ne chercha pas à en apprendre davantage.

A dater de ce jour, ce dicton devint à la mode au palais ; et lorsqu'on voulait faire entendre que quelque chose n'allait pas bien ou qu'un individu avait éprouvé des revers de fortune ou une disgrâce, ou enfin, que dans une affaire importante on craignait un résultat désavantageux, on se contentait de dire tout simplement comme M. de Talleyrand : *Il y a de l'oignon.*

Cependant Napoléon apprit la réponse de son ministre à sa femme ; mais il n'en rit pas comme elle l'avait fait. Il avait également eu connaissance de la fameuse chanson, que non-seulement il avait trouvée, et avec raison, de très-mauvais goût, mais encore qu'il avait jugée empreinte d'une teinte politique qui lui avait excessivement déplu. Il voyait avec peine qu'on tournât en ridicule la femme d'un de ses maréchaux, et il ne voulait pas non plus qu'on se moquât publiquement, dans de méchants couplets, même des souverains qu'il avait vaincus. D'ailleurs, l'Empereur avait toujours exigé qu'à la cour impériale on vécût dans une ignorance complète des affaires ; et en effet, les nouvelles politiques y étaient d'autant moins connues, que chacun cherchait à les deviner en fondant des conjectures sur un mot échappé au souverain ou à quelqu'un de ses ministres, sur des propos de salons et enfin sur des indices tout aussi équivoques.

« Je veux, disait-il, que ma cour soit étrangère aux affaires publiques, et que les fonctionnaires publics soient étrangers à ma cour. »

La chanson de la maréchale Lefebvre fut donc une des causes pour lesquelles il défendit à l'Impératrice de continuer ses petites réunions du soir. Elles étaient devenues très-nombreuses, surtout depuis que M[me] Lefebvre et M. Talleyrand en faisaient partie. Celui-ci en était l'âme : il savait que la duchesse de Dantzick riait volontiers de ses

manières plus que simples, et qu'elle se plaisait à rappeler sa modeste condition d'autrefois. Elle ne se fâchait jamais des épigrammes plus ou moins mordantes que ne cessait de lui décocher l'homme de cour par excellence; seulement en lui adressant la parole ou en parlant de lui, Mme Lefebvre n'appelait jamais autrement l'ex-évêque d'Autun devenu chambellan, que *vieux farceur*.

« Je m'en suis donné tout comme un autre sur le compte de la maréchale, dit l'Empereur à cette occasion à quelques-uns de ses grands-officiers, mais à présent que j'ai appris d'elle des traits qui prouvent l'élévation de ses sentiments et la bonté de son cœur, je me suis interdit toute plaisanterie à son égard. Eh! tenez, messieurs, voulez-vous que je vous donne une idée de la galanterie recherchée et du bon goût de celle qui, en définitive, n'est autre que la femme d'un soldat parvenu par son mérite et sa bravoure au premier grade de l'armée? Eh bien! sachez qu'elle persuada à son mari, dans sa splendeur nouvelle, de réunir en un dîner de famille celui qui avait été jadis son colonel, avec quelques officiers du régiment où il avait servi comme soldat. Lefebvre les reçut vêtu de son ancien uniforme, et n'employa vis-à-vis d'eux que les qualifications dont il se servait alors qu'il leur obéissait à tous. Une autre fois, continua Napoléon, la maréchale accourut chez une vieille comtesse de ses amies, qui connaissait particulièrement un ancien capitaine de son mari, le marquis de Valady. Celui-ci, ayant émigré au commencement de la révolution, avait perdu tous ses biens et était rentré en France sans aucune ressource. « Mais savez-vous bien, dit-elle à la comtesse, que vous n'êtes pas bons, vous autres nobles!... Comment! le marquis, votre parent, n'a pas le sou pour faire mettre le pot-au-feu chez lui, et vous, qui êtes riche, vous le laissez mourir de faim!... C'est une honte! Tenez, nous autres, qui ne sommes pas des aristocrates, nous craindrions d'offenser le marquis, qui est fier comme Artaban, si nous venions lui offrir quelque argent; mais vous, c'est autre chose, il ne croira pas déroger · portez-lui donc ça de *votre part*, il acceptera. » — Et Mme Le-

febvre, ajouta Napoléon, remit à la comtesse un rouleau de cent louis et disparut. Depuis lors je n'ai plus senti pour cette excellente femme qu'une vénération profonde, et je m'empresserai de la lui témoigner au prochain cercle des Tuileries, malgré les *quolibets* de M. de Talleyrand et en dépit des *jaseries* et des caquets de nos belles duchesses. »

L'occasion de réaliser cette louable intention ne tarda pas à se présenter. A quelques jours de là, il y avait cercle dans les appartements : c'était un jeudi ; l'assemblée était des plus brillantes ; tout le corps diplomatique était présent : on annonce la duchesse de Dantzick.

L'Empereur se lève, et quittant assez brusquement la duchesse de Lusignan, à côté de laquelle il était assis, il se précipite au-devant de la maréchale, et la prenant par la main, il la conduit avec une politesse et une grâce exquises jusqu'à la place qu'il occupait, en disant à Mme de Lusignan :

« Je vous présente Mme la duchesse de Dantzick. »

Il fait asseoir la maréchale à côté de la noble duchesse, qui ne répond que par une légère inclinaison de tête en reculant un peu son fauteuil. Napoléon reste debout devant Mme Lefebvre, qui n'ose retirer sa main que l'Empereur tient dans la sienne, tant elle éprouve de ravissement de cette marque de faveur ; et, le peu de temps qu'il cause avec elle, il ne l'appelle pas autrement que *madame la duchesse*.

Mme de Lusignan, piquée de la préférence marquée que l'Empereur accorde à la duchesse de Dantzick, dit à demi-voix et avec un sourire de dépit :

« Sire, il a plu à Votre Majesté de laisser tomber le titre de duchesse sur Mme Lefebvre.

— Il m'a plu d'élever le titre de duchesse jusqu'à Mme la maréchale Lefebvre », répond distinctement Napoléon en lançant à l'aristocrate duchesse un regard sévère.

A partir de ce jour, ni les femmes ni même M. de Talleyrand ne

s'égayèrent plus aux dépens de la maréchale ; mais, en revanche, le dicton en question acquit plus de popularité au palais. Une fois les petits soupers de Joséphine supprimés, les personnes attachées au service intérieur de sa maison reçurent l'ordre de ne point veiller après le coucher de l'Empereur ; et voici comment Napoléon, sans doute de fort mauvaise humeur ce jour-là, s'était exprimé à cette occasion :

« Quand les maîtres sont couchés, les valets doivent se mettre au lit, et dès que les maîtres sont éveillés, les valets doivent être debout. »

Ces paroles peu gracieuses et si opposées au langage habituel de l'Empereur, produisirent leur effet. Dès le soir, aussitôt qu'il fut au lit, tout le monde se coucha au château ; à neuf heures il n'y avait plus aux Tuileries que les sentinelles du dehors qui fussent sur pied ; mais peu à peu, et comme cela devait nécessairement arriver, on se relâcha de la stricte observation des ordres du maître, toutefois sans que l'Impératrice osât reprendre ses ambigus, car les paroles de Napoléon n'avaient été oubliées de personne ; bien en prit à M. Colas, suisse du pavillon de Flore.

A peu de jours de là, dès quatre heures du matin, ce dernier entend un bruit inaccoutumé dans l'intérieur du château ; tout semble y être en mouvement. Présumant avec raison que l'Empereur est déjà levé, il s'habille à la hâte et, à peine y a-t-il cinq minutes qu'il est à son poste, c'est-à-dire devant la porte de la petite loge vitrée construite au bas du grand escalier, que Napoléon, suivi du grand-maréchal, sort de ses appartements intérieurs et aperçoit M. Colas en grande tenue, la hallebarde en main.

En général, l'Empereur se plaisait à faire voir qu'il remarquait l'exactitude qu'on mettait à remplir ses devoirs ; aussi, dans cette circonstance, s'arrêta-t-il un moment pour dire gaiement à son suisse :

« Ah ! ah ! déjà levé, Colas ?

— Sire, répond celui-ci en baissant respectueusement les yeux,

je n'ai pas oublié que *les valets doivent être debout quand les maîtres sont éveillés.*

— Diable! vous avez de la mémoire, Monsieur Colas; je ne me rappelais plus avoir dit cela. »

Et Napoléon continue son chemin après avoir fait à ce serviteur un signe de tête presque amical.

Jusque-là tout allait bien; la journée s'annonçait pour M. Colas sous de favorables auspices; mais la médaille du matin faillit avoir un fâcheux revers dans l'après-midi. L'Empereur était allé visiter les travaux commencés au canal de l'Ourcq. Sans doute il était mécontent de la lenteur avec laquelle ils étaient conduits, car il rentra au palais avec une humeur si visible, qu'elle n'échappa même pas à M. Colas. Après que Napoléon eut franchi les premiers degrés, en passant devant lui, il laissa échapper ces mots :

« Il paraît qu'*il y a de l'oignon.* »

Bien qu'il eût parlé très-bas, l'Empereur, qui avait l'ouïe d'une finesse extrême, l'entendit. Il s'arrêta et, se retournant vers son suisse, il lui dit d'un ton calme accompagné d'un geste plein de dignité :

« En effet, monsieur, vous ne vous trompez pas. »

Puis, après avoir lancé à M. Colas un de ces regards qui pulvérisaient, il rentra précipitamment dans ses appartements.

La foudre aurait éclaté sur la tête du malheureux suisse qu'elle n'aurait pas produit un effet plus terrible et plus prompt que ces paroles. Il se trouva mal : on fut obligé de le porter sur son lit pour lui faire reprendre ses sens.

« Je suis perdu, dit-il, tout bouleversé par ce qui venait d'avoir lieu; ce soir je ne ferai plus partie de la maison de l'Empereur; il ne me reste d'autre ressource que d'aller me jeter par-dessus le Pont-Royal. »

Sa femme et ses amis parvinrent à le calmer un peu.

« Il faut aller sur-le-champ trouver le grand-maréchal, lui dirent-ils, il n'y a que lui qui puisse intercéder auprès de Sa Majesté, car



Imp. Bénard et Cie

Il y a de l'oignon!

si l'Empereur veut vous renvoyer, une fois sa décision prise, il n'y aura plus moyen de la lui faire révoquer.

— Oh! il y a de l'oignon, répétait d'un ton lamentable M. Colas, emporté comme malgré lui par la force de l'habitude.

— Et de l'oignette, ajoutait sa femme de même, en continuant de fondre en larmes.

— Du courage! répétaient ses amis; l'Empereur est si bon pour les gens de sa maison, et le grand-maréchal est si juste qu'ils auront égard à vos services et à votre position. »

M. Colas suivit le conseil qu'on lui donnait et s'en trouva bien.

Après avoir écouté l'espèce de justification du suisse, le grand-maréchal lui dit d'un ton à la fois sévère et bienveillant :

« Vous avez commis ce matin une imprudence qui aurait pu vous coûter cher en vous permettant un semblable propos devant Sa Majesté qui, du reste, ne m'a rien dit à votre égard ; ainsi tranquillisez-vous. Fort heureusement, l'Empereur a en ce moment autre chose à faire qu'à s'occuper de vous. Je suis même persuadé qu'il n'y pense pas ; aussi me garderai-je bien de lui rappeler votre faute. Seulement je vous engage à éviter pendant quelques jours de vous offrir à sa vue et à garder une autre fois vos réflexions déplacées pour vous seul, sans quoi c'est moi qui serai forcé de sévir, chose que je ne fais jamais, vous le savez, que lorsque j'y suis forcé... Allez rassurer votre femme et ne parlez à personne de ce qui s'est passé. »

En effet, Napoléon ne songea même pas à punir ce suisse, qu'il aimait à cause de son dévouement à sa personne; il fit plus : un mois après, sortant encore un matin avec le grand-maréchal par le pavillon de Flore, il eut la générosité de détourner les yeux lorsqu'il vint à passer devant M. Colas, qui était à son poste accoutumé, debout, pâle et prêt à tomber à ses genoux s'il eût dirigé vers lui un seul de ses regards; mais, une fois dans la cour, Napoléon dit d'un ton plein de pitié à Duroc :

« Ce pauvre Colas! j'ai dû le mettre bien mal à l'aise l'autre jour en rentrant?

— Sire, il est vrai que Votre Majesté lui a fait une telle frayeur qu'il en a été malade pendant toute une semaine.

— Vraiment!... En ce cas j'en suis fâché; mais aussi c'est sa faute; pourquoi s'avise-t-il de répéter en ma présence les *bêtises* qui se disent ici!

— Sire, fit le grand-maréchal, comme s'il eût cherché à pallier le tort de M. Colas.

— Oui, oui, je sais, reprit Napoléon; il n'est pas le seul à qui cela soit déjà arrivé; mais, franchement, pouvais-je me fâcher de ce qu'un de mes bons serviteurs employât une locution vulgaire qui fait maintenant partie du vocabulaire impérial depuis que Talleyrand l'a mise à la mode? Le seul reproche que j'eusse pu lui adresser était celui d'avoir parlé trop haut; alors c'eût été me compromettre que de le rappeler à l'ordre : cela vous regardait, monsieur le maréchal...

— Sire, c'est ce que je me suis empressé de faire le jour même, se hâta de répondre Duroc.

— Ah! fit Napoléon avec un étonnement mêlé de satisfaction; eh bien! il n'y a pas de mal à cela, ne serait-ce que pour servir d'avertissement aux autres. En définitive, ce pauvre Colas a été assez puni par la crainte de m'avoir déplu, car, reprit-il plus bas et en souriant à demi, c'est pour lui seul qu'il y a eu véritablement de l'oignon. Afin de tâcher de le dédommager, je lui *ferai* un bonjour quand nous reviendrons.

— Ah! Sire, reprit le grand-maréchal presque attendri, Votre Majesté rendra ce pauvre Colas bien heureux.

— Croyez-vous, Duroc? demanda vivement l'Empereur, en jetant au grand-maréchal un regard scrutateur. Il y a cependant des gens ici qui voudraient faire croire que je suis un tyran, un homme impitoyable, un... que sais-je, moi! ajouta-t-il en haussant les épaules. »

En disant ces mots, Napoléon s'était élancé dans sa voiture.

LES PROMENADES INCOGNITO.

1807.



uelques années après avoir été couronné à Milan et avoir institué son fils adoptif, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, l'Empereur et Joséphine firent un assez long séjour dans cette capitale de la Lombardie. Tous deux allaient souvent se promener dans une petite île de la rivière d'Olano, non loin du palais qu'ils occupaient. Un matin, après avoir déjeuné dans cette petite île, comme ils s'en revenaient au palais, ils passèrent près d'une chaumière devant la porte de laquelle était assise une pauvre femme. Napoléon lui fait signe d'approcher, et lui adresse en italien plusieurs questions auxquelles elle répond avec franchise, ne connaissant ni l'Empereur ni l'Impératrice.

« Bonne femme, lui demanda-t-il, pourquoi ne faites-vous pas réparer le toit de votre maison?

— Hélas! mon cher seigneur, c'est que nous sommes trop pauvres, d'autant plus que mon mari n'a pas toujours d'ouvrage, et que nous avons trois enfants à élever.

— Quel état a-t-il, votre mari?

— Il est tourneur, il fait des béquilles et des jambes de bois pour les blessés; mais, comme malheureusement il n'y a plus de guerre, l'ouvrage ne va plus. »

A ces mots de béquilles et de jambes de bois, la figure de l'Empereur s'était un peu assombrie; il avait jeté un regard d'intelligence à Joséphine, qui, ayant son bras passé sous le sien, le pressa doucement comme pour dire à son mari qu'elle avait bien compris toute sa pensée : aussi baissa-t-elle les yeux sans prononcer une parole.

« Oh! oh! ne faire que des béquilles et des jambes de bois! re-

prit Napoléon d'un ton d'indifférence, c'est en effet un mauvais métier à présent : on n'en a plus besoin.

— Certainement! et voilà pourquoi nous sommes si arriérés.

— Combien vous faudrait-il donc, ma bonne femme, pour vous mettre au-dessus de vos affaires? dit Joséphine avec une bonté charmante.

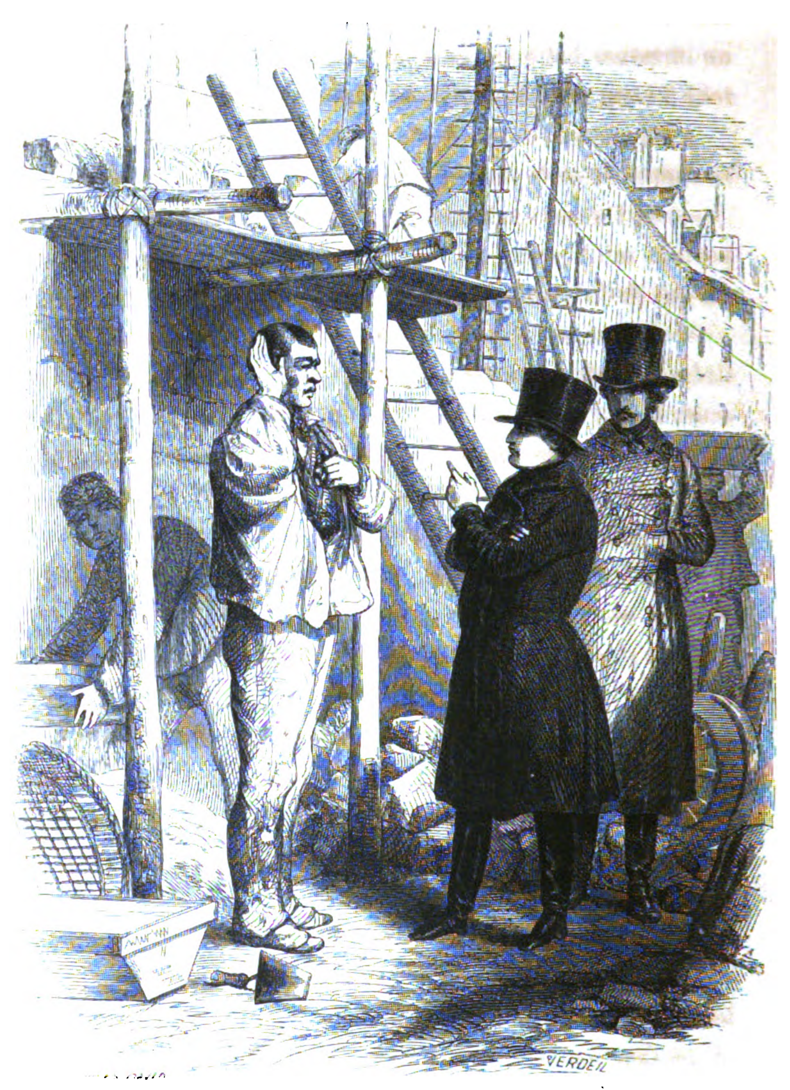
— Hélas, ma belle dame, il nous faudrait trop.

— Mais encore, reprit Napoléon, combien vous faudrait-il?

— Il nous faudrait au moins... au moins... » Et la vieille femme, regardant le ciel et comptant sur ses doigts comme pour faire une récapitulation, dit enfin, en laissant échapper un gros soupir : « Il ne nous faudrait pas moins que quatorze louis d'or; mais nous ne les gagnerons jamais en notre vie ; l'ouvrage va si mal à présent qu'on ne se bat plus et qu'on n'a plus besoin de bé...

— On a toujours besoin de chaises! s'écria l'Empereur en coupant brusquement la parole à la vieille femme, pour q u'elle nevînt point à répéter ces mots de béquilles et de jambes de bois qui paraissaient avoir attristé Joséphine. Dites à votre mari qu'il fasse des chaises : on en aura toujours besoin! » Puis, ayant dit un mot à l'oreille du préfet du palais, qui les avait accompagnés, Napoléon prit des mains de ce dernier un rouleau de 500 francs, qu'il brisa en comptant lui-même les pièces de 20 francs, qu'il jetait l'une après l'autre dans le tablier de la vieille femme, qui ne pouvait en croire ses yeux. Joséphine ne parvint qu'à grand'peine à la persuader que cet or n'était pas faux et que tout était bien pour elle.

Au commencement de 1813, après les désastres de Moscou, Napoléon, voulant juger par lui-même de l'esprit qui animait le peuple des faubourgs de la capitale, résolut de les parcourir tous, en commençant par le faubourg Saint-Antoine. Un jour donc, accompagné seulement d'un de ses aides de camp, le grand-maréchal étant gravement indisposé, il monte dans un fiacre et se fait conduire sur la place de la bastille; là, mettant pied à terre, il entre dans la grande rue de Charonne. Arrivé à l'extrémité de cette rue, il s'ar-



Imp. Bénard et Cie.

Promenades incognito.

rête quelque temps pour examiner des maçons qui travaillaient à un immense bâtiment en construction ; puis il en aperçoit un qui tout à coup reste immobile et comme en arrêt devant lui.

« Me reconnais-tu, demanda-t-il d'un ton bref au maçon, en se rapprochant de lui peu à peu.

— Oh ! mon Empereur !... toujours ! balbutia cet homme en portant militairement à son front le revers de sa main droite, tandis que de la gauche il laisse échapper l'outil dont il se servait.

— Moi aussi, je te reconnais, reprend Napoléon. Tu t'appelles Grégoire Boivin ; tu étais caporal dans le second régiment des chasseurs à pied de ma garde. Tu as été blessé deux fois à Esseling. Sur la proposition de ton colonel, je t'ai fait décorer. Quelque temps après, j'ai approuvé ton admission à mon hôtel des Invalides. Pourquoi te vois-je ici aujourd'hui ? »

Grégoire était là comme une statue, sans faire un geste, sans dire un mot.

« Tu t'es fait mettre à la porte de l'hôtel, n'est-ce pas ? Qu'avais-tu fait ? »

Même immobilité, même silence de la part de Grégoire qui baisse les yeux.

« Tu ne te le rappelles plus ?... Eh bien ! moi, je vais te le dire ; tu sais que j'ai de la mémoire : un matin, après avoir fait *des sottises*, tu as dit *des bêtises*.

— Oh ! mon Empereur ! interrompit vivement Grégoire en relevant fièrement la tête, ce n'était pas des *bêtises*, ce que j'ai dit, vous le savez bien !

— Comment !... n'as-tu pas crié comme un fou : *Vive la république !* après t'être grisé avec les mauvais sujets de l'hôtel ! A ton baptême, ton parrain t'avait bien nommé.

— Que voulez-vous, mon Empereur, je me suis ressouvenu que j'étais volontaire de 93. Alors, comme je m'étais un peu gargarisé la veille, le lendemain matin j'ai crié...

— *Vive la république !* te dis-je ! Eh bien ! qu'est-ce que cela

signifie, *ta république*? Est-ce que cela ressemble à quelque chose? On t'a chassé, on a bien fait : tu n'as eu que ce que tu méritais.

— Je n'en disconviens pas, mon Empereur; mais vous m'avouerez tout de même que c'est bien dur, quand on vous aime comme moi, quand on s'est battu comme moi, quand on a femme et enfants comme moi, de se voir sans pain sur la planche, pour s'être fourré un verre de vin de trop dans la tête. »

Et en disant ces mots, le maçon, que les paroles de l'Empereur avaient un peu attendri, ne put retenir deux grosses larmes qui coulèrent le long de ses joues basanées. Napoléon fut vivement ému.

« Ah! tu as des enfants! Alors, c'est différent! Que ne me l'as-tu fait savoir plus tôt! Quel âge a ton aîné?

— J'en ai deux des aînés : c'est-à-dire qu'ils sont jumeaux et tous les deux conscrits l'année prochaine.

— C'est bien. Qu'as-tu fait de ta croix?

— Ma croix! répète Grégoire en ouvrant précipitamment sa veste et en étalant un chiffon de ruban de couleur indécise, qu'il frappe du plat de ses deux mains : ma croix! absente pour cause de réparations urgentes et d'accouchement de Mme Grégoire : mais pour ce qui est du ruban, présent! le même que mon colonel m'a donné à la parade. Seulement, il a fait son temps et demande à être réintégré au magasin.»

Après avoir regardé Grégoire d'un air de satisfaction, l'Empereur prit quinze napoléons dans la bourse de son aide de camp, et les mettant dans la main du maçon : «Tiens, voilà pour payer les réparations *urgentes* de ta croix, qui, je le soupçonne, n'est pas chez le bijoutier, et aussi pour boire à ma santé avec tes camarades, mais modérément, tu m'entends. Et puis, s'il te prend encore fantaisie de crier quelque chose, eh bien! crie *vive la France!* Cette fois, tu auras de l'écho, et personne ne le trouvera mauvais. A propos, tu viendras demain aux Tuileries, tu demanderas à parler à l'aide de camp de service, tu diras au concierge que c'est de ma part : on te

laissera passer. Adieu, reste là, je ne veux pas que tes camarades sachent qui je suis. »

Le lendemain, Grégoire Boivin reçut l'ordre de sa réintégration à l'hôtel des Invalides, car il n'avait pas de pension, et l'Empereur n'aurait pas souffert qu'un de ses braves soldats mourût de faim, parce que, selon ses propres expressions, *il lui était arrivé, étant gris, de dire des bêtises qui n'avaient pas le sens commun.*

Impatient de voir le monument de la place Vendôme entièrement terminé, l'Empereur gourmandait chaque jour ses architectes pour la lenteur qu'ils apportaient à leurs travaux, quoique, disait-il, ni l'argent ni les bras ne leur manquassent. Il se rendait souvent sur les lieux pour juger l'effet que produirait l'érection de la colonne dont il venait de doter la capitale. Enfin, lorsque l'immense échafaudage qui devait servir à fixer sur la maçonnerie les plaques de bronze, ces *fac-simile* de nos victoires, fut presque achevé, il voulut le visiter lui-même, et dans ce but, il sortit du palais avant le jour. C'était vers le milieu de l'automne. Suivi cette fois de son grand-maréchal du palais, il traversa le jardin des Tuileries et se rendit sur la place Vendôme au moment où le jour commençait à poindre.

« Que me disaient donc Fontaine et Percier avec leur encombrement! A les en croire, plusieurs chantiers de bois auraient été transportés ici. Je ne vois rien de tout cela, s'écria l'Empereur.

« Sire, est-ce que votre Majesté n'entend pas le bruit que font les scies des charpentiers?

— Une... deux... trois... quatre... Il y en a tout au plus une demi-douzaine! à quoi diable songent donc MM. les entrepreneurs!... Ils se font cependant payer assez cher!... Ah! ah! Duroc, venez donc par ici, ajoute Napoléon, en entraînant le grand-maréchal d'une main, tandis que de l'autre il abaissait sur ses yeux son chapeau à larges bords. Il venait d'apercevoir une charpente énorme que plusieurs ouvriers essayaient vainement de placer sur des rouleaux pour la changer de place. « Ces gens-là ne savent pas s'y prendre!

Je gagerais qu'il ne se trouve pas parmi eux un artilleur. Ah ! les maladroits !... mais c'est absolument comme s'il s'agissait de changer une pièce de douze d'encastrement !... Il faut que je leur donne une leçon !

— Y pensez-vous, Sire ! Votre Majesté veut donc se compromettre?... Non-seulement elle peut se blesser, mais encore elle peut être...

— Vous avez toujours peur ! interrompit Napoléon. Est-ce que je ne me rappelle pas mon ancien métier ! Jugez-en vous-même, Duroc, ce n'est tout simplement qu'une de nos manœuvres de force : les deux premiers servants de droite en tête, et de l'ensemble !

— Sire, vous avez raison ; mais votre Majesté me permettra de lui faire observer...

— Au fait, c'est vrai : mais ils n'y entendent rien ! et puisqu'il s'agit d'un monument de gloire à élever en l'honneur de la France, je crois, sans me flatter, y avoir suffisamment mis la main. Allons voir de l'autre côté ce qu'on y fait. »

Après avoir examiné la gigantesque charpente dans tous ses détails et s'être promené à l'entour pendant trois quarts d'heure, l'Empereur continua son chemin en suivant la rue Napoléon (aujourd'hui *rue de la Paix*), dont les nouvelles maisons s'élevaient çà et là par enchantement, et tournant à droite, il remonta le boulevard en disant gaiement à Duroc : « Il faut que MM. les Parisiens soient bien paresseux dans ce quartier, puisque toutes les boutiques sont encore fermées, quoiqu'il fasse grand jour ! »

Chemin faisant, l'Empereur remarque telle et telle maison qui, par son avancement, masquait le point de vue qui s'étend sur le boulevard ou qui obstruait la voie publique : il en prit note sur son calepin pour en parler à Fontaine la première fois qu'ils travailleraient ensemble. Tout en causant ainsi, il arriva devant les *Bains chinois* qui, depuis peu, avaient été repeints à neuf. Comme il critiquait la décoration extérieure et les rochers qui supportent les bâtiments, le café qui dépendait de l'établissement s'ouvrit. « Si nous

entrions là pour y déjeuner, dit-il à Duroc; qu'en pensez-vous? Cette tournée ne vous a-t-elle pas donné de l'appétit?

— Sire, c'est trop tôt : il n'est encore que huit heures.

— Bah! bah! votre montre retarde toujours! Moi, j'ai faim. Et d'ailleurs, ce sera du temps d'économisé pour le reste de la journée.»

Et sans attendre de réponse, l'Empereur entre sans façon dans le café, s'assied à une table, appelle le garçon et lui demande des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et du vin de Chambertin. Après avoir mangé de très-bon appétit et avoir pris une demi-tasse de café qu'il prétendit être meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries, il appelle le garçon, lui demande *la carte*, et se lève en disant à Duroc : «Payez et rentrons; il est temps.» Puis se posant sur le seuil de la porte du café, les mains croisées sur le dos, il se met à siffler entre ses dents un récitatif italien en se dandinant sur l'une et l'autre jambe, comme pour marquer la mesure.

Le grand-maréchal s'était levé en même temps que l'Empereur, et après avoir fouillé vainement toutes ses poches, il acquit enfin la certitude que, dans la précipitation qu'il avait mise à s'habiller, il avait oublié sa bourse. Or, il sait que Napoléon ne porte jamais d'argent sur lui.

Cependant le garçon arrive et présente au grand-maréchal, resté comme pétrifié à sa place, la carte à payer, dont le chiffre s'élève à 12 fr. Tous deux se regardent quelque temps sans rien dire, le premier, parce que pareille chose ne lui est pas encore arrivée; le second, parce qu'il a deviné tout d'abord la cause de l'embarras que Duroc cherche en vain à dissimuler. Pendant ce temps, l'Empereur, qui ignore l'incident et qui n'a rien vu, peu habitué qu'il est à ce qu'on le fasse attendre, ne conçoit pas la lenteur que met Duroc à le rejoindre; déjà même il a tourné la tête plusieurs fois de son côté, en disant d'un ton d'impatience : «Allons donc, dépêchons, il se fait tard.»

Le grand-maréchal, comprenant enfin que cette situation critique

ne peut durer plus longtemps, et pensant que pour en sortir il ne s'agit que d'avouer franchement son embarras, prend son parti, et s'approchant de la maîtresse du café, qui se tient silencieuse et indifférente au comptoir, parce qu'elle se doute de la requête qui va lui être présentée, lui dit d'un ton poli mais un peu honteux :

« Madame, *mon ami* et moi nous sommes sortis ce matin un peu... précipitamment; nous avons oublié de prendre notre bourse...; mais je vous donne ma parole que dans une heure je vous enverrai le montant de cette carte.

— C'est possible, monsieur, répond froidement la dame, mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière. Vous sentez que...

— Madame, interrompt le grand-maréchal, auquel cette réponse a fait monter le rouge au visage, nous sommes des gens d'honneur, des officiers de la garde.

— Oui, jolies pratiques en effet, que MM. les officiers de la garde! »

A ces mots de gens d'honneur et d'officiers de la garde que l'Empereur a distingués, il présume que quelque quiproquo s'est engagé à son insu, et se retournant une dernière fois en frappant du pied : « Qu'est-ce donc? » dit-il; mais sur un signe que lui fait Duroc, il demeure immobile à sa place, renfonce son chapeau sur sa tête et cesse de siffler. C'est au garçon de café qu'est réservé l'honneur de mettre fin à cette scène, qui n'avait rien de comique pour les principaux acteurs. Il est loin de reconnaître l'Empereur dans le petit individu à la tournure si grotesque, au geste si impératif, à l'air si impatient, et qui s'est tenu constamment sur le seuil à regarder les passants sans se mêler de rien; mais, quant au grand-maréchal, il a une idée confuse d'avoir vu cette figure-là parmi les officiers-généraux qui font chaque jour défiler la parade dans la cour des Tuileries. Il prend donc à son tour la parole :

« Madame, dit-il à la maîtresse, puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que de

braves officiers de la garde ne voudraient pas faire tort à un pauvre garçon de café comme moi.

— Ah! voilà comme vous êtes toujours, répond celle-ci avec humeur, c'est encore douze francs de perdus pour moi.

— Non, madame, reprend celui-ci avec une sorte de dignité, je vais vous les remettre à l'instant. »

Et tirant de sa poche cette petite somme, il la donne à la maîtresse, qui l'accepte tout en continuant de grommeler contre ceux qui, dit-elle, ont la mauvaise habitude de dépenser de l'argent sans en avoir. Pendant ce temps le grand-maréchal avait encore une fois tiré sa montre et l'avait présentée au garçon en lui disant :

« Tenez, mon ami, voilà ma montre que je vous prie de garder jusqu'à ce que je me sois acquitté envers vous. Je vous remercie pour moi et surtout pour *mon ami* qui est là et qui doit s'impatienter, car nous avons affaire.

— Monsieur, je n'ai pas besoin de ce gage; j'ai la conviction que vous êtes de très-honnêtes gens.

— Oui, mon ami, reprit Duroc, vous n'aurez point à vous repentir de votre confiance », et il rejoignit l'Empereur.

Ils continuèrent de suivre le boulevard en pressant le pas dans la crainte d'être suivis, et se dirigèrent du côté du passage des Panoramas, que Napoléon avait compris dans l'itinéraire de sa promenade. Chemin faisant, Duroc lui raconta les détails de l'incident qui les avait retenus; l'Empereur en rit de bon cœur et s'extasia sur la générosité de ce garçon de café qui, sans les connaître, avait cependant payé leur déjeuner.

« Ce doit être un enfant de Paris, dit-il, je le parierais, car ils sont tous comme cela, se livrant à leur premier élan, jetant leur argent à tort et à travers, à la tête du premier venu, sans réflexion comme sans regret. Ah! c'est surtout en campagne qu'on peut juger ces gaillards-là! Auraient-ils pour solde le traitement

que je donne à mes maréchaux, qu'ils trouveraient encore le moyen de n'en pas avoir assez. »

Ils arrivèrent ainsi causant dans le passage des Panoramas, qui était alors le plus riche et le plus élégant de tous ceux de la capitale. Une boutique attire l'attention de l'Empereur : c'est le magnifique magasin d'albâtre qu'on y voyait encore il y a quelques années. Deux vases superbes, style *Médicis*, exposés à la montre, lui paraissant de très-bon goût, il entre dans ce magasin, dont la porte était ouverte, pour en demander le prix. Il regarde à droite et à gauche, et n'aperçoit qu'une grosse servante qui continue de balayer, mais d'une manière si gauche, dans la crainte sans doute de casser quelque chose, qu'il ne peut s'empêcher de rire, de ce rire si franc qu'il avait oublié depuis Brienne. Quant à Duroc, il est resté en dehors, ne croyant pas sa présence très-utile dans ce magasin.

« Ah çà! dit Napoléon à la servante, après que sa gaieté se fut un peu calmée, il n'y a donc personne ici! ni maître ni maîtresse! Il paraît que ce sont des paresseux qui se lèvent tard!

— Est-ce que vous venez pour acheter quelque chose? lui demande la servante d'un ton goguenard et en suspendant son travail; puis, regardant l'Empereur, les deux mains et le menton appuyés sur le manche de son balai, elle l'examine curieusement à son tour.

— Certainement! Je veux savoir ce que valent ces deux vases.

— Tiens! je ne m'en serais pas doutée, reprend-elle. Mais je vais sonner madame. »

La marchande descendit bientôt en ajustant précipitamment un fichu sur ses épaules.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demande-t-elle sèchement à l'Empereur.

— Madame, quel est le prix de ces deux vases?

— Est-ce pour les acheter, monsieur?

— Parbleu ! apparemment ! dit l'Empereur un peu surpris de la demande.

— Quatre mille francs, pas un liard de moins.

— Quatre mille francs ! s'écrie Napoléon, que le ton et les manières de cette femme n'ont pas prévenu en sa faveur. Quatre mille francs ! Mais c'est horriblement cher, madame ; beaucoup trop cher pour moi. »

Et, touchant légèrement de la main le bord de son chapeau comme pour saluer, il va sortir du magasin, lorsque la marchande, posant ses deux mains sur ses hanches, ajoute en ricanant :

« Cela se voit de reste ! Ils m'en coûtent cependant cinq mille, à moi ! Mais ne vaut-il pas mieux vendre à perte que de mourir de faim ? On fait de si belles affaires maintenant ! Toujours la guerre ! Tout le monde se plaint ; le commerce ne va pas ; les marchands se ruinent ; mais il n'en faut pas moins payer les impôts !... »

Aux premières paroles de cette femme, la physionomie de l'Empereur avait pris une expression difficile à décrire : elle s'était d'abord colorée légèrement, et peu après elle avait repris cette teinte pâle qui lui était naturelle ; mais tous les muscles de son visage s'étaient crispés ; ses lèvres étaient bleues, ses yeux lançaient des éclairs ; il s'était croisé les bras sur la poitrine et serrait les poings :

« Avez-vous un mari, madame ? lui demanda-t-il en l'interrompant de cette voix éclatante qui imposait même aux plus aguerris ; où est-il ? pourquoi ne le vois-je pas ?

— Eh ! là, là, ne vous fâchez pas, monsieur ; j'en ai un, Dieu merci ! mais il est sorti ce matin de très-bonne heure pour toucher un peu d'argent. C'est si difficile les rentrées ! personne n'a le sou ! Au surplus, que lui voulez-vous ? ne suis-je pas là ?

— Assez, madame, assez ! Je voulais dire à votre mari que peut-être je prendrais ces vases... plus tard... j'enverrai... »

Et Napoléon, plus honteux de son emportement que de la scène que vient de lui faire cette femme, sort du magasin dans une agitation qu'il a peine à dissimuler.

« Ma foi ! dit-il à Duroc, je viens d'avoir *mon fait!* Une sotte femme, une espèce de mégère qui se mêle de politique, tandis qu'elle ne devrait s'occuper que de ses vases ! Oh ! je laverai la tête au mari, car c'est à lui qu'en est la faute. »

Comme on voit, tout n'était pas bénéfice dans le chapitre de l'*incognito*, bien que de tels désillusionnements fussent rares. Nos deux nobles coureurs d'aventures rentrèrent au palais, où ils eurent bientôt oublié, l'un la marchande d'albâtre, l'autre le déjeuner qu'ils avaient fait à crédit.

Six semaines environ s'étaient écoulées, lorsqu'un matin, à son petit lever, l'Empereur dit à Duroc :

« Je n'ai pas grand'chose à faire aujourd'hui : si nous allions nous promener un peu tandis qu'il est encore de bonne heure?

— Sire, il fait bien froid ; et puis c'est aujourd'hui la veille de Noël, presque un jour de fête. Aux approches du jour de l'an, il y a toujours beaucoup de monde dans les rues qui avoisinent le Palais-Royal et sur les boulevards. Où Votre Majesté pourrait-elle aller sans risquer d'être reconnue?

— C'est vrai, Duroc; attendons à ce soir. Mais, à propos, et l'affaire du café des Bains-Chinois, qu'est-elle devenue?

— Ma foi, Sire, je suis tout honteux d'avouer à Votre Majesté que je n'y ai plus songé depuis ; j'ai même oublié de faire remettre au garçon qui nous a tirés de notre mauvais pas le prix de la carte qu'il a soldée pour nous.

— Dites pour vous, reprit Napoléon avec vivacité. C'est mal, Duroc, c'est bien mal : permis à moi d'oublier de pareilles choses· mais vous...

— Sire, je vais réparer cet oubli.

— Oui, certes, il le faut, aujourd'hui, à l'instant même, et le réparer dignement ! vous m'entendez. Par la même occasion, vous ferez dire au mari de la dame aux vases de m'apporter lui-même ceux que j'ai marchandés l'autre jour. Moi aussi j'ai un oubli à réparer envers elle : ah ! ah ! c'est à mon tour, et nous allons voir ! »

Il était dix heures du matin. Un valet de pied, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, entrait au café des Bains-Chinois, et s'adressant à la maîtresse de la maison :

« Madame, n'est-ce pas ici que deux messieurs, vêtus l'un et l'autre de redingotes bleues, sont venus déjeuner un matin, il y a six semaines environ, et que, n'ayant pas d'argent...

— Oui, monsieur, répond la dame un peu troublée, car cet homme porte la livrée de la maison de l'Empereur.

— Eh bien! madame, c'étaient Sa Majesté l'Empereur et monsieur le grand-maréchal du palais. Puis-je parler au garçon qui a payé pour eux?

— Certainement... oui..., monsieur... »

La dame sonne et se trouve presque mal; elle ne parle de rien moins que d'aller se jeter à l'eau si on ne lui permet d'aller se jeter aux pieds de l'Empereur; mais le valet de pied, s'adressant au garçon, lui remet un rouleau de cinquante napoléons, et lui dit :

« Monseigneur le grand-maréchal du palais m'a chargé de vous dire que si vous aviez jamais quelque faveur à solliciter pour vous ou pour quelqu'un des vôtres, il serait fort aise à son tour de pouvoir vous être utile. »

Ce garçon s'appelait Dargens. Il se hâta de profiter des intentions bienveillantes du grand-maréchal, qui le plaça dans la maison de l'Empereur en qualité de valet de pied. Il ne tarda pas à gagner la confiance de Joséphine, qui le prit à son service particulier, lorsqu'après son divorce elle se retira à la Malmaison.

Et enfin, singulière destinée des hommes de ce temps-là! il finit par entrer, en 1814, au service de lord Wellington!...

Un quart d'heure après sa visite au café des Bains-Chinois, le même valet de pied entrait dans le beau magasin d'albâtre du passage des Panoramas, et, s'adressant au maître de la maison :

« Monsieur, dit-il, vous êtes mandé au château à l'instant même, avec les deux vases que Sa Majesté l'Empereur a marchandés dans

votre magasin il y a six semaines. Hâtez-vous, monsieur, car Sa Majesté attend.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce qu'il veut me faire fusiller!... Puis, s'adressant à sa femme, qui ne disait mot tant elle était atterrée : Je m'en doutais, tu auras parlé politique, tu auras dit du mal du gouvernement, comme cela t'arrive tous les jours ; et devant qui encore? devant Sa Majesté l'Empereur et Roi! Tu ne sauras jamais retenir ta maudite langue! que de fois ne te l'ai-je pas dit!... Et toi qui l'as pris pour un mouchard!... Ah! mon Dieu! c'est fini, on va me conduire à la plaine de Grenelle!... »

La frayeur faisait perdre la tête à ce pauvre homme, que le valet de pied avait toutes les peines du monde à rassurer. Enfin, ayant recouvré un peu de force, il put monter dans un fiacre et arriver aux Tuileries. On l'introduit aussitôt dans le cabinet de l'Empereur, où il se voit seul et face à face avec lui : à peine peut-il se soutenir tant il est tremblant.

« Ah! ah! monsieur, on vous trouve enfin!... dit Napoléon d'un ton de maître et en s'efforçant de ne pas rire, je suis bien aise de vous voir. » Et prenant dans un tiroir de son bureau huit billets de banque de mille francs, il les présente au marchand, qui ne sait s'il doit avancer la main pour les recevoir. Il ajoute à cette phraséologie brève et cet accent incisif qui lui sont ordinaires, lorsqu'il n'a que des reproches à adresser : « Je suis allé l'autre jour dans votre magasin; j'ai marchandé deux vases; votre femme en a voulu 4,000 francs, me disant qu'ils lui en coûtaient 5,000. Tenez, quoique ce soit un mensonge, en voilà huit... Prenez donc!... Il y en a quatre pour les vases... et quatre pour vous dédommager de la colère que votre femme m'a causée contre vous, qui eût pu vous coûter cher!... Mais dites-lui bien qu'elle ait à ne plus se mêler que de son pot-au-feu! ou, morbleu! je la fais *camper* à Bicêtre et vous aussi. Allez! c'est tout ce que j'avais à vous dire! »

Or, ce même jour, veille de Noël, le maréchal Marmont, le général Lauriston, Corvisart, la veuve du général Valhubert, Mme De-

vaux, dame du palais de Joséphine, le comte Darberg, chambellan de l'Empereur, et quelques autres personnes appartenant à la maison de LL. MM., dînaient chez le comte de Lavalette, à l'hôtel des Postes. On avait beaucoup parlé pendant le dîner de l'histoire de la marchande d'albâtre, dont les vases avaient été admirés dans le salon de service par les familiers du château ; et naturellement il avait été question des promenades anonymes de Sa Majesté. Les convives étaient très-gais. Il était près de minuit, le valet de chambre de M. Lavalette vint annoncer au maréchal que son cabriolet était là.

« Je ne m'en vais pas aujourd'hui, répond Marmont ; et s'adressant à Lavalette : Mon cher directeur, lui dit-il, arrange-toi comme tu voudras, mais je ne sors pas de chez toi ce soir : j'y suis trop à mon aise pour m'en aller.

— Eh bien! monsieur le maréchal, restez avec nous, reprend Mme de Lavalette, je vous donnerai à souper à tous et nous ferons le réveillon.

— En effet, c'est aujourd'hui! s'écrie Lauriston.

— Alors, messieurs, dit à son tour Mme Valhubert, ne faites pas les choses à demi, et conduisez-nous à la messe de minuit.

— Approuvé! nous vous donnerons le bras.

— Nous acceptons, dit Mme de Lavalette; mais à quelle église irons-nous?

— Parbleu, ma chère amie, nous irons à notre paroisse, dit son mari ; à Saint-Eustache : il n'y a que deux pas d'ici.

— Allons donc, s'écrie Corvisart, est-ce que c'est là une paroisse! Il faut aller à Saint-Roch. Là, du moins, on dit la messe en musique ; et puis, c'est plus cohue.

— Va pour Saint-Roch! s'écrie Lavalette. J'ai dans l'idée que nous nous y amuserons. »

Quoique les dames n'eussent pas fait de grandes toilettes pour venir dîner familièrement chez le directeur-général des postes, il

leur était impossible cependant d'aller à une messe de minuit en robes à manches courtes et coiffées en cheveux. Mme de Lavalette offrit de mettre à leur disposition tout ce qui leur serait nécessaire pour changer de toilette. Les chapeaux, les douillettes et les cachemires de cette dame d'atours de l'Impératrice remplacèrent aussitôt les fleurs, les robes décolletées et les écharpes transparentes. En quelques instants le travestissement est complet. Mais ces dames n'ont pas songé à la tournure grotesque qu'il leur donne : l'une a une robe beaucoup trop longue, l'autre s'est coiffée d'un chapeau qui n'entre pas assez. Ces dames rirent beaucoup de se voir ainsi costumées.

Cependant on monte en voiture et l'on arrive à Saint-Roch. Lauriston marchait en tête de cette espèce de procession, et, avec sa canne qu'il faisait rebondir par mégarde sur les dalles, il ressemblait singulièrement à un suisse de paroisse. Marmont, Lavalette, Corvisart et les autres personnes qui le suivaient ne pouvaient vraiment pas s'empêcher de rire aux larmes, malgré tous leurs efforts. Tout à coup, au détour d'un pilier plus sombre que le reste de l'église, deux hommes passent rapidement près d'eux. Ils sont vêtus de redingotes brunes entièrement boutonnées. Le plus petit des deux s'avance vivement vers le groupe, et dit d'une voix brève et saccadée :

« Messieurs, ces rires sont inconvenants! Vient qui veut à l'église; mais quand on y vient, il ne faut pas s'y tenir avec moins de décence qu'aux Tuileries! »

Et le petit homme disparaît derrière le pilier, laissant les joyeux promeneurs comme frappés d'une apparition fantastique, car tous ils ont cru entendre une voix qui leur est bien connue...

Ils ne se trompaient pas; c'était celle de l'Empereur.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

Avertissement.. 7
Le sac du père Magloire.. 9
Krettly.. 22
La Corse et la famille Bonaparte.. 71
Un premier amour.. 81
Devant Toulon.. 87
Un grognard.. 95
Le petit caporal nommé sergent.. 108
Le concierge de la petite maison.. 111
Napoléon et David.. 117
Hébert.. 136
Une distraction.. 159
Une visite à trois tombeaux.. 167
Une journée mémorable.. 199
Le camp de Boulogne.. 261
Le père Capucine, l'âne de la mère Marguerite et le petit caporal.......... 333
Physionomie du Conseil d'État.. 343
Quelques aides de camp de Napoléon.. 356
Murat et Tatareau.. 377
Les pages du palais impérial.. 425
Un trait de mémoire.. 435
Une fatalité.. 442
Superstition.. 451
Le jour de l'an au palais de Saint-Cloud.. 477
A Trafalgar.. 485
Un lapin savant.. 498
Les orphelines de la Légion-d'Honneur.. 520
Une grande revue.. 526
A Tilsitt.. 554

Pages.
L'espionne........ 563
La querelle des deux frères........ 589
Le général Jean Pegot........ 594
A propos du siége de Dantzick et d'une chanson........ 604
Promenades incognito........ 623

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PLACEMENT DES GRAVURES.

Le sac du père Flambart........ 13
Krettly........ 27
Un grognard........ 100
Napoléon et David........ 133
Une visite au tombeau de Charlemagne........ 187
Une journée mémorable (première)........ 214
Id. (deuxième)........ 251
Les boulets rouges........ 284
Le camp de Boulogne........ 303
Pomayrol........ 332
Le père Capucine........ 336
L'explosion........ 368
La mêlée........ 407
L'hospitalité........ 418
La maison de jeu........ 461
Le lapin savant........ 506
Une grande revue........ 543
L'espionne........ 587
Il y a de l'oignon........ 620
Promenades incognito........ 625

